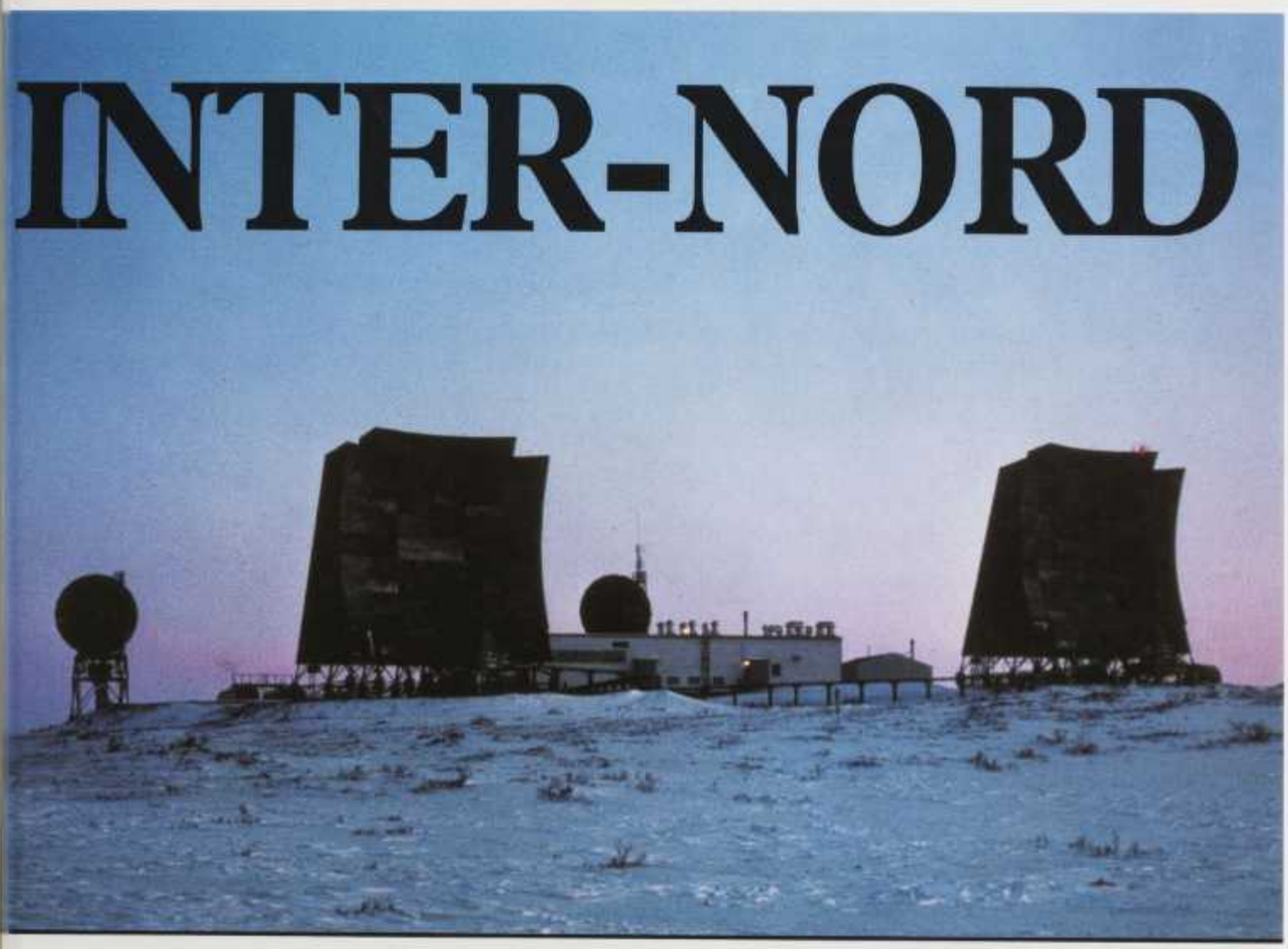
INTER-NORD



revue internationale
d'études arctiques

international journal
of arctic studies

n° 20

Juin/June 2003

CNRS EDITIONS

ECONOMICA

INTER-NORD

Sous l'égide de l'EHESS et du Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris

Revue internationale d'études arctiques du Centre d'Etudes Arctiques (CNRS-EHESS)

Publiée par CNRS ÉDITIONS et Economica (Paris)

Published by CNRS ÉDITIONS and Economica (Paris)

International Journal of Arctic Studies, Centre d'Etudes Arctiques (CNRS-EHESS)

Les manuscrits, les ouvrages (articles, livres) et toute correspondance doivent être adressés à :
Manuscripts, publications and correspondence should be sent to :

INTER-NORD
Centre d'Etudes Arctiques (CNRS-EHESS)
105 boulevard Raspail
75006 Paris

Secrétariat de Rédaction – *Editorial Secretary* : Sylvie FAURE

INTER-NORD

revue internationale d'études arctiques
international journal of arctic studies

20

CNRS EDITIONS
15, rue Malebranche
75005 Paris

ECONOMICA
49, rue Héricart, 75015 Paris

Couverture : Photos JEAN MALAURIE.

Photo du haut. La base américaine (USP Air-Force) de Thulé : détail. Deux radars pour le suivi des satellites. Septembre 1982.

Photo du bas. Chasseur inuit de Thulé (Siorapaluk) face à son destin, suite à la création de la base US et au crash d'un bombardier avec 4 bombes H.1968.

ISBN 2-271-06090-7/ISSN 0074-1035

ISBN 2-7178-4695-6

TABLE DES MATIÈRES/*CONTENTS*

ÉDITORIAL/*EDITORIAL*

ÉTUDES ET DÉBATS/*STUDIES AND DEBATES*

I. SCIENCES DE LA TERRE ET DES OCÉANS/*EARTH SCIENCES AND OCEANOGRAPHY*

II. SCIENCES HISTORIQUES/*HISTORY*

III. SCIENCES DE LA VIE/*BIOLOGICAL SCIENCES*

IV. SCIENCES SOCIALES/*SOCIAL SCIENCES*

V. INSTITUT DE RECHERCHE ARCTIQUE/*INSTITUTE OF ARCTIC RESEARCH*

VI. MUSÉOLOGIE/*MUSEOLOGY*

VII. GÉOSTRATÉGIE/*GEOSTRATEGY*

VIII. PROFILS DE PERSONNALITÉS ARCTIQUES/*ARCTIC PERSONALITIES*

CAHIER SPÉCIAL/*SPECIAL SECTION*

Baie d'Ungava/Nunavik/*Ungava Bay* – Étude socio-économique/*Socio-economic study*

Les sommets du mont Chugach, Alaska, vus d'Anchorage à 5 h 1/2 du matin – octobre 1997. Photo Jean Malaurie.

ÉDITORIAL

*Ce numéro d'*Inter-Nord *est dédié*
à la mémoire d'Élisabeth Cardin,
*secrétaire d'*Inter-Nord *de 1976 à 2000.*

UNE COOPÉRATION VRAIMENT INTERNATIONALE

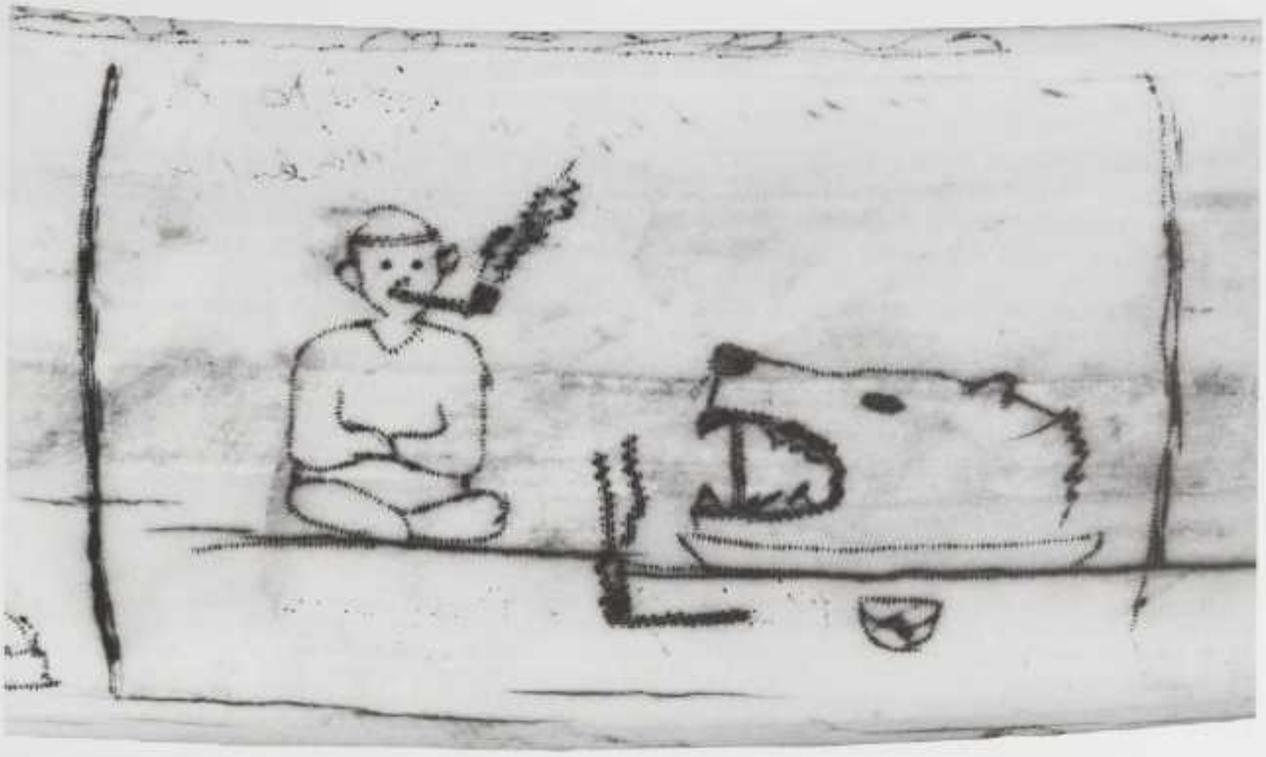
Inter-Nord présente, avec ce numéro, son vingtième volume. Avec ses 250 auteurs et ses 6 000 pages, cette revue est aujourd'hui une véritable encyclopédie polaire d'un intérêt exceptionnel.

Son triple index permet dans les sciences de la terre, de l'atmosphère et des océans, en ingénierie, en histoire de l'exploration, en sciences sociales, en archéologie, en bio-bibliographies des principales personnalités arctiques, en écologie, en économie du développement – et jusqu'en filmologie – de présenter les études les plus avancées en France et à l'étranger. Son « Cahier Spécial », depuis le n° 16, fait le point sur de grandes thématiques (1).

Inter-Nord, avec un tiers de ses articles en langue anglaise, est une des rares revues polaires internationales interdisciplinaires. Elle a été fondée en 1960 par le jeune Centre d'Études Arctiques – toujours aussi actif aujourd'hui – que je venais de créer (1957) à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales avec l'appui résolu de son premier président, l'historien Fernand Braudel.

Notre volonté était de faire connaître l'effort scientifique polaire, si méconnu de la France depuis le début du siècle, à l'initiative du Commandant Jean-Baptiste Charcot.

En 1947, un organisme logistique privé, avec des fonds d'État importants – les Expéditions Polaires Françaises, dirigées par Paul-Émile Victor – avait donné un nouvel élan à la recherche de notre pays dans l'Arctique et l'Antarctique. Je devais personnellement, en tant que géographe de ces expéditions, participer aux deux premières campagnes fondatrices au Groenland, en 1948 et 1949.



Ivoire de morse gravé, Savoonga, Île Saint-Laurent, 1965. Collection Jean Malaurie.

(1) « Cahier Spécial » : *Inter-Nord* n° 16 « Politique indigène » (p. 383-422) ; n° 17 « Vingt-sept ans d'histoire arctique française » (p. 251-313) ; n° 18 « La glace sur Mars » (p. 377-417) ; n° 19 « Svalbard, sciences de la terre : les principaux résultats du GDR Études Arctiques 1980-1989 » (p. 399-473) ; n° 20 « Nunavik/Baie d'Ungava étude socio-économique (1969) ».

Le Centre d'Études Arctiques a amplifié cet élan en y intégrant les universités – la première chaire de géographie polaire de l'enseignement supérieur m'ayant été confiée à titre personnel.

En 1979, le Centre d'Études Arctiques a pris en charge une station polaire au Spitzberg qu'il a dirigée jusqu'en 1989.

Dès 1957, a été constituée une bibliothèque qui compte aujourd'hui 40 000 titres, 20 000 livres, 20 000 tirés-à-part, 600 revues. Dotée de nouvelles ressources et informatisée depuis 1992, elle a été transférée – sous l'égide du Centre d'Études Arctiques – au sein de la bibliothèque centrale du Muséum national d'Histoire naturelle, sous le nom « Fonds Polaire Jean Malaurie (2) ».

Inter-Nord a aussi pour fonction de rendre compte des travaux considérables de la recherche britannique, américaine, russe, danoise, canadienne, scandinave, allemande, polonaise, italienne, suisse, hollandaise, belge... Les savants les plus éminents de ces nations, auxquels je rends hommage, ont apporté leur concours à notre revue (3).

Inter-Nord, au titre explicite, se veut – comme je l'ai dit plus haut – non seulement internationale, mais interdisciplinaire. Notre revue a toujours lutté activement contre la funeste tendance actuelle qui consiste à ignorer de plus en plus systématiquement les travaux qui ne sont pas publiés en langue anglaise. Cette tendance, à propos de laquelle il serait à peine excessif de parler d'« apartheid », se retrouve jusque dans les bibliographies, rejetant sans vergogne, dans un inconnu mortifère, des travaux souvent éminents, publiés en français, danois, russe, japonais, hongrois... et, qui plus est aussi, en langue autochtone, alors qu'hypocritement, on exalte partout aujourd'hui les jeunes nations arctiques dont les publications en langue nationale commencent à être importantes. Il me semble donc bien urgent de rappeler à ce propos que la pensée est *universelle* et que l'impérialisme linguistique n'est rien d'autre qu'une séquelle insoutenable d'une époque colonialiste que l'on croyait pourtant à jamais révolue.

Inter-Nord s'est fait aussi l'écho de la première conférence internationale – sous l'égide du Centre d'Études Arctiques et la présidence du prix Nobel René Cassin – sur les Inuit dans leur histoire (Rouen 1969), (4) et avec eux, et de la première conférence internationale sur l'écologie et les problèmes d'ingénierie et de droits territoriaux liés, dans le Grand Nord, à l'exploitation pétrolière et gazière (Le Havre, 1973) (5). La France a été aussi pionnière en faisant de Paris le carrefour de la vie arctique avec quinze conférences internationales, en quarante ans, avec très notamment le premier Congrès International sur le pôle Nord au CNRS (Paris, novembre 1983). Après le congrès pan-Inuit de 1969, notre revue a été heureuse de garder en mémoire ces quelques mots de Jorgen Fleischer, directeur du *Gronlandsposten/Atuagagdliutit* (Copenhague) et transmis à titre personnel : « Vous, scientifiques français, vous nous avez rappelé, avec éloquence, que le Groenland est une nation avec un immense passé et un grand avenir. Ce sont des mots de confiance que, en tant que pays sous-développé, nous ne sommes pas habitués à entendre. Nous les diffuserons dans chaque hameau groenlandais ».

Inter-Nord poursuit aujourd'hui cet effort avec l'Académie Polaire d'État de Saint-Pétersbourg qui vise, depuis 1992, à former des cadres supérieurs autochtones pour les territoires du nord de la Russie et de l'Extrême-Orient, avec le concours de dix experts français et une participation danoise. Le néocolonialisme est la nouvelle menace qui pèse sur les territoires autochtones à la création desquels nous avons toujours apporté notre appui.

Je voudrais formuler l'espoir qu'*Inter-Nord* continue, à l'égal des grandes revues polaires étrangères, son rôle d'intercommunication avec un esprit d'ouverture et de tolérance en s'ouvrant de plus en plus aux graves problèmes d'écologie et d'environnement dans ces espaces menacés par l'industrialisation, aux jeunes élites de l'Arctique qui ensuite, sans nul doute, continueront à donner un second souffle à l'humanité qui se construit. L'histoire avance en nivelant et par synchrèse. Il nous appartient à nous, hommes de sciences, d'éclairer la route en distinguant les pôles anciens et nouveaux de civilisation.

---

(2) Bibliothèque centrale du Muséum National d'Histoire Naturelle « Fonds Polaire Jean Malaurie », 38, rue Geoffroy Saint-Hilaire, 75005 Paris. Tél. : 01 40 79 36 47, fax : 01 40 79 36 56, e-mail : devers@mnhn.fr (Responsable : Sylvie Devers).

(3) J'évoque dans la présente revue quelques noms parmi nos disparus : l'Académicien A.P. Okladnikov (*Inter-Nord* n° 12), le professeur G.A. Menotshikov (*Inter-Nord* n° 15), le professeur I.S. Gurvich (*Inter-Nord* n° 16, 17), mon cher ami de l'Université de Cambridge (Scott Polar Research Institute), Terence Armstrong (*Inter-Nord* n° 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13/14, 15, 16, 18, 20), l'éminent ethnomusicologue Thomas Johnston de l'Université de Fairbanks (*Inter-Nord* n° 13/14, 15, 16, 18, 20), le grand ethnobotaniste québecois Jacques Rousseau (*Inter-Nord* n° 12) et le célèbre géographe alaskien G.W. Rogers (*Inter-Nord* n° 6, 7, 8, 9, 10, 12, 15).

(4) *Développement économique de l'Arctique et avenir des sociétés esquimaudes*. Quatrième congrès international de la FFEN (sous la dir. de Jean Malaurie), Le Havre-Rouen, 1969.

– Débats publiés dans *Actes et Documents n° 4*, 1972, 300 p.

– Rapports scientifiques : *Le Peuple Esquimau aujourd'hui et demain*. Eskimo people to-day and to-morrow. Mouton, EHESS, Paris, 1973, 696 p. (à paraître, à nouveau, dans *Polaires*, 2e édition. Economica, Paris, 2004).

(5) *Le pétrole et le gaz arctiques : problèmes et perspectives*. Cinquième congrès international de la FFEN (sous la dir. de Jean Malaurie), Le Havre, 1973.

– Débats publiés dans *Actes et Documents n° 5*, 1975, 333 p.

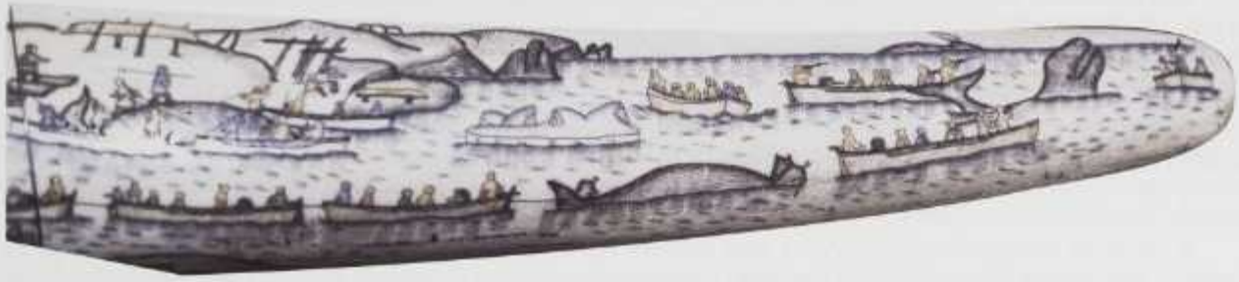
– Rapports scientifiques, Mouton, EHESS, Paris, 1975, 912 p. (2 vol.).

*
* *

La mission des savants est vaste et urgente. Il convient de repenser l'universel, au moment même où en Occident l'économie, en se modernisant, crée un chômage toujours plus structurel. Une rupture sociale est possible. Des groupes d'hommes, pour la première fois de l'histoire, ne seront plus construits socialement, éthiquement, mentalement, par le travail.

Qui sait si les minorités qui vivent une autre philosophie de l'existence ne peuvent pas faire bénéficier les sociétés industrielles de quelque enseignement ? Mais, évidemment, l'essentiel, en ces temps de mondialisation, est l'avenir immédiat de ces territoires autonomes. Faute de projets de civilisation – culturel et économique – ils risquent d'être des alibis de politique. Rien ne paraît plus urgent que la formation de cadres et d'élites autochtones susceptibles d'insuffler une politique moderne des minorités – qui manque – porteuse d'un projet de société.

Jean Malaurie
1er mars 2003



La chasse à la baleine dans le détroit de Béring. Ivoire de morse gravé en Tchoukotka, 1990. Collection Jean Malaurie.

A TRUE INTERNATIONAL COOPERATION

Inter-Nord celebrates with this volume his twentieth anniversary. Featuring 250 authors for a total of 6,000 pages, this journal has become a veritable Polar encyclopedia, providing valuable material on this area of interest.

The journal publishes the most in-depth investigations from France and the world over in fields such as earth, space and marine sciences, archeology, economics and development, not to mention a range of topics from biography of noted Arctic specialists to film studies. A « Cahier Spécial » (Special Insert) was inaugurated with issue n° 16 to resume and review research on major Polar themes.

With a third of its articles published in English, *Inter-Nord* is one of the rare journals on polar regions to be both international and interdisciplinary. The journal was create in 1960 by the Center for Arctic Studies – still active today. I had founded the center just three years prior at the Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, with the determined support of the institution's first president, historian Fernand Braudel.

Realizing the topic received little attention during the first half of the century, it was our intention to spread knowledge of the scientific efforts initiated by Commander Jean-Baptiste Charcot.

In 1947, a private organization with significant state funding and specializing in logistics – « Expéditions Polaires Françaises » directed by Paul-Émile Victor – breathed new life into our country's research projects in the Arctic and Antarctic. As a geographer on such expeditions, I was led to participate in the two initial explorations of Greenland, in 1948 and 1949.

The Center for Arctic Studies gave an additional boost to this new momentum by associating universities. In 1957, the famous historian Fernand Braudel, President of the École des Hautes Études en Sciences Sociales, created France's first chair of Polar Geography in the university, naming me as head of the department.

In 1979, the Center for Arctic Studies took over a French Research station in Spitsberg (Ny-Alesund).

As early as 1957, an Arctic library was founded, and its holdings now count 40,000 titles (20,000 volumes, 20,000 reprints) and 600 journals. Endowed with new resources and computerized since 1992, the collection remains part of the Center for Arctic Studies. The entire library has been transfered to the National Natural History Museum's central library and dedicated as the « Jean Malaurie Polar Foundation ».

As part of its activities, *Inter-Nord* also reviews the considerable work being done by researchers in England, the United States, Russia, Denmark, Canada, Scandinavia, Germany, Poland, Italy, Switzerland, the Netherlands and Belgium... I wish to pay tribute to these countries' most eminent scholars, who have greatly contributed to our journal.

As noted above, *Inter-Nord* specifically aims to be not only international, but also interdisciplinary. Our journal has actively struggled against the current trend – dangerous, yet more and more systematic – which involves ignoring articles and research not published in the English language. It would be only a slight exagération to speak of this trend as a form of « apartheid ». Such practices have found their way into bibliographies, in which often prominent titles published in French, Danish, Russian, Japanese and Hungarian among other languages are shamelessly rejected and sentenced to an unknown posterity... Adding insult to injury, work written in indigenous languages faces the same sort – and this despite all the hypocritical praise bestowed upon young Arctic nations whose publications in national languages are reaching significant proportions. It thus seems of the utmost urgency to recall the existence of universal thought and note that linguistic imperialism is but the unbearable aftermath of a colonial era we believed dead and buried.

Inter-Nord reported the First International Conference on the Inuit, sponsored by the Center for Arctic Studies and presided by Nobel Prize winner René Cassin, to consider the topic in historical perspective (Rouen, 1969). The journal also covered the First International Conference on Ecology touching on problems of engineering and territorial rights tied, in the Far North, to the oil and gas industries (Le Havre, 1973). France has also been a pioneer in making Paris the « polar crossroads », hosting fifteen international conferences over a period of forty years, most notably the First International Conference on the North Pole held at the CNRS (November, 1983).

After the 1969 Pan-Inuit Conference, our journal was delighted to record the following words spoken by Jorgen Fleischer, director of the *Gronlandsposten/Atuagagdliutit* (Copenhagen): *« You, as French scientific researchers, eloquently reminded us that Greenland is a nation with an extensive past and a promising future. These are words of confidence which, as an underdeveloped country, we are not accustomed to hearing. We will repeat them in each and every village in Greenland ».*

Inter-Nord is currently pursuing this very enterprise with the Saint-Petersburg Polar Academy, the objective of which since 1992 has been to train native upper echelon administrators for Northern Russian and Far Eastern territories. This effort involves the participation of ten French specialists, as well as Danish contributions. While the establishment of native territories has always received our full support, neocolonialism is now the most recent threat hanging over such peoples.

I would like to express my hope that *Inter-Nord* will continue, on a par with important foreign journals on polar studies, to be a forum for exchange, embodying openness and tolerance as it considers the serious ecological and environmental difficulties facing the region as a result of industrial threats. I hope to see the journal address the efforts of young Arctic leaders who, without a doubt, will succeed in giving mankind, ever in movement, a vital second wind. History moves forward, levelling out certain aspects of society and carving out other syncretic areas. It is our mission, as men and women in the sciences, to light the way for others by making the distinction between the antiquated and emerging poles of civilization.

*
* *

A vast and urgent mission faces today's scholars. Universal thinking stands ready for re-evaluation, at a time when modernization of Western economies is engendring ever more structural forms of unemployment. Social breakdown has become possible. For the first time in history, work will no longer be the social, ethical and mental backbone uniting groups of men and women.

Who can say whether minorities with different philosophies and values systems can somehow benefit from what industrialized societies have to offer ? It is nonetheless obvious that during this current period of globalization, the future of autonomous territories remains essential. Due to lack of economic projects and specific cultural goals, such autonomous groups risk becoming political alibis. It is of the utmost urgency to train indigenous leaders and managers for high-level positions of authority : only they can breathe new life, modern politics inexistant until now, and long-term societal objectives into the lives of minority groups.

If we miss this encounter, neo-colonialism may very well rear its ugly head in the future.

Jean Malaurie
March 1st 2003

ÉTUDES ET DÉBATS
STUDIES AND DEBATES

I. — SCIENCES DE LA TERRE ET DES OCÉANS

EARTH SCIENCES AND OCEANOGRAPHY

THE MIGRATION OF DEBRIS IN GLACIAL SYSTEMS OF SPITSBERGEN

by Leonid SEREBRYANNY and Andrei ORLOV

Académie des Sciences, Novosibirsk

ABSTRACT. The processes of moraine formation were investigated in the glaciated area of Spitsbergen to elucidate the tasks of optimal land use in the North. The set of analytical methods was used including stone and mineral counts, grain-size distribution, pebble morphometry and morphology *a.o.* Considerable differences between supraglacial and subglacial debris were shown and glaciological environments were reconstructed in different parts of glaciers. The zonality of geological activity was stated for to build up actual models of glacial sedimentation. Thermodynamic conditions were reconstructed for Pleistocene ice covers.

Key-words : Spitsbergen • Glaciology • Supraglacial and subglacial debris.

RÉSUMÉ. **La migration des débris glaciaires au Spitzberg.** *Les processus de formation des moraines ont été étudiés dans les zones englacées du Spitzberg afin d'optimiser l'utilisation du sol dans le Nord. Les méthodes analytiques retenues comprenaient des comptages minéraux, l'étude de la distribution granulométrique et des analyses morphométriques et morphologiques des débris. On observe des différences considérables entre les débris supra et sub-glaciaires ; l'environnement glaciaire et les conditions thermodynamiques au Pléistocène ont pu ainsi être reconstitués.*

Mots-clés : *Spitzberg • Glaciologie • Supra et subglaciaires débris.*

Land is the main natural factor influencing the economy and life of the people. For a long time the presentation of the North as an area of immense land resources had been distributed, but now it is quite evident that more or less dry and stable areas are very restricted even in the Extreme North, where glaciers, snow fields, bare rocks, mires and moving slopes are predominant in landscapes. Now it is important to know the origin, processes of formation, grain size and mineral distributions, mechanical properties of grounds for to make a background for optimal utilization of northern lands. We consider here processes of moraine formation in the glaciers of Spitsbergen, where we made field studies in early eighties.

THE TASKS AND METHODS OF INVESTIGATION

Moraines have a considerable influence on the regime and dynamics of glaciers and at the same time they are an important indicator of glacier changes and geological activity. Studies of moraine formation in modern glaciers help to understand reconstructions of Quaternary glaciation.

Spitsbergen is a proper region for such research because there are various morphological types of glaciers and well preserved glacial landforms of the past (*Photo 1*). The glacial complexes of Spitsbergen attracted too many scientists during the last hundred years, but only recently first principal models of glacial morpho- and lithogenesis were proposed for this region [1, 2].

The studies of geological and geomorphological activity of Spitsbergen glaciers were based mainly on the descriptive approach that led to superficial and eclectic perception of natural processes. The erosion of glacier bed, transport and accumulation of debris took place under thick ice cover. These processes are unacessible to direct observation, and new approaches are necessary for to study them, including first of all quantitative analyses of moraines.

The theory of sedimentology claims that the contents and composition of moraines may reflect the main peculiarities of sedimentation environments. During the last decades the study of eolian, fluvial and marine littoral environments had been nighly successful, because sedimentological analysis developed simultaneously with the investigations of aero- and hydrodynamics processes. Good correlation had been revealed between environmental conditions and main lithological properties of sediments. Glacial environments har been studied to a much lesser degree, because principal lithological investigations had been realized in the regions of ancient glaciation, and information on the contents and composition of moraines in modern glaciers is too scanty.

In order to fill this gap we undertook lithological research of moraines in Spitsbergen [3], using stone and mineral counts, X-ray analyses of clay fraction, grain-size distribution, morphology, morphometry and morphoscopy of stones. These investigations resulted in obtaining of definite lithological indicators for genetic and facial diagnostics and differentiated estimation of glacial erosion, transport and accumulation.

GLACIATION AND INVESTIGATED REGIONS

High-latitude position of Spitsbergen and close orientation to the Atlantic centers of cyclonic activity explain the great intensity of glaciological processes. The area of present glaciers reaches 35,000 square kilometers, or almost 58% of the total surface of archipelago. The interaction of climatic and geomorphological factors favours

PHOTO 1. Tryggvebreen and Zanderbreen glaciers and terminal moraine complex of Little Ice Age. Ny Friesland.

the development of various glaciation forms and predetermines their spatial distribution.

Three separate glaciation complexes, mountain, semicontinental or reticulate and continental, are distinguished in Spitsbergen. Semicontinental glaciers, forming an intermediate type between mountain and continental glaciers, are sometimes named Spitsbergen ones, because they were described first in this archipelago.

The bulk of glaciers is attached to the peripheric regions of archipelago, and only small mountain glaciers occur in its central part. Such asymmetry in the distribution of glaciers was explained usually by climatic factors and first of all by increasing continentally of climate from the shores of Greenland and Barents seas to the center of archipelago. But the comparison between glaciation distribution and structural tectonic regions helps to reveal that geological and geomorphological conditions have a considerable influence on the intensive development and total pattern of glaciation.

For example, considerable development of semicontinental glaciation complexes in west, east and south of archipelago is attached to the zones of low regenerated mountains in Caledonean folded area, and mountain glaciation coincides with layered plateaux in Devonian graben. The surface of plateau is weakly dissected and has no proper sites for snow accumulation. As a contrary the glaciation of peripheric regions of archipelago is developed in horst-like uplifts expressed by highly dissected ridges, stretched perpendicular to the constant latitudinal transfer of moisture-bearing air masses along Islandic-Kara hollow of low pressure.

The specific geological structure predetermines the existence of continental glaciation in North-Eastern Land and Bear Island, where ice caps are situated on the uplifts of crystalline basement and platforms. The various geological and geomorphological conditions cause the presence of almost all known morphological types of glaciers from small cirque one to vast ice caps.

Radio-echo sounding helped to determine that maximal ice thickness reaches 200 meters in valley glaciers of the regions of mountain glaciation, 350-550 meters for large outlet glaciers of reticulate complexes and up to 600 meters in ice caps and plateaux.

In Spitsbergen glaciers are distinguished as a rule by high glaciation energy and considerable dynamic activity. They are related by temperature regime to subpolar type with typical ice-thawing processed on large bed areas.

Our investigations have been done in several regions of Spitsbergen with different conditions both in glacier morphology and regime as well as in geological and geomorphological background. The most detailed field works have been done in large outlet glaciers of mountain reticulate complexes in Ny Friesland (Tryggvebreen, Smutsbreen, Stubbendorfbreen) and Olav V Land (Nordenskjöldbreen). These glaciers move mostly in areas composed by solid magnetic and metamorphic rocks.

Geological activity of small glacier Midre-Lovénbreen occurs in similar conditions in the low mountains of Brögger Peninsula. Mountain glacier Bertilbreen (Dickson Land) and western part of saddle glacier system Grønf-

jord-Fridtjöf (Austre Grønfjordbreen, Wordenskjöld Land) had been investigated in areas composed by sedimentary rocks.

MEDIAL MORAINES (SUPERGLACIAL DEBRIS)

The geological activity of glaciers consists of two main different processes – erosion of bed rocks and transport of debris material; this material may be brought in glaciers from glacier bed and surrounding slopes. In the first case debris is transported predominantly in basal layers of glaciers and in the secound case in their inner parts or on the surface as medial moraines or continuous debris cover.

The entrance of rock particles on the glacier surface from surrounding slopes is connected with physical weathering processes (the last one occur very intensively in high mountains due to sharp temperature contrasts and frequent phase transformations of water). The intensive rate of physical weathering of bed rocks in Spitsbergen is not high because the number of days with air temperature shifts below 0° C is considerably lower here than in mountain glaciated regions of temperate latitudes [4]. This fact together with nonconsiderable relative heights of mountains in Spitsbergen and frequent occurrence of reticulate glacier complexes predetermines nonconsiderable debris coverage of glacier surface of this region in contrast to the glaciers of Tien Shan, Pamir, Karakorum and other inner continental areas.

The debris on the surface of many glaciers of Spitsbergen is concentrated usually in medial moraines that may be traced as bands up to 15-18 kilometers in length (*Photo 2*). The length of such visible bands on the glacier surface depends upon the position of rock projections in relation to equilibrium line (*Figure 1*). If such projections are situated below equilibrium line, material of medial moraines is transported mainly on the glacier surface and these moraines are well observed in all the ablation area. At the same time stone particles descending on the glacier surface in the accumulation area nourishment area are being covered by firn and ice layer and transported in inner parts of glaciers. The length of englacial transport and the depth of penetration of debris into ice are totally controlled by the distance from rock projections from equilibrium line. In some cases englacial debris is thawed out at the glacier tongues and the length of medial moraines may be measured by several tens of meters.

The existence of different-type medial moraines depends upon real environments determined by a combination of glaciological and geomorphological factors. For example in the regions of reticulate glaciations of Spitsbergen number and variety of moraine types is well above on glaciers transecting several morphostructural zones (Tryggvebreen, Smutsbreen *a.o.*), than on glaciers fell on a single morphostructural zone (Veteranen, Bertil, Austre Grønfjord *a.o.*).

The processes of formation of medial moraines due to weathering material from rock framing of glaciers had

PHOTO 2. The medial moraines of Nordenskjöldbreen.

been discussed at theoretical level [5, 6]. Nevertheless experimental study of this process is actual as formerly, especially for the reticulate glaciation regions of Spitsbergen.

The analysis of contents of medial moraines gives important information on the structure of far available (distant) nourishment areas firn basins of glaciers and helps to distinguish glacier regions and basins. Moreover, the genesis of some types of medial moraines remains to be discussional. For example, from one standpoint the formation of short medial moraines is connected with erosion of subglacial protrusions of bed [7].

It is useful to consider information on the material composition of medial moraines for to attain their objective genetic diagnostics. Our investigations show that short moraines of Midre Lovénbreen are composed by phyllites and sericite shales, marmorized limestones and quartzcarbonate sandstones of the Heckla Hock Formation. The native projections of these rocks are attached to the nourishment area of glacier. In Smutsbreen glacier the shortest medial moraines, about 100 meters in length, are composed by small-grained quartzfeldspate and amphibolite slates shales. The native projections of these rocks are situated also in the nourishment area of glacier. The similar situation was observed by us on Bertilbreen, where short medial moraines are composed from light-grey aleurolites, but the glacier bed is worn in red Devonian sandstones. Correspondingly the source of rock fragments influx to glacier is rock combs in nourishment area.

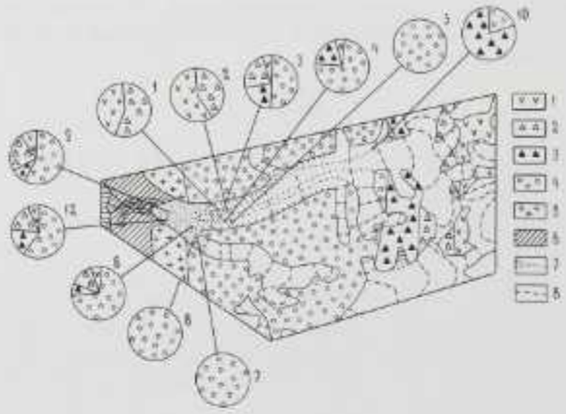


FIGURE 2. Petrological composition of moraines on Tryggvebreen and Zanderbreen.
Rocks of Heckla Hoeck Formation: 1 – quartz-fefldspate schists with biotite, angen gneisses and other rocks of Planetfjella series; 2 – feldspate schists, quartzites with muscovite, amphibolites of Harkerbreen series; 3 – quartzfeldspate gneisses and schists with muscovite and biotite, amphibiolites of Harkerbreen series, 4 – calcareous and granite micaschists of Finnlandsvegen; 5 – granito-gneisses and quartzites; 6 – coastal lowland with interrupted cover of quaternary deposists; 7 – medial moraines. Numerals above circle diagrams correspond to numbers of moraines cited in text.

The most detailed investigations of material composition of medial moraines had been led on Tryggvebreen. This glacier situated in the area of Heckla Hoeck Formation consist of several series with different structural petrological background. We distinguish short and long medial moraines on the glacier surface (*Figure 2*). The shortest ones (n° 1 and 2) do not have visible connection with rock projections and are composed mostly by quartz-feldspate-micaschists and angengneisses with admixture of amphibolites and quartzites, *i.e.* fragments of rocks of Planetfjella and Harkerbreen series from the upper parts of ice divides.

The results of mineralogical analysis of small particles support these conclusions. Hornblend and biotite are the most important minerals in the heavy fraction. Correspondingly the mineral counts are caracterized by biotite-hornblende-schist-quartz complex connected with source areas provinces attached to the upper parts of glacier though moraines situated in the stripe of granite rocks of Finnlandsvägen series. The clay fraction of these moraines (less than 0,001 millimeter) is represented by two components – hydroschist and chlorite. Hydroschist contains a considerable amount of iron in octaedric positions as proved by high (about 8) relation of intensivity of reflection of hydroschist (001): (002). Chlorites are also enriched by iron judging from high intensivity of even reflexes of chlorite in comparison with uneven ones and also from noticed increase of intensivity of reflex about 14° when tempering of specimens to 550 °C. This fact may indicate the presence of vermiculite. Furthermore labile components of montmorilonite series were found in these moraines.

Long medial moraines (n° 3, 4, 5) may be clearly distinguished from short ones by petrological composition. They are formed by confluence of lateral moraines of side glaciers and traced at the distance of 5-6 kilometers up to the end of glacier tongue, when a continuous debris cover is being formed due to the jointing of all the medial moraines. Long medial moraines are composed predominantly of calcareous and granite micaschists of Finnlandsvägen series. These rocks are dominant on the slopes and bed of almost all the glacier tongue and troughs of several side glaciers.

Long medial moraines have quite different mineral counts than short ones: biotite (about 45%) and granite (15%) are dominant in heavy faction, muscovite and light varieties of biotite in light one. The differences in composition of both groups of moraines were revealed also by X-ray analysis of clays. For example, it is clearly proved that long moraines are more saturated by hydroschists and their hydroschists and chlorites are more iron-enriched than short moraines. Similar investigations were led also on Zanderbreen that had been connected with Tryggvebreen up to a very recent date. There are two short medial moraines (n° 7, 8), traced at the distance of several hundred meters. they are composed by granite-biotite schists, marbles and quartzites of Finnlandsvägen series that compose slopes of ice divides sheds. So information on material composition of medial moraines contributes to more precise elucidation of their formation processes.

Structural methods may be considered as another important source of information. So data on size and morphology of debris particles support the conclusion on the origin of medial moraines from subaerial weathering products.

The large stones from medial moraines are usually non-rounded and have sharp edges and uneven rough facets. Flattened particles are dominant. The meaning of flatness ratio C/B varies from 0.35 to 0.60, and elongation ratio B/A from 0.63 to 0.72.

When using the anisometric system (*Table 1*), we find that stones of IInd (23-37%), Vth (23-39 per cents) and VI (14-22%) types are the most frequent in medial moraines.

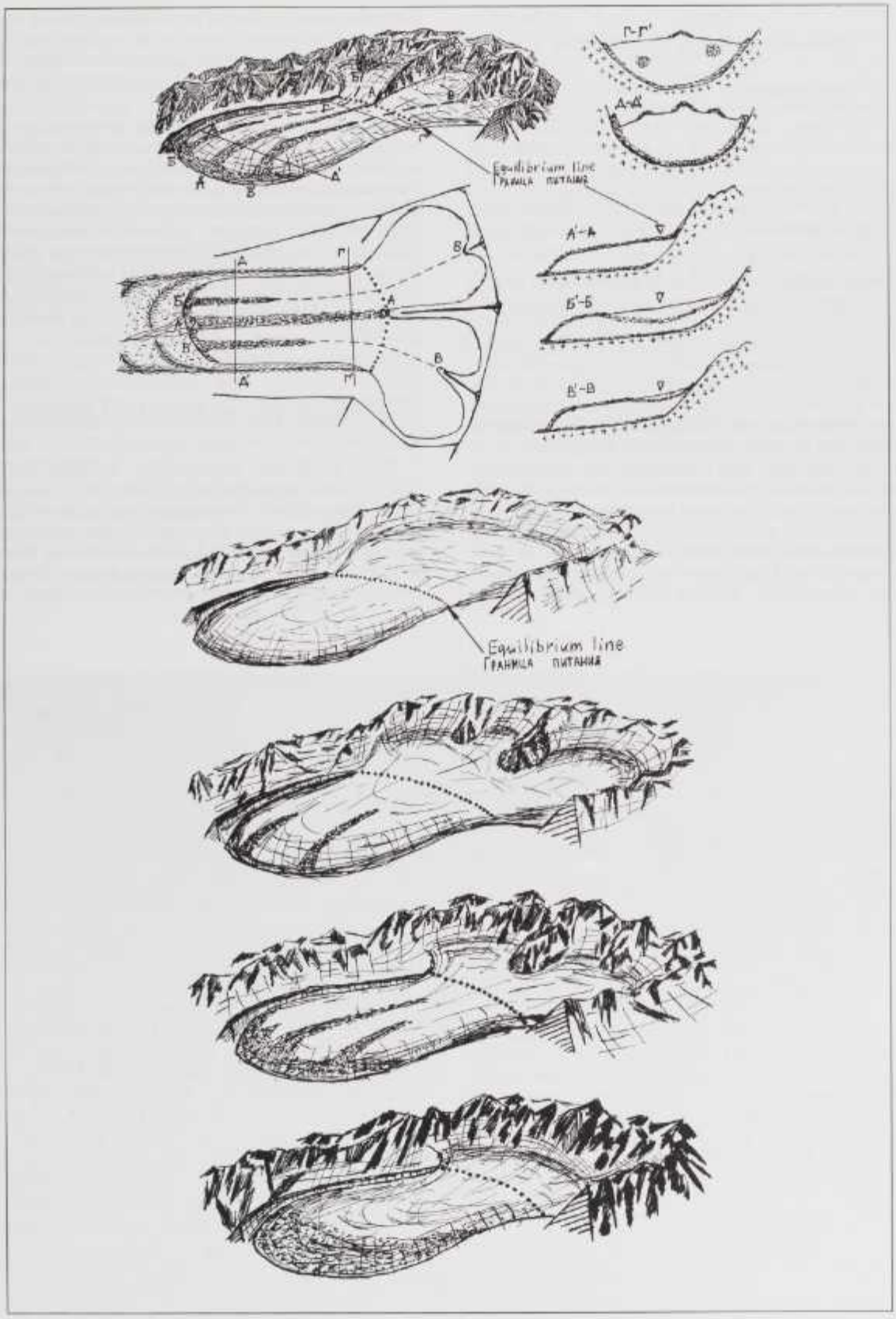


FIGURE 1. The formation of medial moraines from the products of subaerial weatherings:
a) relation between morphology of moraines and position of source of debris;
b) influence of morphology of ice sheds on the differentiation of superficial debris.

TABLE 1

Morphological types of rock fragments

TYPE	MORPHOLOGY	AXIAL RATIOS RELATIONS
I	Disk-like	B/A > 2/3, C/B < 1/3
II	Flattened spheroidic	B/A > 2/3, 1/3 < C/B < 2/3
III	Spheric	B/A > 2/3, C/B > 2/3
IV	Flat-elongated disks	1/3 < B/A < 2/3, C/B < 1/3
V	Flat-elongated spheroidic	1/3 < B/A < 2/3, 1/3 < C/B < 2/3
VI	Elongated spheroidic	1/3 < B/A < 2/3, C/B > 2/3
VII	Flat-elongated	B/A < 1/3, C/B < 1/3
VIII	Elongated spheroidic	B/A < 1/3, 1/3 < C/B < 2/3
IX	Various	B/A < 1/3, C/B > 1/3

Rock fragments of Ist and IVth types are frequent, they are good indicators of subaerial weathering products.

Thin particles (less than 1,0 millimeter) contribute to genetic identification. The enrichment by large particles is clearly distinguished. Maxima of gravel fractions (10-7 and 3-5 millimeters) are well observed in gravel fractions. The average content of gravel particles: form from 30 to 80%. The amount of thick particles (less than 0,05 millimeter) does not exceed 7-8%. Judging by these results, medial moraines are composed of cryoclastites, primary products of cryoeluvial process, when rubble, gravel and sand is being accumulated predominantly due to crushing of rocks by weakened zones, fissures and boundaries between minerals.

It is important to note that our investigations do not reveal considerable differences in the structure of short and long medial moraines. This is vestige of passive englacial transport probably connected with disperse distribution of englacial moraines supported by other authors [8]. Englacial debris fragments maintain contracts with pure ice and are not grinded. The sedimentological analysis led to the main conclusion that medial moraines are being formed in quite different conditions as opposed to ground moraines and therefore these types may be sharply distinguished.

LODGEMENT TILL (SUBGLACIAL DEBRIS)

Rock fragments, concentrated in debris-laden ice (*Photo 3*), are considered to be produced by glacial erosion [9-11]. Nevertheless from theorethical point of view it is not possible to exclude the possibility that such fragments may be descended to the bed by ice streams from back walls of ice sheds firn basins. In order to clear up this problem it is possible to make petrological analysis of large

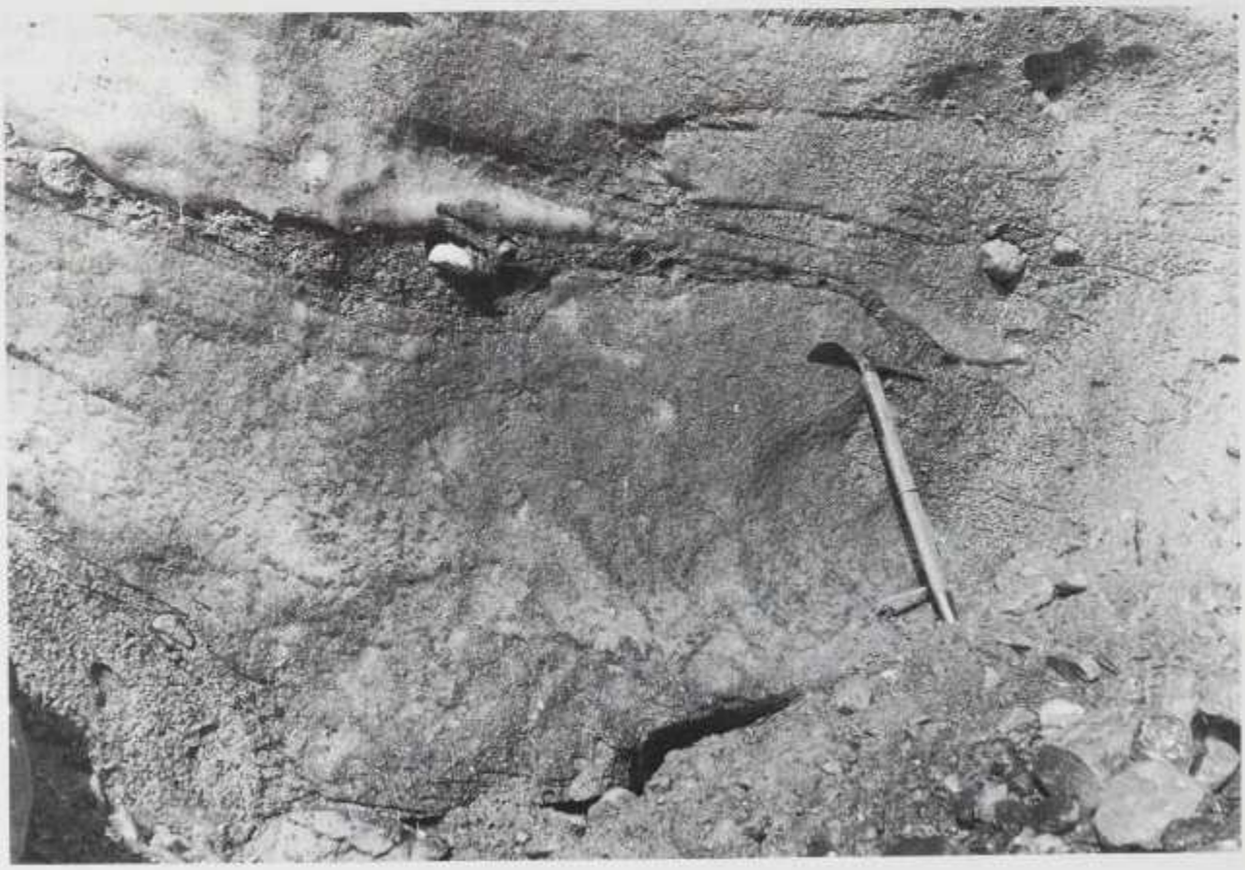


PHOTO 3. Debris-laden ice of Nordenskjöldbreen.

stones from lodgement till and to reveal sources of stones in basal ice layers, *i.e.* to distinguish the most eroded areas of glacier bed.

The most detailed field works have been led at Nordenskjöldbreen, flowing from Lomonosov ice plateau (*Figure 3*). There are two main ice streams in this glacial system. The thickest northern stream moves from the central part of plateau, and the less active southern stream from the peripheric south-western part. The glaciodynamics of this glacier is predominated by the presence of large granite intrusion on its bed.

Near the left (southern) glacier margin debris-laden ice contains fragments of Heckla Hoeck Formation (76%), including biotite granites and other igneous rocks (33,5%), quartzites and quartz schists (27%); amphibiolites (3,5%), granite mica schists (4%) *a.o.* The amount of Lower Carboniferous sandstones and aleurolites is also considerable (24%). Mineral counts reveal high contents of biotite (38%) and low contents of granite (less than 10%). Probably biotite granites produced had a large influence on the formation of mineral composition of debris-laden ice in this part of glacier.

Taking into consideration the high amount of intrusive rock fragments in thrust moraine near Ferrierfjellet Nunatak (9-10 kilometers from the front of glacier), it is possible to assume that these rocks compose the glacier bed area south-east off the nunatak. The facial interpretation of composition of igneous rock fragments shows that the core of granite intrusion is now being eroded. The existence of such protrusion is supported by radio-echo sounding.

It is possible to mark the increase of assimilation of other rocks, especially quartzites and quartz schists typical for Middle and Upper Proterozoic complexes of the Heckla Hoeck Formation, in the direction of the ice front. These rocks are distributed in a wide submeridional strip band transected by glacier near nunataks Ferrierfjellet and Terrierfjellet. Futhermore fragments of local rocks, Kulmian sandstones and aleurolites, are being supported to the moraine in a small amount.

The lodgement till of the right ice stream is composed of all the components occurring in the left stream with the same ratio of local and distant rock fragments (1: 2). Taking into consideration geological peculiarities of right slope of trough, it is possible to assume that PreCambrian granite micaschists and Kulmian aleurolites are distributed in definite areas of glacier bed. In fact the amount of granite schists and amphibiolites is the considerably increased in debris-laden ice of the right ice stream. The contents of distant fragments in the axial part of northern ice stream and right slope of trough is also very different. The amount of quartzites in the axial part reaches 44%, and intrusive rocks only 23%, quite opposite to the situation near right slope of the trough, 16 and 51% (with the dominance of migmatites). These differences depend upon the geological

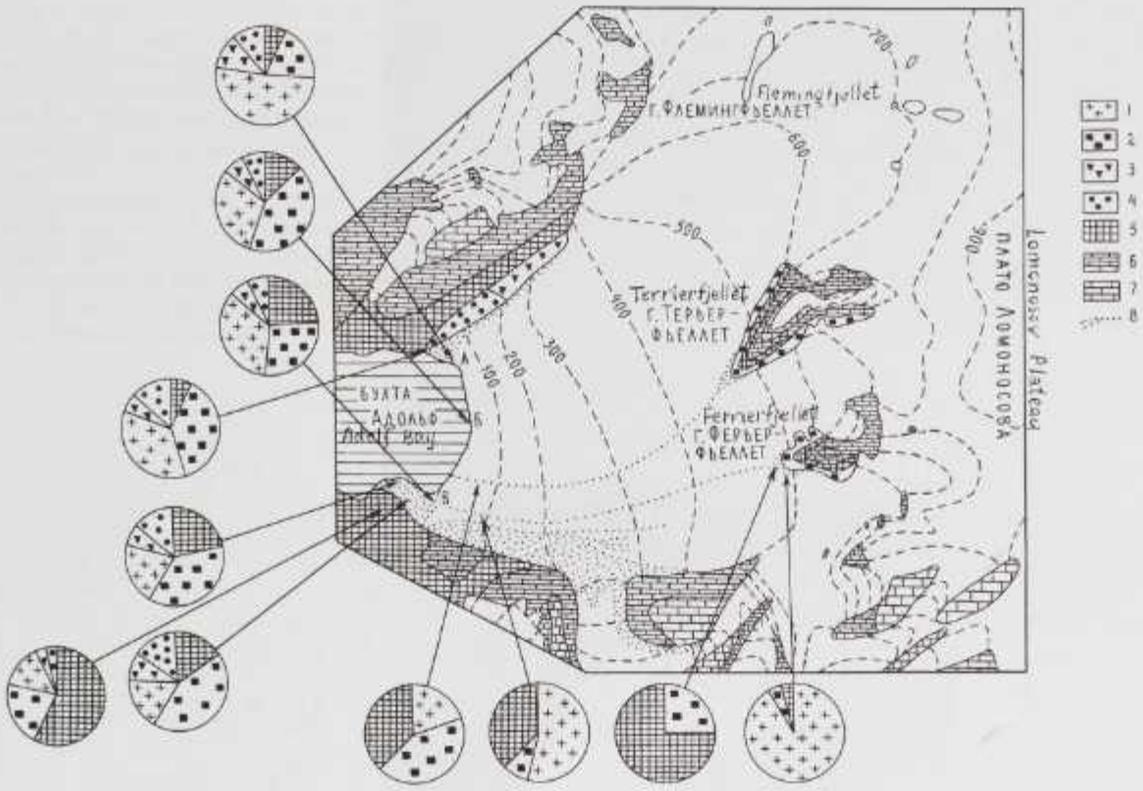


FIGURE 3. Petrological composition of moraines of Nordenskjöldsbreen Rocks of Heckla Hoeck formation (Pre-Cambrian-Ordovician): 1 – biotite granites, quartz – biotite xenolytes, lamprofires, porphyrites, biotite migmatites and other rocks of intrusive complex; 2 – quartzites and quartz schists; 3 – amphibolites; 4 – granite micaschists. Paleoozoic sedimentary rocks; 5 – sandstones and aleurolites of Lower Carboniferous Age (Kulm, C1); 6 – gypsiferous and carbonaterocks of Middle Carboniferous age (C2); 7 – cyatophyllic limestones of Upper Carboniferous – Lower Permian age (C3 – P1); 8 – supraglacial moraine.

peculiarities of glacier bed. We assume that glacial erosion of the intrusive body with high contents of migmatites is being realized near Flemingfjellet, and in the axial part of ice stream close to glacier margin mainly quartzites and quartz schists are being eroded.

The analysis of rock particles in debris-laden ice shows that the zone of maximal subglacial erosion under Wordenskjöldbree is attached to bed areas stretched in a band between nunataks Flemingfjellet, Terrierfjellet and Ferrierfjellet, *i.e.* it coincides with the position of equilibrium line. The most of till is accumulated under the moving glacier tongue (*Photo 4*).

In order to clear up the position of this line in the past when Nordenskjöldbreen had been more active, we shall consider the ratio of main components of large debris fragments in the terminal moraine of the little Ice Age. That is preserved on northern and southern shores of the Adolf Bay. This moraine has larger amount of quartzites and quartz schists (35-40%) and lesser content of intrusive rocks (up to 13,5% on southern glacier margin and 37% on northern one). These data point out that during the formation of terminal moraine the zone of glacial erosion was situated close to ice front than at the present.

The position of erosion zone during greater glaciation has been revealed on the base of studying lodgement till outcrop at 3 kilometers below present glacier margin. Local Kulmian rocks (33,5%) and quartzites (44,5%) were most eroded then. The changes in the position of the erosion zone were also supported by mineral counts. First of all we must mark a carbonate enrichment. Carbonate films were found on quartz grains in light fraction. It is difficult to state dominants in heavy fraction, because main background and indicator, minerals are distributed in even shares. Staurolite (up to 4,8%) and sulfides with fresh pyrite are typical among accessory minerals.

Together with mineral association from magmatic rocks, we revealed also such indicators of sedimentary rocks as siderite (1,8%) and rounded glauconite (2,8%), probably the last one assimilated by ice from marine sediments at the

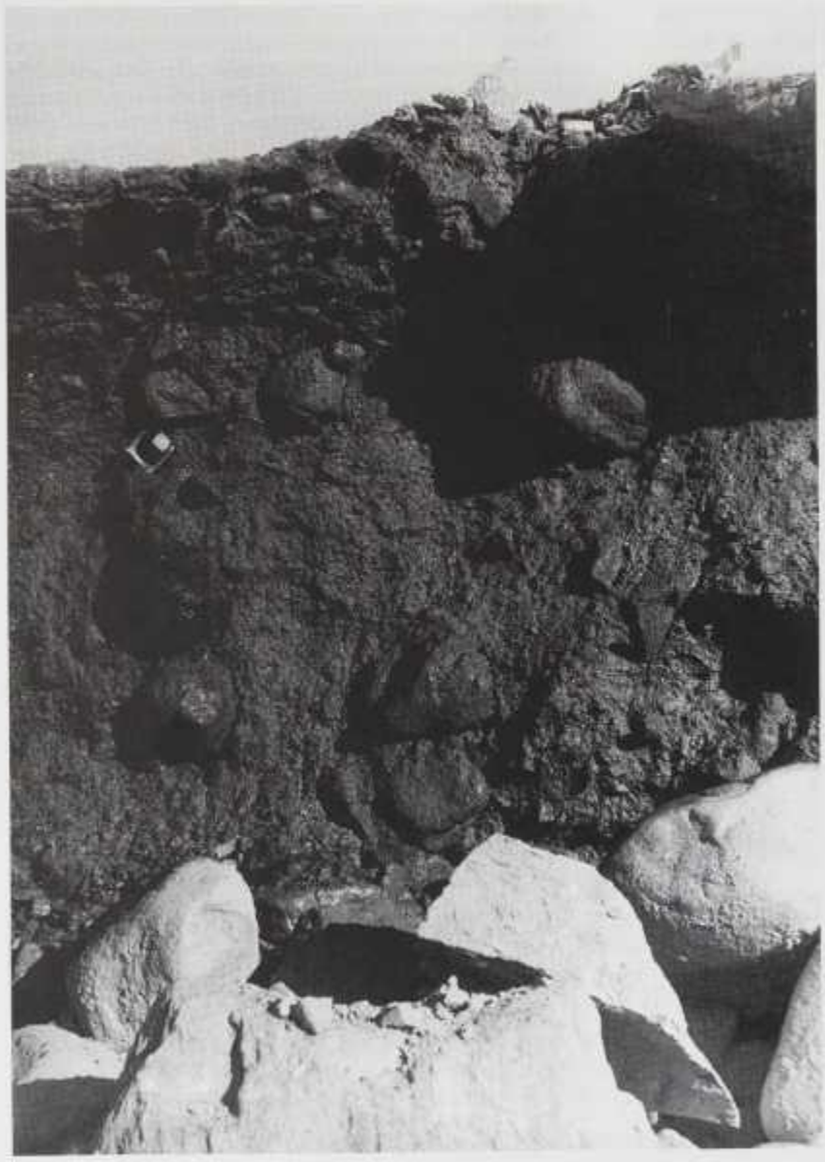


PHOTO 4. Debris-laden ice transforming into till. Nordenskjöldbreen.

shore of Adolph Bay. It is doubtless without adoubt mixed mineral composition of moraine was influenced not only by remote nourishment provinces, but also by local sources (Kulmian sandstones and aleurolites). Thus when glacier area was diminishing the maximal erosion zone moved upwards along glacier bed to Lomonosov ice plateau. Similar trends of glacial erosion were found out laos in other glaciated regions [12, 13].

The migration of debris material in basal parts of glaciers occur in specific dynamic conditions, as we may assume when studying morphology and morphoscopy of large rock fragments. This material differed widely from the debris transported in glacier surface. Facets, chops, strial and other vestiges of glacier transport are found on the surface of boulders and gravel.

The main bulk of stones belongs to the IInd class of roundness (in five-class scale). The total amount of non-rounded fragments does not exceed 40%. Well rounded material (IVth and Vth classes) is not typical at all. The unusual presence of such stones in some places may be explained by assimilation of water-laid sediments.

The content of isometric stones increases in lodgement tills, the amount of II and V types is more restricted, and flattened fragments (I and IV types) practically are absent. Morphological differences of fragments from supraglacial and subglacial debris are expressed on the relation diagram of flatness and elongation ratios (*Figure 4*).

The description of transportation environment of subglacial debris is completed essentially due to grain-size distribution studies. Most part of samples are characterized by a unimodal or a bimodal distribution. In the first case modal class is attached to large aleurite fraction (0,05-0,01 millimeter). In the second case fractions of 0,05-0,01; 0,25-0,1 and 1-2 millimeters are modal ones. Modality is expressed not clearly, and therefore sorting ratios (So) are high, from 8 to 18.

The subglacial debris have a stable amont of gravel and changing shares of sand and aleurites with clays. The contents of sand fractions (2,0-0,05 millimeters) varies from 25 to 47% (average 35,4%), and total amount of aleurite and clays – from 22,0 to 43,0% (average 36%). The prominent genetic distinction of supraglacial and subglacial debris is well seen from the relation diagram of sorting ratios (So) and mean diameter (d) (*Figure 5*).

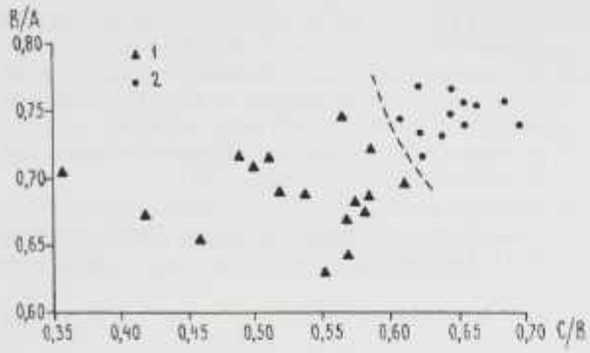


FIGURE 4. Distribution fields of morphological ratios (B/A and C/B) in supraglacial (1) and subglacial (2) debris.

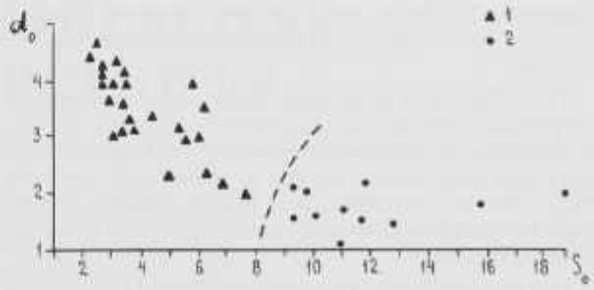


FIGURE 5. Distribution fields of grain-size indices mean diameter (do) and sorting ratio (so) of thin fractions in supraglacial (1) and subglacial (2) debris.

ENVIRONMENTS AND MECHANISMS OF GLACIAL EROSION

Data on moraine structure composition may be used in the elucidation of environment and mechanisms of glacial erosion. The results of comparative analysis of gain-size distribution of moraines from Spitsbergen and other regions of present mountain and continental may be used. These data are presented on the triangle diagram (*Figure 6*). Analysis of this diagram shows that the concepts on noticeable influence of underlying bed rocks on grain-size distribution of thin fractions of moraines. It is possible to distinguish great sharp contrasts between tills of the Russian Plain where sedimentary layers underground has been eroded by ice, and moraines composed by crystalline rock

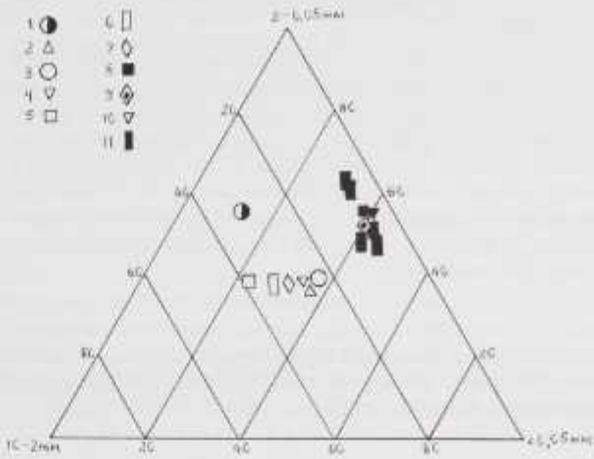


FIGURE 6. Triangular diagram of the mean contents of gravel (10-2), sand (2-0,05) and aleurite with clay (less than 0,05) and aleurite with clay (less than 0,05 mm) in the subglacial debris of the 1 – Caucasus glaciers, 2 – Tien Shan, 3 – Spitsbergen, 4 – the Pamirs (data of the authors) and also in tills in the areas of continental glaciations on the crystalline rocks; 5 – in the region of Knyazhiya Guba in North Karelia (Rukhina [15]); 6 – in the vicinities of Priozersk on Karelia Isthmus (Rukhina [15]); 7 – in the vicinities of Ostadalen in south-eastern Norway (Haldossen [16]) and on sedimentory rocks; 8 – in south Estonia (Raukhas, [17]); 9 – in Byelorussia (Matveev [17]); 10 – in the area of Sivezskaya in the vicinities of Leningrad (Rukhina [15]); 11 – on the Central Highland of the Karelia isthmus (Rukhina [15]).

fragments. The latter group includes moraines of small mountain glaciers and tills of large ice covers from the Baltic shield.

The influence of underlying bed rocks is expressed in the presence of gravel size fragments in moraines. Probably processes of crushing and grinding (plucking and abrasion) took place during erosion of sedimentary rocks by glacier, but for crystalline rocks glacial plucking is more important and was followed by accumulation of large fragments in moraines.

It is possible to see a separate position of moraines of Caucasian glaciers with typical deficiency of clay-aleurite particles. It is not possible to explain this by influence of lithology, because in Caucasus as well as in other mountain glaciated regions granitoides and crystalline schists are dominant among rock fragments, *i.e.* rocks with similar stability indices. The differences in structure of these moraines seem to be caused by the specific thermal regime of glaciers. In Spitsbergen, Tien Shan and Pamir glaciers belong to subpolar type and processes of regelation ice formation took place actively on their bed. These processes are linked to bottom sliding of glaciers followed by periodic melting of ice and repeated freezing of water that may stimulate cryogenetic destruction of bed rocks. Just therefore in these regions moraines are saturated by large aleurite particles, indicate of processes of cryohydrational destruction of bed rocks [14].

In Caucasus glaciers are very specific with respect to their thermodynamic aspect and belong to the isothermic type with temperatures of bottom layers close to melting point. The regelation ice formation takes place at limited bed areas under such glaciers, and the largest part of water formed due to bottom melting ends up as liquid run-off. Correspondingly processes of cryogenetic weathering do not have a broad distribution, that is reflected in grain-size spectras of moraines with moderate amount of clay-aleurite particles.

Thus the quantity of concentration of clay-aleurite particles in moraines may be considered as an important glaciological indicator, because it reflects the peculiarities of thermal regime of glaciers. Correspondingly there are reasons to assume, that the Russian Plain and Baltic shield were covered by subpolar glaciers during the Pleistocene, because their amount of clay-aleurite particles is the same one as in moraines of present day glaciers of Spitsbergen, Tien-Shan and Pamir.

Another important conclusion concerns efficiency of glacial reworking of debris. The most important structural features of moraines are being formed, and this confirms the large importance of the analysis of Spitsbergen moraines for actual correlations. ■

REFERENCES

[1] Szupryczynski (J.), 1968. Niektore zagadnienia czwartorzedu na obszarze Spitsbergenu. *Warszawa*. 128 (*s. Prace geog.*, No. 71).

[2] Boulton (G.S.), 1977. Till genesis and fabric in Svalbard, Vestspitsbergen//Till: A Symposium/Ed. R.P. *Goldthwait, Columbus (Ohio): Univ. Press*, p. 41-72.

[3] Serebryanny (L.R.), Orlov (A.V.), Sudakova (N.G.) *et al.*, 1985. The debris in glaciers. – In: *The Glaciology of Spitsbergen. Moscow: Nauka*, p. 94-112. (in russian).

[4] Blatt (H.), Middleton (G.), Murray (R.), 1972. Origin of sedimentary rocks. Englewood Cliffs (N.J.): *Prentice Hall*, 634 p.

[5] Small (R.J)., Clark (M.J.), Cawse (T.J.P.), 1979. The formation of medial moraines of Alpine glaciers.// *J. Glaciol.*, Vol. 22, No. 86, p. 43-52.

[6] Serebryanny (L.R.) & Orlov (A.V.), 1984. Superglacial moraines of mountain glaciers: the peculiarities of structure and formation.// Materials of glaciological investigations. *Moscow*, No. 51, p. 74-80.

[7] Charlesworth (J.K.), 1957. The quarternary Era with special reference to its glaciation. *L: Arnold*, Vol. 1, 592 p.; Vol 2, 593 p.

[8] Egles (N.), Rogerson (K.J.), 1978. Sedimentology of medial moraines on Boren don Glaciers, British Columbia, Canada: implications for debris transport in a glacierized basin// *Geol. Soc. Amer. Bull.*, Vol. 89, No. 11, p. 1688-93.

[9] Goldthwait (R.P.), 1951. Development of end moraines in east-central Baffin Island// *J. Geol.*, Vol. 59, p. 567-77.

[10] Kamb (B.), LaChapelle (E.R.), 1964. Direct observations in the mechanism of glacier sliding over bedrock// *J. Glaciol.*, Vol. 5, p. 159-172.

[11] Holdsworth (G.), 1974. Meserve Glacier, Wright Valley, Antarctica Pt. 1. Basal processes// *Rep. Ohio State Univ. Inst. Polar Stud.*, No. 37, p. 1-104.

[12] Serebryanny (L.R.), Golodkovskaya (N.A.), Orlov (A.V.) *et al.*, 1984. The variations of glaciers and processes of moraine accumulation in Central Caucasus. Moscow: Nauka. 215 p. (in russian).

[13] Serebryanny (L.R.), Orlov (A.V.), Solomina (O.N.) *et al.*, 1989. Moraines as a source of glaciological information. *Moscow: Nauka*. 237 p. (in russian).

[14] Konishchev (V.N.). The formation of contents of disperse rocks in cryolithosphere. *Novosibirsk; Nauka*, 1981. 196 p. (in russian).

[15] Rukhina (E.V.), 1973. Lithology of glacial deposits. *Leningrad: Nedra*, 176 p. (in russian).

[16] Haldorsen (S.), 1981. Grain-size distribution of subglacial till and its relation to glacial crushing and abrasion// Boreas, Vol. 10, No. 1, p. 91-105.

[17] Raukas (A.V.), 1978. The Pleistocene deposits of Estonian SSR *Tallinn: Valgus*, 310 p.

[18] Matveev (A.V.), 1976. The glacial formation of Belorussia in the Anthropogene. *Minsk: Nauka i teknika*, 160 p. (in russian).

LES GLACES BASALES DES GLACIERS POLAIRES : EXEMPLES ARCTIQUES

par Jean-Louis TISON

Université Libre de Bruxelles

RÉSUMÉ. Les glaces basales constituent une clé essentielle pour la compréhension des mécanismes de la dynamique et de l'érosion glaciaire. Cette étude montre en quoi l'interprétation des rapports isotopiques de l'oxygène et de l'hydrogène dans ces glaces permet d'associer les différents faciès sous lesquels elles se présentent à différents mécanismes de changement de phase à l'interface glace-roche. Les faciès dispersés et stratifiés des glaces basales de glaciers émissaires arctiques canadiens et groenlandais sont ainsi associés respectivement au mécanisme de fusion-regel autour des obstacles du lit rocheux et à l'accrétion nette à la base du glacier.
Seront également mis en relation ces deux types de faciès avec l'apparition du glissement basal au niveau des têtes de vallées sous-glaciaires d'une part, et, d'autre part, avec la zone de découplage liée à l'augmentation de la pression de l'eau sous-glaciaire qui existe en bordure de ces glaciers émissaires.

Mots-clés : Arctique canadien • Groenland • Glaces basales • Analyse des isotopes stables • Dynamiques glaciaires • Changements de phase • Accrétion basale • Fusion-regel • Congélation.

ABSTRACT. **Basal ice is a key to the mechanisms of glacier dynamics and glacier erosion.** It is shown, in this study, how a co-isotopic analysis both in hydrogen and oxygen, of basal ice layers, allows us to correlate their various facies with different processes of phase changes at the ice-bedrock interface. Lawson's dispersed and stratified basal ice facies from Arctic canadian and greenlandic outlet glaciers are respectively related to pressure-melting-regelation around bed protuberances and to freezing-on at the base of the glacier.
It is proposed to connect these two main facies, on one hand, with the onset of basal sliding at subglacial valley heads and, on the other hand, with the zone of bed decoupling due to the rise of basal water pressure near the margin of these arctic outlet glaciers.

Key-words : *Canadian Arctic • Greenland • Basal ice • Co-isotopic analyses • Glacier dynamics • Phase changes • Freezing-on • Pressure-melting • Regelation.*

Le vocable « glaces basales » (*basal ice layer*, dans la littérature anglophone) dénomme, dans son sens le plus général, les couches de glaces chargées en débris qui se situent à la base des glaciers, à proximité de l'interface glace-roche. Elles ont été abondamment décrites et étudiées, notamment par des membres de notre laboratoire, le plus souvent en affleurement au front des glaciers tempérés ou polaires, et ce en relation avec les processus d'érosion et de sédimentation glaciaires auxquels elles sont étroitement liées. Différents processus ont été proposés pour la formation de ces glaces basales, s'appuyant sur leur description stratigraphique, sédimentologique, chimique et cristallographique.

Le but du présent travail est de montrer, à l'aide de données de terrain rassemblées sur cinq glaciers polaires des régions arctiques (îlot de Bylot, sud-ouest du Groenland), en quoi l'analyse combinée des isotopes stables de l'hydrogène et de l'oxygène de la glace constitue un outil prometteur pour progresser dans la compréhension des mécanismes qui président à la formation des glaces basales.

LES GLACES BASALES EN MILIEU POLAIRE : UNE BRÈVE SYNTHÈSE

Faciès

Une bonne approche des processus de genèse des glaces basales nécessite une description rigoureuse des différents faciès sous lesquels elles se présentent. Leur caractéristique essentielle et commune étant la charge en particules solides, il nous paraît commode de nous référer à la description terminale du glacier de Matanuska en Alaska. Sur la base d'un exemple régional, nous avons établi une classification simple des différentes zones et de faciès de répartition des débris au sein d'un glacier.

On peut distinguer trois zones principales : la zone supraglaciaire (*superglacial zone*), la zone interglaciaire (*englacial zone*) et la zone basale (*basal zone*). La zone supraglaciaire est essentiellement constituée de débris d'origine subaérienne récente et sort du cadre du présent article. La zone intraglaciaire peut être subdivisée en deux faciès : le faciès diffus (*diffused facies*) et le faciès lité (*banded facies*). La zone basale, enfin, est également constituée de deux faciès principaux : le faciès dispersé (*dispersed facies*) et le faciès stratifié (*stratified facies*). Ce dernier est finalement subdivisé en deux types : le type discontinu et le type massif. La zone basale se différencie par un contenu en particules nettement supérieur à celui de la zone interglaciaire.

Lawson [1] définit ainsi la zone de glace basale comme étant celle où les « caractéristiques de la glace et des débris reflètent leur interaction avec les matériaux sous-glaciaires durant l'écoulement ». Il faut cependant souligner que le faciès lité intraglaciaire présente des caractéristiques similaires au faciès basal stratifié, ce qui laisse supposer qu'il répond probablement également à cette définition.

Mécanismes

Plusieurs hypothèses ont été proposées, au cours de ces trente dernières années, pour expliquer les mécanismes de l'incorporation des débris dans la glace basale. Parmi les plus communément admises on peut distinguer :

• *Résurgence des dépôts superficiels formés dans la zone d'accumulation* (superficial deposition)

Dans cette hypothèse, les lits de débris sont initialement formés en amont, à la surface de la calotte glaciaire, par les dépôts de poussières et de blocs provenant de nunataks. Ils sont ensuite enfouis par les chutes de neige ultérieures et peuvent réapparaître en bordure de la calotte glaciaire du fait de l'ablation prépondérante. Le problème se pose alors de savoir si les structures seront conservées tout au cours du trajet en raison notamment des vitesses différentielles qui existent au sein de la masse de glace et des transformations que subit cette dernière au cours du temps.

• *Transport du matériel le long de plans de cisaillement* (shearint)

Dans les parties bordières des calottes glaciaires, où l'épaisseur de glace devient trop faible pour permettre l'écoulement, il se forme une zone de glace « morte » sur laquelle vient buter la glace active provenant de l'intérieur. Celle-ci chevauche alors le coin de glace morte par déformation accrue le long de plans de cisaillement actifs. Les débris localisés à l'interface glace active-lit rocheux sont alors transportés le long de ces plans de cisaillement et, lorsqu'ils arrivent en surface, forment des moraines dites de cisaillement sous l'effet de l'ablation. Ce processus de transport de débris le long des plans de cisaillement, dont le pendage élevé recoupe souvent les structures litées des glaces basales, a été décrit par un grand nombre d'auteurs (Ward [2] ; Bishop [3] ; Godthwait [4] ; Andrews [5] ; Souchez [6] ; Boulton [7] ; Dilabio et Shilts [8]). Cependant, Weertman [9], à l'aide d'une série d'arguments basés sur l'aspect des différents faciès des glaces basales, sur la possibilité pour la glace froide d'arracher des débris au lit rocheux, sur la géométrie des lits de débris et sur les mesures de cisaillement au sein d'un même lit de débris, met en doute l'efficacité réelle d'un tel mécanisme dans la prise en charge des débris à partir du substratum. Les opinions des auteurs divergent encore sur la possibilité de transport des débris au sein des plans de cisaillement.

• *Incorporation des débris par accrétion nette à la base de l'inlandsis* (freezing-on)

Se basant sur le régime thermique existant à la base des inlandsis, Weertman [9] propose alors un autre mécanisme d'incorporation des débris dans la couche de glace basale. Si l'on imagine un modèle simplifié d'inlandsis s'écoulant sur un lit rocheux plan, on peut distinguer 3 zones principales en fonction de leur régime thermique :

- la partie centrale, où l'épaisseur de la glace est suffisante pour que la glace à l'interface soit au point de fusion ;
- la partie bordière, où l'épaisseur de glace est trop faible pour compenser la perte de calories vers l'atmosphère et où le glacier est soudé au lit ;
- une zone intermédiaire, où l'eau de fusion produite en amont regèle à l'interface en approchant de la zone bordière de l'inlandsis.

Lorsque le glacier est en état d'équilibre, l'eau regèle essentiellement à l'interface glace roche, et peu de débris seront inclus dans la glace.

En revanche, une légère diminution de l'épaisseur du glacier pourra conduire à un déplacement vers l'amont de l'isotherme de 0 °C à l'interface. Les sédiments meubles qui se trouvent dans la zone de déplacement de l'isotherme seront alors soudés à la base du glacier et tout nouvel apport d'eau en provenance de l'amont viendra regeler le long de l'isotherme de 0 °C, c'est-à-dire sous le sédiment nouvellement accrétionné. Celui-ci sera alors entièrement enrobé dans la glace basale et pourra se déplacer avec elle ultérieurement. La répétition du processus, en concordance avec les fluctuations autour de l'état d'équilibre de l'inlandsis, permettra l'incorporation d'une série de lits de débris plus ou moins épais et plus ou moins espacés en fonction des conditions locales.

• *Incorporation des débris par fusion-regel autour des obstacles du lit* (pressure-melting regelation)

Le processus de glissement basal du glacier par fusion-regel autour des obstacles, proposé par Weertman [10, 11] et mis en évidence au Blue Glacier par Kamb et La Chapelle [12] a également été invoqué pour expliquer la prise en charge des débris dans la glace basale (Boulton [7, 13]). L'eau de fusion produite en amont de l'obstacle par la suppression s'écoule vers la face aval où elle regèle, éventuellement dans la partie inférieure d'une cavité. Le regel incorpore « en vrac » les particules fines contenues dans l'eau de fusion et délimite, dans la partie supérieure, un lit de débris qui correspond à l'ancienne base du glacier avant le décollement. L'inconvénient de ce mécanisme est qu'il ne peut en aucun cas expliquer, en système fermé, un gain net de glace à la base du glacier. Il constitue plus exactement une redistribution des masses de glace et ne permet pas d'expliquer une incorporation cumulative des débris dans la glace basale. Notons cependant que de la glace formée par fusion-regel pourra être incorporée à un niveau plus élevé du glacier si elle subit un écoulement plastique différentiel au passage d'un obstacle (Boulton [13]). Par ce processus, un lit de glace de regel, se trouvant à l'interface et transitant par le sommet d'une protubérance, pourra se trouver en position stratigraphiquement plus élevée que la glace basale ayant contourné le même obstacle latéralement. De plus, du fait de l'écoulement divergent autour des obstacles, les lits de glace basale riche en débris seront concentrés en zones étroites et plus épaisses entre ceux-ci. Ces deux processus peuvent, dans une certaine mesure, augmenter l'épaisseur de la zone basale du glacier affectée par les processus de fusion-regel.

• *Migration des particules*

Weertman [14], Holdsworth [15] et Boulton [13, 16] ont proposé un mécanisme de dispersion dans la glace basale des particules du lit rocheux. Celui-ci met en jeu les interactions entre les particules incluses dans la glace et celles qui reposent sur le lit, ainsi que les vitesses de déformation sur la verticale. Les deux inconvénients majeurs de ces processus sont, d'une part, qu'ils permettent difficilement d'expliquer l'aspect souvent lité des débris dans la glace basale et, d'autre part, que les vitesses de diffusion estimées sont extrêmement lentes.

Importance relative des glaces basales dans les glaciers polaires et tempérés

La relation évidente qui existe entre les mécanismes de l'érosion glaciaire, d'une part, et les glaces basales riches en débris d'autre part conduit tout naturellement à tenter d'évaluer l'efficacité des premiers en fonction de l'importance des secondes. En 1970, Boulton [7], se basant sur les épaisseurs importantes de glaces riches en débris observées à la base des glaciers du Spitzberg – dont il montre qu'elles résultent de processus de regel à l'interface – suggère que les glaciers polaires transportent en général plus de débris d'origine sous-glaciaire que les glaciers tempérés. Il met ainsi l'accent sur le rôle fondamental que joue le régime thermique du glacier dans son efficacité érosive. Cette généralisation est contestée par Andrews [5, 17] et Boulton [18, 19] qui relate l'existence d'un grand nombre de glaciers polaires présentant un contact franc entre la glace de glacier et le substrat rocheux en amont de la zone terminale, indiquant par là l'absence d'une incorporation significative par accrétion basale dans la partie amont du glacier. Ses observations le conduisent à la conclusion que la majorité des débris sont incorporés dans la glace basale dans les quelques centaines de mètres qui précèdent le front glaciaire. Ces deux auteurs ont exclusivement décrit les séquences de glaces basales en affleurement au front des glaciers polaires et, l'un comme l'autre, sont conscients de ce que leurs observations sont tributaires des importantes perturbations tectoniques de bordure celles-ci pouvant augmenter considérablement les épaisseurs de glace basale apparente par l'intermédiaire des cisaillements et des plissements.

Les rares sondages profonds ayant atteint le lit rocheux et réalisés sur des glaciers polaires en amont des perturbations tectoniques frontales apportent quelques éléments de réponse à cette polémique (Krerner et Fisher [20], Gow *et al.* [21] ; Herron et Langway [22]).

Dans certains cas, les épaisseurs de glaces sont trop faibles :

- soit pour que le mouvement de la calotte glaciaire soit important, et les particules sont alors d'origine subaérienne et réparties de manière homogène sur l'ensemble du profil (Meighen ice-cap- Koerner [20]) ;
- soit pour que la température à la base de la calotte glaciaire atteigne le point de fusion et l'on observe alors un contact net entre la glace et le substrat rocheux (Devon island-ice-cap – Koerner [20]).

Dans d'autres cas, on retrouve clairement des faciès de glaces basales dans la partie inférieure des sondages. Quoique fort inférieure en épaisseur au maximum de 61 m observé par Goldthwait (Boulton [18]), cette zone de glaces basales atteint des épaisseurs de plusieurs mètres, supérieures à ce qu'on observe habituellement au front des glaciers tempérés. Gow *et al.* [21] donnent une description détaillée des 4,83 derniers mètres du sondage de Byrd Station (Antarctique occidental) dont la glace s'est révélée être au point de fusion. Les débris y apparaissent fréquemment sous forme d'agrégats d'argile et de sable cimentés par de la glace (*mud clots*) dont le diamètre peut atteindre l'ordre du centimètre. Ces agrégats sont tantôt dispersés de manière homogène dans de la glace non bulleuse, tantôt regroupés en bandes de plusieurs centimètres d'épaisseur. Ces caractéristiques sont celles du faciès dispersé de Lawson. Le faciès stratifié est également présent, mais plus rare. En effet, les auteurs signalent des bandes de débris contenant des blocs d'une dimension de plusieurs centimètres entourées de bandes de glace non bulleuse, éventuellement chargées d'agrégats. Outre leur teneur en débris, ces glaces se distinguent nettement de celles situées plus haut dans le sondage par leur teneur en gaz. La transition vers les glaces basales se marque par une chute drastique de la concentration en gaz d'une valeur de 10 cm^3 d'air pour 100 g de glace à des concentrations négligeables. Par ailleurs, les valeurs de $\delta^{18}O$ de ces glaces sont également particulières : les valeurs moyennes sont de l'ordre de celles qui existent dans la glace immédiatement supérieure ($\delta^{18}O = -33$ ‰), mais les fluctuations sur la verticale sont beaucoup plus marquées (de -36 ‰ à -28 ‰). De plus, l'eau de fusion à la base du sondage se situe à -36 ‰, soit à 3 ‰ de différence avec les valeurs moyennes des glaces basales, ce qui correspond au saut de fractionnement lors du changement d'état eau/glace à l'équilibre. Ces deux arguments utilisés conjointement avec les caractéristiques stratigraphiques des glaces basales ont mené les auteurs à la conclusion que celles-ci sont formées par accrétion à la base du glacier. Ils suggèrent le regel d'une eau boueuse pour expliquer les caractéristiques du faciès dispersé.

La même année, au Groenland, Herron et Langway [22] décrivent 15,7 mètres de glaces basales dans le sondage de Camp Century à 200 km à l'ouest de la côte. La température à la base est de -13 °C et le glacier est ici soudé au lit rocheux. Plus de 300 bandes formées par l'alternance de lits de débris et de lits de glace bulleuse ont été dénombrées. Les débris s'y présentent exclusivement sous la forme du faciès dispersé et sont constitués de particules fines individuelles ou d'agrégats dont les dimensions peuvent atteindre 2 à 3 cm. Se basant sur la distribution granulométrique des sédiments dans le profil, les auteurs excluent une incorporation des débris par cisaillement ou une origine atmosphérique dans la zone d'accumulation. La présence de bulles dans les glaces basales est cependant plus difficile à comprendre dans l'hypothèse d'une accrétion par regel. Les auteurs montrent à ce propos que la glace basale est malgré tout deux fois moins riche en gaz que les glaces situées plus haut dans le profil et proposent, sur la base d'estimations réalisées sur l'argon, que les bulles soient d'origine post-génétique et apparues dans la glace de regel par diffusion à partir des glaces sus-jacentes. Ils concluent donc en faveur de l'accrétion basale, mais supposent que le processus de fusion-regel a dû également se produire sans être cependant le mécanisme dominant.

En conclusion, ces études montrent que les glaces basales des glaciers polaires peuvent atteindre des épaisseurs importantes loin des zones terminales, et que le regel d'eau sous-glaciaire semble être un mécanisme important d'incorporation des débris à la base du glacier. Cependant, les proportions relatives de l'accrétion nette d'une part, et du mécanisme de fusion-regel lié aux variations de pression autour des obstacles du lit d'autre part, n'ont encore jamais été estimées, de même que les filiations entre faciès et processus.

PRÉSENTATION DES SITES D'ÉTUDES

Glacier Aktineq – Île de Bylot (Arctique canadien)

L'île de Bylot est située à l'extrême nord de l'île de Baffin, dans l'Arctique canadien (*Figure 1*). Elle est essentiellement constituée d'une crête montagneuse centrale orientée NO-SE (Byam Martin mountains) formée de roches cristal-

lines intensément métamorphisées d'âge Précambrien. En bordure, on trouve des surfaces planes de basse altitude formées de roches sédimentaires peu cohérentes, contenant du charbon et datées du Crétacé et du Tertiaire (Jackson et Davidson [23]). La zone centrale de l'île est en majeure partie recouverte de glace et de nombreux glaciers émissaires de piémont s'écoulent vers les côtes septentrionales et méridionales. Ainsi, il n'est pas rare qu'un même glacier recoupe au moins deux ensembles lithologiques différents. Cette situation est particulièrement favorable aux études des mécanismes de l'érosion glaciaire utilisant les débris dans la glace comme traceur. Dilabio et Shilts [8] ainsi que Klassen [24] ont étudié en détail les sédiments des glaces basales du glacier Aktineq et du glacier B7 (Glacier Atlas of Canadan [25]). « Unnamed Glacier » sur la *figure 1*.

• Description de la zone basale

L'essentiel de l'échantillonnage a été réalisé sur une section verticale de 14 m de haut sur le flanc est du glacier Aktineq à approximativement 2,5 km du front (site A sur la *figure 1*). Les 10 mètres inférieurs de la section sont caractérisés par l'absence quasi totale de glaces bulleuses et par la présence de nombreux lits de débris (*Figure 2*). Ils constituent ainsi clairement une zone de glaces basales, bien différenciée sur le terrain par les phénomènes de fusion superficielle. Quatre types de faciès y ont été rencontrés :

a) Le plus abondant (70 % de la section) est constitué d'une glace dépourvue de bulles, à gros cristaux aux contours sinueux et aux formes imbriquées dont les dimensions varient entre 2 et 4 cm. Les débris y sont essentiellement de la dimension des limons et des argiles et forment des agglomérats sphériques (*clots* des auteurs anglophones) de quelques millimètres de diamètre (*Figure 3*, partie inférieure). Ces agglomérats sont localisés indifféremment dans/ou à la limite des cristaux, et peuvent parfois se regrouper en bandes de concentration plus élevée. De temps à autre, on observe dans ce type de glace des fins lits continus d'une épaisseur de 2 à 3 mm constitués de débris similaires à ceux qui forment les agrégats. Ces lits peuvent se présenter sous un aspect ondulé et fluté dans une section perpendiculaire à l'écoulement du glacier. Le faciès décrit ci-dessus correspond indubitablement au faciès dispersé décrit par Lawson dans la zone basale du glacier de Matanuska.

b) On observe également, sur à peu près 20 % de la section, l'alternance de lits de débris et de lits monocristallins de glace non bulleuse dont l'épaisseur varie de 2 à 5 mm pour chacun. Les premiers sont formés d'une glace microcristalline (surface moyenne des cristaux = 0,5 mm^2) contenant des particules sableuses réparties de manière dense et homogène entre les cristaux polygonaux. Les seconds sont constitués de cristaux d'une plus grande longueur de 0,5 à 1 cm, nettement allongés dans le plan du lit. Lors de la fusion, la glace microcristalline riche en particules sableuses présente une texture caractéristique en « œufs de grenouille ». Ce faciès, dont l'épaisseur maximale peut atteindre 12 cm, est similaire au faciès stratifié discontinu de Lawson.

c) Occasionnellement, à deux ou trois reprises, dans la section (de l'ordre de 5 % de l'ensemble du profil) on trouve des bandes de débris morainiques gelés (*Figure 3*, partie supérieure) contenant des lentilles de glace non bulleuse. Ces bandes, d'une épaisseur de 8 à 9 cm, constituent un exemple de faciès stratifié massif.

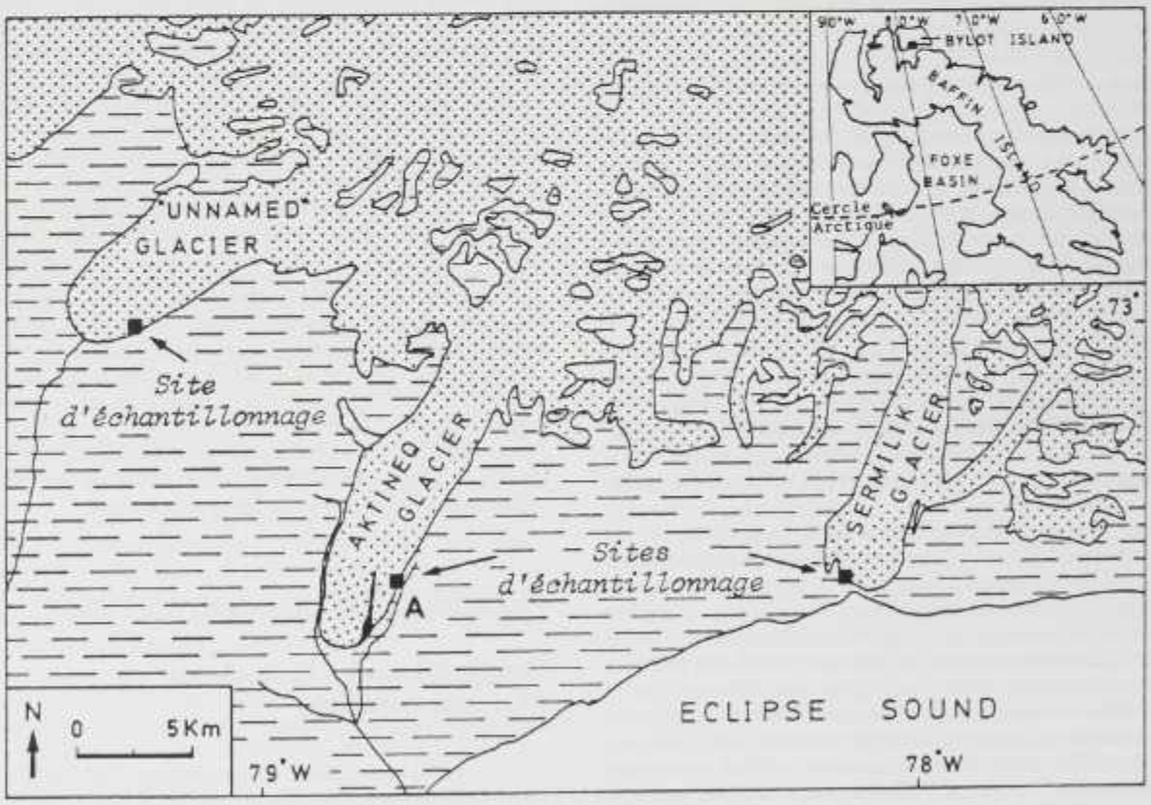


FIGURE 1. Carte de localisation des glaciers étudiés sur l'Île de Bylot (Arctique canadien) et emplacements des sites d'échantillonnage.

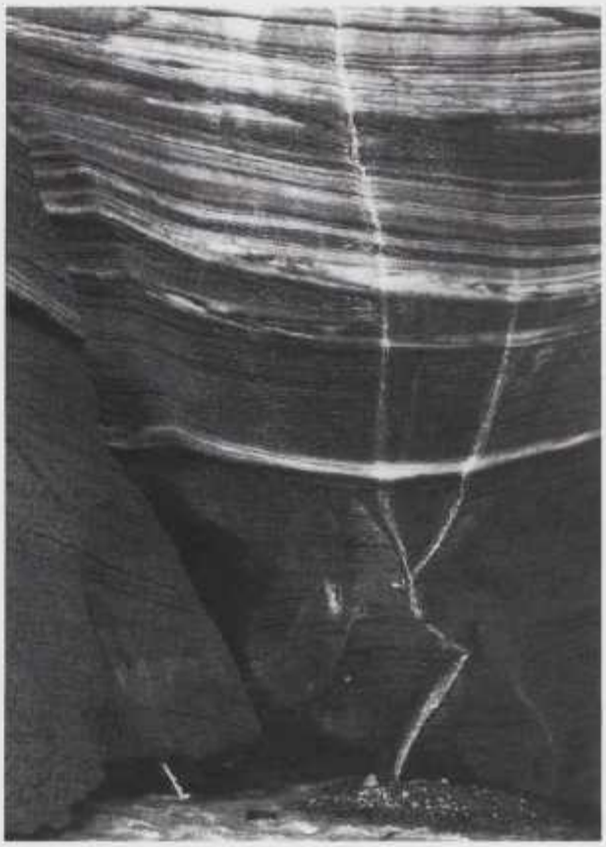


FIGURE 2. Le site d'échantillonnage de la zone basale du glacier Aktineq (Île de Bylot – site A).
La zone basale se détache en plus sombre sur le cliché du fait de la rétention superficielle des débris libérés de la glace par l'ablation. La transition progressive vers la zone intraglaciaire, dans la partie supérieure du cliché, est fortement perturbée par les accidents tectoniques locaux (plis couchés). On remarque, au centre de la photo, un faciès basal stratifié massif associé à un lit de glace bulleuse. Le surplomb, à la base de la section, est de l'ordre du mètre.

FIGURE 3. Bloc de glace échantillonné dans la zone basale du glacier Aktineq (Île de Bylot).
On distingue, dans la moitié supérieure du bloc, un faciès stratifié massif dans lequel la glace existe seulement à l'état interstitiel (lentilles plus sombres). La partie inférieure du bloc est constituée d'un faciès basal dispersé, dans lequel les débris se présentent sous forme d'agrégats siliceux ou argileux bien visibles dans la partie droite du cliché. On observe, au sommet du bloc, la transition vers la glace bulleuse associée au faciès basal stratifié massif.
Le couvre-objectif donne l'échelle.

d) Enfin, en étroite association avec ce dernier, on observe des lits de glaces bulleuses d'une épaisseur de 5 à 9 cm (partie centrale des *figures 2* et *3*). Les cristaux y sont de taille hétérogène (de 0,5 cm^2 à 3 ou 4 cm^2) et de formes polyhédrales à imbriquées. Les bulles y sont moins nombreuses que dans les coins de neige fraîchement incorporés en d'autres endroits du glacier. Elles sont petites et de forme sphérique (0,25 à 0,5 mm de diamètre) ou allongées dans le plan du lit et dans la direction apparente de l'écoulement (0,25 à 0,5 mm de large et 0,5 à 1 cm de long). Ce dernier type paraît plus fréquent à proximité du contact avec le faciès stratifié massif.

Ces différents faciès de glaces basales alternent sur l'ensemble de la section verticale et on n'observe pas ici la relation spatiale simple décrite par Lawson qui place le faciès stratifié stratigraphiquement en dessous du faciès dispersé. Les plis couchés bien visibles dans la partie supérieure de la *figure 2* et qui sont responsables de l'insertion des faciès de la zone basale dans la zone intraglaciaire existent également fréquemment dans la zone basale. Ils sont aussi responsables de profondes perturbations des relations spatiales entre les différents faciès de cette zone. Ce fait complique indubitablement les analyses sédimentologiques qui utilisent la lithologie et la granulométrie des

sédiments pris en charge. C'est probablement pour cette raison que Dilabio et Shilts [8] ont trouvé certaines séquences où la teneur en débris locaux décroît systématiquement en remontant dans la section et d'autres séquences où, en revanche, cette relation n'est pas du tout respectée.

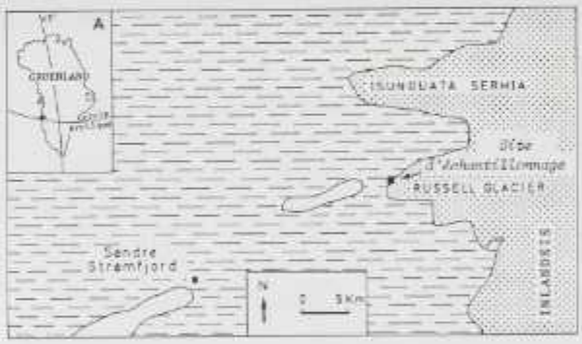
L'abondance des plis dans la région bordière et frontale du glacier Aktineq contribue également très vraisemblablement à augmenter considérablement l'épaisseur apparente de la zone de glaces basales.

Glacier Sermilik et B7 (unnamed glacier) – Île de Bylot (Arctique canadien)

Dans le cadre d'une étude régionale, des échantillons de glace de glacier de la zone intraglaciaire ont été également prélevés sur deux glaciers voisins, Sermilik et B7, qui sont localisés sur la *figure 1*. Les caractéristiques de ces glaces sont identiques à celles du glacier Aktineq.

Glacier Russell (Groenland)

Le glacier Russell est situé sur la côte ouest du Groenland à proximité de Søndre Strømfjord (*Figure 4a*), sur le Cercle arctique. Cet émissaire de l'inlandsis groenlandais présente une terminaison en lobe à l'extrémité de laquelle la section présentée sur la *figure 5a* été échantillonnée. Le



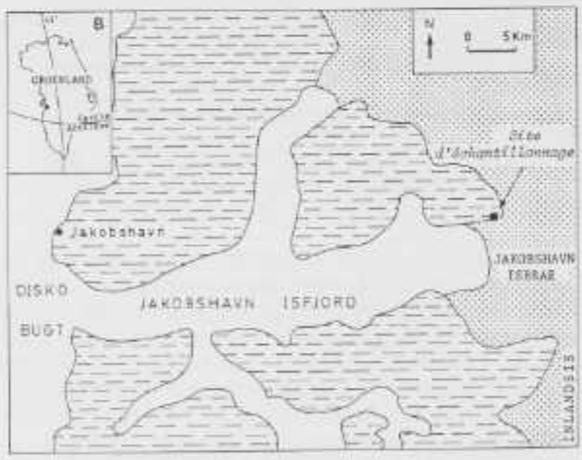


FIGURE 4. Carte de localisation des glaciers étudiés en bordure de l'inlandsis groenlandais (côte ouest) et emplacement des sites d'échantillonnage.

FIGURE 5. Vue d'ensemble du site d'échantillonnage au glacier Russell. Le personnage marque la limite entre une moraine à cœur de glace (à droite) et le glacier proprement dit (à gauche). La zone fortement recouverte de débris constitue le faciès basal stratifié et la partie supérieure, le faciès basal dispersé. La zone intraglaciaire n'apparaît pas sur le cliché (Photo R. Lorrain).

personnage visible sur le cliché se trouve dans une dépression à la limite du glacier (à gauche) et d'une moraine à cœur de glace (à droite). La section comporte trois types de faciès :

a) À la base, une coche de 5 à 6 mètres d'épaisseur apparaît couverte de débris sur la *figure 5* et est constituée de lits subparallèles de glace riche en débris, se présentant soit sous la forme de sédiments gelés stratifié massif), soit sous la forme d'une suite de laminations (*Figure 6a*), similaires à celles du faciès stratifié discontinu décrit au glacier Aktineq. Les lits de débris sont cependant plus fins dans ce cas-ci. Souvent ces deux types de faciès stratifiés s'interpénètrent sur la verticale ou latéralement. Des cailloux et des blocs apparaissent souvent alignés dans ou entre les divers lits en interrompant certains.

Les débris, dont la teneur globale varie entre 14 et 71 % en poids (chiffre compatible avec les valeurs mesurées par Lawson dans ses glaces basales stratifiées) sont essentiellement constitués de sables et de graviers fins, les particules limoneuses et argileuses typiques de l'abrasion glaciaire ayant été probablement lessivées par les eaux de fusion (Sugden *et al.* [26]).

b) Le second faciès, affleurant sur une épaisseur d'une dizaine de mètres et visible dans la partie supérieure gauche de la *figure 5*, est constitué d'une glace essentiellement non bulleuse, dans laquelle les dimensions des cristaux varient de 2 à 5 cm. Les limites des cristaux sont souvent sinueuses et parfois ponctuées de poches de gaz. On y trouve des agrégats de débris fins, souvent lenticulaires, pouvant atteindre jusqu'à 8 cm de diamètre (*Figure 6b*). La teneur globale en débris dans la partie inférieure du faciès atteint 4 à 8 % en poids. La majorité des particules constituant ces agrégats (71 à 97 % en poids) sont des limons et argiles, les premiers étant largement dominants. Toutes ces caractéristiques sont celles d'un faciès dispersé.

c) La partie supérieure de la section, enfin, est constituée d'une glace de glacier bulleuse, blanche et pratiquement dépourvue de particules minérales constituant la base de la zone intraglaciaire.

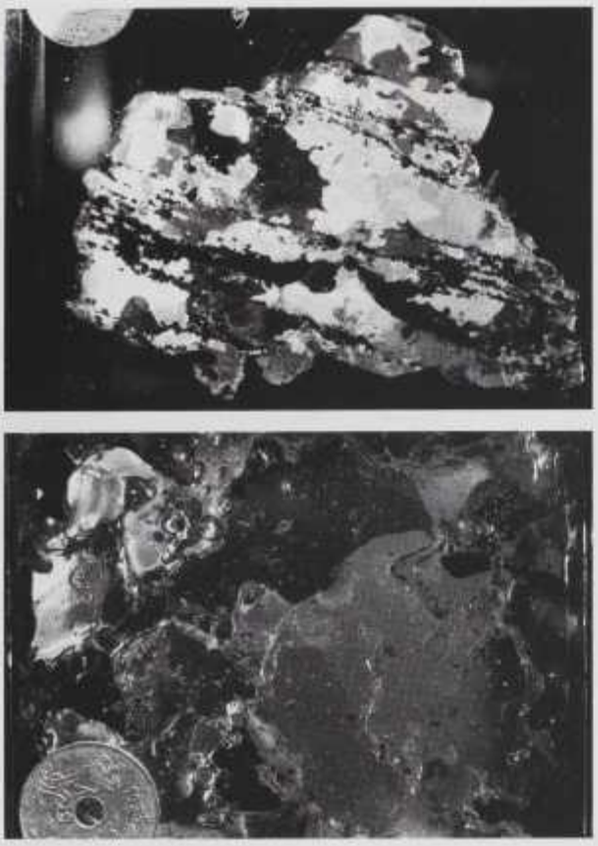


FIGURE 6. Lames minces effectuées dans des échantillons de la zone basale du glacier Russell.
En haut : faciès stratifié discontinu : l'allongement des cristaux entre les fins lits de débris est visible dans la partie inférieure du cliché.
En bas : faciès dispersé : on notera la grande dimension des cristaux, la présence de bulles isolées et les nombreuses inclusions d'agrégats de fines particules. La pièce de monnaie mesure 23 mm de diamètre (Photo R. Lorrain).

La séquence des faciès observés au glacier Russell est donc conforme à celle du glacier de Matanuska, bien que les données isotopiques et les observations de terrain révèlent également la présence de plis dans la zone bordière du glacier (Sugden *et al.* [26]). Par ailleurs, les caractéristiques de l'écoulement du glacier suggèrent qu'une partie de la glace affleurant au site d'échantillonnage pourrait provenir d'une région relativement éloignée à l'intérieur de la calotte.

Glacier Jakobshavn (Groenland)

Le Jakobshavn Isbrae est un autre glacier émissaire de la calotte groenlandaise. Situé au nord du glacier Russell sur la côte ouest, il se termine en plate-forme de glace flottante sur les eaux du Jakobshavn Isfjord, à la latitude de la baie de Disko (*Figure 4b*). Le site d'échantillonnage (*Figure 7*) est localisé en rive droite du glacier. La zone de glace basale s'y présente uniquement sous le faciès stratifié et son épaisseur varie de 4 à 6 mètres (à l'avant-plan de la *Figure 7*). On observe, comme au glacier Russell, une interpénétration des sous-faciès massif et discontinu, avec une teneur globale en sédiments qui fluctue de 34 à 55 % en poids. Le faciès de glace basale dispersé n'a pas été observé au glacier Jakobshavn et la partie supérieure du faciès stratifié se trouve en contact direct avec de la glace de glacier bulleuse de la zone intraglaciaire (arrière-plan de la *figure 7*). La localisation du site d'échantillonnage, en position latérale par rapport à l'écoulement, suggère une origine principalement locale pour les glaces basales que l'on vient de décrire.

TECHNIQUES D'ÉCHANTILLONNAGE ET D'ANALYSE

Les différents faciès de glaces basales et intraglaciaires ont été échantillonnés sur les cinq glaciers étudiés en vue de déterminer leur composition en isotopes stables de l'oxygène ($^{18}O/^{16}O$) et de l'hydrogène (D/H). Dans ce but, les dix à vingt premiers centimètres de glace furent éliminés afin d'éviter les infiltrations d'eau de fusion produite en surface. Un dispositif cylindrique en aluminium, d'une contenance de 3 ml, a ensuite été enfoncé au marteau dans la glace et son contenu transféré dans un cylindre de plexiglas de même contenance grâce à un piston également en plexiglas. L'eau de fusion a été transférée, dès que possible, dans des petites bouteilles de verre afin d'éviter une contamination par diffusion lente au travers du polyéthylène. Les bouteilles, équipées d'un couvercle vissé autoserrant en polypropylène, ont finalement été scellées à la paraffine pour éviter toute évaporation pouvant conduire à un fractionnement. De retour au laboratoire, les échantillons ont été transférés dans des tubes d'analyses et envoyés au Centre d'Études Nucléaires de Saclay. Les teneurs isotopiques, mesurées sur la même goutte liquide grâce à un double spectromètre de masse, seront exprimées dans la suite du texte sous la forme d'un rapport à la teneur du standard de Vienne de l'eau océanique moyenne (VSMOW = Vienna Standard Mean Ocean Water) :

$$\delta ‰ = \frac{R_{éch} - R_{VSMOW}}{R_{VSMOW}} \times 1\,000$$

$$\text{avec } R = \frac{^{18}O}{^{16}O} \text{ ou } \frac{D}{H}$$

La précision des mesures est de ± 0,5 ‰ pour δD et de ± 0,15 ‰ pour $\delta^{18}O$.

DISTRIBUTION DES ISOTOPES STABLES DE L'OXYGÈNE ET DE L'HYDROGÈNE DANS LA GLACE AU COURS DU GEL

La géochimie des isotopes stables (Hoefs [27]) montre que des molécules formées d'isotopes différents d'un même atome auront des propriétés physico-chimiques différentes. Ainsi le point de fusion à la pression atmosphérique normale (760 mm d'Hg) sera de O °C pour $H_2{}^{16}O$, et de 0,28 °C pour $H_2{}^{18}O$ et de 3,81 °C pour $D^{16}O$. Le changement d'état liquide-solide s'accompagnera donc toujours d'un fractionnement isotopique à l'interface.

Jouzel et Souchez [28] ont montré que des échantillons de glace résultant d'un processus de congélation sont alignés, dans un diagramme δD-$\delta^{18}O$, sur une pente de gel

FIGURE 7. Vue d'ensemble du site d'échantillonnage au glacier Jakobshavn. La zone basale se réduit au faciès stratifié sur une épaisseur de 4 à 6 mètres. La zone intraglaciaire est visible à l'arrière-plan du cliché. L'échelle graduée dans le coin inférieur gauche est longue de 50 cm (1 graduation = 10 cm) (Photo R. Lorrain).

caractéristique, différente de la pente des précipitations (MWL = Meteoric Water Line ≈ 8) sur laquelle les pluies, les neiges et les glaces de glacier viennent se placer.

En système fermé, l'expression de cette pente est :

$$S = \frac{\alpha - 1}{\beta - 1} \cdot \frac{1\,000 + \delta_1 D}{1\,000 + \delta_2\,{}^{18}O}$$

dans laquelle α est le coefficient de fractionnement pour le deutérium, β, le coefficient de fractionnement pour l'^{18}O et $\delta 1$, la valeur δ de l'eau initiale. Il se produit un appauvrissement progressif des isotopes lourds au cours du gel, à la fois dans la glace et dans l'eau résiduelle, les premières glaces formées correspondant aux valeurs δD et $\delta^{18}O$ beaucoup plus négatives que celles de l'eau initiale.

Cet effet du gel sur la distribution des isotopes stables dans la glace a été testé expérimentalement avec différentes eaux initiales et abordé sur le plan théorique dans le cas des systèmes ouverts (Souchez et Jouzel [29]). On a pu montrer que la pente de gel en système ouvert est similaire à celle d'un système fermé dans le cas où la composition isotopique de l'eau d'apport n'est pas significativement différente de celle de l'eau initiale. Par ailleurs, Souchez et De Groote [30] ont établi, par simulations sur ordinateur, que l'existence d'une fuite d'eau n'a pas d'effet sur la pente de gel. En revanche, un apport d'eau d'une teneur isotopique inférieure à celle de l'eau initiale augmentera la pente de gel et vice-versa.

Posey et Smith [31] ont souligné le rôle important de la vitesse de gel dans le fractionnement observé au cours des expériences de congélation (fractionnement apparent). En effet, si la vitesse de gel est suffisamment élevée par rapport à la vitesse de diffusion des isotopes lourds dans le liquide ($D = 10^{-5}$ cm^2 sec^{-1}), cette dernière ne parviendra pas à compenser le déficit du liquide en isotopes lourds près de l'interface. Le coefficient de fractionnement réel, caractéristique du changement d'état à l'équilibre, s'appliquera donc à une eau moins riche que l'eau initiale en isotopes lourds et le coefficient de fractionnement observé sera inférieur au coefficient à l'équilibre. Ce dernier ne sera éventuellement observé que pour des vitesses de congélation extrêmement lentes.

Souchez et Jouzel [29] ont montré que la vitesse de congélation n'influence pas la valeur de la pente de gel, mais bien la position sur la droite des points correspondants aux différentes fractions gelées. Récemment, Souchez, Tison et Jouzel [32] ont étudié, à l'aide d'un modèle numérique de simulation, l'effet de la vitesse de gel sur le profil isotopique dans la glace de congélation. Le modèle utilisé est un modèle de diffusion par boîtes combiné au concept de couche limite. Il tient compte de l'existence, dans le liquide en cours de congélation, d'une couche limite accolée à l'interface, dans

laquelle la migration des isotopes lourds se produit exclusivement sous l'effet de la diffusion. Au-delà de cette couche limite, on considère que la convection et l'advection sont suffisamment importantes pour homogénéiser l'ensemble du réservoir. Cette situation est probablement la plus courante en milieu naturel. À titre d'exemple, on montre sur la *figure 8* différents types de distributions possibles dans le cas du deutérium (δD), pour une vitesse de 5 mmh^{-1}, un réservoir de 1 cm et des épaisseurs variables de la couche limite :

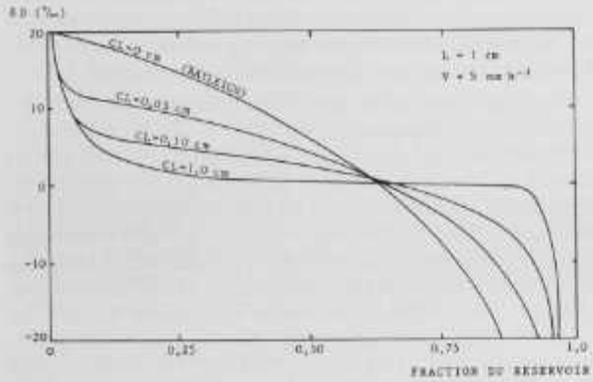


FIGURE 8. Distribution isotopique au cours du gel (δD), pour différentes épaisseurs de la couche limite en système fermé. La longueur du réservoir (L) vaut 1 cm et la vitesse de gel (V) est de 5 mm h. Lorsque la couche limite (CL) est nulle, on obtient une distribution à l'équilibre de Rayleigh. Lorsque la couche limite est égale à la longueur du réservoir on retrouve la distribution obtenue par simple diffusion.

1. Dans le cas particulier où seule la diffusion contrôle la migration des isotopes lourds vers l'interface (milieu parfaitement calme : épaisseur de la couche limite = longueur du réservoir = 1 cm), le profil isotopique dans la glace comporte trois parties :
• une *transitoire initiale* (initial transient) dans laquelle la teneur en δD de la glace chute depuis sa valeur à l'équilibre jusqu'à celle de l'eau initiale,
• un *état stationnaire* (steady-state), au cours duquel ce qui est incorporé dans la glace est exactement compensé par ce qui provient du réservoir liquide par diffusion. Dès que la vitesse de gel devient suffisamment élevée, cet état stationnaire se produit sur l'essentiel du profil et la glace présente la valeur isotopique de l'eau de départ dans la majeure partie de sa masse,
• une *transitoire finale* (terminal transient), qui se produit lorsque l'interface eau-glace approche de la fin du réservoir, de telle manière que la diffusion nécessaire pour maintenir l'état d'équilibre n'est plus possible.
2. À l'autre extrême, lorsque la totalité du réservoir est homogénéisée à tout instant au cours du gel (épaisseur nulle de la couche limite), on observe une distribution correspondant à l'équilibre de Rayleigh.
3. Toute situation intermédiaire se traduira par un profil comportant un morceau de transitoire initiale (d'autant plus important que la couche limite est plus épaisse) suivi d'une courbe de type Rayleigh, obtenue avec un coefficient de fractionnement inférieur au coefficient d'équilibre.

De façon générale, une diminution de la longueur du réservoir et/ou de la vitesse de gel rapproche la distribution observée d'une distribution à l'équilibre de Rayleigh.

INTERPRÉTATION DES RÉSULTATS ET DISCUSSION

Les *figures 9* et *10* présentent, sous la forme de diagrammes δD/δ^{18}O, les résultats des analyses co-isotopiques effectuées sur les échantillons provenant respectivement de l'Arctique canadien et du Groenland.

Les glaces de la zone intraglaciaire

Dans chaque région, la proximité des glaciers étudiés est telle que l'on peut considérer que tous les échantillons provenant des zones intraglaciaires de ces glaciers se placeront sur la même droite des précipitations. On a donc représenté, sur les *figures 9* et *10*, les droites de régression linéaire pour

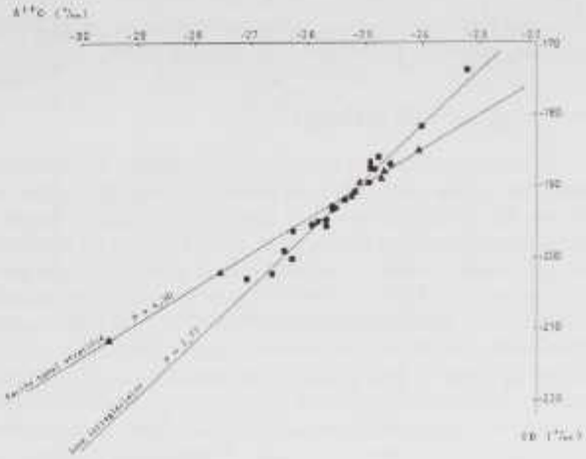


FIGURE 9. Diagramme δD-δ O pour les échantillons de glace de l'Île de Bylot. Les carrés représentent les glaces de la zone intraglaciaire. Les carrés représentent les glaces de la zone intraglaciaire, tous les glaciers confondus. Les triangles symbolisent les glaces du faciès basal stratifié et les cercles, les glaces du faciès basal dispersé (d'après Souchez *et al.* [33]).

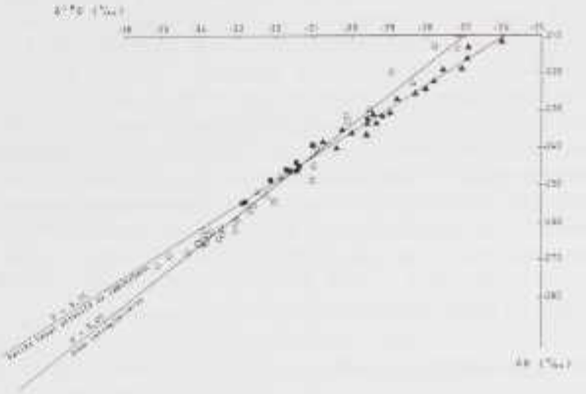


FIGURE 10. Diagramme δD-δ O pour les échantillons de glace de l'ouest du Groenland. Les carrés représentent les glaces de la zone intraglaciaire ; les triangles, les glaces du faciès basal stratifié et les cercles, les glaces du faciès basal dispersé. Les symboles blancs correspondent au glacier Russell et les symboles noirs au glacier Jakobshavn (d'après Souchez *et al.* [33]).

l'ensemble des échantillons des zones intraglaciaires. Ces droites seront considérées, dans chaque cas, comme représentatives de la droite des précipitations locales (Meteoric Water Line). Les pentes de ces droites sont respectivement de 7,77 pour les glaciers de l'île de Bylot et de 8,04 pour ceux de la côte ouest du Groenland. Dans les deux cas, l'intervalle de confiance sur ces pentes ($\alpha = 0,99$), qui tient compte du faible nombre de valeurs observées, encadre la valeur de 8,00 généralement mentionnée dans la littérature.

Les glaces du faciès basal stratifié

Les pentes des droites de régression pour les glaces du faciès basal stratifié aux glaciers Aktineq et Jakobshavn sont significativement inférieures aux pentes des droites des précipitations. Dans les deux cas, les intervalles de confiance sur les pentes sont exclusifs. Cela révèle l'existence d'un processus d'accrétion basale par congélation à l'interface glace-roche. Cependant, les conditions du regel diffèrent sur plusieurs points entre les deux glaciers.

• *Conditions de mélange*

Si l'on considère que les valeurs isotopiques de l'eau initiale qui regèle sont celles du point d'intersection entre la droite des précipitations et la droite de gel sur les graphiques des *figures 9* et *10*, on peut, dans le cas d'un système fermé, obtenir la valeur théorique de la pente de gel en parfait accord avec la pente observée pour le faciès basal stratifié du glacier Aktineq (pente théorique = 5,1) et légèrement plus faible au glacier Jakobshavn (pente théorique = 5,5). Dans ce dernier cas, il faut donc considérer un système ouvert dans lequel il existe un mélange entre l'eau initiale et une eau isotopiquement plus négative au cours du processus de congélation, ce qui a pour effet d'augmenter la pente de gel comme on l'a vu précédemment.

• *Nombre de cycles de gel*

L'écart maximal observé entre les valeurs isotopiques de l'eau initiale et celles de l'échantillon de glace basale stratifiée le moins négatif est beaucoup plus élevé au glacier Jakobshavn (28 ‰ en δD et 4,5 ‰ en $\delta^{18}O$) qu'au glacier Aktineq (7 ‰ en δD et 1,2 ‰ en $\delta^{18}O$). Dans le premier cas, cela représente un enrichissement nettement supérieur à l'enrichissement maximum possible que l'on obtiendrait à l'équilibre de Rayleigh. Ce fait ne peut s'expliquer que par l'existence de cycles de gel répété : il n'y a pas de fractionnement isotopique observé à la fonte en raison des faibles coefficients de diffusion des isotopes dans le solide (10 cm^2 sec) et la glace, formée et enrichie au cours du regel précédent, constituera l'eau initiale du regel suivant. On obtiendra ainsi, si les cycles de gel sont suffisamment nombreux, un écart avec l'eau de départ nettement supérieur à l'écart maximum possible lors d'une phase de congélation unique.

• *Pourcentage de gel du réservoir*

La répartition des points sur la pente de gel diffère sensiblement entre les deux glaciers. Dans le cas du Jakobshavn, tous les échantillons du faciès de glace basale stratifiée présentent des valeurs plus positives que l'eau initiale. Ceci implique que seule une partie du réservoir a regelé. Cette fraction, dont l'importance dépend de la vitesse de gel, a dû être très limitée pour permettre l'enrichissement progressif au cours des cycles de fusion-regel successifs évoqués précédemment.

Au glacier Aktineq, en revanche, on trouve, sur la droite de gel, des échantillons de part et d'autre de l'eau initiale. Le processus de congélation a donc, dans ce cas, affecté la majorité du réservoir. Par ailleurs, les différentes phases de gel correspondent à des faciès différents. Les valeurs plus positives que celles de l'eau initiale correspondent au faciès stratifié discontinu, alors que les valeurs plus négatives sont localisées dans les glaces bulleuses associées au faciès ; celui-ci constituant les seules glaces bulleuses dans l'ensemble du profil de la zone basale, supporte également l'idée d'une phase terminale de congélation du réservoir.

Quoique présentant des caractéristiques morphologiques en tous points similaires à celles du glacier Jakobshav, les échantillons de glaces du faciès basal stratifié du glacier Russell ne développent pas de pente de gel et s'alignent sur la droite des précipitations. Une telle situation peut se produire si les différentes couches de glace de regel constituant le faciès résultent de la congélation d'eaux initiales de composition en isotopes stables différentes. Dans la zone intraglaciaire échantillonnée au front de glacier Russell, les valeurs isotopiques présentent une dispersion considérable : environ 60 ‰ en δD et 7,5 ‰ en $\delta^{18}O$, montrant ainsi la grande diversité d'origine des glaces formant l'inlandsis ouest-groenlandais. En raison des perturbations tectoniques frontales (plis et cisaillements), des glaces d'origines très diverses peuvent donc être soumises à la fusion et produire localement des eaux de composition isotopique très variable. Or, une pente de gel ne pourra être observée que si un réservoir d'extension spatiale limitée et de composition isotopique déterminée est soumis à la congélation.

Les glaces du faciès basal dispersé

L'interprétation des valeurs isotopiques mesurées dans le faciès basal dispersé s'avère plus délicate. Pour les deux glaciers où ce faciès a été observé, les échantillons présentent une faible dispersion (environ 10‰ en δD et 1,5‰ en $\delta^{18}O$). Dans le cas du glacier Russell, pour lequel l'échantillonnage a été réalisé sur une plus grande distance vers l'amont, les valeurs isotopiques du faciès basal dispersé sont similaires aux valeurs les plus négatives des glaces de la zone intraglaciaire. La situation est très probablement identique au glacier Aktineq, car des valeurs de moins en moins négatives ont toutes les chances d'exister en remontant vers l'amont dans l'axe du glacier.

Les régressions linéaires révèlent dans les deux cas des pentes inférieures à celle de la droite des précipitations. Cependant, du fait de la faible dispersion des valeurs et du petit nombre d'échantillons, les intervalles de confiance sont très larges. Aucun sens physique précis ne peut être attribué à ces valeurs de pente qui parfois, résultent d'un mélange lors de l'échantillonnage, comme nous le verrons ci-dessous.

Ces particularités isotopiques du faciès basal dispersé peuvent également être mises en évidence à une autre échelle. Ainsi, une série d'expériences de fusions fractionnées a été réalisée sur des échantillons provenant des différents faciès du glacier Russell (Souchez *et al.* [33]). Dans un dispositif « bain-marie » spécialement conçu, à cet effet une tranche d'approximativement 125 ml de glace est localement chauffée par la base. Dès leur apparition, les 25 premiers millilitres d'eau de fusion sont prélevés à l'aide

d'une seringue en polyéthylène et immédiatement filtrés. Cinq échantillons successifs, de 25 ml chacun, sont ainsi récoltés puis analysés pour leur contenu en isotopes stables. On montre sur la *figure 11* des exemples de profils obtenus dans les différents types de faciès :

- Dans la zone intraglaciaire (*Figure 11a*), les cinq fractions successives forment un nuage serré sur un diagramme δD-$\delta^{18}O$, montrant ainsi l'absence de fractionnement observable lors de la fonte.
- Dans la glace du faciès basal stratifié (*Figure 11b*), en revanche, les cinq fractions successives se placent sur une droite de pente 5,8. La première eau de fusion est la plus négative et un changement progressif conduit à la dernière fraction qui est la plus positive. Une telle distribution isotopique ne peut être la conséquence d'un fractionnement lors de la fusion et reflète plutôt la distribution sélective au cours du gel. En effet, de par la configuration du dispositif expérimental, c'est le dernier lit de glace formé, riche en débris, qui fond en premier lieu. Ensuite, le lit de glace transparente correspondant à une phase ultérieure du processus de congélation est progressivement soumis au changement de phase. On observe ainsi, au cours de la fusion fractionnée, le profil inverse de celui qui correspond à la distribution sélective réellement mise en place lors de l'accrétion basale, et la droite de pente 5,8 peut être assimilée à une droite de gel. Cette observation nous conforte également dans l'idée que le faciès basal stratifié du glacier Russell est bien, lui aussi, lié à un processus d'accrétion basale.
- La *figure 11c*, enfin, illustre le profil obtenu dans le faciès basal dispersé. Il s'agit à nouveau d'une situation intermédiaire où le processus de regel est suggéré, sans être pour autant confirmé. La majorité des points se dispose en nuage serré mais deux d'entre eux esquissent une droite de pente 5,2, avec cependant un écart maximal moins important que dans le cas du faciès basal stratifié.

Le mécanisme de fusion-regel, autour des obstacles du lit rocheux dans une glace au point de fusion, pourrait expliquer les caractéristiques particulières du faciès basal dispersé. En effet, au cours de ce processus, l'eau de fusion qui apparaît localement à l'interface en amont de l'obstacle doit avoir une composition isotopique identique à celle de la glace à proximité, puisqu'il n'y a pas de fractionnement lors de la fonte. Le film d'eau sous-glaciaire ainsi formé, dont l'épaisseur ne dépasse probablement pas la centaine de microns (Hallet [34]) constitue le réservoir dans lequel le regel se glace autour de l'obstacle. Le mouvement différentiel de la glace autour de l'obstacle suggéré par Boulton [13], permettra ensuite l'incorporation de ces épaisseurs micrométriques de glace de regel dans la partie basale du glacier. Ce mécanisme favorisera également la dispersion dans la glace des débris fins initialement localisés à l'interface.

Considérons à présent l'impact de l'échantillonnage et des fusions fractionnées sur ce type de faciès. La percussion d'un dispositif cylindrique d'échantillonnage de 6 mm de diamètre dans l'affleurement aura toutes les chances de prélever un échantillon mixte dans lequel les proportions de glace de regel pourront être extrêmement faibles. Il en résulte un confinement des échantillons dans une zone restreinte du diagramme $\delta D/\delta^{18}O$, centré sur les valeurs isotopiques de la glace ayant fourni l'eau initiale (*Figures 9* et *10*). Lors d'une fusion fractionnée, en revanche, on pourra détecter plus aisément la présence de la couche de glace de regel lorsque celle-ci sera amenée à changer de phase. Un échantillonnage de quantités plus discrètes aurait cependant, là aussi, probablement permis une meilleure résolution.

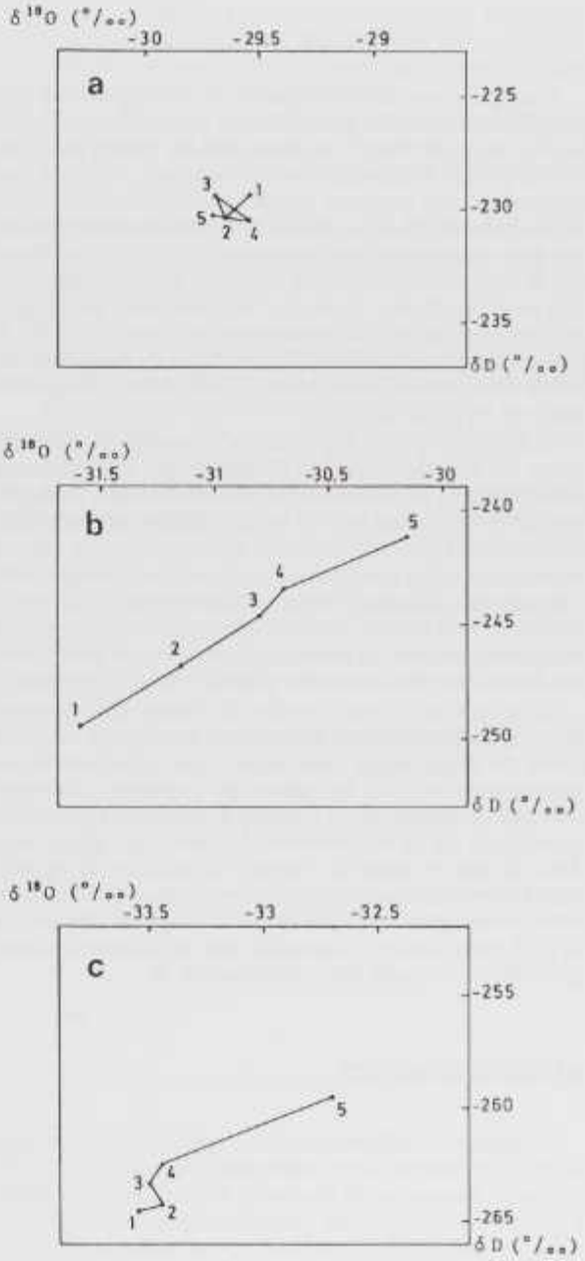


FIGURE 11. Valeurs isotopiques observées au cours des expériences de fusion fractionnée réalisées avec des échantillons du glacier Russell :
a) Zone intraglaciaire
b) Faciès basal stratifié
c) Faciès basal dispersé

De plus, comme on l'a vu plus haut (*Figure 8*), la distribution isotopique dans les glaces de congélation peut, dans certaines conditions, comporter un état stationnaire pour lequel les valeurs isotopiques de la glace ne se distinguent pas de celles de l'eau initiale. Nous développons actuellement, au Laboratoire de Géomorphologie de l'Université de Bruxelles, un modèle de congélation plus spécialement adapté au cas du regel dans un film d'eau sous-glaciaire en écoulement. Il sera dès lors possible de vérifier si l'état stationnaire est atteint dans ces conditions particulières.

*
* *

Quoique dans des situations stratigraphiquement plus complexes du fait des perturbations tectoniques marginales, les différents faciès de glaces basales décrits par Lawson au glacier Matanuska ont été retrouvés dans les cinq glaciers polaires arctiques étudiés. Outre leurs particularités morphologiques, ces faciès se différencient également par leurs caractéristiques isotopiques. Celles-ci suggèrent que le faciès basal stratifié se construit par accrétion nette à la base du glacier. Le faciès basal dispersé, par contre, semble résulter d'une transformation progressive de la partie basale du glacier sous l'effet répété du mécanisme de fusion-regel autour des obstacles du lit, dans la zone où la glace est au point de fusion.

McIntyre [35], dans son étude de la dynamique des émissaires de calottes glaciaires, considère que ces émissaires apparaissent là où commence le glissement basal. Le déplacement de l'inlandsis dans sa partie centrale est essentiellement contrôlé par la déformation interne, alors que, plus en bordure, les fortes pentes des têtes de vallées sous-glaciaires engendrent le glissement basal par fusion-regel sur les obstacles du lit. Plus en aval, lorsque l'eau est présente en quantités plus importantes à l'interface glace-roche, on peut atteindre des vitesses basales encore plus élevées par découplage.

Il est tentant de voir l'origine du faciès basal dispersé, dont les caractéristiques isotopiques impliquent le mécanisme de fusion-regel, dans cette zone sous-glaciaire où apparaissent les têtes de vallées des émissaires. En situation plus marginale, là où l'eau est présente en plus grande quantité et où la température de l'interface glace-roche descend sous le point de fusion, le faciès basal stratifié, dont les caractéristiques isotopiques impliquent l'accrétion nette, se construit à la base du faciès dispersé (Souchez *et al.* [35] – sous presse). Cependant une argumentation complémentaire s'impose très certainement. ■

REMERCIEMENTS

Le présent travail a bénéficié du soutien essentiel d'un fond de l'OTAN pour la collaboration internationale et d'un crédit du Fonds National de la Recherche Scientifique de Belgique. Ces organismes ont rendu possibles respectivement les missions de terrain au Groenland et en Arctique canadien. L'auteur tient également à exprimer sa profonde gratitude au Service Géologique du Canada et en particulier au Dr. Klassen pour son support logistique sur l'île de Bylot (Arctique canadien). Tous ses remerciements vont également à M. J. Jouzel qui nous a offert les facilités des analyses co-isotopiques au Centre Nucléaire de Saclay et à MM. R. Souchez et R. Lorrain qui ont réalisé l'échantillonnage au Groenland et ont contribué par leurs réflexions positives à l'élaboration du présent manuscrit.

RÉFÉRENCES

[1] Lawson (D.E.), 1979. *Sedimentological analysis of the Western terminus region of the Matanuska Glacier, Alaska.* CRREL Rep. 79-9. 122 p.

[2] Ward (W.H.), 1952. The glaciological studies of the Baffin Island expedition, 1950. Part II. The physics of deglaciation in central Baffin Island. *Journal of Glaciology*, vol. 2, n° 11, p. 19-22.

[3] Bishop (B.C.), 1957. Shear moraines in the Thule area, northwest Greenland. U.S. Snow, Ice and Permafrost Research Establishment. *Research Report* 17.

[4] Goldthwait (R.P.), 1951. Development of end moraines in east-central Baffin Island. *Journal of Geology*, vol. 59, n° 6, pp. 567-677.

[5] Andrews (J.T.), 1971. Englacial debris in glaciers. *Journal of Glaciology*, vol. 10, n° 60, p. 410 (Letter).

[6] Souchez (R.A.), 1967. The formation of shear moraines : an example in South Victoria Land, Antarctica. *Journal of Glaciology*, vol. 6, n° 48, p. 837-43.

[7] Boulton (G.S.), 1970. On the origin and transport of englacial debris in Svalbard glacier. *Journal of Glaciology*, vol. 9, n° 56, p. 213-29.

[8] Dilabio (R.N.W.) and Shilts (W.W.), 1979. Composition and dispersal of debris by modern glaciers, Bylot Island, Canada. *In Moraines and Varves: origin, genesis classification*, ed. Ch. Schlüchter, Balkema, Rotterdam, p. 145-55.

[9] Weertman (J.), 1961. Mechanism for the formation of inner moraines found near the edge of cold ice caps and ice sheets. *Journal of Glaciology*, vol. 3, n° 30, p. 965-78.

[10] Weertman (J.), 1957. On the sliding of glaciers. *Journal of Glaciology*, vol. 3, p. 33-8.

[11] Weertman (J.), 1964. The theory of glacier sliding. *Journal of Glaciology*, vol. 5, n° 39, p. 287-303.

[12] Kamb (W.B.) and Lachapelle (E.), 1964. Direct observation of the mechanism of glacier sliding over bedrock. *Journal of Glaciology*, vol. 5, n° 38, p. 159-72.

[13] Boulton (G.S.), 1975. Processes and patterns of subglacial sedimentation : a theoretical approach. In: *Ice ages : ancient and modern, eds.* Wright, A.E. and Moseley, F., Seel House Press, Liverpool, p. 7-42.

[14] Weertman (J.), 1968. Diffusion law for the dispersion of hard particles in an ice matrix that undergoes simple shear deformation. *Journal of Glaciology*, vol. 7, n° 50, p. 161-6.

[15] Holdsworth (G.), 1974. *Meserve glacier, Wright Valley, Antartica.* Part 1. Basal Processes. Ohio State Institute of Polar Studies Report, n° 37, 104 p.

[16] Boulton (G.S.), 1967. The development of a complex supraglacial moraine at the margin of Sörbreen Ny Friesland, Vestspitsbergen. *Journal of Glaciology*, vol. 6, n° 47, p. 717-35.

[17] Andrews (J.T.), 1972. Englacial debris in glaciers. *Journal of Glaciology*, vol. 11, n° 61, p. 155 (Letter).

[18] Boulton (G.S.), 1971. Englacial debris in glaciers : reply to the comments of Dr. J.T. Andrews (Letter). *Journal of Glaciology*, vol. 10, n° 60, p. 410-1.

[19] Boulton (G.S.), 1972. Englacial debris in glaciers : reply to the comments of Dr. J.T. Andrews (Letter). *Journal of Glaciology*, vol. 11, n° 61, p. 155-6.

[20] Koerner (R.M.) and Fischer (D.A.), 1979. Discontinuous flow, ice texture, and dirt content in the basal layers of the Devon Island Ice Cap. *Journal of Glaciology*, vol. 23, n° 89, p. 209-22.

[21] Gow (A.J.), Epstein (S.), Sheely (W.), 1979. On the origin of stratified debris in ice cores from the bottom of the Antarctic Ice Sheet. *Journal of Glaciology*, vol. 23, n° 89, p. 185-92.

[22] Herron (S.) and Langway (C. Jr), 1979. The debris-laden ice at the bottom of the Greenland ice-sheet. *Journal of Glaciology*, vol. 23, n° 89, p. 193-207.

[23] JACKSON (G.D.) and DAVIDSON (A.), 1975. Bylot Island mas-area, District of Franklin. *Geological Survey of Canada*, Paper 74-29, 12 p.

[24] KLASSEN (R.A.), 1981. Aspects of the glacial history of Bylot Island, District of Franklin Current Research, Part A, *Geological Survey of Canada*, Paper 81-1A, p. 317-26.

[25] Glacier Atlas of Canada. 1969. Bylot Island area 46201, Inland Waters Branch, Environment Canada.

[26] SUGDEN (D.E.), KNIGHT (P.G.), LIVESEY (N.), LORRAIN (R.D.), SOUCHEZ (R.A.), TISON (J.L.) and JOUZEL (J.), 1987. *Evidence of two zones of debris entrainment beneath the Greenland Ice Sheet Nature*, vol. 328, n° 6127, p. 238-41.

[27] HOEFS (J.), 1980. *Stable isotope geochemistry*. New York : Springer Verlag, 208 p.

[28] JOUZEL (J.) and SOUCHEZ (R.A.), 1982. Melting-refreezing at the glacier sole and the isotopic composition of the ice. *Journal of Glaciology*, vol. 28, n° 98, p. 35-42.

[29] SOUCHEZ (R.A.) and JOUZEL (J.), 1984. On the isotopic composition in δD and $\delta^{18}O$ of water and ice during freezing. *Journal of Glaciology*, vol. 30, n° 106, p. 369-72.

[30] SOUCHEZ (R.A.) and DE GROOTE (J.M.), 1985. δD-$\delta^{18}O$ relationships in ice formed by subglacial freezing : paleoclimatic implications. *Journal of Glaciology*, vol. 31, n° 109, p. 229-32.

[31] POSEY (J.C.) and SMITH (H.A.), 1957. The equilibrium distribution of light and heavy waters in a freezing mixture. *Journal of American Chemical Association*, n° 79, p. 555-7.

[32] SOUCHEZ (R.A.), TISON (J.L.) and JOUZEL (J.), 1987. Freezing rate determination by the isotopic composition of the ice. *Geophysical Research Letters*, vol. 14, n°§, p. 599-602.

[33] SOUCHEZ (R.A.), LORRAIN (R.D.), TISON (J.L.) and JOUZEL, (J.), 1987. Co-isotopic signature of two mechanisms of basal ice formation in Arctic outlet glaciers. *Annals of Glaciology*, sous presse.

[34] HALLET (B.), 1979. Subglacial regelation water film. *Journal of Glaciology*, vol. 23, n° 89, p. 321-34.

[35] MCINTYRE (N.F.), 1985. The dynamics of ice-sheet outlets. *Journal of Glaciology*, vol. 31, n° 108, p. 99-107.

II. — SCIENCES HISTORIQUES
HISTORY

UNE APPRÉHENSION DE L'ART PRÉHISTORIQUE GRÂCE À L'ETHNOASTRONOMIE

par Chantal JÈGUES-WOLKIEWIEZ

Docteur es Lettres et Sciences Humaines, Ethnoastronome, Nice

RÉSUMÉ. Présentation et méthodologie de l'ethnoastronomie qui analyse les peintures, les gravures, les conceptions architecturales, funéraires, les mythes, les poèmes épiques, les rites, etc., des cultures traditionnelles. Cette discipline recherche si ces souvenirs-témoins révèlent la perception et l'utilisation des phénomènes célestes dont les acteurs lumineux divinisés sont les synchroniseurs du temps. Ces phénomènes célestes ont été observés puis prévus par les astronomes, archaïques créateurs des systèmes calendaires qui sont le fondement de ces cultures. L'étude de l'astronomie archaïque, obligatoirement symbolique puisque précédant l'écriture, est malheureusement entachée à tort d'ésotérisme et de mystère. Elle a pourtant, depuis l'apport de l'informatique, démontré des possibilités insoupçonnées de datation précises des œuvres, puisque le but de sa recherche concerne les événements célestes et le calcul des temps passés.

Mots-clés : Astronomie archaïque • Orientation • Phénomènes célestes • Cultures • Rites • Datation • Religion.

ABSTRACT. *Introduction and methodology of ethnoastronomy which analyses the paintings, carvings, architectural and funeral constructions, myths, epic poems, rites etc., of traditional cultures. This discipline is searching if these memories-witnesses gives evidence that the realisation and the using of celestial phenomena of the luminous and godlike actors of which are synchromesh devices of time. Those celestial phenomena were observed and then predicted by archaic astronomers, creators of calendar systems which are the roots of these cultures. The study of archaic astronomy, necessarily symbolic because anterior to writing, datas unfortunately and wrongly tainted with esotericism and mystery. Ethnoastronomy has however, since the computer revolution, unsuspected capacities to find exact actions of the works, since this research is the goal of celestial events and the calculation of elapsed times.*

Key-words : *Archaic astronomy • Orientation • Celestial phenomena • Cultures • Rites • Dating • Religion.*

« Tandis que les autres animaux, penchés vers le sol, n'ont d'yeux que pour celui-ci, à l'homme (le créateur) donna un visage tourné vers le ciel, dont il lui proposa la contemplation, en l'invitant à porter vers les astres ses regards » Ovide (1).

Le ciel du 3e millénaire, tout comme celui du Paléolithique, du Néolithique ou de l'Âge des Métaux, est l'espace réel vers lequel quotidiennement chacun, consciemment ou inconsciemment, porte son regard. Aussi loin que l'on puisse remonter dans le temps, le firmament a été la corne d'abondance offrant à l'esprit humain une grande part des matériaux de sa structure. Il est depuis toujours à l'origine de la pensée symbolique.

L'*HOMO SAPIENS*, LE CIEL ET LA LUMIÈRE

Une plaquette en bois de renne découverte dans un abri sous-roche en Dordogne et étudiée par Alexander Marshack met en évidence que déjà à l'époque aurignacienne les phases lunaires étalonnaient le temps (2). Vers – 15 000, les Magdaléniens ornaient la grotte de Lascaux qui était, chaque année, un réceptacle de lumière lors du coucher solsticial d'été (3).

Dans la plupart des cosmogonies, la lumière est à l'origine du premier jour. Le temps, lié aux mouvements des corps célestes a été longuement discuté par les philosophes, étudié et découpé depuis des millénaires par les religieux et les scientifiques. Dans presque toutes les régions du monde, les astres divinisés, leurs symboles, sont à la base des calendriers. L'apparition, la disparition de la lumière et de l'énergie des corps célestes sont des phénomènes observables, naturels qui se reproduisent de façon cyclique, précédés ou accompagnés de milliers de faits concrets et sensibles. Ils sont donc prévisibles.

Mais l'homme contemporain court derrière « son temps » en regardant sa montre, même en pleine nuit, par temps couvert sans étoile ! Dans un couloir de métro peut-être. Il passe de l'heure d'été à l'heure d'hiver. Il apprend par l'intermédiaire des médias que c'est le jour du printemps. Il n'a plus conscience des réalités lumineuses et thermiques quotidiennes. Il n'a plus l'obligation de supporter les sensations de chaleur, de froid, d'éblouissement. Il ne sait plus scruter l'obscurité. Il n'écoute plus le chant des oiseaux au coucher du soleil. Il ne reconnaît plus l'odeur des saisons. Il est civilisé !

Pourtant, c'est la cosmographie archaïque issue de millénaires d'observations qui a permis d'employer cette dynamique de lumière et de chaleur, non seulement pour les périodes de chasse, le développement de l'agriculture,

(1) Ovide. *Les Métamorphoses*, I, V. 84-86.

(2) Alexander MARSHACK. *Les racines des civilisations*. Plon, 1970, 1992.

(3) Chantal JÈGUES-WOLKIEWIEZ. 10/11/2000. Communication au Val Camonica (Italie). Symposium 2000 d'Art Rupestre. « Lascaux, Vision du ciel des Magdaléniens ». (Sous la Direction de Jean-Michel GENESTE, Conservateur de la Grotte de Lascaux). Voir site web : www.archeociel.com

mais aussi pour l'organisation de notre vie sociale et religieuse. Des ères d'observations du ciel, de sa lumière sont à la base de la plupart de nos techniques modernes.

Au Néolithique, les hommes se servaient de la connaissance qu'ils avaient de ce mécanisme et de ses conséquences naturelles. Les agriculteurs utilisaient efficacement et au moment opportun, l'énergie chaude et lumineuse qui féconde la terre. Les prêtres-astronomes dotés de pouvoirs magiques par les non initiés à la connaissance des cieux, bénéficiaient auprès du peuple d'une forte autorité ; ces hommes attribuaient la lumière céleste à des forces divines qu'ils se vantaient parfois de maîtriser.

Dès le début de l'ère chrétienne, par désir de puissance, Rome réussit à s'approprier cette connaissance. Pratiquement, à cette époque tous les astronomes étaient des religieux ou proches de la religion. Au sortir du Moyen Âge, presque tous pratiquaient l'astrologie. Avec la montée en puissance de la chrétienté, ces religieux ont augmenté leurs pouvoirs par la connaissance du temps et la maîtrise du calendrier (4).

Mais pendant des siècles l'héliocentrisme a été incompatible avec l'interprétation des Écritures saintes. Cette idée n'était pourtant pas nouvelle. Dans l'Antiquité, en parlant de l'astronomie archaïque, Diodore de Sicile tenait l'héliocentrisme pour acquis !

> *« Les prêtres égyptiens calculent le temps depuis le règne d'Hélios jusqu'au passage d'Alexandre en Asie et disent qu'il y a environ vingt-trois mille ans. Ils racontent aussi que les plus anciens des dieux ont régné pendant plus de mille deux cents ans et les plus récents pas moins de trois cents ans. Comme ce grand nombre d'années est incroyable, certains essaient de dire que, dans l'Antiquité, comme on n'avait pas encore reconnu le mouvement de la terre autour du soleil... »* Diodore de Sicile (5).

Il fallut attendre 1543, année de la mort de Copernic pour que paraisse *De revolutionubus orbium coelestium* et que soit ébranlée la vision géocentrique du monde. La courageuse vision que l'on dit « copernicienne » n'était enfin plus l'objet d'aucun interdit à Rome.

En 1666, Colbert bannissait l'astrologie (qui conservait le principe géocentrique) jusqu'alors confondue avec l'astronomie à l'Académie des Sciences. La science prenait ses distances avec l'ésotérisme.

Au XXe siècle, le scientifique a rejeté la puissance et l'autorité de la religion. Peu à peu, les chercheurs se sont détachés de l'idée de calquer leurs observations sur les paroles des textes sacrés. Toutefois, en prenant ses distances avec l'ésotérisme et la religion, la science a oublié le lien de lumière perpétuelle existant entre la terre et le ciel.

De nos jours, la plupart des hommes modernes ont étudié, durant leur adolescence, les œuvres des auteurs classiques mettant en scène les corps célestes anthropomorphisés et divinisés. Pourtant, ils oublient souvent que ces héros invincibles sont les reflets des luminaires du ciel. N'ayant plus besoin du soleil et des étoiles pour mesurer son temps, l'homme, en ce 3e millénaire, ainsi que la majorité des scientifiques en dehors des astronomes, en ignorent le mécanisme.

Au cours du XXe siècle, l'astronomie stellaire a démontré que ce soleil autrefois déifié, cause de la période lumineuse du nycthémère, n'est qu'une étoile quelconque parmi les milliards d'étoiles de notre galaxie, elle-même au milieu de milliards de galaxies. Il ne faudrait pas que cette nouvelle connaissance de l'*Homo sapiens sapiens*, nous projetant vers un absolu futuriste, fasse oublier aux préhistoriens fondamentalistes, la réalité visuelle des simples apparences observées pendant des milliers d'années !

La mémorisation de l'observation, la mesure des écarts angulaires, la prévision du mouvement des astres sont l'essence de l'astronomie archaïque. De nos jours, comme au cours des millénaires passés, l'astronome ne fait qu'explorer le ciel. Il ne peut pas agir sur lui. L'astrophysicien sait que son seul pouvoir est, comme par le passé, l'exploration et la découverte des corps célestes, et la « prévision » des phénomènes lumineux. Mais celle-ci a une odeur de soufre. Elle a été mêlée à la divination. Notre culture, fortement structurée par l'église de Rome, inhibe le scientifique qui a peur d'être catalogué de « mystique » par ses pairs dès qu'il s'écarte un tant soit peu de la voie tracée par la communauté scientifique.

C'est pourquoi en France, malgré la pluralité des disciplines mises en jeu pour connaître l'homme du passé, l'ethnoastronomie, entachée à tort d'ésotérisme et de mystère, n'a pas encore obtenu de place parmi les sciences humaines. Ce qui n'est pas le cas dans les pays anglo-saxons où, chaque jour, la recherche progresse dans ce domaine.

Il appartient aux hommes de ce nouveau millénaire de découvrir la connaissance primordiale des anciens. Mais pour pénétrer le plus loin possible dans la façon de penser et de voir des créateurs, il est nécessaire d'éliminer de notre culture cette « pollution scientifico-religieuse » propre au scientifique français du XXe siècle. Dans son entendement moderne, le sens péjoratif attaché aux connaissances transmises par l'intermédiaire des symboles voile à ses yeux la lumière et l'esprit des corps célestes qui en sont la source.

TRANSMISSION DU SAVOIR ASTRONOMIQUE ARCHAÏQUE

> *« On peut dire que dès que le ciel a eu des témoins, il a eu des admirateurs. Si l'on accordait le titre d'inventeurs à ceux des hommes qui les premiers ont été frappés de ce spectacle, ils auraient tous le même droit, & l'Astronomie serait aussi ancienne que l'homme lui-même. Le véritable inventeur de la science est celui qui, en découvrant la première vérité, a posé la base de nos connaissances astronomiques »* J.S. Bailly (6).

Les astres du ciel, le soleil surtout, sont non seulement les acteurs des phénomènes célestes mais les synchroniseurs externes de notre biologie. Selon la latitude du lieu d'observation d'un événement céleste, celui-ci émettra une lumière plus ou moins intense, il pourra même être invisible en certains points. Sa visibilité, son intensité, sa fré-

(4) Notre calendrier est dit « grégorien », après que le calendrier « julien » de 365,25 jours ait été réformé par le Pape Grégoire XIII en 1410.

(5) DIODORE DE SICILE. « *Naissance des dieux et des hommes* » Livre I. XXVI. 1-3. 1er siècle avant J.-C.

(6) J.S. BAILLY. « *Histoire de l'Astronomie Ancienne, depuis son origine jusqu'à l'établissement de l'école d'Alexandrie* », p. 78. Jean Sylvain Bailly, astronome à l'Observatoire de Paris et homme politique, né à Paris (1736-1793). Nous lui devons l'une des plus importantes études sur l'Histoire de l'Astronomie, publiée en 5 volumes.

quence, sont fonction de la latitude et de la longitude géographiques. C'est la raison pour laquelle toute culture attache une importance différente à chaque phénomène céleste, du plus fréquent au plus rare. C'est pourquoi aussi chacun intègre différemment dans sa cosmogonie, ses rites, et son organisation sociale à travers les données qu'elle recueille lors d'un « phénomène céleste ».

Ce que l'astronome appelle ainsi est l'apparition, ou la disparition d'un astre ; ce peut être aussi l'occultation, la rencontre, ou un écart remarquable entre deux astres. Il est évident que l'homme préhistorique ne pouvait être que frappé, admiratif, inquiet sans doute lors de ces événements. Cette expression utilisée par les astronomes explique déjà ce que ces hommes de la préhistoire ont pu ressentir en observant les astres :

> *« Tout fait extérieur qui se manifeste à la conscience par l'intermédiaire des sens, toute expérience intérieure qui se manifeste à la conscience, tout ce qui apparaît comme remarquable, nouveau, extraordinaire »* (7).

Les mesures du ciel sont immuables. Longtemps avant l'écriture, elles ont été considérées comme sacrées. C'est pourquoi elles ont été transmises sous forme ésotérique à travers les mythes, les légendes, par l'intermédiaire des héros, des divinités des diverses religions. Ces récits explicatifs font intervenir les animaux, les saisons, les reliefs de la nature comme éléments tangibles. Ces mesures sacrées justifient l'ordre des choses et font partie de la connaissance que les « initiés » ont préservée pieusement. Celle-ci a d'abord été transmise par le « bouche à oreille » puis avec la pierre comme vecteur. Cette connaissance explique le monde.

C'est par des images reflétant sa vision des cieux et du temps qui passe que l'homme, sans écriture pour exprimer sa pensée, soulignait le lien qu'il vivait entre son environnement terrestre et le firmament de son époque. Des signes, des symboles animaux ou objets, des images rythmées par leur disposition reflétaient des rythmes, des périodes et des cycles de temps. L'origine et la genèse des mythes, l'utilisation des symboles impliquent une pensée tournée vers la recherche d'une expression divine dans le déroulement des événements. Les textes sacrés ont ensuite repris une partie de ce savoir.

Ce « vouloir de mémoire » est une communication du savoir des hommes de ces lointains passés. C'est un lien entre leurs dieux, leur connaissance et notre science, nos religions.

C'est donc aux scientifiques modernes du XXIe siècle, de redécouvrir cette connaissance primordiale des anciens tout en protégeant l'œuvre qui doit conserver pour nos successeurs toutes ses possibilités de recherche. Pourquoi ? diront certains. *« Afin que nos enfants aient la connaissance du devenir de notre terre »* (Moussorski) peut-être...

L'ŒUVRE D'ART PRÉHISTORIQUE, L'ARTISTE, LE CIEL, LA SCIENCE

Le fait est établi que, au cours de la préhistoire et de l'histoire, les artistes ont souvent été dépendants des religieux. Les uns et les autres ont été fréquemment à l'origine des sciences et des techniques.

L'iconologie utilisée par l'ethnoastronome permet de comprendre pourquoi ces différents centres d'intérêts ont été liés à travers les âges. Cette discipline, qui interprète, explique les images et les allégories, les figures emblématiques produites par les artistes anciens, recherche le but de l'œuvre : esthétique ou utile pour transmettre un signal ou un concept. Parfois, l'œuvre que l'on considère de nos jours comme esthétique n'est qu'un simple outil.

La pérennité de l'œuvre : son rôle

Les lieux abritant l'œuvre des intempéries, des dégradations profanes, le choix et le traitement des matériaux, ont été les facteurs essentiels de sa durée de vie, de son rôle à travers le temps qui passe. Par exemple, l'art pariétal des grottes semble avoir été mis en place pour l'éternité et la vie immortelle des âmes. Autrement, pourquoi choisir des lieux protégés, des matières impérissables, pourquoi transformer les colorants bruts en peintures par des mélanges de pigments colorés, et des techniques « de calcination à plus ou moins haute température » (8), sinon pour que l'œuvre survive à la vie mortelle du créateur et véhicule l'idéologie de la collectivité au-delà du temps de son existence ? Cet idéal a poussé l'homme vers la recherche de techniques et de moyens de réalisation pour parfaire son œuvre.

Œuvres nées d'un idéal de groupe

> *« ...en tant que sujet créateur donné, l'artiste utilise la forme artistique qu'il trouve toute prête pour exprimer quelque chose de personnel ; d'une certaine manière, ce quelque chose doit donc se rattacher à l'idéologie artistique ou culturelle dominante... l'art doit être regardé comme l'expression collective de l'idéologie culturelle de l'époque. »* (9).

Cet idéal collectif est issu d'une conscience de groupe, d'une dépendance de l'artiste vis-à-vis de ce groupe, lui-même dépendant d'une force qu'il ressent comme supérieure.

Force supérieure, dominatrice, cet idéal est une instance psychique qui choisit, parmi des valeurs morales ou éthiques requises par le Surmoi et l'autorité, celles qui mettront le sujet à l'abri de la critique du milieu extérieur. Ces valeurs sont toujours des exigences culturelles, des règles de loi.

Idéologie culturelle et style

Au cours des millénaires du Paléolithique, la pérennité des thèmes et des signes, la rareté des formes humaines, malgré quelques différences selon l'espace géographique

(7) Dictionnaire Succès. Langue, Encyclopédie, Noms propres. 1997. Paris, Hachette.

(8) Arlette LEROI-GOURHAN et Jacques ALLAIN. 1976. « Lascaux inconnu ». *Étude technique de poudres colorées de Lascaux*. O. BALLET, A. BOCQUET, R. BOUCHEZ, J.M.D. COEY et A. CORNU, p. 171, Paris, éditions CNRS.

(9) RANK (Otto), *L'art et L'artiste*, p. 34, Payot, Paris.

et la période, permettent de penser que le groupe culturel des Paléolithiques était dépendant d'une idéologie, d'une communauté de pensée, de stimuli influençant le style.

Il en est de même pour les œuvres du Chalcolithique ou de l'Âge des Métaux. Ce sont du reste les caractéristiques des différents styles qui permettent aux archéologues de pointer la datation relative.

Au sein d'une discipline artistique, abstraction faite de la variation des styles, il est utile de comparer les œuvres offrant le spectacle de thèmes qui se ressemblent. Parfois ces rapprochements permettent de définir une cause ou un stimulus qui était synchrone avec la réalisation des œuvres.

Un même schème perçu par différents artistes peut être interprété en suivant des règles, des lois pré-établies par leur groupe social. L'étude et la comparaison de leurs œuvres s'imposent donc.

Emile Durkeim souligne dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse* (10) :

« *L'anthropomorphisme n'est pas la marque de la religion primitive, c'est plutôt le signe des civilisations avancées, et qu'à l'origine les êtres sacrés étaient plutôt sous une forme animale et végétale. La forme humaine ne s'est dégagée que très lentement, et pour trouver un dieu construit tout entier avec une forme humaine il faut en arriver presque au christianisme.* »

Ainsi, la carte du ciel établie par Cillarius, (œuvre d'art et outil) *Atlas Coelestis seu Harmonia macrocosmica-Amstelodami*, datant de 1661, et faisant partie de la Collection de l'Observatoire de Belgique, n'est composée d'aucun animal. À cette époque, la représentation du ciel était du domaine religieux. La représentation d'un animal dans le ciel n'était que barbarisme.

La religion et l'astronomie archaïque

Décrypter les œuvres d'art des temps avant l'histoire, c'est pénétrer dans la partie la plus intime de son être : la conception de l'après-vie, sa religion.

Les plus importantes civilisations gardent en mémoire sous diverses formes les mythes, des divinités et des héros de l'époque qui leur ont donné naissance. Ces dieux et ces héros ont été associés aux cours des temps à des corps célestes. Leur déification était le fruit de phénomènes astronomiques remarquables. Ainsi, le mythe de Léda attaché à la visibilité de l'étoile Déneb du Cygne vers 1500 avant J.-C.

Chaque grande divinité a vécu, dans l'esprit et le cœur des hommes, l'intervalle de temps entre deux phénomènes célestes importants. Mais pourquoi l'homme a-t-il lié les divinités, la renaissance, le ciel et la mesure du temps ?

Il n'est qu'à lire quelques passages de textes sumériens pour se rendre compte, malgré l'ésotérisme de la poésie, que l'homme néolithique liait la religion, le ciel, le temps et le devenir de son destin.

« *Seigneur !... ô vénérable Enki, né du Taureau, engendré par l'Aurochs... Jusqu'aux cieux chatoyants et impénétrables, Tu portes tes regards pareils à des roseaux... al... al. ! C'est toi qui nombres les jours, mets en place les mois, Parachève les années, et quand (chacune) se clôt, Expose au Conseil la décision exacte Et déclares, devant tous, la sentence ! Ô vénérable Enki, le souverain des hommes tous ensemble C'est toi* » (11).

Comme tous les hommes, le Néolithique sumérien s'intéressait à la vie et à la mort, à leurs périls, à la limitation ou à l'élargissement de la liberté, à la naissance et à la renaissance. L'observation quotidienne de la lune, de ses phases, de sa disparition, sa réapparition le confortait dans cet espoir de renaissance après la mort. La course du soleil et son retour éternel sur les mêmes points de l'horizon le rassuraient de même.

« *Les Textes des sarcophages égyptiens du moyen empire* » (12) sont aussi très explicites. Le défunt, sous le nom de « N » qui veut dire Osiris nous parle du fond de son tombeau, la Douât, qui signifie également la grotte, où il a pénétré par l'occident. Il n'a qu'un désir suivre le chemin du soleil à travers le ciel étoilé, pour renaître à l'orient.

« *Salut à toi, grotte ! N. que je suis est venu voir les dieux qui sont en toi 685 (L1Li).*

« *Ah N. ! Le ciel et la terre se sont ouverts pour toi ; les verrous de Geb* ((13)) *et le toit à lucarnes se sont ouverts pour toi...* » 225 (S2 C b).

« *Salut à vous, dieux du cercle du ciel, dieux de l'orbe du firmament liquide, dieux qui habitez l'Occident, corporation des dieux qui habitez le ciel inférieur* (14) » 306 (L2Li).

Voulant renaître dans le ciel étoilé, il a écrit au fond de son sarcophage :

« *Ouvre-moi les portes de l'Observateur céleste, libère-moi une marche de lumineux...* » 323 (S1 Cb).

« *On dresse pour toi une échelle vers le ciel, et Nout te tend les bras. Tu vogues sur le canal sinueux* (15) *et tu fais voile dans une barque de huit ; ces deux équipages des Étoiles Impérissables* (16) *et des Étoiles Infatigables* (17)... » 62 (B10 C8).

« *Quand tu montes au ciel, tu grimpes derrière Chou. Monte, monte ! Monte vers ta maison en étoile qui est sur ta maison ! Arrache tes enfants au deuil !* » 516 (B10Ca).

« *Car les ouvertures du soleil me sont ouvertes, les chemins me sont ouverts dans les portes des tombes, de sorte que je peux aller et venir, et saluer Ré qui est dans son jour...* » *106 (BH2C).*

En suivant la route imaginée par les défunts, nous sommes descendus à l'ouest dans les profondeurs de la tombe-grotte, nous avons cheminé sous le ciel, en compagnie des étoiles divinisées des régions zodiacales qui accompagnent

(10) Émile DURKHEIM, 1960, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, p. 97.

(11) Jean BOTTERO et Samuel KRAMMER, Enki ordonnateur du monde, p. 165, *Lorsque les Dieux faisaient l'homme*. Enki, était le dieu qui arrête les destins. Il est celui qui a fabriqué l'homme avec de l'argile. Son autre nom est Ea. Il était le dieu qui occupait les tropiques du Capricorne et le maître de cette constellation. Il est représenté par un animal semblable à la Licorne de Lascaux.

(12) Textes datant d'environ 2100 avant J.-C., trouvés dans les sarcophages des courtisans, fonctionnaires subalternes, prêtres, etc., en quelque sorte l'Égyptien moyen. Ils reflètent donc la pensée générale de l'époque.

(13) La terre.

(14) Ce sont les constellations zodiacales qui, déjà couchées à l'occident, sont passées sous l'horizon dans le fond du ciel.

(15) Le zodiaque des constellations.

(16) Les étoiles circumpolaires.

(17) Les planètes qui restent toujours dans la zone des constellations zodiacales.

le soleil à son coucher. Puis la porte du tombeau s'est ouverte, nous sommes ressortis à l'est en compagnie du soleil lumineux, et sommes montés au plus haut du ciel, au-dessus de la maison, là où les impérissables demeurent.

Voilà pourquoi l'homme a toujours recherché le lieu de disparition et d'apparition du soleil, de la lune et des étoiles. Voilà aussi sans doute pourquoi les tombes des défunts sont orientées est-ouest, et pourquoi les corps depuis les âges les plus lointains passés à l'ocre rouge ont la couleur du soleil couchant...

Mais, en définitive, que découvrait l'homme par cette observation assidue ? En voulant maîtriser le cours de sa vie, ou bien choisir son chemin parmi les étoiles, il a mesuré le rythme de rotation de tous les corps célestes. Il a appris le temps. Il a pris conscience aussi du rôle des synchroniseurs externes comme le soleil par son effet de lumière sur la terre. Puis il s'est rendu compte que le rythme de cette horloge cosmique est en harmonie avec sa propre horloge biologique. De cette science d'observation découle une multitude de découvertes actuelles des sciences expérimentales comme la pharmacologie !

Les pierres : mémoire dure de l'humanité

C'est dans l'ignorance de l'homme contemporain et des sciences humaines que se situe l'ésotérisme.

Où se lèvent et où se couchent le soleil et la lune ? Telles ont été sans doute les premières constatations des observateurs du ciel. Quelles sont les étoiles qui jamais ne disparaissent, quelle est celle qui ne se déplace pas ? Peu à peu, l'ethnoastronome, en recherchant si un reflet des événements célestes existe dans l'œuvre préhistorique, accède à la connaissance astronomique et géographique de la culture étudiée.

C'est par des alignements organisés de matériaux défiant les millénaires, par des cairns balisant ses chemins et reflétant sa vision des cieux lors des différents moments qu'il jugeait importants, que l'homme sans écriture exprimait son savoir concernant le lien qu'il vivait entre son environnement terrestre et le firmament de son époque. Des signes, des symboles, des images rythmées par leur disposition expliquaient aux générations futures les mesures, les périodes et les cycles lumineux aux carrefours de sa vie, de son temps et de ses chemins. Depuis des siècles, les observateurs du ciel, historiens des sciences souvent, savent comment leurs prédécesseurs se sont transmis leurs données.

« *Les hommes ont mené souvent une vie errante, & pastorale. C'est dans leurs courses, dans leurs veilles souvent nécessaires, que l'Astronomie a été fondée par des observations peut-être grossières, mais qui furent la base des premières déterminations. Avant l'écriture alphabétique, ils avaient des signes hiéroglyphiques, de quelques espèces qu'ils fussent, pour désigner les faits dont ils voulaient conserver la mémoire. Ils s'en servaient pour écrire leurs observations. Leurs registres étaient des pierres sur lesquelles ces observations étaient gravées, & qu'ils laissaient dans le lieu même où ils les avaient observées. Ensuite, après de longues années, lorsque le hasard, ou le besoin les ramenaient, eux ou leurs descendants, au même lieu les nouvelles observations étaient comparées aux anciennes* » J.S. Bailly (18).

L'évaluation de ces images et de ces espaces mémorisés, le décompte de leurs rythmes, de leurs cycles, permettent de comprendre le message transmis. Puisque chaque corps céleste a des mesures spécifiques, qu'il ne partage avec aucun autre, si les mesures de l'œuvre sont en correspondance avec les mouvements des corps célestes synchroniseurs de la nature, alors, l'ethnoastronome saura quels sont les événements que le créateur de l'œuvre a observés. Il saura quelles périodes de temps marquaient sa vie quotidienne.

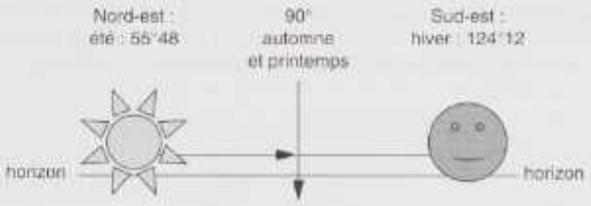
Découpage du temps et de l'espace

Pour être social, il est indispensable que l'homme soit bien orienté dans le temps et dans l'espace qui sont la trame de sa vie quotidienne. Sa nourriture (cueillette, chasse, agriculture) demande la connaissance des saisons, la limitation de l'espace, la découverte et le suivi des chemins. La religion exige la connaissance du temps des rites et la séparation du sacré d'avec le profane. La maîtrise du temps et de l'espace est l'apanage du pouvoir. Le puissant pénètre le territoire sacré et accorde le temps des rites. Espace et temps sont la structure de la société organisée et hiérarchisée.

Les jours et les nuits, les lunaisons, les saisons, les années sont des cycles de temps observables. Les corps célestes qui en sont les causes peuvent être repérés et mesurés facilement en prenant des repères.

Exemple (19)

GRAPHIQUE 1. La course sur l'horizon du lever solaire au niveau O et à la latitude de la Vallée des Merveilles.



Nous avons démontré dans notre thèse (20), qu'au cours du Chalcolithique et de l'Âge du Bronze ancien, dans cette Vallée, des poignards donnaient la possibilité de repérer sur l'horizon du site la position du soleil lors des périodes de calcul du temps (solstice d'été et équinoxe d'automne).

(18) J.S. BAILLY. *Histoire de l'Astronomie Ancienne, depuis son origine jusqu'à l'établissement de l'école d'Alexandrie*. p. 78. Jean Sylvain Bailly, astronome à l'Observatoire de Paris et homme politique, né à Paris (1736-1793). Nous lui devons l'une des plus importantes études sur l'Histoire de l'Astronomie, publiée en 5 volumes.

(19) Site préhistorique de gravures rupestres, dans les Alpes Maritimes, datant du Chalcolithique et de l'Âge du Bronze. De nombreuses gravures de la période historique également.

(20) Chantal JEGUES-WOLKIEWIEZ. Date de soutenance : 04/1997. N° Bibliothèque Universitaire : 97NICE2011. N° d'inventaire de l'ANRT : 25439. *Des gravures de la vallée des Merveilles au ciel du mont Bego. Approche ethno-astronomique d'un temple luni-solaire du néolithique.*

Par exemple, un poignard gravé à 90° d'azimut de relèvement (21) indiquera un intérêt pour le lever solaire équinoxial de printemps ou d'automne si ce soleil lui-même à 90° éclaire cet objet au moment de son lever. On pourra penser que le symbole utilisé est celui du soleil, d'autant plus que l'attribut de cette divinité est de façon classique le couteau (22). Le dieu du soleil sumérien Samash est souvent représenté sortant d'une montagne (le ciel), un couteau à la main, car les jours équinoxiaux il coupe l'équateur (23). Un autre symbole gravé, pointant une direction de 90° d'azimut de relèvement peut indiquer le lever solaire un autre jour si une montagne cache le niveau 0. En se trouvant sur le terrain, on pourra vérifier au moment du lever solaire si celui-ci éclaire la gravure. C'est le cas du « Chef de Tribu » (*Photo 1*) qui est éclairé lorsque le soleil le jour de l'été est à 90° d'azimut de relèvement. Cet anthropomorphe avec sa chasuble ornée de cornes de taureau est le symbole de la constellation du Taureau qui se levait avec le soleil au printemps à l'époque des graveurs.

L'ETHNOASTRONOMIE, SES MOYENS

La recherche des universaux

La lumière, élément universel, a été, et est encore peut-être, l'expression du divin pour toutes les cultures. Émise par les corps célestes, elle est le lien entre la terre-mère et le ciel. Ce lien délimite une aire spécialisée, que les religieux du passé ont destinée à des fonctions rituelles et collectives. L'universalisme de ce processus de sacralisation est pointé par l'importance symbolique des quatre directions de l'espace, délimitées par les mouvements de gauche à droite du soleil restés identiques au cours des ères. Cet élément universel a ensuite et partout été intégré aussi bien par la religion que par l'organisation sociale, dans le public ou le privé.

La religion chrétienne a récupéré et utilisé la symbolique des directions célestes déjà utilisées par la sensibilité païenne des paléolithiques. En voici un exemple que nous avons observé et photographié en 2001 :

À Commarque (Dordogne), près des Eyzies, on admire une grotte paléolithique de – 13 000 orientée nord-ouest. Au-dessus de la grotte, des habitations troglodytes, et encore au-dessus une chapelle du XIe faisant partie d'un château. Le soleil pénètre dans la grotte paléolithique éponyme, lors du coucher solaire solsticial d'été. Au même moment qu'à Lascaux, l'antre de la terre s'emplissait de lumière.

Dans le même temps, un rayon de soleil pénètre par la fenêtre de la chapelle du château de Commarque, construite au XIe siècle. Il éclaire directement l'autel d'une forme lumineuse en forme de croix en ce jour de la Saint-Jean d'été. Cette chapelle, nommée « Saint- Jean », est également éclairée par le lever du soleil de l'hiver qui arrive lui aussi en un rai lumineux cruciforme sur l'autel, le jour de la Saint-Jean d'hiver (24).

(21) Par rapport au nord géographique.

(22) Marcel DETIENNE, *Apollon le couteau à la main*. Paris, Gallimard.

(23) Dérivé du latin *aequare (rendre égal)*.

PHOTO 1. Le bord de la stèle du « Chef de Tribu », travaillé au moyen d'encoches par les graveurs à l'âge du Bronze, en similitude avec le relief de la montagne afin de permettre l'éclairement des gravures dès le lever du soleil.
© Chantal Jègues-Wolkiewiez.

On retrouve le retentissement de ces universaux aussi bien dans la disposition des constructions religieuses, des sépultures que dans la signification des espaces parcourus par les officiants des rites.

Scanning du ciel : un mode de pensée et de réflexion

« Tous les peuples ont vu et voient les astres. Ils en ressentent les effets comme synchroniseurs externes dans leur réalité biologique. Ils en tiennent compte dans la structure de leur cosmologie, leur organisation sociale et religieuse. Mais aucun n'intègre de la même façon dans sa culture les données recueillies » (25).

Le ciel est le seul espace vierge de toute transformation humaine. Il est l'archétype, le modèle primitif sur lequel ont été bâtis les mythes de fondation. C'est donc le seul endroit où les pensées de l'homme, s'il les laisse aller, peuvent être identiques à celles des civilisations passées. En contemplant le ciel, et l'impact sur la terre des rayons lumineux des corps célestes, l'ethnoastronome verra le même spectacle que toutes les générations précédentes. Il visualisera la source de l'inconscient collectif. C'est pourquoi l'ethnologue, qui analyse une œuvre appartenant à un

(24) Site web www.archeociel.com

(25) Pierre ERNY, *Réunion européenne d'Astronomie et Sciences humaines*. Publication de l'Observatoire Astronomique de Strasbourg, 3-5 novembre 1992, p. 5.

groupe culturel, doit tenter de saisir, s'il existe, le lien entre cet objet, son environnement terrestre, l'ordre et la dynamique de l'univers.

L'ethnoastronomie s'intéresse à des civilisations de type traditionnel en utilisant l'astronomie comme discipline complémentaire. Les rites agricoles et religieux sont issus du calendrier. L'ethnologue ne peut donc pas se passer de données astronomiques ; pas plus que de l'observation des phénomènes célestes et des mouvements de la lumière sur la terre. Les calendriers, les éphémérides, les programmes d'astronomie, l'avis des astronomes souvent, lui permettront d'être simplement un observateur attentif (26).

L'ethnoastronome qui étudie une œuvre recherche si la structure du ciel et ses composants ne font pas partie des stimuli qui ont influencé les particularités, le style, l'emplacement, le message, etc. de cet objet. Il ne considère pas l'ésotérisme comme un sujet tabou. Ethnologue de terrain, pour pénétrer le sens d'une culture, il ne doit pas reculer devant l'initiation au mode de pensée de cette culture. Il sait que le symbole astronomique, souvent intégré à une œuvre d'art, était le seul moyen avant l'écriture pour transmettre le savoir nécessaire à l'organisation sociale, agricole et religieuse, indispensables à la vie et au progrès.

S'il peut évaluer les observations et les connaissances d'un groupe humain en ce qui concerne la dynamique du ciel et la géographie de son lieu de vie, il peut tirer des conclusions sur son vécu des saisons, sa façon de diviser le temps et l'espace, de construire sa cosmologie.

Fréquence des messages symboliques aux mesures du ciel

Depuis des siècles, les observateurs du ciel, historiens des sciences souvent, se sont transmis leurs données par des images reflétant leur vision des cieux et du temps qui passe. L'homme sans écriture, pour exprimer sa pensée, soulignait le lien qu'il vivait entre son environnement terrestre et le firmament de son époque. Des signes, des symboles, des images rythmées par leur disposition reflétaient des cadences, des périodes et des cycles de temps.

C'est pourquoi la mesure de ces signes, de ces images et de ces espaces mémorisés, le décompte de leurs rythmes, de leurs cycles, permettent de les comprendre. Chaque corps céleste a des mesures spécifiques, qu'il ne partage avec aucun autre. Si les mesures de l'œuvre, ses données sont en correspondance dans l'espace avec les mouvements des corps célestes synchroniseurs de notre vie quotidienne, alors, l'ethnoastronome sait quels sont les événements que l'artiste a observés. Il sait quelles périodes de temps marquaient la vie quotidienne de sa culture. Et l'icône utilisée lui fait découvrir le sens du symbole. Imaginons la représentation symbolique d'un astre tel que Saturne qui apparaît à la même place tous les trente ans. Elle ne peut être aussi fréquente que celle du soleil qui y passe chaque jour. Une étude statistique de fréquence des symboles est donc indispensable. Il convient ensuite de la comparer à la fréquence d'apparition des astres.

Dans un site comme par exemple celui de la Vallée des Merveilles (27), comportant des milliers de gravures, nous avons démontré (28), qu'au cours du Chalcolithique et de l'Âge du Bronze ancien, des poignards donnaient la possibilité de repérer sur l'horizon du site la position du soleil (29) lors des périodes de calcul du temps. C'est pourquoi, la présence de ce symbole ne peut être le reflet d'un ciel nocturne. La roche de la « Rouelle » représente la culmination de la lune lors du solstice d'été de l'année – 1719 (année historique). L'absence même de poignard sur cette roche apporte une confirmation quant à la période nocturne indiquée par la disposition bien caractéristique des constellations visibles à cette époque autour de la pleine lune de l'été. La place et l'orientation de la roche, la position ergonomique prise pour l'observer, permettent à un amateur d'astronomie de position d'affirmer que jamais en été, au moment où le site peut être fréquenté, le soleil n'est visible dans cette direction sud.

On peut donc affirmer qu'aussi bien la présence que l'absence d'un symbole permettent d'obtenir des indices tangibles.

Comparaison des styles

Au sein d'une discipline artistique, abstraction faite de la variation des styles, il est utile de comparer les œuvres offrant le spectacle de thèmes qui se ressemblent. Parfois ces rapprochements permettent de définir une cause ou un stimulus qui était synchrone avec la réalisation des œuvres. Dans la Vallée des Merveilles, les caractéristiques des différents styles de poignards ont permis aux archéologues de pointer la datation relative de la plupart des gravures. Ainsi, la forme plus allongée des lames de poignards de l'Âge du Bronze par rapport à celle plus courte en cuivre du Chalcolithique, permet-elle d'affirmer l'apparition du bronze plus solide que le cuivre. Cette datation relative permet à l'ethnoastronome de cadrer par des limites ses recherches dans le temps. Il ne recherchera pas d'événement céleste en dehors de ces limites.

Un même schème perçu par différents artistes peut être interprété en suivant des règles, des lois pré-établies par leur groupe social. L'étude et la comparaison de leurs œuvres s'imposent donc. Dans la carte du ciel établie par Cillarius (30), la représentation de la constellation du Lion par exemple est remplacée par celle de saint Mathieu. Cette représentation d'un même schème date l'œuvre et reflète la règle de l'époque.

« L'anthropomorphisme n'est pas la marque de la religion primitive, c'est plutôt le signe des civilisations avancées, et à l'origine les êtres sacrés étaient plutôt sous une

(26) Au cours des millénaires, l'œuvre humaine référence de façon tangible une infime portion de la spirale vertigineuse du temps qui se perd dans l'espace galactique. C'est sans doute pourquoi nombreux sont les astronomes qui s'intéressent à l'histoire des calendriers et des religions, aux symboles du temps créés par l'homme préhistorique.

(27) Site dans les Alpes Maritimes daté du Chalcolithique et de l'Âge du Bronze.

(28) Chantal JÉQUIER-WOLKIEWIEZ. *Des gravures de la vallée des Merveilles au ciel du mont Bego. Approche ethno-astronomique d'un temple luni-solaire du néolithique.* 04/1997. N° Bibliothèque Universitaire : 97NICE20011. N° d'inventaire de l'ANRT : 25439.

(29) Symbole solaire utilisé depuis la plus haute Antiquité. Voir de Marcel DETIENNE 1998, *Apollon le couteau à la main*, Paris, Gallimard.

(30) Dans le paragraphe « Idéologie culturelle et style ».

forme animale et végétale. La forme humaine ne s'est dégagée que très lentement, et pour trouver un dieu construit tout entier avec une forme humaine il faut en arriver presque au christianisme » Emile Durkeim (31).

Problématique : la précession des équinoxes

Il est un temps qui dépasse la durée de vie de l'homme, et sa découverte n'a pu être faite qu'en plusieurs générations. C'est celui du cycle « d'éternel retour » ou mouvement du ciel profond à travers les ères (32). Ce phénomène astronomique est appelé « la précession des équinoxes ». Il faut, pour interpréter correctement les symboles, tenir compte de ce phénomène.

Principe mécanique de la précession des équinoxes

Notre équateur terrestre projette sur le ciel l'équateur céleste. Les pôles terrestres projettent sur le ciel les pôles célestes. L'axe de monde traverse celui-ci en passant du pôle nord céleste par le pôle nord terrestre, puis par le centre de la terre, le pôle sud de la terre et le pôle sud du ciel.

Du fait de l'obliquité de l'équateur céleste sur l'écliptique, le renflement équatorial terrestre est soumis de façon dissymétrique aux attractions de la lune et du soleil. La terre en rotation constitue un gyroscope influencé par la force de ce couple d'attractions qui s'annulent tour à tour.

Le lent balancement de la terre au cours de son mouvement giratoire fait que les pôles nord et sud terrestres ainsi que l'équateur sont fixes sur notre planète et se projettent sur le miroir céleste sont mouvants sur celui-ci.

Pour comprendre, raisonnons par analogie simple. Imaginons un homme qui se regarde dans une glace. Sa ceinture est comme l'équateur terrestre, sa tête le pôle nord terrestre, ses pieds le pôle sud terrestre. Le miroir est le ciel, le cadre l'écliptique. Il se voit en entier ainsi que d'autres objets qui sont dans la pièce, qui sont fixes et tiennent le rôle des étoiles. Si cet homme se déplace, en ne quittant pas son image des yeux, sa tête, sa ceinture, ses pieds seront toujours placés de la même façon les uns par rapport aux autres. Mais leurs reflets sur le miroir auront changé de place sur celui-ci. Leurs positions par rapport au cadre ne seront plus les mêmes. Il verra dans le miroir, d'autres objets contenus dans la pièce. Ceux qu'ils voyaient avant de bouger auront changé de place par rapport au miroir, d'autres seront apparus, d'autres auront disparu.

C'est pourquoi les pôles et l'équateur se déplacent parmi les étoiles autour de l'axe de l'écliptique qui est fixe. Le pôle nord de l'écliptique (fixe) se trouve au centre de la constellation du Dragon (33). Les cercles tracés par les pôles célestes nord et sud de l'axe du monde autour de l'axe de l'écliptique ont un rayon de 23°27 environ. L'équateur céleste, toujours à 90° des pôles, se déplace lui aussi parmi les étoiles. Il s'en suit un lent glissement du point vernal sur l'écliptique (34), qui présente tour à tour aux regards de l'homme tourné vers l'est à l'aube du printemps chaque ensemble lumineux d'une constellation de la ceinture zodiacale. Le tour complet dure 25 800 ans. Et on recommence éternellement. Le fond étoilé des autres directions du ciel change également.

Quelques exemples

Ainsi la roche de la « Rouelle » (*Photo 2*) dans la Vallée des Merveilles montre la pleine lune la nuit de l'été en – 1719 au moment de sa culmination, proche de l'étoile psi du Capricorne. En revanche, le 21 juin 1997, lorsque la pleine lune a culminé, elle était conjointe à l'étoile mu du Sagittaire. Si lors de cette nuit nous avions voulu, comme les hommes du Bronze ancien, représenter sur la même roche la vision étoilée du ciel avec la lune au-dessus de cette roche au même endroit qu'en – 1719, nous nous serions trouvés dans l'obligation de l'accompagner d'un autre schème (actuellement un homme-cheval tirant une flèche).

Les variations de l'art à travers les âges ont souvent été en relation directe et synchrone avec la conversion du pouvoir à de nouveaux dieux. Par exemple en Égypte, sous la XIe dynastie, la réunification de la Haute et de la Basse

PHOTO 2. La pleine lune au-dessus de la roche de la « Rouelle » le 21 juin 1997 aux environs de minuit. Le soleil n'est pas visible en été dans cette direction. © Chantal Jègues-Wolkiewiez.

(31) ÉmileDURKHEIM, *op. cit.* p. 97.

(32) Une ère astronomique est longue d'environ 2150 ans. C'est ce que l'on appelle un « grand mois », c'est-à-dire une période qui permet au point vernal de rétrograder sur l'écliptique de la distance d'une constellation zodiacale. Une grande année, temps du tour complet du point vernal le long de l'écliptique dure environ 25 800 ans.

(33) Ascension droite : 18 heures. Déclinaison 66°33.

(34) Point de rencontre du soleil avec l'équateur lors de son passage le jour du printemps de l'hémisphère céleste sud vers l'hémisphère céleste nord.

PHOTO 3. La Licorne. Similitude de forme ventrale entre la Licorne et le Capriné céleste. Celui-ci est en projection centrale avec la Licorne par rapport au centre de la grotte. © Chantal Jègues-Wolkiewiez.

Égypte a entraîné un changement de pouvoir, de capitale et de dieu. Amon le Bélier a pris le pas sur Apis le Taureau. Le lever équinoxial printanier ne se faisait plus dans la constellation du Taureau, mais dans celle du Bélier. La divinité mise en valeur par les religieux devenait différente.

Autre exemple : il y a 18 000 ans, lors de son coucher le soir de l'été devant la grotte de Lascaux, le soleil se trouvait à la fin de la constellation du Verseau, de telle sorte que le Capricorne était la constellation qui déjà avait précédé le soleil sous l'horizon. Cette constellation lors du coucher solsticial d'été était alignée avec la peinture de la « Licorne ». Leurs mesures azimutales étaient identiques. On est donc en droit de faire l'hypothèse que cette Licorne (dont la forme générale s'intègre à celle du capriné céleste) était à l'époque magdalénienne le symbole de cette constellation. On retrouve du reste, beaucoup plus tard, sur le zodiaque de Babylone, le même animal comme symbole de la constellation du Capricorne (*Photo 3*).

De nos jours, au même endroit, au même moment du coucher solsticial d'été, c'est la constellation du Taureau accompagnée des Pléiades qui précèdent le soleil sous l'horizon. Nulle ressemblance avec la Licorne de l'entrée. Cependant on retrouve dans la salle un Taureau surmonté de sept points au-dessus de son encolure, dans l'alignement qu'avaient à ce moment-là le Taureau du ciel et les sept Pléiades.

Le terrain de l'ethnoastronome est donc non seulement la terre-mère mais aussi le ciel avec le mouvement des corps célestes au cours de l'époque étudiée. C'est pourquoi il devra pour chaque œuvre étudiée se poser les mêmes questions : « Cette œuvre a-t-elle été générée, influencée par l'évolution apparente du ciel au-dessus de l'espace géographique lors d'une période importante de l'année pour le calcul du temps religieux, de la civilisation concernée ? » Si oui, le soleil seul est-il concerné ? Dans ce cas il indiquerait une période rituelle de l'année. Si en revanche, en plus des luminaires (soleil et lune), les constellations importantes de l'époque entrent en scène, alors cette constellation ou bien une étoile très brillante en faisant partie a pu donner son nom à une divinité importante de l'époque.

Comment visualiser le ciel d'une ère passée ?

Pour visualiser la constellation qui se trouvait dans la ligne de visée de son objet d'étude lors de l'époque de sa création, l'ethnoastronome construira une carte céleste correspondant à ce temps et à ce lieu (35). Il saura immédiatement quelles étaient les étoiles les plus proches des pôles célestes, des points cardinaux célestes, ou qui culminaient lors des différentes saisons. Sur le terrain, on orientera sa carte en fonction de la date et de l'heure (en principe les levers, culminations, couchers, du soleil soit au niveau 0, soit au moment d'apparition sur le site étudié), et lors des changements de saisons.

Un programme d'astronomie permettant de visualiser le ciel et d'en obtenir les coordonnées est de nos jours l'outil technique de précision indispensable. Mais sa précision n'a pas les avantages dynamiques d'une carte céleste qui peut être utilisée sur le terrain, orientée selon la saison, l'heure, en vis-à-vis de l'orientation géographique de l'œuvre et du site.

LA DATATION : NOUVELLE PERSPECTIVE DE LA RECHERCHE ETHNOASTRONOMIQUE

Les œuvres sont datées par les archéologues qui utilisent la datation relative ou la datation exacte qui en fait ne l'est jamais puisque celle-ci doit comporter l'année, le mois, le jour et l'heure. La véritable datation a toujours été et sera toujours une affaire d'astronomie.

Certaines roches, dans la Vallée des Merveilles ou sur d'autres sites tels celui de Metzamor en Arménie, véritables cartes du ciel, sont la reproduction précise et bien

(35) Chantal JÈGUES-WOLKIEWIEZ. Fabrication d'une carte du ciel pour n'importe quelle époque et n'importe quel lieu. *Astronomie et Sciences Humaines* n° 11. Observatoire de Strasbourg.

PHOTO 4. La lune des moissons « roule » pendant plus de deux heures sur le Pic des Merveilles. Le soleil est au-dessus des poignards. Il pénètre toujours dans la grotte et n'en disparaîtra qu'au moment où il ne sera plus pointé par les poignards. © Chantal Jègues-Wolkiewiez.

orientée du ciel étoilé lors d'un changement de saison entrainant encore de nos jours des rites agricoles, sociaux et religieux. Une fois restées en place, les mesures iconométriques réalisées, leur datation exacte est maintenant possible grâce à la rapidité de calcul des programmes informatiques donnant à n'importe quel moment toutes les cordonnées de tous les corps célestes.

Ainsi, la roche dite de la « Rouelle » (36) (*Photo 2*), représentant le ciel de la nuit solsticiale d'été (8 juillet – 1719 à 23 heures 30 environ année historique), avec en son centre la pleine lune dans la constellation du Capricorne. L'ensemble des gravures représente la moitié sud du ciel, vue du haut de la montagne. Nul poignard gravé sur cette roche représentant le ciel à un moment de la nuit. Mais toutes les constellations sont présentes, vue comme se mirant dans un lac.

Le « Dieu aux bras en zigzag (37) » est une roche très importante sur le site par la richesse de son iconographie. Parmi les plus hautes en altitude (2 470 mètres), cette roche gravée est remarquable par la spécificité de ses mesures en relation avec les axes des points cardinaux. Distante de 37,5 km (s) de l'observatoire de Nice, elle a une latitude nord de 44°04'.01.7" et une longitude est de 7° 26' .02.1". La partie que l'on dit anthropomorphisée mesure 540 mm sur 295 mm. Son azimut est de 90°/nord précisément (donc à l'est). Diverses autres gravures entourent celles que nous venons de décrire. Le pendage de la roche est de 24° ouest. Sur le site, l'iconographie de la roche nous permet de pressentir l'hypothèse de la représentation graphique d'une éclipse. La forme annulaire de la gravure est très parlante. Les mesures azimutales des gravures de cette roche sont en correspondance avec un tel phénomène ayant eu lieu un matin d'automne, et visible en ce lieu.

(36) Z VI GII R 7A. Z = zone. G = groupe. R = roche. Cet ensemble permet de retrouver la roche au milieu de 3 700 autres, sur un terrain qui a une superficie de 14 km².

(37) Z IV, GIII, R 16 D.

Encore faut-il que cet événement extrêmement rare, vraisemblablement unique à travers les ères, ait existé au cours de la période de l'Âge du Bronze, datée par les archéologues ! Avant ou après l'Âge du Bronze, il n'aurait aucune signification. Les archéologues disent que le site a été abandonné aux environs de – 1700.

Un tel événement a eu lieu le premier matin qui a suivi l'équinoxe d'automne – 1718 (jour julien : 1 094 205,7049). Le 10 octobre – 1718 a été marqué par une éclipse annulaire de soleil. On retrouve dans le calendrier hébreux : 30 Veadar, qui était le dernier jour de ce mois de l'année embolismique 2044. Le mois Veadar étant un mois que l'on ajoute au cours des années embolismiques qui comprennent 13 mois au lieu de 12 afin de caler le calendrier. Le lendemain était le jour 1 de Nissan. Il a donc existé à cette époque une particularité remarquable, qui se trouve marquée par un renouveau du comput dans le calendrier hébraïque.

Ce serait donc dans la Vallée des Merveilles que se trouverait le plus ancien « souvenir témoin » d'une éclipse qui peut être datée précisément. Notre travail a été présenté à l'observatoire de Strasbourg, afin que l'association des astronomes puisse vérifier nos calculs. Ceux-ci nous ont demandé de prouver la visibilité de l'éclipse en ce lieu, par une photo de la pleine lune équinoxiale (lune des moissons), au-dessus de la roche du « Dieu aux bras en zigzag » (*Photos 4 et 5*).

LES QUESTIONS QUE SE POSE L'ETHNOASTRONOME

Les premières questions à se poser devant une œuvre préhistorique sont les suivantes :

– La position, l'orientation de l'œuvre étudiée sont-elles le fruit du hasard, ou bien y a-t-il un « vouloir de construction », un vouloir de correspondance entre l'œuvre, le site alentour et les phénomènes lumineux ?

PHOTO 5.
La Lune des moissons se « plante » sur le Pic des Merveilles. La pleine lune au-dessus du dieu aux bras en zigzag. La lune équinoxiale d'automne ou lune des moissons, le 7 septembre 1998, s'est levée pratiquement au même endroit que celui qu'elle occupait quand elle éclipsait le soleil le 10 octobre – 1718.
© Chantal Jègues-Wolkiewiez.

- Le soleil, la lune ou les étoiles sont-ils les acteurs de cette mise en scène organisée par l'homme préhistorique ? En quelle saison et à quel moment de la journée ?
- Ce groupe culturel a-t-il observé, calculé, mesuré, réfléchi, ou essayé de prévoir le temps qui passe ? L'œuvre garde-t-elle la trace de ses connaissances ?
- Si ce groupe culturel a mis en scène dans une œuvre l'apparition et la disparition des différents corps célestes, a-t-il vécu ces événements comme extraordinaires ou magiques causés par des divinités ? Ou bien s'en servait-il seulement pour le calcul du temps ?
- La société étudiée a-t-elle intégré les mouvements du cosmos pour choisir et définir ses lieux de culte ?
- A-t-elle essayé de prévoir ces événements pour les utiliser et les intégrer à sa culture ?
- Ces phénomènes célestes ont-ils été utilisés pour s'orienter dans l'espace, pour mesurer l'environnement, pour déterminer les temps sociaux, religieux ou agricole ?
- Ces phénomènes ont-ils servi à élaborer leur mythologie, leur cosmologie, leur cosmogonie ? Sont-ils représentés par des symboles ?
- Cette œuvre a-t-elle été placée là pour être perçue et contemplée esthétiquement ou bien a-t-elle quelque utilité ?
- Cette œuvre est-elle un outil, véhicule-t-elle une idée, un concept ? etc.

Une œuvre en relation avec le ciel est positionnée précisément par son créateur sur le site choisi par lui. Elle transmet sa signification à travers les siècles grâce à son espace alentour. Elle ne peut exprimer la connaissance du temps qui passe pas plus que la cosmologie du groupe culturel en question si, avant son étude, elle a été désorientée, déplacée par l'homme ou bien par les événements naturels (tremblements de terre, déplacement par les eaux...). Heureusement pour le chercheur, quelquefois l'œuvre exprime par des symboles connus son orientation : par exemple le zodiaque de Denderah, maintenant au Louvre.

Pourtant, nombreuses sont les œuvres qui, déplacées, perdent non seulement le lien qu'elles avaient avec le relief du site mais qui, de plus, sont mises n'importe où dans un coin de musée parce qu'il y a une place là ! Jamais plus la lumière solaire ou lunaire ne viendra leur donner vie... En revanche, l'érosion du relief d'une montagne, étant donné la distance entre le soleil et la terre, n'a que peu d'importance sur le moment du lever ou du coucher solaire sur un site.

L'ethnoastronome ne touche pas à l'intégrité de l'œuvre. Les mesures qu'il prend sont en rapport avec l'espace terrestre et céleste environnant. S'il ne peut l'étudier dans son espace d'origine, il cherche à le retrouver et à le re-construire. Les données archéologiques sont donc indispensables. Malheureusement, quand il s'agit de découvertes archéologiques anciennes, rares sont les plans, les reproductions d'œuvres d'art qui donnent l'orientation d'origine. Parfois même les plans sont faux (38).

C'est pourquoi le travail de terrain est indispensable, que les plans existent ou que l'œuvre ait été déplacée.

Une évidence existe en ce qui concerne la recherche dans ce domaine. Si l'œuvre étudiée est reliée aux événements du ciel, si son ensemble a été réalisé volontairement en harmonie avec les moments permettant le calage des saisons, si la lumière du soleil, de la lune ou bien celle des étoiles entrent en jeu dans la mise en scène offerte aux yeux du spectateur (paléolithique ou contemporain), alors, les mesures de cette œuvre et les rapports des différentes figures, identiques à ceux des coordonnées célestes, seront la preuve irréfutable du vouloir de composition des hommes qui en ont conçu le projet et la réalisation.

Les résultats, s'ils sont positifs, permettront à l'ethnoastronome d'éclaircir les différentes questions posées ci-dessus concernant la culture étudiée. Les autres disciplines à sa disposition : toponymie, linguistique, mythologie, iconologie, etc. lui apporteront une aide précieuse pour y répondre.

(38) Lorsque nous avons commencé à étudier la grotte de Lascaux, nous avions entre les mains deux plans différents de 60° d'azimut par rapport à l'entrée. Nous avons été obligés de visualiser la réalité sur le terrain pour commencer réellement notre travail.

RÉSUMÉ DE LA MÉTHODOLOGIE ARCHÉOASTRONOMIQUE APPLIQUÉE AUX ŒUVRES PRÉHISTORIQUES

Chaque site permet de voir une partie du ciel mais pas toutes. C'est pourquoi quelques notions de cosmographie sont nécessaires. Un exemple simple : le même jour le lever solaire sur la mer, ou au fond d'une vallée, ne se fait pas à la même heure. Le soleil à une heure différente se lèvera avec un azimut et une hauteur différents.

Autre exemple : la Vallée des Merveilles dans la région du mont Bego dégringole du nord au sud. En grimpant, les différents points de vue permettent d'observer les constellations zodiacales visibles en été. Ce sont celles traversées par le soleil en hiver. Par contre, sur la plus grande partie du vallon des Merveilles, on ne peut voir l'étoile polaire qui est cachée par le sommet de la montagne. Elle n'apparaît qu'à la hauteur de 2 290 mètres là où se trouve la stèle du « Chef de tribu » (*Photo 1*). Par ailleurs, si on se trouve relativement bas, de ce versant on ne pourra pas voir en hiver les constellations traversées par le soleil en été. Ce qui, en fait, est de peu d'importance pour un observateur du ciel, puisque la Vallée n'est pas accessible.

C'est pourquoi, comme dans toute recherche, avant d'aller sur le terrain l'ethnoastronome devra réaliser une étude d'ordre général. Mais les renseignements recueillis seront interprétés avec la notion des différences de visibilité du ciel selon la latitude du lieu, l'orientation et l'altitude.

Voyons maintenant l'ordre chronologique de cette étude qui peut être celle du professionnel mais aussi celle de tout voyageur qui veut partir vers une découverte nouvelle des sites les plus connus.

Vision globale du sujet

La chronologie de l'étude permettant d'approcher la compréhension de l'œuvre comprendra :

- une étude générale de la région, de sa géographie, de la géologie ;
- une étude historique ou préhistorique de la période concernée ;
- une recherche bibliographique permettant d'avoir une idée de l'avancement des travaux concernant le sujet d'étude.

Description et observation iconographique

Il faut tout d'abord identifier les formes naturelles de l'œuvre, puis leurs relations entre elles. Ce travail a souvent déjà été réalisé par les archéologues. Leurs plans, leurs commentaires sont indispensables.

Dans la Vallée des Merveilles, le « Chef de tribu », la seule stèle qui soit dressée par les graveurs se trouve placée dans l'ombre au fond du vallon. Il faut rechercher pourquoi certaines formes comme les encoches du bord de la stèle dans ce cas ont été faites (que les archéologues certifient faites par les graveurs). Les formes taillées sont souvent un vouloir de similitude entre l'œuvre et le relief alentour. Forme permettant l'éclairement de la stèle par le soleil au moment de sa sortie du relief alentour (voir *Photo 1*).

Un exemple parmi de nombreux autres à Lascaux : il concerne la chronologie des peintures. Toutes les peintures rouges (que nous avons considérées comme des peintures repères) ont été peintes avant les autres. C'est le travail des archéologues qui confirme cette idée de repères.

Prise en compte de la datation relative

Chaque œuvre possède des qualités de la nature et de la culture spatio-temporelle où elle a pris naissance. La connaissance de l'espace et du temps concernés est donc indispensable. (On ne peut analyser et interpréter un ouvrage architectural situé en Chine et construit en 1520 comme un monument Renaissance.) De plus, pour faire une datation exacte, la recherche est moins longue lorsqu'on se situe dans une échelle de temps.

Calcul des coordonnées

– Coordonnées géographiques (latitude terrestre, longitude terrestre, altitude).

– Calcul des heures de levers et couchers du soleil et de la lune ainsi que leurs azimuts et leurs hauteurs. Hauteurs et heures des moments de culmination (39).

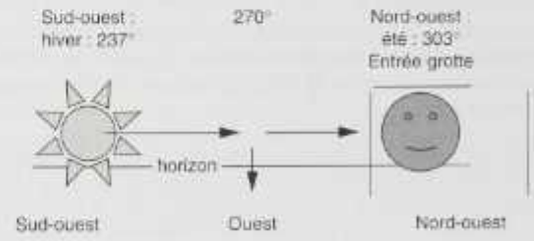
Astrométrie sur le terrain

– Repérage sur le relief du site environnant des points cardinaux.

– Repérage sur le terrain des azimuts des levers et couchers du soleil qui sont des jalons pour le calcul des saisons. Pour les mouvements du soleil levant voir *supra le graphique 1*.

Exemple.

GRAPHIQUE 2.



Cette orientation de l'axe de la grotte de Lascaux permettait au soleil couchant du solstice d'été d'illuminer complètement et somptueusement pendant une heure environ, et pendant quelques jours, l'intérieur de la salle des taureaux et le diverticule.

(39) Toutes ces données peuvent être obtenues sans calcul par 3615 BDL à partir du moment où la latitude terrestre et la longitude terrestre sont connues. À défaut, on peut donner le nom de la ville la plus proche.

PHOTO 6. Le soleil couchant du solstice d'été devant la porte d'entrée de la grotte de Lascaux. Il éclaire celle-ci pendant une semaine environ et ne revient qu'un an après.
© Chantal Jègues-Wolkiewiez

Lors de la pleine lune du solstice d'hiver, juste avant son coucher à l'horizon, c'est l'astre de la nuit qui pénétrait à l'intérieur du sanctuaire.

Sur l'horizon d'un lieu, les repères solsticiaux des levers et couchers solaires sont des seuils que le soleil ne dépasse jamais. Une fois ces repères atteints, le soleil repart en arrière sur l'horizon. Souvent la toponymie du lieu apporte un renseignement. Nombreux sont les lieux remarqués par l'homme où le point de culmination du soleil et marqué par un pic du Midi.

L'impact des rayons de soleil ou de lune à certains moments du jour ou de l'année peut déterminer le moment clef d'observation et donner un point de départ pour la recherche.

L'orientation de l'entrée d'une grotte (40), la direction et le pendage d'un pétroglyphe sont de première importance. C'est de là que vient la lumière, c'est dans cette direction que peuvent être observées les étoiles la nuit. C'est par là enfin que le soleil peut être vu à certains moments précis et importants du jour ou de l'année.

Ces données d'astronomie de position recueillies sur le terrain confirment ou infirment la présupposition ethnoastronomique. Si elles correspondent proportionnellement aux mesures de l'œuvre, elles témoignent d'intentions précises et permettent de supposer que l'artiste n'a pas fait ce choix au hasard.

Le terrain de l'ethnoastronome

• *L'œuvre elle-même et le relief alentour*, les coupes stratigraphiques permettant de découvrir le sol de l'époque. La vue d'ensemble, la comparaison du relief de l'œuvre, de sa forme, avec les formes du relief et la direction des rayons lumineux arrivant sur l'œuvre à cette époque, doivent être prises en compte. Par exemple, le plan et la coupe de la grotte de Lascaux permettent d'envisager l'éclairement de la grotte au moment du coucher du soleil du solstice d'été (*Photo 6*).

• *Le ciel*

- Celui du présent qui lui permet d'avoir des repères immuables, comme la course du soleil les jours des équinoxes. Ou bien avec des différences insignifiantes comme sa course le jour des solstices.
- Celui du passé ensuite qu'il doit, comme nous l'avons vu plus haut, reconstruire tel qu'il était à l'époque de la mise en scène de l'objet étudié.

L'iconométrie ou mesures de l'œuvre

Elle consiste à mesurer les cordonnées horizontales (azimuts de relèvement et hauteurs (41)) des parties intéressantes de l'œuvre soit sur le terrain, soit en tenant compte sur le plan de l'orientation réelle du terrain. Dans l'art paléolithique, les points remarquables de l'œuvre, tels l'affrontement d'animaux, l'emplacement des yeux, la pointe des cornes, les pieds, doivent être mesurés. Mais pas en distances métriques ; elles doivent être prises d'un point central, toujours le même. Ce sont des mesures angulaires qui sont prises à partir du nord ou point 0.

Il est intéressant d'avoir pour un travail de terrain précis une bonne boussole. Certaines ont une précision de 0°30, ce qui est largement suffisant. Si on se trouve en face d'une œuvre pariétale en plein air, il est important de noter non seulement l'azimut des gravures ou peintures, mais aussi le pendage de la roche.

(40) Chantal JÈGUES-WOLKIEWIEZ, nov. 2000, *Lascaux Vision du ciel des Magdaléniens*. Communication au Symposium de Valcamonica. Site web : www.archeociel.com

(41) L'azimut de relèvement ou angle par rapport au nord géographique et la hauteur ou angle par rapport à l'horizon sont des coordonnées horizontales et se mesurent en degrés. L'azimut est un cercle de 360° sur l'horizon et ses points remarquables sont : 0° = nord, 90° = est, 180° = sud, 270° = ouest. La hauteur se mesure entre 0° à l'horizon et 90° au zénith.

PHOTO 7. Le rayon de soleil équinoxial d'automne dans la grotte de la roche de l'Autel. © Chantal Jègues-Wolkiewiez.

Recherche des phénomènes célestes

Comme de nos jours, l'homme préhistorique ne pouvait être que frappé, admiratif, inquiet sans doute lors de ces phénomènes célestes. Il n'est donc pas étonnant, que ces forces extérieures aient été divinisées. Aux temps préhistoriques, lorsque l'homme n'était pas sédentaire, tout lieu sur la terre où se remarquait un phénomène céleste, pouvait devenir un lieu de culte.

Partons au cœur de la Vallée des Merveilles. Sur la « roche de l'Autel » (*Photos 7 et 8*), 1 399 gravures nous permettent d'affirmer que le choix des graveurs n'est pas fortuit. Cette roche en forme de gros poisson est orientée est-ouest, donc selon un axe remarquable. Un bloc erratique posé en son centre abrite un « gias » (petite grotte). Une entrée et deux ouvertures : une à 125° d'azimut (lever du soleil de l'automne sur le site) et l'autre à 180° d'azimut de relèvement soit au sud.

À l'équinoxe d'automne, une seule nuit par an, (bien sûr si le temps est clair), la lumière du lever de la lune des moissons sur le site (125° d'azimut) pénètre sous le bloc erratique pendant une heure environ. Puis cette pleine lune des moissons, après avoir traversé la largeur de la vallée, s'approche du sommet du pic des Merveilles où elle se plante comme un bilboquet. Enfin pendant plus de deux heures, elle roule tout le long de la pente du Pic et se couche exactement en face du bloc erratique, à l'ouest dans la Baisse des Conques (voir *photos 4 et 5*).

Ce phénomène ne se passe que deux fois par an. Au printemps et en automne. Mais le site est inaccessible sous la neige de printemps.

Bien sûr, on pourrait se demander :

« L'homme de l'Âge du Bronze s'est-il aperçu de ce phénomène ? »

Observons le soleil le premier matin de cette saison. Au moment du lever sur le site, le soleil lui aussi pénètre dans le « gias ». Dans la petite grotte, au même endroit que la lune lors de la nuit précédente (la seule de l'année).

Le soleil à son lever sur le site (8 h 19 T.U.) a un azimut de 125°. Il est dans l'alignement des poignards gravés sur la

PHOTO 8. La roche de l'Autel dans la Vallée des Merveilles (Alpes Maritimes). (1 399 gravures). Cette roche en forme de gros poisson est orientée est-ouest. Un bloc erratique posé en son centre abrite un « gias » (petite grotte). Une entrée et deux ouvertures : une à 125° d'azimut et l'autre à 180° d'azimut de relèvement soit au sud.

roche de l'ensemble D (42). L'angle formé par l'azimut de ces poignards, au nombre de 95 sur 115 au total, correspond à celui de l'ouverture permettant la pénétration des rayons lumineux. À 10 heures 55, le soleil n'éclaire plus le gias. Le soleil est alors à 171° d'azimut. C'est celui du dernier poignard dont la pointe est dirigée vers le ciel.

La concordance entre le temps de pénétration de la lumière à l'intérieur du « gias », qui implique un azimut solaire entre 125° et 171°, et l'orientation d'un nombre significatif de poignards (95 sur 115) permet de confirmer que les graveurs ont eu l'intention de pointer le soleil à son lever, le jour de l'équinoxe d'automne, pendant son temps d'éclairement à l'intérieur de la petite grotte. Ils ont mis en scène le caractère sacré de ce temps et de ce lieu. Ne connaissant pas l'écriture, ils ont peut-être voulu expliquer à leurs descendants ce qui se passe chaque année à l'intérieur du gias ?

Les autres poignards (une vingtaine) sont dirigés vers le pic des Merveilles où arrivera le soleil ce soir-là. Il prendra le même chemin que la lune tout le long de la montagne, pointant le croisement de l'écliptique et de l'équateur.

Ici, dans la Vallée des Merveilles, se concrétise le mythe que l'on rencontre dans la plupart des civilisations du Bassin méditerranéen : « L'alliance de la lumière du soleil et de la lune au sein de la terre-mère à l'abri des regards profanes ».

Sur ce site protégé par la difficulté d'accès et la neige de l'hiver, lors d'un temps sacré, moment clef du calcul du temps, les divinités du ciel semblent avoir délimité un espace sacré. Cette vallée, dont les gravures délimitent un temple reflétant les mouvements des corps célestes divinisés, est depuis quatre millénaires la mémoire de ses observations du ciel.

Toutes les roches remarquables que nous avons étudiées, par la richesse de leurs gravures, sont des repères permettant de retrouver la concordance des luminaires avec des périodes de calcul du temps.

Ainsi, l'éclipse indiquée par le « Dieu aux bras en zigzag », montrant la conjonction parfaite du soleil et de la lune (éclipse), a-t-elle sans doute été un phénomène céleste, très remarqué, très impressionnant, permettant aux prêtres astronomes le calage du temps.

Si cette gravure représente une éclipse, les gravures autour du « dieu » pourraient être la représentation des constellations qui ont été visibles au moment de l'obscurcissement du soleil. La reconstitution de la carte du ciel de ce moment nous fait voir Céphée au-dessus de l'éclipse, le bouvier avec Arcturus. Le Corbeau, le Sextant (qui bien sûr devait avoir un autre nom), la Coupe en dessous. Le poignard, pointe en haut, montrerait la direction du soleil levant qui, ce jour-là, s'est levé éteint.

À Lascaux, tout comme à Commarque, on a admiré le même phénomène. L'astre roi, illuminant le fond des grottes somptueusement ornées. Grottes sans doute élues par les observateurs de la lumière. Phénomène naturel remarqué, observé régulièrement, et auréolant le lieu devenu sacré, d'une glorieuse importance. Phénomène de si grande portée qu'au cours des millénaires il n'est jamais oublié.

Il devient tellement indispensable à l'équilibre de la vie de l'homme que celui-ci, initié aux secrets de la lumière, la capture, au bon moment, en construisant de ses mains le réceptacle sacré. C'est pourquoi on observe en même temps, à Commarque près des Eyzies, le rayon lumineux qui pénètre au fond de la grotte sacrée, et au cœur de la chapelle des deux Saint Jean.

Prises de vues. Ombre et lumière

Ce qui a, de tout temps, frappé l'esprit humain, qui l'a émerveillé et inquiété aussi peut-être, n'est autre que l'apparition et la disparition de la lumière.

C'est ce que « *chasse* » l'ethnoastronome. Lui aussi sent son cœur battre à l'apparition de la lumière solaire qui délimite le temps et l'espace sacrés.

Il a la chance de pratiquer une science dont les événements – sur lesquels il ne peut pas agir – sont parfaitement prévisibles et reproductibles de façon cyclique. Aucune tricherie possible, puisque l'astronomie est une science d'observation. Par ailleurs, il pourra toujours prouver la véracité de ses dires par le calcul vérifié par les astronomes, mais aussi par la photo qui exprime visuellement l'événement.

Il a donc intérêt à prendre cette lumière en otage. Il doit prévoir par le calcul le lieu et le moment qui doivent être inscrits sur la pellicule. Enfin, devront être données également les positions en hauteur et en azimut de l'astre source au moment où la lumière a été captée.

Toutes les hypothèses et encore moins les conclusions ne sont pas faites sur le terrain. C'est la réflexion qui permet de comprendre la complexité du mouvement. Ces photos seront en même temps la mémoire du chercheur, qui au fur et à mesure de son étude de terrain comprend et reconstruit la structure céleste du passé. C'est en fait la même méthode qu'utilisait l'homme de la préhistoire. La sienne plus durable sans doute, mais souvent obligatoirement symbolique. Tout comme les croquis que l'on peut faire rapidement sur le terrain !

La lumière captée, sa direction, son impact apportent la preuve que ce phénomène céleste qui date la gravure ou la peinture réalisées par l'homme de ces temps lointains, était visible en ce lieu. En effet, à toutes les données réunies de ce phénomène visuel, correspondent un seul moment de l'année, ou du millénaire peut-être...

Pour ne donner qu'un exemple, un astronome regardant la photographie que nous avons prise lors de la lune des moissons en 1998, en reconnaissant la planète Jupiter qui se trouve à proximité, pourrait immédiatement si on lui dit que cette photo a été prise à 90° d'azimut, en retrouver la date et l'heure même si on ne lui dit pas que la photo a été prise en 1998.

L'étude icono-ethnologique

C'est une analyse qui concerne l'histoire des images étudiées et les mythes s'y rapportant. Si d'autres observations analogues (concepts et thèmes véhiculés par le calendrier, la littérature, l'art, la tradition orale, les mythes) en amont ou en aval de ce temps peuvent y être rapportées, alors l'observation des formes de l'œuvre faite auparavant prend le caractère d'une étude de cas. L'ensemble des maillons de la chaîne acquiert un sens.

La Licorne capricorne de Lascaux et la Licorne capricorne du zodiaque de Babylone permettent de lier les deux figures (*Photo 3*).

(42) La roche, comprenant 1 399 gravures, a été partagée en 5 ensembles, orientés différemment et nommés A, B, C, D, E.

Essai d'interprétation ou signification

Toutes ces données recueillies, comparées, superposées, aux mesures de l'œuvre, servent de témoins et d'étalons de l'espace et du temps aussi bien en ce qui concerne la vie sociale que la vie religieuse de l'époque.

L'interprétation des formes et de leur organisation dans l'espace (en utilisant les travaux des différentes disciplines réunies pour cette étude et qui s'appuient l'une sur l'autre), la recherche des moyens, des techniques utilisées pour positionner et orienter sa réalisation permettent de découvrir si ces souvenirs – témoins d'une volonté d'organisation, mettent en scène la lumière des corps célestes et l'ordonnance du mouvement des astres-acteurs de cette époque.

C'est alors que les moyens et les connaissances de l'époque concernant la mesure du temps et de l'espace, de l'impact de cette science archaïque sur la religion et la culture peuvent fréquemment être évalués.

Ce n'est qu'en se détachant du présent, que l'ethnoastronome pourra saisir la réalité. Il insuffle une vie dynamique à ces vestiges inertes. Il remet en marche le temps qui sur le site s'était pétrifié. L'objet commence alors à s'exprimer par le « scanning inconscient » (43) qui embrasse à la fois la figure et le fond. Cette expression synthétise aussi bien les connaissances de l'ethnoastronome que celles des chercheurs rencontrés lors du travail bibliographique et archéologique ; « l'œil interne » fixe une multitude de possibilités pour sortir l'ordre créateur élaboré par l'artiste du chaos offert à la vision consciente. La focalisation consciente, les réactions rigides défensives ne doivent plus pendant un moment s'obstiner à juger à partir de leurs propres règles.

L'œuvre émerge du temps, s'actualise en exprimant des idées, des concepts, séparés des processus présents et des significations de notre époque.

La culture est un phénomène spatio-temporel. On pourra alors comparer les résultats obtenus, avec d'autres sites, essayer de voir si des similitudes existent.

L'œuvre s'inscrit-elle dans un cadre de références ? Il semble donc nécessaire de sélectionner les matériaux et les éléments découverts lors de la recherche ethnoastronomique. Les « données captées » confirmant l'hypothèse sont-elles valables pour d'autres œuvres ? On pourra examiner si ces éléments découverts ont été prédéterminés par une théorie par une conception générale de l'époque. Existe-t-il un système qui donne un sens aussi bien aux étapes précédentes qu'aux étapes suivantes ? Seule la confrontation de l'œuvre d'art à d'autres œuvres de provenance comparable pourra nous faire parvenir à un certain degré de certitude.

* * *

L'ethnoastronomie étant une discipline peu utilisée, et peu connue, nous avons attendu la fin de l'exposé de notre méthode de travail et de notre expérience pour la définir.

L'ethnoastronomie (appelée archéoastronomie ou paléoastronomie selon le sujet étudié et l'époque de sa création) analyse les peintures, les gravures, les conceptions architecturales, funéraires, les mythes, les rites, etc., d'une culture, d'un groupe social ou d'une civilisation. Elle recherche si ces souvenirs-témoins révèlent la perception et l'utilisation des phénomènes célestes lors de moments remarquables pour la construction de l'œuvre, pour la délimitation d'un espace sacré. Ensuite, en étudiant si les individus de ce groupe ont intégré, dans leur vie sociale, agricole, religieuse, les dates résultant des orientations de leurs œuvres, on pourra retrouver la structure de leur calendrier, et de leurs connaissances du temps.

Sans doute cette définition est-elle incomplète. Nous souhaitons que tous ceux qui s'intéresseront à cette démarche, tels les randonneurs sur un chemin de montagne, indiqueront la voie à suivre en apportant une pierre sur le cairn en construction. ■

(43) Anton EHRENZWEIG. 1994. *L'ordre caché de l'art*. p. 66-67. Paris. Gallimard.

BIBLIOGRAPHIE

DOMMANGET (Jean) et NYS (Omer). *Initiation à l'astronomie et mode d'emploi de la Carte du ciel*. Ed. Maloine. Paris. s.d. 31 pages.

BLACK (J.) and GREEN (A.), 1992. *Gods, Demons and Symbols of Ancient Mesopotamia*. An illustrated dictionary. Illustrations by Tessa Rickards. Published by British Museum Press for the Trustees of the British Museum. 160 illustrations. 192 p.

BOTTERO (Jean) et KRAMER (Samuel Noah), 1989. *Lorsque les dieux faisaient l'homme. Mythologie mésopotamienne*. Gallimard. Bibliothèque des histoires. NRF. 747 p.

BOURGE (Pierre) et LACROIX (Jean), 1982. *Observer le ciel à l'œil nu et aux jumelles*. Bordas. Paris. Mise à jour 1988. coll. Un multiguide nature. 160 p.

DURKEIM (Émile), 1960. *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. Ed. Quadrige. Presses Universitaires de France. 4e édition. Paris. 647 pages.

ERNY (Pierre), 1992. *Comment situer l'ethnoastronomie* Réunion européenne d'astronomie et sciences humaines. Numéro spécial 3-5 Nov. 1992. Observatoire astronomique de Strasbourg. p. 1-16.

JASNIEWICZ (Gérard), 1988. « La mesure du temps : découvertes astronomiques, progrès technologiques et sociaux », *Astronomie et Sciences humaines*, Observatoire astronomique de Strasbourg, n° 1, p. 61-4.

JÉGUES-WOLKIEWIEZ (Chantal), 1994. « Fabrication d'une carte du ciel pour n'importe quelle époque et n'importe quel lieu ». *Astronomie et Sciences humaines*. Observatoire de Strasbourg. N° 11.

JÉGUES-WOLKIEWIEZ (Chantal), 1997. « Des gravures de la vallée des Merveilles au ciel du mont Bego. Approche ethno-astronomique d'un temple luni-solaire du néolithique ». Thèse 04/1997. N° Bibliothèque Universitaire : 97NICE20011. N° d'inventaire de l'ANRT : 25 439.

JÉGUES-WOLKIEWIEZ (Chantal). « Lascaux, vision du ciel des Magdaléniens ». Symposium 2000 d'Art rupestre, voir site web : www.archeociel.com

LEROI-GOURHAN (Arlette) et ALLAIN (Jacques), 1976. *Lascaux inconnu*. Éditions du CNRS. Paris. 27 planches. 381 pages.

VORONTSOV-VELIAMINOV (Boris), 1980. *Recueil de problèmes et d'exercices pratiques d'astronomie*, Trad. 6e éd., Éditions MIR, Moscou, 1980. 247 p.

RANK (Otto), 1984. *L'art et l'artiste*. Trad. Claude Louis Combet. Payot. Paris. 328 p (Coll. Science de l'Homme).

VICTOR HUGO ESQUIMOLOGUE

par Marie-Laure PRÉVOST

Conservateur en chef au Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, Paris

RÉSUMÉ. Lecteur de récits d'expéditions polaires, Victor Hugo situe l'action de plusieurs œuvres de jeunesse dans le monde nordique ; il continuera d'y puiser nombre de métaphores. Cet intérêt se trouve renforcé par sa passion pour Léonie d'Aunet, la première femme à s'être rendue au Spitzberg en 1839 et l'auteur de *Voyage d'une femme au Spitzberg*. Aussi, lorsqu'il découvre en visitant l'hôtel de ville de Zierikzée en Zélande un Esquimau dans sa pirogue, apporté par la mer un siècle plus tôt, s'empresse-t-il de le décrire et de le dessiner dans son carnet de voyage.

Mots-clés : Victor Hugo et le monde polaire.

ABSTRACT. *Victor Hugo, who read stories on polar expeditions, locates in North countries several of his first works; later, he continued to refer to them in many metaphors. This interest was increased when he met Léonie d'Aunet, the first lady who visited Spitsbergen 1839 and wrote* Voyage d'une femme au Spitzberg. *While visiting the City Hall of Zierikzee, in Nederland, Victor Hugo was particulary interested when he saw an Eskimo and his boat brought by the ocean one century before: he described and drew them in his travel book.*

Key-words : *Victor Hugo and the polar world.*

Homme politique, membre de la Chambre des Pairs, il est nommé par le roi de Suède chevalier de l'Ordre polaire ; écrivain, il situe l'action de son premier roman en Islande ; dessinateur, « grand regardeur de toutes choses », il esquisse un Esquimau dans son kayak, sur l'une des pages de ses carnets de voyages. Au jeu de portraits, qui reconnaîtrait Victor Hugo ?

Très tôt, Victor Hugo est attiré par le grand Nord. Au temps des Feuillantines, il lit *Les Voyages du capitaine Cook* ; puis il situe dans le monde nordique plusieurs de ses premières œuvres, *Athélie et les Scandinaves* (1817), *les Derniers bardes* (1819), *Han d'Islande* (1824), montrant qu'il connaît notamment bien les mythologies nordiques. Vers 1830-1832, il note cette curieuse réflexion : « *Les Lapons sont aux autres hommes ce que les lichens sont aux mousses* » et celle-ci : « *C'est vers l'an 982 que l'Islandais Eric-Randa découvrit le Groenland.* » (1) Lorsqu'il se rend dans le nord de la France et en Belgique, l'été 1837, au cours d'une de ses escapades estivales en compagnie de Juliette Drouet, surgit un souvenir de la lecture du *Voyage de Laponie* de Regnard : « *Je cheminais donc paisiblement avec mon cocher picard, espèce de personnage grotesque assez amusant, dont je te parlerai peut-être plus au long si le papier ne me manque pas un beau jour comme la terre à Regnard dans son voyage de Laponie* » (2). Dans la bibliothèque de Hauteville House (3), maison d'exil du poète de 1856 à 1870, sont conservés des récits de voyage, telle l'*Histoire générale des voyages* de l'Abbé Prévost (4) ; mais il semble que, curieusement, tous n'aient guère été lus : les pages du récit de Gustave Lambert, *L'Expédition au Pôle Nord* (5), n'ont pas été coupées ; quant à l'ouvrage *La Mer polaire, Voyage à la recherche du Franklin* de Ferdinand de Lanoye (6), dédié à Jules Simon, il pourrait avoir plutôt appartenu aux petits-enfants de Victor Hugo.

En revanche, le récit de Léonie Biard, *Voyage d'une femme au Spitzberg* (7), avec l'envoi « *Remember ! Léonie d'Aunet* », lui, a bien été lu.

Léonie d'Aunet s'était rendue au Spitzberg en 1839, invitée, comme elle le rappelle dans l'avant-propos de l'ouvrage, par Paul Gaimard :

« *Comme tout le monde, vous vous étonnez et vous me demandez comment j'ai pu faire le projet d'entreprendre ce grand et long voyage. Ce projet s'est fait bien simplement ; il est né d'un hasard de conversation. Voilà comment :*

Il y a un mois environ, quelques amis se trouvaient réunis chez moi ; parmi eux était M. Gaimard, le célèbre voyageur.

– Vous aimeriez faire le tour du monde ?

– C'est mon rêve.

– Et faire plus ?

Je ne compris pas ; je crus que M. Gaimard faisait une plaisanterie.

– Plus, oui, reprit-il, on a fait le tour du monde bien des fois ; on n'a pas encore pénétré assez avant sous les latitudes qui avoisinent le pôle, pour savoir si on pourrait par là passer d'Europe en Amérique.

– Eh bien ! vous savez le chemin ?

– Non, nous allons le chercher ; je pars dans trois semaines, avec une commission scientifique dont je suis président, pour explorer l'océan Glacial dans les parages du Spitzberg et du Groenland.

(1) Victor Hugo, *Œuvres complètes*, Océan, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2002, p. 201 et 463.

(2) Lettre de Victor Hugo à sa femme Adèle, Dunkerque, 1er décembre 1837, *in* : Victor Hugo, *Lettres familiales et écrits intimes*, II, 1828-1839, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1991, p. 452-9.

(3) Catalogue établi par René Journet et conservé à la Maison de Victor Hugo.

(4) La Haye, De Hondt, s. d.

(5) Paris, Société de Géographie, 1863.

(6) Paris, Hachette, 1864.

(7) Paris, Hachette, 1854.

– Vous êtes bien heureux !

– Je le serais bien davantage si cette expédition tentait votre mari, et s'il voulait lui prêter le secours de son talent.

– Je crois que l'on peut lui faire une proposition dans ce sens.

– Vous en chargez-vous, Madame ?

– Oui, à une condition… c'est que je l'accompagnerai. »

L'été 1839, Léonie d'Aunet et François-Auguste Biard, le peintre officiel de Louis-Philippe, quittent donc Le Havre et gagnent Hammerfest ; Léonie d'Aunet, déguisée en matelot pour passer inaperçue, et François Biard montent à bord de *La Recherche* où ils se joignent à l'expédition scientifique et géographique au Spitzberg.

Elle rentre à Paris en 1840, auréolée du prestige d'être la première femme à s'être rendue au Spitzberg. C'est au retour qu'en réalité elle épouse le peintre ; mais la mésentente s'installe rapidement dans le couple. L'année suivante, elle rencontre Victor Hugo qui achève alors la rédaction du *Rhin*.

D'après l'avertissement des éditeurs, *Le Rhin* « se compose de trois parties : la partie légendaire (*Pécopin*), la partie historique (la *Conclusion*) et le Voyage proprement dit ». Certaines réflexions et métaphores de la partie légendaire, *Pécopin*, et de la *Conclusion* semblent montrer l'influence des conversations avec Léonie d'Aunet ; les allusions au pôle Nord y sont nombreuses :

*« Il devint docte, car il avait les deux maîtres de toute doctrine : voyage et malheur. Il étudia les faunes et les flores de tous les climats. […] Il vit passer, dans les régions sous-marines, l'*ommastrephes sagittatus *allant au pôle Nord, et l'*ommastrephes giganteus *allant au pôle Sud. »* (8) ; plus loin :

« Il n'y avait à l'horizon que deux ou trois rochers d'une hauteur immense autour desquels volaient les mouettes et les stercoraires, et à travers d'horribles verdures noires on entrevoyait de grandes vagues blanches auxquelles le ciel jetait des flocons de neige et qui jetaient au ciel des flocons d'écume. Pécopin traversait les mélèzes de la Biarmie qui sont au cap Nord » (9).

Dans la *Conclusion* (10), Victor Hugo évoque les ambitions de la Russie et de l'Angleterre :

« Coupez par la pensée, sur le globe du monde, un segment qui, tournant autour du pôle, se développe du cap Nord européen au cap Nord asiatique, […] groupez à l'entour les îles de la Nouvelle-Zemble, Spitzberg, Vaigatz et Kalgouef, Aland, Dagho et Oesel, Clarke, […] : dispersez dans cet espace immense soixante millions d'hommes, vous aurez la Russie. »

Quant à l'Angleterre,

« s'appuyant sur les Bermudes où elle plante son pavillon, elle atteint Terre-Neuve, cette île qui, à vol d'oiseau, a la forme d'un chameau agenouillé sur l'Océan et levant sa tête vers le Pôle. […] Elle allonge le bras et s'approprie d'un coup tout le nord de l'Amérique, de l'océan Atlantique au Grand-Océan, les îles de la Nouvelle-Écosse, le Canada et le Labrador, la baie d'Hudson et la mer de Baffin, le Nouveau-Norfolk, la Nouvelle Calédonie et les archipels de Quadra et de Vancouver, les Iroquois, les Chipeouays, les Eskimaux, les Kristinaux, les Koliogis, et, au moment de saisir les Ougalacmioutis et les Kitègues, elle s'arrête tout à coup : la Russie est là. Où l'Angleterre est venue par mer, la Russie est venue par terre, car le détroit de Behring ne compte pas, et là, sous le cercle polaire, parmi les sauvages hideux et effarés, dans les glaces et les banquises, à la réverbération des neiges éternelles, à la lueur des aurores boréales, les deux colosses se rencontrent et se reconnaissent. »

Le Rhin paraît en janvier 1842, et Victor Hugo envoie à Léonie Biard un exemplaire avec ce galant envoi :

« On voit en vous, pur rayon,
La grâce à la force unie,
Votre nom, traduction
De votre double génie,
Commence comme *lion*,
Et finit comme *harmonie*. »

C'est l'année suivante que débute la liaison de Victor Hugo avec Léonie Biard. Elle sera marquée par le retentissant constat d'adultère, en juillet 1845. Si Victor Hugo, pair de France, échappe à toute poursuite, Léonie, elle, est arrêtée et emprisonnée pour quelques mois.

Treize ans après, Léonie d'Aunet publie ses souvenirs de 1839. Un extrait de son récit de voyage paraît en 1852, dans la *Revue de Paris*, sous le titre de « Voyage d'une femme au pôle arctique, Suède et Norvège ». Cette publication avait inquiété Mme Hugo : de Bruxelles, Victor Hugo l'avait rassurée : « Quant à l'affaire dont tu me parles, je crois que le voyage au pôle Nord peut paraître sans inconvénient aucun dans la revue de Paris en le signant Mme Thévenot D'Aunet. » Le livre paraît chez Hachette en 1854, sous le titre de *Voyage d'une femme au Spitzberg*, et sera constamment réédité (11).

Les allusions aux Esquimaux et au Pôle continuent à émailler l'œuvre de Victor Hugo. Dans *Les Misérables*, l'installation de Gavroche, à l'intérieur de l'éléphant de la Bastille, ce monument installé place de la Bastille sous l'Empire, est comparée « à une tente d'Esquimau » (12). Et les livres préférés de Jean Valjean, les récits des voyages de Cook et de George Vancouver (13) ne sont-ils pas aussi ceux de Victor Hugo ?

Dans *Les Travailleurs de la mer*, les allusions sont nombreuses, mais ont principalement trait au climat : la Durande est prise « dans une vraie banquise de brouillard » (14) ; dans le chapitre « *Un mot sur les collaborations secrètes des éléments* », les « rafales boréales » sont décrites comme « toutes mêlées d'épingles de glace, et ces bises irrespirables refoulent en arrière sur la neige les traîneaux des Esquimaux » ; quant à l'océan, « *il est solide dans la banquise, liquide dans le flot, fluide dans l'effluve* » (15). La situation de Gilliatt sur les roches Douvres trouve aussi sa métaphore dans l'atmosphère polaire : « *La coalition des*

(8) *Le Rhin*, « Légende du beau Pécopin et de la belle Bauldour » ; Victor Hugo, *Œuvres complètes*, Voyages, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2002, p. 179.

(9) *Ibid.*, p. 188.

(10) *Le Rhin*, « Conclusion » ; Victor Hugo, *Œuvres complètes*, Voyages, « Bouquins », p. 387 et 389-90.

(11) Léonie d'Aunet, *Voyage d'une femme au Spitzberg : récit*, Actes Sud, 1995.

(12) *Les Misérables*, IV, 6, 2 ; Victor Hugo, *Œuvres complètes*, Romans II, « Bouquins », p. 759.

(13) *Les Misérables*, V, 5, 6 ; Victor Hugo, *Œuvres complètes*, Romans II, « Bouquins », p. 1095.

(14) *Les Travailleurs de la mer*, I, VI, 4 ; Victor Hugo, *Œuvres complètes*, Romans III, « Bouquins », p. 164.

(15) *Les Travailleurs de la mer*, II, I, 5 ; *ibid.*, p. 202.

« L'Esquimau trouvé noyé dans sa pirogue » « dessiné de mémoire ». Dessin plume et encre brune. Bibliothèque nationale de France, Mss. NAF 13467, f. 13v. (cliché BnF).

forces obscures l'environnait. Il sentait une résolution de se débarrasser de lui. C'est ainsi que le glacier chasse le bloc erratique » (16). Lorsque les vents se déchaînent « *les espaces frémissants subissent leurs voies de fait. [...] Il est midi, tout à coup il fait nuit : un tornado passe ; il est minuit, tout à coup il fait jour : l'effluve polaire s'allume* » (17). Parmi les « *trente-deux vents* », Victor Hugo cite « *le chasse-neige polaire, qui s'attelle aux banquises et qui traîne les glaces éternelles* » (18). À côté de ces multiples allusions, il y a lieu de remarquer un personnage né de l'imaginaire hugolien, le Roi des Auxcriniers :

« *Les ignorants seuls ignorent que le plus grand danger des mers de la Manche, c'est le Roi des Auxcriniers. Pas de personnage marin plus redoutable. Qui l'a vu fait naufrage entre une Saint-Michel et l'autre. [...] Il est rouge quand l'éclair est livide, et blafard quand l'éclair est pourpre. [...] Le Roi des Auxcriniers n'est visible que par mer violente. Il est le baladin lugubre de la tempête. [...] Il se tient tout entier hors de l'écume, et, s'il y a à l'horizon des navires en détresse, blême dans l'ombre, la face éclairée de la lueur d'un vague sourire, l'air fou et terrible, il danse. C'est là une vilaine rencontre* » (19). Comment ne pas y reconnaître ces esprits qui provoquent les tempêtes chez les Esquimaux (20).

La tempête qu'affronte la *Matutina* dans *L'Homme qui rit* est l'occasion d'évoquer sans doute, comme dans *Les Travailleurs de la mer*, les « tourmentes boréales », mais surtout aussi les exploits des grands découvreurs : « *On se tromperait pourtant de croire le naufrage absolument inévitable. Les pêcheurs danois de Disco et du Balesin, les chercheurs de baleines noires, Hearn allant vers le détroit de Behring reconnaître l'embouchure de la Rivière de la mine de cuivre, Hudson, Mackenzie, Vancouver, Ross, Dumont-d'Urville, ont subi, au Pôle même, les plus inclémentes bourrasques de neige, et s'en sont échappés* » (21).

Dans ce contexte, on comprend davantage encore l'intérêt que prend Victor Hugo à la visite de Zierikzée, tandis qu'il découvre, l'été 1867, la Zélande, en compagnie de ses fils Charles et François-Victor, et de Juliette Drouet. À l'Hôtel de ville, la surprise des voyageurs est profonde :

« *Maintenant, je vous donne en mille à deviner ce qu'on trouve dans les salles de cet Hôtel de ville fantasque, et quel est le personnage qui y a élu domicile. [...] Je commence par vous dire que ce n'est ni M. le bourgmestre, ni M. l'échevin ; ce n'est même ni un Hollandais, ni un Zélandais, ni un Ziéricsois. Le personnage qu'on trouve en permanence dans l'Hôtel de ville, c'est un Esquimau.*

Un Esquimau dans sa pirogue, avec son sac de peau de poisson qui le couvre de la tête aux pieds, emboîté et encapuchonné, un Esquimau au complet. Seulement, il est mort.

Vous ne comprenez pas davantage ? L'histoire est fort simple pourtant. Au siècle dernier, des pêcheurs trouvèrent sur la plage qui avoisine la ville un singulier naufragé. Il était assis et enfermé jusqu'à la ceinture dans une étroite embarcation faite d'un tronc d'arbre. Il avait pour tout vêtement une sorte de caban noir luisant et vernissé, fait d'une peau de phoque. Il ne donnait plus signe de vie. On reconnut un Esquimau. La mer l'avait apporté là, dans sa pirogue, du fond des régions polaires. On le trouva digne d'être logé à l'hôtel de ville.

Nous l'avons vu. Est-ce un homme ? est-ce une momie ? est-ce un mannequin ? Je l'ignore. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce fut un Esquimau, c'est-à-dire ce pâle habitant des terres glacées, qui s'incorpore à sa barque et qui manœuvre au milieu des banquises l'éclair-reptile de sa longue flèche de bois. Le centaure a été l'homme-cheval, la sirène a été la femme-poisson : l'Esquimau, c'est l'homme-pirogue. C'est l'effrayante chimère du pôle. Mais quel naufrage que celui-là ! un naufrage qui vous prend dans les glaces et qui vous jette dans un hôtel de ville ! » (22).

Victor Hugo, le lendemain de la visite, a dessiné de mémoire l'Esquimau dans son carnet, et noté avec concision :

« *22 [août] – À 9 h du matin, 2 calèches viennent nous chercher, un char à bancs appartenant à M. Van Maanen, et une calèche appartenant à M. [en blanc dans le*

Le maître de la calèche.

(16) *Les Travailleurs de la mer*, II, III, 4 ; *ibid.*, p. 235.
(17) *Les Travailleurs de la mer*, II, III, 2 ; *ibid.*, p. 255.
(18) *Les Travailleurs de la mer*, II, III, 4 ; *ibid.*, p. 259.
(19) *Les Travailleurs de la mer*, I, I, 4 ; *ibid.*, p. 57-8.
(20) Jean Malaurie, *Hummocks*, I, Paris, Plon, « Terre humaine », 1999, p. 146-7.
(21) *L'Homme qui rit*, I, II, 8 ; Victor Hugo, *Œuvres complètes*, Romans III, « Bouquins », p. 420.
(22) Charles Hugo, *Victor Hugo en Zélande in* Victor Hugo, *Œuvres complètes*, Voyages, « Bouquins », p. 1011-12.

texte]. Nos amis montent dans le char à bancs. Je monte dans la calèche, et nous partons pour Browershaven, qui est à cinq lieues au bord de la mer. [...] M. Van Maanen [...] nous montre de loin la dune où l'on a trouvé il y a cent ans un esquimau noyé dans sa pirogue. Hier nous avons vu dans un compartiment de l'hôtel de ville cette pirogue suspendue près du plafond. Elle est en écorce et ressemble à un long poisson. Au milieu un mannequin figure l'Esquimau noyé. Le mannequin est vêtu des habits du mort en peau de phoques et tient des deux mains les deux avirons. Il est assis dans la pirogue qui se ferme autour de sa ceinture. Cet esquimau avait été ainsi apporté du pôle par l'océan » (23).

D'après ces notes, le kayak (24) était présenté suspendu, comme devait d'ailleurs l'être le kayak miniature réalisé pour l'instruction des enfants royaux à Versailles (25) et non sur un support, tel que Victor Hugo le dessine « de mémoire » ; de plus, l'embarcation ne pouvait être faite d'écorce, mais de peau. Peut-être un autre souvenir de voyage est-il venu s'interposer : dans *Le Rhin*, en effet, tandis que Victor Hugo s'arrache à la contemplation de la cataracte du Rhin et s'apprête à gagner la rive droite du fleuve, il décrit l'embarcation servant à la traversée :

« *On s'aventure pour ce trajet dans un petit batelet charmant, léger, exquis, ajusté comme une pirogue de sauvage, construit d'un bois souple comme de la peau de requin, solide, élastique, fibreux, touchant les rochers à chaque instant et s'y écorchant à peine, manœuvré comme tous les canots du Rhin et de la Meuse, avec un crochet et un aviron en forme de pelle. Rien n'est plus étrange que de sentir dans cette coquille les profondes et orageuses secousses de l'eau* » (26).

La visite de Zierikzée devait sans doute contribuer à inspirer nombre de pages de *L'Homme qui rit*, auquel Victor Hugo travaillait alors, sur les « restitutions de l'océan » (27).

À Hauteville House, Victor Hugo possédait deux maquettes de navires.

L'une avait été acquise en voyage, à Bruxelles, tandis que Victor Hugo commençait à écrire *L'Homme qui rit*. Qualifié tour à tour de « modèle de panse hollandaise », de « petit navire Ruyter », le petit vaisseau, sous l'effet du « grossissement de la rêverie » de l'écrivain, prend vie et nom – la *Matutina* – dans le roman en cours. Contrairement aux « bateaux polaires » réfugiés dans les eaux anglaises (28), la *Matutina* prend la mer un jour de « bise boréale » : « *La tourmente de neige est surtout magnétique. Le pôle la produit comme il produit l'aurore boréale ; [...]*

Les tempêtes de neige sont propres aux latitudes polaires » (29). Le navire heurte un écueil et fait naufrage

M. Van Maanen.

au large des îles anglo-normandes, non sans laisser surnager une gourde fermée porteuse de message, qui refera surface, tel l'Esquimau dans son esquif, des années plus tard.

Avec l'histoire de la seconde maquette, il semble que l'on passe de la fiction romanesque à la réalité. C'est, non plus le modèle réduit d'une panse hollandaise, mais celui d'un trois-mâts, acheté le 10 décembre 1861, à Guernesey. Victor Hugo, le 7 février 1862, note qu'il a eu une « *conversation avec un matelot William Nelson qui restaurera le vaisseau en ivoire* » ; le 3 mars suivant, la maquette est restaurée et installée sur la tablette de la cheminée du salon rouge de Hauteville House. Lorsque Jeanne, la petite-fille de Victor Hugo et l'héroïne de tant de poèmes de *L'Art d'être grand'père*, épouse le docteur Jean-Baptiste Charcot, elle offre à ce dernier le petit trois-mâts.

Le vaisseau d'ivoire prend alors place à bord du *Pourquoi pas ?* et aura (30), en 1936, le destin qu'avait imaginé,

(23) Victor Hugo, *Œuvres complètes*, Voyages, « Bouquins », p. 952.

(24) Ce kayak est aujourd'hui conservé, non plus à l'Hôtel de ville, mais au Maritiem Museum de Zierikzée.

(25) Faisant partie des objets du Cabinet de curiosités, ce kayak est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque municipale de Versailles. Il figurait dans l'exposition présentée à l'occasion du colloque.

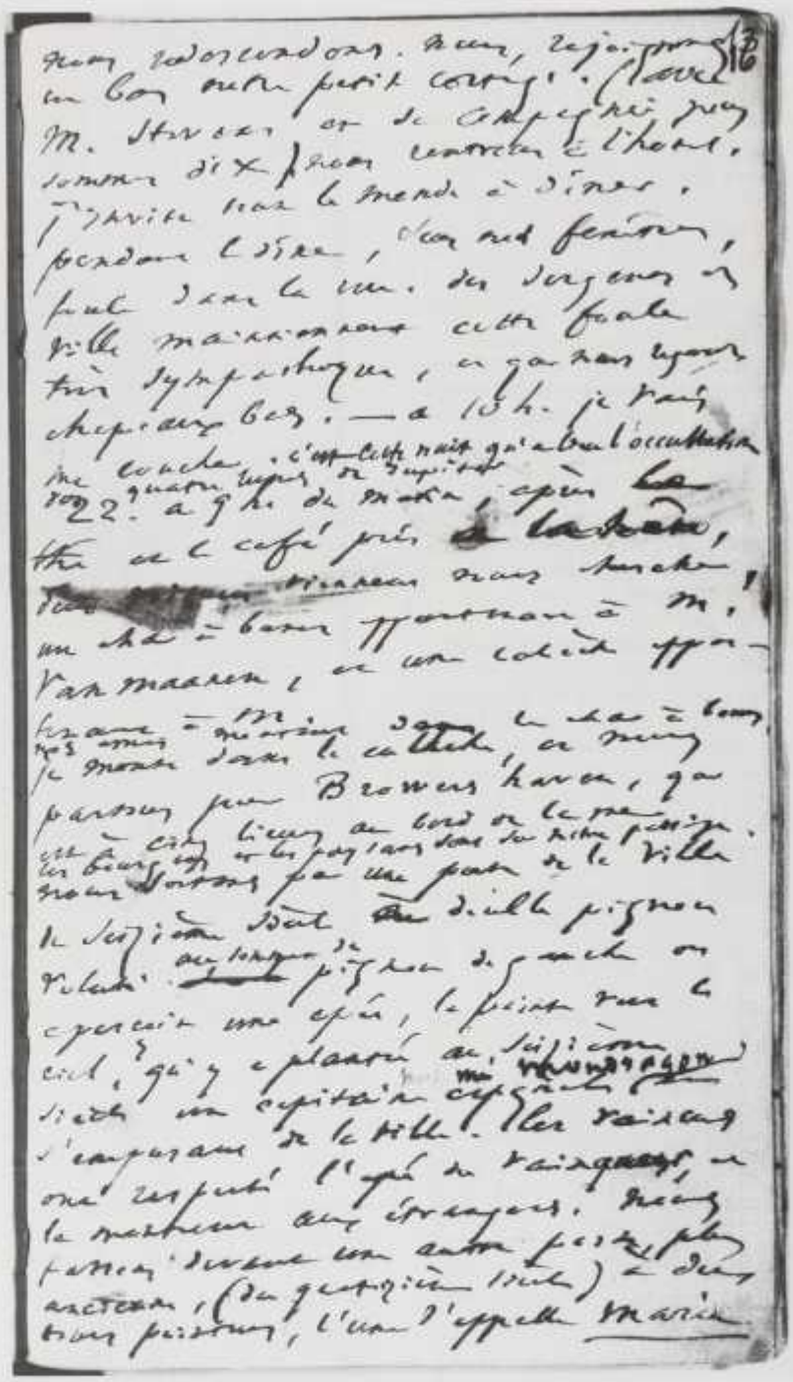
(26) *Le Rhin*, « Lettre trente-huitième » ; Victor Hugo, *Œuvres complètes*, Voyages, « Bouquins », p. 354-5.

(27) *L'Homme qui rit*, II, I, 6, II, V, 2 ; Victor Hugo, *Œuvres complètes*, Romans III, « Bouquins », p. 501-5, 647.

(28) *L'Homme qui rit* ; *ibid.*, p. 378.

(29) *Ibid.*, p. 400-1.

(30) Jean Delalande, *Victor Hugo à Hauteville House*, Paris, Albin Michel, 1947, p. 68-69.



Extrait du carnet de voyage de Victor Hugo.

dès 1866, Victor Hugo pour son autre maquette ; il sombre avec le navire du Dr Charcot, sur les côtes d'Islande, l'*Ultima Thule* (31) des débuts de la création hugolienne.

L'océan rendra-t-il un jour cette maquette, tel l'Esquimau et son kayak à Zierikzée, pour hanter l'imagination d'un autre écrivain-voyageur, d'un autre esquimologue ? ■

(31) *William Shakespeare*, Victor Hugo, *Œuvres complètes*, Critique, « Bouquins », p. 365.

ESKIMOS IN SCOTLAND c. 1682-1924 (1)

by Dale IDIENS

National Museums of Scotland, Edinburgh

ABSTRACT. Eskimos, seen from the Orkney Islands in late 17th century.
Speculation as to how they reached Scottish Waters. In early 19th century Eskimo visitors co-operated with Scots in Arctic exploration, and Eskimos continued to visit Scotland as late as 1924. Surviving kayaks in Scottish collections are in most cases impossible to link with particular Eskimo visitors.

Key-words : Finnmen • Orkney • Greenland • Aberdeen • Eenoolooapik • Edinburg • John Sakeouse • Captain John Ross • Eskimos in Dundee • Kayaks in Scottish collections.

RÉSUMÉ. ***Des Esquimaux en Écosse, 1682-1924.*** *La présence d'Esquimaux à bord de kayaks a été signalée dans les îles Orkney (nord de l'Écosse) dès la fin du XVIIe siècle. Plusieurs hypothèses ont été avancées en ce qui concerne leur origine : venaient-ils du Groenland, de Norvège ou s'étaient-ils échappés après avoir été capturés par des explorateurs ou des baleiniers européens ?*
Au XIXe siècle, plusieurs Esquimaux sont amenés en Écosse par des baleiniers (notamment John Saccheus, qui devait devenir l'interprète de l'expédition de John Ross, 1818).
On retrouve aujourd'hui 16 kayaks dans les collections des musées écossais mais l'origine exacte de chacun d'eux reste mal connue.

Mots-clés : *Finlandais • Orkney • Groenland • Aberdeen • Eenoolooapik • Edimbourg • John Saccheus • Capitaine John Ross • Esquimaux à Dundee • Kayaks des collections écossaises.*

The aim of this paper is to draw together the available information concerning Eskimos who arrived in Scotland between about 1682 and 1924, and to test the evidence for believing that certain kayaks in Scottish collections relate to particular Eskimos and therefore to particular dates.

The earliest references to Eskimos in a Scottish context appear in the late 17th century and concern Orkney, a group of islands of the north coast of Scotland. The Rev James Wallace, minister of Kirkwall on Orkney, writing in about 1688, said:

> *"Sometimes about this country are seen these men they call* finnmen. *In the year 1682, one was seen in his little boat, at the south end of the Isle of* Eda, *most of the people of the Isle flocked to see him, and when they adventured to put out a boat with men to see if they could apprehend him, he presently fled away most swiftly. And in the year 1682, another was seen from* Westra, *and for a while after they got few or no fishes – for they have this remark here, that these* finnmen *drive away the fishes from the place to which they come. These* finnmen *seem to be some of those people that dwell about the* Fretum Davis *a full account of whom may be seen in the natural and moral history of the* Antilles *chap. 18. One of their boats sent from* Orkney *to* Edinburgh *is to be seen in the physitians hall, with the oar and dart he makes use of for killing fish"* (2).

This account was not published in the author's lifetime but issued in 1693, five years after his death, by his son Dr James Wallace who dedicated the work to Sir Robert Sibbald. The first edition was very popular, and in 1700 Dr Wallace published it again in London, this time with some alterations. To the above paragraph by his father Dr Wallace added the following note:

> *"I must aknowledge it seems a little unaccountable how these* finnmen *should come on this coast, but they most probably be driven by storms from home, and cannot tell when they are any way at sea, how to make their way home again; they have this advantage, that be the seas never so boisterous their boat being made of fish skins are so contrived that it can never sink, but is like a seagull, swimming on the top of the water. His shirt he has so fastened to the boat, that no water can come into his boat to do him damage, except when he pleases to untye it, which he never does but to ease nature or when he comes ashore."*

Dr Wallace also remarked that:

> *"There is another of their boats in the church of* Burra *in* Orkney" (3).

A similar description, published a year later in 1701 by the Rev John Brand, adds some further information:

> *"There are frequently* finnmen *seen here upon the coasts, as one about a year ago on* Stronsa *and another within these few months on* Westra, *a gentleman with many others in the isle looking on him nigh to the shore, but when any endeavour to apprehend them they flee away most swiftly; which is very strange, that one man sitting in his little Boat, should come some hundred of leagues, from their own coasts, as they reckon* Finland *to be from* Orkney; *it may be thought wonderful how they live all that time, and are able to keep the sea so long. His boat is*

(1) Reprinted from Christian F. Feest (ed), *Indians and Europe: an interdisciplinary collection of essays*, Aachen Edition Herodot, RaderVerlag, Forum II, 1987.

(2) Rev. James Wallace. *Description of the Isles of Orkney*. Edinburgh, 1693, p. 28.

(3) Rev. James Wallace. *An account of the Islands of Orkney*. London, 1700, pp. 60-1.

made of Seal skins, or some kind of leather, he also hath a coat of leather upon him, and he fitteth in the middle of his boat, with a little oar in his hand and fishing with his lines: And when in a storm he seeth the high surge of a wave approaching, he hath a way of sinking his Boat, till the wave pass over, least thereby he should be overtuned. The fishers here observe that these Finland *or* Finlandmen, *by their coming drive away the fishes from the coasts. On their boats is kept as a rarity in the* Physicians Hall at Edinburgh" (4).

Orkney and Shetland folklore is rich in traditional stories of both finnmen, and Selkie-folk, or sea people, and for some time the strange visitors to Orkney waters were interpreted in terms of that tradition. However, the descriptions of their clothing and boats leaves no doubt that the visitors were Eskimos, and although Wallace, who recorded them first, calls them finnmen, both he and his son believed them to be Eskimos from the Davis Straits, and refer directly to a French source (5) which describes Eskimo dress, kayaks and equipment from the Davis Strait area, and is based upon an account by Captain Nicolas Tunes who took a ship from flushing to the Davis Straits in 1656.

Despite this, speculations that the Orkney visitors might have come from Finland, Lapland, or some other part of Europe, continued to recur in later discussions. Since they had evidently appeared of their own volition, by means of small and fragile craft, it was easier to credit the relatively short journey from northwest Europe to Orkney, rather than the greater distance from Greenland or the Davis straits. "What can these finnmen have been? It is possible Eskimos can have been driven over from Greenland? Or can there have been a substantial basis or actual fact for the traditional Shetland Finns that "came ow'r fra Norraway"? The Burray and Stronsay instances all point that to the *kayaks*, or whatever they were, being driven from the east, and the ones seen off Eday and Westray may, with equal possibility, have come from that quarter. Besides, cape Farewell, the nearest point of Greenland to the Orkneys, is 1,180 nautical miles from the Noup Head of Westray, whilst the Norwegian Coast, at the southern end of Finmarken, is 750, and the nearest point only 240 miles" (6). However, it was generally agreed that skin-covered boats of the type described by Wallace and Brand did not occur in Europe, and *"it is at once obvious to anyone acquainted with the Eskimo kayak that the skills described by Brand and Wallace were nothing else than kayaks"* (7).

Another factor which has served to keep alive the argument for a European source is uncertainty over how long a kayak can stay a float before the skin cover becomes waterlogged and useless. Opinions on this point differ greatly: forty-eight hours is the period which has frequently been referred to (8), although some commentators with first-hand knowledge of Eskimo technical practices aver that a well-greased kayak might, under ideal conditions, function for up to two weeks in the sea (9). Nonetheless, a voyage of over 1,000 miles by kayak, whether deliberately or accidentally undertaken, does not seem to be the most promising explanation for the appearance of the Orkney visitors, although it cannot be entirely ruled out.

A more likely explanation may be connected with kidnapped Eskimos who escaped or were put off homeward-bound European vessels in the North Sea. From the earliest days of European discovery in the Arctic it was common practice for Eskimos to be abducted for examination as 'scientific curiosities'. Frobisher's two expeditions of 1576 and 1577 returned to England with captive Eskimos, as did the ships of John Davis in 1586. In 1605 a Danish expedition took a number of Eskimos, five of whom were exhibited in Denmark. Several prisoners tried to escape and were recaptured, and others jumped overboard, but their curiosity value was such that altogether about thirty Eskimos were kidnapped by Danish, Norwegian and Dutch ships in the first half of the seventeenth century. European intentions, officially at least, were benign, for the charter granted in 1636 to the Greenland Company of Denmark by Christian IV required *"that they annually provide us with a pair of young persons, born in this country, about 16, 18 or 20, whom one could here teach the fear of God, language and literary skills to the salvation and welfare of the said land for all time* (10)."

The Dutch government became so concerned at the high level of abductions that in 1720 a Decree was passed by the *Staten General* prohibiting the murder or kidnapping of Eskimos by Dutch whalers, and more than one scholar has argued that this may well have frightened transgressors, when nearing their home port, into putting their prisoner over the side in order to avoid prosecution by the authorities (11). A well-meaning crew, conniving in such an escape, could have ensured that an Eskimo took his kayak with him, thus having a chance of survival.

This argument may go some way towards explaining not only the Orkney visitors, but also the curious case of the Eskimo who is said to have paddled his kayak into the mouth of the River Don near Aberdeen in about 1700.

The Rev Francis Gastrell, making a tour of the east of Scotland in 1760 remarked in his diary for 12 october 1760 (12), that in King's College Chapel in Aberdeen he saw *"a canoe about seven yards long by two feet wide, which about thirty-two years since was driven into the Don with a man in it who was all over hairy, and spoke a language which no person there could interpret. He lived but three days, although all possible care was taken to recover him"*.

Some twenty years later Francis Douglas saw among the natural and artificial curiosities in the Marischal College in Aberdeen a kayak which is believed to be the same one described in 1760 by Gastrell...

"A canoe, taken at sea, with an Indian man in it, about the beginning of this century. He was brought alive to Aberdeen, but died soon after his arrival, and could give no account of himself. He is supposed to have come from the

(4) Rev. John Brand. *A brief description of Orkney, Zetland, Pightland-Firth and Caithness*. Edinburgh, 1701, pp. 50-1.

(5) Louis D. P. de Poincy. *Histoire naturelle et morale des Iles Antilles de l'Amérique...* Rotterdam, 1658.

(6) David MacRitchie. "Notes on a Finnish boat preserved in Edinburgh". *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*. Edinburgh, 1890, n° 24, p. 358.

(7) Ian Whitaker. "The Scottish kayaks and the 'finnmen'", *Antiquity*, Vol. XXVIII, p. 99.

(8) Reported interview with a Greenlander, Ulrik Lennert (Administrator to Qanaq Eskimos near the American Thule Airbase), *Aberdeen Press and Journal* 26 November 1976.

(9) E. Mikkelson. "Kayakmanden fra Aberdeen", *Grönland*, Copenhagen, 1954, p. 58.

(10) G. Nooter. "*Old Kayaks in the Netherlands*", Mededelingen van het Riksmuseum voor Volkenkunde, Leiden, 1971, n°17, p. 10.

(11) Unpublished diary in the Shakespeare Museum, Stratford-upon-Avon, England.

(12) Francis Douglas. *A general description of the East Coast of Scotland*, Paisley, 1782, pp. 114-5.

Labrador Coast, and to have lost his way at sea. The canoe is covered with fish skins, curiously stretched upon slight timbers, very securely joined together. The upper part of it is about twenty inches broad at the centre, and runs off gradually to a point at both ends. Where broadest, there is a circular hole, just large enough for the man to fit in, round which there is a kind of girth, about a foot high, to which he fixed himself, probably, when he did not use his oar, or paddle; which when he chose it, he stuck into some lists of skin, tied around the canoe, but slack enough, to let in the paddle, and some other awkward ustensils which were found stuck there. The canoe is about eighteen feet long, and slopes on both sides, but the bottom is flat for three or four inches in the middle, and gradually sharpens as it approaches the extremities till it ends in a point (13)."

The information given by Douglas about the Eskimo differ from Gastrell's as he says the canoe was taken at sea, otherwise his account is in accordance with Gastrell although he goes into greater detail in his description of the canoe. Unfortunately the 18th century records of the University of Aberdeen give no further information about the acquisition of the kayak, but in the 19th century catalogue of antiquities there is a reference (14) to an *"Esquimaux canoe, in which a native of that country was driven ashore near Belhelvie about the beginning of the eighteenth century and died soon after landing"*. (Belhelvie is a coastal village just north of the mouth of the River Don). This catalogue also lists another kayak *"new, with darts, paddles etc presented by Captain William Gibbon, Aberdeen, in 1800"*. These two kayaks are very probably the same two now in the University of Aberdeen Anthropological Museum, Marischal College.

Aberdeen also provides one of the best documented, and possibly the happiest cases of an Eskimo visitor about 18 years old who came to Aberdeen in 1839 with Captain Penny of the *Neptune*. By the early 19th century Europeans whalers were beginning to find their known fishing ground less abundant. The Dutch had virtually ceased whaling until well into the 20th century. Penny acquired the services of Eenoolooapik to obtain expert advice on the expected seasonal movements of the whales, and also to assist in mapping areas only partially known to the Europeans (*Figure 1*). Evidently Eenoo agreed willingly to make the journey to Aberdeen and he co-operated fully with Penny and his crew.

Interestingly, the treasury made a grant of £20 to Eenoo while he was in Aberdeen for the purchase of *"whatever might be necessary to establish him in his native country in more comfortable circumstances"* (15), but refused any financial assistance to Captain Penny in his proposal to investigate the accuracy of Eenoo's map turned out to be completely accurate, but the *Bon Accord*, Penny's new ship, was late in arriving at the new fishing ground, and the promised whales had left. Despite this lack of success for the whalers, Eenoo was put off the ship to join his relatives *"amidst the cheers of the crew, with all of whom he was a great favourite"* (16), taking with him a small skiff to carry the immense quantity of European articles he had acquired.

(13) Manuscript Catalogue of Antiquities and Principal Curiosities in the Museum and Library of Marischal College, compiled by Professor William Knight *ante* 1844. MSM. 106. University of Aberdeen Library.

(14) A. MacDonald *A Narrative of some passages in the History of Eenoolooapik*, Edinburgh, 1841, p. 39.

(15) A. MacDonald, *ibid.*, p. 105.

(16) *Edinburgh Evening Courant*, saturday 7 september 1816.

FIGURE 1. Eenoolooapik, in Aberdeen, 1839-40.
(Engraving by James Henderson. Frontispiece to A. MacDonald. *A Narrative of some passages in the History of Eenoolooapik*, Edinburgh, 1841).

This intance of contact between Eskimo and Scot appears to have been of benefit to both sides. Although Eenoo suffered a severe illness in Aberdeen he fortunately recovered, and was returned safely to his own people, as promised.

Another well-known example of an eskimo who enjoyed a co-operative relationship with Scots is John Sakeouse (*Figure 2*), official interpreter on Captain John Ross's expedition to the Arctic in 1818. Sakeouse, from Jacob Sound in the Davis Straits, arrived in Leith, the port of Edinburgh, in 1816 on the *Thomas & Ann*, a Greenland whaler commanded by Captain Newton. Some accounts say that he stowed away, and that he wanted to become a missionnary and to study the art of drawing. Sakeouse was made much of in Leith, and gave kayak demonstrations in Leith Harbour which were reported at length in the Edinburgh press:

"We do not recollect ever to have been so vast an assemblage of persons of all ranks at Leith to witness any public exhibition, as were collected there on Thursday, to see the contest between the Esquimaux youth and the six-oared whale-boat. Not a part of the pier, the windows and roofs of houses, but were crowded; the latter at the imminent risk of many lives. The exhibition commenced at a little before two o'clock, and lasted till half past three. His dexterity in managing his canoe was admirable, and he evidently showed his ability to overcome his opponents in point of

FIGURE 2. John Sakeouse, in Edinburgh 1816-19.
(Contemporary engraving after Amelia Anderson. Below the portrait is Sakeouse in his kayak followed by a description of his kayak demonstration in Leith Harbour. Scottish National Portrait Gallery).

speed, by the advantages he often gave them, and which he has often redeemed. He was very expert in diving, which he did several times, and also in throwing his darts, and stuck the bulb of the beacon with the greatest certainty. He was so fastened into his seat, that he could not fall out, as a drawing, like the mouth of a purse, girds him about the loins, so that, in an instant, he was seen to dive under the water, head down and keel uppermost; again in the twinkling of an eye, he raised himself erect out of the water, and scudded along as if nothing had happened. A raft of wood impeded his progress down the harbour after starting, when, to the astonishment of the spectators he crossed the raft with his canoe, and again launched into the water. His canoe is a very great curiosity, weighing in all 16 Lbs. He rows it by one oar or paddle, and he is so very dexterous in managing it, that he out-sails any boat with six oars. The harbour was crowded with boats, filled with elegantly dressed females. Previous to the exhibition the public had an opportunity of inspecting the canoe and the following curiosities, at a ware-room at the West Dock, viz-Two sea unicorns' horns, the skull of a sea-horse and a bear, the ear of a whale, and the preserved skin of a black eagle. The Esquimaux was dressed in the fashion of his country, from the waist downwards, in undressed sealskin, his jacket of the same, only the undressed side inwards. He is a good looking healthy young men, and apparently very docile. He understands a little English and when he overcomes the method of talking common to his country (a species of whispering), there is little doubt that he may soon become proficient in our language. We were astonished to hear expressions made use of to him on thursday, by some of the crew of the ship which brought him here, exactly the same as we have heard in conversations between natives of the interior of Africa. Happily the whole passed off without any serious accident, though several people fell into the harbour, but were got out safely, completely ducked."

In 1817 Sakeouse went back to the Davis Straits with Captain Newton to discover that his only surviving relative, a sister, had died during his absence, and so he chose to return to Leith with the whaling fleet at the end of the season. Early in 1818 he met Alexander Nasmyth, the Scottish landscape painter, who gave Sakeouse drawing lessons and also painted his portrait (*Figure 3*).

Through the good offices of Nasmyth's friends Sir James Hall, President of the Royal Society of Edinburgh, and Captain Basil Hall, Sakeouse was brought to the attention of the Admiralty, and engaged on Captain John Ross's expedition of 1818 as an interpreter. Ross's narrative of the voyage is peppered with references to Sakeouse who clearly was a most valuable member of the expedition and even provided an illustration of his own for the published account (*Figure 4*). When the expedition returned Sakeouse was sent back to Edinburgh for further instruction, and would doubtless have usefully accompanied subsequent expeditions to the Arctic, but he unfortunately caught typhoid and died in Leith on 14th february 1819. According to the very long obituary in Blackwood's Magazine (1819) which Sakeouse merited, he died a christian, but the whereabouts of his grave is not known, although it is likely to be in Leith.

Eskimos continued to visit Scotland on whaling vessels throughout the nineteenth century and even later. In Dundee there are records of seven or eight separate visits by Greenland Eskimos between 1873 and 1924 (17). They were Ock-o-kok (*Figure 5*), and Uno-Atwango (*Figure 6*) brought by Captain Adams in about 1873; an Eskimo (me not known) brought by Captain Allen of the *Ravenscraig* in 1875; Olnik brought in 1885 or 1886; Shoodlue (*Figure 7*) brought by Captain Milne in 1895; Billy the Yak, brought by Captain Murray of the *Active*, in 1905; Kinnewatchee-me-Uttuk, also brought by Captain Murray in 1907; and Nowyabek, brought by Captain John Pearson in 1924.

It is unlekely that any of these Eskimos were coerced into living their homes and their motive for visiting Scotland seems to have been sheer curiosity, although Kinnewatchee-me-Uttuk came to learn the art of cutting mica. They each stayed for a short time – the period of one winter season – until the whaling ship that brought them returned to Greenland. (Ock-o-kok was to have returned, but unfortunately died). Most of them lived in local boarding houses and were exhibited in Dundee music halls to raise money to pay for their keep. The best known and most popular of them all was Shoodlue, who was a priest or medecine man from Black Lead Island, Cumberland Sound. He and Captain Milne had known each other for many years and Shoodlue asked if he could visit Scotland for a season. Because of his long contact with whalers he understood English fairly well and could speak a little. He lived in the Sailor's Home while in Dundee Harbour

(17). *Peoples Journal*, ibid.

FIGURE 3. John Sakeouse, in Edinburgh 1816-19. (Oil painting by Alexander Nasmyth. Scottish National Portrait Gallery).

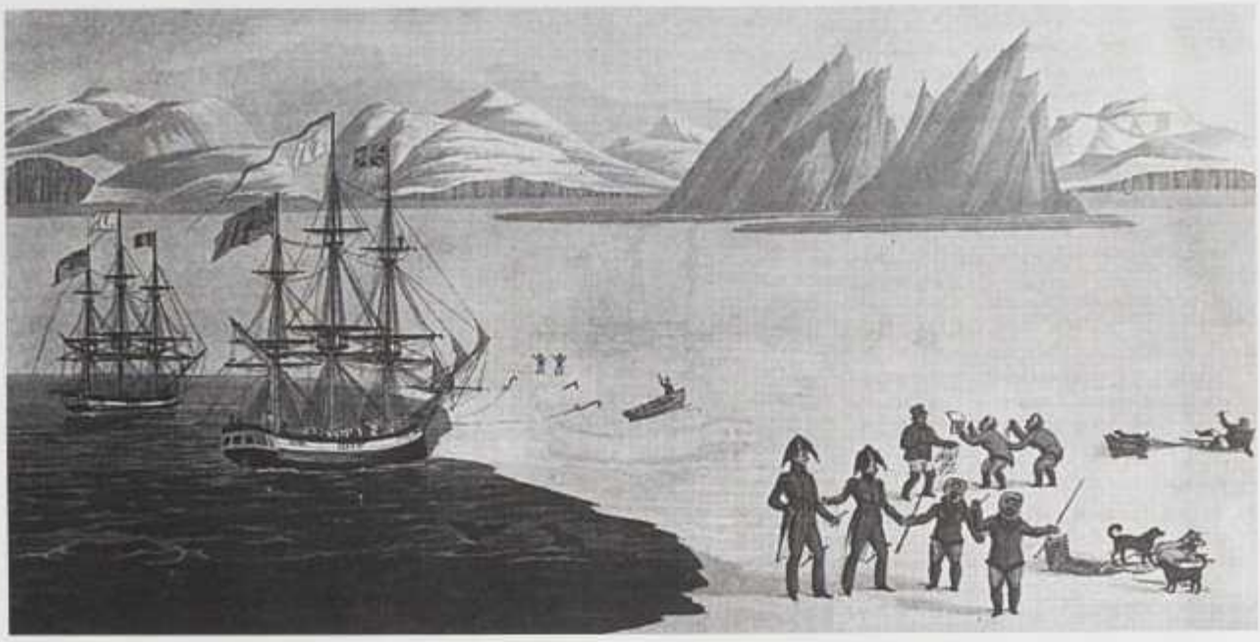


FIGURE 4. First communication with the natives of Prince Regents Bay, as drawn by John Sakeouse and presented to Capt Ross August, October 1818. (Ross, J. *Narrative of Voyage of Discovery*..., London 1819, facing p. 88. Original watercolour in the British Museum).

FIGURE 5. Ock-o-kok, in Dundee c. 1873-74. (Dundee Central Library).

"and Mr Ritchie made some money by exhibiting him all over the country. He gave an exhibition in his canoe at the tidal basin of Dundee Harbour and also gave an entertainment with his medodeon at a social meeting in the Hillbank Hall. Baillie Forwell and Rev John Macpherson were present at that memorable entertainment, the latter gentleman – I remember well – scowling the whole time, as he could not stand instrumental music. It was Captain Milne who brought Shoodlue from his home on Cumberland Gulf (18)." Shoodlue was still well-remembered in Dundee some thirty years later as the champion marmalade-eater of all time (Dundee used to be famous for the making of marmalade jam).

The written evidence for Eskimos in Scotland spans some 240 years, but the material evidence is harder to identify and assess. The question is: can any of the surviving kayaks in Scotland be associated with known Eskimos? It appears that many Eskimos arrived in Scotland with their own dress, kayaks and hunting equipment. The kayaks especially exciting much interest among Scots, themselves a sea-going people, so one would expect some of the early examples to be retained in scottish collec-

(18) W. C. Souter. The story of our kayak and some others. Being the presidential address to the Aberdeen Medico-Chirurgical Society, Aberdeen, 1934, p. 13.

FIGURE 6. Uno-Atwango, in Dundee c. 1873-74. (Dundee Central Library)

tions. However, Scots whalers and explorers also brought back kayaks from expeditions to the Arctic and now, with only a very few exceptions, if no longer possible to distinguish between these two categories. The current state of information regarding kayaks in Scotland is as follows.

In 1933 W. C. Souter listed eighteen kayaks in Scotland (out of a total of thirty-three in Great Britain). There were three in Dundee (one a frame only); six in Edinburg (four in the Royal Scottish Museum, one in the Royal College of Surgeons, and one in Dreghorn School, Colinton); three in the Hunterian Museum, Glasgow; three in Aberdeen (one in the Marischal College, one in the Medico-Chirurgical Society, and one brought back in 1932 by Captain Watson of the *Lord Talbot*); and one each in the museums of Inverness, Montrose and Peterhead (19). Today there are sixteen kayaks in Scotland. Losses in the past fifty years have been the 'Lord Talbot' kayak which was disposed of in 1939 from the church in which it was stored, the Inverness kayak which was written off about twenty years ago, the kayak listed from Dreghorn School, Colinton (Souter gave no data for this kayak, and the Dreghorn School no longer exists), and two kayaks (one a frame only) from Dundee. The museum in Dundee still has two kayaks but one was transferred from Montrose in 1958. Additional kayaks are

(19) W. C. Souter, *ibid.*, p. 19.

FIGURE 7. Shoodlue, in Dundee 1895-96. (Dundee Central Library)

one in Marischal College, Aberdeen, (presented by Captain Gibbon in 1800 but not known to Souter), a Greenland example (1984.277) in the Royal Scottish Museum (transferred from the University of St Andrews and unknown to Souter), and a kayak with paddle and hunting equipment (A.804 a-m) recently added to the collections of the City Art Gallery and Museum, Glasgow, which was made by Eskimos at Igdlorssuit, West Greenland, in 1959 for a Scottish student in anthropology, Kenneth Taylor.

All sixteen kayaks can be attributed, on the basis of either surviving documentation or formal characteristics, to the region of Greenland and the Davis Straits. Dating them is more difficult, and much effort has been devoted to the task of trying to link particular kayaks to particular Eskimos, especially in the case of the early visitors to Scotland. Unfortunately there is no real proof in a single instance to justify such a relationship. The most acceptable case for an early kayak is the example (576) believed to be from West Greenland in the Anthropological Museum of the University of Aberdeen. The weight of evidence linking this kayak to the Eskimo who arrived either in the mouth of the River Don or on the coast nearby in about 1700, although circumstantial, is strong. Souter suggested that the kayak belonging to the Medico-Chirurgical Society in Aberdeen (and now hanging in their modern rooms in the Medical School at Foresterhill, Aberdeen),

might have been the one Eenoolooapik had with him in Aberdeen in 1839 (20). However Eenoo took his kayak with him when he returned to the Arctic on the *Bon Accord* in 1840 (21) and it seems unlikely that he would have arrived in Scotland with two kayaks.

The kayak that Dr James Wallace said was in the church at Burray in Orkney about 1700, disappeared long ago, and certainly by 1883 (22). The search for the Orkney kayak, which was sent to Edinburgh in the late 17th century for exhibition in the College of Physicians is also a lost cause, although it has occupied many. According to Wallace the kayak was sent to Edinburgh "*with the oar and dart he makes use for killing fish*" in about 1688. It seems that the kayak was obtained for the College of Physicians through the good offices of Sir Robert Sibbald, to whom Dr James Wallace dedicated the second edition of his father's book *Description of the Isles of Orkney* in 1700 stating that the materials were collected by his father at Sir Robert Sibbald's request. Sibbald was a noted physician and naturalist, first President of the Royal College of Physicians, and Geographer to Charles II. Both Sibbald and his friend and fellow-physician Sir Andrew Balfour were keen collectors of natural and scientific curiosities. When Balfour died in 1694 his collection was sold for £400 to the Town Council of Edinburgh for exhibition in the College of Edinburgh (later to become the University of Edinburgh) as the *Museum Balfoureanum*. The catalogue of this collection as listed in the Minutes of the Town Council for 10 may 1695 includes, beneath a heading "Without the Presses", the entry "A Finman's boat from Orkney. Vid. Nat: et Mor Hist: des Antilles". Two years later Sibbald presented his own collection to the College, and the *Museum Sibbaldiano* joined the *Museum Balfoureanum*, although clearly there had been some interchange between the collections of the two colleagues before them.

For some reasons the Finman's boat was not transferred immediately to the College of Edinburgh despite being catalogued in 1695, for the minute book of the College of Physicians for 24 september 1696 reads "*The qlk day the college considering that dr Balfours curiosities are all in the College of Edinburgh and amongst them the boat belonging to the College of Physicians and that the same boat is likely to be lost they having no convenient place to keep it doe give the sd boat to the College of Edinburgh ther to be preserved and yt be insert there yt its gifted by the royal College*". Unfortunately, as MacRitchie notes (23), no trace of any acknowledgement of this transfer can be found in the records of the Town Council, which managed the University at this period, or in the records of the University itself, and although there are several published references in the eighteenth century to the importance of the museum collections of the University, no specific is made of the kayak. For example, Daniel Defoe, writing anonymously: "*a curious and noble Museum... It contains a vast treasure of curiosities of art and nature, domestic and foreign from almost all parts of the world... that are not to be found either in those of the Royal Society at London or the Ashmolean at Oxford* (24)." But despite its importance the museum suffered considerable neglect during this period and much of the great collections of Balfour and Sibbald were lost (25). The Town Council apparently suspected some keepers of the museum collections of having sold off specimens for their own profit, and on electing Dr John Walker, professor of natural history, as keeper in 1779, the Council required him "*within three months after the date of his Commission make up and deliver in to the Clerks hands a full list or inventory of all curiosities or rarities belonging to the said University* (26)." This inventory, delivered to the town council on 22 march 1780 (27), is the first known catalogue of the Museum since those of Balfour and Sibbald almost a century earlier, and although a number of ethnological items are listed there is no mention of the Finman's boat, which must have been lost or destroyed either before transfer to the University (as the College of Physicians feared it might be), or subsequently, and certainly prior to 1780. The Greenland kayak in the collection of the Royal College of Surgeons in Edinburgh, sister-institution to the College of Physicians, has been put forward as an alternative candidate for the Finman's boat. But there is no documentary evidence to support such a theory, and the kayak itself appears to be a 19th century example.

When the University Museum collection was finally transferred to the Museum of Science and Art (now the Royal Scottish Museum) in 1865 there were three kayaks in the collection. Only two of these kayaks, UC. 764 and UC. 765, survive, the third UC 763, having been written off soon after transfer. Regrettably, no information from the University accompanied the kayaks to the Museum of Science and Art and nothing is known about them. These kayaks must have come into the University collection after 1780 and may therefore be associated with later Eskimo visitors to Scotland, such as John Sakeouse for example, who is likely to have had his kayak with him in Edinburgh when he died in 1819.

With the exception of the 18th century River Don kayak in Aberdeen, and a kayak in the Hunterian Museum, Glasgow, which was brought back on a whaling ship in 1787, there is no evidence that the majority of kayaks in Scottish collections are not 19th century examples, unless future research on materials and construction can suggest otherwise. As Nooter (28) emphasises in his study of early kayaks in Dutch museums, there is unsufficient data available concerning the technical development of kayaks. The limited documentary evidence, which has been extensively overhauled by numerous writers, cannot take us further than the level of assumption. ■

(20) A. MacDonald, loc. cit., p. 78.

(21) J. R. Tudor, *The Orkneys and Shetland: Their Past and Present State*, London, 1883, p. 341.

(22) David MacRitchie, loc. cit., p. 361.

(23) *A gentleman. A tour through the whole island of Great Britain*, London, 1748, fourth edition, vol. IV, p. 79.

(24) T. Pennant, *A tour in Scotland (Part II) Vol. III.*, London, 1790, p. 247.

(25) Edinburgh town council minutes, 3 november 1779, p. 139.

(26) Edinburgh town council minutes, 22 march 1780, p. 316.

(27) Personal communication from Dr Euan MacKie, Hunterian Museum, University of Glasgow. It is not clear which kayak of the three in the Hunterian Museum is the earliest.

(28) G. Nooter, loc. cit., p. 72.

VOYAGES DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE DU NORD, EN SCANDINAVIE, EN LAPONIE, AU SPITZBERG ET AUX FEROË, DURANT LES ANNÉES 1838, 1839 ET 1840

par Einar-Arne DRIVENES

Université de Tromsø, Norvège

RÉSUMÉ. Entre 1838 et 1840, la corvette *La Recherche* effectue une expédition en Scandinavie dont la mission était principalement d'ordre scientifique : observations géologiques, zoologiques, botaniques, physiologiques et, plus accessoirement, quelques études en sciences humaines. Paul Gaimard, médecin de la Marine et naturaliste, était à l'origine de cette entreprise qui représente un des premiers exemples de coopération scientifique internationale puisque dix chercheurs scandinaves y participaient.

Mots-clés : Scandinavie • Corvette *La Recherche* • Paul Gaimard • Marine • Coopération scientifique internationale • Expédition scientifique • Îles Feroë • Nord de la Norvège • Finnmark • Spitzberg.

ABSTRACT. ***Between 1838 and 1840, the corvette* La Recherche *carried out three scientific expeditions to Feroe islands, northern Norway, Finnmark and Svalbard.*** *The pioneer and organisator of this program was Paul Gaimard, a naval doctor and naturalist. The aim of these expeditions was to collect scientific data in geology, zoology, botany, physiology and eventually human sciences (ethnography of the Lapps). It represented one of the first examples of international scientific cooperation as ten scandinavian specialists took part in it.*

Key-words : *Scandinavia* • Corvette La Recherche • *Paul Gaimard* • *The navy* • *National scientific cooperation* • *Scientific expedition* • *Feroe islands* • *Northern Norway* • *Finnmark* • Spitsbergen.

« Par cette belle entreprise, la France a inauguré l'ère des explorations scientifiques dans l'Arctique et a donné un exemple fécond que les autres nations maritimes ont suivi, mais qu'elle-même a oublié. »

Charles Rabot [1]

Le 13 juin 1838, la corvette *La Recherche* quitte le port du Havre pour se diriger vers le nord, avec, à son bord une commission scientifique chargée par le ministre de la Marine française de procéder à des observations scientifiques.

La commission est dirigée par le Français Paul Gaimard, médecin de la Marine et naturaliste. Aux scientifiques français se joignent des savants danois, norvégiens et suédois. Pendant trois années, *La Recherche* effectuera trois expéditions d'été aux îles Feroë, dans le nord de la Norvège, dans la mer Blanche et à Arkhangelsk. Quelques chercheurs passeront l'hiver 1838-1839 dans le Finnmark, pendant que d'autres voyageront en Norvège, Suède, Finlande, Danemark et Russie.

MOTIVATION, HISTOIRE DE LA RECHERCHE ET COOPÉRATION INTERNATIONALE

Il convient tout d'abord de replacer cette expédition dans son contexte historique : qui en prit l'initiative et quels en étaient les objectifs ? Les historiens ont attaché peu d'importance à ces questions, privilégiant l'étude des rapports de l'expédition et négligeant les archives. L'étude détaillée du programme de recherche de la commission nous renseigne, dans une certaine mesure, sur les motivations et les objectifs. Les travaux préparatoires du programme de recherche mettent en lumière, en particulier, le caractère international de cette entreprise. Nous n'insisterons pas sur son déroulement et ses résultats dont l'accès est aisé au travers des rapports connus de la commission.

L'EXPÉDITION OUBLIÉE PAR LA FRANCE

L'Expédition de *La Recherche* semble méconnue dans son pays d'origine, la France, où aucun ouvrage ne lui est, à ma connaissance, consacré [2] en dépit de l'importance de ses résultats [3].

L'expédition n'est généralement pas plus mentionnée dans les ouvrages généraux consacrés aux expéditions scientifiques dans l'Arctique [4]. Peut-être n'a-t-elle pas été considérée en tant qu'expédition polaire ou a-t-elle été oubliée ; difficile à dire, aucune définition des termes « recherche arctique » ou « expédition polaire » n'étant donnée dans les ouvrages de référence.

DÉLIMITATION DE L'ARCTIQUE

L'initiative de cette expédition s'inscrivait dans le même esprit que les expéditions anglaises de la même époque. Une grande partie du travail de recherche de l'expédition peut être considérée comme « arctique ».

Nous distinguerons ici les « territoires du Nord » et l'« Arctique » : les territoires du Nord désignent le nord du Cercle polaire, terre et mer, l'expression « arctique » concerne la mer et la terre au nord du 10° isotherme de juillet (limite septentrionale des arbres).

Quant à la recherche arctique, il est plus difficile d'en donner une définition géographique. Dans le secteur arctique de la Scandinavie, la plupart de ceux qui exploitaient les ressources naturelles étaient originaires des zones subarctiques. La recherche en ethnohistoire et anthropologie arctique concerne souvent des sociétés situées en dehors de l'Arctique. C'est également vrai pour la seule population scandinave qui, selon la tradition, est considérée comme une population arctique : les Sames. Il faut ajouter que la recherche scientifique est très souvent localisée en dehors de l'Arctique.

L'« EXPÉDITION DE *LA RECHERCHE* » DANS L'HISTOIRE DE LA RECHERCHE

L'Expédition de *La Recherche* est intéressante à plus d'un titre. Pour l'historien de l'université la plus septentrionale de la Norvège que je suis, cette expédition a fourni des informations précieuses sur l'histoire en général et celle de l'extrême-Nord en particulier. Tous les spécialistes de l'histoire locale du nord de la Norvège connaissent l'« Expédition de *La Recherche* » ou « Expédition Gaimard ». De nombreux récits de voyage lui ont été consacrés qui, ajoutés à d'autres récits analogues de la même période, ont contribué à une meilleure connaissance des territoires septentrionaux [5]. Mais ce sont peut-être les dessins effectués au cours de l'expédition qui sont les plus révélateurs pour nous.

Il s'agissait de la première grande expédition de recherche interdisciplinaire, de la Norvège au Finnmark et des espaces marins situés entre le Svalbard et le nord de la Scandinavie. Pour la première fois, on tentait de réunir une documentation scientifique sur ces espaces, à une époque où les zones côtières du nord de la Scandinavie connaissaient une période de prospérité économique et démographique, liée principalement à l'exploitation des ressources naturelles. L'expédition constitue à ce titre un élément intéressant de l'expansion européenne dans les territoires arctiques.

L'entreprise s'était donné une dimension internationale. Aux côtés des chercheurs scandinaves, Paul Gaimard avait engagé de nombreux savants européens renommés. L'exploration arctique, dans les années 1870, a marqué un tournant dans l'histoire de la coopération scientifique internationale [6]. Le premier témoignage de cette coopération fut, en 1882, l'Année Polaire internationale [7].

L'expédition, collaborant avec des chercheurs scandinaves, fait donc partie de l'histoire de la recherche de ces pays. Plusieurs parmi les meilleurs naturalistes nordiques ont participé ou se sont engagés dans cette expérience. Les documents et les archives de l'expédition apportent le témoignage des travaux de ces chercheurs dans les territoires septentrionaux et l'Arctique, avant que les Scandinaves ne se lancent eux-mêmes dans l'exploration avec les grands pionniers : Nordenskjold (Suède) et Nansen (Norvège) [8].

L'Université de Tromsø porte un intérêt particulier à cette expédition, car elle marque le début des recherches sur l'aurore boréale au nord de la Norvège, domaine scientifique qui l'intéresse tout particulièrement.

L'expédition permet également d'étudier les interactions entre recherche et politique. Le responsable de l'expédition était, en effet, en étroite relation avec les autorités politiques françaises et nordiques. Cette période était dominée par les grandes expéditions anglaises maritimes et scientifiques en Arctique. L'intense activité de la Grande-Bretagne était essentiellement militaire [9] et on peut se demander si l'Expédition de *La Recherche* ne témoigne pas aussi des intérêts que portait un autre grand pays européen aux territoires septentrionaux.

Dans le domaine arctique, la première moitié du XIXe siècle fut caractérisée par des expéditions maritimes à caractère résolument scientifique. Ce fut la Marine anglaise qui joua sans aucun doute le rôle le plus important, avec, en particulier, les expéditions dirigées par Sir William Edward Parry, John Ross et John Franklin.

M. Kirwan, dans son ouvrage sur l'exploration polaire (1960), a montré la portée des progrès de la science et de la technologie sur la recherche polaire au XIXe siècle. Les plus importantes innovations technologiques – le passage de la voile à la vapeur, l'utilisation du fer dans la construction navale, le télégraphe, etc. – ne virent le jour que dans la dernière moitié du siècle. Cependant, on voit apparaître dès la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle, un intérêt accru pour la documentation purement scientifique des « zones blanches » de la terre. Des associations se consacrant à l'exploration géographique se créent, telles l'Association africaine (Angleterre 1788), l'Association palestinienne (Angleterre 1804), la Société de Géographie de Paris (1821), la Gesellschaft für Erdkunde (Berlin 1828) et la Société géographique de Londres (1830).

Ces associations étaient plus orientées vers les sciences appliquées que les anciennes académies scientifiques nationales. Il devint primordial d'acquérir des compétences pratiques (celles des capitaines des flottes baleinières et de chasses au phoque). Tandis que les académies nationales scientifiques demeuraient les organes consultatifs des autorités pour les questions d'ordre scientifique, ces associations jouaient un rôle capital de conseil pour l'équipement et la mise en œuvre des expéditions.

Elles contribuaient également à une spécialisation scientifique accrue et à la divulgation des résultats scientifiques auprès d'un large public, permettant ainsi aux expéditions de gagner en reconnaissance et en popularité.

La connaissance scientifique était bien sûr l'un des principaux enjeux de ces expéditions mais il convient d'y ajouter des motifs économiques, politiques et nationalistes. La création de la Société de Géographie de Londres reposait sur la nécessité d'acquérir des connaissances plus précises dans le domaine de la géographie physique et humaine. En tant que grande puissance, la Grande-Bretagne s'appuyait sur des raisons économiques et politiques. Au cours de la première moitié du XIXe siècle, la Grande-Bretagne était, on l'a vu, très active dans le domaine de l'exploration polaire, répondant aux ambitions des deux autres grandes puissances intéressées par ces espaces : la Russie et les États-Unis [10]. Pour cette raison même, l'activité anglaise dans la première moitié du XIXe siècle s'est concentrée autour de la partie arctique du Canada, la côte ouest du Groenland et enfin l'espoir de réaliser le vieux rêve de découvrir le passage du Nord-Ouest.

Mentionnons un autre aspect des expéditions polaires dans les années qui suivirent les guerres napoléoniennes : elles furent particulièrement maritimes et plus spéciale-

ment britanniques. Si la « liberté des mers » comme la proclamait l'Angleterre était une réalité, il convenait d'explorer les espaces marins jusqu'alors inconnus. La marine britannique en prit donc la responsabilité, se chargeant elle-même de maintenir et de garantir cette « liberté des mers ».

Selon Kirwan [6-10], les expéditions polaires changèrent de caractère dans la dernière moitié du XIXe siècle, du fait, sans doute, des nouvelles technologies de communication. Les grandes expéditions nationales de la Marine furent remplacées par deux autres types d'expéditions. On vit ainsi apparaître une série d'expéditions polaires mineures et plus individualistes dont la motivation reposait le plus souvent sur le goût de l'aventure et de la conquête. Par ailleurs, d'autres expéditions strictement scientifiques, accordant peu d'importance à de nouveaux territoires, furent organisées pour la plupart sur terre et sur la banquise. Vers 1880, les premières tentatives de coopération internationale dans le domaine polaire virent le jour, dans le cadre notamment de la Première Année internationale polaire de 1882. C'est dans ce deuxième type d'expérience qu'il faut ranger l'expédition française.

L'EXPÉDITION DE SAUVETAGE DEVIENT UNE EXPÉDITION DE RECHERCHE

Mais quel était l'objectif premier de cette expédition en Scandinavie ? De 1834 à 1836, la Marine française lança une expédition pour retrouver le bâtiment français *La Lilloise*, disparu entre l'Islande et le Groenland au cours de l'été 1833. *La Lilloise*, commandée par Jules de Blosseville, avait été chargée d'étudier l'est du Groenland, en parallèle avec une mission de garde-pêche des bâtiments français. En 1835, deux naturalistes, Paul Gaimard et Eugène Robert, décident de se joindre à l'expédition et d'effectuer des recherches scientifiques en Islande tandis que le navire français entame les recherches. On ne trouva pas *La Lilloise*, mais les travaux de recherche s'avérèrent si fructueux que Gaimard réussit à obtenir une extension du programme scientifique, l'année suivante. Il parvint également à convaincre le ministre de la Marine, l'Amiral Duperré, de nommer une Commission scientifique d'Islande et du Groenland, dont il serait lui-même président et responsable des disciplines de zoologie, médecine et statistique. Les autres participants sont Victor Lottin, responsable des recherches astronomiques, physiques et magnétiques ; Eugène Rover, pour la géologie, la minéralogie et la botanique ; Xavier Marmier pour l'histoire, la linguistique et la littérature, enfin, Louis Bevalet et August Mayer, dessinateurs de l'expédition, sans oublier le météorologue Raoul Angles qui n'a laissé aucun rapport écrit [11].

ÉTUDE DES ARCHIVES

L'expédition dans les pays scandinaves, de 1838 à 1840, fut un prolongement direct des expéditions de 1835 et 1836. Une lettre datée du 22 mars 1837 révèle que Gaimard, Robert et Marmier préparaient un voyage à Copenhague et à Christiania (Norvège) dont le but était de rassembler des informations supplémentaires sur l'Islande et le Groenland. Ils pensaient collecter des informations en visitant les grandes bibliothèques de Norvège et du Danemark qui, du point de vue historique, étaient les plus proches de l'Islande et du Groenland, et prendre contact avec les spécialistes de ces régions [12]. Selon cette lettre et la correspondance ultérieure, ce voyage était nécessaire avant la publication des rapports d'expédition en Islande et au Groenland. La commission, par l'intermédiaire de Gaimard, était à l'origine de ce projet de voyage. Tout en craignant que la publication dont le ministère de la Marine avait la responsabilité n'en soit retardée, le ministre approuva formellement le voyage qu'il jugeait nécessaire, à condition que le séjour soit aussi bref que possible et que Paul Gaimard participe lui-même à la « publication de l'ouvrage » [13]. Le ministre donna enfin son accord fin juin 1837 et Xavier Marmier et Eugène Robert partirent pour le Nord en 1837, tandis que le départ de Paul Gaimard était reporté plusieurs fois, entre autres en raison du décès de l'un de ses frères. L'autre préoccupation de Gaimard était certainement l'extension des recherches en Scandinavie [14]. Il semble que les savants envisageaient un voyage plus étendu au nord de l'Europe avant l'approbation du ministre de la Marine [15].

Il était aisé pour Paul Gaimard d'argumenter en faveur d'une extension du voyage en se référant aux directives données par les ministères et en particulier celui de la Marine. Ces directives (voir ci-après) et surtout les réponses données par les institutions scientifiques françaises auxquelles Gaimard s'était adressé, lui donnèrent une liberté plus grande encore. Celles-ci envisageaient une expédition de recherche particulière en Scandinavie, qui porterait essentiellement sur les régions les plus septentrionales. C'est la raison pour laquelle Gaimard, à la fin octobre, proposa une expédition en Scandinavie et au Spitsberg. Il sut manœuvrer habilement en faisant valoir qu'il s'agissait uniquement de l'extension d'un projet déjà approuvé :

« Projet d'un Voyage par terre au Cap Nord, suivi d'une Excursion au Spitzberg »

Paris, 21 octobre 1837

Amiral,

J'ai l'honneur de soumettre à votre Excellence le projet d'un voyage par terre au Cap Nord, suivi d'une excursion au Spitzberg.

Ce n'est point à proprement parler un Voyage nouveau, mais seulement une extension donnée à celui que vous m'avez autorisé à faire en Norvège, dans le but de comparer ce pays, sous tous les rapports, à l'Islande qui lui doit ses habitants. Avant de soumettre ce projet à votre Excellence, j'ai recueilli l'opinion des juges les plus compétents. Le Bureau des Longitudes, le Muséum d'Histoire naturelle, les physiciens, les naturalistes et les médecins les plus distingués de l'Institut l'ont tous approuvé, d'une voix unanime » [16].

Le ministre de la Marine, M. Rosamel, fit rapidement connaître sa décision et, avant la fin du mois, il s'adressa au roi en recommandant une subvention et lui demanda de contribuer à l'acquisition des instruments de recherche nécessaires. Le ministre proposa que le dessinateur Mayer et les naturalistes Lottin et Bravais se joignent à l'expédition. A. Mayer et V. Lottin avaient participé au voyage de

1835, tandis qu'Auguste Bravais, officier de Marine, astronome et physicien, était nouveau. Plus tard, le botaniste Charles Martins se joignit à la commission. P. Gaimard désirait également inclure Raoul Anglès et Louis Bevalet qui firent ainsi partie de l'expédition de 1838.

L'expédition se composait donc de ces neuf Français [17] et de dix savants scandinaves (voir *infra*). En 1839 et 1840, des changements intervinrent que nous n'évoquerons pas ici [18].

La lettre de Paul Gaimard à l'ambassadeur suédois, datée de décembre 1837, montre le vif intérêt du roi Louis-Philippe [19] pour l'expédition, il mena lui-même des expériences lors de son voyage dans le nord de la Scandinavie [20] mais il ne semble pas qu'il ait lui-même pris l'initiative de recherche dans les territoires du Nord.

> *« ... a reçu de Sa Majesté Louis-Philippe l'approbation la plus gracieuse et la plus complète. Le Roi a trouvé ma demande trop modeste et il veut lui-même nous donner ses instructions particulières sur la Norvège et la Laponie qu'il a visitées en 1796 »* [21].

En automne 1837, la décision de principe était déjà prise : une grande expédition d'étude et de recherche s'effectuerait en Scandinavie et au Svalbard. L'ambition et le territoire à couvrir par cette expédition s'étaient considérablement accrus, en comparaison du projet de voyage du printemps 1837 : ce qui, initialement, n'était que la conclusion des expéditions islandaises, devint une véritable expédition de recherche. Les sources consultées démontrent le rôle décisif de la commission scientifique de l'expédition de 1836, sous la direction de Gaimard, dans l'aboutissement de ce projet.

LES MOTIFS DE L'EXPÉDITION

Il semble difficile de définir l'ensemble des motifs et les raisons profondes de ce projet. D'une part, beaucoup d'acteurs sont en jeu et on y trouve mêlés des objectifs scientifiques, documentaires, d'information administrative et des intérêts politiques supérieurs. En outre, la documentation concernant le programme est vaste et difficile à cerner.

La correspondance de Paul Gaimard constitue le matériau le plus important et le plus riche susceptible de nous éclairer sur le but et le programme de l'expédition. Certaines lettres sont capitales (voir *infra*). Dans les archives de Gaimard, se trouve également une lettre du ministre de la Marine au roi sur le projet [22] et, dans les archives de l'expédition elle-même, des lettres fort intéressantes de ce point de vue [23].

Les documents les plus marquants sont les « instructions » données à P. Gaimard par les institutions et les personnalités contactées à propos du voyage. Elles ont été publiées et comprennent environ 550 pages dont la plupart concernent le voyage en Scandinavie. On sait quel statut attribuer à ces instructions, mais elles ne peuvent être considérées véritablement comme le « programme de recherche » de l'expédition. Il est préférable d'y voir une déclaration consultative émanant des groupes scientifiques et des organes administratifs, ou encore comme une distribution des tâches incombant à l'expédition :

> *« ... vous m'avez fait l'honneur de me demander quelques instructions propres à guider vos recherches... »* [24].

Ce matériel documentaire est cependant important, car il montre de quelle manière les groupes d'intérêt évaluaient l'utilité de ce projet.

Distinguons quatre groupes d'acteurs agissant derrière cette expédition : le roi Louis Philippe ; les autorités de décision avec le ministère de la Marine, responsable du projet ; la commission scientifique sous la direction de P. Gaimard et enfin les institutions scientifiques françaises.

UTILITÉ DE L'EXPÉDITION POUR LES AUTORITÉS FRANÇAISES

Pour une grande part, les instructions transmises par les ministères n'étaient qu'une copie des réponses données par les organes administratifs. Elles exprimaient les désirs de l'administration publique. Sept ministères étaient représentés. Le ministère des Affaires Intérieures demandait des renseignements sur les voies de communication, sur les prisons et sur l'administration des communes. Le ministère des Travaux publics, de l'Agriculture et du Commerce cherchait à se documenter sur le commerce intérieur et sur l'organisation médicale. Le ministère de l'Armée s'intéressait aux « manuscrits ou imprimés sur la législation, l'Histoire, les Sciences et les Arts, qui ont un intérêt direct pour la Marine » [25]. Les demandes du ministre de l'Instruction publique concernaient, pour la plupart, les grandes bibliothèques et les musées où on désirait surtout compléter les collections, se documenter aussi bien sur les caractères runiques que sur les papiers de Descartes :

> *« ... il y a lieu d'espérer que la Suède a gardé avec plus de soin ceux que le philosophe français y avait laissés. » Le musée scientifique de Paris demandait des squelettes de « narhval » (baleine), d'élan, de glouton, des têtes d'ours bruns et autres ours terrestres du Nord. »*

À la lecture des instructions données par les ministères, on a le sentiment que ce projet fut considéré comme un voyage de recherche financé par les autorités publiques, le but étant de recueillir des renseignements utiles pour les autorités françaises, et des écrits et documents destinés aux bibliothèques et aux musées publics. Dans les déclarations des ministères, les motivations politiques de l'expédition ne sont pas mentionnées. On ne dit rien non plus sur les territoires du Nord ou de l'Arctique. Cependant, tout porte à croire que les ministres de la Marine, MM. Duperré et Rosamel, considéraient l'expédition en Islande et dans les pays nordiques comme la réponse de la France à l'exploration active de la Grande-Bretagne dans les territoires du Nord. En tout cas, Gaimard utilisait de tels arguments pour valoriser son projet :

> *« La France avait exploré les contrées les plus reculées des mers du Sud... et le Nord ne nous était guère connu que par les relations des Anglais, des Hollandais, des Allemands. Il y avait là une lacune dans le cours de nos voyages, un vide dans le cercle de nos études »* [26].

> *« ... M. l'amiral Duperré, ministre de la Marine, toujours zélé pour la gloire nationale, donna son entière approbation au projet de M. Gaimard... M. l'amiral Rosamel, animé pour la science et pour l'honneur de la marine... »* [27].

Quand Gaimard parle de la France, il pense plus à son prestige sur le plan de l'exploration qu'à des motivations

politiques. Ses sentiments et ceux de la commission sont d'ailleurs clairement exprimés dans une longue lettre adressée au ministre de la Marine de 1840 pour une demande d'hivernage dans le Finnmark :

> *« Vous n'ignorez pas, Amiral, qu'une grande série d'observations magnétiques et météorologiques simultanées vient d'être organisée par les puissances européennes... La France n'est restée étrangère à ce mouvement... »* [28]

UNE EXPÉDITION DE RECHERCHE ARCTIQUE

Les autorités politiques ne sont donc pas intervenues dans l'orientation « arctique » de l'expédition qui résultait plutôt du soutien que les milieux scientifiques français et étrangers accordèrent à Gaimard.

Leurs recommandations portent aussi bien sur les disciplines des sciences naturelles que sur les sciences humaines. Paul Gaimard regroupait les « instructions » des milieux scientifiques en six grandes disciplines : (1) physique générale, (2) géologie et minéralogie, (3) zoologie, (4) botanique, horticulture et agriculture, (5) physiologie, médecine et chirurgie, (6) science sociale et législation.

Nombre d'organismes scientifiques soulignaient l'importance des observations dans les territoires arctiques et la réponse du Bureau des Longitudes, en septembre 1837, semble avoir joué un rôle important dans l'approbation du ministre de la Marine en octobre :

> *« C'est toujours sur les variations diurnes d'inclinaison et de déclinaison que l'attention se portera naturellement. C'est toujours pendant l'apparition des aurores boréales que les variations irrégulières offrent un grand intérêt... La comparaison des variations régulières aux époques des jours les plus longs et les plus courts est également importante. »* [29]

Dans son rapport au roi, le ministre de la Marine Rosamel a souligné ce point [30]. Les instructions données après la décision confirmaient le souhait d'une expédition « arctique ». Ce fut le cas pour Alexandre Humboldt (Berlin) avec qui Gaimard était en correspondance suivie. Humboldt souligne dans sa lettre, l'importance des « observations à faire à l'extrémité de l'Europe boréale ». Cette argumentation fut également utilisée lors d'un hivernage dans le Finnmark en 1840 :

> *« D'après l'opinion des savants du Nord, d'après celle de MM. Lottin et Bravais, il paraît constant que des observations faites près du Cap Nord seraient même d'un intérêt supérieur à celles que l'on peut effectuer dans les zones tempérées ou équatoriales. »* [31]

Les documents émanant des milieux scientifiques ainsi que les instructions des ministères témoignent d'une profonde volonté d'approfondissement des connaissances dans de nombreux domaines. L'Académie royale des Sciences de Paris fit un rapport sur la « Météorologie et la physique du globe dans l'Europe septentrionale. »

Le rapport est épais – plus de 30 pages imprimées – et concerne les phénomènes suivants :

- Anomalie touchant la distribution de la température dans l'atmosphère
- Température de la terre dans les régions polaires et sur la croupe des montagnes élevées
- Sources thermales
- Effets de déboisement
- Réfractions atmosphériques
- Courants sous-marins
- Vents
- Phénomènes de lumière atmosphérique
- Aurores boréales
- Électricité atmosphérique
- Électricité près des cascades
- Marées
- Couleur de la mer
- Trombes

Contrairement aux instructions données par l'administration publique, celles des milieux scientifiques étaient dominées par les sciences naturelles. Gaimard avait aussi établi un groupe de science sociale et législation, mais de relativement peu d'importance, les points principaux concernant la « constitution sociale de la Scandinavie », l'enseignement public dans les pays nordiques, la législation du commerce et le « Droit des gens. » Dans ce groupe, seul M. Brossais s'intéressait à « l'observation de l'homme physique dans ses rapports avec l'homme moral ». Voilà qui posait la question de l'incidence des conditions climatiques sur la morale et le comportement social.

LE PROGRAMME DE L'EXPÉDITION

Les « instructions » des autorités et des milieux scientifiques comprenaient tant de thèmes et posaient tant de questions qu'il semblait impossible que l'expédition réponde à toutes. Au début, on envisageait seulement une expédition d'été suivie d'un hivernage. Je me suis donc mis en quête d'un programme de recherche plus précis et plus concret émanant de la direction de l'expédition.

Un résumé des études envisagées figure dans la lettre de Paul Gaimard datée du 23 mars 1838, au directeur de l'Académie scientifique suédoise, le chimiste Jacob Berzelius [32]. M. Nissen considère cette lettre comme le « programme de l'expédition » [33]. Il ne s'agit en fait que d'une partie des travaux dont l'expédition était chargée au début. Cependant, le document est important, car c'est la seule présentation détaillée du programme et on peut la considérer comme sa partie « arctique ».

Paul Gaimard y a souligné la nécessité d'adapter le programme aux « circonstances imprévues de la route, du temps... ». Il a noté rapidement les observations qui devaient être entreprises dans les territoires marins entre le Cap Nord et le Svalbard, au Svalbard et pendant l'hivernage dans le Finnmark.

Ainsi, pendant la traversée du Svalbard, on avait projeté d'examiner « les courants... des épreuves de températures sous-marines », et de « recueillir de l'eau à de grandes profondeurs ». On devait aussi y procéder à des mesures barométriques analogues à celles qui avaient déjà été faites par les capitaines Phipps et Sabine ; on devait également observer les conditions de température dans l'atmosphère et donc se munir d'un ballon à gaz hydrogène à l'aide duquel on espérait pouvoir faire des mesures jusqu'à 1 000 m d'altitude. Dans l'arrière-pays, on devait mesurer la température interne des glaciers (moins 30 pieds) et étudier la vie animale et végétale, la végétation et la germination. On désirait déterminer si les plantes « manquent de respiration nocturne » sous exposition du soleil de minuit.

On espérait comparer les taux d'acide carbonique contenus dans l'air du Svalbard avec celui des latitudes plus méridionales. Gaimard ignorait comment procéder à ces observations et demanda conseil à J. Berzelius. Des relevés minéralogiques et géologiques devaient également être effectués dans l'arrière-pays. Paul Gaimard projetait en outre des recherches hydrographiques sur la côte est et sud du Svalbard, conditionnées par l'état des glaces et la mise à disposition d'un bâtiment de secours. Enfin, pendant la traversée et le séjour au Svalbard, on projetait des observations magnétiques, de latitude, de longitude et de marées.

Il était également prévu de procéder à des observations magnétiques et astronomiques au cours de l'hivernage dans le Finnmark. Gaimard s'intéressait surtout aux aurores boréales : déterminer la hauteur de l'aurore et son rayonnement vers l'espace ainsi que son mouvement de translation ; vérifier l'existence d'une influence de l'aurore boréale sur le baromètre, enfin, étudier le phénomène au moyen du cerf-volant électrique.

Les savants devaient relever la hauteur des étoiles passant près de leur horizon afin d'étudier l'influence du froid et des changements de température dans l'atmosphère sur les réfractions astronomiques près de l'horizon. La question des réfractions terrestres devait également être étudiée en plaçant des mires graduées dont les hauteurs seraient prises au-dessus de l'horizon. L'expédition se devait aussi, selon la lettre de Gaimard, observer la hauteur et la direction des étoiles filantes et, à l'aide du ballon, examiner les températures et les densités dans les différentes couches de l'atmosphère. La température interne du sol à trente pieds devait être mesurée plusieurs fois par jour, ainsi que celle des sources, sans oublier celle de la mer sur la côte et à peu de distance au large. On devait relever aussi la température interne des troncs d'arbre, particulièrement des pins de la forêt d'Alta. On projetait également de recueillir des échantillons surtout en milieu marin, peu connu.

Paul Gaimard s'engagea à continuer les observations que J. Berzelius avait proposées. Il s'agissait entre autres d'analyses de roches, de tourbes, d'eaux minérales, de l'air contenu dans l'eau et de la vessie natatoire des poissons. Cependant, de nombreux autres sujets d'étude étaient envisagés par les savants hivernant dans le Finnmark : influence du froid sur la vie animale, mesure des températures des hommes et des animaux, analyse de la composition du sang et de ses propriétés physiques, observations du temps (vent et pluie), observations de la cristallisation de la neige et des courants marins.

Paul Gaimard ne donna pas d'indications précises sur le programme des membres qui devaient poursuivre le voyage par terre vers le sud : « *Ceux-ci exploreront la Laponie et opéreront leur retour par Tornea, Umea et Stockholm* ».

« ... NI RACE HUMAINE, NI LANGUE, NI TRADITIONS, NI HISTOIRE... »

L'examen du programme « arctique » de l'expédition montre le peu d'importance accordée aux sciences sociales. Elles sont à peine mentionnées dans la lettre de Paul Gaimard.

Xavier Marmier, responsable du secteur histoire, littérature et langue, s'inquiétait évidemment du rôle prédominant des sciences naturelles. Il demanda à ne pas participer au voyage au Svalbard et, dans une longue lettre à Paul Gaimard, datée du 20 août [34] il en donne les raisons : ne devant « *trouver ni race humaine, ni langue, ni tradition, ni histoire...* », il pensait plus raisonnable d'étudier la population scandinave septentrionale.

Dans cette lettre et dans une autre de l'automne 1839 [35], Marmier propose un programme de recherche pour la Scandinavie septentrionale. Évidemment impressionné par les capacités de survie des populations maritimes dans ces conditions extrêmes, il s'interrogeait sur l'influence de ces dernières sur le développement intellectuel de la population. Il s'intéressait principalement à l'enseignement public et voulait orienter son étude sur la situation du commerce et le développement de la pêche, ainsi que l'activité commerciale dans le Finnmark.

Cependant, Xavier Marmier faisait porter l'essentiel de sa recherche sur la population same (lapone) :

> « *Et c'est là un sujet d'étude plus neuf encore, plus curieux et plus étendu. Toute cette pauvre race, dispersée le long des côtes ou à travers les montagnes, est encore très peu connue et très méconnue.* » [36]

Marmier critiquait ceux qui avaient répandu une image superficielle et injuste de ce peuple et qui considéraient les Lapons comme inférieurs sur le plan culturel et intellectuel. Après avoir vécu avec eux sous la tente et partagé leurs repas, il se fit une idée plus nuancée de ce peuple. Certes, il s'était heurté à leur méfiance et regardait l'alcoolisme comme un réel problème. Cependant, il soulignait leur bienveillance et leur hospitalité. Sur le plan culturel, il indiquait qu'il avait vu des familles où le père chantait des cantiques et les enfants apprenaient à lire « *sur les genoux de leur mère.* »

Xavier Marmier faisait preuve d'une connaissance impressionnante de l'histoire, la culture et la langue du peuple same. Pour comprendre la situation difficile dans laquelle se trouvait selon lui la culture same, il recommandait fortement l'étude historique du développement de la culture et de la langue. Il attachait surtout de l'importance au changement de religion qui avait entraîné une mutation de culture [37]. Dans le même temps, il insistait sur la nécessité d'une observation de ce peuple sur une plus longue période. En 1839, il demanda l'autorisation à Paul Gaimard de passer l'automne et l'hiver parmi les Sames, afin « *de suivre leur migration et d'observer diverses circonstances de leur vie* » [38], et souhaitait la présence d'un dessinateur de l'expédition pour qu'il puisse dessiner « *des têtes des Lapons, des tentes, des groupes de familles et toutes les scènes étrangères qui surprendront nos regards...* » [39].

COOPÉRATION INTERNATIONALE

> « *Une foule de motifs rendent désirable la présence de ces personnes étrangères dans le sein de notre Commission.* » (Paul Gaimard dans une lettre adressée au ministre de la Marine en 1840) [40].

Les rapports et les archives de l'expédition font apparaître l'importance de la coopération internationale moins profitable cependant que prévue, en raison de la brièveté des temps de préparation et de réalisation du projet. M. Nissen [41] le souligne et note que la lettre de Gaimard

à Berzelius, contenant le programme « arctique » de l'expédition, ne fut adressée qu'assez tard (mars 1838). Ce programme fut envoyé en effet à plusieurs savants et explorateurs polaires célèbres en Europe afin de recueillir leur opinion et notamment MM. Humboldt, Buch, Gauss (Allemagne), Franklin, King, Parry, Ross et Sabine (Angleterre), Hansteen et Keilhau (Norvège) [42].

Selon M. Nissen le milieu international de la recherche n'a certainement pas disposé de suffisamment de temps pour accorder toute l'aide souhaitable à l'entreprise. Au moment où Gaimard adressa sa lettre à Berzelius, l'expédition, décidée dans la hâte et pressée par le temps, ne put étudier complètement l'intégralité des rapports envoyés par ces savants.

Cependant, M. Nissen réfute l'importance de la coopération internationale au cours des préparatifs, sans prendre en considération les contacts déjà établis par nombre de participants français de la commission scientifique. Ainsi, il semble que les échanges avec Alexandre Humboldt aient été effectifs depuis longtemps [43].

De même, il est inexact d'affirmer que Paul Gaimard n'obtint pas de réponse à sa demande de mars 1838. L'expédition avait, dès 1838 et ultérieurement, de bonnes relations avec Alexandre Humboldt et d'autres savants européens qui prodiguèrent conseils et assistance pratique, allant jusqu'à la construction d'instruments scientifiques destinés spécifiquement à l'expédition [44]. En fait, Berzelius était très satisfait du programme de recherche de Gaimard :

> « *Il paraît que vous avez parfaitement saisi tous les points qui méritent d'être l'objet de vos recherches, du moins je n'ai rien trouvé à y ajouter.* » [45]

Paul Gaimard essaya, en 1840 je le répète, de persuader les autorités françaises de subventionner encore un hivernage dans le Finnmark. Sa lettre au ministre de la Marine révèle que, dans les années 1830, on tenta de coordonner les observations magnétiques et météorologiques réalisées dans plusieurs pays européens. Alexandre Humboldt y jouait un rôle important. Il souhaitait un engagement plus actif de la France dans les milieux internationaux [46].

Cependant, c'est surtout la coopération avec des savants scandinaves qui caractérisa cette expédition. Des relations avec ces milieux scientifiques s'étaient nouées au cours du séjour de Xavier Marmier et Eugène Robert en 1837-1839. Il semble que le directeur de l'Académie Royale de Suède, Jacob Berzelius, ait joué un rôle important de coordinateur. Comme on peut le constater dans la lettre de mars 1838 que lui a adressée Paul Gaimard, le contact était déjà établi auparavant. D'autres savants furent également sollicités pendant leur voyage dans les pays nordiques, un an avant la réalisation de l'expédition.

Gaimard profita aussi de la présence à Paris de savants scandinaves pour mieux se familiariser avec le milieu scientifique de ces pays. On trouve ainsi des lettres amusantes de Michael Sars, océanographe, qui passa l'été 1837 à Paris et écrivit, en juillet 1837, plusieurs lettres d'introduction pour Gaimard en Norvège, notamment auprès du géologue Keilhau [47].

La participation de savants scandinaves à l'expédition française n'avait pas seulement des motivations idéalistes. Certes, en établissant des rapports avec les chercheurs locaux, l'accès aux documents et à la littérature nordiques fut plus aisé, mais le but de Gaimard était de « *faire connaître la Scandinavie d'une manière grave et sérieuse* ». Les chercheurs scandinaves s'en chargeraient. En pratique, l'avantage d'avoir des participants qui parlaient la langue et connaissaient les conditions locales était évident et Gaimard pensait qu'une attitude positive à leur égard devrait renforcer la bienveillance dont les autorités faisaient preuve.

L'idée d'adjoindre des savants scandinaves à la commission scientifique fut lancée par Gaimard dans une lettre à l'ambassadeur suédois en décembre 1837, juste après avoir obtenu l'approbation par les autorités d'une expédition de « *recherche* ». L'accueil favorable que Marmier et Robert avaient rencontré chez les savants et les autorités suédoises, surtout chez le roi Karl Johan, n'y était pas non plus étranger. Les autorités de ces pays devaient désigner leurs propres participants.

La partie scandinave de la commission comprenait en 1838 cinq Suédois : Carl Bertil Lilliehöök, officier de marine, qui s'occupait des observations astronomiques et magnétiques ; le physicien Per Adam Siljeström ; le zoologiste Carl Jacob Sundevall ; le prêtre et botaniste Lars Levi Laestadius et le comte de Gydenstolpe, officier d'État. Les Danois étaient représentés par le botaniste Jens Moestue Vahl et le zoologiste Henrik Kröger. Les trois membres norvégiens étaient le médecin, physiologue et zoologiste Christian Boeck, Christian Due, officier de marine, qui s'occupait de l'hydrographie et des observations magnétiques au sol et l'officier d'ordonnance Meyer.

La coopération avec des chercheurs et leurs longs séjours sur place, permirent à Marmier et Gaimard d'établir des contacts avec les spécialistes des territoires arctiques qui ne participaient pas à l'expédition. Ce fut le cas de deux chercheurs norvégiens bien connus : Hansteen et Keilhau.

UNE EXPÉDITION EN AVANCE SUR SON ÉPOQUE

L'expédition de *La Recherche* constitua une expédition scientifique très complexe de la Marine, essentiellement consacrée aux observations scientifiques. Elle était caractéristique de son époque et les occupations politiques et stratégiques y occupaient une faible place.

L'expédition n'avait pas pour but la recherche des passages du Nord-Ouest ou du Bassin central du Pôle. Elle se distingue donc des expéditions anglaises arctiques de cette période. Ce qui en fait une expédition avant-gardiste c'est la grande importance attachée à la coopération internationale et l'année 1880 marque un tournant dans ce domaine.

Les riches archives et les rapports nous font mesurer les problèmes pratiques que l'expédition eut à résoudre et de quelle manière Paul Gaimard dut improviser. Son talent dans ce domaine apparaît dans le fait que l'expédition n'est programmée qu'année après année. La préparation aussi bien que la réalisation étaient toujours effectuées en hâte. Toutes les lettres de l'hivernage à Alta font état de cette pression. Quelques membres de l'expédition exprimaient également leur embarras quant à la réalisation de certaines instructions. Le grand nombre des rapports permet d'évaluer les résultats de ces objectifs ambitieux et pourrait faire l'objet d'un article ultérieur. ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

[1] RABOT (Charles). *Spitzberg. Escale polaire. Exploration et tourisme.* Rouen ; Lecerf, 1934, p. 38.

[2] Le travail le plus riche sur « l'Expédition de *La Recherche* » est à ma connaissance l'article du Norvégien Kristian NISSEN, « Recherche-eskpedisjonen. Et hundrearsminne. Norsk Geografisk Tidsskrift B. VIII H. 5-6. 1941. »

[3] GAIMARD (Paul). 1842-56. *Voyages de la Commission scientifique du Nord, en Scandinavie, en Laponie, au Spitzberg et aux Feröe, pendant les années 1838, 1839 et 1840 sur la corvette* La Recherche, commandée par M. Febvre, lieutenant de vaisseaux ; publié par ordre du Roi/du Gouvernement/sous la direction de M. Paul Gaimard, président de la Commission du Nord. Paris (1842-56). 10 œuvres de texte en 17 tomes et 5 œuvres de planches. Paris : A. Bertrand.

GAIMARD (Paul). *Correspondance* Fr. nouv. acq. 3302 – 3303 – 3304 – 3305 – 3306 – 3307. Bibliothèque nationale, Paris.

Archives de la Marine. II. Voyages Hydrographiques. 1. Océan Atlantique et Mers du Nord. 1. Voyages du commandant Tréhouart sur *La Recherche* en Islande. 5JJ 176 – 5JJ 201. Archives nationales.

[4] KIRWAN (Laurence-Patrick). 1960. Histoire des explorations polaires : des Vikings à Fuchs. Paris, Payot, 1961.

MURRAY SMITH (D.). *Arctic Expeditions from British and foreign shores.* From the earliest to the expeditions of 1875. Edinburgh, 1877.

L'expédition est mentionnée sommairement dans GREELY (A.W.). « History of Arctic Explorations ». Washington, 1890.

[5] MARMIER (Xavier). « Lettres sur le Nord ». Paris, 1940. *Souvenirs de voyage.* « Revue de Paris », aug. 1838.

MARTINS (Charles). *Du Spitzberg au Sahara, étapes d'un naturaliste.* Paris, J.B. Baillère, 1866.

AUNET (Léonie d'). *Voyage d'une femme au Spitzberg.* Paris, 1854.

KRØYER (Henrik). *Er indringer af Henrik Krøyers Liv.* 1821-1838.

SILKESTRØM (P.A.). *Anteckningar och observationer rørande Norrige*, Sth. og Norrköping, 1842.

ROBERT (Eugène). *Briefe aus dem hohen Norden.* Hambourg, 1840.

[6] KIRWAN (L.P.). *A History of Polar Exploration.* London, 1960.

[7] KIRWAN (L.P.), 1960. *Ibid.*

[8] KIRWAN (L.P.), 1960. *Ibid.* (chap. XV, XVI).

[9] KIRWAN (L.P.), 1960. *Ibid.* (chap. VI, VII).

[10] KIRWAN (L.P.), 1960. *Ibid.* (chap. VI).

[11] *Voyage en Islande et au Groenland* exécuté pendant les années 1835 et 1836 sur la corvette *La Recherche* commandée par M. Tréhouart dans le but de découvrir les traces de *La Lilloise*, publié par ordre du Roi sous la direction de M. Paul Gaimard, président de la Commission scientifique d'Islande et du Groenland. Prospectus. p. 10. Paris : A. Bertrand. 1838-1852.

NISSEN (Kristian), 1941. Voir [2].

[12] Archives de la Marine. Mar. 5JJ – 187. p. 80. Lettre du ministre de la Marine, Rosamel, 22 mars 1837.

[13] Archives de la Marine. Mar. 5JJ – 187. p. 76. Brev til Gaimard fra marineministerne. 24 juin 1837. Archives nationales, Paris.

[14] GAIMARD (Paul). *Correspondance* Fr. nouv. acq. 3303 p. 272. Lettre de Gaimard 16 déc. 1837. Bibliothèque nationale, Paris.

[15] Archives de la Marine. Mar. 5JJ – 187 p. 101. Brev til Gaimard fra Comte de Dural 17 april 1837 : « *Je lis dans un journal scientifique que S. Exc. le ministre de la Marine vient de vous charger d'un voyage en Belgique, Hollande, Suède et Laponie.* »

[16] GAIMARD (Paul). 1837. *Correspondance.* 3302 p. 69. Lettre de Gaimard au ministre de la Marine du 21 oct. 1837. Bibliothèque nationale, Paris.

[17] *Voyage... en Scandinavie, en Laponie...* Relation du voyage par X. Marmier. p. 14. M. 35291. Paris : A. Bertrand.

D'après la lettre de Gaimard à Louis de Freycinet (Archives de la Marine Mar. 5JJ – 187 p. 3) 3 july 1838, dix participations de Français dans la commission scientifique. On ne sait si Gaimard compte le capitaine Febvre ou le minéralogiste Courcier. Ce dernier ne participera pas au voyage, mais il est mentionné comme siégeant à la commission dans la lettre de Gaimard à Berzelius du 20 mars 1838. (*Voyage en Islande et au Groenland...* Premier volume de l'Histoire du voyage. Lettre de P. Gaimard à M. Berzelius sur le but du voyage que l'on se propose de faire dans le Nord de l'Europe. Paris. 29 mars 1838. Bibliothèque nationale, Paris. M. 35266). Voir aussi Nissen (note 2).

[18] *Voyage... en Scandinavie, en Laponie...* Relation du voyage par X. Marmier. p. 14. M. 35291. Paris : A. Bertrand (s.d.). Voir aussi NISSEN (note 2).

[19] NISSEN (Kristian). Cf. [2].

[20] GAIMARD (Paul), 1837. *Correspondance.* Fr. nouv. acq. 3303. p. 272. Lettre de Gaimard à l'ambassadeur suédois en France. Déc. 1837. Bibliothèque nationale, Paris.

[21] NISSEN (Kristian). Cf. [2].

[22] GAIMARD (Paul), 1837. *Correspondance.* Fr. nouv. acq. 3302 s. 69 ff. « Rapport au Roi », par le ministre de la Marine oct. 1837. Bibliothèque nationale, Paris.

[23] Archives de la Marine. Mar. 5JJ 176 – 201. Archives nationales, Paris.

[24] *Voyage en Islande et au Groenland...*

Histoire du voyage. Tome 1. M 35266. Paris : A. Bertrand, 1835.

[25] *Voyage en Islande et au Groenland...*

Premier Volume de l'Histoire du voyage. M. 35266. p. 242. Paris : A. Bertrand, 1835.

[26] *Voyage... en Scandinavie, en Laponie...*

Relation du voyage par X. Marmier. M. 35290. p. 14. Paris : A. Bertrand, 1835.

[27] *Voyage en Islande...* Prospectus. M. 35266. p. 10-11. Bibliothèque nationale, Paris.

[28] Archives de la Marine. Mar 5JJ – 190. Marmier dans une lettre au ministre de la Marine du 9 sept. 1840. Archives nationales, Paris.

[29] *Voyage en Islande...* Premier volume. p. 248. M. 35266. Paris : A. Bertrand, 1835.

[30] GAIMARD [Paul]. *Correspondance.* Fr. nouv. acq. 3302. p. 69 suiv. Rapport au Roi. Paris. octobre 1837. Bibliothèque nationale, Paris.

[31] Archives de la Marine. Mar 5JJ – 190. Archives nationales, Paris.

[32] *Voyage en Islande et au Groenland*... Premier volume de l'Histoire du voyage. Lettre de P. Gaimard à J. Berzèlius sur le but du voyage que l'on se propose de faire dans le Nord de l'Europe, Paris, 29 mars 1838. M. 35266, Paris : A. Bertrand, 1835.

[33] Voir NISSEN Kristian, voir [2].

[34] Archives de la Marine. Mar. 5JJ – 187. p. 294. Lettre de X. Marmier à P. Gaimard du 20 août 1838. Archives nationales, Paris.

[35] Archives de la Marine. Mar. 5JJ – 189. p. 51. Lettre de X. Marmier à P. Gaimard, été 1839. Archives nationales, Paris.

[36] Archives de la Marine. Mar. 5JJ – 187. p. 294. Archives nationales, Paris.

[37] Archives de la Marine. Mar. 5JJ – 189. p. 51. Archives nationales, Paris. X. Marmier dans une lettre à P. Gaimard (1839) : « ... *la Laponie se présente à moi sous deux façons.* »

1. La Laponie ancienne, l'origine de sa population, sa mythologie primitive, —, son état physique et intellectuel et le caractère de sa langue.

2. La Laponie moderne dont l'histoire commence à l'époque où la tribu nomade se convertit au christianisme, le changement dans la nature morale des Lapons par – évangélique, leurs coutumes actuelles et leur état social. »

[38] Archives de la Marine. Mar. 5JJ – 189. p. 51. Archives nationales, Paris.

[39] Archives de la Marine. Mar. 5JJ – 189. p. 51. Archives nationales, Paris.

[40] Archives de la Marine. Mar. 5JJ – 190. Archives nationales, Paris. Lettres de P. Gaimard au ministre de la Marine du 9 sept. 1840.

[41] Voir note 2.

[42] D'après la lettre de Gaimard, les personnalités suivantes ont reçu une copie du programme de recherche et devaient adresser leurs commentaires : MM. De Humboldt, Erman, Encke et de Buch, à Berlin ; Gauss, à Gottingen ; Back, Beechey, Franklin, King, Parry, Ross et Sabine, à Londres ; Airy, à Greenwich ; Scoresby, à Liverpool ; Hooker, à Glasgow ; Lloyd à Dublin ; Schumacher à Altona ; Örstedt, Graah et Zahrmann à Copenhague ; Hansteen et Keilhau, à Christiania ; Peyron, Rudberg et Selander, à Stockholm ; Wahlenberg et Svanberg, à Usala ; Lëstadius, en Laponie ; Bessel et de Baar, à Köningsberg ; Parrot et Struve, à Dorpat ; d'Ouvaroff, de Krusenstern, Kupfer et Lütke, à Saint-Pétersbourg ; Littrow, à Vienne ; Quetelet, à Bruxelles ; Kreil, à Milan.

[43] Archives de la Marine. Mar. 5JJ – 190. Lettre de P. Gaimard au ministre de la Marine du 9 sept. 1840.

[44] *Voyage en Islande et*... Premier volume de l'Histoire du voyage. p. 434, 450, 439. Archives de la Marine. Mar. 5JJ – 188. Lettre de Martin à Gaimard oct. 1838. p. 57 et janv. 1839 p. 127.

[45] Archives de la Marine. Mar. 5JJ – 187. p. 51. Lettre de Berzelius à Gaimard du 12 mai 1838. Archives nationales, Paris.

[46] Archives de la Marine. Mar. 5JJ – 190. Lettre de Gaimard du 9 sept. 1840. Archives nationales, Paris.

[47] GAIMARD (Paul). *Correspondance*. Fr. nouv. acq. 3303. p. 199. Bibliothèque nationale, Paris. « Au risque de renforcer le bruit qui court sur le succès de l'expédition de Gaimard dans le domaine amoureux, je veux bien référer le paragraphe suivant de la lettre de Michael Sars à sa femme Maren à Floröe. Voici ce qu'il écrit pour présenter M. Gaimard : « *Gaimard, le voyageur infatigable, dont les voyages et les découvertes sont bien connus, et de qui je t'ai souvent raconté, c'est ce grand zoologiste actif, qui après-demain départira pour visiter la Norvège pendant quelque temps. Il va bien sûr visiter Floröe. Dans ce cas j'ai raison de faire attention.* »

UN DRAME DANS LE DÉSERT ARCTIQUE. LE MEURTRE DU PROFESSEUR ROSS MARVIN

*Par Regitze Margrethe SØBY**

Institut d'esquimologie, Copenhague

RÉSUMÉ. 1909 : dernière expédition au Pôle Nord de l'explorateur américain Robert Edwin Peary. L'un des participants, le professeur Ross Marvin, y laissa la vie. Les deux Esquimaux qui l'accompagnaient, Qitdlugtoq et Inukitsoq, rapportèrent en arrivant au navire de l'expédition que Marvin s'était noyé avec son traîneau pendant le voyage de retour sur la glace de l'océan Arctique. Mais Qitdlugtoq avoua beaucoup plus tard, en 1925, qu'il l'avait tué pour sauver son ami Inukitsoq. Dans les archives de l'église de Qaanaaq se trouvent tous les documents concernant cette tragédie.

Mots-clés : Drame de l'exploration • Robert Edwin Peary • Ross Marvin • Esquimaux • Qitdlugtoq • Inukitsoq • Solidarité des Esquimaux • Meurtre en 1909.

ABSTRACT. ***A drama in the Arctic Desert. Ross Marvin's Professor murder*** *. 1909 : last expedition to the North Pole of the American explorer, R. E. Peary. One of the participants, Pr. Ross Marvin, was found dead. The two eskimo partners, Qitdlugtoq and Inukitsoq, told that Marvin had drawned with his ledge during the return trip on the see ice. But Qitdlugtoq confessed much later, in 1925, that he had killed Marvin to save the life of his friend Inukitsoq. In the archives of the church of Qaanaaq, all the documents dealing with this tragedy are to be found.*

Key-words : *Tragedy of discovery • Robert Edwin Peary • Ross Marvin • Eskimos • Qitdlugtoq • Inukitsoq • Eskimo's fellowship • Murder in 1909.*

Alia Kullorsuaq et la si regrettée Regitze Margrethe Søby, Savigssivik, Nord Groenland, août1988.

* Regitze Margrethe Søby est décédée en mai 1998 à Copenhague (voir dans ce numéro « En hommage à nos morts » p. 284).

Cet événement tragique s'est déroulé pendant la dernière expédition au pôle Nord de l'Américain Robert Peary ; l'un des participants, le professeur Ross Marvin, y trouva la mort.

L'expédition partit pour le Groenland en 1908 et se trouva au mois de novembre au cap Sheridan où son navire le « Roosevelt » resta à l'ancre. Peary et ses hommes gagnèrent en traîneau le cap Columbia, d'où l'expédition partit le 15 février selon le plan fixé. Un grand nombre de traîneaux portant chacun un membre de l'expédition et deux ou trois Esquimaux s'enfoncèrent de plus en plus vers le nord en laissant derrière eux des dépôts de provisions pour le voyage de retour.

On avait calculé que la distance au Pôle Nord était de 768 km mais, sur la glace de l'océan Arctique, les explorateurs rencontrèrent de nombreuses difficultés. La surface était mauvaise : neige molle, glaces sous pression et en mouvement, trous et crevasses qu'il fallait franchir sur des glaçons flottants. Et il était parfois nécessaire d'attendre qu'une crevasse se ferme ou se recouvre de glace nouvelle. Enfin, la « grande crevasse », comme on l'appelle et qui, vue d'une certaine distance, de l'île d'Ellesmere ou de la côte nord du Groenland, semble être un phénomène permanent, fut pour eux une cause de tracas et de retard.

Les Esquimaux servaient de conducteurs de traîneau et de chasseurs pour nourrir les nombreuses équipes qui, devenues superflues, reprenaient l'une après l'autre le chemin du retour. Le 26 mars 1909, la troisième équipe se retira à son tour : elle se composait de Ross Marvin et de deux Esquimaux, Qitdlugtoq et Inukitsoq que l'on appelait aussi Harrigan. Ces trois hommes partirent sur un traîneau attelé de dix-sept chiens.

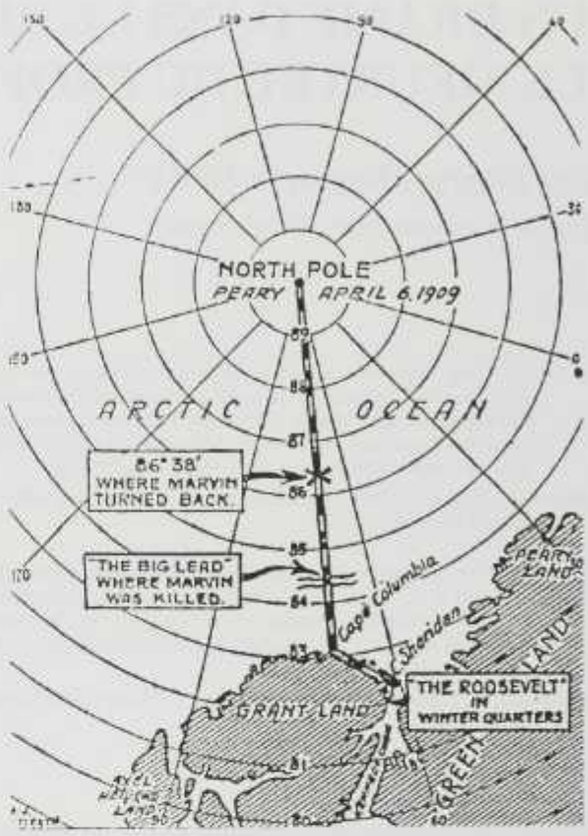
Peary poursuivit sa route vers le Nord et, avec Matthew Henson et quatre Esquimaux, il crut, le 6 avril, avoir atteint le pôle Nord. De là, ils repartirent pour le cap Columbia où ils arrivèrent le 23 avril. Aussitôt, Peary apprit la triste nouvelle : Ross Marvin s'était noyé.

Les deux Esquimaux, Qitdlugtoq et Inukitsoq, tenaient prête leur version de l'événement. Le matin du 10 avril, ils avaient quitté leur campement nocturne installé sur la glace à un point qu'ils estimaient être 84° lat. nord. Ross Marvin, parti un peu en avant, était tombé dans un grand trou recouvert de glace nouvelle. Quand ses deux compagnons esquimaux étaient arrivés sur les lieux, il était déjà mort. Comprenant immédiatement ce qui s'était passé, ils avaient jeté du traîneau tout ce qui appartenait à Marvin de peur que son âme ne les poursuive et ne leur cause du mal (Peary 1910).

Sur la côte nord de la Terre de Grant, les membres de l'expédition élevèrent un cairn de pierre au sommet duquel ils fixèrent une plaque avec l'inscription suivante : « In Memory of Ross G. Marvin of Cornell University. Aged 34. Drowned April 10, 1909, forty-five miles north of C. Columbia, returning from 86°38'N.Lat. » (Peary 1910).

On devait croire longtemps au récit que firent, de cet événement, les deux Esquimaux. En effet, on ne connut qu'en 1925 la vérité sur la mort horrible de Ross Marvin.

Cette année-là, Knud Rasmussen reçut soudain par la poste une communication de Hans Nielsen, chef de comptoir, venant de Thulé dans le Groenland du Nord : un homme du nom de Qitdlugtoq, alors qu'il était membre de l'expédition de Peary, avait commis un meurtre au cours d'une querelle qui s'était élevée entre les deux Esquimaux Qitdlugtoq et Inukitsoq et leur chef de traîneau Ross Marvin. La confession de Qitdlugtoq avait eu lieu pendant l'hiver 1925, alors qu'il venait d'être baptisé et que, en tant que chrétien, il ne s'était plus senti capable de supporter un tel secret.



WHERE MARVIN DIED IN THE ARCTIC.

The New York Times, Saturday September 25 1926.

Avec le premier courrier pour Thulé, Knud Rasmussen expédia au chef du comptoir Hans Nielsen une lettre circonstanciée où il le priait d'organiser l'audition des deux Esquimaux Qitdlugtoq et Inukitsoq. Cette enquête eut lieu en novembre 1925, mais son compte rendu ne parvint à Knud Rasmussen qu'en été 1926, pendant l'un de ses voyages au Groenland du Nord.

En 1909, lorsqu'eut lieu ce drame sanglant, toute la région au nord du golfe de Melville était considérée comme un « no man's land » où seule régnait la loi du Grand Nord. Ce fut seulement en 1921 que le Danemark établit son autorité sur le Groenland du Nord. Au point de vue strictement juridique et moral, on ne pouvait guère reprocher quoi que ce soit à l'encontre de ce pauvre Qitdlugtoq qui croyait avoir sauvé la vie de son ami Inukitsoq en sacrifiant celle de Ross Marvin.

Dans un article de journal paru en 1926, Knud Rasmussen a commenté comme suit cette atroce affaire :

> *« L'annonce de la mort de Marvin fit à l'époque une très profonde impression tant sur Peary que sur ses hommes, car Marvin n'était pas seulement un voyageur expérimenté, mais aussi un camarade très aimé aussi bien par ses compatriotes, que par les Esquimaux.*

« Mais ce drame s'explique parfaitement au point de vue psychologique et, sur presque aucun point, on ne peut douter que le récit des Esquimaux soit véridique dans tous ses détails. Pendant un long hiver, des voyages épuisants avaient usé les nerfs de Marvin et, dans sa colère, il a agi de façon irréfléchie et inconsidérée. Il n'a pas pensé vraiment laisser Inukitsoq derrière lui, mais les Esquimaux ont pris sa menace très au sérieux. Ils ont donc eu raison de juger que la situation était dangereuse comme ils l'ont fait, et l'on ne peut rendre Qitdlugtoq responsable de l'issue déplorable de cette dispute...

« Un autre drame, qui rappelle curieusement ce meurtre, eut également lieu dans ces régions, mais avec la différence que la victime fut cette fois un Esquimau. Certains se rappellent encore l'émotion que souleva l'Américain Fitzhugh Green quand il tua Piuvaitsoq, l'un des vétérans des expéditions de Peary au Pôle Nord. Green était membre de l'expédition Mac. Millan Crockerland, et au cours de son voyage au Groenland, il eut l'impression que Pivaitsoq voulait l'abandonner et s'enfuir avec le traîneau et les chiens, ce pourquoi il l'abattit sur le champ. Une enquête eut alors lieu, et les autorités danoises acquittèrent Green en supposant qu'il avait agi en état de légitime défense.

« Et la légitime défense est justement la seule défense qu'ait invoquée Qitdlugtoq pour justifier son acte. Qu'il ne s'agissait pas de sa propre vie mais de celle d'un ami ne fait aucune différence. Enfin, il faut prendre en considération de nombreuses et extraordinaires circonstances, y compris et surtout le fait que Qitdlugtoq a agi en plein accord avec les lois de sa tribu, les seules qu'il connaissait et reconnaissait.

« Mentionnons seulement pour terminer que Qitdlugtoq et Inukitsoq font partie tous deux des meilleurs Esquimaux du Cap York, et que l'un et l'autre ont aussi appartenu à l'équipe choisie par Peary, justement à cause de leurs qualités remarquables d'hommes et de chasseurs. Et l'on connaît avantageusement Inukitsoq pour sa participation à la Deuxième Expédition de Thulé en 1916. » (Berlingske Tidende, 24 octobre 1926).

Pour Knud Rasmussen, qui a toujours et tant apprécié ses Esquimaux, il a naturellement été pénible de faire sortir de sa tombe de glace cet événement sanglant.

Dans les archives de l'église de Qaanaaq, à Thulé, j'ai trouvé la documentation suivante sur l'affaire Ross Marvin :

1) Une lettre de Knud Rasmussen, du 30 juin 1925, adressée au chef du comptoir Hans Nielsen et au pasteur Jens Olsen.
2) Directives de Knud Rasmussen à Hans Nielsen et Jens Olsen sur la façon d'interroger Qitdlugtoq et Inukitsoq.
3) Compte rendu par Hans Nielsen et Jens Olsen de cet interrogatoire, daté du 11 décembre 1925.

Cette documentation est présentée ci-après :

I) Lettre de Knud Rasmussen

Amaliegade 3, K.

30.6.1925

Chers Hans et Jens Olsen,

Je vous ai écrit une lettre officielle concernant le meurtre du professeur américain Marvin, et je dois y ajouter ces quelques lignes privées qui ne pouvaient pas si bien figurer dans la lettre, au cas où elle doive servir de pièce jointe dans une communication au gouvernement américain au sujet de cette affaire.

Ce qui importe tout d'abord et par-dessus tout, c'est d'obtenir (des Esquimaux) une déposition complète et détaillée où ils parleront sincèrement et véridiquement, où l'on ne dira pas ceci et l'autre cela. De plus, il s'agit d'une affaire qui a eu lieu à l'époque de la Mission et avant la nôtre, et dans un temps où le district du cap York était un « no man's land » qui ne relevait pas de la loi danoise. Si malgré cela, nous nous occupons de cette affaire, c'est parce que nous ne voulons pas que les Américains puissent croire que nous avons tenu cette affaire secrète en même temps que nous entreprenions des pourparlers avec le gouvernement américain au sujet de l'affaire du meurtre Piuvaitsoq-Expédition Mac. Millan.

Vous pouvez dire de ma part à Qitdlugtoq et Inukitsoq qu'ils peuvent s'exprimer absolument sans peur et leur mentionner que ce qu'ils ont fait, ils l'ont fait pour se défendre, qu'ils ont tenté de toutes les manières d'aider le professeur Marvin, et que c'est lui qui a manifesté l'idée de les abandonner. Personne ne veut du mal à Qitdlugtoq ni à Inukitsoq (et naturellement pas à Inukitsoq). La seule chose qu'on leur demande et qu'ils doivent faire, c'est de donner une relation exacte de ce qui est arrivé et de dire pourquoi ils ont gardé si longtemps le secret, car plus ils diront la vérité, plus ce rapport fera bonne impression tant ici au Danemark qu'en Amérique.

C'est ce qu'il faut faire aussi vite que possible, car je ne veux pas que ce soit Mac Millan qui s'empare de l'affaire et en fasse une montagne, peut-être pour défendre son compatriote. Depuis ma dernière expédition, j'ai de nombreuses et puissantes relations aux États-Unis, et pourvu qu'ils (les Esquimaux) me disent toute la vérité, je ferai moi aussi tout ce que je peux pour qu'on ne leur fasse rien.

Il faut que vous compreniez qu'il s'agit ici d'une lettre privée et qu'elle n'est destinée à personne d'autre qu'à vous deux. Vous pouvez ainsi communiquer oralement à Qitdlugtoq et Inukitsoq ce que j'ai écrit.

Mon salut amical, votre dévoué,
Knud Rasmussen.

II) Directives

Dans une lettre privée que j'ai reçue par la dernière poste de Hans Nielsen, mentionnée ci-dessus, il est question d'un meurtre commis par l'Esquimau polaire Qitdlugtoq au printemps 1909. La victime fut un membre de la dernière expédition de Peary, le professeur Ross G. Marvin. En ce qui concerne les détails de ce meurtre, Hans Nielsen a rapporté que le professeur Marvin revenait d'un voyage d'organisation de dépôts pour Peary, accompagné de deux Esquimaux Qitdlugtoq et Inukitsoq. Ce voyage avait été pénible, l'équipe n'avait plus que très peu de provisions et plusieurs de leurs chiens étaient rompus de fatigue. Le professeur Marvin avait alors exigé de laisser Inukitsoq en arrière pour continuer seul avec Qitdlugtoq. Inukitsoq resta donc en arrière sur la glace sans provisions et sans aucune sorte d'instru-

ments qui lui auraient permis de lutter pour regagner la terre. Qitdlugtoq protesta contre cette cruauté qui condamnait Inukitsoq à la mort, mais en vain. Vers le soir du même jour, ils atteignirent une grande crevasse qui n'était que partiellement couverte de glace, et pendant qu'ils s'efforçaient de la franchir, Qitdlugtoq abattit le professeur d'un coup de feu pour sauver ainsi son camarade et compatriote. Longtemps après dans la nuit, Inukitsoq arriva devant cette crevasse, et ils (les Esquimaux) tombèrent d'accord pour immerger le cadavre de l'Américain. Et c'est ce qu'ils firent. En arrivant au cap Columbia où hivernait le navire de Peary, les Esquimaux racontèrent que Marvin était mort, et l'on a cru alors à leur récit.

Puisque cette affaire est désormais connue des Esquimaux, il est nécessaire de procéder à l'interrogatoire de Qitdlugtoq et d'Inukitsoq. J'écris cette lettre en accord *avec le secrétaire pour les Affaires Religieuses, le lecteur (professeur agrégé) Schult-Lorentzen, et si sa signature manque, c'est dû à la circonstance qu'il n'est pas en ville au moment où part cette lettre.*

Nous sommes d'avis qu'il faut poser aux deux Esquimaux les questions suivantes, car leur interrogatoire aura lieu en présence de compatriotes (à eux), lesquels pourront éventuellement certifier ce qui sera dit. Nous proposons comme méthode de travail que Hans Nielsen pose les questions aux Esquimaux et se charge de rédiger le rapport tandis que le pasteur Olsen aura consigné leurs déclarations par écrit en présence des témoins.

Qitdlugtoq et Inukitsoq devront chacun fournir un compte rendu détaillé, et on leur posera simultanément les questions suivantes :

1) *Quelle fut la raison pour laquelle Marvin désira laisser Inukitsoq en arrière ?*
2) *Quelle quantité de provisions avaient-ils alors ?*
3) *Quelle distance et combien de jours (le texte danois dit søvn, qui signifie « sommeil ». Ce doit être une faute de frappe pour døgn « journée de 24 heures ») restait-il pour atteindre la terre ?*
4) *Y avait-il eu quelque désaccord entre eux jusqu'à ce que Marvin exige qu'Inukitsoq reste seul derrière (lui et son compagnon) ?*
5) *Comment se peut-il qu'ils aient accepté cela bien qu'ils fussent deux contre un ?*
6) *Inukitsoq a-t-il été abandonné sans aucun instrument ni moyen qui auraient pu l'aider à atteindre la terre ?*
7) *Dans quelles circonstances Qitdlugtoq l'a-t-il abattu (Marvin) ?*
8) *(Marvin) était-il tombé à l'eau avant d'être abattu ?*
9) *Inukitsoq a-t-il vu Marvin après sa mort ?*
10) *Peut-il donner quelque renseignement sur la partie (du corps) où Marvin a été atteint ?*

Peter Freuchen aurait entendu dire que le capitaine Bartlett, après le retour de Qitdlugtoq et d'Inukitsoq, leur aurait refusé l'accès du navire et qu'il ne les aurait laissés monter à bord qu'à l'arrivée de Peary. Au cas où cela serait confirmé, a-t-on déjà soupçonné à l'époque que le professeur Marvin avait été tué ? Quelqu'un a-t-il jamais entendu parler de cet événement (par Qitdlugtoq) immédiatement après la mort de Marvin, et pour quelle raison a-t-il procédé à des aveux ?

Tels sont les points principaux des questions que nous désirons voir poser à Inukitsoq et à Qitdlugtoq, et nous voudrions que leurs réponses, aussi exhaustives que possible, soient reportées textuellement. S'il venait à surgir d'autres circonstances que Qitdlugtoq ou Inukitsoq, ou Hans Nielsen ou le pasteur Olsen, jugeraient importantes pour une meilleure compréhension de l'affaire, tout détail de ce genre devrait être mentionné.

Veuillez agréer...

P.P. la Station Cap York – Thulé

À Monsieur le chef de Comptoir Hans Nielsen et Monsieur le Pasteur Jens Olsen.

(Note manuscrite : Ces directives ne sont pas signées, mais il est clair que leur auteur est Knud Rasmussen. Signé : Regitze Margrethe Søby.)

III) L'Interrogatoire

Thulé, le 11 décembre 1925

Station de Cap York, Thulé

Concerne l'affaire de la mort du professeur Ross G. Marvin

Conformément à la lettre du 20 juin 1925, nous avons procédé le 30 novembre à l'interrogatoire concernant l'affaire mentionnée ci-dessus.

Nous avons convoqué comme témoins :
- le missionnaire Enok Christiansen, Thulé,
- le chasseur Arqioq, Iterdlagssuaq,
- le chasseur Ivik, Thulé,
- le chasseur Inukitsorujuk, Etah, et
- le chasseur Thomas, Qânâq.

Nous avons ordonné les questions de sorte qu'il y en a eu quatorze en tout, mais compte tenu de ce qui s'est passé pendant l'interrogatoire, nous n'avons pour ainsi dire pas posé la question 3, tout en jugeant pourtant que nous devions la garder.

Pour avoir une situation aussi claire que possible, nous avons entendu les intéressés séparément, de sorte que l'un ne puisse entendre ce que disait l'autre.

Après quoi, nous leur avons demandé de raconter en commun ce qui s'était passé. Cela figure aussi dans notre rapport, ayant ainsi fait ce dont nous étions capables pour éclaircir cette affaire.

C'est notre conviction qu'Inukitsoq et Qitdlugtoq ont agi de même.

Veuillez agréer...

Signatures : Hans Nielsen, administrateur de Thulé.

Jens Olsen.

Au Comité de la Station du Cap York de Thulé – Copenhague.

Questions posées à Qitdlugtoq et à Inukitsoq :

1) Quelle fut la raison pour laquelle Marvin désira laisser Inukitsoq en arrière ?
2) Quelle quantité de provisions avaient-ils alors ?
3) Quelle distance et combien de jours (même faute de frappe en danois que précédemment) restait-il pour atteindre la terre ?
4) Y avait-il eu quelque désaccord entre eux avant que Marvin exige de laisser Inukitsoq derrière (lui et son compagnon) ?

La vaisselle des Esquimaux. – Les Esquimaux assimilent très vite les usages des « civilisés », comme en témoigne la photographie ci-dessus, où l'on voit le commandant R.E. Peary à bord du *Roosevelt*. Photo D.R.

Siorapaluk (NO du Groenland), mars 1951.
Photo Jean Malaurie.

5) Comment se peut-il qu'ils aient accepté une telle chose bien qu'ils fussent deux contre un ?
6) Inukitsoq a-t-il été abandonné sans aucun instrument ni moyen qui auraient pu l'aider à atteindre la terre ?
7) Dans quelles circonstances Qitdlugtoq l'a-t-il abattu ?
8) Était-il tombé à l'eau avant d'être tué ?
9) Inukitsoq a-t-il vu Marvin après sa mort ?
10) Peut-il donner quelque renseignement sur la partie (du corps) où Marvin a été atteint ?
11) Leur a-t-on refusé l'accès au navire à leur retour ?
12) A-t-on déjà soupçonné qu'il y avait eu un meurtre ?
13) A-t-on jamais mentionné cet événement immédiatement après la mort de Marvin ?
14) Quelle était la raison pour laquelle il (Qitdlugtoq) a passé des aveux ?

Réponses de Qitdlugtoq aux questions :

1) Parce qu'Inukitsoq n'a pas voulu prendre avec le traîneau le chemin exigé par Marvin.
2) Il y avait vraisemblablement assez de provisions pour atteindre la terre si nous ne devions pas attendre la nouvelle glace. Nous avions donc les chiens que nous pouvions manger.
3) Malgré la hauteur de la terre, nous ne pouvions pas la voir ; mais j'ai supposé qu'il y avait 3-4 jours de voyage.
4) Non !
5) Parce que nous savions par expérience que lorsque les Américains commencent à se fâcher, cela dure longtemps avant qu'ils redeviennent eux-mêmes.
7) Parce qu'à cette époque nous ne pouvions plus trouver de l'eau libre.
8) Non !
9) Oui !
10) Par derrière dans la tête.
11) Non !
12) Non !
13) Non !
14) Parce que je ne voulais pas cacher plus longtemps que j'avais commis un meurtre.

(L'aveu de Qitdlugtoq a eu lieu immédiatement après son baptême.)

Réponses d'Inukitsoq aux questions :

1) Pendant que j'arrangeais les harnais, Marvin et Qitdlugtoq étaient partis devant, à pied, et après avoir marché quelque temps, ils s'étaient séparés pour rechercher des traces de traîneaux, et comme je ne savais pas quel chemin je devais suivre, j'ai pris celui de Qitdlugtoq, et quand je l'ai atteint, nous avons attendu Marvin qui est venu vers nous. En arrivant, il était très en colère et il a exigé que l'on débarrasse le traîneau de mes affaires, et que je n'aille plus en traîneau.
2) 4 boîtes de pemmican (il a montré avec sa main la dimension d'une boîte : 150 × 150 × 100 cm. (Le texte danois dit bien « centimètres ». Il doit s'agir de « millimètres ».)
3) Vraisemblablement 3 jours.
4) Absolument pas !
5) Comme je ne comprenais pas sa langue, je n'ai pas pensé à cela.
6) Oui !
7) Il se tenait debout sur le bord d'un tas de glace.
8) Non !
9) Oui !
10) Sans doute près de l'oreille.
11) Non !
12) Non !
13) Quand les Esquimaux parlaient de la mort de Marvin, ils me demandaient si je l'avais tué, et je répondais oui, mais jamais quelqu'un ne l'a cru !
14) Quand j'ai décidé de ne pas me laisser accuser d'avoir commis un meurtre.

Exposé commun de Inukitsoq et Qitdlugtoq :

Nous étions l'avant-dernière équipe des traîneaux de secours à revenir (au navire), c'est-à-dire qu'il y avait une équipe dont le capitaine Barlett était le chef et qui n'avait pas encore achevé son voyage de retour. Le nôtre était commencé depuis 2 jours complets. Le troisième jour, après avoir progressé un peu, Marvin et Qitdlugtoq sont partis devant, tandis qu'Inukitsoq arrangeait les harnais.

Lorsqu'Inukitsoq eut terminé et fut reparti avec le traîneau, il ne sut exactement quel chemin prendre car les deux hommes partis en éclaireurs s'étaient séparés pour rechercher des traces de traîneaux que l'équipe puisse suivre. Après avoir hésité un peu, Inukitsoq prit la décision de rejoindre Qitdlugtoq.

Après avoir rejoint Qitdlugtoq, tous deux attendirent Marvin qui les rejoignit. En arrivant, Marvin était très en colère et exigea alors qu'Inukitsoq soit laissé en arrière, et il le menaça du geste.

Marvin donna alors l'ordre de décharger du traîneau les affaires d'Inukitsoq, ce qui fut aussi fait.

Ensuite, Marvin demanda à Qitdlugtoq s'il voulait voyager en traîneau avec lui ou rester avec Inukitsoq. Qitdlugtoq partit donc avec Marvin, mais en avançant, il entendit Marvin parler d'Inukitsoq, il fut très désolé et pleura tout le temps pendant qu'ils poursuivaient leur route.

Nous leur avons demandé ce qu'avait dit Marvin. Qitdlugtoq a expliqué qu'il ne se souvenait pas des mots, car il y avait si longtemps que ces choses s'étaient passées, mais le sens était, entre autres, qu'Inukitsoq ne devait pas avoir quelque chose à manger pendant tout le voyage de retour.

Qitdlugtoq nous pria ici de rectifier sa réponse à la question n° 1, d'accord avec celle donnée par Inukitsoq, car il avait donné une mauvaise réponse, sa mémoire lui ayant fait défaut.

Le soir venu ils ont campé, et plus tard dans la soirée, Inukitsoq les a rejoints, car il avait juste pris ses bottes groenlandaises et avait laissé sur place le reste de ses affaires. Il n'a pas eu le droit d'entrer dans la hutte de neige bien qu'il ait fait très froid, ni de manger ni de boire quelque chose.

Alors, Qitdlugtoq a compris que si Inukitsoq ne mourait pas de froid, il allait mourir de soif.

Le lendemain ils sont repartis, laissant derrière eux Inukitsoq qui les suivait en marchant à pied sans avoir rien à manger ou à boire.

Enfin, ils sont arrivés devant une crevasse qu'ils n'ont pu franchir sur le champ. Là, Inukitsoq les a rejoints et comme il n'osait pas s'approcher de Marvin,

il a profité qu'ils (les deux autres) se soient éloignés afin de repérer un chemin, pour s'asseoir sur le traîneau.

Alors qu'Inukitsoq était assis, Qitdlugtoq lui a crié de venir avec un fusil, car il avait vu un phoque sortir de l'eau. Dès que Qitdlugtoq eut le fusil, il tira de derrière sur Marvin debout au bord de la crevasse sur un tas de glaçons. Marvin tomba à la renverse sur la glace et mourut immédiatement. Après avoir déménagé le corps de la glace jusque dans l'eau, ils ont réussi à franchir la crevasse. Le corps flottait sur l'eau quand ils se sont éloignés, du fait de la fourrure de renne que portait Marvin.

Après avoir fait quelque chemin, ils ont campé et sont restés là vingt-quatre heures pleines. Ils sont tombés d'accord pour dire, à leur retour au navire, que Marvin était tombé à l'eau, ce qu'on a aussitôt cru.

Quatre jours après la mort de Marvin, ils sont arrivés à l'endroit où le navire hivernait.

(Note manuscrite) : Ce rapport sur l'interrogatoire a été rédigé par Hans Nielsen et Jens Olsen.

Regitze Margrethe Søby ■

BIBLIOGRAPHIE

1926. Et Mord i Odemarken (Un meurtre dans le désert) (*Berlingske Tidende*, 25 septembre).

1926. Eskimo killed Prof. Marvin, Peary Aide confesses Arctic Crime of 17 years ago. Victim reported drowned, was shot. (*The New York Times*, dimanche 26 septembre).

1926. Kellogg to order Legation Inquiry on Marvin's Murder. (*The New York Times*, dimanche 26 septembre).

1926. Stefansson tells of Arctic Murders. (*The New York Times*, dimanche 26 septembre).

BORUP (George)

1911. A tenderfoot with Peary, New York. Frederick A. Stokes.

FREUCHEN (Peter)

1935. *Arctic Adventure*, New York.

1936. *Min Grønlandske Ungdom* (Ma jeunesse groenlandaise), Copenhague.

1956. *Fangsmaend i Melville Bugten* (Chasseurs dans le golfe de Melville), Copenhague.

HOBBE (William Herbert)

1936. *Peary*, New York.

LITHNER (Klas)

1973. *Mordet pa Ross Marvin* – et problem i international strafrätt (le meurtre de Ross Marvin – un problème de droit criminel international), *Norsk Tiodsskrift for Kriminologi* (Périodique norvégien de criminologie).

Carte du *New York Times* montrant la « Grande Crevasse » près de laquelle fut tué Marvin.

Malaurie Jean. *Ultima Thulé*. De la découverte à l'invasion. 2e édition 2001, Paris, Le Chêne.

Enok Christiansen, premier catéchiste des « Esquimaux Polaires », les Inughuit, en 1910, avec la mission luthérienne. Il a été l'un des juges d'Inukitsoq et de Qitlugtoq à Umanak (Thulé, 11 décembre 1925). Ami de Jean Malaurie, il lui a rapporté ses souvenirs sur cette période charnière (évangélisation). Siorapaluk, octobre 1950. Photo Jean Malaurie.

III. — SCIENCES DE LA VIE
BIOLOGICAL SCIENCES

THE STRESS HORMONE DIARY OF A PARTY SKI-ING 640 KILOMETERS ACROSS THE GREENLAND ICE SHEET

by Hugh SIMPSON

Professor in Pathology, Royal Infirmary, Glasgow

ABSTRACT. Adrenocortical hormones were monitored before, during and after a 640 km unsupported ski expedition across the Greenland ice sheet.

The glucocorticoid hormones were persistently higher during the crossing and immediately after it when compared with the pre-journey controls.

A striking inverse correlation was found between the amounts of adrenocortical metabolites excreted each day and the distance covered. The greater the distance covered, the lower the corticosteroid excretion. These data are interpreted as indicating that the frustration and anxiety resulting from poor daily distances are a greater stress in terms of adrenocortical activation than the sheer physical stress of long days.

Key-words : Stress hormone • Greenland • Adrenocortical hormones.

RÉSUMÉ. **« Journal » de l'hormone du stress lors d'une course à ski de 640 km sur la calotte glaciaire du Groenland**. *Les hormones corticosurrénaliennes excrétées ont été dosées avant, pendant et après une expédition à ski de 640 km sur la calotte glaciaire du Groenland.*

Les hormones glucocorticoïdes furent constamment plus élevées pendant l'expédition et immédiatement après elle, par rapport aux valeurs témoins obtenues avant le départ.

Une frappante corrélation inverse fut trouvée entre les quantités de métabolites corticosurrénaliens excrétés chaque jour et la distance parcourue. Plus cette dernière était grande, plus l'excrétion corticosurrénalienne était petite et réciproquement.

Ces résultats ont été interprétés comme l'indication que la frustration et l'anxiété résultant d'un faible progrès quotidien dans l'avance de l'expédition représente un stress plus grand (pour la stimulation corticosurrénalienne) que le stress purement physique d'un long jour d'activité.

Mots-clés : *Hormone du stress • Groenland • Hormones corticosurrénaliennes.*

In circumstances perceived by the human mind as "stress" there is a response mediated partly by the release of adrenocorticotrophic hormone from the pituitary gland. This stimulates the adrenal cortex gland to manufacture and release more steroids. The result is a metabolic adaptation to fight and flight.

This article is a "stress" diary of a three man and one woman party who skied, unsupported, 640 km across the Greenland ice sheet.

Before, during and after this crossing all daily urine was collected and aliquots were subsequently assayed for the excretion of total 17-hydroxycorticosteroids [1] the principal metabolites of cortisol, the main glucocorticoid hormone from the human adenal cortex.

RESULTS – THE EXPEDITION DIARY

13th – 19th June : Expedition party of three men and one woman arrive at Angmagssalik settlement, East Greenland by Charter DC3. Camping at the edge of the village. Social activities with the local Greenlanders. Party relaxed in the friendly atmosphere and making final preparations for departure one week hence.

Averaged (4 individuals; 7 days; N = 28)

17-OHCS excretion = 13.0 mg/day. This is regarded as a control "pre-stress" level for the journey ahead.

20th – 24th June : Start of journey. Our small fishing boat is unable to reach the mainland because of residual fast ice. The captain says that he is unable to proceed. Does our expedition wish to be landed on the sea ice many kilometers from its intended start point or to return to Angmagssalik? The party is in a high state of stress about this decision because it is not clear whether this route will work out and whether the sea ice will be adequate. These points are particulary important since once we leave the ship we have a one-way ticket to the West coast of Greenland. We have no radio and will really have to proceed whatever happens.

The decision is made to continue and take the risk.

The boat leaves us on the sea ice wich is partly flooded. We have to relay loads to the shoreline managing only 4.5 kms per day. There is considerable uncertainty as the whether the route to the inland ice will be practical. Loads are particulary heavy at this stage because of the full amount of food and fuel. Relaying twice is necessary.

17-OHCS excretion averaged over all four subjects for these first five days is 20.4 mg/day. This represents an increase of 57% over the controls.

25th – 29th June : Left last nunatak at 954 meters altitude. We changed to night travel at this time in order to exploit the harder surface. Much trouble was had with the breakable crust, so the party was sinking 45 cm at every step and became extremely exhausted. A detour to the west had to be made to avoid the Brukner glacier. The sledge weight of 341 kg for the four of us was a tremendous struggle. On 27th June, the temperature rose above feezing, the surface became very wet and the sledge was particulary difficult to pull. We travelled for 8 hours but only made 10 km. Again, on 29th, the temperature rose again and progress became slower. We were making very little progress. During the whole day we only made 8 km.

17-OHCS excretion = 20.7 mg/day average, 59 % above the control levels.

30th June – 4th July : Bleak weather conditions made us reluctant to resume our march. One of us had to fall back and push the sledge from the rear, an exhausting business. We made a few miles and rose 154 meters. The strenuous pulling on poor surfaces made us very tired indeed. On 2nd July we had trouble with snow sticking to the runners of the skis necessitating halts. On 3rd July, it rained heavily all day making movement impossible. The temparature was 2 C above freezing. On 4th July, the rain continued all night, delaying the start.

Average distance travelled – 9.1 km/day.

17-OHCS excretion = 19.4 mg/day, *i.e.* 49% up on the controls.

5th – 9th July : Fortunes improve now because the weather turned colder and we were now at sufficient height that there was a hard good surface on which the sledge was running easily. Again, on 6th, it was noted that the conditions were ideal. There was excellent visibility and first-class surface. On 7th, in easy conditions we managed 36 km and reached a height of 2292 meters. With the same good conditions on the 8th and 9th; indeed, on the 9th nearly 5 km/hour was averaged in the first few hours, the fasted we had yet achieved in the good conditions.

Average 17-OHCS excretion = 17.7 mg/day, *i.e.* 36 % above the controls. This is a significant fall from the early part of the journey reflecting the improved fortunes.

10th – 14th July : We have now passed the highest point of the ice-cap at 2469 meters. The slight improvement of gradient, the following wind and also our sail combined to result in excellent times and distances. It seemed now that the expedition's objective of crossing the ice-cap was within its grasp.

Average distance = 31.4 km/day.

17-OHCS excretion = 16.9 mg/day, *i.e.* 30% above controls.

15th – 19th July : During this span the increasing downhill and the down-plateau wind made the sail very effective for the first two days; but on the evening of the 17th we met the first "melt". The sail was now useless because we could not steer between the pools of water. Icing on the skis and runners made progress very difficult. We found some empty oil drums in the ice left over from a French expedition some years ago – sign of life! – We then reached a point were morasses in all directions. The expedition had to stop to make a series of reconnaissances. It was noted in the diary "*it was agree that this river and lake system which crossed our path from the South to the North was impassable and that a detour around its headwaters was necessary.*" We were very frustated and stressed by the fact that we seemed to be succeeding and yet were being frustrated by the water. On the 18th we met rivers which were unable to ford because of depth. We travelled 19.2 km in the wrong direction. Then rains started, aggravating the situation. On the 19th we split into two parties to make reconnaissances and eventually made 10 km good by a revised route.

Average km/day = 23.2. Note: on the first two days we actually averaged over 38.4 km/day, the fall in average being due to the morass conditions in the last three.

Average 17-OHCS excretion = 19.6 mg/day, *i.e.* 51 % above the controls. This is a distinct rise in the steroids apparently associated with the anxiety about the outcome of the journey in the morass and river conditions, the detours and the frustration.

20th – 24th July : The morass conditions improved but now there were deep rivers separated by glare ice. We were stopped by a branching river system ahead. Two members of the party went forward on a reconnaissance and almost failed to get back due to rising water in melt streams. Progress was barred by another large river. Crevasses appeared wich were a blessing in disguise because the surface water disappeared; the new difficulty was thart the ice was increasingly hummocked. As a result of uncontrolled slides down these hummocks, the sledge broke in two places. To lighten the sledge two of the party back-packed half the load and the other two manhandled the sledge broke through bad hummocks. On the 24th, two stayed to mend the sledge and the other two set off on foot to try to reach land.

Average km/day = 15.7.

Average 17-OHCS excretion = 19.5 mg/day, *i.e.* 50 % above the controls.

25th – 29th July : We reached the west edge of the ice on the 25th. Thereafter, this period was spent back-packing over the tundra towards the American Air Base at Sondre Stromfjord. The outcome of the expedition was now certain and the party in a relaxed condition. The only problem was the heavy loads, since being a Scottish expedition we did not wish to abandon any equipment. The averaged 17-OHCS excretion of the party was 17.5 mg/day, *i.e.* 34 % above the control levels.

30th July – 5th August : This week was spent in a relaxed condition camping near Sondre Stromfjord in order to obtain controls of stress hormone excretion for comparison with the ice-cap and pre-journey spans.

Average 17-OCHS excretion = 16.1 mg/day, *i.e.* 24 % above the pre-journey controls. Most of the reason why this had not come down completely to normal was the fact in one subject the values, through lower than the average ice-cap levels, had stayed relatively high; in the other three, the levels were now just above the pre-journey controls.

It can be seen from this tabulation that the 17-hydrocorticosteroid were persistently high during the crossing of the inland ice and during the immediate post-journey control span when the party were camping on the tundra of West Greenland.

Looking at the results more closely, it is seen that when the averaged daily distances covered are low, the steroid results are high and vice versa.

To check on this apparent inverse association we have computed the correlation between the daily distances covered and the 17-hydroxycorticosteroid excretion rates. The correlation coefficient is $r = .86$ $P < .02$.

PHOTO 1. The last crevasse on the East coast, 24th June.

PHOTO 2. Party struggle uphill, 5th July.

PHOTO 3. Party under sail in excellent conditions. 6th July.

PHOTO 4. First crevasse on the west coast, 23rd July.

PHOTO 5. Land in sight! Sledge on hummock ice, 24th July.

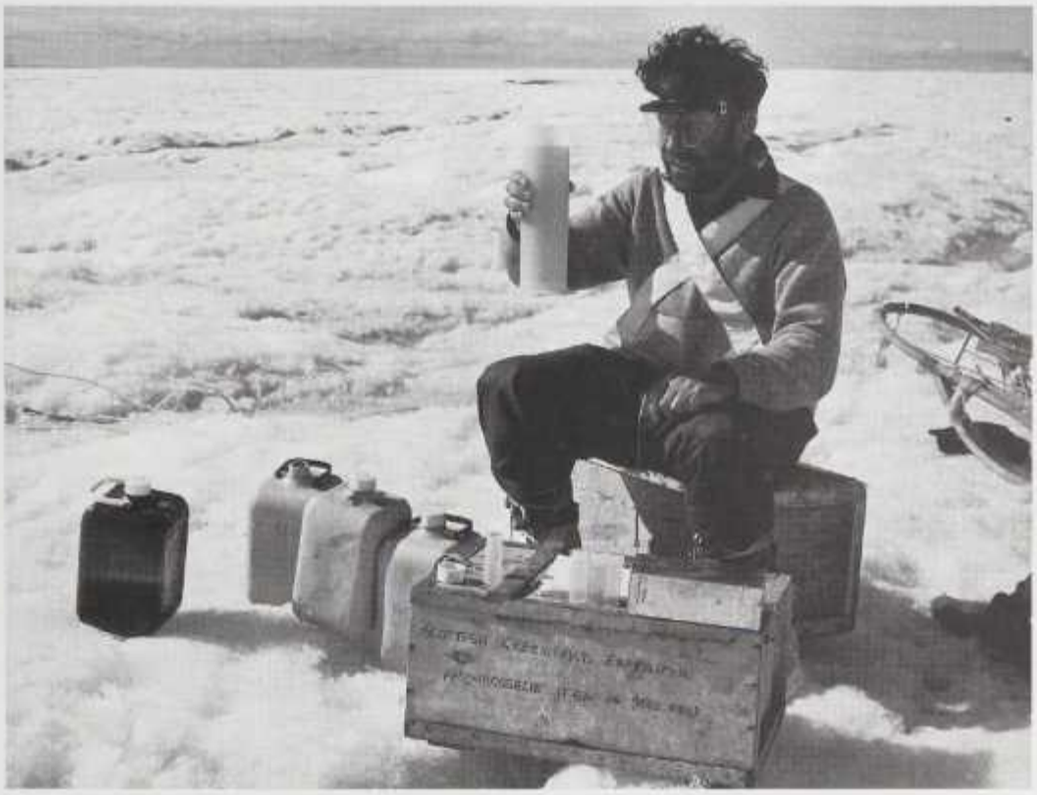


PHOTO 6. The author measures aliquots of the urine on the Greenland icesheet, 26th July.

Synopsis of diary and 17-OHCS excretion rates during the 640 km crossing of the Greenland inland-ice

DATE	AVERAGE DISTANCE/ DAY (KM)	AVERAGE* 17-OHCS EXCRETION/DAY (MG)	PROGRESS	EVENTS
June 13-20	0	13.0	Not relevant	Pre-journey controls
20-24	4.5	20.4	Poor	Leave boat; Rotten
25-29	11.4	20.7	Poor	Sea ice; Steep glacier
July 30-4	9.1	19.4	Poor	
5-9	30.2	17.7	Excellent	Wind compacted snow.
10-14	31.4	16.9	Excellent	Meltstreams; Mills;
15-19	23.2	19.6	Poor	Morass; Hummocks;
20-24	15.7	19.5	Poor	Tundra
25-29	13** + 6	17.5	Fair	
August 30-5	0	16.1	Not relevant	Post-journey control

* Average for party of 3 men and 1 woman over time span described under date.
** **Reach West edge of ice 25 July; 26-29th** July refer to distances over tundra, not ice.

DISCUSSION

The challenge of this journey was whether the party could pull sufficient food and fuel at a sufficient speed to cross the 640 km of inland ice before the supplies ran out. (The party actually pulled 45 days of food rated at 4,000 calories/day/man; the food weighed 147 kg. The total weight of the sledge was 340 kg so that the food represented 43 %. Fuel weighted 25 kg so that food and fuel totalled just over half of the total weight of the expedition).

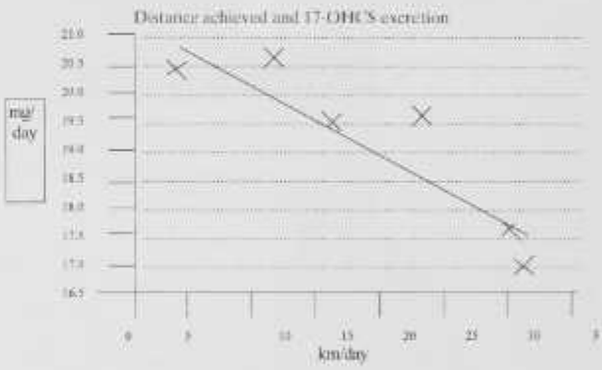
On an ideal travelling day, the tenths of kilometers achieved are clicked off regulary in the bicycle wheel instrument pulled behind. The readings provided an absorbing topic of conversation with the travellers since the success or otherwise of the expedition depended entirely on them. When things were going according to plan, there was a tendancy to push the day as long as possible in order to get the biggest distance while the going was good; so much so, that on a good day the party was completely exhausted by the time the tent was put up and indeed it was a struggle to eat the evening meal before falling asleep.

In contrast, on days when the conditions frustrated achievement; detours had to be made to avoid meltstreams and morasses or crevasses; the effect was to undermine the expedition's confidence, to cause anxiety and frustration.

The interesting thing is that the output of 17-hydroxycorticosteroid in man was substantially raised above the controls for the whole of the ice-cap crossing and indeed had not completely returned to the control levels in the week after the crossing while camping in relaxed conditions on the West Greenland tundra. However, over and above this general increase in corticosteroid excretion rates, a clear relationship developed between the mileage attained and the steroid excretion rate; the better the mileage, the lower the steroids; the worse the mileage, the higher the steroids. In other words, the anxiety and frustration of bad days resulted in levels just above the controls.

It is often said that steroids adapt the individual for "flight and fight". The present data suggest that "fight" is a more potent source of adrenocortical activation than "flight". It seems that the English philosopher John Locke (1632-1704) was quite close to the mark when he said: "*Through the faculties of the mind are improved by exercise, yet they must not be put to a stress beyond their strength*".

The reader may be interested in a wider discussion of human adrenocortical activity in Polar regions wich will be found in a monograph in the *British Antarctic Survey Bulletin* [2]. ■



Relationship of corticosteroid excretion and kilometres

RÉFÉRENCES

[1] Appleby (J.L.), Gibson (G.), Norymberski (J.K.), Stubbs (R.D.) Indirect analysis of corticosteroids. *J. Biochem.* 1955, 60, 3: 453-60.

[2] Simpson (H.W.) *British Antarctic Survey Bulletin.* 1967, N° 13, 93-104.

LA SANTÉ DES ENFANTS AUTOCHTONES DU BASSIN DE L'AMOUR : INDICE DE LA SITUATION ÉCOLOGIQUE DE LA RÉGION

par S. S. SULEJMANOV, V. G. DIATCHENKO, I. P. KOL'COV

Membres de l'Institut de Médecine de Khabarovsk

RÉSUMÉ. Propositions pour restaurer l'état de santé des enfants autochtones dont la dégradation reflète la crise écologique.

Mots-clés : Bassin de l'Amour • Crise écologique • Dégradation sanitaire.

ABSTRACT. ***The health of indigenous children of the Amur Bassin : an indication of the ecological situation of the region.*** *(1) (2) Proposals to restore the Armurian native children's health whose bad shape reflects the ecological destructions.*

Key-words : *Amur Bassin • Ecological destruction • Health degradation.*

L'intense mise en valeur industrielle de l'Extrême-Est et de l'Extrême-Nord a provoqué une détérioration sensible de la situation écologique de ces régions. Pendant longtemps, d'immenses territoires, lieux de la vie traditionnelle des autochtones, sont restés isolés. Et voilà que s'effondrent subitement à la fois leur milieu de vie habituel et les formes traditionnelles de leur économie de subsistance. De nombreuses réserves de chasse, de pêche, des pâtis de rennes ont disparu. Aujourd'hui, il ne fait aucun doute que la politique destructrice « de mise en valeur » de ces régions de notre pays, menée par divers ministères, doit être remplacée par des méthodes plus dignes d'une société civilisée. L'élaboration et la réalisation des plans de développement socio-économique de ces régions, qui sont depuis toujours les lieux de vie des « Petits Peuples du Nord », ne doivent se faire qu'en tenant compte de la « Convention sur les populations autochtones et autres, menant une vie nomade dans des pays souverains », adoptée par la Conférence Internationale du Travail en 1989. La destruction d'un milieu de vie ne peut qu'influer sur l'état de santé d'un individu. De plus, pour une population autochtone, le changement de mode de vie, d'activités, d'alimentation, qui, de traditionnelle, est devenue européenne, importée par des populations immigrées, a autant d'importance que la violation de l'environnement. Malheureusement, la pratique courante, jusqu'à ces dernières années, de taire et de dissimuler de nombreuses informations a empêché d'alerter l'opinion publique sur cette réalité. Or, les données publiées récemment amènent à conclure que la situation actuelle est d'une extrême complexité. Ainsi, selon les résultats des collaborateurs de l'Institut des Problèmes Socio-Économiques de la Population et du Comité Gouvernemental du Travail (Goskomtrud), A. I. Pika et V. V. Prokhorov, chez les peuples du Nord, le taux de mortalité est de deux à trois fois supérieur à la moyenne de la RSFSR et l'espérance de vie y est réduite de près de 18 ans par rapport à la moyenne nationale.

Étant donné la complexité des relations entre l'homme et la nature, l'état de santé des enfants est un indicateur significatif ; aussi avons-nous suivi des enfants et des adolescents autochtones vivant dans le bassin de l'Amour. Les examens ont eu lieu dans les maternelles, les écoles-internats et à l'Institut de Médecine de Khabarovsk (au département de la Formation des Peuples du Nord). D'après les résultats de chaque bilan de santé, les enfants peuvent être répartis en trois groupes :

1) 2 %, enfants en bonne santé,
2) 81 %, ?
3) 17 % souffrent de troubles psychologiques.

Le pourcentage d'enfants en bonne santé – 2 % – est infiniment moindre que dans les autres localités du Kraj de Khabarovsk où vit une population immigrée dont le pourcentage d'enfants en bonne santé est compris entre 12 et 23 %. Le nombre important d'enfants souffrant de caries dentaires – 100 % chez les autochtones – est particulièrement alarmant. Ces enfants accusent un retard de croissance physique et un retard d'un an et demi en moyenne pour la formation des caractères sexuels secondaires. L'analyse du système immunitaire a montré que, dans le cadre général d'un changement des conditions de vie, chez les adolescents des peuples du Nord, certains marqueurs immunitaires sont longuement déficients avant de retrouver leur taux initial. Le schéma, approuvé ces dernières années pour améliorer l'adaptation des enfants immigrants avec l'emploi d'éleutérocoque, s'est révélé inopérant chez les enfants autochtones.

La destruction du mode de vie traditionnel des peuples du Nord, leur insertion artificielle dans le système de production moderne sévèrement réglementé et l'occupation de fonctions de faible qualification, ont eu pour conséquence une brutale perturbation au niveau de l'adaptation psychologique. Selon ces mêmes auteurs, entre 1970 et 1980, un décès sur deux chez les autochtones résulte d'un traumatisme, d'un assassinat ou d'un suicide, soit un

(1) Dossier présenté à la Conférence Scientifique de Khabarovsk en 1989.
(2) Traduit du russe par Mme Arlette Fraysse, Centre d'Études Arctiques, CNRS-EHESS.

taux trois à quatre fois plus élevé que celui de la moyenne nationale. L'importante alcoolisation de la population a fait augmenter les problèmes relationnels familiaux et conjugaux. Le nombre de familles désunies chez les autochtones s'est accru.

Ainsi, au département de la Formation des Peuples du Nord (Institut de Médecine de Khabarovsk), seulement 50 %, environ, des étudiants ont grandi dans une famille unie. Il est indubitable que l'environnement social, les spécificités ethniques, l'habitat, l'économie et la psychologie familiales, ainsi que les soins médicaux et la prévention sont pour beaucoup dans la croissance et le développement normaux de l'enfant, de son état de santé. Étant donné les méthodes adoptées pour l'éducation des enfants autochtones, après la fréquentation des jardins d'enfants et des maternelles, la plupart d'entre eux sont placés dans des écoles-internats et se retrouvent donc longuement séparés de leurs foyers. L'adaptation psychologique est souvent très difficile du fait que la langue maternelle, employée pour l'éducation et pour la communication en milieu familial, est exclue dans les maternelles et les internats où élèves et personnel, et tous ceux qui encadrent les enfants durant cette période parlent uniquement le russe.

Chez les enfants de six ans, à la suite d'un test de « maturité scolaire », 20 % n'étaient pas prêts à recevoir un enseignement complet, 40 % l'étaient approximativement et seuls 40 % étaient véritablement admissibles. Parmi les élèves en internat, près de 10 % souffraient d'énurésie nocturne, 4 % de névroses diverses et 2,7 % de troubles de la personnalité, soit un total d'environ 17 % des enfants examinés manifestant des troubles d'ordre psychologique.

L'alimentation est aussi, probablement, un autre facteur influant sur l'état de santé des enfants autochtones. Les interdits irréfléchis, les recommandations visant à remplacer l'alimentation traditionnelle par des rations alimentaires importées, ont conduit dans l'organisme à un dérèglement de l'apport en éléments nutritifs naturels, équilibrés et de qualité. Dans ces rations, les taux de protéines et de graisses animales ont considérablement diminué tandis que le taux de glucides a augmenté. Le mode de cuisson des produits alimentaires a également changé. Ce changement de régime alimentaire concerne non seulement les enfants scolarisés mais aussi les adultes. Car, sur les territoires traditionnels des autochtones, la pêche à été limitée et la chasse, limitée voire interdite. Ces réglementations n'ont aucun fondement d'un point de vue médical : elles ne sont que le reflet des ressources et des intérêts des ministères concernés.

Nous estimons que la suppression de « l'ethnoalimentation » est souvent la cause principale de la diminution de la résistance de l'organisme infantile et de l'altération de ses facultés adaptatives. Les données sur la bio-transformation des xénobiotes chez les populations autochtones et immigrées confirment la nécessité de modifier ces rations alimentaires. Nous avons constaté que chez les représentants de la population autochtone, la majorité (près de 90 %) *de quoi ?* fait partie des « acétyleurs » rapides. Étant donné que les « acétyleurs » rapides sont des « acidifiants » lents, nous supposons que cette variante métabolique est conditionnée par le type d'alimentation qui a prévalu lors du processus évolutif de ces peuples. Ce qui est confirmé par de nombreux chercheurs qui estiment que « *la complétude de la mémoire génétique ne se produit qu'à la suite d'un processus mutationnel non régulé par l'organisme et d'une sélection naturelle des formes, correspondant au mieux aux conditions environnementales, dont les conditions alimentaires font partie* » (V. A. Konysev).

Ainsi, la santé de la population autochtone, et en particulier celle des enfants, reflète le niveau atteint par l'essor socio-économique de notre région. En conséquence des concepts erronés quant à la mise en valeur des ressources naturelles de l'Extrême-Est, le Kraj (de Khabarovsk) est devenu en réalité la propriété des ministères et des divers départements de l'URSS, entraînant au-delà de l'épuisement des ressources naturelles, une dégradation de l'état de santé des maîtres pérennes de ces terres : Nanai, Ul'ces, Oudégues, Orocs, Néguidalètses, Nivkhes, Evènes. (Si, dans les années 60, les processus démographiques s'étaient caractérisés par de forts taux de mortalité et de natalité, dans les années 80, en revanche, on n'observe plus qu'un abaissement du taux de natalité). De telles tendances n'induisent pas à l'optimisme. Nous pensons que les problèmes de la population autochtone ne peuvent être résolus que par la réalisation d'un programme scientifique gouvernemental visant au développement (économique, culturel, social, démographique, etc.) des autochtones de l'Extrême-Nord et de l'Extrême-Est.

PROPOSITIONS

Si l'on veut modifier en profondeur la situation dans les territoires autochtones du Nord, il faut, à notre avis, prendre des mesures globales et particulières. La résolution de problèmes multiformes ne se fera qu'en observant les normes entérinées par la communauté internationale ; aussi adressons-nous ces propositions au Soviet Suprême de l'URSS :

Examiner et ratifier la Convention de la Conférence Internationale du Travail sur les peuples autochtones et autres, menant une vie nomade dans les États souverains, adoptée à Genève en 1989.
Élaborer et adopter un programme gouvernemental sur « les Petits Peuples du Nord ».

En outre, afin d'améliorer l'état de santé des autochtones, nous proposons :

1. Introduire des éléments de « l'ethno-alimentation » dans la ration alimentaire ; donner aux enfants du bassin de l'Amour des produits contenant, en quantité suffisante, protéines et lipides d'origine animale.
2. Prendre des mesures pour restaurer la médecine des autochtones du bassin de l'Amour.
3. Créer des polycliniques itinérantes (l'été en bateau ; l'hiver en car) pour effectuer des bilans de santé globaux et dispenser des soins de qualité à la population autochtone. Une telle polyclinique doit comporter 6-8 spécialistes, un laboratoire, un service d'exploration fonctionnelle et instrumentale. L'équipe médicale comprendra des spécialistes de haut niveau travaillant dans les centres médicaux de la région et des membres de l'Institut de Médecine.
4. Inciter les travailleurs médicaux et les collaborateurs des établissements scolaires à éduquer les enfants autochtones au niveau sanitaire et hygiénique, en commençant par leur apprendre les règles de l'hygiène personnelle et en finissant par une éducation sexuelle et une planification de la famille.
5. Trouver des fonds dans le budget régional pour augmenter les primes accordées aux travailleurs de la santé, de l'éducation et du service public qui exercent leur activité dans les villages occupés par les autochtones.
6. Former les instituteurs et les médecins, qui iront travailler chez les autochtones, à l'ethnopsychologie. ■

LES MALADIES CARDIOVASCULAIRES CHEZ LES PEUPLES ARCTIQUES : CHRONIQUE D'UNE CATASTROPHE ANNONCÉE

par Sophie GONBERT

Endocrinologue-lipidologue, Service d'Endocrinologie du Pr Turpin, Hôpital de la Pitié-Salpêtrière, 83 bd de l'Hôpital, 75 651 Paris Cedex 13

RÉSUMÉ. Depuis les années 70, des études épidémiologiques ont montré la faible incidence des maladies cardiovasculaires dans les populations arctiques. Ceci a été attribué à un mode de vie favorable comprenant une activité physique intense et une alimentation riche en acides gras polyinsaturés oméga 3. La teneur en est forte dans la chair et la graisse des animaux marins. Ces acides oméga 3 ont de nombreuses propriétés favorables sur l'état cardiovasculaire : diminution des taux sanguins de cholestérol et de triglycérides, action favorable sur la fraction protectrice du cholestérol les HDL, diminution de l'hypertension artérielle, amélioration des chiffres de glycémie avec potentiellement un effet préventif de l'apparition du diabète, diminution des mécanismes de thrombose, et effets directs bénéfiques sur la paroi artérielle. Ces constatations ont donné lieu à l'utilisation de ces acides gras oméga 3 chez les patients occidentaux à risque cardiovasculaire, ce qui a conduit à une forte diminution de la mortalité, notamment par mort subite. Malheureusement, dans le même temps où l'analyse de l'alimentation traditionnelle inuit permettait de mieux traiter les patients occidentaux, les Inuit vivaient de profondes modifications nutritionnelles, qui risquent à moyen terme d'augmenter leur risque cardiovasculaire. La consommation d'alcool, de graisses saturées dans les produits laitiers ou carnés d'origine bovine et porcine, le tabagisme et la sédentarité ont, en deux générations, conduit à une augmentation de l'obésité, du diabète et des chiffres sanguins de cholestérol et de triglycérides. Il est possible que la génération actuelle et surtout les suivantes subissent une augmentation dramatique des maladies cardiovasculaires, dont la prise en charge médicale sera problématique dans les régions les plus reculées, causant une forte mortalité et de lourdes séquelles pour les survivants. Se surajoutent à cette occidentalisation du régime l'augmentation de la contamination alimentaire par des polluants tels que le mercure, le plomb et les insecticides. Une revue des données épidémiologiques et expérimentales concernant les populations arctiques et leurs facteurs de risque cardiovasculaire est présentée ici, reposant principalement sur des données groenlandaises et alaskiennes, les populations sibériennes ayant été très peu étudiées.

Mots-clés : Médecine arctique • Maladies cardiovasculaires • Nutrition • Dyslipidémies • Hypertension artérielle • Acides gras polyinsaturés oméga 3 • Métaux lourds • Organophosphorés.

ABSTRACT. *In the 1970s the preventive effect of marine fat on cardiovascular disease among Inuit has been related to the high intake of marine food, containing high amounts of omega-3- poly-unsaturated fatty acids and antioxydants such as selenium, and on the high physical demands of traditional hunting and gathering activities. Omega-3- poly-unsaturated fatty acids favorably act on risk factors implicated in the cardiovascular diseases : they are associated with reduced blood lipids concentrations and reduced blood pressure. They may also prevent the occurrence of diabetes and improve insulin action. Omega-3- poly-unsaturated fatty acids have been therefore successfully used in western patients, leading to a reduction of mortality, specially through decreased sudden death. But meanwhile, Inuit communities are currently undergoing a rapid transition from country to market foods, with increased ingestion of saturated fats (dairy products, beef, pig) and decreased levels of unsaturated fats, increased alcohol and tobacco use, and decreased physical activity. These changes have promoted increased incidence of obesity, diabetes and dyslipidemia in the 1990s. This may lead to an increased mortality due to cardiovascular diseases, in the present and future generations. Epidemiological and experimental data concerning risk factors of coronary heart disease are here reviewed.*

Key-words : *Arctic medicine • Coronary heart disease • Nutrition • Poly-unsaturated fatty acids • Dyslipidemia • Hypertension • heavy metals • Organic pollutants.*

Les études épidémiologiques concernant les populations Inuit ont jusqu'à présent retrouvé une faible fréquence de maladies chroniques telles que *le diabète et les maladies cardiovasculaires* (MCV), alors que ces dernières font partie des premières causes de mortalité dans les pays occidentaux. Dans les années 1980, la mortalité par maladies cardiovasculaires chez les Inuit groenlandais âgés de 45 à 64 ans était de 6,7 % contre 32,8 % chez des Danois du même âge [1]. Cette faible fréquence des MCV établie par des études épidémiologiques au Groenland depuis les années 1970 était probablement liée à la consommation de lipides protecteurs pour le système cardiovasculaire, les acides gras polyinsaturés, dont la teneur est grande dans les mammifères marins et les poissons des mers froides. Néanmoins, depuis les années 1970-90, la situation tend à évoluer : alors que, dans les pays occidentaux, la mortalité par maladies cardiovasculaires a tendance à diminuer depuis 30 ans, elle reste stable dans les populations arctiques, avec peut-être l'amorce d'une augmentation [2]. Les facteurs de risque cardiovasculaires sont eux en nette augmentation [3] : ces facteurs, qui augmentent le risque à moyen et long terme de faire un infarctus du myocarde ou un accident vasculaire cérébral, peuvent être des maladies pour lesquelles on dispose de traitements, telles que les *dyslipidémies* (anomalies du cholestérol et/ou des triglycérides), *l'hypertension artérielle, le diabète, l'obésité*, ou *des modifications du comportement* tels que *le tabagisme, la sédentarité, les comportements alimentaires*. D'autres facteurs de risque sont impliqués,

pour lesquels on ne dispose pas de traitement : le vieillissement, l'hérédité familiale de maladies cardiovasculaires, le terrain génétique, et le sexe masculin, les maladies cardiovasculaires étant plus fréquentes chez les hommes que chez les femmes. Se surajoutent à ces profondes modifications de l'état nutritionnel et métabolique des inquiétudes quant à l'influence sur le système cardiovasculaire de certains polluants, comme les métaux lourds et les organophosphorés. Nous aborderons successivement chacun de ces paramètres qui augmente le risque cardiovasculaire, en exposant les données actuellement publiées, sachant que les études résumées ici concernent principalement le Groenland et l'Alaska, les populations nord-sibériennes ayant donné lieu à très peu de publications.

LES FACTEURS DE RISQUE NON MODIFIABLES

Ils sont de deux ordres : terrain génétique d'une part et vieillissement de la population d'autre part. Les maladies cardiovasculaires augmentent au fur et à mesure que l'individu vieillit : compte tenu de *l'allongement de l'espérance de vie* des populations inuites ; grâce à un meilleur contrôle des maladies infectieuses et à la diminution des famines récurrentes, une augmentation des maladies cardiovasculaires est prévisible, comme cela a eu lieu en Europe durant le XXe siècle, et comme cela est en train de se produire dans les pays en voie de développement. Les données génétiques qui sous-tendent l'augmentation des maladies cardiovasculaires dans les populations arctiques sont, elles, d'analyse plus complexe et encore en cours d'étude. On constate dans ces populations une *forte fréquence de gènes dits « délétères » quant à l'athérome*, c'est-à-dire des gènes qui, dans des populations caucasiennes, ont été impliqués dans des perturbations du métabolisme conduisant à des lésions de la paroi des artères. Ces gènes codent par exemple pour des protéines de la coagulation, pour des protéines impliquées dans le transport des lipides sanguins ou pour des enzymes qui assurent l'élimination de produits d'oxydation, cette liste n'étant pas exhaustive [4]. Ces gènes sont plus fréquents chez les Inuit que chez les Caucasiens, et pourtant les maladies cardiovasculaires y sont moins fréquentes : il est possible que ces gènes aient été sélectionnés lors de l'évolution afin de faciliter l'adaptation à des conditions de famine et de froid, permettant une mise en réserve maximale des graisses et de l'énergie. Ces gènes dits « d'épargne » deviennent délétères quand l'environnement change brutalement, avec notamment une plus grande disponibilité de la nourriture et une moindre activité physique, et ce sur un temps beaucoup trop court pour que puissent avoir lieu de nouvelles adaptations génétiques. Cela montre à quel point les interactions sont fortes, et l'équilibre fragile, entre le terrain génétique d'une part, et les modifications environnementales d'autre part.

LES FACTEURS DE RISQUE MODIFIABLES

Les modifications nutritionnelles et l'obésité

En deux à trois générations, les Inuit ont vécu un changement de leurs apports alimentaires dont l'intensité est comparable aux changements qui ont eu lieu en Europe entre le Néolithique et l'époque contemporaine. L'alimentation traditionnelle riche en poisson, phoque ou autres produits marins comporte des apports très importants de lipides sous forme notamment de cholestérol et d'acides oméga 3 polyinsaturés ; elle contient des apports importants de protéines, et des apports très faibles de glucides, de fruits et de fibres alimentaires. Les acides oméga 3 (appelés EPA pour acide eicosapentanoïque et DHA pour acide docosahexanoïque) sont principalement retrouvés dans les aliments d'origine marine (poissons, phoque, baleine, coquillages, crustacés). Ces acides gras diminuent certains mécanismes de coagulation, ce qui atténue les manifestations de thrombose ; ils modifient les lipidiques sanguins favorablement, notamment en augmentant la part protectrice du cholestérol, transportée par les HDL (lipoprotéines de haute densité) et en abaissant les triglycérides, qui sont une source de stockage d'énergie pour les cellules de l'organisme ; ces acides gras oméga 3 diminuent les chiffres de pression artérielle des patients hypertendus, et ont probablement un rôle préventif dans l'apparition du diabète sucré ; enfin ils influencent favorablement le comportement des cellules cardiaques et des cellules impliquées dans les lésions de la paroi artérielle conduisant à l'infarctus, et ils diminuent l'activité de certaines protéines impliquées dans la réaction inflammatoire. La teneur alimentaire en acides oméga 3 est d'autant plus importante que la communauté vit en région côtière : en effet, chez les populations plus continentales comme les Nganasan ou les Tchouktches de Sibérie, une part importante de l'apport calorique est représenté par la viande de renne ou de caribou, plus riche en acides gras saturés, qui ont une action délétère en termes de risque cardiovasculaire. Une étude concernant les Yupik d'Alaska montre que, encore récemment, la consommation quotidienne d'acides gras polyinsaturés (7 g/j) est le double de celle recommandée aux États-Unis pour la prévention des maladies cardiovasculaires [2]. Actuellement, selon les publications concernant le Groenland, seuls 10 à 20 % des Inuit consommeraient encore une alimentation traditionnelle quotidiennement, 70 % auraient une alimentation mixte associant aliments traditionnels et nourriture occidentalisée, et 10 % auraient une alimentation occidentalisée exclusive [5]. Entre les années 50 et les années 90, la part relative des aliments traditionnels dans la ration calorique totale est passée de 44 à 25 % chez les Yupik d'Alaska [2]. Le maintien d'une alimentation traditionnelle est plus fréquent chez les sujets âgés, alors qu'à l'inverse les jeunes générations inuit du Canada se tournent de plus en plus vers les aliments occidentalisés du commerce [5]. Cette variation selon l'âge n'est pas vérifiée chez les Nganasan, qui, tous âges confondus, continuent à consommer plus souvent des aliments traditionnels que les Inuit du Canada, peut-être en raison d'une moindre accessibilité aux produits alimentaires commerciaux [5]. L'alimentation traditionnelle possède d'autres avantages en dehors de sa richesse en acides gras oméga 3 : elle contient de fortes quantités de sélénium, un sel minéral qui diminue les réactions d'oxydation, mises en jeu dans l'athérome. De plus, la nourriture traditionnelle nécessite le plus souvent une activité physique importante pour se la procurer, *via* la chasse et la pêche. À l'inverse, la nourriture occidentalisée comporte des quantités importantes de graisses saturées d'origine carnée (bœuf, porc, produits laitiers) qui favorise l'athérome, c'est-à-dire les lésions artérielles pouvant conduire à l'infarctus ou à l'accident vasculaire cérébral, et elle ne requiert aucun effort physique : cela promeut l'obésité et un surcroît de risque cardiovasculaire. De plus, il est à

noter que les Inuit, qui consomment encore régulièrement du phoque ou du poisson, le font de plus en plus souvent après cuisson préalable dans une huile végétale, au lieu de le consommer cru ou séché, comme dans la cuisine traditionnelle. Au passage, on peut rappeler que le mot « eskimo » signifie « celui qui mange de la viande crue ». Ce changement de préparation culinaire avec utilisation de la friture diminue fortement la quantité d'acides oméga 3 cardioprotecteurs. Certains apports de l'alimentation occidentale sont néanmoins intéressants : la consommation de fruits et de légumes apporte des fibres, des sels minéraux et des anti-oxydants qui sont protecteurs vis-à-vis des maladies cardiovasculaires. D'autre part, les produits laitiers permettent un apport de calcium intéressant dans la prévention de l'ostéoporose.

Alors que l'occidentalisation de la nutrition exerçait ses effets délétères sur la santé des Inuit, l'analyse de leurs comportements traditionnels ainsi que d'autres populations, en Crète notamment, permettait la diminution de la mortalité des populations occidentales : la découverte dans les années 1970-80 de l'effet cardio protecteur des acides gras oméga 3 a conduit à leur utilisation chez les patients européens, notamment dans les suites d'un infarctus du myocarde. Les résultats en ont été extrêmement positifs : la prise quotidienne d'un gramme acides gras oméga 3 a occasionné une diminution de 30 % environ de la mortalité dans les suites de l'infarctus, avec diminution de la récidive d'infarctus et la diminution d'accident vasculaire cérébral [8].

Globalement, les changements alimentaires et la diminution de l'activité se soldent par une augmentation de l'obésité, surtout au Groenland et en Alaska. L'*obésité* toucherait environ 10 % de la population Inuit du Nunavut et du Groenland contre 8,6 % en France, et 30 % aux États-Unis [6]. Cette obésité semble toucher préférentiellement les femmes, souvent plus sédentaires. Elle est due à une augmentation du tissu adipeux qui se localise dans deux secteurs : le tissu adipeux sous-cutané, qui est superficiel, et celui qui entoure les organes, appelé tissu adipeux viscéral, qui est situé profondément, notamment dans l'abdomen. Le lien le plus fort avec les maladies cardiovasculaires a été établi avec le tissu adipeux viscéral : à poids égal, il est moins dangereux que ce surpoids soit dû à une augmentation du tissu adipeux sous-cutané au niveau des cuisses ou des fesses (obésité dite gynoïde, car plus fréquente chez les femmes), plutôt qu'à une augmentation du tour de taille par augmentation de la graisse viscérale (obésité dite androïde, car plus fréquente chez les hommes). Les Inuit d'Igloolik consommant une alimentation occidentalisée ont un tissu adipeux sous-cutané plus épais que des Inuit de Volochanka, qui conservent une alimentation plus traditionnelle [7]. Aucune donnée n'est disponible sur l'évolution de la graisse viscérale. L'obésité, quelle que soit sa localisation, est susceptible de générer à son tour une sédentarité accrue, lorsqu'elle réduit la mobilité des sujets, en raison de complications arthrosiques, respiratoires et cardiaques.

Les anomalies du cholestérol et des autres lipides sanguins

Les Inuit ont un bilan lipidique étonnamment normal, lorsqu'on considère la forte quantité de lipides absorbées. Quelques données sur le métabolisme des lipides dans l'organisme humain sont nécessaires : dans le plasma, les lipides principaux qui circulent, sont le cholestérol et les triglycérides. Le cholestérol a un rôle structural dans l'architecture de toutes les cellules de l'organisme : en effet, il participe à l'élaboration des membranes qui délimitent chaque cellule du milieu extérieur. Dans certains organes spécialisés, comme les ovaires, les testicules, les glandes surrénales, le cholestérol sert de précurseur à la synthèse d'hormones dites stéroïdiennes, indispensables à l'équilibre de l'eau et du sel, à la reproduction et à la réponse au stress. Les triglycérides, pour leur part, assurent un rôle de combustible, en constituant une importante réserve d'énergie pour les cellules qui peuvent les oxyder. Triglycérides et cholestérol, comme tous les lipides, sont insolubles dans l'eau, et donc dans le plasma sanguin qui est principalement aqueux. Ces lipides sont donc pris en charge par des transporteurs qui les solubilisent ; ces transporteurs sont appelés lipoprotéines : deux types majeurs de lipoprotéines sont les LDL (*Low Density Lipoprotein* ou lipoprotéines de faible densité) et les HDL (*High Density Lipoprotein* ou lipoprotéines de haute densité).

Les LDL ont tendance à s'infiltrer dans la paroi des artères, ce qui conduit à la formation d'athérome : les LDL sont donc athérogènes, et elles le sont d'autant plus qu'elles sont oxydées. À l'inverse, les HDL ramènent l'excès de cholestérol circulant vers le foie pour qu'il y soit détruit : les HDL sont anti-athérogènes. Les Inuit ont, ou plus exactement avaient, dans les années 1970-80, un profil lipidique caractérisé par des chiffres de triglycérides plus bas et des chiffres de cholestérol plus élevés que les populations européennes [1]. Cette augmentation globale du cholestérol correspondait en fait à un LDL bas et un HDL élevé, le tout allant dans un sens de prévention des maladies cardiovasculaires. Entre les années 1970 et les années 1990, une étude groenlandaise a montré que ce profil lipidique s'était modifié : les triglycérides ont augmenté, le HDL a diminué et le LDL a augmenté, et commence à se rapprocher des chiffres des populations européennes. Ces modifications sont principalement dues aux modifications nutritionnelles avec baisse de l'apport en acides gras polyinsaturés oméga 3, et leurs conséquences à moyen terme sur les maladies cardiovasculaires risquent d'être importantes.

Le diabète et la résistance à l'insuline

Une autre anomalie du métabolisme, le diabète sucré, multiplie par un facteur au moins égal à 3 le risque de maladies cardiovasculaires. Le diabète sucré est défini par des chiffres élevés de glucose dans le sang, c'est-à-dire une glycémie supérieure ou égale à 1,26 g/l à jeun. Le diabète est dû à des anomalies portant sur une hormone produite par le pancréas, l'insuline. Si cette hormone est totalement absente, le patient souffre de diabète de type I, qui est rarissime dans les populations arctiques. En revanche, dans le diabète de type II qui commence à émerger dans ces populations, l'insuline est présente, mais son action principale, qui consiste à faire sortir le glucose du sang pour le mettre en réserve dans le foie, les muscles et le tissu adipeux, est défectueuse. On parle d'« insulinorésistance », comme si les cellules de l'organisme « résistaient » à l'action de cette hormone. Le diabète, s'il n'est pas traité, conduit à la détérioration des reins, de la rétine, à une fréquence accrue d'infarctus, d'accident vasculaire cérébral et d'amputation des pieds ou des jambes en cas de gangrène. L'évolution est

d'autant plus pernicieuse que le diabète de type II peut évoluer pendant de longues années sans occasionner de symptômes précis pour le patient, d'où un retard au diagnostic, de l'ordre de 5 à 7 ans en moyenne, même dans les pays à forte densité de réseaux de soins. L'apparition du diabète est souvent précédée d'une période où la glycémie augmente progressivement mais reste encore inférieure à 1,26 g/l : cette période est appelée « prédiabète » ou « intolérance au glucose » ; elle correspond à une insulinorésistance débutante. Actuellement la fréquence du diabète et du prédiabète sont respectivement de 3,7 % et 3 % chez des Inuit de moins de 55 ans, et de 12 et 18 % chez ceux de plus de 55 ans, dans une étude réalisée sur l'île de Saint Laurent, dans le détroit de Béring [9]. Pour comparaison, le diabète de type II touche actuellement environ 3 % de la population française. Une étude faite en Alaska a montré une augmentation de 22 % de l'incidence du diabète entre 1986 et 1993, avec une augmentation comparable des états « pré-diabétiques » associés à l'augmentation du poids par augmentation du tissu adipeux [10].

Les données épidémiologiques seraient en faveur d'une multiplication par 4 du nombre de patients diabétiques en l'espace de 30 ans dans l'Arctique. Là encore, les changements nutritionnels semblent au premier plan : une étude portant sur 666 Yupik en Alaska a montré que ceux qui consommaient quotidiennement du phoque avaient un risque de diabète diminué de 80 % par rapport à ceux qui n'en consommaient qu'occasionnellement [11]. Il a aussi été montré que la survenue de diabète était reliée à l'obésité et à l'épaississement du tissu adipeux sous-cutané [7]. La même équipe en Alaska a montré que les Yupik qui consommaient le plus d'aliments importés étaient plus souvent diabétiques que ceux qui consommaient une nourriture traditionnelle. Un autre facteur important dans la genèse du diabète est la sédentarité avec la diminution de l'activité physique : les Yupik qui conservent une activité importante et régulière ont un risque de diabète diminué de 80 % par rapport aux sédentaires, même en tenant compte des différences d'âge, de masse corporelle et de sexe [12]. Chez ces diabétiques inuits, la survenue de complications du diabète, telles que l'infarctus, les accidents vasculaires cérébraux, les amputations et l'insuffisance rénale terminale, semble plus fréquente que chez les diabétiques européens, en raison, du moins en partie, d'une moindre accessibilité aux soins lourds nécessités par ces pathologies [10].

La sédentarité

Ce facteur de risque a déjà été évoqué, puisqu'il augmente la probabilité d'obésité et d'insulinorésistance. Peu de données épidémiologiques précises sont disponibles. Néanmoins, un travail portant sur une population d'Inuit groenlandais a montré que 14 % des hommes et 30 % des femmes n'avaient aucune activité physique contre 14 et 17 % des Danois du même âge [6]. Cela confirme l'impression que la sédentarité est un problème majeur, et plus particulièrement chez les femmes inuit.

L'hypertension artérielle

L'hypertension artérielle est définie par des chiffres supérieurs à 140/90 mm de mercure. La présence d'une hypertension augmente le risque d'infarctus du myocarde, mais plus encore le risque d'accident vasculaire cérébral. Un accident vasculaire cérébral (AVC) correspond à la souffrance d'une zone du cerveau qui ne reçoit plus assez de sang car l'artère qui l'alimente est occluse. Les AVC, quand ils n'occasionnent pas le décès, peuvent laisser des séquelles très lourdes : paralysies, troubles du langage, troubles de la compréhension et de la mémoire, perte d'autonomie. Ces séquelles nécessitent une prise en charge lourde et coûteuse, nécessitant souvent d'institutionnaliser le patient devenu dépendant. À ce jour, il n'est pas encore observé d'augmentation des AVC dans l'Arctique, mais en revanche l'hypertension devient plus fréquente : 27 % d'un groupe de 66 Yupik âgés de plus de 39 ans étaient hypertendus en 1996 [13]. Dans ce même groupe, l'hypertension était favorisée par la consommation d'aliments non traditionnels, par la pratique d'activités mécanisées, et par l'association à une insulinorésistance [14]. Il est d'ailleurs de mieux en mieux établi qu'il existe une relation forte entre la présence d'une hypertension artérielle, d'une obésité viscérale, d'anomalies des lipides sanguins, de glycémies élevées allant jusqu'au diabète et de troubles de la coagulation. L'ensemble de ces anomalies élève très fortement le risque cardiovasculaire, et semble être la conséquence de phénomènes d'insulinorésistance.

Tabagisme

Enfin, le *tabagisme* est une autre situation qui augmente le risque cardiovasculaire : la consommation de tabac est actuellement beaucoup plus répandue dans les populations inuit groenlandaises et canadiennes qu'en Europe ou aux États-Unis, où ont lieu de nombreuses campagnes de prévention depuis une vingtaine d'années : 79 % des Groenlandais adultes fument contre 42 % des Danois de la même tranche d'âge et 35 % des Français [4].

LES POLLUANTS ET LEUR RÔLE POTENTIEL DANS LES MALADIES CARDIOVASCULAIRES

L'importance du maintien d'une alimentation traditionnelle afin de diminuer le risque cardiovasculaire a été clairement établie. Mais, en raison de la contamination des animaux marins par des polluants comme les métaux lourds et les insecticides organophosphorés, ces recommandations nutritionnelles risquent d'exposer les Inuit à d'autres problèmes de santé. Ces substances, telles le plomb, le mercure et le DTT, sont transportées le long de la chaîne alimentaire jusqu'aux animaux marins, qui les concentrent. La baleine et le phoque sont les animaux qui contiennent actuellement le plus de métaux lourds. Sur des études d'autopsie menées à Nuuk, au Groenland, des concentrations de métaux lourds très supérieures à celles des Européens ou des Canadiens ont été retrouvées dans les reins, le foie et la rate des sujets examinés. Les effets cardiovasculaires de ces produits ne sont pas connus. En revanche, il est connu que les métaux lourds occasionnent des lésions rénales, hématologiques, digestives et neurologiques. Quant aux pesticides, ils sont responsables de maladies hépatiques et neurologiques, et diminuent la quantité de spermatozoïdes, ce qui est susceptible d'altérer la fertilité [15].

PERSPECTIVES ET CONCLUSION

La détérioration du pronostic cardiovasculaire des populations inuit pose plusieurs problèmes graves à court, moyen et long termes. À court terme, comment *dépister* ces différents facteurs de risque, non pas à l'échelle restreinte d'une étude à visée de recherche, mais à l'échelle d'un programme de santé publique ? Comment *financer* ces programmes ? À moyen terme, comment faire passer le message auprès des populations locales quant à la nécessité de consulter, de modifier ses comportements alimentaires, de faire plus d'exercice physique et de se traiter « préventivement » alors que l'on se sent « en pleine forme », en tout cas « pas malade » ? Cette conception très abstraite et peut-être très occidentale de la *médecine préventive* pourra-t-elle être appliquée ? Et pour ce faire, comment l'adapter à la représentation symbolique et culturelle de l'Homme en bonne santé dans la culture inuite ? Comment *former des personnels médicaux et paramédicaux inuit* en nombre suffisant, afin que cette prise en charge se fasse de plus en plus par les inuit pour les Inuit ? Enfin, à long terme c'est possiblement le pronostic global de survie de la population inuit qui est engagé : nul ne peut prédire l'étendue des ravages cardiovasculaires qui s'annoncent pour les futures générations : compte tenu d'une accessibilité réduite aux soins lourds nécessaires en cas d'infarctus ou d'accident cérébral, on peut imaginer une mortalité et des séquelles beaucoup plus importantes que dans les pays développés où le réseau de soins est dense (décès, mais aussi incapacité à retourner à la vie active, handicaps psychiques et moteurs lourds, perte d'autonomie nécessitant une institutionnalisation, etc.).

Quel en sera le prix en terme d'économie de la santé mais surtout en terme de démographie ? Une « pandémie » s'annonce, qui risque de décimer la population inuit ; cette menace tient en partie à l'introduction de nouveaux comportements importés de notre partie du monde. Ne rien faire actuellement pour lutter contre la vague de maladies cardiovasculaires, avant qu'elle ne rase toute une culture et son peuple, serait une agression supplémentaire, dont nous porterions la responsabilité. La civilisation inuit pourrait alors devenir une sorte « d'espèce disparue », dont nous irions contempler les dépouilles dans nos musées ethnographiques. ■

RÉFÉRENCES

[1] De Knif (P.), Johansen (L.G.), Rosseneu (M.) *et al. Lipoprotein profile of a Greenland Inuit population.* Arteriosclerosis and Thrombosis 1992 ; 12 : 1371-9.

[2] Nobmann (E.D.), Ebbesson (S.O.E.) *et al. Dietetary intakes among Siberian Yupiks of Alaska and implications for cardiovascular disease.* Int. J. of Circumpolar Health 1998 ; 57 : 4-17.

[3] *Prevalence of Selected Cardiovascular Disease Risk Factors Among American Indians and Alaska Natives* – United States, 1979-1997 July 5, 2000 JAMA/ volume 284 : 36-8.

[4] Hegele (R.A.), Young (T.K.), Connelly (P.W.). *Are Canadian Inuit at increased genetic risk for coronary heart disease.* J. Mol. Med. 1997 may ; 75 (5) : 364-70.

[5] Rode (A.), Shepard (R.), Kuskis (A.). *Plasma fatty acid profiles of Canadian Inuit and Siberian Nganasan.* Arctic Med. Res. 1995 ; 54 : 10-20.

[6] Bjerregard (P.) *et al. Cardiovascular risk factors in Inuit of Greenland.* Int. J. Epidemiol. 1997 ; 26 (6) : 182-90.

[7] Rode (A.), Shephard (R.J.). *Modernization of lifestyle, body fat content and body fat distribution : a comparison of Igloolik Inuit and Volochanka Nganasan.* Int. J. Obes. Relat. Metab. Disord. 1995 ; 19 (10) : 709-16.

[8] Marchioli (R.), Schweiger (C.), Tavazzi (L.), Valagussa (F.). *Efficacy of n-3 polyunsaturated fatty acids after myocardial infarction : results of GISSI-Prevenzione trial. Gruppo Italiano per lo Studio della Sopravvivenza nell'Infarto Miocardico.* Lipids 2001 ; 36 suppl. : S119-26.

[9] Schraer (C.D.), Ebbesson (S.O.), Adler (A.I.), Nobmann (E.D.) *et al. Glucose tolerance and insulino-resistance syndrom among St. Lawrence Island Eskimos.* Int. J. Circumpolar Health 1998 ; 57 suppl. 1 : 348-54.

[10] Schraer (C.D. et L.). *Diabetes complications and mortality among Alaska Natives.* Diabetes Care 1997 Mar ; 20 (3) : 314-21.

[11] Adler (A.I.), Boyko (E.J.), Schraer (C.D.), Murphy (N.J.). *Lower prevalence of impaired glucose tolerance associated with daily seal oil or salmon consumption among Alaska Natives.* Diabetes Care 1994 ; 17 (12) : 1498-501.

[12] Adler (A.I.), Boyko (E.J.), Schraer (C.D.), Murphy (N.J.). *The negative association between traditional physical activities and the prevalence of glucose intolerance in Alaska Natives.* Diabet. Med. 1996. 1996 ; 13 (6) : 555-60.

[13] Schraer (C.D.), Ebbesson (S.O.), Boyko (E.), Nobmann (E.), Adler (A.), Cohen (J.). *Hypertension and diabetes among Siberian Yupik Eskimos of St. Lawrence Island, Alaska.* Public Health Rep. 1996 ; 111 suppl. 2 : 51-2.

[14] Murphy (N.J.), Schraer (C.D.), Theile (M.C.), Lanier (A.P.). *Hypertension in Alaska Natives : association with overweight, glucose intolerance, diet and mechanized activity.* Ethn. Health 1997 nov ; 2 (4) : 267-75.

[15] Bjerregaard (P.). *Cardiovascular disease and environmental pollutants : the Arctic aspect.* Arct. Med. Res. 1996 ; 55 : suppl. 1 : 25-31.

IV. — SCIENCES SOCIALES
SOCIAL SCIENCES

SOCIÉTÉS TRADITIONNELLES
TRADITIONAL SOCIETIES

LE POW-WOW DES INDIENS D'AMÉRIQUE DU NORD : UN FAIT CULTUREL TOTAL

par Éric NAVET

Centre de Recherches Interdisciplinaires en Anthropologie (CRIA) Institut d'Ethnologie, Université des Sciences Humaines de Strasbourg

RÉSUMÉ. À la fin des années 1960, on a parlé d'une « renaissance » des Indiens d'Amérique du Nord. À partir de cette période, on a assisté, dans les communautés amérindiennes, à la multiplication des pow-wow, manifestations publiques centrées sur la prestation de chanteurs et joueurs de tambour et de danseurs de tous âges et sexes en costumes festifs et cérémoniels. L'observateur occidental considère ces « fêtes » de deux façons antinomiques : 1) comme une expression des plus manifestes de la « renaissance » des Amérindiens ; 2) comme une expression inauthentique, folklorique, des cultures nord-amérindiennes. Le propos de cet article est de démontrer l'invalidité de l'une et l'autre position, ainsi que le caractère relatif, et même abstrait, des notions de « renaissance » et de « folklore ». Selon les critères du « traditionnel » que nous définissons ici – qui ne s'accordent pas avec les perspectives évolutionniste et ethnocentriste occidentales –, le pow-wow nous semble bien être une expression authentique d'une culture amérindienne essentiellement pan-ethnique ou intertribale.

Mots-clés : Indiens d'Amérique du Nord • Pow-wow • Culture amérindienne • Réveil culturel.

ABSTRACT. *At the end of the sixties, we heard of the « Rebirth of the American Indians ». From this period, we witnessed the multiplication of the pow wow in the Amerindian communities. Pow wows are public events focused on the performing of singers-drummers, and dancers in full regalia. The western observer considers these « feasts » from two antinomic points of view : 1) as a most manifest expression of the so-called « Rebirth of the Indians » ; 2) as an unauthentic expression of the nord american Indian cultures. This article aims to invalidate both opinions, and to demonstrate the relativity and abstraction of such notions as « rebirth » and « folklore ». According to the here proposed definition of the concept of « tradition » – which contradicts the evolutionary and ethnocentrist theories –, the pow wow seems to be an authentic expression of a mostly panethnic or intertribal amerindian culture.*

Key-words : *North American Indians • Pow-wow • Amerindian culture • Rebirth of the American Indians.*

C'est dans un contexte global de « contestation », de mise en question des valeurs maîtresses de la civilisation occidentale, vers la fin des années 1960, que se situe historiquement l'émergence de nouvelles formes de résistance et d'expression de ce qu'il est convenu d'appeler les « minorités nationales ». En Amérique du Nord, l'une des facettes de ce vaste mouvement a reçu des médias le label de « renaissance des Indiens », étiquette inadéquate nous le verrons, et qui est plus le signe d'une incompréhension que la reconnaissance d'un fait réel.

Le pow-wow des Indiens d'Amérique du Nord : tradition ou folklore ?

L'aspect politique de cette prétendue « renaissance » est indissociable de son caractère culturel. L'*American Indian Movement* (AIM), formé en 1968 à Minneapolis, qui s'affirme spirituel plutôt que polémique, parallèlement à des actions « militantes » qui donnèrent aux « luttes indiennes » une audience internationale (1), fut le catalyseur, dans les communautés autochtones, de nombreuses initiatives tendant à l'affirmation d'une culture et de valeurs que nous pouvons, sous réserve d'en débattre ultérieurement, qualifier de « pan-amérindiennes ».

L'une des expressions du « renouveau », chez les Indiens d'Amérique du Nord, fut l'expansion rapide dans les années 1970 d'un type de fête appelé communément « pow-wow ». Cette diffusion se poursuit aujourd'hui principalement vers l'est du Canada, et, dans une moindre mesure, vers le Nord. Je focaliserai ici ma réflexion sur la région des Grands Lacs dont la population autochtone est essentiellement composée d'Ojibway, ou Chippeway.

Afin de mieux situer mon propos, je dirai deux mots de ce qu'est un pow-wow. Au-delà de nombreuses variantes de fond et de forme, il est en effet possible de définir un certain nombre de caractères communs à ces manifestations telles qu'elles se donnent à voir du sud des États-Unis à la frange méridionale du Canada. Dans les premiers écrits, « pow-wow » désignait parfois le chamane (le « sorcier » ou « jongleur » des observateurs français), mais le mot en est venu, probablement dans le courant du XVIIIe siècle, à nommer toutes sortes de réunions donnant lieu à une fête. C'est surtout ces trente dernières années que le pow-wow a pris sa forme « moderne » : des Amérindiens en costumes « cérémoniels » (j'emploie ce terme ici de préférence à « traditionnelle ») exécutent des danses variées sur une aire réservée, généralement circulaire et en plein air (Ojibway, Sioux...), mais parfois rectangulaire et

(1) Après des actions politiques comme la récupération de l'îlot d'Alcatraz en 1969 et l'occupation armée du village de Wounded Knee (Sud-Dakota) en 1973, les Indiens d'Amérique, organisés en ONG (*International Treaty Council*), sont aujourd'hui représentés à l'Organisation des Nations Unies à Genève.

couverte (Stoney, Sarci...), au son de grands tambours animés par une demi-douzaine de chanteurs en moyenne. Selon leur nombre, les tambours (2) sont disposés au centre de la place, sous un petit auvent ou à la périphérie. La saison des pow-wow est plutôt l'été et ils attirent une foule composite de Blancs et d'Indiens puisque, la plupart du temps, ils donnent lieu à publicité.

Le jugement commun des Occidentaux sur ces manifestations relève d'attitudes mentales dont les racines sont profondes et il prend deux formes contradictoires :

1) le pow-wow est l'une des rares, sinon la seule, expression d'une culture amérindienne *authentique* ;
2) le pow-wow n'est qu'un spectacle *folklorique* destiné à un public naïf qui *croit* y voir l'exposition de l'essence même de « l'indianité ».

Des plumes et des perles

Ces conceptions ambiguës et contradictoires ne diffèrent en rien, sur le fond, du regard porté sur « l'autre » par les Occidentaux depuis qu'ils ont traversé les océans. *Répulsion* et *séduction* sont les deux traits antinomiques qui caractérisent l'attitude des Européens face aux « primitifs ». Il ne nous est pas loisible de développer ici cette proposition, mais nous devons constater qu'au bilan *l'Autre est toujours nié* (3) pour ce qu'il est réellement et pour ce qu'il affirme être : on ne lui reconnaît d'existence que l'image dont il est porteur : l'image fantasmatique d'une sorte de « paradis perdu » auquel, pour en avoir trop tôt été privé, l'homme occidental ne cesse d'aspirer. L'Indien qui porte son montre-bracelet ou des lunettes de soleil frustre le Blanc dans sa quête éperdue d'une primitivité « authentique ».

Il n'est pas plus justifié, bien sûr, de penser que, comme l'habit fait le moine, les plumes et les perles *font* l'Indien et elles seules. La vision, réductrice, reste éminemment ethnocidaire. Une culture, en général, ne se limite pas à ses aspects manifestes ; ceux-ci ne sont plutôt que la glace sur le gâteau culturel, selon l'expression de l'ethnopsychiatre Georges Devereux [1]. Rien ne permet, *a priori* du moins, d'affirmer que, lorsqu'ils regardent la télévision et qu'ils boivent du coca-cola les Indiens ne sont pas vraiment « indiens » (que seraient-ils alors ?) ; et rien ne permet de limiter l'authenticité d'une culture indienne au port d'une tenue, à l'accomplissement de rites et de pratiques apparemment typés. Pour poser le problème d'une autre façon : les « indianistes » européens qui se plaisent à revêtir « vestes de guerre » et coiffures de plumes et à dresser des tipis, sont-ils plus « indiens » que l'Indien chaussé de bottes et portant un stetson ?

À l'évidence, le jugement occidental reste empreint d'un tenace préjugé qui correspond à ce que nous appelons : « le mythe de l'Indien mort ». L'Indien, condamné par l'histoire, l'histoire qu'impose l'Occident, n'a de sursis que tant qu'il incarne le rêve secret de l'homme blanc – le retour aux sources –, mais la morale de celui-ci lui interdit ce rêve et ce retour. Condamné par la morale comme par l'Histoire, il ne reste à l'Indien qu'à mourir. Mais ça n'est pas si simple : d'une part, l'Indien a survécu malgré toutes les stratégies mises en œuvre pour l'écarter du chemin de la civilisation ; d'autre part, beatniks, hippies et autres marginaux ont tenté, par la pratique comme par la théorie, de réaliser un autre modèle social que celui qui nous est imposé. Et les valeurs qu'ils prônaient rejoignaient celles des sociétés communautaires, des sociétés couramment qualifiées de « primitives » et qu'il faudrait appelées « naturelles » (4) : esprit communautaire, refus de l'État et de l'autorité, péréquation des biens, respect de l'environnement, de la Nature au sens large, et de la nature humaine en particulier, etc.

Le pow-wow, comme tout fait social, est l'objet d'une problématique pour le chercheur qui tente de le cerner, à le définir, à spécifier, etc. Partant du caractère apparemment « nouveau » du phénomène, de son caractère composite aussi, les quelques spécialistes qui s'y sont intéressés l'ont fait d'un point de vue essentiellement *diffusionniste*. William K. Powers [2], par exemple, s'attache à préciser la part qui revient dans les pow-wow modernes, et lui s'intéresse principalement aux pow-wow sioux Lakota, aux influences méridionales (Oklahoma) et aux influences septentrionales (Dakota du Nord) dans la région qui l'occupe. Parallèlement à un « pan-amériindiannisme », il définit, lui, un « pan-tétonisme » dans lequel il voit une part prépondérante de la tradition sioux-téton (5) (William H. Powers, in : E. Nurge [2]).

Semblable démarche, très riche d'enseignement pour l'ethnohistorien, conduit à privilégier le détail, quelque peu au détriment d'une vision plus globale. Il est sans doute tout aussi intéressant de savoir sur quels points les pow-wow diffèrent, tant sur la forme que sur le fond, que de s'efforcer de définir les *valeurs communes* sur la base desquelles peut se développer une pratique ou une croyance. Mais le fait qui attire ici notre attention se situe moins dans une perspective structurale, que pourrait appuyer – ce qui semble être généralement le cas – une approche diffusionniste, que dans une perspective diachronique qui retient surtout une dynamique. Notre première question est en effet : *pourquoi* le pow-wow comme fait de culture est-il en expansion ? Une démarche classique, ou en tous cas dominante aujourd'hui, s'intéresse plutôt au *comment* (ce qui, nous le répétons, n'est pas dénué d'intérêt). Si, anticipant quelque peu sur la suite, nous admettons que les sociétés traditionnelles privilégient la permanence par rapport au changement, à la *variabilité*, nous sommes justifiés à porter notre intérêt sur l'immuable, avant que de nous pencher sur le fluctuant.

Le pow-wow comme affirmation de soi

Une seconde question découle directement, comme un corollaire, de la précédente : pourquoi des communautés à la recherche de leurs racines choisissent-elles le pow-wow comme « voie expresse » vers une première affirmation de soi ? C'est bien, en effet, ce qui se passe. Dans la région où nous travaillons depuis dix-sept ans, la « péninsule ontarienne » (6), nous trouvons les communautés – les réserves ici – jugées souvent les plus « acculturées ». C'est là, juste

(2) « Drum » désigne à la fois l'instrument et les chanteurs qui en jouent.

(3) La « négation de l'Autre » est un concept théorique développé par l'ethnologue Robert Jaulin.

(4) Les anciens récits de voyages employaient volontiers l'expression de « Naturels » pour désigner les peuples indigènes ; c'est la même idée qui ressort du concept allemand *Naturvolker*.

(5) Les Sioux-Tétons constituent une fraction des Lakota et ils comprennent les Oglala, les Brûlé (*Sicangu*) et les Miniconjou.

(6) Nous appelons « péninsule ontarienne » la partie sud-est de la province de l'Ontario, comprise entre les lacs Huron, Erié et Ontario.

au contact ou à l'ouest d'une frange urbanisée (le « front pionnier » au XIXe siècle) que se joua la « possession » du Canada entre Britanniques et Français ; c'est là que les missionnaires jésuites, puis méthodistes déployèrent le plus de moyens pour « civiliser » les « sauvages » ; c'est là que les gouvernements anglais, puis canadiens successifs n'eurent de cesse d'immerger les Indiens dans le flot de la civilisation, ou, au contraire, de les en écarter (7).

Dans les années 1960, un anthropologue de l'université de Toronto, opposant deux cas extrêmes, prenait la réserve de Saugeen, au pied de la péninsule de Bruce, Ontario, comme exemple de réserve « acculturée ». Là ne subsistait aucun des traits considérés comme les plus « typiques » de la tradition ojibway – il s'agit bien d'une réserve « ojibway » –, plus trace du *Midewiwin*, cette société ésotérique hiérarchique à but thérapeutique (sans doute née au début du XVIIIe siècle), plus de « loge à sudation » (*sweat lodge*), la chasse et la pêche réduites à des loisirs, etc. Pourtant, en 1973, le chef, James Mason, sollicité sans doute par une poignée de jeunes « traditionalistes » (8) plus ou moins sympathisants de l'AIM, mais répondant à une tendance générale – et sans doute à ses propres aspirations – décida d'organiser un pow-wow annuel qui, depuis, est devenu l'un des plus importants de la région.

D'autres « bandes » (9) avaient donné l'exemple dans la « péninsule ontairienne » : Sarnia, dès le début des années 1960, Walpole Island, fief traditionnaliste, Kettle Point, Muncey, Wilkwemikong, Curve Lake, etc. La réserve de Cape Croker, au nord-est de celle de Saugeen, dans la péninsule de Bruce, a tenu son premier pow-wow en septembre 1986...

Pieds nus sur la terre sacrée : la transe chamanique

Tous les premiers observateurs de ce qu'on appelait alors la « Nouvelle-France » se sont plus à décrire des chants et des danses qu'ils qualifiaient, sans grand souci de nuance, de « guerriers ». Champlain [3], dont les récits (10), puisant dans une expérience « de terrain », sont du plus grand intérêt ethnographique, nous parle en ces termes d'une fête, ou « tabagie », à laquelle il assista chez les Montagnais du Saint-Laurent lors de son premier voyage au Canada en 1603 :

> *« Ils se sont assis des deux costez [...] avec chacun son escuelle d'escorce d'arbre : et lors que la viande est cuitte il y en a qui fait les partages à chacun [...] Or après avoir achevé leur Tabagie, ils commencèrent à dancer, en prenant les testes de leurs ennemis, qui leur pendoient par derrière : en signe de resioussance, il y en a un ou deux qui chantent en accordant leur voix par la mesure de leurs mains qu'ils frappent sur leurs genoux, puis ils s'arrestent quelques-fois, en s'escriant,* ho, ho, ho, *et recommencent à dancer en soufflant comme un homme qui est hors d'haleine : ils faisoient ceste resioussance pour la victoire par eux obtenue sur les Irocois, dont ils en avoient tué quelque cent. »*
>
> *Les voyages de Samuel Champlain...* [3], p. 59-60.

Champlain est aussi le premier à nous décrire la « transe chamanique » telle qu'il l'observa chez les Hurons lors de son huitième séjour en Nouvelle-France, en 1615 :

> *« Le Médecin y acquiert de l'honneur, et de la réputation, de voir si tost sa patiente guarie, et debout [...] Quelquesfois il prendra bien envie au patient de faire dancer les femmes, et filles, toutes ensemble, mais ce sera par l'ordonnance de l'Oqui et ce n'est pas encore le tout, car luy et le Manitou, accompagnez de quelques autres, feront des singeries, et des conjurations, et se tourneront tant, qu'ils demeureront le plus souvent comme hors d'eux-mesmes, comme fols et insensez, jettant le feu par la cabane d'un costé et d'autre, mangeant des charbons ardans, les tenans en leurs mains un espace de temps, jettent aussi des cendres toutes rouges sur les yeux des autres spectateurs, et les voyans en cét estat, on diroit que le Diable Oqui, ou Manitou, si ainsi les faut appeler, les possedent, et les font tourmenter de la sorte [...] Il y a aussi des femmes qui entrent en ces furies, mais ils ne font tant de mal, ils marchent à quatre pattes, comme bestes... »*
>
> *Ibid.* [3], p. 235-237.

Il est à remarquer ici que ce qui nous est dit de l'état et des pouvoirs du « médecin » huron, est tout à fait comparable aux observations faites plus récemment chez les Ojibway par exemple où les chamans *wabeno* (11), eux aussi, lorsqu'ils sont « hors d'eux-mêmes », manipulent sans douleur et sans séquelles apparentes, des objets brûlants et ont toutes sortes de comportements extraordinaires.

Il apparaît bien, à la lecture des premiers témoignages, qu'aucun rite ou cérémonie *public* ne s'accomplit sans une expression, souvent paroxystique, du *corps*, sans qu'interviennent le *chant* et la *danse*. Dans la région des Grands Lacs, ceci se vérifiait, bien sûr dans la préparation de la guerre et la célébration de la victoire, dans les pratiques chamaniques, comme nous venons de le voir mais aussi dans la *Fête des morts* (12) commune aux peuples hurons et algonquins (déjà l'expression d'un certain « pan-amérindianisme »), dans les rites bi-annuels d'intronisation au Midewiwin (13), etc.

---

(7) Ces politiques ethno- et souvent génocidaires s'appuyaient sur l'idéologie dite du « destin manifeste » (*Manifest Destiny*) des Indiens, théorie développée dans la première moitié du XIXe siècle et selon laquelle, d'après une loi *supposée* de l'Histoire, les premiers habitants de l'Amérique n'avaient d'autre choix que de se civiliser ou de disparaître.

(8) Ces « traditionalistes » étaient issus d'un groupe de danseurs constitué dans la réserve de Saugeen en 1966 et s'appelant : *Saugeen Native Dancers*. Ce groupe participa, en 1967, à la commémoration du centenaire de la Confédération Canadienne et se produisit dans de nombreux endroits de la province et même au-delà (Québec, Manitoba, États-Unis).

(9) Officiellement, une « bande » est : « un groupe d'Indiens, à l'usage et au profit communs desquels, des terres, dont le titre juridique est attribué à Sa Majesté, ont été mises de côté... » (*Loi sur les Indiens*, Canada). Une bande occupe une ou plusieurs « réserves ».

(10) CHAMPLAIN, l'un des premiers grands explorateurs du Canada et l'un des plus grands théoriciens de la colonisation « à la française », nous a laissé le récit de ses *Voyages*, publié pour la première fois en 1640 dans leur ensemble.

(11) Les Ojibway distinguaient plusieurs catégories de chamanes : ceux de Parry Island (Jenness, 1935) avaient trois types de voyants-guérisseurs : les *wabeno*, les *djiskiu* et les *kusabindugeyn*, chacun ayant des pouvoirs et des fonctions particulières (divination, guérison, etc.).

(12) La *Fête des morts* s'accompagnait d'une distribution de biens aux arrivants des autres villages, à la façon du *potlach* des Indiens de la Côte Pacifique.

(13) Le *Midewiwin* est une société initiatique hiérarchique à caractère syncrétique (avec des éléments symboliques chrétiens) et à but thérapeutique créée à la fin du XVIIe siècle chez les Indiens des Grands Lacs en réaction à l'influence missionnaire.

Pourquoi ce rôle central de l'expression corporelle dans la tradition amérindienne ? Laissons parler le mythe ; ce sont les Ojibway qui racontent ici :

> « Pappekawis était un homme de grand mérite, le deuxième des quatre fils d'Epingishmook, le Vent d'Ouest, et de Winonah, fille de Nokomis, notre « grand-mère » à tous.
>
> *Papeekawis aimait les Anishnabeg [c'est ainsi que se désignent les Ojibway], et ceux-ci l'aimaient en retour. Tout le monde aimait Papeekawis, mais pour différentes raisons. Les femmes l'aimaient pour sa prestance, son élégance et la beauté de ses traits.*
>
> *Afin de lui prouver leur admiration et leur amour, les femmes lui confectionnèrent les plus beaux vêtements, jambières, manteaux, coiffures, vestes, gants et mocassins décorés de fleurs et de symboles, ornés de coquillages et de piquants de porc-épic. Pour rendre Papeekawis encore plus beau et plus distingué, les femmes utilisaient des pigments bleus, rouges et jaunes. Aimant beaucoup s'amuser, Papeekawis inventa de nombreux jeux. En plus, il imagina quantité de danses qu'il donna aux Anishnabeg, induisant en eux un engouement pour ce genre d'occupation. En fait, toutes les danses pratiquées par les Anishnabeg peuvent être attribuées à l'esprit inventif de Papeekawis.*
>
> *Les hommes aussi aimaient Papeekawis, mêmes s'ils se montraient parfois envieux de ses succès. C'est de lui qu'ils prirent le goût des beaux vêtements, mais aussi l'art des sports et des jeux...*
>
> *Papeekawis était un grand danseur, sans doute le plus grand danseur que les Ojibway aient jamais connu. Telle était la violence de ses danses qu'il provoquait des cyclones, des brises, des grains, des typhons, des ouragans. Il était le maître des vents et des danses, dansant pour s'amuser et mettre de l'animation, concrétisant toujours par la danse quelques drames de la vie.*
>
> *Chaque fois qu'il y avait quelque chose à célébrer, c'est à Papeekawis qu'on faisait appel. Pourtant, bien qu'il ait rendu les gens heureux et souriants avec ses danses, Papeekawis était un homme solitaire... »*
>
> D'après Basil Johnston [4], p. 153.

Fils d'un vent d'Ouest, maître des vents *excessifs* (tornade, ouragan, etc.), esthète et dandy, Papeekawis est aussi présenté comme l'inventeur du mouvement « excessif » : la danse. Celle-ci vient assurément combler un manque (elle rend les gens heureux), elle répond à un *besoin*, mais il y a en même temps, dans la culture ojibway, la nécessité de ne point abuser de ce recours, car, dans cette société, la morale est fondée sur le respect et la recherche de *l'équilibre*, c'est une éthique, peut-on dire de « la bonne mesure ». Le manque, comme l'excès en toutes choses, représentent une menace pour l'individu, pour la communauté et pour l'ensemble de la Création, d'où, sans doute, la mise au ban et la solitude de quelqu'un comme Papeekawis, *trop* porté sur le divertissement, *trop* amoureux des belles choses, au point d'en devenir narcissique...

D'emblée, la danse – et le chant qui l'accompagne toujours – s'inscrivent comme éléments et moyens d'expression d'une *philosophie*, la philosophie ojibway qui, comme la morale sur laquelle elle repose, est définie dans le mythe de la Création. Voici, en substance, ce que dit ce mythe, d'après la version de l'ethnologue ojibway Basil Johnston : *Kitche Manitou*, le Grand Esprit, reçut une vision du monde tel qu'il est avec ses montagnes, ses rivières, ses forêts, les étoiles, etc. Il sentit le vent et la pluie, et il connut l'amour et la haine, la peur et le courage, la joie et la tristesse. Il acquit, par la méditation, la conviction qu'il devait *réaliser* sa vision, qu'il lui revenait de créer le monde. Il commença donc par créer les éléments : la pierre, l'eau, le feu et le vent, à partir desquels il fit les corps célestes, les corps physiques de cette planète, puis les êtres végétaux, les êtres animaux, et enfin, l'homme. « *À chacun*, écrit Basil Johnston, Kitche *Manitou donna un principe de vie, de croissance, de guérison et de beauté. Il plaça chacun là où il serait le plus utile, et il prête à la terre les plus grands principes* d'*ordre*, d'*harmonie* et de *beauté* [*nous soulignons*] [4] (p. 12-13) ».

De tous les êtres créés, les hommes, pour les Ojibway, ne sont pas les plus puissants, mais, au contraire, les plus démunis, les plus isolés, les plus *dépendants*. Tandis que les animaux, les plantes, suivent spontanément les « lois naturelles » édictées par le Grand Esprit – ce sont celles, en fait, qui régissent les grands systèmes d'équilibre naturels –, l'homme, physiquement déficient (14), jouit d'une liberté trompeuse : celle de « choisir » de s'*allier* aux autres éléments de la Création – de s'intégrer dans l'harmonie et la beauté générales –, ou, à l'inverse, de se les *aliéner* en prétendant s'en rendre maître. Le second choix, fait par les États industriels, ne peut mener qu'à la destruction de l'environnement et, dans un même mouvement, à l'autodestruction, celle du « monde intérieur » ; l'*égocide* (« meurtre » de la personne) et l'*écocide* (attentat contre la Nature) sont deux aspects complémentaires d'un vaste mouvement tendant à l'éradication du « naturel ». Ce qualificatif s'applique aussi bien aux peuples qui ont choisi de suivre les « lois » du Grand Esprit (« ordre, équilibre et beauté »), les Naturels ou les *Naturvolker*, au « naturel » hors de l'homme (la Nature au sens large), et au naturel en l'homme. Le triptyque « ethnocide-écocide-égocide » caractérise l'action de l'Occident envers les sociétés traditionnelles.

Le voyage chamanique

La tradition ojibway nous dit comment l'homme s'égara dans des voies sans issue, faisant fi des lois naturelles, et provoquant toute une série de *ruptures* entre lui et le monde : rupture de l'être humain avec lui-même (avec comme corollaire la sexualisation) ; rupture entre les hommes (avec apparition de langues différentes, de clans exogamiques, etc.) ; rupture entre les hommes et les animaux (faisant de l'homme un chasseur), etc. Toutefois, le Grand Esprit, dans sa compassion pour la fragilité humaine, avait fait un précieux don à sa dernière créature : le pouvoir de *rêver*. Par le rêve, par la vision, l'homme a la possibilité de retrouver, *en lui-même*, le lieu sans espace, le moment sans

(14) Cette déficience est un fait biologique qu'on appelle *néoténie*. Dans le sens que lui donne l'anatomiste hollandais Louis Bolk, la néotonie est, « le retard ou la suppression, pour une espèce évoluée, de son accession à l'état adulte que possédait l'espèce ancestrale, sans que soit pour autant retardée la maturité sexuelle » (*L'anthropologie* [5]). On résume couramment cette théorie en disant que, « l'homme est, du point de vue corporel, un fœtus de primate parvenu à maturité sexuelle ».

temps où *Kitche Manitou* comprit qu'il devait projeter sa vision, comme tout individu par la suite devait vivre la sienne, celle qu'il recevait, dans la solitude, à son adolescence. C'est là que les choses prennent un sens et une direction, selon la volonté du Grand Esprit. Par le « voyage chamanique », qui n'est autre chose qu'un rêve provoqué, avec recours à des substances hallucinogènes (15), le voyant-guérisseur ojibway – et les chamanes en général ont accès à la cause de tous les *désordres* qu'ils ont pour fonction d'éliminer.

Le chamane a le pouvoir de découvrir les causes des maladies qui frappent les humains, il peut influer sur le temps qu'il fait, il sait retrouver les objets ou les personnes égarées, etc. Ce pouvoir que chacun d'entre nous possède potentiellement, toujours selon les Ojibway, il tient à l'interdépendance de toutes les choses créées, et, plus encore à leur *identité* fondamentale. À travers la Création, l'œuvre du Grand Esprit mais non son idée (16), la Vie tout simplement, c'est l'éclatement de l'Unité, l'instauration de la dualité des oppositions qui, en animant la Vision primordiale, toute action se déclenche à partir d'une contradiction : celle des valeurs, des sentiments, des couleurs, etc. La vie est un obstacle qui s'interpose entre notre être et le sens premier des choses, entre nous et l'émotion première (*Kitche Manitou* est le premier à éprouver des sentiments, rappelons-nous) qui précéda la Création.

Pour les Ojibway, l'homme est donc perpétuellement écartelé entre deux tendances contradictoires : l'une qui le pousse à vivre en ce monde – c'est-à-dire à respecter la Loi naturelle qui vise à la pérennité de la Création –, l'autre qui l'attire vers le non-Être, vers le non-duel, vers l'équilibre parfait. La Vie, elle, n'est jamais, avec ses multiples contraintes, qu'un équilibre instable toujours menacé. Chez les Amérindiens, comme chez les philosophes orientaux, la *voie de la Connaissance* passe par une rupture avec le monde, en particulier l'isolement d'avec la communauté de ses semblables. Comme l'ascète hindouiste se retire du monde des vivants pour médier et parvenir à l'illumination, c'est par le jeûne et la retraite que le jeune Amérindien a la révélation de sa « vraie nature », et c'est la vision qu'il reçoit ainsi à l'adolescence qui déterminera sa vocation de grand chasseur, de puissant voyant ou de guerrier émérite.

Pour les Ojibway, c'est clair, tout dérèglement de l'une des parties du monde créé entraîne une perturbation de l'ensemble : l'anomalie psychique, le crime social, le non-respect des créatures animales (17), etc. sont autant de facteurs susceptibles de menacer « l'harmonie » et la « beauté » des choses voulues par le Grand Esprit, et le mal que je fais aux autres se retournera fatalement contre moi, puisque tous ensemble nous ne formons qu'*une seule* « nature ».

Toute la philosophie de l'Ojibway – et sans doute de l'Amérindien en général – vise, pour chaque individu, à retrouver et à préserver une certaine *intimité*, une adéquation avec tous les autres éléments de l'univers. La *connaissance*, c'est-à-dire l'accès à la vision primordiale – l'illimité, l'Un, le Tout, comme on veut –, on y accède, non par la mise à distance – l'objectivité scientifique occidentale –, mais par *l'immersion* dans, ou *l'identification* avec la chose que l'on prétend connaître. Dans le rêve, dans la vision qui font se soulever les écrans, l'homme peut à nouveau comprendre le langage des animaux et des arbres, il peut se jouer de la pesanteur, ignorer la douleur (18), etc. Ce qui est qualifié par les Occidentaux de « supra-psychique », de « surnaturel », « d'extraordinaire », ou encore de « paranormal », correspond, chez l'Ojibway à ce qu'on pourrait peut-être appeler « hyper-norma » et « hyper-naturel ». Suivant une conception d'un « espace/temps » circulaire et non linéaire, ce qui est passé se passera à nouveau, ce qui est en un point est aussi partout ailleurs ; l'Un est dans Tout et Tout est dans l'Un, selon un principe « d'inclusion réciproque » qui fait que l'infiniment grand reproduit l'infiniment petit et vice-versa (19).

Partant de ces conceptions, le *mode d'être et de penser* ojibway semble répondre au souci, conformément aux Lois naturelles de *Kitche Manitou*, d'instaurer et/ou de préserver un triple équilibre : a) équilibre des relations entre l'homme et le reste de la Création ; b) équilibre des relations interpersonnelles au sein des communautés et entre les communautés ; c) équilibre de l'individu. Si l'on accepte ces prémices, nous pourrons considérer comme « traditionnel », comme conforme à la Loi naturelle et à l'éthique ojibway, tout rite, pratique ou croyance répondant à ce triple souci, satisfaisant les critères d'ordre, d'harmonie et de beauté caractéristiques de la Création voulus par le Grand Esprit. Voyons si le pow-wow, quel que soit son caractère « d'ancienneté » ou de « modernisme », obéit à ces principes.

La philosophie ojibway

B. Johnston remarque que presque chaque aspect de la vie des Amérindiens a une contre partie dansée et/ou chantée : la guerre, la paix, la victoire, la joie, la douleur. On dit que « le chant est l'expression de l'âme », écrit-il, alors on peut dire que la danse reproduit, elle, les pulsations de l'âme (Johnston [4]). En dansant, « pieds nus sur la terre sacrée » (20), la femme ou l'homme retrouve le contact avec les forces vives de la Création, et cette source alimente son être profond qui, par la danse, vibre aux rythmes de la Terre. C'est Jean Servier, cette fois, qui écrit : « *L'homme a dansé pour renouveler le frémissement de Dieu animant la matière, créant le monde ; son talon a rythmé le temps et décrit l'espace sur les traces des dieux* » (Servier [11], p. 153).

C'est son corps physique qui impose à l'homme des limites à sa liberté, liberté de retrouver l'état de parfaite harmonie et beauté, l'état de « connaissance » (« là où il n'y a plus de question »). Et c'est logiquement, par un *dépasse-*

(15) Ça n'est qu'en 1979, à l'instigation du grand mycologue américain R.G. WASSON, qu'a été révélé l'usage chamanique de l'Amanite tue-mouche (*Amanita muscaria*) chez les Ojibway (voir WASSON [6] ; NAVET [7].

(16) À l'image du Grand Esprit, tout être est à la fois « créé » et « créateur » ; nous recevons une vision et nous devons, nous aussi, la « projeter », lui donner « vie ».

(17) L'une des prescriptions majeures de la morale ojibway est de ne pas maltraiter inutilement les animaux. Le chasseur, en visant les points vitaux, ne doit pas faire souffrir l'animal qu'il tue pour se nourrir, sinon ses enfants, ou lui-même, peuvent eux aussi souffrir d'un désordre physique comme, par exemple, le bégaiement (JENNESS [8]).

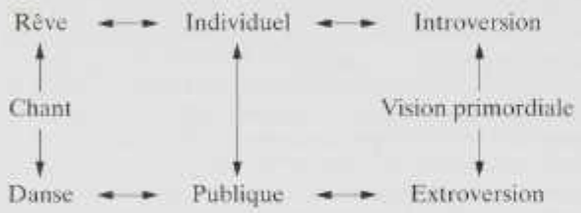
(18) En état de transe, le chamane peut manipuler des objets brûlants, marcher sur des braises, etc.

(19) Le concept « d'inclusion réciproque » est une création du psychanalyste SAMI-ALI [9].

(20) L'expression est extraite du discours d'un chef amérindien et elle a été reprise comme titre pour l'ouvrage de TERI C. MCLUHAN [10].

ment du corps, qu'il parvient, éventuellement, à cet état désiré. Mais « dépassement » ne signifie par reniement – contrairement à la conception chrétienne/occidentale –, et c'est par le corps, incontournable, que l'Amérindien accède (avec parfois l'adjuvant de psychotropes (21)) à des « états de conscience non ordinaires » (22) qui lui ouvrent les portes de « l'invisible », du « non-Être », du « non-duel » de l'Absolu enfin.

Le premier moyen de réintégrer l'harmonie primordiale de la Création c'est, nous l'avons vu, le rêve, la vision (qui n'est autre qu'un rêve provoqué) (23). C'est la voie de la *méditation introspective*, celle du silence, « parfaite communion du corps et de l'esprit » (Gayle High Pine). Mais il est une autre façon pour l'être humain de se servir de son corps pour se mettre en harmonie avec les pulsations du Cosmos : celle de l'extroversion, de l'expression exacerbée des fonctions corporelles. Ce peut être le jeu, individuel ou collectif, libre ou codifié (24), le coït – souvent assimilé à une « petite mort » dans la littérature psychanalytique –, mais c'est surtout, au plan social, le *chant* et la *danse* (25). Il est clair, si l'on se réfère aux principes de la philosophie ojibway, que les deux voies, « introversion/extraversion » se rejoignent quelque part sur le cercle qui est la Vie elle-même :



Les choses étant ainsi considérées, il existe une filiation logique entre l'oisiveté, le jeu, la danse et la transe : comme technique d'équilibre avec soi-même (oisiveté/méditation), avec les autres (jeu et fête), avec le monde créé (chant et danse), avec le monde non objectal (transe), comme moyens de communication aussi, il s'agit, dans tous les cas, de faire l'expérience du sacré. Le pari suprême des jeux de hasard : la vie et la mort, n'est en fin de compte que le choix de vivre dans ce monde avec ses problèmes, ou de réintégrer le lieu d'au-delà tous les choix, d'au-delà les problèmes (devenus insupportables), le lieu de l'Infini, de l'Incréé.

Rêve et danse ramènent au temps d'avant la Vision du Grand Esprit, alors que le monde *n'était pas* encore : « Le "chaos psychique" a valeur, dans l'horizon de la spiritualité archaïque, d'une réplique du "pré-cosmogonique", l'état amorphe et indescriptible qui précède toute cosmogonie » (Eliade [13], p. 108).

Connaître, comprendre, c'est d'abord connaître et comprendre son corps comme microcosme, lieu de rencontre – ou de confusion – de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, lieu de « tous les possibles ». Mais, pour accéder aux sources du savoir, à l'instant où le Grand Esprit projette sa vision pour créer le monde, il est nécessaire pour l'homme, et pour lui seulement, d'*imiter* les processus de cette création :

> *« Quand le Grand Esprit fait voyager le soleil de l'Est au Sud et du Sud à l'Ouest, il entend que toute chose aille dans la même direction [...] Les hommes-médecine et même les laïcs doivent suivre les mouvements du soleil lorsqu'ils dansent ; danser à contre-sens amènera le malheur sur l'homme ou sur sa parenté. Les sorciers et les mauvais esprits (26), bien sûr, agissent de façon contraire, puisqu'ils s'opposent à la volonté du Grand Esprit. »*
>
> Jenness [8], p. 30.

La symbolique du cercle

Les pow-wow, à l'instar des cérémonies comme la Danse du soleil qui passent communément pour plus « spirituelles », se déroulent généralement sur une place circulaire. La « fête » commence par le défilé de tous les danseurs, hommes, femmes et enfants, en costumes cérémoniels, dans le sens des aiguilles d'une montre, « de l'Est au Sud et du Sud à l'Ouest » (voir *supra*), celui de la marche du soleil. L'entrée des participants à une cérémonie, quelle qu'elle soit, se situe naturellement à l'Est (27), et les danses s'inscrivent dans des cercles suivant, eux aussi, la course du soleil : cercle de l'aire de danse, mouvements virevoltants du corps (28), etc. Le corps, l'habitation, les lieux de cérémonie, etc., tout s'inscrit dans un *cercle*, seule figure du Sens et de l'Illimité.

Le pow-wow ne se réduit pas à une prestation de chants et de danses, mais ceux-ci, il est vrai, y tiennent une place

---

(21) Le peyotl (*Lophophora williamsii*) est le plus connu de ces psychotropes (voir aussi note 15).

(22) Cette expression est employée par l'anthropologue américain Carlos Castaneda dans la série d'ouvrages où il relate son expérience initiatique avec le chamane yaqui Don Juan, expérience basée sur l'absorption de peyotl et de champignons hallucinogènes.

(23) L'artiste ojibway Norval MORRISEAU raconte ainsi un rêve axé sur un fantasme de régression utérine :

« Je me rappelle le temps où j'étais dans le ventre de ma mère. Le cœur de ma mère était le tonnerre. Quand elle avalait de l'eau, c'était ma rivière. Je me sentais comme à l'intérieur d'un wigwam. J'avais ma porte et le ventre [vagin] de ma mère comme fenêtre... » [12] (p. 61).

(24) Le sociologue Jean Duvignaud s'est livré à une fort intéressante réflexion sur le jeu et son rapport avec la fête [14] (p. 197).

(25) L'écrivain Jean-Marie LE CLÉZIO a écrit de belles lignes sur le chant amérindien, elles témoignent d'une compréhension réelle et peut-être intuitive de la philosophie sous-jacente :

« La musique indienne ne cherche pas à être belle. Elle est seulement un bruit dans le concert des autres voix : cris des oiseaux, cris des singes hurleurs, cris du chien [...]. Par le moyen des instruments monophones, l'homme retrouve un autre langage, plus violent, plus rapide, qui le fait entendre du règne animal, végétal, ou démoniaque. Ce langage n'est plus discursif, mais répétitif. Il travaille à la grande métamorphose que l'homme, au fond, ne cesse d'espérer, celle qui le libérera de sa prison anthropomorphique. Il approche de cet instant miraculeux, mythique, où l'ancêtre des hommes a créé le monde : étant l'instigateur de toutes les formes d'existence, et l'inventeur de tous les langages » [15] (p. 57).

(26) Il semble aussi que, traditionnellement, les femmes tournaient dans le sens contraire des hommes ; nous n'avons pas pu vérifier le fait dans les pow-wow auxquels nous avons assistés.

(27) Le chamane sioux Archie Fire Lame Deer soutient – contredisant de nombreuses sources –, que l'ouverture des huttes à sudation (*sweat lodges* : rite de purification fonctionnant sur le principe du sauna, très répandu en Amérique du Nord) se faisait à l'Ouest (communication personnelle).

(28) Nous pourrions signaler ici une danse, la « danse des cerceaux » (*Hoop dance*), pratiquée occasionnellement dans les pow-wow par des hommes qui témoignent de leur adresse et de leur agilité en formant, tout en dansant, différentes figures avec des cerceaux de plus en plus nombreux. C'est, là encore, le symbolisme du cercle qui est représenté.

Toutes les photos sont de la collection Eric Navet. L'ensemble de ces photos a été pris entre 1970 et 1980.

PHOTO 1. Danse féminine dite « du châle ».
Pow-wow de la réserve ojibway de Kettle Point.

PHOTO 2. Chaman ojibway exorcisant l'aire de danse.
Pow-wow de la réserve ojibway de Kettle Point.

PHOTO 3. Chaman exorcisant la piste de danse.
Pow-wow de la réserve de Kettle Point.

PHOTO 4. Danse dite du « vieil homme ». Réserve ojibway, Kettle Point.

PHOTO 5. Danse masculine dite « fantaisie ». Pow-wow de la réserve ojibway de Walpole Island.

centrale. Comme tout rite, le pow-wow vise à affirmer, de façon symbolique mais aussi vécue, l'unité de toutes choses, selon une philosophie ainsi définie par Jamake Highwater [16], un autre écrivain amérindien (29) :

> *« Le rapport des Indiens au monde est ainsi structuré par une géographie sacrée. Les personnes sacrées/holy people/ont tendance à traiter l'esprit humain et le monde de la nature tout entier comme un seul organisme réuni en une unité. L'Indien possède un sens du lieu très fort et universel... »*
>
> Highwater [16], p. 125.

La parenté de l'homme avec les autres animaux, en particulier, est omniprésente dans la tradition amérindienne. Les Ojibway disent que toutes les espèces animales sont des êtres humains transformés par *Shauwanigizik*, l'être surnaturel qui gouverne le ciel du Sud (Jenness [8], p. 25-26). Comme l'homme, les animaux (et les plantes) sont composés de trois parties : un corps physique (*wiyo*), une « âme » (*udjitchog*) et une « ombre » (*udjibbom*). Ernst Cassirer nous parle de cette intimité *obligatoire* de l'homme avec les autres créatures :

> *« Sa façon de [l'Amérindien] de voir la nature n'est ni purement théorique, ni purement pratique ; elle est sympathique. Faute de saisir ce point, nous ne pourrons trouver la voie vers le monde mystique. L'homme primal [a] la profonde conviction qu'il existe une solidarité de vie fondamentale et ineffaçable, qui jette un pont par-dessus la multiplicité et la diversité de chacune de ses formes. Il ne s'assigne pas une place unique et privilégiées dans l'échelle de la nature. »*
>
> Cassirer, cité par : Highwater [16], p. 78.

Non seulement l'homme n'est pas « supérieur » de quelque façon aux autres espèces mais en plus, nous l'avons vu, il a tout à apprendre d'elles. C'est par l'imitation, et mieux, par l'*identification* avec les animaux et les plantes – une immersion totale dans l'environnement – que l'homme a une chance de parvenir à la Connaissance, cette connaissance qui est retour à l'harmonie et la beauté originelles. La danse dite « mimétique » dans laquelle l'homme imite telle ou telle espèce animale, n'a d'autre but que de réussir cette immersion en empruntant une voie de connaissance éminemment sensuelle et subjective (30) et arriver là où s'évanouit la distinction « objectif/subjectif » (31).

Les premiers témoignages nous montrent la place centrale que tenaient les danses « mimétique » chez les Indiens et les Ojibway en particulier, mais aujourd'hui encore, dans les pow-wow, l'homme paré des attributs les plus caractéristiques de l'espèce (plumes, peau, fourrures, cornes, etc.) mime la marche pesante et imposante du bison, le froufroutement de la poule de prairie, l'ondulation du poisson, le sautillement du lapin, etc. Highwater précise d'ailleurs que l'homme « n'imite » pas l'animal, il « *est* » l'animal :

> *« Les Indiens d'Amérique considèrent la réalité de telle façon qu'il leur est possible de connaître une chose en devenant temporairement cette chose [...] Des individus comme les Indiens d'Amérique, qui en temps normal ne font pas de différence entre rêver et être éveillé, sont capables d'un type de projection ou de transfert qu'ils vivent comme une "transformation". »*
>
> Highwater [16], p. 72.

Ainsi par l'expression du corps physique, par le chant (32) et la danse, en évacuant toute pensée, toute réflexion *sur* les choses, et, au contraire en *s'identifiant* à elles, il est possible de renouer la communication avec le reste du monde créé, de rétablir l'équilibre et l'harmonie indispensables au maintien de la vie :

> *« L'idée indienne d'harmonie entre toutes choses est tellement étrangère à l'Occident que les Occidentaux ne peuvent concevoir qu'une certitude spirituelle soit communiquée par l'entremise de la danse – c'est-à-dire par un acte d'expression unique, dans lequel, plus que dans aucun autre, existe une immédiateté et une parfaite unité de pensée et de sentiment. »*
>
> *Ibid.* p. 131.

La philosophie ojibway qui stipule l'interdépendance de toutes choses – et découle logiquement de la proposition « Tout est dans l'Un, l'Un est dans Tout » –, nous permet de comprendre pourquoi les Amérindiens prétendent pouvoir, par la danse, influer sur les circonstances naturelles et pourquoi il existe, par exemple, des danses « de la pluie », « du soleil », « de la germination », etc.

Si le maintien de relations harmoniques entre l'Homme et la Création – ou, si l'on veut, le respect de la « Loi naturelle » – est un devoir et un besoin pour tout Ojibway, il est non moins nécessaire de réaliser, à tous les niveaux et par tous les moyens, l'équilibre des tendances de l'*individu*. La danse, telle qu'elle se pratique dans le pow-wow par exemple, peut contribuer, là aussi, à cette réalisation.

L'*angoisse* caractérise la condition humaine, elle est « *originairement un phénomène vital de portée formatrice* » (Diel [19], p. 11). Elle est la manifestation, selon la théorie ojibway cette fois, de l'écart qui existe entre l'homme et le monde, écart qu'il lui faut à tout prix combler sous peine de folie : « *L'angoisse est l'indice d'un dérèglement de l'harmonie d'ensemble des fonctions intrapsychiques, dérèglement qui se reflète sur le plan endocrinien et qui produit ainsi des troubles somatiques* » (Diel [19], p. 7).

Ici la théorie autochtone rencontre la psychanalyse, puisque J. Servier [11] écrit (p. 153-154) :

> *« Le corps humain est conçu, dans les civilisations traditionnelles, comme un faisceau de principes : le trouble de l'un entraîne le déséquilibre de l'autre. La maladie est un trouble du corps lié au mal*

(29) J. HIGHWATER est métis de Blood (Blackfoot), de Canadien français, de Cherokee et d'Américain blanc.

(30) Jean MALAURIE met l'accent sur des données souvent négligées par l'ethnologie :

> *« Quand elle fonde ses recherches sur les peuples chasseurs – dits « archaïques » –, comment minimiser cette dialectique homme/nature si essentielle au niveau du lieu ; ne fonde-t-elle pas la pensée et l'espace social de ces peuples où errent les ombres des morts ? Leur environnement – faune et flore –, leur territoire dans sa texture physique, leur compréhension sensorielle et oraculaire des pierres, des plantes, de l'air, leur perception verticale de l'espace, leur vision cosmique »* (MALAURIE [17], p. 151).

(31) Dans *l'Afrique fantôme* (1934), M. LEIRIS [18] écrit : « *C'est en poussant le particulier jusqu'au bout qu'on atteint au général, et par le maximum de subjectivité qu'on atteint à l'objectivité* » (p. 214).

(32) Voir note 25.

de l'âme [...] Seul l'Occident pense que le corps a une vie propre et souffre de maladies particulières qui ne mettent pas en cause les principes non matériels de la personne humaine. Dans les autres civilisations qui nous entourent, l'homme a pensé au contraire que toute maladie du corps vient d'un trouble de l'âme, qu'il faut guérir avant de soigner le corps. »

Le pouvoir thérapeutique du chant et de la danse

De nombreuses sociétés traditionnelles, pour ne pas dire toutes, ont découvert le pouvoir thérapeutique du chant et de la danse (33) et un mythe ojibway rapporté par Robert et Pat Ritzenthaler raconte comment une jeune fille sioux captive des Ojibway et très affaiblie retrouva la santé après qu'un *manido* lui ait enseigné la « Danse du tambour », « encore appelée Danse du rêve et Pow-wow » [20] (p. 93). L'Occident a découvert récemment le rôle de la musique et de la danse dans le traitement de certaines maladies mentales. Mais ce qu'il faut retenir ici c'est l'utilité de l'expression vocale et rythmique, de l'expression corporelle en général pour se libérer des angoisses « existentielles » propres à tous les êtres humains :

« Jusqu'à une période très récente, les contraintes que les Occidentaux s'imposaient à eux-mêmes, et la gêne qu'ils éprouvaient, les rendaient en grande partie étrangers à leurs corps et les coupaient des activités expressives. Il leur manquait un corps qui puisse fonctionner en harmonie avec leurs idées et leurs sentiments. Aussi avaient-ils tendance à « laisser la danse aux primitifs » – confirmant ainsi la vieille attitude chrétienne selon laquelle le corps et ses mouvements faisaient partie du « passif » et n'étaient qu'un humble organisme dont ils n'avaient guère ou pas du tout la maîtrise. Sans un corps capable d'expression, sans les mouvements du visage qui reflètent authentiquement notre état d'esprit, sans un torse qui réagit au moi et nous relie aux événements extérieurs/nous soulignons/, les individus ne pourraient participer au monde qui est le leur, ni même à leur propre vie affective. »

p. 141-142.

Cette citation a l'intérêt de mettre en évidence le fait qu'il ne saurait y avoir équilibre du « monde intérieur » s'il n'y a pas en même temps une relation harmonique du « soi » avec les « événements extérieurs ». *C'est par le corps méditatif et rêveur, ou le corps dansant et extatique, que se fait cette communication.* La théorie psychanalytique proposée par Carl G. Jung [21], quoique se plaçant à un autre niveau de réalité, ne contredit en rien la théorie « indigène », si l'on admet la dimension spirituelle de tout ce qui est naturel :

« La régression de la libido a pour conséquence que le geste rituel du piétinement dans le pas de danse semble être comme une répétition du "trépignement" infantile. Ce dernier est en relation avec la mère et avec des sentiments de plaisir, en même temps qu'il représente un mouvement qui s'exerce déjà dans la vie intra-utérine. Le pied et le piétinement ont un sens fécondateur, celui de la rentrée dans le sein maternel ; autrement dit, le rythme de la danse met le danseur dans un état inconscient (« sein maternel »). Les danses des derviches, chamanes et d'autres danses primitives confirment ce que nous venons de dire. »

[21], p. 521-522.

L'aspiration de l'être humain à retourner au chaos – ce que Freud appelait « l'instinct de mort » – est vérifiée dans la tradition orale ojibway (34), mais sa réalisation, conçue comme la manifestation d'un *excès de pouvoir*, est condamnée comme telle par la morale ojibway ; celle-ci prescrit, certes, de garder le contact avec les « forces obscures » de la Création, mais elle interdit le retour permanent à « l'au-delà » de cette création, elle vise au maintien de la vie. L'extase, obtenue chez les Amérindiens par le jeûne ou l'absorption de substances psychotropiques (peyote, champignons, etc.), peut mener à la mort, et le « voyage chamanique », chez les Ojibway par exemple, ressemble de très près au « voyage au pays des âmes » (35). La danse, qu'elle aboutisse ou non à la transe – sous l'effet du battement des tambours ou d'autres adjuvants –, permet l'expression de sa nature profonde (comme dans la « vision »), mais tout est fait pour que soit garanti le retour à ce monde. L'écrivain Jean-Marie Le Clézio a fort bien caractérisé la fonction *libératrice* du chant chez les Amérindiens [15] :

« Le chant est proprement démoniaque, puisqu'il rompt l'enchaînement logique, puisqu'il dénature les mots des hommes, et qu'il introduit une nouvelle logique, qui est celle du timbre, de la modulation. L'envoûtement est nécessaire. Chanter sans chercher cette ivresse (le chant ne peut se faire à jeun, il demande le soutien de l'alcool [...] n'a pas plus de sens pour l'Indien que parler seul. Par le chant, l'Indien ouvre ses portes aux possibilités, aux chimères, aux ectoplasmes. »

p. 87-88.

Privilégier un mode d'être et de penser tradionnel

À partir des années 1960, la pratique s'est répandue dans les pow-wow d'organiser des concours de danses par catégories d'âge et de sexe. Des sommes d'argent, dont l'importance est fonction des moyens de la communauté organisatrice, sont distribuées aux trois premiers dans chaque catégorie. Les danseurs, hommes et femmes, se répartissent aussi selon leurs styles de danse dont deux sont généralement retenus pour les concours : les danses dites « traditionnelles » dont l'inspiration est ancienne (36) ; les danses fantaisie (*fancy*) plus rapides et acrobatiques et de

(33) L'une des techniques chamaniques de guérison chez les Lapons (Same) consiste à mettre le malade en transe, et, en Afrique du Nord, dans les *zawia* (sanctuaires) les malades exorcisent les démons qui les habitent en soumettant leur corps au rythme lancinant des tambours.

(34) Voir note 23.

(35) Voir, à ce sujet : Navet [6].

(36) Il s'agit des danses mimétiques ou de danses où l'acteur « mime » la traque du gibier, comme autrefois, dans les « danses de guerres » souvent décrites, les hommes simulaient un combat en frappant un poteau planté au centre de la place de danse.

création plus récente. Les critères retenus pour classer les candidats sont directement reliés au *mode d'être et de penser* traditionnel : la beauté des costumes où les matériaux anciens se combinent avec des éléments plus modernes (plumes et perles colorées, peau, os, etc./ tissus chatoyants, lunettes ray-ban, etc.) renvoie au souci du Grand Esprit de faire le monde beau et harmonique ; la synchronicité de la danse et de la musique (le danseur doit s'arrêter pile au dernier battement de tambour) indique le caractère profondément *vécu* de la danse, lorsque le danseur se met à l'unisson du rythme des chants, lorsque son corps ne fait plus qu'un avec la musique. La perte d'un seul élément du costume, rupture de l'harmonie d'ensemble, entraîne l'élimination d'office de la compétition (37). Le danseur n'attend pas la sanction des juges répartis autour de l'aire de danse ; s'il fait une faute, il quitte de lui-même le cercle. Cette autodiscipline (ce *fair play* ?) est aussi une valeur traditionnelle.

L'introduction de ce système de gratification monétaire est l'une des principales raisons pour lesquelles certains taxent le pow-wow d'inauthenticité. Nous y voyons plutôt un trait adaptatif qui ne retire rien, en lui-même, de l'adéquation du fait culturel impliqué – la danse – avec les valeurs fondatrices. Il est clair maintenant que, pour d'anciens peuples de chasseurs et de guerriers, comme les Ojibway, les Sioux et bien d'autres, ce ne sont pas seulement des activités et des ressources économiques qu'ils ont perdues lorsqu'ils se sont trouvés dans l'incapacité de vivre de la façon qu'ils avaient choisie. C'est toute une philosophie qui ne trouvait plus à s'exprimer au quotidien, et il a fallu inventer de nouveaux supports ou renforcer ceux qui subsistaient. La danse et le chant sont parmi ceux-ci, et, même si des cérémonies comme le potlach des Indiens de la Côte Pacifique, ou la Danse du soleil des Indiens des Plaines, ont été longtemps interdites, il semble bien que les Indiens, sous des formes variées, n'aient jamais cessé de pratiquer le chant et la danse (38).

La participation aux concours, surtout parmi les meilleurs, permet à quelques-uns de vivre, une partie de l'année du moins, selon des valeurs et une philosophie dont le chant et la danse restent porteurs, nous venons de le voir, au plus haut niveau. La vente d'artisanat tient de la même démarche de façon assez évidente. C'est ainsi que nombre de familles amérindiennes (l'artisanat comme la danse se font souvent « en famille ») passent tout l'été à faire le circuit des pow-wow – et autres manifestations où ils peuvent exercer leur « art » – qui peut les mener de l'est de la province d'Ontario à l'Alberta, au Canada, en passant par les réserves du sud des Grands Lacs, côté américain, et les réserves sioux du Sud-Dakota, etc. Dans l'Ouest, cela implique souvent de vivre sous le tipi plusieurs mois par an et de *nomadiser*, conformément à des habitudes ancestrales.

Les jeunes Indiens avaient autrefois la possibilité de s'affirmer et d'être reconnus par les qualités de courage et d'endurance qu'ils déployaient lors d'une première chasse ou d'une première participation à une expédition guerrière. Aujourd'hui, dans une large partie des territoires jadis occupés par les Autochtones, l'environnement a souffert l'*écocide* de l'homme blanc, et les anciens ennemis partagent un sort commun que leur impose – sous les multiples formes de l'*ethnocide* – un ennemi commun. Ce n'est que dans des manifestations adaptées d'une culture qui lui est propre, comme le chant et la danse, que le jeune Amérindien peut retrouver la fierté de lui-même – l'amour propre –, le moyen de s'exprimer dans un monde devenu, qu'on le veuille ou non, ultra-compétitif (39).

Mais la compétition de danse n'est en aucun cas un moyen de s'imposer comme supérieur aux moins chanceux, aux moins experts ; c'est l'une des voies ouvertes pour revendiquer un droit à la considération *en tant qu'Indien* – les autres voies restant, de toute façon, fermées –, par rapport à un monde, représenté par le public blanc du pow-wow, qui lui refuse généralement ce droit. S'il y a affrontement, c'est entre deux systèmes de valeurs, pas entre des individus. Il n'est qu'à voir l'attitude des concurrents entre eux, jusque et pendant la remise des prix et des trophées, pour se convaincre de la complicité, de la solidarité qui unit les Amérindiens entre eux et les fait vivre, de plus en plus, « d'un seul cœur ».

Les quelques spécialistes qui se sont intéressés au pow-wow ont surtout insisté sur son côté *social*, privilégiant l'observable, le descriptible au détriment du philosophique et du vécu. Nous ne ferons que quelques remarques concernant ce troisième aspect du triple-équilibre dont nous parlions plus haut : l'équilibre des relations interpersonnelles. Le pow-wow manifeste au plus haut degré la solidarité, la fraternité qui doit unir tous les êtres humains. Le sioux Tahca Ushte a dit, en termes simples, l'importance de la *réunion*, des retrouvailles et de la communion dans les rassemblements festifs et cérémoniels ; ce qu'il dit de la Danse du soleil vaut pour le pow-wow :

> *« À la danse du soleil, vous vous retrouviez avec des parents que vous n'aviez pas vus depuis un an, et vous échangiez des nouvelles sur ce qui vous était arrivé en bien ou en mal, entre-temps. Là, des garçons et des filles pouvaient se rencontrer et faire l'amour. »*
>
> Tahca Ushte, Erdoes [22], p. 223.

Le caractère « cummunaliste », selon l'expression qu'emploie Jean Malaurie à propos des Inuit, de la société amérindienne, est souligné dans sa pérennité par Danièle Vazeilles [23] qui nous parle du Pow-wow de la réserve sioux de Cheyenne River, dans le sud-Dakota. Il s'exprime déjà dans l'organisation du pow-wow confiée à un « comité » :

> *« Les membres du comité se réunissent pour prendre des décisions entre eux. Étant donné que chacun sait très bien de quoi il est question, toute décision est prise selon un processus traditionnel [nous soulignons] de longues discussions jusqu'à ce que tous arrivent à un accord unanime tacite. Par-là*

(37) Lorsqu'un danseur perd une plume d'aigle, animal sacré chez tous les Indiens d'Amérique du Nord, c'est un « ancien » (*Elder*, la notion a une connotation respectueuse) qui doit la ramasser en tournant autour de la place au son du tambour.

(38) L'ethnomusicologue Frances Densmore a enregistré de nombreux chants et musiques au début du siècle, en particulier dans la région des Grands Lacs, et d'autres témoignages attestent que, dans les décennies qui se sont succédé jusqu'à aujourd'hui, le chant et la danse n'ont cessé d'être une expression privilégiée des cultures amérindiennes.

(39) Le pow-wow offre aussi aux *déviants* l'occasion d'afficher librement leurs tendances dans la danse. C'est ainsi qu'un homosexuel dansera avec les femmes, qu'un autre, souffrant de dérèglement psychique, exprimera son « excentricité » en revêtant une tenue peu orthodoxe avec, par exemple, des crapauds séchés en pendentifs. Cette « danse des fous » où l'on bousculait toutes les normes, manifestant surtout une sexualité débridée, est une tradition ancienne chez les Indiens d'Amérique du Nord.

je veux dire que personne ne se lève pour faire le point de la situation et désigner le rôle de chacun. Tous rappellent et commentent les problèmes d'une telle organisation en énonçant leurs souvenirs des années précédentes. Finalement tous se quittent sachant très bien quel va être leur rôle précis. »

Vazeilles [23], p. 127.

De la même façon s'organise la vie de cette communauté temporaire (quelques jours tout au plus) que constitue le camp du pow-wow, dans un esprit d'*ouverture* et de *participation*. M. Leiris remarque d'ailleurs avec justesse que l'ouverture à l'autre est une ouverture au moi, « une multiplication enivrante de soi par le contact avec les autres... » (*Fourbis*, p. 60 cité par : Boyer [24], p. 29). Il est courant que des membres de la communauté invitante fassent des dons en espèces ou en nourriture pour alimenter les « tambours » et les danseurs pendant leur séjour. Tout au long des danses, des dons sont faits aux personnes nécessiteuses, ou en reconnaissance de services rendus, ou encore pour manifester simplement, sans autre but précis, sa générosité. Cette générosité, liée ici à l'hospitalité (jamais l'expression « recevoir quelqu'un », et le double-sens du mot « hôte », à la fois invitant et invité ne se sont mieux justifiés qu'ici), s'exprime principalement de deux façons à l'occasion des pow-wow :

• Le *give away* : une personne ou une famille décide de faire une distribution de biens dans la communauté. Investissant souvent des sommes importantes, le « donneur » entrepose tous les dons (qui comprennent aujourd'hui beaucoup de produits européens comme : couvertures, ustensiles de cuisine en matière plastique, etc.) et procède à la distribution en appelant par leur nom les bénéficiaires. Elisabeth Grobsmith, anthropologue américaine, a écrit : « *Plus que dans tout autre événement, c'est dans la cérémonie du* Give away *que s'exprime le mieux la philosophie lakota* » [25] (p. 55). Ce qui vaut pour les Sioux Lakota vaut, à l'évidence, pour tous les Amérindiens chez lesquels :

« *Le don a toujours été un moyen traditionnel d'établir le statut d'une famille et d'acquérir du prestige. A la fin des années 1800, la distribution des biens rendait les gens matériellement pauvres, mais élevait leur statut par cette démonstration de générosité. Non seulement la distribution de biens était-elle un moyen d'égaliser les statuts en évitant qu'une famille conserve trop pour elle-même, mais elle empêchait aussi d'accumuler trop de choses difficiles à transporter.* »

Grobsmith [25], p. 54.

Le *give away* participe du principe de « péréquation des biens » (Malaurie) qu'on observe dans toutes les sociétés traditionnelles, sociétés organisées de telle sorte, c'est Pierre Clastres qui l'a montré, que l'apparition d'un pouvoir central de type étatique et d'un « esprit » capitaliste y sont rendus impossibles [26].

• La « danse de la couverture » (*Blanket dance*) s'impose sur le *give away* dans l'Est canadien : une couverture est étalée par terre près du centre de l'aire de danse, et les gens composant l'assistance sont invités à y déposer une obole, en faisant le tour de la place au son des tambours. L'argent ainsi récolté sera donné aux « tambours » pour défrayer leur déplacement, ou il aidera une personne ou une famille dans le besoin. Lors du pow-wow de la réserve ojibway de Saugeen (Ontario) en août 1986, une *blanket dance* fut tenue pour aider la famille d'une femme retrouvée morte sur la route la nuit même du pow-wow. La contribution financière n'est ici qu'un aspect, peut-on dire mineur, d'une solidarité plus profonde, plus affective, expression d'un sentiment communautaire ainsi exprimé par un Indien de la même communauté : « *La réserve est une seule famille* ».

Le plaisir d'être entre soi, le confort moral que procure le lien charnel avec une authentique communauté, cette joie est multipliée par l'ouverture à l'autre. Les premières danses du pow-wow, après le défilé de tous les danseurs, et le chant du drapeau (*Flag song*) (40) sont des « danses de bienvenue » (*Welcome dances*) et tous les assistants, Indiens ou Blancs, sont invités à participer. Le plaisir de la musique et la beauté du spectacle, même lorsqu'on ne danse pas, sont des choses qui se *partagent* : « *Regarder danser, c'est déjà danser, sinon il n'y a plus à proprement parler de danse mais seulement des déplacements vidés de toute signification* » (G. Berger, cité par : Servier [11], p. 153).

Bien d'autres éléments composent le pow-wow ; certains, anciens, seraient à rattacher à des cérémonies aujourd'hui disparues, d'autres sont des « innovations » et témoignent du nécessaire souci d'adaptation, etc. Mais notre objectif n'était pas ici de faire l'ethnographie, l'analyse minutieuse du pow-wow comme fait culturel ; les quelques spécialistes qui ont entrepris ce travail se sont surtout attachés aux *formes*, et, comme souvent lorsqu'on adopte cette démarche, le préjugé et l'ethnocentrisme font surface. La conclusion est alors qu'il n'y effectivement dans le phénomène étudié que du superficiel, de l'inauthentique, du « folklore » selon la conception ordinaire du mot.

*
* *

Nous avons tenté de montrer dans cet article, qui ne prétend être autre chose qu'une introduction, que *référé aux valeurs traditionnelles* – telles qu'elles sont définies, d'emblées dans le mythe de la Création –, le pow-wow, fait social total, est bien l'expression authentique (41) d'un mode d'être et de penser spécifique. Que cette spécificité soit ethnique ou pan-amérindienne n'est qu'un problème second, l'important est que les racines des fleurs culturelles demeurent solides ; et tous les spécialistes, et les Amérindiens eux-mêmes, s'accordent à reconnaître des bases philosophiques communes à l'ensemble des cultures amérindiennes. L'affirmation de la pérennité de ces valeurs fondatrices fut une étape nécessaire, notamment sous la forme du pow-wow, à la reconstruction des identités ethniques spécifiques. La tendance actuelle va d'ailleurs dans ce sens : une revalorisation des traits tribaux particuliers au détriment des caractères « pan-amérindiens », ou même

(40) Le Chant du drapeau, pendant lequel un « ancien » porte le drapeau national (ou/et, parfois, celui de la tribu) autour de l'aire de danse, ce chant rend honneur aux anciens combattants indiens de toutes les guerres où il y eut de nombreux engagés volontaires dans la population autochtone tant au Canada qu'aux États-Unis.

(41) Le pow-wow répond, c'est indéniable, aux critères d'*authenticité* exposés par l'anthropologue américain Edward SAPIR : « ... une culture authentique est celle qui assure à ceux qui l'incarnent un sentiment de contentement intérieur, et la conscience d'une maîtrise spirituelle » [27] (p. 154).

PHOTO 6. Petite fille ojibway de la réserve de Saugeen.

étrangers (42). Cela satisfait une certaine fraction « traditionnaliste » qui voit dans le pow-wow une trop grande compromission avec des valeurs étrangères, et ils agréeront l'affirmation de ceux pour lesquels : « *Le pow-wow est une façon de vivre* ». ■

RÉFÉRENCES

[1] DEVEREUX (Georges), 1970. *Essais d'ethnopsychiatrie générale*, Paris : Gallimard Bibli. des Sciences humaines.

[2] POWERS (William K.), 1970. « Contemporary Oglala Music and Dance : Pan-Indianism *versus* Pan-Tetonism », *in* : Ethel NURGE (Ed.) : *The Modern Sioux, Social Systems and Reservation Culture*, Lincoln : University of Nebraska Press, p. 268-97.

[3] CHAMPLAIN (Samuel) de, 1951. *Les voyages de Samuel Champlain, Saintongeais, Père du Canada*, Paris : Presses Universitaires de France (Colonies et Empires, 2e série : Les classiques de la colonisation, 5).

[4] JOHNSTON (Basil), 1976. *Ojibway Heritage*, Toronto : McClelland and Stewart.

(42) Parmi les aspects les plus contestés du pow-wow, ceux qui sont jugés les moins « indiens » par les plus « puristes », mais aussi, souvent, par les « anciens », il y a le côté mercantile, l'existence de guichets à l'entrée où l'on fait payer le droit d'assister aux danses. Autrefois, selon la tradition, on mettait, au contraire, à l'amende ceux qui refusaient de participer. La mise en compétition des danseurs apparaît aussi contraire à la tradition et à l'esprit de la danse, mais nous avons vu en quoi les concours de danse pouvaient aussi contribuer, d'une certaine façon, à préserver des valeurs anciennes.

[5] *L'Anthropologie* (collectif), 1974, Verviers (Belgique) : Marabout (Les dictionnaires Marabout Université).

[6] WASSON (R. Gordon), 1979. « Traditionnal Use in North America of *Amanita muscaria* for Divinatory Purposes », *Journal of Psychedelic Drugs*, A Multidisciplinary Forum for the Study of the Drug Culture, Vol. 11, No. 1-2, jan-juin 1979, p. 25-7.

[7] NAVET (Éric), 1988. « *Les Ojibway et l'Amanite tue-mouche. Pour une ethnomycologie des Amérindiens sub-arctiques* », Journal de la Société des Américanistes, Paris : Musée de l'Homme.

[8] JENNESS (Diamond), 1935. *The Ojibwaj Indians of Parry Island, Their Social and Religious Life*, Ottawa : Canada Department of Mines, National Museum of Canada, Bulletin 78, Anthropological Series n° 17.

[9] SAMI-ALI (1974). *L'espace imaginaire*, Paris : Gallimard, (Connaissance de l'inconscient).

[10] McLUHAN (Teri C.), 1974. *Pieds nus sur la terre sacrée*, Paris : Denoël/Gonthier (Méditations).

[11] SERVIER (Jean), 1964. *L'homme et l'invisible*, Paris : Robert Laffont (Les voies de l'homme).

[12] MORRISSEAU (Norval), 1965. *Legends of my people, the Great Ojibway*, Toronto : The Ryerson Press.

[13] ELIADE (Mircea), 1957. *Mythes, rêves et mystères*, Paris : Gallimard Les Essais LXXXIV.

[14] DUVIGNAUD (Jean), 1980. *Le jeu du jeu*, Paris : Balland.

[15] LE CLEZIO (Jean-Marie G.), 1971. *Haï*, Genève : Albert Skira.

[16] HIGHWATER (Jamake), 1984. *L'esprit de l'aube, vision et réalité des Indiens d'Amérique*, Ed. L'Âge d'Homme (Cheminements).

[17] MALAURIE (Jean), 1985. « Dramatique de civilisations : le tiers-monde boréal » *in* : *Hérodote*, 4e trimestre 1985, n° 39, p. 145-69.

[18] LEIRIS (Michel), 1934. *L'Afrique Fantôme*, Paris : Gallimard.

[19] DIEL (Paul), 1968. *La peur et l'angoisse, phénomène central de la vie et de son évolution*, Paris : Payot.

[20] RITZENTHALER (Robert & Pat), 1970. « *The Woodland Indians of the Western Great Lakes*, American Museum Science Book B 21, Garden City, N.Y. : Published for the American Museum of Natural History by the Natural History Press.

[21] JUNG (Carl Gustav), 1967. *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, Genève : Librairie de l'Université, Georg & Cie.

[22] TAHCA USHTE, ERDOES (Richard), 1977. *De mémoire indienne, la vie d'un Sioux voyant et guérisseur*, Paris : Plon, Terre Humaine.

[23] VAZEILLES (Danièle), 1977. *Le cercle et le calumet, ma vie avec les Sioux d'aujourd'hui*, Toulouse : Privat.

[24] BOYER (Alain-Michel), 1974. *Michel Leiris*, Paris : Éditions universitaires (Psychotèque).

[25] GROBSMITH (Elizabeth S.), 1981. *Lakota of the Rosebud, a Contemporary Ethnography*, New York, Chicago... : Holt, Rinehart and Winston.

[26] CLASTRES (Pierre), 1974. *La société contre l'État : recherches d'anthropologie politique*, Paris : Éd. du Seuil.

[27] SAPIR (Edward), 1967. *Anthropologie, 2. Culture*, Paris : Ed. de Minuit (Le sens commun).

CERNUNNOS ET LA CIVILISATION EURASIATIQUE DU RENNE : EXEMPLE D'UNE MUTATION FONCTIONNELLE

par Jérémie BENOIT

Conservateur au musée national des Châteaux de Malmaison et Bois-Préau

RÉSUMÉ. Partant du constat de la présence du cervidé (cerf ou renne) dans les cultures celtiques occidentales (dieu Cernunnos) et d'Extrême-Orient, chez les Aïnous en particulier, l'auteur propose d'étudier le lien qui a pu exister entre elles à un moment de l'histoire. Par la méthode comparative, il analyse le fonctionnement du chamanisme en Sibérie et dans le domaine indo-européen, pour énoncer l'hypothèse que la trifonctionnalité définie par Georges Dumézil a pu naître d'une mutation fonctionnelle due à des conditions socio-économiques particulières, alors que la culture primitive s'est conservée intacte chez des peuples ayant suivi le recul des glaciers. Sa démonstration diachronique s'appuie sur des éléments ethnologiques, culturels et religieux, mais aussi géographiques et historiques.

Mots-clés : Cernunnos • Cerf • Renne • Aïnous • Poï-iaoumbé • Khounlelou • Troisième frère • Trifonctionnalité.

ABSTRACT. *From the observation of the presence of Cervidae (stag and reindeer) in Western Celtic culture (god Kernunnos) and the Far East especially among the Aïnu people, the author plans to study the bond that could have existed during a period between those cultures. He has compared chamanism in Siberia and in Indo-European areas. From the trifunctionnality defined by Georges Dumézil, he supposes a functional mutation resulting from specific socio-economic conditions, while the primitive cultures have remained intact among peoples having followed the recession of the glaciers. His diachronic demonstration leans on ethnological, cultural, religious and also geographical and historical elements.*

Key-words : *Cernunnos • Stag • Reindeer • Aïnu People • Poï-iaoumbé • Khounlelou • Trifunctionality*

PHOTO 1. *Cernunnos*, figuration du pilier des Nautes, Paris, musée de Cluny. Photo RMN/J.G. Berizzi. © D.R.

Cernunnos, dieu-cerf celtique de l'extrême Occident d'une part, *uwepekere* (1) narrant les aventures du héros Poï-taoumbé combattant un homme-cerf dans la culture aïnoue de l'Extrême-Orient d'autre part. Tel se présente le cadre dans lequel va se développer cette étude. Car on peut postuler qu'entre Celtes de l'Antiquité et habitants des îles Sakkhaline et Hokkaïdo, il existe – ou plus exactement il a existé – à un moment donné de l'histoire, des points d'ancrage culturels communs. La thématique relative aux cervidés (cerf ou renne) peut nous permettre d'expliciter cette problématique. Mais on aura compris d'emblée que les seuls constats de la présence du cerf dans les traditions celtique et aïnoue ne suffiront pas à démontrer le fait. Il nous faudra en conséquence faire appel à plusieurs disciplines, mythologie, ethnologie, histoire et géographie en particulier, toutes reliées par une structure commune pour analyser la question. On mesurera d'ailleurs par ce biais toute l'importance du chamanisme dans la formation de la mentalité indo-européenne qui constitue finalement le fonds de cette étude.

CERNUNNOS

Si la figure de Cernunnos est bien attestée par les découvertes archéologiques, le nom de ce dieu ne nous est cependant connu que grâce au célèbre pilier des Nautes, trouvé dans la cathédrale Notre-Dame de Paris en 1710 (Paris, musée de Cluny) (*Photo 1*), qui nous fournit son nom par restitution de la consonne initiale. Une inscription portée sur le bloc sculpté à son image mentionne en effet *(C)ernunnos*. Le dieu est ici associé aux dieux Jupiter, Esus, Smertrios, Castor et Pollux, c'est-à-dire qu'il est mêlé à des divinités romaines et gauloises. Grâce à la restitution de cette première lettre, Cernunnos possède un nom forgé sur le terme celtique *carno*, signifiant corne, lui-même dérivé de la racine indo-européenne que l'on retrouve dans le grec *Kêras*, le latin *cerebrum*, d'où cerveau. Cette étymologie a été discutée en particulier par Windisch (2), puis par Weinsberger (3) qui pense au terme *cern*, coin, élément en saillie. Yann Brekilien (4) rappelle quant à lui la distinction opérée en vieux-celtique entre *carnu*, corne, et *cernu*, sommet de la tête. Quoi qu'il en soit, le nom de Cernunnos est transparent et recoupe parfaitement les images que nous en avons.

Outre le pilier des Nautes, il convient de mentionner d'autres représentations du dieu, l'autel découvert à Reims en 1837, où Cernunnos, assis en tailleur et portant un torque autour du cou, surmonte un cerf et un taureau affrontés (Reims, musée Saint-Rémi) (*Photo 2*). Il est entouré d'Apollon et de Mercure, c'est-à-dire qu'à eux trois ils représentent les trois fonctions duméziliennes. Cernunnos est en effet souvent assimilé à un dieu initiateur de guerriers comme nous le verrons. L'œuvre date de la période gallo-romaine, sans doute du Ier siècle après J.-C. Son attitude est semblable sur le monument découvert à Nuits-Saint-Georges en 1973 (5). D'autres représentations sont répertoriées, dont celle qui figure sur le célèbre chaudron d'argent de Gundestrup trouvé dans une tourbière du Jylland en 1891 (musée national de Copenhague) (*Photo 3*). Au milieu de scènes difficiles à interpréter, où l'on peut cependant reconnaître Taranis, le dieu à la roue, le dieu-cerf est représenté assis en tailleur, tenant un torque dans une main, un serpent dans l'autre. Autour de lui semblent se rassembler un cerf, un sanglier, deux antilopes tandis que deux lions s'affrontent. Il paraît commander au monde cynégétique. C'est là la seule représentation où Cernunnos porte des bois très ramifiés. Étant donné que les représentations du dieu se trouvent surtout dans l'est de la Gaule, c'est-à-dire vers le centre de l'occupation celtique originelle, on a pensé que ce chaudron provenait de cette région. C'est l'idée que semble retenir Jan de Vries (6) qui rappelle cependant que les lions affrontés, la présence d'un griffon, poussent certains archéologues à y voir une influence orientale, ce qui permettrait de situer son origine dans la région du Pont-Euxin (nord de la mer Noire). Ce bassin ne serait pas alors nécessairement celtique, mais l'hypothèse ne paraît pas tenir en raison précisément de la présence de Cernunnos et de Taranis dans le décor. Peut-être s'agit-il alors d'une œuvre des Galates, peuple celtique d'Asie mineure en contact avec les Scythes ? Il faudrait encore mentionner le char cultuel de Strettweg, découvert près de Graz en Autriche (Graz, Landesmuseum Joanneum) (*Photo 4*), sur lequel des personnages armés avancent en procession avec des massacres de cerfs, tandis qu'au centre une grande figure supporte une sorte de bassin (7). Daté du VIIe siècle avant J.-C., ce très bel objet est l'une des plus anciennes représentations de cerfs dans la culture celtique. Avec tout cet ensemble, nous nous situons dans une chronologie cohérente allant de la période de Halstatt à l'époque gallo-romaine. Il en va de même pour les gravures les plus récentes du Val Camonica (Alpes), où l'on retrouve à nouveau notre dieu cornu (8). Il est plus difficile en revanche de relier d'autres représentations, nettement plus anciennes comme cette sculpture d'homme cornu de la Grotte des Trois-Frères (Ariège) que les archéologues datent du Néolithique, ou très excentrées comme les images des rochers de Bohuslän (Tanun, Suède), datées de l'Âge du Bronze. Ces exemples tendent à montrer que les origines du dieu Cernunnos sont à rechercher très vraisemblablement loin dans le temps, peut-être à l'époque néolithique, c'est-à-dire qu'elles s'ancrent très profondément dans la préhistoire.

Ainsi que le rappelle donc avec justesse Jan de Vries (9), « ce genre de dieux à attributs animaux n'a pas l'air exactement *i.e.* (indo-européen) », ajoutant qu'il les attribuerait plutôt à la population primitive de la Gaule. Nous nous trouverions donc en présence d'une divinité antérieure aux invasions celtiques, indo-européennes, ce qui nous reporte-

(1) Terme aïnou signifiant conte. Sur les contes et chants aïnous, voir Tsushima YUKO, *Tombent, tombent les gouttes d'argent*, trad. fr., Paris, Gallimard, 1996.

(2) E. WINDISCH, *Das keltische Britannien bis zu Kaiser Arthur*, 1912, p. 79.

(3) WEINSBERGER, 31, *Bericht der german-römische Kommission*, p. 197, cité par Jan de Vries, *La religion des Celtes*, 1962, trad. fr., Paris, Payot, 1963, p. 114.

(4) Y. BREKILIEN, *La mythologie celtique*, Paris, Éd. Jean Picollec, 1981, p. 56, note 8.

(5) L'œuvre est conservée au musée de Nuits-Saint-Georges. L'attitude du personnage assis en tailleur, « position de Bouddah », semble être un reflet de celle adoptée par les Celtes. Nombre de monuments représentent des figures assises de cette manière (cf. le guerrier de Roquepertuse, Marseille, musée d'archéologie méditerranéenne).

(6) J. de VRIES, *op. cit.* (3), p. 112.

(7) On se souviendra à ce propos de l'épisode où le héros irlandais Cuchulainn attelle deux cerfs à son char.

(8) Les gravures les plus récentes du Val Camonica sont datées d'avant le IVe siècle av. J.-C.

(9) J. de VRIES, *op. cit.* (3), p. 144. Rappelons qu'à l'inverse de la société gauloise, on n'a pas réussi à prouver la trifonctionnalité du panthéon celtique, même si le fonctionnement général de leur mythologie est parfaitement indo-européen.

PHOTO 2. *Autel de Cernunnos*, Reims, musée Saint-Rémi. © D.R.

PHOTO 3. *Cernunnos*, figuration du chaudron de Gundestrup. Copie en galvanoplastie du musée des Antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye. Photo R. Meulle.

PHOTO 4. *Char cultuel de Strettweg*, Graz, Landesmuseum Joanneum. © D.R.

rait au moins à l'époque néolithique ou à l'Âge du Bronze. Cernunnos serait ainsi une divinité adoptée par les Celtes au moment de leurs invasions (10). Dieu mi-homme mi-animal, Cernunnos apparaît tout naturellement comme un dieu magicien. Il est le maître des animaux ainsi qu'on peut l'imaginer sur le bassin de Gundestrup. Or le fait semble confirmé par le *mabinogi* (11) de *Owen et Lunet, ou la dame de la fontaine*, dans lequel est relatée la rencontre de Kynon avec le maître de la forêt. Environné d'animaux, un homme noir est assis sur un tertre, tout comme sur le chaudron de Gundestrup. Il tient une massue avec laquelle il frappe sur un cerf : le brame de l'animal fait accourir toute la faune de la forêt. En ce cas, le personnage (Cernunnos ?) est dédoublé de son symbole animal, peut-être à nouveau comme sur le chaudron de Gundestrup, qui apparaît en contrepartie comme un intermédiaire. L'homme noir ne possède d'autre part qu'un seul pied et un œil unique. « *Il est bien connu*, relève Y. Brekilien (12), *que dans l'exercice de leur art les magiciens doivent, pour acquérir la puissance et la voyance, se tenir sur un pied, une main derrière le dos et fermer un œil* ». Ce détail nous amène à comparer cet homme noir/Cernunnos avec les dieux ou héros de première fonction indo-européenne, Horatius Coclès à Rome, Odhinn dans le domaine germano-scandinave. Cernunnos est borgne précisément parce qu'il est mieux voyant. Autrement dit il est une divinité du savoir suprême de première fonction, qui commande aux forces de la nature dont il connaît les secrets. Mais en même temps, cet aspect explique aussi qu'il est revendiqué par la caste des guerriers, illuminés par la puissance supérieure. On connaît le nom d'Ossian ou Oisin, qui signifie faon, fils de Finn et d'une biche (13). La raison de ce patronage est à rechercher dans la métamorphose du héros irlandais Cuchulainn, ainsi relatée dans le *Tàin bo Cualnge* (14) :

> « *Il tordit son corps au milieu de sa peau ; ses pieds passèrent derrière lui ; ses talons, ses mollets et ses fesses arrivèrent sur le devant... Tirant les nerfs du sommet de sa tête, il les amena derrière la nuque, en sorte que chacun d'eux produisit une bosse ronde... Puis il déforma ses traits, son visage. Il tira un de ses yeux dans sa tête... L'autre œil sauta hors de la paupière et vint se placer à la surface de la joue. Sa bouche se déforma de manière monstrueuse... Autour de sa tête, sa chevelure devint piquante et semblable à un faisceau de fortes épines dans le trou d'une haie... Sur son front se dressa le feu du héros, feu long et gros comme la pierre à aiguiser d'un guerrier.* »

Soumis à la fureur sacrée, Cuchulainn est devenu un guerrier d'exception. Nous sommes là dans le domaine de la deuxième fonction, la force brutale, et non dans celle du savoir, du pouvoir souverain magico-religieux, mais on remarquera à quel point le feu qui brûle sur la tête du héros évoque les ramures du cerf qui ornent le crâne du dieu. C'est pourquoi bien des sociétés de guerriers celtiques (15) se réclamèrent de cet animal, telle celle des Fianna, dont le chef est Finn Mac Cumaill, et dont les rites d'intronisation rappellent de près les cervidés, ainsi que l'a remarqué L. Lengyel (16). Cernunnos est en conséquence un dieu qui se situe à cheval sur deux fonctions au moins, mais il ne faut pas négliger la troisième non plus. Cette ambivalence fonctionnelle souligne assez l'ambiguïté du personnage et en confirme le caractère pré-indo-européen. Tout se passe comme si Cernunnos avait été « récupéré » et adapté aux besoins de l'élite guerrière celte, en même temps qu'il passait dans le domaine de la première fonction, celle du savoir suprême. Nous verrons comment.

Pourtant Cernunnos est, à n'en pas douter, une divinité chtonienne, liée de très près à la terre, ainsi que nous l'avons vu avec *Owen et Lunet*. Cet aspect tellurique se vérifie quand on sait que les Fomôiré, les démons qui habi-

(10) Si l'on considère que Cernunnos est, au moins tardivement, une divinité de troisième fonction, alors on peut admettre les guerres de fondation indo-européennes, dont l'exemple celte se rapporte aux Fomôiré opposés aux Thuata Dé Danann, en Irlande. Il s'agit toujours d'une lutte entre les deux fonctions supérieures contre la troisième et se terminant par un accord d'alliance tacite. Dans le cas qui nous préoccupe, on peut imaginer que Cernunnos, dieu préhistorique, fut adopté par les Celtes après des guerres consécutives à leurs invasions. La faible proportion de Celtes pourrait expliquer qu'ils aient été contraints d'assimiler des dieux non indo-européens. Cernunnos possède d'ailleurs certains traits propres aux Fomôiré.

(11) Sur les *mabinogion*, récits mythiques gallois, voir J. LOTH, *Les Mabinogion*, Paris, 1913.

(12) Y. BREKILIEN, *op. cit.*, p. 61. Cette posture est aussi celle du dieu Lug, le dieu guerrier à la lance, lors de la seconde bataille mythique de Mag Tured.

(13) Sans oublier Oscar, « qui aime les cerfs ». Le surnom irlandais de Finn est Demne, qui peut s'expliquer par **dam-nijo*, petit cerf (cf. J. de VRIES, *op. cit.*, p. 181).

(14) Trad. J. MARKALE, *L'épopée celtique d'Irlande*, Paris, Payot, 1979, p. 100-1.

(15) Le thème des guerriers-cerfs est pan-indo-européen. On le rencontre en particulier en Iran avec le dieu de la guerre (deuxième fonction) Verethragna, susceptible de se transformer en cerf, ainsi qu'en sanglier, ce qui le rapproche du dieu celtique Esus, ou en corbeau, ce qui le rapproche alors de Lug ou Odhinn (*Avesta, Bahram Yasht*, XIV).

(16) L. LENGYEL, *Le secret des Celtes*, Paris, Ed. Robert Morel, 1969, p. 287. Les tresses des cheveux évoqueraient les ramures des cerfs, tandis que la course dans les bois rappellerait la chasse à courre, thème omniprésent en ce qui concerne le cerf.

taient primitivement l'Irlande selon les textes mythiques, ne possédaient, eux-aussi, qu'un seul œil, foudroyant. Il a donc récupéré l'une des caractéristiques des forces primordiales. Par ailleurs, le tertre sur lequel il est assis symbolise le monde des morts et enfin, dans le chaudron de Gundestrup, il tient à la main le « serpent à tête de bélier » (17), animal chtonien lui aussi, en contact permanent avec la terre, et qui par sa tête possède lui aussi des cornes, ce qui le rapproche du dieu cerf. Autrement dit, Cernunnos est également un dieu encore mal dégagé du chaos primitif, un dieu de troisième fonction, un dieu primordial qui commande à la nature. Tous ces éléments militent en faveur d'une origine très ancienne de Cernunnos. Mais cette dernière position fonctionnelle explique sans doute qu'à l'époque gallo-romaine il fut, semble-t-il, un dieu de l'abondance comme le laisse à penser la représentation de l'autel de Reims où il tient une corne d'où coulent peut-être des monnaies. Ce n'est plus la terre primordiale qui est ici représentée, mais un aspect plus élaboré de la troisième fonction qui révèle une mutation sociale due à l'irruption de la culture romaine en Gaule. Cet aspect chtonien de Cernunnos à l'époque gallo-romaine se trouve en outre confirmé par le fait que, sur l'autel de Reims, il est représenté sous un rat, symbole du monde souterrain.

Cette difficulté que l'on éprouve à aborder la figure de Cernunnos en le classant dans une fonction bien déterminée, pour fascinante qu'elle soit, cet éclatement fonctionnel que l'on relève lorsqu'on l'étudie, montrent certes son adaptation à la structure de pensée indo-européenne, mais elle montre aussi, par inversion de l'analyse, que le dieu totalise en lui les trois fonctions. En ce sens, Cernunnos est donc aussi – et peut-être essentiellement – un dieu souverain. Il transcende la trifonctionnalité. La science qu'il possède, quand bien même elle est issue de la terre, l'aspect lumineux indubitable qu'il revêt après métamorphose de ce savoir dans le sens chamanique, font de lui une divinité d'une exceptionnelle richesse qui devait originellement prendre place au plus haut du panthéon celtique. Il semble que ce soit la romanisation de la Gaule qui le cloisonna dans un rôle secondaire pour lui, de dieu des richesses et de la fertilité.

Cernunnos a donc été perçu d'abord comme une divinité solaire, lumineuse. Pour comprendre ce fait, il convient de se reporter aux bois qu'il porte sur la tête, les cerfs ayant « l'étonnant privilège de perdre chaque année et de voir repousser avec le printemps leur ramure en signe de renouveau » (18). Ces bois sont donc le symbole du cycle solaire. Le cerf est donc l'image même du renouveau et de la mort, l'image de l'éternel recommencement de la nature. C'est pourquoi sa ramure a été assimilée au feu du ciel, au soleil rayonnant. Par là il se pose aussi en dieu de la fécondité. Ainsi, qui connaît l'esprit du cerf parvient à la connaissance suprême et entre en harmonie avec l'univers. Il a été dit précédemment que Cernunnos était un dieu magicien, initiateur de guerriers, comme les Fianna du cycle de Finn. C'est sans doute au dieu cerf qu'étaient voués les guerriers aux têtes couronnées de bois de cerfs découverts dans les tombes mésolithiques de Hoëdic et de Téviec, près de Quiberon en Bretagne, de même que dans la *Chanson de Roland* (CCXIII), le héros, son compagnon Olivier et l'archevêque Turpin sont embaumés dans des peaux de cerfs, survivance tardive d'un motif celtique archaïque. Dans *Owen et Lunet*, l'homme noir/Cernunnos ne possédait, on s'en souvient, qu'un œil et un pied. Sans anticiper sur ce qui sera développé plus loin, rappelons cependant que dans le conte de la peuplade sibérienne des Enets, *Le demi-vieillard*, un chasseur qui ne faisait que dormir – ceci est très significatif du chamanisme – voit lui apparaître en songe un vieillard n'ayant qu'une jambe, un bras, un demi-corps et une demi-tête, représentation d'un esprit sensiblement proche de notre homme noir. Dieu primordial, Cernunnos commande aux forces de la nature dont il est le symbole grâce à ses bois caducs, de même qu'il est l'image de l'arbre cosmique de l'univers. Il est donc le dieu du savoir supérieur comme il est le dieu souverain. Il totalise en lui les trois fonctions. Tellurique, sombre, funèbre, il est tout autant lumineux, car il est l'incarnation du cycle de la nature. Il s'élève comme il s'éteint aux périodes-clefs de l'année. C'est pour cela qu'il fera si long feu, jusqu'au Moyen Âge, où il sera l'une des cibles privilégiées des chrétiens visant le culte naturaliste païen. Ainsi dans le roman du XIIIe siècle intitulé *Robert le Diable* (19). Même s'il semble qu'à l'époque gallo-romaine son rôle ait été réduit à celui d'une divinité de la fertilité (troisième fonction), l'idée n'est pas à négliger, car c'est par le biais de la notion d'abondance qu'on pourra le relier aux cultures primitives de la Sibérie, et particulièrement aïnoue.

L'aspect psychopompe du cerf n'est pas à négliger. Dans de nombreux récits médiévaux, bretons en particulier (*lai de Guigemar* de Marie de France, *lai de Graelent*), le cerf est l'animal chassé par excellence qui introduit le héros dans la forêt où il rencontre les esprits. Son rôle d'intermédiaire entre le monde des vivants et les mondes autres est particulièrement bien mis en valeur à cette époque tardive. Dans un *mabinogi* célèbre, c'est en chassant que Pwyll rencontre un cavalier qui se dit se nommer Arawn, roi d'Annwvyn. La signification d'Annwvyn ou Annwn est abîme. Arawn est donc le roi du monde souterrain, il est un avatar de Cernunnos. Car rien n'interdit de penser que le dieu ait pu évoluer au sein des croyances celtiques. Tardivement rédigés, les récits insulaires et bretons ont subi des transformations dues soit à l'incompréhension des transcripteurs, soit à l'irruption du christianisme dans le débat. Par la fonction d'intermédiaire qu'il remplit, le cerf se rapproche d'ailleurs du cheval ou du taureau. Mais si le cheval semble plutôt nordique (20), le taureau a posé

(17) Sur le serpent à tête de bélier, voir P.-M. DUVAL, *Les dieux de la Gaule*, 1957, rééd. Paris, Payot, 1993, p. 38-9.

(18) P.-M. DUVAL, *op. cit.*, p. 33.

(19) Sur le roman de *Robert le Diable*, voir J. BENOIT, « Robert le Diable. Du paganisme au christianisme : rite, mythe, roman et conte », *Études Indo-Européennes*, 1997-1998, p. 129-58. L'œuvre relate la conception du héros au moment de la Pentecôte (printemps) sous le signe du cerf. Démoniaque, l'esprit animal de celui-ci doit donc être remplacé par une âme chrétienne.

(20) On comparera cet aspect psychopompe du cerf à celui du cheval, en particulier Sleipnir, la monture à huit jambes du dieu germano-scandinave Odhinn, censé être utilisé, dans un mythe célèbre, par le dieu Hermodr pour descendre au royaume de Hel, les Enfers, pour réclamer le dieu Baldr. Et l'on connaît chez les Celtes la déesse Epona, peut-être une déesse des Enfers, dont le nom est transparent (gaulois *epo-* provient de l'indo-européen **ek^wo*, d'où aussi le latin *equus*). La Grèce connaît quant à elle le cheval ailé Pégase. Par ailleurs, et sans anticiper sur notre propos, le cheval aurait également pu nous permettre d'aborder notre thématique. Il est en effet utilisé en Sibérie pour les rites de passages chamaniques, au même titre que le renne, mais surtout aux confins de la Mongolie, chez les Bouriates et Altaïens (Cf. BOYER – LOT-FALK, *Les religions de l'Europe du Nord*, Paris, Fayard-Denoël, 1974, p. 641-2). On sait d'autre part que les chamans, lors de la transe, sont censés « chevaucher » le pilier central de la yourte. Pilier, axe du monde, c'est là le thème d'Yggdrasill, l'arbre cosmologique des anciens Scandinaves, dont le nom signifie coursier (*drósull*) d'Yggr (Redoutable, surnom d'Odhinn). Or Odhinn est un dieu chaman. Toutefois, le cheval se situe plus au sud de la plaine eurasienne, et se trouve ainsi plus en contact avec les peuples de race mongoloïde que le renne.

des problèmes plus importants, et l'on rencontre certains récits toungouses parlant de veaux ou de taureaux pour qualifier de jeunes rennes ou des rennes adultes. Il pourrait s'agir là de la rencontre entre deux civilisations de pasteurs nomades, les uns arctiques éleveurs de rennes, les autres installés plus au sud, élevant le bœuf (21). Dans les cultures nordiques, le renne est toujours à l'origine d'un passage vers l'au-delà, soit qu'il soit chassé, soit qu'il serve de monture pour gagner l'autre monde. Il est de toute façon indissociable de la chasse et nombre de récits et légendes eurasiatiques nous en conservent le souvenir.

LE CERF ET LE CHRISTIANISME

Le christianisme a eu aussi son rôle à jouer dans la transformation du cerf celtique intermédiaire entre deux mondes. L'aspect psychopompe du cerf, conducteur d'âmes, a pu en effet être facilement adapté aux besoins de cette religion. C'est ici que la fureur sacrée qui anime les guerriers a pu rencontrer la grâce chrétienne. Les mythes bien connus de saint Eustache et de saint Hubert (celui-ci fêté le 3 novembre, période celtique de Samain) sont là pour le rappeler. Tous deux, des chasseurs, virent surgir une croix entre les bois du cerf qu'ils couraient, ainsi que le relate Jacques de Voragine (22). Si l'on admet, ainsi que nous l'avons mentionné, que la ramure du cerf permet d'assimiler Cernunnos à l'arbre du monde, si l'on admet que la croix chrétienne est un avatar de l'arbre cosmogonique pilier de l'univers (23), alors on comprend pour quelles raisons la croix vient se greffer sur cet ornement frontal. Ce n'est évidemment pas pour rien si l'Église a, de ce fait, dédoublé l'image du cerf en un aspect positif, celui de l'animal chassé symbolisant Dieu, et un aspect négatif, celui du paganisme qui en faisait la figure de Carnaval, assimilé au diable. Durant les calendes de janvier, nombre d'hommes se déguisaient en effet en cerfs. Jan de Vries rapporte que « les hommes d'Église n'ont cessé de vitupérer le rite appelé « *cervulum* (ou *cervula*) *facere* » (24). Césaire d'Arles va jusqu'à condamner cette coutume comme « *sordidissimam turpitudinem* ». Plus précis encore, saint Hilaire dit au sujet d'un rite perpétré en Gévaudan, en plein mois de janvier au VIe siècle : « *Praefixo quidem cervi capite ad imitandum ferae formam conditionem humanam persuasionis scelus inclinat* ». Au VIIIe siècle encore, saint Pirminius interdit de « *in cervulos et veculas (lat. Vitulas) in Kalandas vel aliud tempus nolite ambulare* ».

En Irlande, le cerf a été identifié à saint Patrick, qui selon la légende se métamorphose en cerf ainsi que ses compagnons pour échapper à la poursuite du roi Loegaire. Nous ne quittons pas ici le domaine de l'initiation des guerriers, puisqu'il ne fait pas de doute que les disciples de saint Patrick forment une sorte de confrérie guerrière à l'image des Fianna.

Ainsi, quel que soit le biais par lequel nous abordons le thème du cerf/renne, nous retombons de toute façon sur la notion de magie cynégétique, liée à l'initiation. Mais on soulignera le fait que dans le domaine celtique, au contraire du domaine germano-scandinave, nous connaissons mal la pratique celtique du *feth fiada* qui permettait de se rendre invisible, donc en réalité de se transformer et de passer ainsi dans le monde des esprits.

LA MAGIE SIBÉRIENNE

C'est ici que nous pouvons faire appel aux aventures du héros aïnou Poï-iaoumbé, élargissant par là même très largement notre propos. À la suite d'un rêve, le personnage part chasser une harde de cerfs conduite par un grand mâle tacheté qui se métamorphose en homme et attaque Poï-iaoumbé. Puis, après le combat, il part à la recherche du troupeau et rencontre deux vieillards, le frère et la sœur de l'homme-cerf. Rentré chez lui, Poï-iaoumbé voit sa famille qui dépouille des cerfs tués. La chasse a donc réussi. Avec ce conte, nous ne sommes guère éloignés de tout ce que nous avons dit de Cernunnos, et particulièrement de l'initiation des guerriers. Nous retrouvons en effet le thème de la chasse au cerf et la métamorphose. Dans un autre récit, Poï-iaoumbé, pourchassant un ours, animal très présent dans la culture aïnoue, se glissa dans une caverne où il fut transformé en serpent, animal tellurique. Endormi au pied d'un épicéa, le dieu de cet arbre lui apparut et lui enseigna comment se débarrasser de sa peau de serpent. Monté au sommet de l'épicéa, Poï-iaoumbé sauta sur le sol. Quand il reprit connaissance, la peau gisait à côté de lui. On se souvient ici des métamorphoses animales indo-européennes dont nous ne sommes pas bien loin avec cet exemple. Mais il est clair qu'avec ces contes aïnous nous sommes cependant confrontés à un contexte culturel, et donc à une éthique, différents. Bien qu'il soit un héros, il est exclu que Poï-iaoumbé soit un guerrier de deuxième fonction. Il est au contraire lié à la fertilité/fécondité, ce dont témoigne le premier conte. On aura observé en effet que le combat avec l'homme-cerf avait pour but une chasse fructueuse. Peut-on dès lors parler d'initiation, comme nous l'avons fait pour les guerriers celtes, qu'ils soient païens (les Fianna) ou non (saint Patrick) ? Si la forme est proche entre mythes aïnous et celtes, le fonds est nécessairement différent. Nous avons affaire en réalité avec les contes relatifs à Poï-iaoumbé à un contexte chamanique d'origine sibérienne. Chez les Aïnous, le contact avec les esprits ou *kamui*, celui de l'épicéa par exemple, s'établit au moyen de bâtons appelés *inao*. Ceci ressemble à ce que l'on sait du chamanisme sibérien auquel nous allons nous attacher à présent. Nous y sommes d'autant plus vivement incités que le cerf ou le renne joue un rôle fondamental dans les civilisations arctiques, tant au quotidien que dans la religion. Mais peut-on d'ailleurs en ce cas distinguer l'un de l'autre ?

Tous les motifs que nous avons jusqu'à présent rencontrés se retrouvent dans les récits que nous allons désormais étudier : chasse, caractère psychopompe du renne (qui

---

(21) J. WEISWEILER, *Heimat und Herrschaft*, 1943, cité par J. de VRIES, *op. cit.*, p. 183.

(22) Jacques de VORAGINE, *La Légende dorée*, trad. fr. J.-B. M. ROZE, Paris, Garnier-Flammarion, 1967, t. II, p. 306 ss (saint Eustache). Quant à Saint-Hubert, l'analyse menée par André Mathot tend à démontrer que la cathédrale de la ville de Saint-Hubert en Belgique doit se lire en fonction des cycles lumineux de l'année, le soleil éclairant certains vitraux au moment des solstices et d'autres aux équinoxes. Ainsi, le 21 juin, c'est le vitrail de saint Hubert lui-même qui est éclairé, comme si la lumière révélait l'initiation du sauvage guerrier aux bois de cerf. Les fêtes calendaires celtiques sont par ailleurs largement respectées, que ce soit Imbolc, Beltaine ou Samain, ce qui a poussé l'auteur à comparer cette basilique avec le site de Stonehenge.

(23) Sur ce point, on lira J. BENOÎT, « Saint Longin et la Crucifixion : motifs d'origine indo-européenne dans la Légende dorée », *Antaios*, 1995, n° 8/9, p. 123-135.

(24) J. de VRIES, *op. cit.*, p. 182.

remplacera le cerf dans le monde sibérien), métamorphose, mort et résurrection des hommes-cerfs, etc. Mais tout cet arsenal possédera un côté magique beaucoup plus affirmé qu'en Occident, et permettra ainsi par répercussion d'expliquer les particularités du culte de Cernunnos et de ses avatars. Le dessein du chamanisme est d'entrer en contact avec les esprits. Il convient d'admettre que le chaman (25) a été désigné par les forces surnaturelles, ce qui fait de lui un objet de vénération. Sa personnalité est trouble, il est atteint d'instabilité. Pour devenir chaman, l'élu doit subir une initiation.

« *La tête de l'initié, coupée, est placée sur un bâton en fer d'où elle contemple le spectacle de la dissection de son propre corps*, écrit E. Lot-Falk (26). *Les esprits se partagent les morceaux de l'initié, communient de sa chair et de son sang.* » Le récit de cette initiation nous est conservé dans le conte Enet cité précédemment, *Le demi-vieillard*. Trois fois transpercé d'une lance et deux fois ressuscité par ce personnage, le héros est finalement dévoré par les loups. Puis l'esprit a récupéré ses os et, dans une grotte, symbole du monde souterrain, il a reconstitué l'élu, devenu chaman, après avoir parcouru les trois mondes, supérieur, réel et chtonien. E. Lot-Falk décrit aussi la séparation de la tête et du corps d'un chaman samoyède lors d'une cérémonie de guérison : « *Et lui-même chamanise. Il est assis avec son tambour. On tira et on n'entendit même pas que la tête avait volé et était tombée près de la porte. À présent sa tête chante près de la porte et lui-même saute dans le côté antérieur. La tête saute et chante des chants. Et il chamanise toute la nuit. Nous sommes tous fatigués.* Ensuite le chaman dit : « *Rendez la tête !* » *Vakhali la prit, la plaça sur le cou et la tête adhéra à nouveau* » (27).

« Ses fonctions, le chaman les exerce presque toujours au cours d'une *kamlenie* (28), séance qui se tient parfois de jour et en plein air, mais le plus souvent à l'intérieur d'une tente, soit ordinaire, soit érigée spécialement pour la circonstance, et la nuit, moment le plus propice à la communication avec les esprits, dans une obscurité quasi totale » (29). « *La véritable cure comporte obligatoirement le voyage dans les autres mondes, démarche proprement chamanique, effectuée auprès des dieux pour demander leur accord, libérer l'âme, au besoin la purifier, présenter les sacrifices ou les offrandes (...) Cette démarche implique nécessairement la transe : l'âme ou l'une des âmes du chaman quitte son corps et, accompagnée ou précédée de sa troupe d'esprits auxiliaires, s'élève à travers les couches célestes ou « plonge » dans les profondeurs de la terre* » (30). Pour convoquer les esprits, le chaman se sert le plus souvent d'un tambour, mais pour la transe, il utilise un costume spécial orné de lanières de cuir, affectant ainsi la forme d'un oiseau. Toutefois, il n'est pas rare qu'il se déguise en renne, et nous connaissons des exemples anciens en ce domaine, comme la gravure célèbre représentant un chaman toungouse jouant du tambour, publiée en 1705 dans *Noord en Oost Tartarye*, livre de Nicolas Witsen, diplomate néerlandais à la cour du tsar, ou bien l'aquarelle anonyme du XVIIe siècle montrant la vie des Lapons pendant l'hiver, en particulier des scènes de transe chamanique (Londres, British Museum, Ms Add 5253).

Dans un récit de guérison samoyède, un chaman est ainsi décrit : « *On l'appelait Boete* (31). *Il avait sous l'œil droit une grosse loupe. Et chaque année, elle grossissait, des incisions apparaissaient dessus. Nous nous étonnions : ce chaman, cet homme, est semblable à un renne avec des bois. Et il disait que cette corne il l'avait toujours eue, depuis sa naissance* » (32). Nous retrouvons bien là à la fois l'esprit mi-homme mi-cerf qui combat Poï-iaoumbé et le guerrier-cerf de type celte sectateur du dieu Cernunnos. En fait il faut comprendre que le renne est, dans ce récit samoyède, un costume de chaman, mais l'assimilation de l'homme à l'animal est culturellement vérifiée. Si la cure qui est entreprise dans le conte réussit, c'est qu'elle a été précédée du sacrifice d'un renne effectué par un autre chaman, mais qui n'avait pas obtenu la guérison du malade pour lequel toute la cérémonie est mise en pratique. On avait dévêtu le patient et on avait fait passer son costume à travers la dépouille de l'animal tué. Il s'agissait évidemment dans ce cas d'un rite de passage et de purification, le renne étant censé prendre l'esprit malin qui habitait le malade. Le plus souvent, c'est d'ailleurs la personne elle-même qui est soumise à ce rite. Il est interdit alors de manger la chair de ce renne, désormais souillée.

Nous rencontrons dans ce récit deux aspects majeurs liés au renne : le sacrifice et le rôle psychopompe, l'un n'allant d'ailleurs pas sans l'autre. Ce sont des thèmes que nous avons perçus auparavant dans le domaine celtique. Dans un autre conte Enet, le sacrifice est clairement exprimé. D'abord des traîneaux sont consacrés aux esprits (*chaïtanes*) (33), et un renne doit être attelé : dès lors considéré comme la propriété de la divinité, il ne peut plus être utilisé, ni vendu, ni tué, ni mangé. Puis au moment du départ pour la transhumance, on tue un autre renne que l'on mange. Son crâne est alors fiché sur un bâton planté sur un tertre. Trois rennes qui avaient été sacrifiés pour les *chaïtanes* sont également fixés sur des bâtons. Puis sept nouveaux rennes sont tués, mais laissés intacts. Et le chaman assure que la chasse sera bonne. Nous avons certes là un autre aspect du chamanisme qui est d'assurer la survie et la cohésion du clan, mais nous voyons surtout à quel point le renne joue un rôle essentiel pour établir des contacts avec les esprits. La chasse/sacrifice nous est par ailleurs conservée dans de nombreux contes, tel ce récit Khante concernant le héros éponyme de la tribu, Khanty-kho. Afin de mériter son épouse, Khanty-kho est forcé de subir deux épreuves de chasse. La première concerne des rennes dont il abat trois groupes consécutivement, la seconde se rapporte à des canards. Une chasse semblable est présentée dans un conte tchoukche ayant pour héros le chasseur Khounlelou. Les côtés chamaniques de la personnalité de Khounlelou sont indubitables. Il danse, en particulier lors de la fête du corbeau, un oiseau très présent dans l'univers tchoukche, en tenant un tambour sur lequel

(25) Terme provenant de la langue toungouse, *saman*.

(26) BOYER – LOT-FALK, *op. cit.* (20), p. 616. Sur le chamanisme, on consultera aussi l'ouvrage bien illustré de Joan Halifax, *Les chamans. Guérisseurs blessés*, trad. fr., Paris, Seuil, 1991, et surtout M. ELIADE, *Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*, Paris, Payot, 1968, 2e éd., ouvrage fondamental devenu classique. Sur les chants et contes sibériens, on lira aussi L. POPOVA, *Mythes et légendes sibériens*, Paris, L'Harmattan, 1992.

(27) LOT-FALK E., *op. cit.*, p. 638.

(28) Néologisme russe forgé sur *kam*, nom du chaman chez les Turcs sibériens.

(29) BOYER R. – LOT-FALK E., *op. cit.*, p. 618.

(30) BOYER R. – LOT-FALK E., *op. cit.*, p. 619.

(31) Unicorne.

(32) BOYER R. – LOT-FALK E., *op. cit.*, p. 637.

(33) Chez les Samoyèdes, ce terme signifie esprit. Mais chez les musulmans, il a pris le sens de démon. D'où également le Satan des chrétiens.

il frappe. C'est la cérémonie chamanique par excellence, ainsi que nous l'avons vu, pour entrer en contact avec les esprits. Il nous faudra revenir plus loin sur ce personnage, présenté comme un troisième frère, motif qui a retenu l'attention de Georges Dumézil dans le domaine indo-européen. Il est par ailleurs inutile d'insister sur le fait que dans tous ces récits, le renne attelé au traîneau est l'animal qui permet la rencontre des esprits supérieurs. Nous n'avons à aucun moment quitté le contexte que nous nous étions fixé, à savoir celui du cerf/renne nourricier, psychopompe, animal chassé et divin. Mais nulle part sans doute il n'est mieux caractérisé que dans ce récit tchouktche : « *Du côté sous le vent un taureau aux cornes à huit ramifications s'est approché de ma tente... Conduis-moi pour une longue quête. Je galoperai autour de toutes les terres* », autrement dit dans tous les mondes.

Le renne est, dans les civilisations arctiques, le moyen de transport par excellence. Les esprits se révèlent d'ailleurs souvent montés sur des rennes bigarrés. L'animal sert aussi au passage de l'âme des défunts dans l'autre monde, et E. Lot-Falk cite un chant toungouse où il est question de rennes consacrés (34). On sait d'autre part que les peuples sibériens possédaient des fêtes du renne. Chez les Toungouses, le rituel de l'*Ikénipké* ou renouvellement de la vie, se déroulait au printemps (35). « *Le centre de la cérémonie, qui dure huit jours*, écrit E. Lot-Falk (36), *et à laquelle tous les assistants participent activement en même temps que le chaman, est la poursuite mimée d'un renne imaginaire que l'on finit par rejoindre et tuer dans le monde supérieur.* » Le chaman se revêt peu à peu, au fur et à mesure du déroulement de la chasse céleste, d'un costume de renne, manifestant ainsi qu'il a pris possession de son esprit. La fête est évidemment destinée à assurer de bonnes chasses pour l'année.

LES LAPONS

Les liens les plus proches que l'on puisse tisser entre le chamanisme sibérien et l'Occident celtique se rapportent bien évidemment aux Lapons (Sames). Leur ancienne religion, avant qu'ils ne soient christianisés, était en effet entièrement fondée sur la communication avec les esprits. Par l'intermédiaire du tambour sur lequel il frappait, le *noaï'de* (37) chantait des *juigos (jojk)* pour parvenir à l'extase. Les *juigos* ont subsisté malgré l'acculturation, et dans ce domaine, dès 1673, Scheffer (38) publiait un poème qui est sans ambiguïté un rappel de la fonction psychopompe du renne dont on sait qu'il servait au voyage chamanique, sous forme d'esprit (*saivasarva*). Voici ce poème :

« *Kulnasatj, mon petit renne,*
Il est temps pour nous de partir
Partons vers les forêts du Nord
Hâtons-nous vers les étendues marécageuses
Voyageons jusqu'à nos belles maisons » (39).

Certes, ce chant fait référence à la traditionnelle transhumance des troupeaux, mais il n'en reste pas moins qu'il montre aussi le renne comme la monture destinée au voyage. D'ailleurs il ne faut pas oublier que, dans les cultures nordiques, tout acte de la vie quotidienne est de toute façon sacré. Nous savons de plus que chez les Lapons, le renne qui avait transporté un défunt pour son dernier voyage devait être abattu. Toutes les traditions lapones recoupent ainsi nos précédentes références, mais surtout nous rapprochent excessivement du monde celtique qui nous intéresse.

Il ne faudrait pas imaginer cependant que les quelques exemples que nous venons de donner relativement au chamanisme sibérien suffisent à expliquer les rapports évidents que nous avons constatés entre nos deux extrêmes, Cernunnos et l'homme-cerf des combats de Poïiaoumbé. Nous savons que les Celtes organisaient des sacrifices animaliers au centre desquels le cerf apparaît en bonne place, mais aussi des sacrifices humains. Les crânes étaient alors exposés un peu à la manière des têtes de rennes dans les rites sibériens. Les découvertes archéologiques de Roquepertuse et Entrement en sont la preuve. La divination jouait aussi un grand rôle dans leurs traditions, mais en réalité nos connaissances sont essentiellement livresques, à travers les témoignages de Strabon, Diodore de Sicile et de Posidonios. On peut cependant imaginer que le *feth fiada* était cette connaissance suprême qui permettait la métamorphose, celle des guerriers du type Fianna, sur le modèle du voyage chamanique sibérien. En tout état de cause, les quelques éléments que nous venons de fournir relativement au cerf/renne illustrent ce que disait Jan de Vries (40) : « *Le thème des bois de cerf revient dans la civilisation scythe ; il est particulièrement bien marqué dans la partie orientale de la plaine eurasienne* ». Les découvertes faites dans les kourganes de Pazyryk dans l'Altaï ont en effet révélé de nombreuses représentations de cerfs chez les Scythes (41) (*Photo 5*). Nous retrouvons ainsi un peuple de culture indo-européenne, vraisemblablement en contact permanent avec les Sibériens. Car la notion de « plaine eurasienne » pourrait être étendue plus au nord jusqu'en Sibérie orientale. Aucune frontière naturelle, pas même l'Oural, ne vient en effet entraver les mouvements de peuples depuis l'Ukraine, terre scythique, jusqu'au territoire des Tchouktches. Jan de Vries ajoute cependant une idée de diffusion du thème du cervidé qui n'est guère satisfaisante : « *On pourrait (...) penser qu'il (Cernunnos) appartient à une couche très ancienne qui, d'Europe occidentale, s'est étendue jusqu'en Chine* » (42). Deux rai-

(34) BOYER R. – LOT-FALK E., *op. cit.*, p. 720-1. Chez les Lapons, le renne qui avait servi au voyage d'un défunt vers sa dernière demeure était abattu dans les trois jours qui suivaient, et sa chair ne devait pas être consommée.

(35) BOYER R. – LOT-FALK E., *op. cit.*, p. 707-14.

(36) BOYER R. – LOT-FALK E., *op. cit.*, p. 707.

(37) On retrouve le terme chez les Vogouls, *njaïd*. *Noaï'de* dérive du verbe *oaï'dnit*.

(38) J. SCHEFFER, *L'histoire de la Laponie*, Paris, 1678.

(39) Cité par A. SPENCER, *Les Lapons, peuple du renne*, Paris, 1985, p. 163. Sur le *jojk*, on consultera Y. DELAPORTE, « Les chants chamaniques lapons », *Ethnographie*, 1977, n° 74-75, p. 41-53.

(40) J. de VRIES, *op. cit.*, p. 113.

(41) Sur les Scythes, voir HÉRODOTE, *Histoires*, IV, 5. Les questions soulevées par les Scythes, peuple indo-européen nomadisant du Kouban à l'Altaï, mériteraient d'être développées. Leur mythologie apparaît semblable à celle des Celtes sur de nombreux points, en particulier par l'utilisation qu'ils font du cerf. Ce peuple a le mérite de former un lien direct entre les Sibériens et les Indo-Européens d'Europe. Mais cela suppose que les Sibériens, au moins la race paléo-sibérienne, étaient déjà installés sur leur territoire bien avant J.-C., ce qui semble possible.

(42) J. de VRIES, *op. cit.*, p. 113. On ne peut éluder en effet les quelques représentations et symboles relatifs au cerf que l'on rencontre en Chine. Jan de Vries rappelle que dans la nécropole de Ch'an-Cha au Hunan, des statuettes d'hommes encornés et de cerfs ont été découvertes (Londres, British Museum). Certains

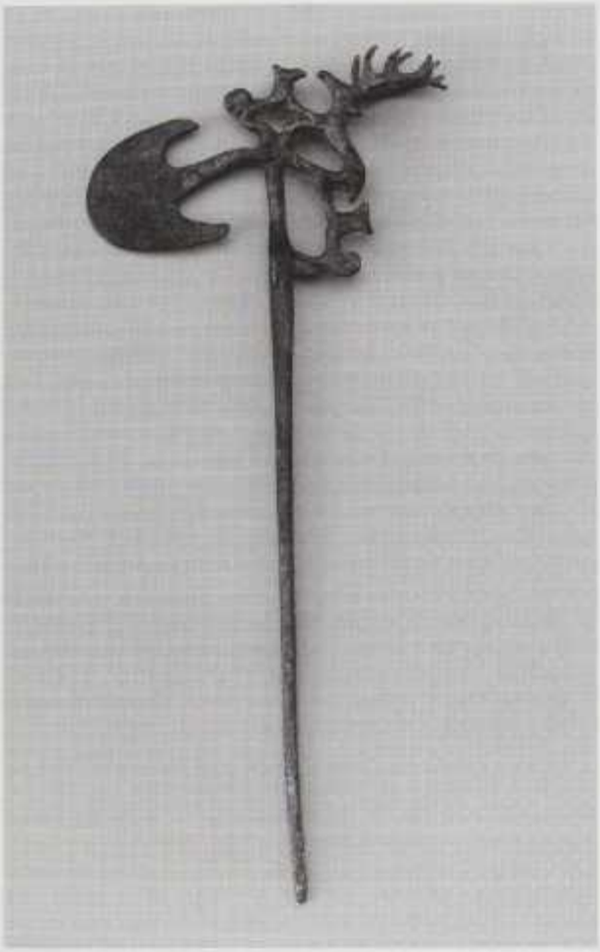


PHOTO 5. *Épingle scythe ornée d'un renne*, Saint-Germain-en-Laye, musée des Antiquités nationales. Photo RMN/J.G. Berizzi. © D.R.

sons nous donnent à penser que cette diffusion n'a pu se réaliser dans ce sens. S'il n'est pas certain qu'elle emprunta le chemin inverse, d'est en ouest, il est en revanche assuré qu'il a existé à un moment donné de l'histoire une civilisation commune du cerf/renne en Eurasie. Par ailleurs, les métamorphoses fonctionnelles qu'a subies le thème en Occident nous conduisent à penser qu'il apparut postérieurement en Europe, à moins qu'il n'ait été soumis à de nécessaires transformations dues à des éléments extérieurs, d'ordres économique et socioculturel. Cela demande à être expliqué. Considérons d'abord l'ethnologie.

LA QUESTION ETHNOLOGIQUE

Les peuples auxquels nous sommes confrontés en Sibérie appartiennent à deux races distinctes : la race paléo-sibérienne et la race mongole. C'est-à-dire que nous avons affaire à une antique race blanche et à une race jaune. Coupée en deux par la race nord-mongole, la race paléo-sibérienne regroupe les peuples Vogoul (Mansi) et Ostiak (Chanti) à l'ouest de la plaine sibérienne, et les Koriaks, Youkaghirs, Tchouktches et Kamtchadales à l'extrême est. Certes des métissages ont eu lieu après l'irruption des nord-Mongols, particulièrement avec les populations de l'est, mais il est clair que ces peuples représentent un ancien stock humain de Blancs primitifs. Certains ethnologues estiment qu'il s'agit cependant de populations mixtes résultant de mélanges entre races primitives non encore entièrement différenciées (43). En fait, il semble bien qu'on puisse aussi leur rattacher les Aïnous du nord du Japon, bien qu'on ait parfois voulu faire d'eux une race particulière. Tous ces Blancs primitifs auraient essaimé de l'Europe à la Sibérie et auraient évolué de façon différente sur cet immense territoire. En Asie, ils auraient été coupés, voire submergés par l'extension de la race jaune. Samoyèdes, Toungouses, Bouriates, Yakoutes, etc. auraient envahi le centre de la Sibérie et gagné le littoral de l'Océan arctique jusqu'à la mer Blanche. Au passage, ils auraient assimilé le chamanisme des peuples blancs indigènes. Les Paléo-Sibériens présentent des caractères anatomiques qui les éloignent de la race jaune. Chez tous, les traits mongoloïdes sont très atténués et laissent percer des affinités europoïdes. Mésocéphales ou dolichocéphales, ils sont de petite taille, ont des cheveux noirs ou châtains généralement ondulés. Mais chez les Sibériens *stricto sensu*, la pilosité est clairsemée, au contraire des Aïnous, où elle était autrefois critère de beauté, au point que les femmes se tatouaient la lèvre supérieure pour imiter la moustache. Rameau isolé de la race alpine, peu éloignés de la race paléo-sibérienne, malgré leur brachycéphalie, les Lapons ont perpétré à l'extrême nord de l'Europe une civilisation du renne qui n'est en rien différente de la culture chamanique sibérienne (44). On peut aussi penser qu'ils ont suivi le

(suite de la note 42) costumes de fêtes sont encore de nos jours également ornés de bois de cervidés. Comment expliquer ces faits dans un contexte évidemment très éloigné et des Paléo-Sibériens et, d'autant plus, des Indo-Européens ? De Vries n'a pas retenu le problème. Ne peut-il s'expliquer cependant comme on a expliqué la question lapone ? Lorsque les glaciers ont reculé, les Paléo-Sibériens auraient remonté vers le nord en suivant les rennes, laissant derrière eux les traces de l'ancienne civilisation du renne, que l'on retrouverait ainsi en Chine. Cela, tout comme notre hypothèse concernant la diffusion du thème à travers l'Eurasie, va dans le sens d'une distribution de la race blanche à partir d'un tronc commun aux races humaines situé autour de la barrière himalayenne. D'abord peu dégagée, la race caucasoïde se serait différenciée en avançant vers l'ouest, plus encore que vers le nord. C'est ce qui expliquerait que l'on rencontre des traits mongoloïdes dans la race paléo-sibérienne. Cette hypothèse pourrait apporter des éléments culturels à la fameuse théorie de A. HADDON (*Les races humaines et leur répartition géographique*, trad. fr., Paris, Félix Alcan, 1930) et E. von EICKSTEDT (*Rassenkunde und Rassengeschichte der Menschheit*, Stuttgart, Enke, 1934) concernant la diffusion des races.

(43) Voir H.-V. VALLOIS, *Les races humaines*, Paris, PUF, 1944, p. 71. L'auteur admet cependant que « c'est un peu arbitrairement qu'on les réunit en une même race » (p. 72-3). Certes il faut être prudent, mais il ne fait guère de doute que l'ensemble de ces ethnies participe du fonds caucasoïde primitif.

(44) Voir C. MÉRIOT, *Les Lapons*, Paris, PUF, 1985, p. 8 : « *Selon la thèse la plus admise, celle de Siratz (1904), reprise par K. E. Kreiner et Näätänen, les Lapons seraient une survivance d'un rameau commun aux races caucasoïdes et mongoloïdes* », hypothèse qui peut être étendue à l'ensemble de la race paléo-sibérienne et sans doute aux Aïnous. Ce qui recoupe notre note 42. L'auteur ajoute, p. 9 :

« *Tanner (1929) pense plutôt que cette culture est postglaciaire, et vient d'Europe centrale, tandis qu'E. Itkonen fait venir les Lapons du Sud-Est. Ils auraient remonté vers le nord-ouest à la suite du recul des glaciers.* »

renne au moment où les glaciers se sont retirés, vers 9000 av. J.-C. La civilisation du renne correspond semble-t-il en Occident à la période du Paléolithique supérieur, particulièrement à l'âge magdalénien, vers – 15 000 ans. Là le renne est omniprésent, il est l'animal universel (45). On peut très honnêtement penser que c'est à ce moment que, tandis que certains peuples se sédentarisaient et s'adaptaient à de nouvelles conditions de vie, les derniers chasseurs magdaléniens ont remonté vers le nord. Ce fut très certainement le cas des Lapons, qui firent ainsi perdurer une antique civilisation du renne venue d'un autre âge, avec ses aspects profondément chamaniques. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien si les textes scandinaves les nomment *Finnr*, Finnois, synonyme de magiciens (46). Ainsi, du nord de la Scandinavie à l'île d'Hokkaïdo, subsistent des vestiges de l'ancienne civilisation blanche, dont certains traits sont passés dans les mentalités des peuples indo-européens en contact avec elle, particulièrement les Scythes. Cernunnos, pour en revenir à notre point de départ, serait précisément un souvenir assimilé par les Celtes de l'ancienne civilisation magdalénienne.

LES MUTATIONS FONCTIONNELLES

La deuxième raison qui nous pousse à réfuter l'hypothèse de la diffusion est-ouest du thème du cerf/renne avancée par Jan de Vries concerne les Indo-Européens. Nous avons plusieurs fois souligné le caractère guerrier des avatars de Cernunnos, Cuchulainn ou Finn en particulier, en totale rupture avec les symboles de fertilité/fécondité propres au chamanisme sibérien que nous mentionnés C'est ici qu'il faut réintroduire la figure du héros tchouktche Khounlelou. Ce personnage est le plus jeune de trois frères, les deux aînés se nommant Petouttetchka et Tikhoton. Le conte laisse clairement entendre que Khounlelou est un héros véritable, sans doute parce qu'il est aussi un chaman, ainsi que nous l'avons vu, et possède ainsi le savoir suprême. Seul, il a vaincu les Tanites, ennemis des Tchouktches. Avec ce « troisième frère », nous pénétrons dans une problématique qui a retenu l'attention des indo-européanistes, particulièrement de Georges Dumézil (47). Chez les Indo-Européens, les exploits guerriers sont très souvent le fait d'un troisième frère, présenté comme un benêt, un peu simple d'esprit. C'est qu'en réalité il est possédé de la fureur sacrée, le *odr* germanique, que l'on retrouve chez les autres peuples indo-européens (48). La fureur de Cuchulainn est évidente, ainsi que nous l'avons vu précédemment. Dumézil a montré que ce troisième frère se présente comme un champion royal, mais qu'il n'est jamais en passe de devenir souverain lui-même. C'est qu'il contient en lui des éléments de troisième fonction. Ainsi les Horaces romains, Horatii, dont G. Dumézil dit :

> *« Ce nom est dérivé (...) de Hora, lui-même nom de la déesse jointe en couple, comme « épouse » à Quirinus, c'est-à-dire de l'entité féminine qui exprime simplement l'essence, l'une des essences de Quirinus (...) – et Quirinus, on le sait, figure dans la triade archaïque comme le dieu canonique de la troisième fonction »* (49).

Dans le même ordre d'idées, on peut aussi souligner les attaches animales du héros troisième frère scandinave Bödvar Bjarki, fils de Björn et de Bera, dont les noms, transparents, signifient ours (all. Bär). Son premier frère, Elgr, est mi-homme mi-élan (all. Elch), ce qui nous ancre dans notre propos, l'autre possède des pieds de chiens (50). En réalité le troisième frère fait sans doute référence à un prototype pré-indo-européen qu'il convient de rechercher dans le chamanisme sibérien. Nous avons avec la figure du héros Khounlelou un élément du passage d'une civilisation du renne fondée sur les notions de fertilité/fécondité, à une civilisation envisageant deux fonctions supérieures, dont la seconde qui nous intéresse ici concerne les guerriers. C'est donc à une mutation au sein d'un même système que nous avons affaire avec le thème du

(45) L.R. NOUGIER, *L'art préhistorique*, Paris, PUF, 1966, p. 54-56. Dans son article sur « Le préhistorien et le chaman », *Ethnographie*, 1977, n° 74-75, p. 19-25, André LEROI-GOURHAN tente de démontrer la difficulté qu'il y a de prouver l'existence du chamanisme au paléolithique. Alors que l'abbé Breuil (*Quatre cents siècles d'art pariétal*, Montignac, 1952, p. 176) interprétait les représentations de la grotte des Trois-Frères comme des chamans, G.H. LUQUET se demandait s'il ne s'agissait pas plutôt d'esprits (*Sur les caractères des figures humaines de l'art paléolithique*, 1910). Et Leroi-Gourhan de rappeler que les deux théories s'affrontent toujours.

(46) Un exemple célèbre de la magie des Sames est fourni par l'*Historia Norwegiae*, datant du XIIe siècle, dans laquelle est relatée la résurrection d'une femme victime d'un *gandr* (sort). Un vase est élevé au-dessus d'elle portant des figurations de baleine, renne, ski et barque, tous moyens de voyager dans les mondes autres. Après avoir dansé et chanté, le magicien tombe à la renverse, noir comme un nègre, l'écume à la bouche comme un frénétique et le ventre déchiré. Sur les rapports entre magies same et scandinave, on lira R. BOYER, *Le monde du double. La magie chez les anciens Scandinaves*, Paris, Berg International, 1986. La magie que Georges Dumézil qualifie de « basse », le *sejdr*, était l'apanage des dieux Vanes de troisième fonction avant qu'Odhinn ne se l'approprie. Or cette magie est caractéristique du chamanisme. Elle permet la métamorphose ainsi que le rappelle l'*Ynglinga Saga*, chap. VII :

> *« Odhinn changeait de forme. Son corps gisait alors comme endormi ou mort, mais lui était oiseau ou animal, poisson ou serpent (...) Odhinn connaissait cet art qu'accompagne une très grande puissance, qu'il exécutait lui-même et que l'on appelle sejdr ; par là il pouvait connaître le destin des hommes et les choses qui n'avaient pas eu lieu, de même qu'il pouvait provoquer la mort d'hommes ou malheur ou mauvaise santé, ainsi que priver les gens de bon sens ou de force pour les donner à d'autres. »* Bien que G. Dumézil insiste sur le fait que les deux aspects de cette magie sont très nettement distincts, il est clair que nous avons affaire à une description des possibilités du chamanisme (G. DUMÉZIL, *Du mythe au roman*, Paris, Quadrige/PUF, 1970, p. 72).

(47) G. DUMÉZIL, *Heur et malheur du guerrier*, Paris, Flammarion, 1985. Comme exemples de « troisième frère », on lira la légende des trois fils du roi Targitaos, roi mythique des Scythes, dont le troisième fils devint roi (Hérodote, *Histoires*, IV, 5), les contes de Grimm 36, *Petite-table-soit-mise, L'âne-à-l'or et Gourdin-sors-du-sac*, et 63, *Les trois plumes*, ou bien encore le conte russe, *Ivan le taurillon*.

(48) Ce *odr*, cette fureur sacrée, rappelle sensiblement les aspects tourmentés de la personnalité des chamans.

(49) G. DUMÉZIL, *Heur et malheur du guerrier*, *op. cit.*, p. 32. On comparera ces données avec les descriptions des enfants marqués de signes animaliers nés du mariage de Raymondin et de la fée Mélusine, dans le *roman de Mélusine*, par COUDRETTE, rédigé en 1401.

(50) *Hrolfsaga Kraka*. Le thème de l'ours n'est pas indifférent et peut en un certain sens remplacer le renne, car il existe en effet un culte de l'ours à travers toute la Sibérie, et particulièrement chez les Aïnous. Même si l'animal est très présent chez les Indo-Européens, où il servait aussi de référence à des confréries guerrières, il est cependant plus difficile de le leur rattacher. Des contes comme Grimm 101, *L'homme à la peau d'ours*, sont cependant sans ambiguïté sur le rôle de l'animal dans les mentalités européennes. Voir M. PRANEUF, *L'ours et les hommes dans les traditions européennes*, Paris, Imago, 1989.

cerf/renne. Bien qu'il possède d'incontestables attaches préhistoriques, il est tout aussi incontestable que Cernunnos se présente comme un dieu proprement indo-européen, dans sa version celtique. La transformation sociale que nous supposons ici a de même transformé le rôle du chaman, devenu dans le contexte indo-européen, un initiateur guerrier (51). Rien n'est plus transparent dans le cas d'Odhinn, dont on a maintes fois souligné les origines chamaniques (52). G. Dumézil a établi un parallèle entre les rituels des Indiens d'Amérique et l'initiation des guerriers placés sous le signe d'un animal (53). L'hypothèse est d'autant plus séduisante que l'on connaît le parcours suivi par les peuplades qui envahirent l'Amérique : elles passèrent par le détroit de Béring, autrement dit elles furent en contact avec la race paléo-sibérienne, et elles ont fort bien pu transporter avec elles le chamanisme qu'elles rencontrèrent lors de leurs migrations. Cela explique d'une part les mélanges raciaux que l'on a relevés dans la race paléo-sibérienne, marquée par la race mongoloïde, les Amérindiens étant eux-mêmes de race jaune et, d'autre part, la présence de chamans-cerfs chez certains Indiens (Huicholes du Mexique ou Chumash de la Californie) pourrait prouver l'influence séculaire du chamanisme sibérien jusqu'en Amérique (54). Tant chez les Indiens que chez les guerriers d'élite indo-européens, l'initiation passe par la désincarnation, c'est-à-dire par une sorte de dédoublement proche du sommeil chamanique. La question de la tête coupée du chaman, censée observer la désincarnation, réapparaît dans le domaine celtique qui nous importe, précisément sur le plan de l'initiation guerrière, ainsi que nous l'avons vu plus haut. La décapitation se déroule en effet comme une sorte d'épreuve imposée au guerrier. On connaît l'aventure de Cuchulainn coupant la tête du géant Uath, qui la ramasse et s'apprête à rendre la pareille au héros, mais n'exécute pas l'épreuve, ainsi que la décapitation du Chevalier vert par Gauvain (55).

Le parallèle semble pouvoir s'établir sans difficulté avec les masques ouvrants, dits à transformations, des Kwakiutl, Indiens de la côte nord-Pacifique, qui révèlent les nouvelles personnalités des guerriers initiés. Georges Dumézil cite le cas de mannequins dans le domaine germanique (56). Les rapports du guerrier celte avec le cerf sont par ailleurs remarquablement illustrés par le *mabinogi* de *Math, fils de Mathonwy*, dans lequel on assiste à la métamorphose du sorcier Gwydion en cerf, et de Gilvathwy en biche, condamnés à vivre en couple dans les bois (57). On se rappellera encore le conte de Grimm 11, *Brüderchen und Schwesterchen* (*Frérot et Sœurette*), proche de ce dernier exemple. Ainsi, il semble qu'en définitive nous puissions admettre sans trop de difficultés la mutation du thème chamanique du cerf/renne, passant du type des sociétés primitives fondées sur les notions de fertilité/fécondité (troisième fonction) à la deuxième fonction guerrière des sociétés indo-européennes. Le rôle du troisième frère semble avoir été particulièrement important en ce domaine, et s'il faut opérer une distinction entre cette figure et le héros au sens strict du terme, il n'en demeure pas moins que les deux thèmes sont proches l'un de l'autre. Le Khounlelou des traditions tchouktches apparaît ainsi comme une étape fondamentale de cette transformation structurelle, à laquelle participe d'une manière incontournable la magie chamanique fondée sur le cerf/renne. La récupération du dieu-cerf pré-indo-européen, et son adaptation au milieu celtique sous la forme de Cernunnos n'ont pu s'effectuer que sur le plan du dédoublement fonctionnel, et s'il demeure une divinité de troisième fonction, il est évident qu'il participe de très près à l'initiation guerrière.

*
* *

Ainsi, le complexe culturel sibérien apparaît comme le gardien des modes d'appréhension de l'univers originels. On peut imaginer sans grand risque de se tromper que l'humanité de race blanche et jaune non différenciée, dont les Paléo-Sibériens sont vraisemblablement une survivance, posséda à une époque très ancienne une civilisation unique fondée sur le chamanisme. La transformation de l'environnement (recul des glaciers en particulier) provoqua une évolution socio-économique qui différencia peu à peu les races en même temps que les cultures, coupant les Indo-Européens des peuples d'Extrême-Orient, même si les Scythes, entre autres, purent conserver un contact ténu entre ces deux mondes, à travers les steppes d'Asie centrale. Recouvertes de strates culturelles et religieuses diverses, christianisme, bouddhisme, etc., les civilisations occidentale et chinoise semblent pourtant avoir conservé la mémoire de cette culture originelle dont le cerf fut un

(51) Cela ne présume pas du lieu où s'est réalisée la mutation que nous supposons, et ne remet pas en cause les théories actuelles concernant le lieu de naissance des Indo-Européens, soit les marais du Pripets (Marija GIMBUTAS, *The Prehistory of Eastern Europe*, Peabody Museum, Harvard University, American Scholl of Prehistoric Research, 1956, n° 20), soit le nord de l'Europe (C.H. BOETTCHER, *Der Ursprung Europas*, Stuttgart, Ingbert, 1999).

(52) R. BOYER, *La religion des anciens Scandinaves*, Paris, Payot, 1981, p. 148-58. Odhinn est le roi-sorcier de Dumézil. Autour du thème de l'initiation guerrière, on peut effectuer des rapprochements entre ce dieu et Cernunnos. Mais le véritable pendant celtique d'Odhinn est Lug.

(53) G. DUMÉZIL, *Heur et malheur du guerrier*, *op. cit.*, p. 219-21. Voir aussi C. LÉVI-STRAUSS, « Le dédoublement de la représentation dans les arts de l'Asie et de l'Amérique », *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1974, p. 284-9. Ces deux auteurs étudient en particulier les masques à volets des Indiens Kwakiutl de la zone nord-Pacifique, guère éloignés finalement des Paléo-Sibériens. À l'appui de cette hypothèse d'unité culturelle entre Sibériens et Indiens de la côte nord-Pacifique, on peut placer la théorie des langues déné-caucasiennes, envisagée par Edward Sapir dans les années 1920-1930 pour relier des langages isolés comme le basque, le ket iénéssiéien, les parlers caucasiens, les langues nadéné nord américaines (haida, tlimgit et eyak), etc. Si l'on pense que ces langues aujourd'hui séparées étaient originaires du Caucase (cf. M. RUHLEN, « Une nouvelle famille de langues : le déné-caucasien », *Les langues du monde*, Paris, Pour la Science, 1999, p. 88), on peut aussi envisager, peut-être avec plus de vraisemblance, qu'elles avaient leur origine quelque part en Sibérie (le ket serait alors un reliquat de la langue mère) et qu'elles se seraient diffusées soit vers l'ouest (basque), le sud (Caucase) et l'est, (Chine et au-delà en Amérique). En ce cas, une partie de cette famille, dite macro-caucasienne, pourrait avoir connu un parcours assez semblable à celui des langues indo-européennes, puisqu'on relie aussi à cette famille la langue bourouchaski du nord Pakistan.

(54) J. HALIFAX, *op. cit.*, p. 12-13, cite un conte chumash où apparaît un chaman-cerf.

(55) Le motif de la décapitation, très présent chez les Celtes et lié de près à la ramure du cerf, se rencontre chez Tite-Live (XXIII, 24) et Diodore de Sicile (V, 29, et XIV, 115), ainsi qu'au XIVe siècle dans le texte anglais, *Sire Gauvain et le Chevalier vert*.

(56) G. DUMÉZIL, *Heur et malheur du guerrier*, *op. cit.*, p. 226.

(57) G. DUMÉZIL, *idem*, p. 211-3.

élément clef. Il y a sans doute là un immense champ de recherches que la méthode comparative appliquée pourrait sans doute venir éclairer en partie, et il n'est pas impossible de penser que certains éléments culturels chinois se rapprochent sensiblement de certaines survivances européennes.

Tout ce qui vient d'être dit nous autorise à présent à aborder certaines survivances liées au thème du cerf dans les sociétés agraires occidentales. Nous observons dans ces traditions des éléments propres à la deuxième fonction guerrière, et principalement les groupements virils ou ses dérivés, mais il est évident qu'il s'agit en réalité de rites de fécondité de troisième fonction. Nous avons rappelé plus haut les mascarades des calendes, au cours desquels des masques de cerfs étaient portés par les participants. Ces rituels ont été rapprochés par Jan de Vries, du Perchtenlauf pratiqué en Haute-Bavière : « *On suppose que les masques servaient à métamorphoser les participants en morts-démons, ceux-ci étant souvent représentés comme des animaux* » (58). Ce Perchtenlauf se rapproche sensiblement du Bechten ou Bechtmunzüge connu des Alsaciens, et qui évoque la déesse protectrice Berchta, chtonienne, qui apparaissait particulièrement à l'époque de la Noël. Or, c'est précisément à cette époque de l'année que l'on voit se former des cortèges de jeunes gens agitant des sonnailles, et déguisés en boucs ou en diables cornus... Comme Cernunnos, A. van Gennep rappelle qu'au XIXe siècle, les jeunes hommes de Kaltenhouse (Bas-Rhin) se réunissaient durant l'Avent, pour jeter des grains de blé sur les fenêtres, en signe de prospérité (troisième fonction) (59). On trouve des tapages semblables en Allemagne du sud (Schembartlaüfer du Carnaval de Nüremberg) et en Flandres (60), c'est-à-dire dans d'anciens territoires celtes, recouverts en partie par les Germains. Il faut sans doute voir là quelques survivances de l'ancien culte professé envers Cernunnos, culte retombé en troisième fonction, bien que les cortèges évoquent aussi irrésistiblement les Männerbünde germaniques, confréries guerrières (61). Le christianisme a joué un rôle dévaluateur vis-à-vis de ces antiques traditions dont notre étude a voulu retrouver les origines, au sein même de la race caucasoïde, et en dehors des seuls critères linguistiques et culturels contemporains. ■

(58) J. de VRIES, *op. cit.*, p. 182.

(59) A. van GENNEP, *Manuel de folklore français contemporain*. Paris, A. & J. Picard, 1958, t. I, VII, Cycle des douze jours, p. 2875. Les cortèges dont il est question ici participaient aussi des croyances dans les esprits des morts, censés revenir au moment de Noël.

(60) J.-J. MOURREAU, « La Chasse sauvage, mythe exemplaire », *Nouvelle École*, janvier-février 1972, 14-15. Il convient d'ajouter que le musée de l'Homme à Paris conserve un costume du carnaval de la Capra (Roumanie) qui comporte une tête imitant celle du cerf. Le même musée conserve encore un costume de chaman toungouse coiffé d'une ramure semblable.

(61) Les sociétés guerrières sont pan-indo-européennes. Aux Fianna du cycle de Finn, soumis à l'image du cerf, répondent les chevaliers de la Table ronde du roi Arthur ou les chevaliers entourant Charlemagne dans les chansons de la Geste du Roi (Ogier, Roland, l'archevêque Turpin), ainsi que les Immortels des Rois des rois Achéménides (Perse) reproduits sur la célèbre frise des archers provenant du palais de Darius à Suse en Iran (musée du Louvre).

LA CATÉGORISATION DES COMPÉTENCES DANS LE PASTORALISME LAPON

par Yves DELAPORTE

Ethnolinguiste, Directeur de recherche, CNRS, Paris

RÉSUMÉ. Chez les Lapons de Kautokeino (nord de la Norvège), la réussite dans l'élevage du renne est liée au degré de compétence dans deux domaines indépendants. D'une part, les tâches intellectuelles : connaissance du lexique qui décrit les moindres nuances de la couleur du pelage ou les moindres variations de la forme des bois, mémorisation de centaines de marques de propriétés. D'autre part, les tâches pratiques, tel le maniement du lasso. Ces compétences sont lexicalisées par deux paires de termes à connotations opposées. Leur importance dans les représentations locales pour exprimer le destin de tout éleveur est toutefois modulée par deux autres concepts, celui de force de caractère et celui de chance.

Mots-clés : Lapons • Norvège • Élevage de rennes • Compétences.

ABSTRACT. ***The Categorization of abilities in lapp pastoralism.*** *For the Lapps of Kautokeino (Northern Norway), successful reindeer breeding is associated with competence in two independent domains. On one hand, intellectual tasks : knowledge of a vocabulary describing the slightest nuance of fur color or the slightest variation in antler shape, memorization of hundreds of ownership marks. On the other hand, practical tasks, such as handling a lasso. These abilities are lexicalized by two pairs of terms with opposite connotations. However, their importance in local representations explaining the destiny of each breeder is modulated by two other concepts : strenghth of character and luck.*

Key-words : *Lapp • Norway • Reindeer breeding • Competences.*

Les grands troupeaux de rennes possédés par les pasteurs lapons (1) de la commune de Kautokeino (Norvège) sont laissés en liberté sur de vastes territoires pendant la majeure partie de l'année. L'action de l'éleveur se limite pour l'essentiel à canaliser, contrôler et surveiller les mouvements naturels des rennes, pour n'intervenir très ponctuellement qu'en quelques moments et lieux stratégiques. Aucun renne ne peut être approché autrement qu'au prix d'un combat violent entre l'homme et l'animal, après que le lasso lui a enserré un bois ou une patte (*Photo 1*). Ce faible degré de domestication va pourtant de pair avec un strict droit de propriété individuel, visualisé par un système complexe de marques.

L'unité sociale et économique du pastoralisme lapon est la *siida*, ensemble de familles élémentaires qui regroupent leurs rennes sur les mêmes pâturages d'été ou d'hiver, et qui cohabitent donc pendant quelques mois sur un même campement saisonnier. La réunion de plusieurs troupeaux familiaux en un troupeau plus vaste correspond à une nécessité et une commodité. Une nécessité, car l'ensauvagement des rennes rendrait tout à fait impossible de maintenir séparés les uns des autres un trop grand nombre de petits troupeaux. Une commodité, car ce regroupement permet d'alléger en les partageant les tâches de surveillance. Par convention, le concept de *siida* sera traduit dans la suite du texte par « campement », même si ce mot n'en reflète que partiellement la réalité.

(1) J'utilise le terme traditionnel « Lapon », largement pratiqué en France depuis le XVIIe siècle, où il n'a aucune connotation péjorative. Il en va différemment en Scandinavie, où ce terme autrefois stigmatisant est aujourd'hui remplacé par « Same », adaptation du terme « Sâmi », par lequel les Lapons se désignent eux-mêmes.

Ce système pastoral est très fragile. Tout, pourrait-on croire, se ligue contre l'éleveur : la dureté du climat ; la divagation fantasque du bétail ; et surtout, la concurrence acharnée et impitoyable des autres éleveurs, qui n'auront de cesse de s'approprier, en l'abattant ou en lui apposant leur marque de propriété) (*Photo 2*) tout animal égaré. C'est là une caractéristique fréquente des sociétés pastorales, mais qui trouve ici un terrain d'élection en raison du relâchement des liens entre l'homme et le bétail.

Hors du cadre très restreint de la famille élémentaire, les liens de parenté ne sont en rien une garantie de solidarité. Le faible degré de coopération dans cette société très individualiste fait que chacun ne peut guère compter que sur ses capacités personnelles dans les deux domaines qui recouvrent l'ensemble des activités liées à l'élevage : maîtrise intellectuelle et maîtrise physique du bétail. À chacun de ces domaines correspond une paire de termes qui désignent deux positions extrêmes sur l'échelle des compétences, et constituent l'un des principaux éléments de l'identité personnelle.

LES COMPÉTENCES INTELLECTUELLES

Est étiqueté du terme prestigieux *fitmat* l'éleveur qui excelle dans l'art difficile de l'identification des rennes. Celui-là possède une connaissance exceptionnelle des marques des autres propriétaires, produites par les combinaisons de douze types d'entailles découpées sur les bords des oreilles, différant en outre à gauche et à droite :

« Un jour j'ai eu l'occasion d'aller faire un voyage à l'autre bout de Kautokeino. Dans la montagne, j'ai fait la

PHOTO 1. Un corps à corps avec les rennes. Guolas, 1991. CL Y. D.

PHOTO 2. Marquage d'un faon. Stilla, 1988. CL Y. D.

connaissance d'un vieil homme que je n'avais jamais rencontré auparavant. Mais dès que je lui ai dit mon nom, il m'a décrit ma marque, puis les marques de mon père et de ma mère qui étaient morts depuis longtemps. Puis celle de ma femme, puis celle de chacun de mes enfants, et encore toutes celles des autres membres de mon campement. Je n'en revenais pas... Des gens comme ça, il n'y en a pas un sur cent ! »

Un *fitmat* est d'une maîtrise sans égale dans le repérage de sa propre marque de propriété, qu'il distingue immédiatement, de très loin, et dans les conditions les plus défavorables (*Photo 3*). L'un de mes informateurs était capable d'identifier sa marque à deux cents mètres à condition que les oreilles du renne se détachent sur le fond du ciel, et jusqu'à un kilomètre avec une paire de jumelles. Mais ses capacités ne s'arrêtent pas là. Il manifeste également une grande virtuosité dans l'identification des rennes d'après leur apparence. Il pratique avec un talent sans égal les cent termes qui permettent de nommer les rennes d'après la forme de leurs bois, et les quatre-vingts termes qui les désignent d'après les moindres nuances de la robe. Dans ce domaine également, ses performances font l'admiration de tous :

« Quand il trouve un bois de chute dans la toundra, un fitmat *est capable de dire s'il provient d'une femelle, d'un mâle de deux ans, d'un mâle de trois ans ou d'un castrat. Il est capable aussi de dire : ça, c'est un* leanzi *(renne aux bois largement évasés). Et si le bois provient de l'un de ses rennes, il le reconnaît au premier coup d'œil. Il le brandit en l'air et il dit : ça, c'est le bois de mon* gálbbenjun-muzetjievja *! (renne gris clair avec le ventre un peu moins blanc que celui d'un renne ordinaire, et le museau blanc) »*

PHOTO 3. Le regard d'un éleveur *fitmat*. Stilla, 1988. Cl. Y. D.

S'agissant du premier exemple évoqué, la performance est d'autant plus stupéfiante que dans le cas de bois de chute, toujours réduits à un seul merrain, on ne voit guère comment juger de l'écartement qui fonde le terme *leanzi*. C'est que la connaissance d'un *fitmat* ne s'arrête pas aux définitions usuelles, celles qui sont pratiquées par les autres éleveurs. Il connaît de subtiles corrélations, jamais explicitées, entre différents caractères morphologiques. Lui seul aura repéré, au cours d'une longue expérience, que, vus de profil, les bois d'un *leanzi* présentent souvent une courbure arrondie, trait qui n'entre pas dans la définition de ce terme (2).

Il est également capable d'utiliser avec aisance des combinaisons lexicales nouvelles ou insolites. Soit, par exemple, les deux types de rennes désignés des termes *njáide* et *fáhkkamohkat*. Chez un *njáide*, les bois partent très bas en arrière avant de se recourber légèrement vers le haut. Chez un *fáhkkamohkat*, les bois partent en arrière selon une inclinaison moyenne, puis se recourbent très fortement vers l'avant en formant un angle aigu. Chacun de ces termes comprenant deux traits qui correspondent à des degrés différents d'inclinaison et de courbure, il est clair qu'aucun renne ne peut être à la fois *njáide* et *fáhkkamohkat*. Cela n'empêche nullement que des *fitmat*, et eux seuls, puissent parfois désigner un renne comme *fáhkkamohkat-njáide*, parce que ce complexe est alors une construction *sui generis*, permettant de nommer un renne dont les bois partent très bas en arrière avant de se recourber fortement vers l'avant. Apercevant un tel renne, les éleveurs ordinaires devront, pour en parler, choisir entre les termes *njáide* et *fáhkkamohkat*, qui ne conviennent que très approximativement ; ou bien renoncer à le nommer d'après la forme de ses bois. Un *fitmat*, lui, est capable de décomposer les signifiés de deux termes en leurs différents traits pour les recomposer autrement, de manière à nommer n'importe quel renne aux bois atypiques.

À l'opposé de l'éleveur qui mérite la dénomination enviée de *fitmat*, se situe celui qui encourt la triste appellation de *duihmi*. Celui-là ne parvient pas à distinguer les rennes d'après leur apparence, et par conséquent il ne peut pas s'en souvenir, encore moins en parler. S'agissant des marques de propriété, la plupart des *duihmi* ne connaissent sans doute que leur propre marque, mais enfin ils la connaissent ; il en est cependant qui ne sont pas même capables de cette opération qui constitue l'un des fondements du pastoralisme lapon.

Moquer les travers des uns et des autres est, à Kautokeino, un passe-temps des plus appréciés. Le thème de l'incompétence en matière d'identification du bétail est à cet égard une source inépuisable de plaisanteries ou de bonnes histoires. Telle celle-ci :

« Áilu était bon au lancer du lasso, mais incapable de distinguer un renne d'un autre... Un jour, ça se passait à la fin du mois d'août, quand il commence à faire sombre... Le patron du campement (3) était parti avec ma mère et Áilu auprès du troupeau, pour contrôler les déplacements des rennes. La femme du patron est restée au campement. Arrive une petite harde de mâles, et parmi eux un

(2) À ma connaissance, la notion de *fitmat* n'a été signalée, en seule référence à la connaissance des marques de propriété, que par Robert PAINE (1978) dans une note infrapaginale : « To excel in remembering and recognizing ear marks is *fitmat* ».

(3) *siida-isit*. Sur ce statut, dont l'importance dans la vie sociale a aujourd'hui beaucoup décru, voir WHITAKER (1955), PEHRSON (1957), DELAPORTE et ROUÉ (1986).

renne étranger (4) très facile à repérer, un grand mâle à la robe claire avec une grosse tache sombre sur l'arrière-train. Le patron dit à Áilu d'aller le tuer. Áilu sort de la tente et revient plus tard avec un gros morceau de viande. On la met à bouillir, on fait un bon repas suivi d'un bon somme. Mais le lendemain, en sortant de la tente, qu'est-ce qu'on aperçoit ? Le grand renne tacheté qui paissait tranquillement ! Par tous les diables, s'écrie le patron, qu'est-ce que tu nous as fait manger hier soir ? Et il découvre que Áilu lui avait tué un de ses propres rennes, qui était également un renne clair avec la même tache sombre sur l'arrière-train ! Bon, maintenant que le mal était fait, il n'y avait plus rien d'autre à faire qu'abattre le renne étranger... Voilà qu'ils avaient maintenant deux *rennes morts à rapporter au campement. Et il y avait un gros problème, c'est que l'épouse du patron était très croyante. Et pour les croyants, c'était un péché très grave que de faire entrer dans une tente de la viande sans la peau, ou avec une peau sans oreilles, parce qu'alors on pouvait être presque sûr que le renne avait été volé. Comment faire ? Bien sûr, un seul renne en réalité avait été volé, mais comme la veille au soir Áilu croyait avoir abattu un renne étranger, il avait entre-temps détruit la peau et caché les restes sous une pierre ! Bon, le patron a quand même réussi à récupérer les oreilles qui n'étaient pas trop abîmées, mais ça lui faisait une peau, celle du renne étranger, avec des oreilles impossibles à montrer, et des oreilles avec sa propre marque, mais sans peau ! Alors, ma mère a coupé les oreilles du renne volé, et cousu à leur place les autres oreilles... Ça n'empêchait pas qu'il y avait encore deux fois trop de viande pour une seule peau ! Quatre cuisses et quatre épaules pour deux oreilles, tu vois ça d'ici... Si bien que le patron a été obligé de partager toute la viande du renne volé entre Áilu et ma mère. Finalement, ce que le patron a rapporté chez lui, c'était la viande d'un de ses propres rennes avec la peau d'un renne volé sur laquelle avait été cousues les oreilles de l'autre ! Voilà le genre d'ennuis auxquels il faut t'attendre quand tu as le malheur d'avoir un* duihmi *dans ton campement... »*

(4) Lorsqu'on l'utilise pour désigner un renne provenant d'un autre campement, ce qualificatif signifie qu'on se propose de se l'approprier.

LES COMPÉTENCES PHYSIQUES

Quittant le domaine de la compétence intellectuelle pour celui de l'intelligence pratique, nous rencontrons maintenant le concept de *searra*. Ce terme désigne quelqu'un dont le talent s'exerce dans la sphère technique. Ceci vaut avant tout pour l'acte fondamental, celui qui manifeste de la manière la plus spectaculaire l'habileté d'un éleveur : le lancer de lasso (*Figure 4*). Mais un vrai *searra* ne doit pas seulement exceller dans le maniement du

PHOTO 4. Le lancer du lasso dans le corral, envahi par la poussière. Stilla, 1988. CI. Y. D.

lasso. Il doit également faire preuve d'une grande adresse dans toutes les autres opérations, marquage, castration, abattage, dressage des castrats... Le principal critère qui permet de juger de l'habileté d'un *searra* est son aptitude à les effectuer seul, sans aide d'aucune sorte. Lors d'un marquage ou d'une castration, il est fréquent que le renne soit maintenu par l'épouse, un jeune fils ou un parent âgé : voilà une facilité à laquelle celui qui est *searra*, et qui a une réputation à soutenir, ne s'abaissera jamais.

Le fait d'être *searra* se traduit souvent dans l'apparence : celui d'être *fitmat*, non. La première de ces qualités est liée à des actes physiques brefs et violents, dont chacun est une victoire remportée sur l'animal quasi sauvage que l'on capture, marque, châtre ou dresse. C'est pourquoi elle s'extériorise au moyen du corps. La seconde, purement intellectuelle, reste entièrement intériorisée.

Si la démarche lapone est toujours déhanchée, avec la ceinture portée très bas (*Photo 5*), ces deux traits sont intentionnellement exagérés chez qui a conscience d'être *searra*. Celui-là porte sa ceinture presque sous les fesses, avec un long couteau qu'une démarche chaloupée fait se balancer de gauche à droite le long de la jambe. Il m'est même apparu que plus on est *searra*, plus la ceinture est portée bas. Il y a des éleveurs *searra* qui font preuve de davantage de discrétion, mais bien plus rares sont les *duihmi* qui s'essayeraient à copier une telle attitude. Car dans une société où l'ostentation n'est guère de mise et l'expressivité du corps réduite au minimum, il y faut une assurance peu commune, que peut seule procurer la tranquille certitude d'une supériorité incontestée.

Depuis l'abandon du somptueux costume traditionnel comme tenue de tous les jours, remplacé dans les années 1980 par de tristes parkas provenant de stocks militaires, l'apparence des jeunes *searra* n'est pas moins saisissante ; car dans ce naufrage une seule pièce a survécu, la large ceinture de cuir rouge et bleu orné d'œillets blancs et de gros cabochons de cuivre aurifié. Le contraste entre la grisaille des parkas et cet élément baroque ne fait que rendre encore plus spectaculaire la manière si particulière qu'ont les *searra* de le porter.

La fierté d'être *searra* s'extériorise également dans ces chants spontanés où, sous l'influence désinhibante de l'alcool, les Lapons expriment des sentiments ordinairement dissimulés. C'est dans de telles circonstances que les exploits d'un *searra* seront vantés par ses compagnons ou par lui-même, souvent sous une forme métaphorique ou hyperbolique : il est une « une main à lasso », un « enclos » (il peut s'approcher des rennes sans que ceux-ci s'éparpillent), il « a courbé une poêle à frire pour en faire une sonnaille », ou bien « n'a jamais fait tomber son lasso une seule fois sur le sol » (chaque lancer atteint son but). Mais sur près de trois cents chants recueillis à Kautokeino (Delaporte et Roué, 1989), il n'y en a aucun où un *fitmat* se vanterait de ses capacités.

Le terme *searra* admet divers antonymes, le plus courant étant *njivli*, dont l'emploi n'est pas limité à la sphère de l'élevage du renne. Il y a là un flou sémantique qui doit être mis en relation avec le fait que, comme on le verra bientôt, il est beaucoup moins grave d'être *njivli* que d'être *duihmi*.

Les catégories que représentent les termes *fitmat* et *searra* sont soumises à des gradations : elles s'expriment au moyen de modérateurs, « un peu », « ordinaire », « vrai ». La définition qui a été donnée ici de *fitmat* est celle d'un « vrai » *fitmat*, et c'est avec ce sens que j'emploie ce terme lorsqu'il est utilisé seul. Nombre d'éleveurs, qui savent ne pas avoir de qualités exceptionnelles sans être pour autant *duihmi* (ou sans pouvoir avouer qu'ils le sont !), disent volontiers être des *fitmat* « ordinaires ». C'est une manière d'admettre que, s'ils ont une bonne maîtrise intellectuelle de leur troupeau, leur connaissance est beaucoup plus limitée en ce qui concerne les rennes des autres propriétaires.

Les deux termes quasi injurieux *duihmi* et *njivli* peuvent être remplacés par des tournures euphémiques : « ce n'est pas un *fitmat* ». Cela se fait lorsque l'on veut ménager les susceptibilités, ou lorsque l'on parle d'un proche parent : rien n'est plus douloureux pour un *fitmat* que de reconnaître que son frère, qui coopère avec lui pour gérer le troupeau familial, est *duihmi*...

DOMAINE DE COMPÉTENCE ET RÉUSSITE DANS L'ÉLEVAGE

Les critères de jugement qui fondent les paires *fitmat/duihmi et searra/njivli* sont entièrement indépendants l'un de l'autre. Ces paires lexicales réfèrent à des domaines de l'expérience qui sont censés ne jamais interférer : quelqu'un qui est notoirement un incapable dans l'identification des rennes peut être un champion au lancer au lasso. Inversement, une nullité au lancer du lasso peut être un expert dans la reconnaissance du bétail.

PHOTO 5. Manière traditionnelle de porter la ceinture. Biggas, 1980. Cl. Y. D.

Les deux qualités éminentes que désignent les termes de *fitmat* et de *searra* sont cependant loin d'avoir une importance équivalente. Être *searra* procure des avantages symboliques, comme le prouve une fierté qui s'extériorise facilement, mais ne garantit nullement un succès éclatant dans l'élevage. Être *fitmat* est une qualité infiniment plus précieuse.

Cette dissymétrie découle également du système de valeurs auquel ces statuts sont associés. Ne pas posséder une adresse physique particulière n'est en effet nullement regardé comme quelque chose de honteux. Il s'ensuit qu'un éleveur qui se trouve dans cette situation n'éprouve aucune gêne à demander de l'aide à l'un ou l'autre de ses compagnons appartenant au même campement. Cela s'observe dans les enclos : dans le tourbillon des rennes galopant en tous sens, un éleveur peu doué pour le lancer du lasso repère l'un de ses rennes qu'il se propose d'abattre ou de marquer, et le désigne à l'un de ses partenaires pour qu'il le capture. Si cette association se renouvelle fréquemment, on offrira de temps à autre un faon en dédommagement du travail fourni.

On m'en fit un jour la remarque : capturer un renne est une opération beaucoup plus aléatoire que de l'identifier. Dans l'enclos, il faut ordinairement compter quatre ou cinq lancers pour une réussite, et cette faible proportion se réduit encore si le lasso est alourdi par la pluie ou la boue, s'il est usé ou trop épais. Demander de l'aide n'est donc pas nécessairement un aveu d'incapacité personnelle.

Il en va tout différemment pour quelqu'un qui a le malheur d'être *duihmi*, surtout s'il l'est au point de ne pouvoir reconnaître ses propres rennes. Rien n'est plus humiliant que d'être incapable de distinguer sa propre marque de propriété, et aucun éleveur n'osera jamais demander à un autre, hors du cercle étroit des relations entre père et fils ou entre frères, de l'aider à identifier des rennes qui lui appartiennent : ce serait avouer que l'on est *duihmi*. Un tel éleveur – qui, bien souvent, n'est point sot mais a seulement une mauvaise vue – est totalement démuni devant ceux, plus habiles que lui, qui profiteront de toutes les occasions pour s'approprier ses rennes : son troupeau ira alors diminuant inexorablement d'année en année. Seul pourra échapper à ce sort funeste celui qui a la chance d'avoir des partenaires compatissants, sentiment fort peu répandu s'il n'est soutenu par un lien de parenté très proche.

De celui, éleveur d'exception, qui a la chance d'être à la fois *fitmat* et *searra*, tout le monde est unanime à dire qu'il est assuré d'avoir un grand troupeau. Et de quelqu'un qui est à la fois *duihmi* et *njivlin*, c'est avec la même unanimité que l'on dit, avec une ironie mordante, qu'il ferait mieux d'abandonner tout de suite l'élevage. J'ai tenté d'objectiver l'importance de ces qualités en les faisant évaluer par mes meilleurs informateurs pour les neuf plus grands propriétaires qui ont imposé leur empreinte sur le territoire de Kautokeino pendant les trente dernières années (*Tableau*).

Il ressort de ce tableau qu'un tiers des plus grands propriétaires sont à la fois d'exceptionnels *fitmat* et d'exceptionnels *searra*, et que ne peuvent espérer figurer dans ce peloton de tête des éleveurs qui ne seraient pas au moins très *fitmat* ou très *searra*. Il est impossible, on s'en doute, de pousser plus loin les comparaisons cas par cas. Trop d'autres facteurs sont en jeu, tels que la taille du troupeau dont on a hérité, la qualité des pâturages, la coopération que chacun trouve auprès de ses partenaires, le degré de rivalité avec les éleveurs occupant des pâturages voisins, et finalement d'autres capacités personnelles sur lesquelles je reviendrai.

Relation entre compétence et taille des troupeaux

ÉLEVEURS	TAILLE DU TROUPEAU (NOMBRE DE TÊTES)	CAPACITÉS INTELLECTUELLES (*fitmat*)	CAPACITÉS PHYSIQUES (*searra*)
A	3 000	+++	+++
B	2 000	+++	+++
C	1 500	+++	+++
D*	1 500	++	
E*	1 500		++
F*	1 500		++
G	1 200	++	
H	1 200	+	++
I*	1 200	+	++

\+ *fitmat, searra*
++ très *fitmat*, très *searra*
+++ *fitmat, searra* exceptionnels

Les éleveurs dont les noms sont suivis d'un astérisque étaient en activité dans les années 1960-70, avant l'augmentation générale de la taille des troupeaux : pour être comparé avec ceux des éleveurs aujourd'hui en activité, le nombre de leurs rennes doit être multiplié par un facteur proche de deux.

En toutes circonstances, un *fitmat* dispose d'atouts maîtres sur ses concurrents. En premier lieu, il possède une maîtrise intellectuelle incomparable de son troupeau : à tout moment, il sait très exactement où se trouvent les multiples hardes qui s'en sont détachées et quels rennes les composent. Aucun renne ne disparaît sans qu'il s'en aperçoive et parte bientôt à sa recherche. Sa profonde connaissance du terrain et du comportement des rennes lui permet de deviner dans quels troupeaux ils sont partis.

En second lieu, il dispose d'un avantage considérable dans la compétition permanente qui se déroule à l'intérieur de son campement pour s'approprier les faons étrangers. Quelques jours avant le rassemblement des rennes qui précède la transhumance d'automne, chacun attend avec impatience de pouvoir accroître son troupeau personnel en capturant et marquant les faons égarés provenant des campements voisins. Voilà un beau sujet de conversation pour les jeunes, tout excités à l'idée de pouvoir faire la preuve de leurs talents. Mais Ivvar, lui, *fitmat* plus âgé, reste silencieux, se contentant d'un léger sourire en coin. Pendant plusieurs jours il est parti seul dans la montagne, à la recherche du troupeau et des hardes qui redescendent lentement vers le campement. Il a passé de longues heures à observer les rennes à l'aide de jumelles, et lui seul sait très exactement ce qu'il en est : non seulement combien de faons étrangers se retrouveront bientôt dans l'enclos, mais l'aspect exact de chacun d'eux. Ainsi gagnera-t-il, le jour décisif, de précieuses secondes : quand les autres en seront encore à scruter les oreilles pour rechercher les faons étrangers et s'assurer, dans le tumulte et la bousculade, qu'ils ne suivent aucune femelle appartenant à un éleveur du campement, lui aura déjà lancé vingt fois le lasso et marqué plusieurs des faons convoités... ■

En troisième lieu, le savoir d'un *fitmat* lui permet de se rendre utile en de multiples occasions auprès des autres éleveurs, services qui seront payés en retour, souvent sous la forme de faons.

L'histoire locale est fortement marquée par la mémoire de quelques grands éleveurs qui ont possédé d'immenses troupeaux. Or, tous ces troupeaux ont rapidement périclité lorsque leurs propriétaires ont passé la main à leurs fils. Les conceptions locales veulent qu'hériter d'un grand troupeau ne favorise guère la construction d'une personnalité *fitmat* :

> *« Hériter de deux mille rennes, c'est beaucoup trop pour apprendre à identifier d'eux d'après ses bois ou sa robe. Tu te contentes de regarder les oreilles pour chercher à reconnaître ta marque. Tu peux être un bon searra, mais tu ne deviendras jamais fitmat, tout simplement parce que tu n'en as pas besoin. Alors les autres te voleront peu à peu tes rennes, ton troupeau diminuera d'année en année, tu te retrouveras avec trois cents rennes et ce sera trop tard... Et ce n'est pas à quarante ans que tu pourras apprendre à devenir fitmat. »*

Cette théorie est confortée *a contrario* par la destinée d'autres éleveurs qui ont commencé avec rien, sont devenus des *fitmat* hors pair et ont réussi à se construire des troupeaux de taille respectable.

Si la place que chacun occupe sur l'échelle qui va de *duihmi* à *fitmat* le concerne au premier chef, elle concerne également tous les autres éleveurs. N'avoir qu'un frère et qu'il soit *duihmi* est une calamité, car on ne pourra compter que sur soi-même pour la surveillance du troupeau familial. Avoir en revanche un frère *fitmat* est une bénédiction du ciel, car on disposera alors d'un partenaire sûr, et peu importe s'il est *nijvli* pour peu qu'on ne soit pas soi-même trop maladroit dans le maniement du lasso. Un cas de figure très avantageux est celui où deux frères coopérant étroitement sont respectivement *fitmat* et *searra*. Celui qui est *fitmat* désigne à l'autre les faons qui leur appartiennent, et celui qui est *searra* se charge au travail de marquage.

Il est de toute première importance, lors d'échanges d'informations, de savoir si l'interlocuteur est un *duihmi* ou un *fitmat*. L'une des situations les plus fréquentes où sont engagés les éleveurs est la recherche des rennes dont ils ont constaté la disparition dans leur troupeau. Lorsque les éleveurs d'un même campement rassemblent le troupeau dans un enclos, il n'est pas rare de voir accourir vingt ou trente éleveurs de campements voisins, venus vérifier la présence éventuelle de leurs propres rennes égarés. Comme ces rassemblements ont lieu sur un court laps de temps, il est impossible de se rendre à tous. Il est donc habituel de s'informer indirectement auprès d'un tiers. Une multitude de facteurs déterminent la fiabilité de la réponse ; mais l'un d'eux prime tous les autres : la compétence qui est reconnue à l'interlocuteur.

> *« Si c'est un duihmi qui me dit qu'il n'a vu aucun renne m'appartenant, ça ne me sert à rien du tout ! De toute façon, il faudra que j'y aille moi-même pour vérifier. Et c'est pareil s'il me décrit ceux qu'il a vus et mis de côté pour moi dans son troupeau, parce que je serai sûr qu'il en a oublié. Mais si c'est un fitmat en qui j'ai confiance qui me dit ça, alors là je peux être tranquille. »*

S'assurer la coopération d'un *fitmat* constitue donc un atout infiniment précieux. Inversement, avoir un *fitmat* comme adversaire, dans le cadre des conflits permanents liés aux vols de bétail, est redoutable. Il n'est pas question d'espérer le berner. Étant capable de reconnaître ses rennes uniquement d'après leur aspect, il ne se laissera pas abuser par une marque falsifiée ou même par une marque apposée sur un faon non encore marqué :

> *« Personne n'est assez stupide pour redécouper les oreilles d'un renne appartenant à un fitmat. Si tu as fait ça et qu'il vient dans ton troupeau, il reconnaîtra son renne au premier coup d'œil, même si ce n'est qu'un jeune faon sans bois. Parce qu'un fitmat, il n'a pas besoin de regarder la marque de propriété pour reconnaître un renne qui lui appartient ! »*

Après avoir mis l'accent sur le gouffre qui sépare le *fitmat* du *duihmi*, et sur tout ce qui les oppose dans leurs rapports avec les autres éleveurs, il faut apporter quelques retouches à un tableau si tranché. Si des conditions d'airain sont exigées pour appartenir à l'aristocratie des grands éleveurs, on peut tout de même assez bien se débrouiller sans talents particuliers. Prenons l'exemple d'un *duihmi*. Sans doute ne parvient-il pas à reconnaître les marques de ses compagnons, mais n'est-il donc d'aucune aide pour eux s'il va seul au rassemblement d'un autre campement ? Sans doute éprouve-t-il aussi quelques difficultés à discerner sa propre marque, pour peu que les conditions d'observation ne soient pas idéales. Quel que soit le moment où on l'interroge, il ignore quels rennes sont dans le gros du troupeau, et lesquels se sont éparpillés en différentes hardes. Il est inutile de lui demander où se trouve en ce moment telle ou telle porteuse de sonnaille, il n'en a pas la moindre idée. Ce n'est pas lui non plus qui pourra agrandir son bien en marquant des faons étrangers, en rendant des services aux autres éleveurs, encore moins en falsifiant des marques de propriété... Mais s'il n'est pas *duihmi* au point de ne pouvoir distinguer sa propre marque lorsque les rennes sont à quelques mètres de lui, et s'il n'est pas trop malhabile au lancer du lasso, il n'aura pas trop de difficultés à gérer correctement son troupeau.

En effet, les opérations fondamentales que sont le marquage, l'abattage, la séparation des troupeaux, n'exigent finalement de l'éleveur rien d'autre que la capacité de reconnaître les rennes qui lui appartiennent lorsqu'ils sont réunis dans des enclos. C'est très exactement pour cette raison que le pastoralisme peut se maintenir aujourd'hui à Kautokeino, alors que c'est toute une jeune génération qui, s'il faut en croire les Anciens, est devenue *duihmi*, et qu'il se maintiendra encore longtemps après que les Lapons n'auront plus que deux termes, « clair » et « sombre », pour décrire leurs rennes – comme les *fitmat* en font l'amère prévision et comme c'est, paraît-il, déjà le cas dans le sud de la Laponie norvégienne.

Complétons cette démonstration en observant un *fitmat* qui se rend dans son troupeau en hiver. Avançant silencieusement avec un grand luxe de précautions, il scrute attentivement les centaines de pelages et de bois qui se mêlent les uns aux autres. En peu de temps, il découvre que deux rennes ont disparu, un *muzet-jievja-ceakk'oaivi* (gris clair au ventre un peu moins blanc que celui d'un renne ordinaire, avec des bois verticaux) ou un *guzat-muzet-biellu* (sonnailler à la robe sombre dans laquelle se mêlent des poils plus clairs). C'est évidemment là une performance dont un *duihmi* est bien incapable. Lui se contente de faire rapidement, et sans précaution particulière, un grand tour à quelque distance du troupeau, aperçoit les deux rennes égarés et les rabat vers le troupeau... Les qualités de l'un et l'autre éleveurs sont sans commune mesure, mais en fin de compte les résultats auront été identiques.

AVOIR DU CARACTÈRE

Il y a encore une autre raison de relativiser quelque peu les conséquences pratiques de l'inégalité des compétences. C'est que d'autres qualités que *fitmat* et *searra* sont prises en considération. Dans l'évaluation que la communauté fait en permanence de tous ses membres, l'une de celles qui revient le plus fréquemment est *garra*. Si, au sens propre, ce terme signifie « dur », ses connotations le tirent du côté de l'audace, de l'obstination, de l'individualisme agissant, de la force de caractère.

Écoutons les commentaires qu'en font les éleveurs. Un *garra* se lance sans hésiter dans des entreprises qui apparaîtraient trop hasardeuses ou trop astreignantes aux autres. Un *garra* fait sans barguigner les choses qui doivent être faites au moment où elles doivent l'être. Si un travail collectif doit être exécuté, c'est toujours lui qui l'entreprend, sans compter sur personne d'autre que lui-même. S'il faut aller au troupeau, il y va quel que soit le temps, quelle que soit sa fatigue. S'il y a une séparation de troupeaux le lendemain, il va dans la nuit ou dans la tempête réparer sans rechigner des barrières que d'autres ont laissé à l'abandon...

Étaient précisément *garra* les deux éleveurs qui, parmi les neuf plus grands propriétaires de Kautokeino, ont été les seuls à ne pas avoir les capacités d'un *searra* (*Tableau* : D et G) : ce défaut était compensé par le fait qu'ils étaient d'éminents *garra*. Beaucoup d'histoires courent sur l'un d'eux, Miggun : il était notamment réputé pour se venger hors de proportion avec le dommage subi. Il avait sa manière à lui, parfaitement atypique, d'être *fitmat* : elle était liée au tempérament d'exception qui faisait de lui un *garra* hors pair. Ainsi que le racontent aujourd'hui les gens en se tordant de rire, « il était très *fitmat* quand il s'agissait de reconnaître ses propres rennes, mais il était incapable de distinguer une seule autre marque de propriété, tout simplement parce que les autres rennes que les siens, ça ne l'a jamais intéressé, sauf pour les voler ! » – et pour les voler, il ne recourait pas aux subtiles falsifications de marques de propriété qui sont ordinairement le fait d'autres *fitmat*. Il lui suffisait de les abattre sans distinction. Voici deux de ses exploits, qui font partie de la tradition orale locale :

« Miggun était très doué pour tuer les rennes des autres ! Un jour, Miggun s'est aperçu que les éleveurs d'un autre campement lui avaient pris quelques rennes... Le troupeau des voleurs était sur des pâturages aussi bien fermés que s'ils avaient été dans un enclos. Les rennes étaient coincés entre la côte, un torrent qui se terminait en cascade, et un plateau pierreux où les rennes ne vont jamais. Leurs propriétaires n'avaient à surveiller qu'un seul endroit de passage possible. Miggun les a observés de loin et attendu qu'ils jouent aux cartes... Il a fait un grand tour par la montagne et est arrivé sur le plateau pierreux, près du troupeau. Là, il a travaillé comme un forcené pendant trois jours et trois nuits pour dégager un passage pour les rennes, et il a emmené... tout le troupeau ! Personne n'aurait jamais pu penser que c'était possible de faire passer les rennes par là. Au bout d'une semaine, les autres ont commencé à s'étonner de ne voir aucun renne essayer de franchir le point de passage qu'ils surveillaient, et ils ont été faire un tour à l'endroit où le troupeau aurait dû se trouver : plus un seul renne ! À l'automne, quand ils ont été dans le troupeau de Miggun après avoir fait le tour des autres campements, ils ont retrouvé quelques-uns de leurs rennes, mais la plupart avaient déjà disparu. Bien sûr, Miggun leur a dit que les rennes étaient arrivés tout seuls dans sont troupeau, et ils n'avaient aucune preuve contre lui. »

« Une autre fois, pas loin de son campement, arrive un autre troupeau. Miggun savait que quelques-uns de ses rennes s'y étaient mêlangés, et il donne mission à son serviteur (5) de les ramener. Le serviteur récupère huit femelles, dont deux femelles grasses, il les attache et passe la nuit là-bas. Le lendemain, les deux femelles avaient disparu... Le serviteur revient et raconte à Miggun ce qui s'est passé. Miggun se met en colère et dit : Maintenant viens avec moi, on va faire un tour chez eux. C'était au milieu de l'été, le troupeau était sur une montagne. Miggun et le serviteur regardent avec leurs jumelles, et ils voient que personne n'était de garde auprès du troupeau. Ils rampent le long d'un vallon pour arriver auprès du troupeau sans être vus. On va prendre tous les rennes de bât et de trait, dit Miggun. Il y en avait douze. Ils les capturent, ils repassent par le vallon et ils regagnent leur campement. Là, ils abattent les douze rennes. Quand ceux de l'autre campement sont allés un peu plus tard à leur troupeau, ils ont constaté avec stupeur que leurs douze rennes de bât et de trait avaient disparu. Ils n'y ont rien compris du tout, ils ne pouvaient pas imaginer une seconde que ça pouvait être Miggun, dont le troupeau était à soixante kilomètres de là ! Pendant ce temps-là, Miggun échangeait à des fermiers les peaux des rennes volés contre de la nourriture. Il a pris soin de leur donner une peau très reconnaissable, celle d'un renne sombre avec les pattes blanches, en sachant pertinemment que les autres faisaient une halte chez ces fermiers à chaque automne (6). C'est ce qui est arrivé, et ils ont immédiatement reconnu leur peau ! Ils ont demandé aux fermiers où ils avaient eu cette peau, mais eux avaient oublié. Mais les volés n'ont eu aucun doute sur son origine... Vingt ans plus tard, le fils de Miggun s'est marié avec la fille du patron de l'autre campement. Miggun et le père de la fille ont alors parlé de ce qui s'était passé, et Miggun a dit : Oui, c'était moi, mais c'est ta faute, tu n'aurais pas dû me voler mes deux femelles. Voilà ce qu'on risque quand on est assez bête pour nuire à quelqu'un qui est garra ! »

CHANCE ET MALCHANCE

Pour rendre compte des destinées individuelles, la société lapone recourt également à de tout autres concepts, ceux de chance et de malchance. Voilà une société dont l'idéologie est profondément égalitaire, mais où l'éventail des biens varie de un à dix (de trois cents à trois mille têtes de bétail). La réussite spectaculaire de plusieurs qui ont commencé avec une demi-douzaine de femelles est constamment mise en avant pour apporter la preuve d'une mobilité sociale qui donne à chacun la possibilité d'arriver, pourvu qu'il soit *fitmat*, *searra* ou *garra*. Pourtant, chacun sait qu'il y a des *fitmat* qui ne parviennent pas à s'enrichir, aussi bien que des *duhmi* qui sont loin d'être pauvres.

(5) Je traduis par ce terme approximatif le statut d'un éleveur pauvre qui loue sa force de travail pendant plusieurs années à un éleveur riche qui manque de main-d'œuvre. Payé en rennes, il peut espérer ainsi se constituer un petit troupeau.

(6) C'est là la marque d'un tempérament exceptionnel, totalement atypique par rapport aux conduites habituelles.

C'est dans un tel cas que la pensée lapone fait intervenir la chance. De quelqu'un qui possède un troupeau de bonne taille, bien qu'il possède visiblement toutes les caractéristiques d'un *duihmi*, on jugera qu'il a reçu du monde invisible cette qualité infiniment précieuse qu'est « la chance avec les rennes » (*boazolihkku*).

Ainsi que me le dit un jour un ami qui, ayant depuis longtemps abandonné l'élevage, pouvait porter sur lui un regard distancié, « *boazolihkku*, c'est une autre manière de penser qu'en termes de *fitmat*, de *searra* ou de *garra* ». Une étape supplémentaire dans la voie de la rationalisation consiste à faire un peu de psychologie toute simple :

> « *Quand tu penses que tu as de la chance avec les rennes, tu vas de l'avant, rien ne t'effraie. Quand la situation est incertaine, tu n'hésites pas à prendre une décision, tu sais que la chance sera avec toi... Mais celui qui n'a pas cette chance-là, il reste à ne rien faire, il est incapable d'oser quoi que ce soit, il se dit : à quoi bon ?* »

Celui qui rationalise ainsi a eu un parcours de vie original. Ayant jeté, dès le début des années 1970, un regard lucide sur la situation difficile de l'élevage, il a pris la décision, inouïe à l'époque, d'abattre la totalité de son troupeau pour se reconvertir dans un autre secteur d'activité – sans trop savoir ni où ni comment. Racontant la cascade d'événements heureux qui s'ensuivirent, il souligne comment sa situation actuelle de propriétaire d'une entreprise prospère résulte de sa capacité à saisir sa chance chaque fois qu'elle est présentée. Ses conceptions en matière de chance forment un syncrétisme où se trouvent amalgamées les conceptions lapones traditionnelles et l'idéologie de l'entreprise privée. Les discussions que nous eûmes sur le contenu des concepts de *fitmat*, de *duihmi* et de *boazolihkku* se déroulaient dans son bureau, sous une affiche murale titrée *Les gagnants et les perdants* et résumant le credo du management moderne. ■

BIBLIOGRAPHIE

DELAPORTE (Y.) et ROUÉ (M.), 1986. *Une communauté d'éleveurs de rennes. Vie sociale des Lapons de Kautokeino*. Paris, Institut d'ethnologie.

DELAPORTE (Y.) et ROUÉ (M.), 1989. *Chants lapons*. Paris, Peeters, Selaf.

PAINE (R.), 1978. « Spring Herd – Kautokeino 1961 », *Ethnos* (3-4).

PEHRSON (R.N.), 1957. *The bilateral network of social relations in Könkämä Lapp district*. Oslo, Norsk Folkemuseum, *Samiske samlinger* (7).

WHITAKER (I.), 1955. Social relations in a nomadic Lappish community. Oslo, Norsk Folkemuseum, *Samiske samlinger* (2).

NOIR SUR BLANC*

par Auguste MURAN **

RÉSUMÉ. L'énergie cosmique qui, depuis des millénaires, inspire les Peuples du Nord (dans le chamanisme, l'art...) inspire aujourd'hui les écrivains boréaux, dont les écrivains yakoutes.

Mots-clés : Peuples du Nord • Énergie cosmique • Littérature nord-sibérienne, yakoute.

ABSTRACT. *The cosmical energy which had inspired for thousand years the Northern Peoples (through chamanism, art...) inspires to-day the Northern writers among whom the Yakut.*

Key-words : *Northern Peoples • Cosmical energy • Northern and yakut litterature.*

PHOTO 1. Ivoire de morse gravé à Ouélen, Tchoukotka, août 1990. Le quotidien d'un chasseur dans un village modernisé par l'administration soviétique. Collection Jean Malaurie.

L'hiver arctique m'évoque la télévision en noir et blanc. Un *poljarnik* (1) de mes connaissances, lors d'un hivernage dans le Nord, rencontra là-haut Jurij Senkevic, directeur d'une émission de télévision populaire « Le club des films de voyages », venu là pour un tournage. Mon ami se pinça : ne voyait-il pas un mirage dans ce désert enneigé ? Il se rendit compte alors qu'il avait allumé son poste en noir et blanc, s'était installé plus confortablement dans son fauteuil... et avait commencé à regarder son émission favorite.

Noir et blanc, ce ne sont pas des couleurs. Ce sont l'éternité et la philosophie. Un monde en noir et blanc. Une pensée en noir et blanc. Une vision en noir et blanc.

Depuis des millénaires, l'œil des Septentrionaux, habitué aux contrastes, saisit avec peine les teintes et les nuances des autres couleurs. Tout cela a organiquement pénétré l'âme des peuples du Nord, se manifestant dans une extrême probité, dans une confiance, une simplicité, une naïveté enfantine, une franchise d'opinions ; autant de manifestations tellement étrangères aux traditions et aux valeurs de la civilisation industrielle.

La culture des peuples arctiques est née sur l'aurore boréale qui, enflammée par l'énergie cosmique, est devenue le premier chef-d'œuvre de l'avant-garde picturale sur la terre. La nature elle-même de l'Arctique est par profession un peintre, consumé par le feu du génie, en quête d'exutoire... Durant les tempétueuses nuits polaires, la tourmente de son souffle pétrit avec la neige des sculptures

---

* Traduit du russe par Mme Arlette FRAYSSE, Centre d'Études Arctiques, CNRS/EHESS.

** Né en 1965 en Yakoutie. A fait ses études à l'Université de Léningrad, ville dans laquelle il vit. Auteur de deux ouvrages de poésie, il est aussi dramaturge, prosateur et essayiste.

(1) Poljarnik, lit. = Homme du Pôle. Nom donné aux explorateurs du pôle, mais aussi à tous ceux qui y travaillent (N.d.I.).

avant-gardistes, des « MUR » ! (2), qui n'ont ni passé ni futur...

Les âmes des peuples boréaux sont des accumulateurs de l'énergie cosmique. Remplissant la conscience humaine, cette énergie, depuis des temps immémoriaux, a trouvé un exutoire dans l'art, dans l'extase chamanique, dans le *menerija* et l'*emerjakh* (3). D'abord, il y a très longtemps, de la pointe de son couteau rougie au feu, un Esquimau ou un Manse incisa la blanche surface d'une défense de morse ou d'un os de mammouth : un trait ! Il en fut étonné. Les pensées surgies au-delà de ce trait l'effrayèrent. Sa main tremblante enfanta une courbe, puis un cercle. Et voilà qu'avec une crainte superstitieuse, scrutant les entailles qui s'étiraient à la pointe de son couteau, le chasseur boréal se vit regardant l'univers depuis la surface dépolie de l'os.

Sur un fond blanc est apparue la silhouette noire de l'homme. C'est ainsi que le secret de l'immortalité chamanique fut découvert. Alors, chamans et chasseurs boréaux, reconstituèrent sur les os des animaux leur vie dans ses moindres détails. C'est à ce moment-là qu'ils conçurent le futur. La chasse, la pêche, la chasse en mer, le dépeçage des cadavres, le travail des peaux, la confection des vêtements, les naissances, les offrandes aux esprits, la séance chamanique, tout lui était destiné.

C'est également ainsi que le chasseur boréal apprit à se libérer de l'énergie cosmique qui l'envahissait, en la transférant sur la pointe de son couteau rougie au feu, se mouvant sur la surface blanche de la défense de morse.

Les siècles s'écoulèrent et le regard du chasseur boréal s'arrêta sur la surface blanche d'une feuille de papier. Maîtres de la peinture et du dessin, les artistes boréaux dévoilèrent leurs dons naturels, créant un graphisme en noir et blanc inégalé. L'univers du peintre yakoute Munkhalov en est la confirmation...

Le dessinateur boréal est d'abord un graveur sur os. En gravant, il incise sur l'os lisse et blanc, avec la pointe rougie du couteau, une image, déjà conceptualisée.

Mais l'énergie cosmique, emplissant l'âme des hommes, chercha de nouvelles expressions. Naquit alors la littérature arctique. Avec l'alphabet, les chasseurs, les pêcheurs et les chamans découvrirent avec stupéfaction ce même espace blanc criblé : les entailles noires des lettres qui leur évoquaient des homuncules, des cums, le disque solaire, un harpon, des doigts...

Les multiples combinaisons de ces figures exprimaient les moindres fulgurations de la pensée, les ombres du subconscient, les pyramides de l'univers.

Assis pour la première fois devant la feuille blanche du papier, le premier écrivain boréal palpa le porte-plume comme s'il eût été un couteau, en se demandant quels motifs imprimer sur la défense de morse...

Énergie cosmique... Extase chamanique... Menerija... Emerjakh... Toreutique... Graphisme des artistes boréaux...

Alors, l'énergie cosmique s'écoula le long du porte-plume de l'écrivain sur la blanche feuille de papier, débordante d'extase. Il n'est pas étonnant que de nombreux écrivains boréaux vinssent de familles de chamans. L'ancêtre de Platon Ojunskij, un classique dans la littérature yakoute, fut « Ojun » (chaman en yakoute). Les grands-pères du poète manse, Juvan Sestalov, et de l'auteur tchouktche, Youri Rytkheu, furent aussi des chamans.

Les racines de la littérature boréale, comme celles des connaissances médicales, philosophiques et techniques, puisent justement dans le chamanisme. C'est pourquoi, la première œuvre de la littérature yakoute, réalisée avec un porte-plume et du papier, fut « *Le songe du chaman* ». L'extase chamanique y est comme un pont enjambant le passé et le futur du peuple yakoute.

À la fin des années 20, le « *Poème païen* » du manse Juvan Sestalov fut une révélation. Youri Rytkheu imprégna son roman « *Les chiffres magiques* » du plasma chamanique. En interprétant rétrospectivement le chamanisme, la conscience contemporaine accéda à un nouveau niveau mental d'auto-abstraction et d'introspection.

Toute religion est un vecteur, une donnée, un guide, une programmation. La foi dirige la vie de l'homme, dessine l'idéal auquel il doit aspirer. Cette tradition est le propre du christianisme, de l'islam, du bouddhisme, du judaïsme, de l'hindouisme, *i.e.* de tous les systèmes religieux ayant précédé et fusionné avec la civilisation industrielle.

La « vectorisation » restreint la liberté de l'âme humaine, déforme son principe créateur.

Ces religions et la civilisation industrielle sont monomères. Le système religieux arctique est lui polymère, adapté aux humains, englobant des concepts météorologiques, médicaux, économiques, techniques, psychologiques et astronomiques. Dans la civilisation industrielle, ce sont les hommes qui s'adaptent à la religion. Là, l'homme est considéré comme l'esclave de Dieu. L'Église explique les souffrances, les injustices comme des épreuves pour gagner le paradis après la mort.

Le système religieux, la philosophie, le mode de vie des peuples de l'Arctique sont d'abord un humanisme. La religion arctique a permis la liberté de l'individu, et surtout la liberté d'une harmonie avec le cosmos. Contrairement à la civilisation industrielle où la liberté est avant tout la liberté de repousser le monde du « non-moi ». « L'ego » : voilà la philosophie de la civilisation industrielle dont l'essence est de s'approprier, de remodeler le monde et l'environnement, en fonction de ses modes changeantes, limitées dans l'espace et dans le temps.

La philosophie des peuples boréaux – non-violence, non-agressivité –, voilà l'alternative à la civilisation industrielle : au début des années 1920, après que des alphabets eurent été créés pour les peuples du Nord (politique du gouvernement de la Russie Soviétique), cette philosophie fut le levain de la très jeune littérature des peuples du Nord. De nombreux écrivains de l'Arctique sont des écrivains de la première génération. Mais cette esthétique alternative, cette pensée qui imprègnent leurs œuvres sont étrangères au lecteur universel.

L'absence de traditions écrites n'influa en rien sur le niveau de la littérature boréale. Elle éleva ses étages sur les fondations d'un folklore très riche et du chamanisme.

L'écrivain tchouktche Youri Rytkheu traita des problèmes contemporains du Nord et au travers d'eux tenta de comprendre le passé et de prédire le futur. Ses tons de pastel adoucissent son style réaliste. L'auteur est très réceptif aux procédés et aux innovations de la littérature européenne moderne. Disons que si ses romans tels que « *La lanceuse de harpon* », « *La fin du permafrost* », « *Le givre*

(2) MUR : prononcé Mour. L'auteur fait ici, sans doute, un jeu de mots avec son nom – MURan –, MUR, désignant les formes sculpturales et tourmentées, créées par les tempêtes de neige (N.d.T.).

(3) Menerija, Emerjakh : sortes d'hystérie polaire, autrefois très fréquente (N.d.A.).

PHOTO 2. Ivoire de morse gravé à Ouélen, Tchoukotka (août 1990), dans le rituel tchouktche et yuit. Collection Jean Malaurie.

sur le seuil », « *Le rêve dans le brouillard naissant* », étaient des œuvres ethnographiques, informant le lecteur russe et le familiarisant avec la culture, l'histoire et l'actualité de la Tchoukotka, cependant « *Les chiffres magiques* » s'adressent à la spiritualité universelle, par le prisme d'une vision chamanique tchouktche.

Récemment encore, l'actualité avait éveillé l'optimisme en Rytkheu qui fit voyager ses héros du passé dans le futur, en se lançant dans une science – fiction plus clairvoyante que la science ou l'actualité. Avec un humour mélancolique, il dépeint dans son « *Hiver nucléaire* » la survie des peuples de l'Arctique.

Après l'époque brejnevienne de surdi-mutité, vint le temps des confessions et Rytkheu apparut tout autre dans ses articles. Douleur et désespoir... Ses essais « *Slogans et amulettes* », « *Le blanc silence* » effacèrent tout ce qu'il avait écrit dans les années 1970. Devant choisir entre son œuvre et la vérité, courageusement il a choisi celle-ci.

Le rival littéraire de Rytkheu est Sangui, le premier écrivain nivkhe, connu par les romans « *Le mariage des Kevong* », « *La fausse traque* », des nouvelles « *Izgin* », « *Tynraj* ». Non seulement il construit ses intrigues en s'inspirant du folklore mais il invente de nouveaux mythes, de nouvelles légendes dans lesquels bat l'esprit d'un peuple millénaire dont la vie et l'œuvre s'interpénètrent.

L'univers des peuples de l'Arctique est celui du surréalisme où les réalités sont fantastiques et les phantasmes réels. Cet univers frappe le lecteur dans les pages du recueil de mythes de Sangui « *Sur les traces de mes ancêtres* ».

Sur les traces du surréalisme chamanique, je me plongeai dans « *Le poème païen* » du Manse Juvan Sestalov, après avoir mis en fuite un grand-duc bruyant. Quand j'eus feuilleté les pages de ses huit chants, il me sembla par moments que j'avais assisté à une séance chamanique à laquelle il manquait toutefois quelque chose pour connaître l'extase. L'œuvre de Sestalov est à son image, indescriptible et imprévisible.

La prose de Rytkheu, de Sestalov et de Sangui est très politisée au détriment de l'art. Mais lorsqu'ils commencèrent à écrire, sous Brejnev et Khroutchev, le credo des écrivains était soutenu par les censeurs de « la production littéraire ».

À vrai dire, la littérature boréale n'a pu échapper à la politisation qu'à ses débuts, dans les années 1920. Tout a commencé avec le Youkaguir Teki Odulok « *La vie d'Imteurgin l'ancien* », l'Oudègue Dzansi Kimonko « *Là-bas où s'enfuit Sukpaj* », le Koriak Kecak Kekketyn.

Puis vint la dictature stalinienne, mutilant la jeune littérature boréale par la politisation et le nihilisme national. Selon Staline, tous les peuples de l'URSS devaient se fondre en une seule masse homogène, de langue russe, car la multi-nationalité était un obstacle à son pouvoir illimité. Cette politique débuta avec les peuples du Nord, peu nombreux. Sous l'emblème de « l'Internationalisme », on ferma les écoles nationales (ethniques), on cessa de publier les dictionnaires et les manuels scolaires dans les langues des peuples du Nord, on anéantit les souvenirs du passé et les œuvres de l'art chamanique en tant que « vestiges du passé ». À cette époque, de nombreux écrivains boréaux se mirent à écrire en langue russe.

Et pourtant, même durant cette époque de l'unification, certains d'entre eux eurent l'audace de choisir le non-conformisme. Il s'agit en particulier de N. Kurilov et de son remarquable roman « *Khanido et Khakerkha* » traitant de la vie des Youkaguirs, et du Nanni Grigorik Khodzer, auteur de « *La fin de la grande maison* ».

Ce sont précisément cette liberté d'esprit et ce non-conformisme de Kurilov et de Khodzer qui servirent de moteur au deuxième souffle de la littérature du Nord dans les années 1980, à son nouvel essor et à son retour à l'esthétique nationale (ethnique).

Les écrivains khantes Roman Rugin, Eremej Ajpin, l'Evenke Galina Kepetuke, le Koriak Vladimir Kojanto, le Nénètse Vassilik Ledkiv, voilà l'avenir de la littérature boréale.

Leurs œuvres sont imprégnées par les idées de renaissance nationale (ethnique). Ces auteurs comprennent leur place dans la civilisation universelle et l'apport de leurs peuples à l'enrichissement de l'humanité. La complexité de la situation actuelle, la situation tragique des petits peuples du Nord ont forcé ces écrivains à s'occuper du social.

La littérature yakoute relève en partie de la littérature boréale, tout en étant à part.

PHOTO 3. Ivoire de morse gravé. Collection Jean Malaurie. Ouélen août 1990. « De noires entailles sur la blancheur de l'os. » (A. Muran). Le pouvoir soviétique s'installe en Tchoukotka.

Les Yakoutes sont un peuple turc, descendants des Kurykane nomades des steppes, venus au VIIIe siècle de notre ère sur le territoire de l'actuelle Yakoutie, afin d'échapper aux tribus mongoles voisines. L'ethnos yakoute (dont l'ethnonyme est « Urand ha urankarj-sakha ») a presque 2 000 ans. L'ethnogenèse des Yakoutes se déroula dans les steppes de la Cis-Baïkalie et du bassin de l'Angara, lorsque se forma en ces lieux « un creuset » ethnogénétique où se mêlèrent des Turcs-Kurykane et des Turcs-Pétchénègue (ou encore Turcs-Kangly (4), les « Padzynak » des chroniques byzantines), et des Mongols-Tumate (dans le chamanisme yakoute, Gengis Kahn est le dieu de la guerre). Plus tard, déjà installés sur le territoire de l'actuelle Yakoutie, les Yakoute-Sakha assimilèrent une partie des Evenk (peuple toungoussomandchou). Il est significatif qu'ils firent de même avec la plupart des Russes qui vinrent en Yakoutie aux XVII-XVIIIe, appelés en langue yakoute des « Bahanyy ».

Cependant, l'origine des Yakoutes n'est pas entièrement élucidée. Ainsi, les biochimistes ont découvert que leur formule sanguine est identique à celle des Aryens de l'Inde septentrionale. Dans la mythologie Yakoute, le dieu suprême est le soleil « jurjung-AAR-tojon (5) », AAR étant intraduisible en langue yakoute. L'oiseau sacré des Hindous est le Garuda, celui des Yakoutes le Kharudaj. Iraniens et Yakoutes divinisent un cheval blanc et vénèrent le feu.

Le calendrier yakoute et les concepts sur le temps sont identiques à ceux des Incas... Et voilà qu'une influence chinoise s'explique aisément par la proximité géographique de la Chine...

Les biochimistes, étudiant la structure et la composition chimique des cheveux des Huns exhumés et des Yakoutes contemporains, en ont conclu à leur identité... Quant aux psychologues, ils ont constaté que chez les Yakoutes, les hémisphères cérébraux étaient pareillement développés, leur permettant une pensée à la fois logique et symbolique.

Il faut distinguer, dans la littérature yakoute, l'orale de l'écrite. La littérature orale est née dans les steppes où nomadisaient les Kurykane-Yakoutes. Ils avaient connu autrefois l'écriture runique. À la suite de guerres incessantes, de conditions de vie extrêmes, ils l'oublièrent, exactement comme les Mayas. Mais les runes, aujourd'hui encore, sont là, en Cis-Baïkalie, en inscriptions tombales au-dessus des inhumations kurykanes, attestant le niveau élevé de l'ancienne culture yakoute. Les Yakoutes qui avaient ensuite oublié, perdu l'écriture, avaient conservé dans leur langue un très vieux mot « suruk bicik = livre ».

Après avoir perdu son écriture, la culture yakoute engendra un genre unique d'art oral : la poésie improvisée Olonkho (6). Ses interprètes, les Olonkhosute étaient à la fois des poètes, des chanteurs de gorge du Tojuk, des gardiens de la sagesse populaire et du passé. Rentrant chez eux le soir, après un dur labeur, les Yakoutes écoutaient le chant des Olonkhosute, doués d'une extraordinaire mémoire. Il en fallait, à en juger les versions écrites des épopées « *Njurgun Bootur l'impétueux* », « *Le puissant Dzagaryma* », « *Kudangya le Grand* » qui remplissent d'épais volumes. L'action de ces récits se déroule dans le Monde Inférieur, peuplé de mauvais esprits les Abaasy ; dans le Monde central/moyen, occupé par les chamans et les humains, et dans le Monde supérieur, domaine des divinités bienveillantes, les Ajyy qui ont construit cet univers à trois étages.

L'Olonkho et le chamanisme furent les sources d'inspiration de l'art yakoute contemporain. Les thèmes, l'esthétique, la philosophie, les intrigues de l'Olonkho pénétrèrent la peinture, l'art appliqué, la toreutique, donnèrent un second souffle au théâtre et à la musique. Le Tojuk, ce chant de gorge national, fait partie de l'opéra yakoute moderne.

La création d'un alphabet yakoute permit l'émergence d'une littérature écrite dont la première œuvre date du milieu du XIXe siècle : « *Les souvenirs d'Uvarovskij* », texte dactylographié de Betlingkij, un turcologue ayant appris la langue yakoute.

(4) Les Turcs-Kangly comme les Kurykane étaient des peuples nomades (N.d.A.).

(5) Tojon : mot yakoute, chef, prince (N.d.T.).

(6) Olonkho : grande épopée yakoute, mythologique et historique (N.d.A.).

Des Yakoutes ingénieux ont créé des alphabets originaux : le poète A. Kulakovskij, en caractères cyrilliques, et le turcologue Semen Novgorodov en caractères latins (ce dernier devait être dans les années 1920 l'alphabet officiel).

Les premiers textes écrits furent des poésies, les plus proches du genre Olonkho et de la littérature universelle.

L'extase chamanique fut sublimée dans la poésie du génial A. Kulakovskij-Eksekuljakh « *Le songe du chaman* », l'une des premières œuvres de la littérature yakoute, l'un des premiers transferts de l'énergie cosmique sur le papier.

La littérature yakoute écrite connut, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, une époque troublée, avec des conflits sociaux et nationaux qui entraînèrent chaos et massacres. Le présent, voilà le futur. Mais comme la culture, c'est un héritage, une évolution, un lien, elle est inconcevable en dehors du temps. Alors, dans leurs efforts pour comprendre le présent, les écrivains yakoutes se retournèrent vers le passé.

À cette époque-là, le penseur dramaturge et militant politique que fut V. Nikiforov se servit du légendaire brigand Mancaara pour transmettre ses émotions et pensées. C'est après la Révolution d'Octobre que le poète Platon Ojunskij composa la remarquable épopée-olonkho « *Njurgun Bootur l'Impétueux* ». Au début du XXe siècle, le poète et dramaturge Anempodist Sofronov, créa le théâtre yakoute. Il fut le contemporain d'un autre dramaturge talentueux, Neustroev, rêvant d'une renaissance nationale. Le théâtre était à cette époque le genre littéraire le plus démocratique, car l'immense majorité des Yakoutes était analphabète.

L'époque de l'instruction, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, fut particulièrement riche en talents. Le dernier grand poète de ce temps fut Altan Saryn, pan-turquiste enflammé. Il fut la preuve vivante que la littérature yakoute s'était hissée de l'esprit national chamanique et de l'esprit Olonkho à la conscience d'être une partie de la culture et de l'histoire turques. Deux décennies suffirent à cette prise de conscience.

La poésie d'Altan Saryn évoque le dadaïsme français tout en étant profondément enracinée dans le discours turc avec ses jeux de mots merveilleusement ouvragés, ses néologismes créés sur des radicaux de l'ancien turc. Et pourtant ce ne fut guère que la réaction d'un système immunitaire contre l'invasion de vocables étrangers. Altan Saryn fut le dernier poète yakoute dont l'œuvre prit forme sous le soleil (sur lequel, par ailleurs, apparaissaient déjà des taches...).

Bientôt se produisit l'éclipse solaire. Répression et unification devinrent les symboles du gouvernement stalinien. Les censeurs chargés de surveiller « le verger » littéraire ne reconnurent plus qu'une seule école, celle du « Réalisme socialiste » dont l'esthétique fut martelée dans la tête des écrivains, proches et amis des leaders du parti communiste. Durant les années 1920, au cours desquelles la culture fut relativement pluraliste, dans la polyphonie des écoles littéraires, la voix dirigeante du réalisme socialiste ne s'entendit guère. Mais avec la dictature stalinienne qui supprima toute velléité de libre pensée, le réalisme socialiste devint la littérature de l'idéologie officielle, y compris de la littérature yakoute. Et les écrivains qui ne s'y soumirent point disparurent dans les camps du Goulag. Ce sort frappa Altan Saryn et V. Nikiforov.

L'agression du réalisme socialiste sur la littérature des peuples boréaux, dont la littérature yakoute, provoqua dénationalisation et européocentrisme. Les œuvres des écrivains yakoutes, durant les années 1930 à 1970, furent celles d'Européens considérant le peuple yakoute à part, de haut.

À une échelle globale, le réalisme aussi s'épuisa. La fin du XIXe siècle fut l'époque où les valeurs et le profil de la civilisation industrielle avaient définitivement pris forme. Ce fut le lieu d'affrontement entre l'esthétique de la renaissance européenne et la technique qui provoqua un choc culturel. Les poètes européens fuyèrent les fantasmes industriels en se réfugiant dans ce qui n'avait encore pas de nom et qui, plus tard, fut qualifié de symbolisme, d'impressionnisme et autres « ismes ».

Au début des années 1920 l'adaptation à la technique engendra le réalisme. Les fours Martin, l'électricité, la radio, le télégraphe furent intégrés par la culture. L'industrialisation ayant commencé en Russie soviétique, le réalisme devint le réalisme socialiste.

En cette fin du XXe siècle, l'humanité a pris acte de l'arme nucléaire, de la génétique, des civilisations extraterrestres, des ovnis, de la théorie de la relativité d'Einstein, de la transmigration des âmes. Le moment est venu où le réalisme n'est plus capable d'interpréter l'actualité en littérature. Le réalisme en tant qu'esthétique est démodé !

Parallèlement, voici qu'a commencé en URSS la Perestroïka, la renaissance nationale des peuples boréaux.

Ce sont des écrivains conformistes qui, en Yakoutie, ont créé une littérature insignifiante. Peu se risquèrent à l'hétérodoxie. Les écrivains talentueux se tapirent dans des niches de leurs inventions, maîtrisant allégories et allusions. Zabolockij-Ciskhan se réfugia dans le monde de ses « Mappy ». Les poètes Semen Danilov, Ivan Gogolev, Moïse Efimov créèrent une poésie lyrique et historique. Le dernier à suivre cette tradition fut le prosateur yakoute Nikolaï Luginov. Après des débuts d'un réalisme orthodoxe, il préféra, à l'issue d'un cheminement compliqué, recourir à l'allégorie pour dire la vérité sur les problèmes actuels, nationaux du peuple yakoute. Et l'incroyable survint : connaissant parfaitement la langue d'Esope, il se hissa dans les hauteurs philosophiques, analysant les grands problèmes de l'humanité du fond de sa conscience yakoute. L'existentialisme yakoute naquit avec ses œuvres « *Les ballades du corbeau noir* », « *Taas Tumus* », « *Kustuk* ». Les routes européennes d'Albert Camus et les routes asiatiques de Nikolaï Luginov se croisèrent.

Intersection des cultures nationales et non unification. Aujourd'hui, les écrivains yakoutes l'ont compris, redécouvrant leur « moi », réapprenant à être des Yakoutes.

L'unitarisme, l'unification culturelle sont impossibles puisque l'esthétique est toujours nationale, générée par la mentalité ethnique, le paysage, le climat, les particularités historiques. L'esthétique seule crée la culture. S'il n'y avait point d'esthétique nationale mais une unique esthétique universelle, il n'y aurait point de cultures nationales mais une seule culture planétaire. Or, il n'y a point de culture planétaire abstraite. La culture mondiale est une symphonie de toutes les cultures. C'est leur enrichissement mutuel qui assure le développement d'une civilisation humaine.

Après en avoir pris conscience, la littérature yakoute s'est regardée dans le miroir et a vu qu'elle était mise à l'écart. Ce fut le retour à la philosophie nationale du Kut-

Sjur. Ce mouvement littéraire yakoute peut être qualifié de surréalisme (7), du mot yakoute Sjur = âme.

La fin du siècle, comme son début, est marquée dans la littérature yakoute par une explosion d'activité. L'organisme de la culture yakoute après les opérations chirurgicales de Staline a retrouvé des réserves secrètes de régénération.

Peut-être à cause de l'extraordinaire spiritualité du peuple yakoute.

Ainsi, dès la fin du XIXe siècle, par le nombre de ceux qui savaient lire et écrire (les Yakoutes n'avaient pas encore d'écriture nationale), la population de la Yakoutie occupait l'une des premières places dans l'empire russe.

La psychologie des peuples boréaux est très sensitive, engendrée par le mode de vie alternative de la civilisation arctique. L'harmonie avec le cosmos a appris, au cours des millénaires, aux peuples boréaux, à réagir aux moindres changements environnementaux. L'énergie cosmique, emplissant les âmes, s'est sublimée dans l'art, l'extase chamanique, le menerija, l'emerjakh.

Ce sentiment du cosmos est essentiel dans la psychologie des peuples de l'Arctique. Ils regardent le ciel. Les citoyens de la civilisation industrielle regardent la terre afin de ne pas marcher sur des ordures ou ne pas tomber dans la bouche d'égout.

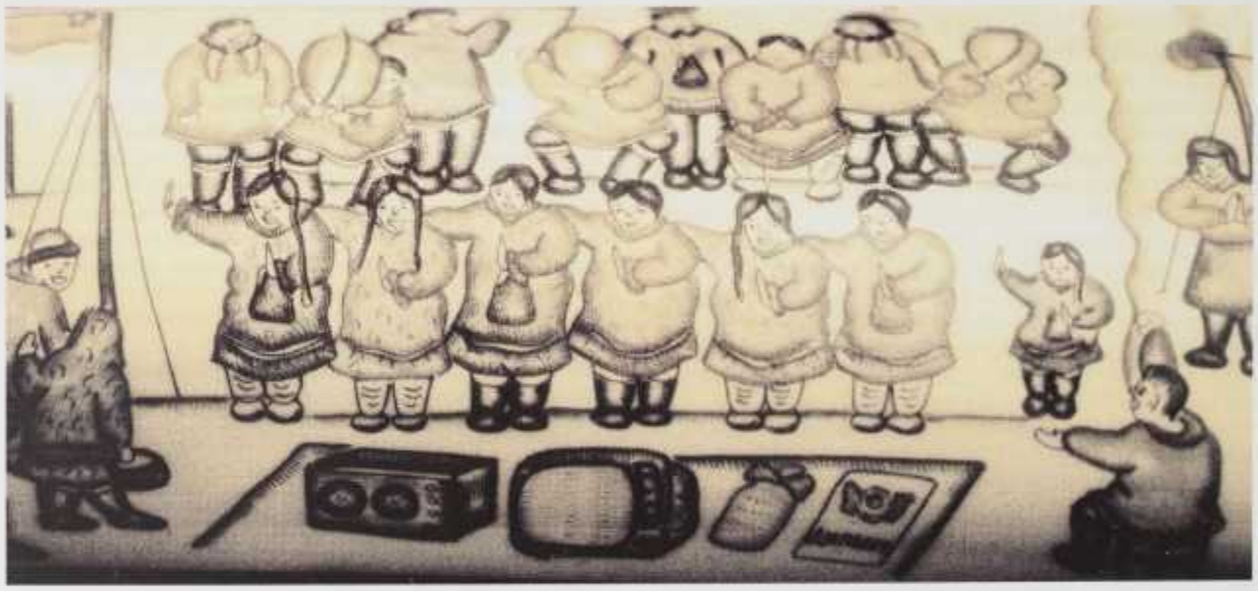
(7) Jeu de mots entre le mot yakoute « sjur = âme » et le mot russe « sjurrealizm = surréalisme » (N.d.T.).

Les cliniques psychiatriques sont d'originales enclaves dans la civilisation industrielle. Ce sont des îlots de vie alternative, de reconstructions statiques de l'univers au milieu du chaos de la société dynamique. Les hommes ne peuvent se rapprocher de l'harmonie cosmique que dans ces recoins de la civilisation industrielle. Ce n'est pas étonnant si les dessins des malades mentaux sont proches de l'esthétique arctique. De noires entailles sur la surface blanche d'un os...

Pour les nombreux exclus de la civilisation industrielle, ces niches permettant une philosophie autre sont indispensables.

De nombreux septentrionaux, partis vivre dans la civilisation industrielle, commencent à souffrir de troubles psychiques, deviennent des alcooliques. C'est tout simplement qu'inconsciemment, ils essayent de retrouver une philosophie alternative de l'existence, de retrouver un simulacre de l'harmonie de la civilisation arctique dans les murs des cliniques psychiatriques. De retrouver son « ego », y compris par des moyens aussi bizarres.

Cette voie est suivie aussi par de nombreux citoyens de la civilisation industrielle qui ne reconnaissent pas ses idéaux. Je crois en la transmigration des âmes. Franz Kafka ne se contenta pas de manifester un immense intérêt envers les Tchouktches, comme en témoignent ses notes dans ses carnets. C'est que lui-même fut un Européen dans lequel s'était implantée l'âme d'un Esquimau, effrayée du fracas de la civilisation industrielle et la fuyant, en quête d'harmonie avec l'univers. ■



Ivoire de morse gravé à Ouélen, Tchoukotka (août 1990), dans le rituel tchouktche et yuit. Photo Jean Malaurie.

A DIACHRONIC STUDY OF THE YUPIK ESKIMO INVITING-IN

by Thomas F. JOHNSTON

Ethnomusicologue, University of Alaska, Fairbanks

ABSTRACT. Historical reports of ancient Yupik inviting-in are examined for similarities to the present-day *elriq* festive exchange between two adjacent villages. Contemporary Yupik dance teams are social networks furthering community social cohesiveness and solidarity. Cultural continuity in the face of rapid social change.

Key-words : Ancient yupik inviting-in • Festive exchange Elriq between two adjacent villages • Dance and songs re-enforce.

RÉSUMÉ. ***Tradition yupik : échange et invitation mutuelle entre deux villages voisins.*** *On note des similarités avec l'actuelle fête Elriq. Les groupes de danse yupik contemporains renforcent la cohésion sociale et la solidarité face à la crise sociale.*

Mots-clés : *Yupik inviting-in • Échange festif, solidarité, cohésion sociale • Chant, danse.*

In 1802, at a great seasonal feast on Kodiak Island, G.I. Davidov witnessed masked Yupik dancing to the accompaniment of drums, in which demon spirits were represented, which severely intimidated the women present (1816: 185-187). It is noteworthy that Lantis reports mock intimidation of women during later dance ceremonies on Nunivak Island, particulary at the climax of the Bladder Festival (1947: 30). In the 1840's, Zagoskin witnessed the Feast for the Dead (known as the *elriq*) on Norton Sound, describing how the shaman composed songs for the occasion, and how dancers performed mimetic dances depicting the adventures of forefathers (Lantis 1947: 24).

In 1881 Edward Nelson witnessed an *elriq* at Razbinsky on the Lower Yukon, reporting

> *"six drummers in a row on each side, enclosing a square for dancing. Spectators were massed behind drummers and singers. Guests from far away and those who expected to take part in the dances represented gifts the first evening... feast-givers singly or by two gave pantomimic dances representing various occupations of daily life... the namesakes of the dead appeared and were given by the hosts frozen fish"* (1889: 368).

This description fits the present-day Yupik inter-village inviting-in, and provides evidence of the persistence and stability of traditional dance.

The most well-know Yupik dance event throughout the nineteenth century period was the *nakaciuryarag* Bladder Festival held in December and observed by Nelson, who was stationed at St. Michael. Unlike the Feast for the Dead, which was an independent and self-contained ceremonial complex, the Bladder Festival was one of a series of animal souls festivals, which included the Doll Festival, the Whale Feast, and the Messenger Feast, which later became the present-day inviting-in.

Nelson reports the Bladder Festival thus.

> *"Each hunter brought out the inflated bladders of all the seals, walruses, whakes, and polar bears that he had killed during the year, painted them, and hung them up in the kashim"* (1899: 379).

The bladders were ceremonially *"danced to"* in order to entertain and placate their spirits, resulting in their return to be caught again the following hunting season.

Lantis considers that the hunting ritual complex is characterized by the following features: (i) use of mechanical contrivances which move, (ii) ceremonial paddles, (iii) mimetic dance portraying hunting adventures, (iv) honoring the animal spirits, and (v) exchange of goods (1947: 52). Whereas the Great Feast for the Dead functionned to (i) raise the prestige of families, (ii) redistribute wealth, and (iii) maintain relations with the spirit world, the hunting festival complex was thought to ensure survival through sea mammal huntin success – its main purpose was to propritiate and placate the capricious whaling spirits, seal spirits, and other *anerneq* who determined the sparcity or abundance of the sea mammal harvest during the forthcoming hunting season.

Rasmussen (1932) and Curtis (1930) also provide accounts of the Bladder Festival, reporting how the shaman performed sleigh-of-hand exhibitions to impress the assembled hunters, composed special songs and dances, made special masks, and carved effigies. The shaman's helpers put into effect his visions, designing intriguing and entertaining "stage sets" for each prominent rite. New *ateguk* dance parkas were sewn and worn for the special dances. Patrilineally inherited designs were painted on the dancers' faces, and the old men had shavings stuffed into the holes of their ears and nose. This latter is significant in light of the fact that Alaskan Eskimo burials dating a millenium back reveral plugging of the body's orifices.

The vast archeological record of ancient Eskimo cultures has from time to time indicated connections and relationships to life as it once existed on the Siberian mainland, but there has been sparse evidence of Eskimo-Asiatic links in the Eskimo arts. Such links have only recently begun to surface. Siberian Eskimo art in the form of ceremonial dance masks probably borrowed elements from ancient

northwest Chinese culture, for there is a similarity to composite demon masks found in northern China. The Soviet anthropologist Zhukovskaia has suggested that certain reincarnation beliefs, divine election to musico-religious professions, and certain beliefs in supernatural impregnation diffused eastward from central East Asia (1973: 30).

In contemporary Southwest Alaska, Chanar has reported ceremonial transvestitism in dance (1979). Musico-religious transvestitism in Siberian Eskimo ceremonials is similar to that found also among the Col'ds, Yugagirs, Yakuk, Chukchi, Buryats, Shorts, Teleuts, and Khorezm Uzbeks, where it is sometimes explained by the fact that this was demanded by the heavenly spouse of the shaman-drummer.

V.N. Toporov has drawn attention to the fact that symbolic vocabulary found on ancient Siberian Eskimp frame-drums is found also within Buddhist iconography (1965: 225-6)/ in the nineteenth century, Eskimo shaman-drummers were sometimes ritually initiated by perceiving a vision of their own skeleton (Rasmussen 1929: 114). Certain ancient Yupik Eskimo *cauyaq* of a skeleton, and certain Yupik Eskimo *agayu* ceremonial dance masks bear small carved wooden appendages around the perimeter, depicting skeletons. Each different mask was imbued with a different power and aided the shaman in his invocation. Initiation by perception of one's skeleton occurs in the episode of King Bhumiraji's initiation into Buddihism, described in the medieval Tamil poem "*Manimehalei*" (A.M. Piatigorskii 1963: 7).

The tricks and sleigh-of-hand practised by the Yupik shaman-drummers observed by Edward Nelson and others in Southwest Alaska during the nineteenth century, possess a parallel in Buddhist and Hindu rope-climbing illusions, and other demonstrations of supernatural ability. Certainly in past centuries dance must have been no exception to the general diffusion eastward across the Bering Strait, consideration of which reveals that numerous Alaskan Eskimo side-bladed arrows and lances are directly comparable to those of the Siberian Neolithic. Certain Alaskan Eskimo chipped stone implements are similar to those found around Lake Baikal in Siberia.

To return to our description of the Bladder Festival as witnessed by Rasmussen and by Curtis, the fact that the old men dancers had their ears and noses plugged may be related to a general fear of the *iinraq* evil spirits. Informant Thora Katchatag, whom the writer tape-recorded in 1974, stated that aged hunters were closer to the spirit world than other community members, and are concerned that capricious spirits who enter into close proximity with humans during musico-religious rites do not enter the body and cause harm. Informant Joe Friday of Chevak states that among the Yupik it is customary, after flight of the spirit following death, for the bereaved to close the windows of the house in order to prevent the spirit's return to haunt and cause trouble. Aged hunters are also closer to the grave, and in more ways than one engage in subtle preparation for their long journey to the spirit world. A basic preparation against *aangaayuk* wandering spirits of the dead, and against *iinraq* evil spirits is to block access to the interior of the body. This is certainly the case at Point Hope, where ivory nose-plugs and mouth-covers discovered in burials are suggestive of the ancient Chinese custom of closing body openings with jade (Larsen and Rainey 1948: 120, 158).

Yupik dance used to possess as one of its prime functions the powerful projectional role of transporting the *angalkuq* shaman and his helpers to another time and place. As a sensory-motor sign, Yupik dance may indicate the spirit's presence or the shaman's legitimacy; as a signal, it may be a marker for propitiatory action; as a metonym, Yupik dance may present a brief sequence from life or from supernatural existence; and as a metaphor, it may refer to human self-extension or projection.

Masquerade dances are part of Yupik intellectual intercourse with the spirit world, and animal mask dances remind participants that they are an intrinsic part of the vast interdependent arctic habitat, and that they lie or die by and with the sea mammal. Dance depicts and reflects the unique Yupik conception of their world. For the Yupik, communal dance is a logical model facilitating the ordering of experience, accounting for chaos, and expressing isomorphic properties between opposing entities, such as that in the critical arctic dichotomy between land and ocean, a duality which governs much Eskimo thought. Dance and Yupik religious beliefs merge into a configuration that encompasses cognition, emotions, and social behavior. As is evident from the early observations of Hawkes, the preparation organization of a Yupik dance festival was a momentous and consuming event for the entire community, approached with intense earnestness and trepidation (Hawkes 1913: 2). Nelson likewise reports the depth of significance a musico-religious dance event held for the hunting community as a whole (1899: 358-359).

The 1912 event witnessed by and reported in detail by Hawkes was a *kevgiaq* inviting-in at St. Michael, a center of ceremonial development in the Lower Yukon and Norton Sound region. The Unalit Eskimo were entertaining the Malemiut from the village of Unalakleet, which village is now the dividing line between Yupik-speaking and Inupiaq-speaking Eskimos. It was held in January after the local Asking Festival (a men and women's trading fair) and after the Bladder Festival. Whereas the latter placated the souls of animals already slain, the inviting-in appeals to the particular spirits represented by the newly-made ceremonial dance masks, in order to ensure future successful hunting. Prior to the event, both villages spent weeks composing, learning, and rehearsing new dances, and the *aqumgavik* ceremonial house was decorated with furs and skins. The dancers made and waved smakk hoop-life feathered dance fans, which are still common in Yupik mimetic dance. They are known as *taruyammarun* ("like a face") and *tegumiaq apallirtuutet* ("hold while dancing").

In Yupik community dancing today the men manipulate small wooden hoops bearing white owl or egret feathers, while the women dancers wave discs of sealskin or woven grass, bearing tufs of hair from the caribou mane. *Nasqurrutet* fur dance headdresses are worn by women. None of these are used by the Inupiaq Eskimo of Northern Alaska.

On the first day of the event witnessed by Hawkes, each visiting daner threw down a gift for the host. The dance performances took the form of a contest between villages, emphasizing humor and engaging in a strenuous endeavor to make the opposing team laugh. In the dances, the men mimed the behavior and actions of the walrus, fox, ptarmigan, and raven. The shaman worked himself into a trance and communicated with the spirits from under the fireplace. Emerging, he reported that they had offered their protection for a further season, whereupon offerings of food and drink were made to the spirits through cracks inthe floor (Hawkes 1913).

This description fits Lantis' description of the Nunivak Messenger Feast (1946), with the exception that the Nuni-

vak dancers also employed an astonishing range of mechanical contrivances such as a six-foot long wooden seal popping out of its hole, a large flying bird, and other devices. The two descriptions of the humorous and competitive nature of the dancing, and the miming of animal behavior, match present-day Yupik dance behavior at the *kevgiaq* inter-village inviting-in.

From heur observations in the 1940's on Nunivak Island, Lantis provides a useful description of Yupik dance style during the period:

> "*The women did not move their feet; they either stood or sat quietly, moving their arms or the whole upper body in curving gestures. The use of finger masks and feather wands added to the pleasing effect. That these dances were rehearsed and memorized is certain, since several women would perform them in perfect unison... some dancers portrayed the stalking of an animal, berrypicking, or other human activity. Others mimicked the dances of the opposite sex or any aspect of human behavior which seemed ludicrous, and still others imitated animal behavior. Both the contortion dances and the narrative dances were intentionally comic and highly appreciated*" (Lantis 1947: 101).

The above closely matches present-day Yupik dance style, and suggests that, while Yupik animistic beliefs have waned and the propitiatory function of Yupik dance has thereby lost much of its *raison d'être*, dance form and content have remained relatively unchanged for over a century. As Alan Merriam noted in his "*The Anthropology of Music*" dance and music often fil a conservative role in non-Western societies, and are a force for maintaing social cohesion (1964).

Following the discovery and exploitation of Alaska's vast oil and mineral wealth during the 1970's, it was precisely during this period of greatest economic and cultural upheaval that the Yupik dance renaissance occured, rallying young and old to traditional lifestyles and a search for roots and cultural identity. They found it in part in the dances and songs of the forefathers, for therein was preserved much lore concerning past achievements, past disasters, past migrations, and the emotional legacy of oneness with the land.

THE ROLE OF MUSIC IN SPIRIT-COMMUNICATION

In the period prior to the advent of the re-supply freighter and state-operated medical services, there was a compelling justification for the shaman and his dancer-helpers, for he was the main mediation between the needs of men and the condescending spirits who, if they were so disposed, could provide those needs. Without warning, unusual climatic conditions could disrupt the supply of game. Regional internecine warfare and blood feuds could reduce the roster of capable hunters. Accidents at sea could result in the loss of experienced whaling crews.

Robert Kraus, in his "*A psychoanalytical interpretation of shamanism*", observes that "*in these (arctic) people, a high level of anxiety related to the basic problems of survival. The shamanistic seacne can be seen as an institutionalized expression and mode of resolution of these deep-seated needs and fears*" (1972: 27).

The shaman's most essential piece of equipment was his framedrum, with which he visibly and audibly organized his aides and sometimes the entire community in purposeful, focussed sound and motion. It is noteworthy that, around the world, a similar shape of drum – flat, round, lightweight, with attached handle – is utilized by shaman-healers. It is found in Siberia, Guatemala, Northern Ireland, and elsewhere. The present writer found it in use among the medicine-men of the Shangana-Tsonga of Mozambique, with whom he resided for the two years 1968-70 (Johnston 1972: 117). It's utilization is perhaps explained by a solar significance, or perhaps merely because it is convenient to transport. Many other forms of drum are very heavy.

Yupik dance is still accompained by the membrane-covered *cauyaq* frame-drum, made from driftwood and the lining of the whale's stomach or lung, and carries a special significance. Community drums are made with loving care and stored in a protective place. In the St. Michael area, the winter season is known as *cauy'vik*, from the name for drum.

Yupik drums are beaten in unison by a team of drummers who are also the singers and composers of the dance songs. Within the crowded community hall at an inviting-in, the dancing and the drumming stimulate great excitement, and bring to bear certain mental and physical responses on the part of participants. These responses, together with the attitudes and motivations of dancers, drummers, and singers, constitute an essential factor in the psychological inducement of a heightened state of perception during ceremonies. In her "*Dance as a Rite of Transition*", dance ethnologist Joann Kealiinohomoku endeavors to explain the reponses scientifically, using new laboratory findings in respect to the chemical stimulation of emotional response (1981: 131-152). Roederer, likewise, in his landmark study "*The Physics and Psychophysics of Music*", explains how

> "*The propagation through cerebral tissue of a cyclically changing flux of neural signals triggered by rhytmic sound patterns may somehow enter in resonance with the natural clocks of the brain that control body functions and behavioral response. These clocks probably work on the basis of neural activity travelling in closed-loop circuits or engrams, that have natural periods of cyclical response*" (1975: 165).

Eskimo dancers, like most other dancers, tend to receive an emotional high during intensive and meaningful dance events:

> "*I was filled with a thrill and a strange desire that was entering me, or it might have been the spirit of the thing. I couldn't keep still now, my interest was so high. I found my arms in movement, and my feet stomping to the tune of the drums. I couldn't stand it now, so I dashed in front of the other singers, all full from inside out of the spirit of dancing. The music haunted me greatly*" (Eskimo interviewee, in Hughes 1974: 119).

The inviting-in is usually a marathon event extending over several days, and produces a level of bodily and psychological stress. It follows that stress has biochemical consequences (Chapple 1970: 316). Psychobiologist Richard Thompson has shown that the brain produces a chemical response to stress in the form of the pain-countering chemical beta-endorphin (a form of opium) naturally produced in the pituitary gland, and which is now being tested as a treatment for shizophrenia (Joann Kealiinohomoku

1981: 136). Behavior as an agent for emotions is shematicized by Kealiinohomoku as follows.

STIMULI → PERCEPTION → BEHAVIOR →
SHIFT TO RIGHT → BRAIN EMOTIONS

Physical exhaustion in the marathon Yupik dance events probably results in increased perspiration and cerebral circulation, increased adrenalin flow, decreased blood glucose, and possibly hyperventilation. Additionally, experiments with the effects on the brain of prolonged rhythmic sonic driving indicate that there may be measurable blocking of the alpha waves, the basic brain waves which exhibit a normal range of 8.5 to 13.5 c.p.s. (Nether 1962: 153; Needham 1968: 391-398). These basic brain waves represent a synchrony in the firing of neurons in the cerebral cortex (Kawin-Toomin 1970), and any significant change in their pattern manifests itself on the electroencephalogram as the appearance of bursts of slow waves (Prince 1968: 129). Chapple surmises that the dancing body "generates emotion as a consequence of disturbances to its physiological state" (1970: 70), and Kealiinohomoku believes that further investigation will show that dance is super-ordinary phenomenal behavior with super-ordinary results that have a cultural and biological interface together with the mental and physical response which it triggers (1981: 132).

Dance behavior is thus a mechanism for transforming ideas to emotions. It is noteworthy that Rasmussen reports "*the word inspiration as we understand it does not exist for the Eskimo. When he wishes to express anything corresponding to out concept of the term, he uses the phrase: to feel emotion*" (1930: 71). The Yupik dance motion in which the dancer slowly drops his head until the chin rests on the head, and the arms curve up and around until they encompass and cup the top of the skull, derives from the culture-specific expression of grief among the Eskimo, in which the grieving person withdraws his face and arms deeply into the fur parka, so that his face becomes hidden and his arms encircle the trunk.

Music and dance enhance the potential to replay the nostalgic past. "emotionality in music, writes Roederer,

> "*may be the result of the process of integral comparison of the incoming messages with previous musical experiences and the retrieval of information on the circumstances under which they had been experience*" (1975: 165).

Yupik dancing and drumming are part of a central cultural means for expressing, interpreting, and visibly communicating traditional beliefs, values, and workdview, within a heightened emotional ambience and framework.

Perhaps the most critical element in the assembled dancers' perception of the ceremonial event and the dance's intende transportation of the participants into another world and a different reality, is the set of learned expectations which Yupik chikdrearing induces. Yupik folklore, which is an enculturative mechanism, is replete with accounts of the shaman's magical ride to the moon on his drum, in order to communicate with the spirits. A well-known Yupik dance at Pilot Station on the Lower Yukon specifically depicts this act (Johnston 1982: 3). In Yupik traditional belief, the shaman's *tuunraq* helping spirits rally to his aid during trance and during the shaman's invocations (*qaniqun*). Sometimes the shaman chewed on a plant mixture called *anuqetuliaraq*, which possesses slight hallucinogenic properties. Eskimo shamanistic behavior is outlined in Daniel Merkur's study "*Becoming Half Hidden: Shamanism and Initiation among the Inuit*" (1985). Alaskan Eskimo shamanism was a core cultural institution on which rested mediation with the supernatural and hence the wellbeing of community members. Vestiges remain in the form of dance masks bearing *qamuraq* spiritual markings, the wearing of mittens as a sign of respects for the spirits, and some adherence to ancient calendars of seasonal spirit-placatory rites.

The *aqumgavik* ceremonial house was the focus of all religious activity. As Wendell Oswalt points out, it was the largest structure in the village. Men spent most of their lives there, fulfilling social and religious obligations. An individual's seating there changed as his status increased. An orphan, for instance, simply hid under the bench. Young men occupied the side benches. Aged hunters had seats near the tunnel entrance, finally even dying there (1963: 53).

Many legends and myths center around the *aqumgavik*. Eskimo storyteller William Oquilluk, in his account of the legends surrounding the origins of the famous Eagle-Wolf Dance of the Messenger Feast, tells how Toolik heard spirit voices, and a giant eagle fell and brought instructions for the Messenger Feast rituals (Oquilluk 1973: 149). In one Yupik myth collected by Lantis, a woman at a Bladder Festival flew out of the ceremonial house during singing, and travelled across the sky toward the sun (1946: 290). This illuminates the Yupik concept of ceremony, dance, and music as a rite of transformation and passage.

In another Yupik myth concerning a powerful *angalkuq* shaman, he died five times in five different ways, and returned to life again each time, being finally reborn as a child. Some Yupik shamans in the nineteenth century were women shamans, who wielded a smaller version of the traditional frame-drum, and performed rites known as *aqpara* (Jacobsen 1984). The community role of shaman was the pillar on which stood Yupik intellectual conceptualization of their cosmology, and it is little wonder that Mr. John Kilbuck turned his attention to eradication of the role. Kilbuck was the Moravian missionary who wrote the report on forcible suppression of the masked dances, which we cited earlier (Kilbuck 1889: 23).

During the period of preparation prior to the presentation of a Yupik festival together with its component dances, the shaman perceived visions in which his agent spirits provided their instructions on how the new ceremonial *agayu* dance mask were to be designed. Such a mask usually contained or depicted a specialized spirit appropriate to the task in hand. The animal world was represented by a pantheon of half-human, half-animal beings. However, the spirit in an animal being feted, but the vital force symbolizing a chain or contunuum of all the spirits of that genus which had ever lived, were living, or were to live. When a human face or a part of it, such as an eye or a mouth, was placed on a seal-spirit mask, it did not represent human interaction with an individual seal, but an abstraction of interaction with the entire genus of seal spirits.

On the Kuskokwim, Yupik dance mask sometimes possessed doors covering the face, and during dance a helping spirit would demonstrate his patronage of the shaman by causing the doors to clap open, revealing the face inside (Himmelheber 1953: 58). The Sheldin Jackson Museum in Sitka has a Yupik mask from Andreafsky. It has a perimetral hoop bearing small carved figures who are the shaman's spirit-helpers; the centerpiece has round holes in it

representing the holes in the sky through which the shaman looks to find the spirits and converse with them.

Yupik shamanistic masks often embody duality in the form of two depicted beings. The mask represents the fusion of two spirits – the shaman's own spirit and the spirit of one of the shaman's own tutelaries, often a walrus. Both travelled to the other world with the shaman as one form during dance.

Mythological Yupik beings were sometimes fashioned into abstract forms worn as dance masks. These included *arularaq*, the three-toed monster with six fingers on each hand, and *amikuk*, the legendary figure like an otter without fur, which when shot multiplies into eight. Some dance masks represented *muruayuli*, the legendary creature which leaves oversize tracks in soft snow; others depicted *miluquyuli*, a half-man half-animal who throws boulders. Many of these legendary figures were considered dangerous; collectively they were known as *tungat* (Ray 1967: 16). Only shamans perceived them. On Nunivak Island, dwarfs with pointed heads and round protruding mouths served as shamans assistants (Lantis 1946: 198). They aided good shamans in combatting bad shamans.

During the Messenger Feast in Nunivak Island, shamans wore tall pointed masks called *a'nsun*. Such masks usually intensified the supernatural skills and attributes of the shamans wearing them. As Judith Hanna points out in her "*Dance and Religion*", the wearing of an animal mask during dance may symbolize man's membership of and unity with the animal universe (1987: 211)/

It is noteworthy that, although the Yupik Eskimo are among the most prolific meat eaters, the hunt is never for the mere sport of killing, but for survival. Yupik hunter and hunted possess mutual respect and observe mutual courtesies. This not only allays latent guilt in the destroyer of life, but serves to promote life as the animal's gratified spirit is returned to the habitat, as in the Bladder Festival, and is reincarnated to return another year.

Yupik life is cyclical; it is always the same seal, and when the wise old hunter finally meets his end too, and has graduated through the various stages of his spirit-workd life, he is reborn as the child-descendant namesake to whom his revered qualities are transferred. Dance, dance songs, and dance masks play a role in this. The most visible and audible avenue for demonstrating respect for an admired ancestor is to perform his proprietory dance in front of the community at the inviting-in, to sing the dance song he composed, and to wear the ceremonial dance mask embodying his name soul essence.

THE CONTEMPORARY INVITING-IN

In addition to field work in Yupik communities, the writer undertook a study of the series of color videatapes made at the annual Native Arts Festival 1974-1986, in which several Yupik dance teams are featured, some of them year after year. This afforded an opportunity to note the dance development and dance changes of a given dance team over time. In some instances this yielded insight into dynamic and organic processess of dance composition, creativity, improvisation, and mutation. The videotapes were also shown to Yupik dancers, who gave commentary and clarification.

Field work included observation of dance-leader Joe Friday at Chevak, teaching teenage boys and girls the use of the traditional dance fans, and instructing them on the sequences of motions which comprise the dances. Each year several famous Yupik dancers pass away, often taking their dances with them; the remaining elders are anxious to help perpetuate the ancient dance heritage by teaching what they know to the next generation. The youngsters have shown a renewed interest in all facets of tradition; they sign up for costume class at the high school, practice the dances, and travel to represent the community.

Yupik *ingulaq* communal dance today is performed by a well-rehearsed, uniformed group of men and women, the leaders of whom are often elderly patriarchs of prominent families in the community. They take to the floor grouped according to sex. The men kneel at front center, while the women are grouped on each side and to the rear. Behind the rear line of dancers sit the drummers, who also perform as a team, seated on the floor with their large frame-drums held high in the air.

The women wear tall-standing crownlike *nasqurrun* headdresses, all of the dancers flourish feathered and beaded dance fans, all wear lightweight indoor parkas called *qaspeq*, and all wear *cuiquk* decorative sealskin dance boots. For outdoor dancing, heavy fur parkas known as *qanganaq* are worn by the women, and gut parkas known as *imarnin* are worn by the men. The drummers sing but do not dance; the dancers do not sing or drum, and those members of the dance team not performing in front of the drummers during any given dance provide the dance song accompaniment.

The drums are resonant and low pitched, but not tuned to any particular pitch. The ear's low frequency receptors are thicker and more damage-resistant than those for high frequencies. Low pitched untuned drums send sound signals along many nerve pathways simultaneaously, to the brain, effecting maximum transfer of sound energy over a maximum number of transmitters. The seated drummers moisten the drumheads frequently to prevent cracking; formerly this was accomplished with urine spontaneously produced.

The drum-leader initiates each dance by performing a soft rhythmic introduction while singing the opening songwords; this is known as *menge*. Then the other singers enter in unison and the dance movements commence in unison. Over the sound of the unison singing, some of the men singers whoop and holler, often in imitation of a barking seal – this is known as *aarpaq*. It punctuates but does not interrupt the dance song, and serves to spur the dancers to greater efforts.

The dances are extremely rhythmic and invariably fast and exciting, often commencing at a medium pace and increasing in tempo throughout the performance. There is also slight pitch-rise in the singing. Among many non-western peoples, pitch-rise and tempo increase may constitute an alternative form of musical development of the opening melody.

Yupik dance rhythms result from drum accents selected from a series of successive even mental pulses of eighth-note value. Groups of these even mental pulses are added together in uneven combinations, the first pulse of each combination being marked by a drum stroke. The most common manifestation of this is a loping 5/8 in the form of 2 + 2 + 1. In this rhythm, the drum is struck three times to a measure, with the resultant sound or LONG LONG SHORT.

Another common dance rhythm is 7/8, manifested in the form of 2 + 2 + 1. In this rhythm the drum is struck four times to a measure, with the resultant sound of LONG LONG SHORT.

In Yupik Eskimo mimetic dance, it is mandatory for the dancers to be completely familiar with the drum patterns of a particular composed dance. The drumbeat does not remain the same throughout a given dance, nor does it maintain a constant beat. In one well-known traditional dance at the village of Holy Cross (1980 population 241), in which a bearded mask is worn, the drumbeat alternates between 5/8 and 7/8 (Taylor 1981, # 5, footage 0-100). There are changes from fast to slow and from slow to fast, as the story calls for; there are dramatic gaps in the drumming where the silence highlights spectacular movements for key developments in the story-line. Dancers may also freeze motions during a drum-rest. Different combinations of additive patterns succeed each other as the mime unfolds; the purpose of these is to provide appropriate rhythms for different moods and different actions occurring in the narrative. For example, a man waiting at a seal hole may dance to leisurely drumming patterns, but requires a more intense, exciting rhythm to indicate he has hooked a seal and is pulling hard trying to raise the line. As the seal reaches the underside of the hole and line-resistance increases, the tempo may lag correspondingly, to suggest laborious effort.

Most dances include two or three climaxes spot lithting attention-getting manœuvres. For instances, in a culture-hero story dance in which the hero has encountered a block which halts his progress and prevents him fulfilling a lack, he may perform an act of magic at that point, which overcomes the block. There will be a sudden premonitory gap in the drumming accompanied by climactic dance movements, such as the head and hands raised high with the trunck turned to one side, or perhaps both arms will be outstretched horizontally, with both dance fans extended and chopping the air vertically.

The Kwethluk (1980 population 454) Dancers of Southwest Alaska are led by Joe Ayagarak, originally from Chevak. At Chevak the dance-leader is the noted traditional composer Joe Friday, celebrated and revered by Yupik dancers everywhere. It was he who taught the traditional dance skills to Ayagarak. In an 1987 performance by the Kwethlik Dancers, the men perform the Bow and Arrow Hunt, in which an imaginery bow is manipulated first to the left then to the right, and in which the bowstring is pulled back slowly, with apparently great exertion. The dancers recoil as the arrow flies, then peer into the distance to observe whether or not there has been a hit. The singers sing a power song which possesses the capacity ot prevent wounded game from making off.

In another Kwethluk dance, the men mime hooking a seal from a kayak, and the dance fans are waved and manipulated in arcs depicting the struggle against the seal. The dance ends with the men making biting motions with the mouth and head. Further dances included The Steambath Dance, The Sleepwalking Dance, My Drum is Taking Me Places, and The Dodgeball Dance. In the Friendship Dance, the dancers perform in pairs, man with woman; this is not very common. They commence back-to-back, bump butts, lean on each other, and conclude by hugging.

In The Kissing Dance, each dancer kissed their own hand behind the raised dance fan; the dance concluded with one knee and one dance fan raised high, to one side. In the dance called Making a Snow Slide, the performers mime chewing snow mixed with spit, sliding, bruising one's hip, and holding one's hurt butt. In The Bird Dance, the arms are spread and flapped; the dance fans are put in a V-shape formation behind the posterior like a bird-tail, and the dance ends with the dancers crying out Q-rrr! Q-rrr!

In a 1987 performance by the Kotlik (1980 population 293) Dancers, the folktale of The Boy Who Ate Too Much is enacted. Walking along the beach one evening he found a seal, so he swallowed it. Then he found a walrus, and swallowed that. Then he came across a whale, and he swallowed that. Returning home late at night, he could not enter his grandmother's house. He tried through the ice skylight, but could not squeeze through. He tried through the entrance tunnel, but could not pass. He tried through the back door, but it was too tight. Then his grandmother brought out her magical bone needle. Entering through the eye of the bone needle, the boy passed through easily, but when he came inside, he burst open, and all that he had eaten spilled out onto the floor of the house.

The dancers mime all of this in kneeling position, indicating the unfolding action with the shapes and spatial geometrics of the moving dance fans. To depict the swelling stomach of the boy, dancers execute two forward-moving convex curves, one at each side of the trunk; this is followed by a comical gulping, jerking of the neck, and a loud burp.

The dance reflects aspects of Yupik life. Hunters customarily fast during their monitoring of the distant traplines, then upon returning home eat a considerable quantity of meat – three or four pounds, prior to retiring to sleep. In cutting carcasses, Yupik womenfolk are familiar with the contents of the stomachs of most species of animals; in former times the selected contents of certain animals' stomachs were eaten for nourishment. Grandmother traditionally fills an important role in a child's life, for she is too old to haul and row for the hunters. Furthermore, her bone needle makes all of the essential hunting clothes, including the waterproof gut garb for kayaking. Throughout Eskimo folklore it evinces enchanted qualities, and effects transformations.

The Kodiak (1980 population 4746) dancers perform The Eagle Dance, which recounts how thousands of eagles appear annually at Kodiak to nest. This develops into quite a long dramatic presentation in which both mime and speech are used. The same troupe performs The 1964 Earthquake Fishing Boat Dance, in which the dancers are a boat crew at sea during the traumatic arrival of the tidal wave which partly destroyed Anchorage in 1964. The dancers tremble, rear back, lean against the wind, bail out the bottom of the boat with their dance fans, and struggle to return to the safety of land. In the last part of the dance, the land porves no safer than the water.

All dance movements performed to the left are usually performed to the right, and *vice versa*. The women's feet do not leave the ground, but the men may stomp one foot up and down, which is known as *arulaq*. Women bend the knees rhythmically, keep the dance fans. Men lay a parka on the ground and kneel on it, chopping and thrusting with their dance fans in an energetic manner, swaying the trunk and jutting the chin in and out.

Yupik dance movements tend to be more abstract than those of the Inupiat of North Alaska, for, in wielding the feathered dance fans, there is more ambiguity and indirect symbolism. When Inupiat dancers wish to depict placing a small piece of bait upon a hook, they do so with the fingers.

whereas the Yupik do so with feathered dance fans. In Yupik dance, there is greater expansion of movement in space, for the dance fans multiply the spatial plane perceived. This compensates for the reduced parameters of the kneeling position.

Most dance movements are performed to the fore, with the audience in front and the drummers behind. Mime is necessarily directed frontward, particulary where the hands carry the narrative, for the trunk obscures the rear view. The rane of hand gestures is wide, but within perscribed cultural norms. There exist no dance movements for threatening a person, for opening a parasol, for wheeling a baby carriage, or roping a steer. Men mime scanning the horizon, loading a rifle, handling sled-dogs, and carrying a boat over ridge ice. Women mime seal-skinning, dressing fish, and plucking birds. The dance fans are constantly re-shaping the imagery: a sweeping circle, an inverted V high in the air, a bird with outspread wings, a pair of snowhoes padding along through soft snow. With the dance fans the performers may stroke the trunk up and down, cup the face, chop at the other arm, paddle a boat, execute sawing motions, scoop out entrails.

In addition to mime, there is a broad range of abstract dance movements. These may be interspersed between mime, or they may constitute a complete dance. Even the abstract dance movements are strongly symbolic of the environment: wavelike forms, graceful curving and diving motions, rhythmic bobbing of the head and neck, undular twisting and turning of the trunk. These impart a general impression of seal behavior in water, the flight of birds, shifting snow banks, waves, boat movement.

In its dance movements, in its depiction of subsistence, in its songtexts, in its utilization of fur-feather-hide-bone, and in its mimicry of animal behavior, Yupik dance mirrors habitat, and in so doing expresses the interdependence, in the environmental life chain of man and beast, land and ocean, land and sky, river and mountain, death and rebirth.

Yupik traditional dance rarely stands alone. It is generally one prominent component in an all-encompassing inter-community event involving hospitality, competitive games, and challenging athletics. In 1974 the writer travelled with a dance team to the annual Northern Games, held at Inuvik in Canada's Northwest Territories. Dance style in the MacKenzie Delta resembles that in Alaska, while dance in the rest of Canada does not. Although scheduled earlier, the Games did not again momentum until four in the morning on July the twenty-sixth, 1974, and lasted for several days without respite. Such marathon dancing and drumming was also a feature of the ancient hunting festivals. The 1974 Northern Games included the Duck Plucking, the Fish Cutting, and the Seal Skinning, all women's competitions. The men's included the Leg Wrestling, the Both-Feet High-Kick, the Knuckle Hop, and others. In the Blanket Toss, men and women participate together, vying to leap the highest from a large sewn walrus-skin trampoline. In Alaska this is an Inupiaq sport, and is said to derive from the need to spot whales over the horizon.

In former times, Eskimos of all regions placed cultural emphasis on wide-ranging travel; this necessitated prior social links with trusted confidants in distant communities. One function of dance partnerships was to help sustain these interpersonal links. If an arriving stranger could pass a night and a day unmolested in the sod house of his respondent, the next night he could dance in the ceremonial house with his partner and would thereafter be considered by the men of the village to be non-dangerous and non-threatening. He could then proceed with his trade transactions, wife-acquisition, and exchange of news. Today this travel emphasis lives on in the frequent inter-village inviting-ins.

At Toksook Bay on the southeastern end of Nelson Island, Yupik dancer Moses Chanar participated in a contemporary Bringing Gift Dance, led by Servers of the Dance (Chanar 1979: 100-105). It occurs annually just after New Year, but if most of the men dancers are at fish camp, it is postponed and held a few weeks later. Prior to New Year, the hunters meet together as a group, and their wives meet together as a second group. Each group selects two of their number to play the formal dance role of "Husband and Wife", thus in the male group there will be a man in a woman's costume and mask. In the women's group there will be a woman with male costume and mask. Chanar's explanation for this is that a woman cannot act in the men's group because she will reveal to everyone the men's secret dance plans. The "Wife" in the men's group is often a joking cousin of the Husband, illustrating one function of the special joking cousin relationship. Another way in which this relationship manifests itself is when two men each compose a Teasing Dance in which the other joking cousin is mimicked and kidded. The two Teasing Dances are then presented in public and judged by the community for their laugh-arousal (1979: 101). Toward the end of a Teasing Dance all singing ceases, leaving only the comic motions and the drumming. The partner may leap up and join in, vying to outdo the teaser in humorous antics. These antics include pretending to break a leg, getting something stuck in the throat, passing air, and looping the belts of the two dancers together. The most popular of the Teasing Dances often enter the general repertoire and are presented at the next inviting-in to amuse guests villagers. This illustrates (i) how the repertoire comes into existence, and (ii) how dances diffuse from one community to the next.

To return to the Bringing Gift Dance, first a feast is held, consisting of smoked salmon, frozen fish, dried fish, and *akutak*, a Yupik "ice cream" dessert made from frozen berries, Crisco, and sugar. After this, three dance officiants stand up in front of the row of drummers, flourishing feathered dance staffs, and perform a short Dance Staff Dance. Then the hunters' pre-arranged dances commence, including teasing dances.

Then occurs the Bringing In of the Gifts. The crowd in the community hall presses back away from the doorway in order to allow the bearers of the gifts to enter. This is done to the accompaniment of the Bringing Gift Dance, led by two Servers of the Dance, who shout calls and instructions like cheerleaders. The singers and drummers provide the songwords and the rhythmic background for the special dance, which is executed by the three chosen dance officiants waving their dance staffs.

After the dance commences, the Husband and transvestite "Wife" enter, with the "Wife" being masked. They give each staff bearer a gift. "Wife" then performs a comical solo dance, comical because Eskimos derive great amusement seeing hunters employ the women's style, with its curving, graceful feminine motions. This seems entirely out of character with their virile vocation and lusty, bantering social ways.

Husband is required to make a humorous speech in front of the assembled community. If he is a shy person, there are plenty of exhibitionists in the audience who are permitted to step forward and make his speech for him. In doing so

they may make allusory remarks about him and his sexual activities which embarrass him, but which the audience enjoys. That is the price he must pay for not making his own speech. The Servers of the Dance then ask Husband to go out and bring in the rest of the gift bearers. Husband re-enters with his arms raised high and waving gifts, followed by a crowd of gift bearers carrying more gifts, all waving them in the air. The gifts are all placed on the ground in front of the two Servers of the Dance. The crowd then joins in the dancing for a few minutes.

The two Servers of the Dance then order the crowd out, saying that they must fetch in more gifts. While they are gone Husband must perform the Paddling Dance, which is normally a women's dance (in former times women did the rowing, freeing the men for spearing). When he has finished, he goes outside to collect the crowd, who re-enter with more gifts. In the ancient festivals, guests were required to impoverish themselves.

The organized group of women, mostly wives of the hunters, then have their turn. The aforementioned dance sequences are then repeated until all of the gifts – of which there are hundred – have been brought in. At this time, one elder from each group steps forward, and goes behind the piles of gifts. Calling out names, the two elders distribute the gifts to the members of their sex-specific group (Chanar 1979: 105). Gifts include mittens, knitted socks, fur ruffs, dance fans, headdresses, ammunition, large rubber buckets, and other items of medium value of use in daily life. The gift distribution takes considerable time: it is followed by Yupik dances from the general repertoire, and may last until the early hours of the morning. Gift-giving, besides constituting a redistribution of wealth, is socially cohesive in that it weaves a fabric of reciprocal obligation between the individuals and between the different groups who comprise a community. There is a cultural imperative to give all and hold nothing back, implying renunciation of self in favor of communal wellbeing.

The gift-giving is liberally laced with a raw king of humor, which functions as an effective social lubricant. Laughing together is a form of communion which smooths out petty interpersonal hostility. It is also expressive, cathartic, and beneficial to physical wellbeing. In former times, a jovial, smiling set of guests was reassuring, for it indicated that no one was intent upon revenge for a blood feud.

In the successive movements of Yupik dance there is symmetry in that a right-hand motion is repeated on the left, and *vice versa*. Most Yupik dances, however, contain one or more exceptions to the rule. In addition to left and right, the contrasts are upward/downward, outward/inward, full face of the fan/edge only, etc. these contrasts are extended in space by the even-shifting dance fans and accentuated by trunk and head inclination. The fan may simply move with the forearm, or it may be "flapped" with the wrist. Often, the direction of flow of the attached feathers on the dance fan is paralleled by the direction of flow of the waving, high-standing fur crown of the Yupik *nasqurrutet* headdress. The visual effect of this is multiplied by the number of dancers contributing to the unison movements.

Successive stanzas of the dance gradually increase in tempo, intensifying movement as the dance speeds toward its conclusion, which generally features a highlighted comic action or a dramatic climax. Each manipulation of the dance fan has a mimetic, abstract, of assigned meaning, and the distinction is often blurred, for the size and breath of the spread feathers tend to dilute specific depictions, such as sewing on buttons. Dance fan movement is most mimetic when it depicts large-muscle activities such as plodding through mud (heavy downward alternation of the two fans, one of which gets "stuck"). The most common mimetic movements refer to direction, distance, and relative location with respect to the dancer. Fans raised high may indicate sky, spirit, or great. Fans lowered may mean earth, on the ground, small. There are fan movements for hereness/thereness, and for insideness/outsideness. Both fans held to the stomach can mean inner feeling, feeling good. Both fans out flat can mean give, to feed. The undulation of a fan often indicates the shape of an object. Curving the fans laterally in tow mirror-image arcs indicates a great round object. Executing this in front of the trunk can mean *"I have feasted to the fullest extent"*.

Raising a fan to the mouth usually indicates eating; a chopping motion means cutting meat from a carcass. Raising a fan horizontally above both eyes signifies scanning the distance; cupping the face with the fans means attractive appearance. Sweeping the two fans up the sides of the trunk indicates getting dressed, while sweeping them downward along the sides of the trunk means undressing.

Alternately pushing each horizontal fan forward signifies walking on snowshoes on soft snow, while slight variation of the speed, intensity, and angle indicates what kind of snow. Both fans on the shoulders means sled-hauling, while alternate sweeping back and forth at the sides signifies paddling.

An example of assigned meaning is that which signals the end of the dance: a sweeping of both fans sharply to one side or over the shoulder, as if heaving the dance out of one's territorial space. Two identical dance fan movements may possess different meanings according to context. For instance, the movement just described may be used to actually heave something. Social anthropologist Victor Turner, in his *"The Forest of Symbols"*, refers to this as multivocality (1967).

A Yupik audience never considers any given traditional dance to be "ambiguous"; whether or not the mimes closely follow the story action is irrelevant to enjoyment, communication, and ritual effectiveness. A dancer may bring down the house with antics which symbolize nothing but are considered culturally ridiculous and absurd. The audience is familiar with the underlying mythology or community history, and supplies the linking details from memory and imagination. The surface meaning makes allusion to a comic or heroic hunting adventure, ancestor's feat of endurance, awesome supernatural encounter, or mystical animal-human transformation. The deep-structure meaning carries concepts and implications implying

> *"this dance embodies the spiritual essence of the land and of the lives of our forefathers, and serves as a profound reminder, during times of change, of who we are."*

SOCIAL AND MUSICAL NETWORKING

Many of the Yupik community dance teams consist of the members of two or three extended families, usually leading old-established families in the community. The Emmonak (1980 population 567) dancers from the mouth

of the Yukon River comprise mainly two extended families: Alma Joseph, Emily Joseph, Jasper Joseph, Willie Joseph, Andrew Sugar and Emily Sugar. The Marshall Dancers comprise Gabriel Evan, Vernon Evan, Irene Evan, Debbie Evan, Caroline Boliver and Agnes Boliver. Other residents belong to and participate with these teams, as their busy subsistence activities allow. At Pilot Station (1980 population 325) on the Lower Yukon in 1974 Charlie Polty and Noel Polty composed many of the dances. West of Bethel, at Chevak in 1975, Franklin Matchian and Marion Matchian, John Pingayak and Rose Pingayak were dance composers.

A recent development in Yupik dance has been the establishment of the young Tuna Dancers, founded by Cuma MacIntyre, from the Yupik community of Eek (1980 population 228), and by Steve Crosby. Cuma MacIntyre is an especially talented and intense Native leader and a researcher of Yupik dance traditions, and an exciting performer. The Tuma Dancers are part of a Native Studies Program on the campus of the University of Alaska, Fairbanks, in the Alaskan interior. They number about twenty-five during any given semester, and are taught by volunteer Eskimo elders. They learn not only Eskimo dances, but folktales, crafts, costume making, and drum making, these latter crafts being taught by Ella Jones and Rachel Craig. The Tuma Dancers have toured New Zealand with their traditional dances, and provide a vital and relevant means by which young Eskimos seeking higher education may continue to participate in cultural activities during their studies, and as part of their studies. Some of the Tuma Dancers, after fulfilling their student-teaching requirements for the education degree, go on to teach the dances they have learned to Eskimo children in bush schools. These schools are often located in regions which were denuded of Eskimo traditional dance during the missionization period.

MUSICAL STYLE

Yupik dance songs alternate between two melodic centers a fourth apart, re-iterating a melodic center (say D) for several bars before shifting to the new center (say G). many melodies simply comprise note re-iteration on these two contrasting levels, with occasional use of an intermediate minor third (say F). the role of the minor third is that of a descending appogiatura, F to D, *i.e.*, a note delaying appearance of the melodic center and providing movement.

Another common melodic feature is the use of notes lying a major second above each of the centers, resolving on the centers, *i.e.*, E descending to D, A descending to G. frequently the melody spans a minor seventh, and comprises two conjunct fourths, each containing an inner minor third and forming a pentatonic scale. Appogiatura movement is executed vocally as a slow descending slide or glissando, imparting a characteristic Yupik chanting style.

The singing is in unison, the women's voices one octave above the men's. Tone quality is nasal and strident; the vowel sounds are pulsated rhythmically by a slight jerking of the glottis and of the diaphragm. Most of the dance songs employ real Yupik words alluding to the story; these song lyrics are known as *apalluk*. However, some dance songs employ several vocables, and others consist solely of vocables. Both the Yupik and the Inupiat use one standard set of song vocables and employ no other. These vocables consist of *ay-yai-yanga*, repeated many times. These syllables are often suffixed to real words to extend them, and also in order to help the lines to scan. The internal vowel sounds of many real words mutate, imparting a mystic quality and thereby enhancing the emotional power of the music.

The dance-leader is known as the *apallirturta;* he flourishes a long carved, feathered, wooden wand known as the *apallireuun*, and the instructions he shouts during the drumming interludes between stanzas refer to the nature and style of the dance movements he wants in the upcoming segment of the dance. For example, in the traditional dance from Tununak called She Took Too Much Snuff, he urges the dancers to sneeze ever more violently. By the second or third time he does this, the dancers are in convulsive spasms of sneezing. This type of humorous dance is known as *apallutairutuq* – a dance comedy. A good example occurs at the end of the film *Tunineremuit: The People of Tununak* (Kammerling 1972).

Yupik dance songs always end by repeating one note over several measures; that note is generally the second lowest note occurring in the song. Songwords are set in a one-to-one relationship with the notes of the melody, with exceptions according to context. It is common, for instance, to give melismatic treatment to final vowels of songwords ending with a vowel, that vowel being prolonged over several successive notes, generally in a descending direction. There is use of microtones and pitch inflections prior to and following main tones; these are important in defining Yupik song style – they impart to the style its special character. This feature and numerous other musical subtleties make it difficult or impossible for the unversed foreigner to emulate Yupik song composition, which requires familiarity with the language and with the culture from childhood.

SOCIAL ROLES IN THE YUPIK INVITING-IN

The composer is known as the *yurayuli*, and the movements which he combines in sequences are called *kass'tg*. He composes new dances seasonally, in advance of the special events and ceremonial occasions where they will be presented, so there there is ample lead time for rehearsal and for memorization. The dances are designed to enhance and help fufill the overall function of the event. The event hosts and feasts an outside group with whom the guests wish to maintain a productive relationship. The event is not held merely in order to provide a forum for the new dances; the new dances are created in order to embellish the event. They serve an aesthetic, artistic, and social function in providing a vehicle for special kinds of communication.

Any one may compose a dance, but it is usually the experienced dance-leaders and drum-leaders, who, incidentally, are also usually the most successful hunters in the community. In former times, the older males carried much heavy responsibility for the economic wellbeing of the community; together with teh shamans they made the decisions on the food quest, the success of which was aided by spirit-placatory dances.

In addition to these new dances of topical content, there is a repertoire of ancient proprietory dances passed down

through the old-established families from generation to generation. Poor indeed is the family group that cannot say it possesses three or four inherited ancestral dances from the previous century, realting the deeds and exploits of their predecessors. Ownership of and presentation of these revered dances is a matter of pride in the tradition-oriented villages. Dance teams travel to statewide and even national art festivals, pow-pows, exhibitions, congresses, and world fairs; at at these events they feature two main categories of repertoire: (i) the newer dances which provide social commentary on modern life and contemporary Native politics, and (ii) the older dances which retell Yupik history.

Immediately prior to the presentation of a dance, the leader announces the deceased or living composer by name, the occasion warranting the composition, and the subject of its depictions. This latter is often helpful to audiences because the original meaning may have become obscured by the passage of time. Ancient kinship terms may no longer be understood, and ancient place-names no longer used. Some dance songs contain words distinguishing kin relationships: *amaurrlugaq* (great grandparent), *amaunqigtaq* (great great grandparent), *arenqtartekaq* (man's wife's sister's husband), and *qatngguaq* a half-sibling through a liason outside of marriage.

Some dance songwords refer not merely to specific members of the arctic animal kingdom, but to the biological maturity of such: a beaver in its first year is known as *aqsatuyak*. Furthermore, some dances depict legends in an intentionally fragmented manner, keeping the Yupik audience on its toes. Thus audience participation is multi-sensory – listening, watching, touching, smelling – as the dancing extends into the night and envelops all with its factual and fictional imagery.

The dancers are composed holistically, the story suggesting the movements, the movements dictating drumming requirements, and the songwords consisting of story commentary fitted to the drumming sequences. Vocables possess two functions: (i) they pad any syllable-drumbeat mismatch, and (ii) they serve as a mnemonic device, fixing in memory the order of individual dance movements. In community hall dance rehearsal, a newly composed dance is learned holistically, rather than as separate elements such as first the songwords, second the rhythms, third the movements, and so on. The learning of a new dance is accomplished by repetition over a period of time, usually several weeks; however, the learning of several new dances may take place simultaneously. The dance composer demonstrates the sequences of dance movements, humming and grunting the appropriate drum rhythms, and sometimes picking up his drum to illustrate meter changes and drumming gaps. He stands facing the dancers, who imitate his dance movements, overcoming the reverse-image without apparent difficulty. The songwords are the earliest component to commit to memory, for not only are they brief and few, but their sequence is more accessible and logical than that of the dance and of the drumming. A set of songwords possesses an intrinsic order which is immediately apparent to speakers of the language, while dance and drumming consist of arbitrary sequential compilation, for which there is little experiential guide.

True, the story or legend suggests a certain order and range of movements, but in most dances there is interspersal of abstract movements and newly-invented movements the meanings of which must be learned from scratch. These represent the veritable "new" factor. Scanning the horizon is old hat, but there is novelty in clutching the two dance fans behind the ears and boucing the head from side to side, hollering.

Yupik dance composers, living and deceased, are often widely celebrated and famous across Alaska, and their dances may be observed and learned by other dance teams. There is no taboo against this; in fact, it is perstigious to have one's dances taken up by another good dance team, even a rival one. Visiting dance team "A" at a statewide dance exhibition may intentionally surprise team "B" with a spoof version of team "B"'s favorite dance, spiced with satire. One such dance satirized the rival community's excess of sled-dogs by portraying a sled-dog dance team. Another such dance made fun of the rival community's salty drinking water by drinking then collapsing. The spoof version may exaggerate personality quirks of the other team's member, or behavioral problems of a rival dancer's wife. Yupik dance provides a libel-free medium for social critique.

If an experienced hunter with a reputation for continued seasonal success were to fail to gain a catch in a season, he might become the subject for gentle ribbing in a dance characterization; his personal name will not be mentioned, but his personal dance movements will find their way into the satirical dance, identifying him to those in the know. Lusty banter is excepted Yupik dance behavior.

Dances are often composed to honor one's trading partner (known as *aapaq*), or one's namesake. These dances do not feature the derision found in some joking cousin dances, for the relationship is serious and begs respect. A dance partner may design a pair of dance masks, one for himself and one for his respected partner, and the two men will further their fictitious kin relationship by dancing together. As Lee Guemple points out, Eskimo kinship is negotiable (1971: 56-78). Throughout life a hunter is engaged in the permanent endeavor of manufacturing "kin" by establishing various kinds of alliances and dyadic links.

Possessing a broad base of support from strong peers within the community and associates outside the community was often a necessity in the times when homicidal revenge cycles were common. Dance partnerships comprised and still comprise a variety of relationships, each tailored to a particular social and/or economic need: dominance-subordinance; closeness-distance; mock antagonism; age-mates; spouse-exchange; wrestling partnerships; name-avoidance relationship; food-sharing partnership; adoptive pairing; amulet relationship; ritual sponsorship; seal-sharing partnership; fictitious blood relationship. The latter derives from two hunters having at some time or other shared the same woman.

*

* *

These dyadic networks are affirmed and reinforced in dance, and provide a reservoir of social support should conflict arise. The ritual act of dancing together before the community in the dance house endows the two men's social transaction with a formal stamp of approval and finality, rather like having a document witnessed by a notary public. A dominant individual who might be tempted to take advantage of the weakness and vulnerability of a possible victim – perhaps a younger hunter whose wife he covets – now realizes that he may have more to contend with, and may aban-

don his designs. Conversely, a dancer who has recently acquired additional support in the community via some form of dance partnership, may now consider exacting retribution for an offence previously suffered but silently endured.

In this respect it is interesting to note that the Eskimos of Greenland and of Canada were known to solve interpersonal disputes via drum-duels, in which the antagonists danced competitively around each other, singing their insults and beating their drum. Judith Hanna, in her *"Dance and Stress"*, points out that in the ceremonies of some societes "dance may be a remediative intervention... may discharge repressed aggression" (1988: 6).

In its teamwork and competitiveness between teams, in its sex-specific dance movements symbolizing subsistence roles, in its depiction of humanized animal-spirits and bird-spirits, in its emphasis upon humor, and in its use of dance partnerships, Yupik dance mirrors social structure, subsistence, religious beliefs, values concerning amiability, and interpersonal support networks. The Inviting-In is the arena wherein this drama is enacted. ■

BIBLIOGRAPHY

BALIKCI (Asen), 1969. *At the winter ice camp*. Film in the Netsilik Eskimo series, National Film Board of Canada. # 12UF904 at University of Alaska.

BIRKET-SMITH (Kaj), 1936. *The Eskimos*. London: Methuen and Company.

BOLTON (Laura), 1954. *The Eskimo of Hudson Bay and Alaska (record and booklet)*. Folkway Record #FE4444.

BRINDLE (R.S.), 1987. *Musical indeterminacy*. Guitar Review, 69: 1-10.

CARLO (Poldine), 1978. *Nulato: an Indian life on the Yukon*. Fairbanks: Carlo.

CAVANAGH (Beverley), 1973. *Imagery and structure in Eskimo song texts*. Canadian Folk Music Journal, 4: 43-7.

CHANAR (Moses), 1979. *Eskimo annual dancing. Because we are*. Fairbanks: University of Alaska.

CHAPPLE (Eliot D.), 1970. *Culture and biological man*. New York: Holt, Rinehart, and Winston.

CURTIS (Edward), 1930. *The North American Indian*, 20 vol., Cambridge. Reprinted by Johnston Reprints, New York, 1970.

DAILEY (Robert) and DAILEY (Lois), 1961. *The Eskimo of Rankin Inlet: a preliminary report*. Ottawa: Northern Coordination and Research Center.

DAVIDOV (G.I.), 1816. Reise der Russisch-kaiserlichen Flott-Officiere Chwostow und Dawydow von St. Peterburg durch Sibirien nach Amerika. Berlin.

GUEMPLE (Lee), 1971. *Kinship and alliance in Belcher Island Eskimo society*. In: Alliance in Eskimo Society. Seattle: University of Washington Press.

HANNA (Judith), 1988. *Dance and stress: resistance, reduction, and euphoria*. Mss. prepared for the monographic series Stress in Modern Society (ed. J. Humphrey). New York: AMS Press, Inc.

Dance and religion. In: Mircea Eliade (ed.), 1987. The Encyclopedia of religion. New York: The Free Press.

HAUSER (Michael), 1965. *Kalâtdlit Inngerutiok'ait. Traditional songs of Greenland*. Records RCA DFS 458, 459. 45 rpm, mono, 17cm. Kragen: Crow Records.

1977. *Formal structure in Polar Eskimo drumsongs*. Ethnomusicology, 21, 1: 33-53.

1978. *Inuit songs from southwest Baffin Island in cross-cultural context*. Inuit Studies, 2, 1: 55-83.Pt. II is in 2,2: 71-105.

1979. *Eskimoisk trommesang*. Copenhagen: Tukak' Teatret.

HAWKES (Ernest W.), 1913. The Inviting-In Feast of the Alaskan Eskimo. Memoirs of the Canadian Dept. of Mines, Vol. 45, p. 1-20.

HIMMELHEBER (Hans), 1953. *Eskimokünstler*. 2nd edition. Eisenach, Germany: E. Röth-Verlag.

HOLM (Gustav F.), 1914. *Ethnological sketch of the Ammagssalik Eskimo*. Meddelelser om Grønland, 39: 1-147. The Ammassalik Eskimo, Pt. 1, No. 1 (ed. W. Thalbitzer).

HONIGMANN (John), and HONIGMANN (Irma), 1970. *Arctic townsmen: ethnic backgrounds and modernization*. Ottawa: Canadian Research Center for Anthropology, St Paul University.

HOOD (Mantle), 1971. *The ethnomusicologist*. New York: McGraw-Hill.

HUGHES (Charles C.), 1959. *Translation of I.K. Voblov's "Eskimo ceremonies"*. Anthropological Papers of the University of Alaska, 7: 71-90.

1965. *Under four flags: recent culture change among the Eskimos*. Current Anthropology, 6, 1: 3-69.

1974. *Eskimo boyhood*. Lexington: University Press of Kentucky.

JACOBSON (Steven A.), 1984. *Yup'ik Eskimo Dictionary*. Fairbanks: Alaska Native Language Center, University of Alaska.

JENNESS (Diamond) and ROBERTS (Helen), 1925. *Eskimo songs: songs of the Copper Eskimos*. Ottawa: Report of the Canadian Arctic Expedition, 1913-1918, Vol. 14.

JOHNSTON (Thomas F.), 1972. *Shangana-Tsonga music*. Dissertation for Dept. of Social Anthropology, University of the Witwatersrand, Johannersburg.

1976. *Eskimo music by region: a circumpolar study*. Ottawa: National Museum of Man (Mercury series, 32).

1982. *Yup'ik Eskimo songs*. Anchorage: National Bilingual Materials Development Center.

KAMMERLING (Lenny) and ELDER (Sarah), 1972. Tununermuit. 16mm color film, 1 reel, 34 mins. Fairbanks: University of Alaska.

1988. *Circle of the Word: Yupik Eskimo music and dance*. 16mm color film, 1 reel. Fairbanks: University of Alaska.

KAWIN-TOOMIM (M.), 1970. *The alpha rhythm: its meaning and applications*. Los Angeles: Kawin-Toomim Feedback Lab. Inc.

KEALIINOHOMOKU (Joann), 1981. *Dance as a rite of transformation*. Discourse in: Ethnomusicology II: A tribute to Alan P. Merriam (eds. C. Card *et al.*). Indiana University: Ethnomusicology Publications Group.

KILBUCK (John), 1894. *Report of the Mission Stations on the Kuskokwim, 1892-4*. Cited in: Oswalt 1963b.

KORANDA (Lorraine), 1964. *Some traditional songs of the Alaskan Eskimo*. Music Journal, 24: 89-94.

1972. *Alaskan Eskimo songs and stories*. Seattle: University of Washington Press. Record and booklet.

KRAUS (Robert F.), 1972. *A psychounalytic interpretation of shamanism*. Psychoanalytic Review, 59, 1: 19-32.

LANTIS (Margaret), 1946. *The social culture of the Nunivak Eskimo*. Transactions of the American Philosophical Society, Vol. 35, Part 3.

1947. Alaskan Eskimo ceremonialism. University of Washington Press. Reprinted in 1972 from an American Ethnological Society Monograph (No. 11).

LARSEN (Helge) and RAINEY (Froelich), 1948. *Ipiutak and the Arctic whale hunting culture.* Anthropological Papers, American Museum of Natural History, 42.

LEDER (Christian), 1911. *Musik and Tanze der grönländischen Eskimos.* Zeitschrift für Ethnologie, 43: 261-70.

LIST (George), 1964. *Acculturation and musical tradition.* International Folk Music Council Journal, 16: 18-21.

LOYENS (William), 1964. *The Koyukon Feast for the Dead.* Arctic Anthropology, 2, 2: 133-48.

LUTZ (Maija M.), 1978. *The effects of acculturation on Eskimo music of Cumberland Peninsula.* Ottawa: National Museum of Man, the Mercury Series, no. 41.

1982. *Musical traditions of the Labrador Coast Inuit.* Ottawa: National Museum of Man (the Mercury Series, no. 79).

MARSH (Donald), 1946. *Padliermiut drum dance.* Beaver, 277: 20-1.

MERKUR (Daniel), 1985. *Becoming half hidden: shamanism and initiation among the Inuit.* Stockholm: Almqvist and Wiksell.

MERRIAM (Alan P.), 1964. *The anthropology of music.* Evanston: Northwestern University Press.

MISHLER (Craig), 1974. *The origin and meaning of the Lower Koyukon Feast for the Dead.* Paper given at the Alaskan Anthropological Association annual meeting, Anchorage.

MURDOCH (John), 1892. *Ethnological results of the Point Barrow Expedition.* Ninth Annual Report, Bureau of American Ethnology, Washington.

NEEDHAM (Rodney), 1967. *Percussion and transition.* Man, 2: 606-614.

NEHER (Andrew), 1962. *A physiological explanation of unusual behavior in ceremonies involving drums.* Human Biology, 34: 151-60.

NELSON (Edward W.), 1899. *The Eskimo about Behring Strait.* 18th Annual Report, Bureau of Ethnology, Washington.

OLSEN (P. Rosing), 1972. *Acculturation in the Eskimo songs of the Greenlanders.* Yearbook of the International Folk Music Council, 4: 32-37.

OOUILLUK (William A.), 1973. *People of Kauwerak: legends of the Northern Eskimo.* Anchorage: Alaska Methodist University.

OSWALT (Wendell H.), 1963a. *Napaskiak, an Alaskan Eskimo community.* Tucson: University of Arizona Press.

1963b. *Mission of change in Alaska.* San Marino: Huntington Library.

PELINSKI (Ramon), 1979. *Inuit songs from Eskimo Point.* Ottawa: National Museum of Man. (Mercury Series, no. 60).

1981. *La musique des Inuit du Caribou: cinq perspectives méthodologiques.* Montréal: Presses de l'Université de Montréal.

PIATIGORSKII (A.M.), 1963. *O nekotorykh indiisko-paleoaziatskikh kul'turny paralleliakh.* Kratie soobshcheniia In-ta narodov Azii, 61.

PORTER (R.P.), 1893. *Report on population and resources of Alaska.* 11th Census, 1890, Vol. 8.

PRINCE (Raymond), 1968. *Can the EEG be used in the study of possession states?* In: Trance and possession states (ed. R. Prince). Montreal: Bucke Memorial Society, 121-137.

RALSTON (W.R.), n.d. *Songs of the Russian People.* Cited in: Mishler 1974.

RASMUSSEN (Knud), 1927. *Across arctic America: narrative of the 5th Thule Expedition.* New York: Putman.

1929. *Intellectual culture of the Iglulik Eskimos.* Copenhagen: Gyldendal. Report of the 5th Thule Expedition, 1921-1924, Vol. 7, No. 1.

1930. *Observations on the intellectual culture of the Caribou Eskimos.* Copenhagen: Gyldendal. Report of the 5th Thule Expedition, 1921-1924, Vol. 7, No. 2.

1931. *The Netsilik Eskimos: social life and spiritual culture.* Copenhagen: Gyldendal. Report of the 5th Thule Expedition, 1921-1924, Vol. 8, No. 1 and 2.

1932. *Intellectual culture of the Copper Eskimos.* Copenhagen: Gyldendal. Report of the 5th Thule Expedition, 1921-1924, Vol. 9.

RAY (Dorothy J.), 1967. *Eskimo masks: art and ceremony.* Seattle: University of Washington Press.

Report of the Commissioner of Education, 1909. Annual Report of the Commissioner of Education, U.S. Dept. of the Interior. Year ending June 30, 1908, Vol. 2 Washington.

Report of the Governor of Alaska, 1926. United States Dept of the Interior. Report of the Governor of Alasla to the Secretary of the Interior. Washington.

ROEDERER (Juan), 1975. *Introduction to the physics and psychophysics of music.* New York: Springer-Verlag.

SMOLIAK (A.V.), 1957. Materialy k Kharakteristike Sotsialisticheskoi Kul'tury i Byta Korennogo Naselenia Chukotskogo Raiona. p. 3-37. Sibirskii Ethograficheskii Sbornik 11. Novaia Seria, T. 35. Akademiia Nauk S.S.S.R. Trudy Instituta Ethografii Im. N.N. Miklukho-Maklaia.

TAYLOR (Richard), 1974. *The Native Art Festival videotapes, 1974-1986.* University of Alaska, Anchorage.

THOMPSON (Richard), 1980. *Donahue Transcript.* Multimedia Program Productions, April 10, Cincinatti, Ohio: Syndication Services.

TOPOROV (V.N.), 1965. *K rekontrutsii nekotorykh mifologicheskikh Predstavlenii,* p. 101-110. In: Trudy po zanakovym sisteman, 2, Tartu.

VALLEE (Frank G.), 1962. *Kabloona and Eskimo in the Central Keewatin.* Ottawa: Northern Coordination and Research Centre, Dept. of Northern Affairs.

VANSTONE (James W.), 1967. *Eskimos of the Nushagak River.* Seattle: University of Washington Press.

VOBLOV (I.K.), 1952. *Eskimoskie Prazdniki.* In: Sibirskii etnograficheskii sbornik. Trudy Institut Etnografii. Akademiia nauk S.S.S.R. Novaia Seriaa, t.18.

WEYER (Edward M.), 1932. *The Eskimos.* New Haven: Yale University Press.

ZHUKOVSKAIA (N.L.), 1970. *On the question of typologically similar phenomena in shamanism and Buddhism.* Sovietskaia etnografiia, 6: 28-49.

Photos by the author.

PHOTO 1. Drummers of the Pilot Station dance team with their distinctive, long-handled drums.

PHOTO 2. Yupik drums are beaten from above, rather than from below as is the case with the Inupiat.

PHOTO 3. The hoop of a Yupik frame drum supports a large drumhead, which requires frequent adjustment and tightening.

PHOTO 4. A young Yupik dancer in Dillingham displays a feathered dance wand bearing symbolic effigies.

PHOTO 5. Prominent dance-leader Joe Friday of Chevak (near Bethel) assembles his drummers, dancers, and singers for a community hall rehearsal.

PHOTO 6. Drum-leader Joe Friday teaches the drumbeat as he closely observes dancers onstage. Behind him stand appreciative youngsters.

PHOTO 7. Yupik youngsters in Chevak receive an opportunity to try their hand at the traditional drumming accompaniment, and seem to be enjoying the experience.

ART CIRCUMPOLAIRE
LES PEUPLES DU NORD ET LE SACRÉ*

par Jean MALAURIE

Directeur de recherche au CNRS, directeur d'Études, EHESS

Mots-clés : Chamanisme • Art circumpolaire • Aïnou • Masque • Sculpture • Peinture • Danse • L'Allée des Baleines • Renaissance contemporaine • Muséologie : Histoire.

Key-words : *Shamanism • Circumpolar art • Aïnou • Mask • Sculpture • Painting • Dance • Alley of Whales • Contemporary rebirth • Eskimo • Museology: History.*

« *L'art ne reproduit pas le visible, il rend visible* » rappelle opportunément Paul Klee. La publication de ce livre est un événement (1). C'est la première fois qu'un ouvrage de cette ampleur, et avec un tel luxe de 850 photographies, est consacré à l'art des peuples circumpolaires. Les dix auteurs, invités à cette collaboration internationale, sont parmi les plus éminents spécialistes des pays concernés. Ils ont choisi l'iconographie illustrant leurs textes parmi des collections rares, mal connues du grand public en France : je songe à l'extraordinaire trésor des masques esquimaux d'Alphonse Pinart à Boulogne-sur-Mer et du musée de l'Homme de Paris, ainsi qu'aux autres masques des peuples haïdas, tlingit de la côte nord-ouest. Le lecteur découvre les exceptionnels ivoires gravés de géométrie ésotérique des Esquimaux d'Asie (Tchoukotka) venant des musées de Saint-Pétersbourg, la rare peinture saisissante d'autorité et de majesté d'un chef aïnou du musée de Besançon. Ce livre a une histoire. J'avais cru devoir recommander, il y a… 22 ans aux Éditions Citadelles, une telle réflexion internationale sur l'art aux hautes latitudes ; nous en avions pris la décision au Centre d'études arctiques (EHESS/CNRS). Cette entreprise permettait de confronter en effet les écoles de pensée devant cet art longtemps ignoré. Le projet connut des hauts et des bas et ne prit forme que grâce à nos interventions répétées, et particulièrement à l'action de mon ami Jean-Dominique Rey.

* Préface de *L'Art du Grand Nord*, sous la direction de Jean Malaurie, publiée avec la gracieuse autorisation des Éditions Citadelles, Paris, 2001.

Huit années de préparation ont été nécessaires. Ce grand œuvre rend d'abord hommage à des peuples trop longtemps considérés comme primitifs et dénués de pensée. La complexité de la philosophie sauvage de ces hommes de la neige, de la toundra, et des mers glacées, vivant dans un environnement si rude, trouve un éloquent témoignage avec ce livre qui fera date. Au fil des pages, la beauté saisissante de ces masques, ivoires, costumes, la renaissance contemporaine de cette créativité artistique, la sophistication des gravures sur ivoire relevant d'une intelligence des nombres sacrés, apparaîtra stupéfiante. Est-il possible qu'il ait fallu attendre l'aube de l'an 2000 pour qu'un illustre musée, comme le musée du Louvre, veuille bien leur consacrer quelques salles tandis que l'Occident et ses musées les ont « trop souvent enfermés » dans ce que récemment, en janvier 2001, le Président Jacques Chirac appelait le « carcan ethnographique ou exotique » lorsqu'il inaugurait à Paris, le musée Guimet, rénové ?

Une personnalité niée pendant trois siècles

Ils sont près d'un million, de structures sociales et d'aspiration panthéiste très proches d'inspiration : plus de 150 000 Inuit répartis de l'Alaska à la Sibérie (2), 40 000 Indiens sub-arctiques nord-américains, 50 000 Sames ou Lapons du nord de la Scandinavie, 400 000 Nord-Sibériens répartis entre 26 ethnies.

Chez les Amérindiens (Indiens et Inuit), les Sames, les 26 ethnies sibériennes, les Aïnous de Sakhaline ou du nord du Japon l'univers est divisé en niveaux. Des pouvoirs sont accordés à des forces occultes. Des capacités visionnaires sont reconnues à certains hommes et femmes, la transe extatique leur permettant de communiquer avec des « esprits » invisibles et l'art est l'expérience de cette vision et de ces rites. Trop longtemps, ces peuples ont été niés dans leur personnalité et leur grandeur historique au nom d'une vérité universelle et de sottes hiérarchies que l'Occi-

(1) L'art circumpolaire (Inuit, Sames, Indiens du Nord), Aïnou, est ressenti comme une profonde unité d'inspiration. Elle relève de cette quête du sacré qui s'exprime par le chamanisme et une lecture des signes que la nature suggère au chasseur. Les masques, les costumes, la danse, la musique, la sculpture sur ivoire et sur os, la peinture, sont l'expression visible de cette angoisse existentielle à laquelle le chamanisme correspond. Le son est un vecteur de l'âme.

L'Allée des Baleines est une grande interrogation. Elle rejoint celles que suggèrent de nouvelles découvertes de la Préhistoire et notamment en France. L'art préhistorique est relié à une intelligence ethno-astronomique.

(2) 1 600 Yuit en Tchoukotka, 40 000 Inupiat et Yupiit en Alaska, 40 000 Inuit dans l'Arctique canadien, 60 000 Kaladlit au Groenland.

Tupilak, esprit mauvais qui apparaît dans les cauchemars de la nuit. Ivoire de morse. Origine Groenland, Thulé, Siorapaluk. (1987). Hauteur 25 cm. Préparé par Oussaqaq, le fils d'un des compagnons du docteur F.A. Cook au « pôle Nord » (1908). Collection Jean Malaurie.

dent a voulu imposer sous le signe de la raison et d'un évangile révélé. L'Occident laïcisé est animé aujourd'hui par une autre pensée unique : l'économie mondialisée. L'univers est ainsi coupé en deux, l'un – celui du peuple du livre – ignorant l'autre – celui des peuples premiers – dont ce livre exprime, aux hautes latitudes, le génie et l'ancienneté malgré la rudesse des vies, les moyens techniques rudimentaires mis en œuvre. L'ethnologie n'a peut-être pas su apporter assez d'attention aux significations cachées de ces objets, de ces rituels, de ces danses, de ces musiques. Il en a été de même en Afrique où, somme toute, l'art nègre n'a été découvert que par des poètes et des peintres. André Leroi-Gourhan le déplorait en 1950 : « L'ethnologie n'apprend pas l'art primitif ; je dirais même, de moins en moins. » L'archaïsme des outils de ces chasseurs boréaux, leur égalitarisme, leur cruauté intertribale pouvait en laisser présager, il est vrai, des pensées élémentaires. Et pourtant, Louis Antoine Comte de Bougainville, le Capitaine James Cook, Jean-François de Galaup, Comte de La Pérouse, avaient exploré l'univers avec un esprit généreux et inventif et entrouvert d'autres horizons de réflexion. Dès le XVIIIe siècle, les sociétés boréales ont été approchées par de grandes expéditions du siècle des Lumières ; elles étaient davantage il est vrai, à la recherche d'une route vers la Chine par les passages du Nord-Est et du Nord-Ouest. Mais, très tôt, cette soif de connaître de nouvelles terres et d'autres hommes a été occultée par la volonté de conquérir et de convertir. Les missionnaires, soucieux de faire partager leur vérité *urbi et orbi*, se sont affirmés aussitôt en voulant d'abord christianiser. Et les Églises se sont partout attachées à éradiquer le chamanisme, les tambours sacrés, les masques initiatiques, les costumes cérémoniels devant être brûlés, mis en pièces et les danses interdites.

> *« Je pars brisé. Il y aura toujours un abîme entre les croyances d'un chrétien et toute l'adoration du vrai Dieu, et celles d'un fétichiste... Le second fait des animaux eux-mêmes ses protecteurs. Il reconnaît être inférieur aux Brutes. »* (3)

Le célèbre pasteur luthérien Hans Egede qui a fondé en 1722 le Groenland moderne, et qui est devenu le premier évêque de cette grande île, présente de la sorte ses ouailles :

> *« Ayant ainsi affaire à des gens qui sont comme des enfants et des aveugles, je dirais même à des gens aussi stupides que des bêtes, il a fallu les traiter comme des enfants et leur inculquer de la manière la plus simple les vérités chrétiennes... C'est une chose constante et sans contredit qu'un peuple barbare et sauvage doit être premièrement rendu homme raisonnable. »* (4)

Le pasteur anglican William Duncan chez les Tsimshian de la côte nord-ouest du Canada déclare en 1857 : *« Le potlatch ? De loin le plus formidable de tous les obstacles opposés aux Indiens pour qu'ils deviennent Chrétiens ou même civilisés. »* Les Églises ont été longtemps souveraines à ces hautes latitudes. L'esprit de Vatican II ne les a animées que très récemment.

Le matérialisme dialectique a été, à l'aube du XXe siècle, aussi radical dans ses jugements. La Garde rouge du parti communiste soviétique a contraint, dès 1926, les peuples chasseurs et éleveurs de rennes sibériens à partager le grand idéal léniniste. Les prescriptions d'athéisme demeuraient implacables sous Staline, nous affirme en 1960 le témoin et acteur Yuri Rytkheou (5), écrivain tchoukotche,

> *« Les chamans sont des exploiteurs et des falsificateurs, répétait le Parti : ils ont maintenu trop longtemps le peuple esquimau et tchoukotche dans un système archaïque de féodalité. Les chamans alliés aux ploutocrates, possesseurs de baïdares, ont ruiné les pauvres. Ce temps, grâce à Lénine et Staline, est révolu. Tous sont enfin égaux. C'est l'aube d'une nouvelle ère. »*

Yuri Rytkheou fait amende honorable en 1994, après la pérestroïka et confesse son erreur :

> *« Au début des années 1930, quand la soviétisation, accompagnée de la construction d'écoles, de l'alphabétisation, de l'établissement de villages modèles appelés « bases culturelles », se répandit largement, la lutte la plus acharnée dans la Tchoukotka eut lieu alors contre le chamanisme : destruction matérielle des attributs de l'acte sacré et déportation des chamans dans les camps... La propagande du Parti répétait sans relâche que notre passé était l'horreur : ignorance, obscurantisme, erreur, scélératesse, mensonge et sauvagerie. »* (6)

(3) Émile PETITOT, *Les Grands Esquimaux*, Paris, 1887.

(4) Hans EGEDE, *Description et histoire naturelle du Groenland*, Copenhague et Genève, 1763.

(5) Yuri RYTKHEU, *Le Grand Jour*, Magadanskoe Knevnve, IZDATel'STVO, 1960.

(6) Yuri RYTKHEU, « Du fond des millénaires », p. 47 et 57, *in : Les Sibériens*, Autrement, n° 78, Paris, 1994.

Bilan : ce malheureux peuple vit aujourd'hui la crise la plus grave de son histoire. Il a perdu son patrimoine et son art contemporain est décadent.

La condamnation de la politique culturelle antireligieuse soviétique dans l'Arctique est, de ma part, sans appel. Sous des dehors scientifiques, elle est sous-tendue par le mépris de ce qui trame l'histoire et les valeurs d'un peuple. Ah ! la science, elle est « carrée » quand il s'agit, dans les pays totalitaires, de pseudo-sciences sociales et politiques. Un regard habité par une telle théorie matérialiste dialectique n'est guère innocent. Or tout ce livre montre que les rites ne sont pas des additions de superstitions, et de magies. Une vision panthéiste venue du fond des âges et du plus intime des consciences anime ces peuples, et comme le rappelle Roger Bastide : « *L'Occidental veut tout savoir du premier coup, et c'est pourquoi, dans le fond, il ne comprend rien* » (7). Rechercher la vérité, c'est assumer une pensée chamanique afin de tenter d'en décrypter les images successives. Ces peuples sont habités par des songes. Une intelligence sensorielle de la vie des pierres, de l'ordre de la nature est le résultat d'une lecture du ciel étoilé, du souffle du vent, de l'audible dans l'invisible. Vivre dans la matière en empathie pour inventer le monde, comme le recommande Gaston Bachelard, le maître de cette approche phénoménologique que ces peuples du Nord, héritiers de l'expérience des nomades du Paléolithique supérieur, pratiquent tout naturellement. Ces rites du sacré ne sont, en effet, pas seulement un spectacle mais une expérience intérieure qui répond à des inquiétudes tragiques de l'homme et tente d'apaiser son angoisse de la mort. Autre péril : l'Occident qui ne s'est intéressé à l'homme du Nord que lorsque des minerais et du pétrole ont été découverts dans ces mers froides et dans ces toundras, devra se garder, face à ces puissantes créations artistiques, de n'avoir que des émotions esthétiques.

C'est justice que ce livre fondateur paraisse à Paris. N'est-ce pas en novembre 1969 que s'est tenu en France même, le premier congrès international pan-Inuit de ces peuples, dispersés pendant 4 000 ans de l'Asie au Groenland ? Ils se sont retrouvés pour la première fois de leur histoire face à leurs administrations et 300 spécialistes, avec la volonté de s'affirmer dans leur vérité et la confiance dans leur destin. (8) Cette rencontre extraordinaire, organisée par le Centre d'études arctiques (EHESS/CNRS), présidée par René Cassin, prix Nobel, inspirateur de la charte internationale des Droits de l'Homme signée à San Francisco en 1945, est à l'origine de la grande ligue pan-Inuit (Inuit Circumpolar Conference), initiée à Point Barrow en Alaska en 1977 qui a rendu enfin possibles les autonomies aujourd'hui acquises pour ces peuples dans le Grand Nord américain, groenlandais, nord-scandinave et russe et auxquels tous les décideurs, hommes de cœur – qui n'étaient pas alors si nombreux – aspiraient.

(7) Roger BASTIDE, *Le Candomblé de Bahia*. Éditions Plon, (collection Terre Humaine), 2000, p. 11.

(8) *Le peuple esquimau aujourd'hui et demain. The Eskimo People today and tomorrow*. Sous la direction de Jean MALAURIE. Quatrième congrès international du Centre d'études arctiques. Éditions Mouton. Paris/La Haye. EHESS. 1973. (Bibliothèque arctique et antarctique. Tome IV), 696 p. Ce livre-événement sera réédité en 2003 par les Éditions Fayard avec les observations des quatre Premiers ministres inuit, faisant le point des quarante années passées et se traduisant par la prise de pouvoir autochtone.

Le mystère d'une puissance créative

« … Il y a bien longtemps, il n'y avait rien d'autre que de l'eau, pas de terre du tout. Cela commençait à tracasser le corbeau. *Alors, il aperçut les racines de quelques touffes d'herbe qui flottaient et se mit en chasse. Il s'approcha en pagayant, tout contre une touffe, la piqua de son épieu, l'entoura de sa ligne et la traîna jusqu'à la côte. Puis il reprit son kayak, continua de chasser et de piquer les racines d'herbe et de les entasser. Et c'est ainsi que la terre fut, c'est ainsi que, tout autour, ce fut la terre. Et quand il eut fait assez de terre, le corbeau rassembla les hommes et leur dit* : "Voilà ! Vous avez maintenant une terre pour vivre." » (9)

La poussée vient toujours de l'arrière. Le peuple ne ment pas ; c'est à lui, sève d'une culture, qu'il faut toujours revenir quand on interroge un patrimoine ancien.

« *Ces impuissants, ces incapables, miserabilis personae, qui ne peuvent rien pour eux-mêmes, ils peuvent beaucoup pour nous. Ils ont en eux un mystère de puissance reconnue, une fécondité cachée, des sources vives au fond de la nature. Barbares, sauvages, enfants […] ils ont cette misère commune, que leur instinct est inconnu, qu'eux-mêmes ne savent pas nous faire comprendre.* » (10)

Le but de ce livre est de témoigner en faveur de chacun de ces grands créateurs.

L'intuition d'un Gauguin, de peintres et de surréalistes européens

Après les grands voyages autour du monde, de Magellan à John Byron, les découvertes en Océanie, en Amérique, dans le Pacifique, les grands voyages scientifiques des naturalistes, il fallut l'intuition d'un Gauguin, accompagnée ou suivie par la Smithsonian, Franz Boas à New York, Marius Barbeau, à Ottawa, Marcel Mauss, Lucien Lévy-Bruhl, avec l'Institut d'ethnologie à Paris en 1925, l'autorité d'André Breton avec sa remarquable collection de masques esquimaux et les surréalistes, pour qu'on puisse, à New York, Londres, Paris, Berlin, Copenhague, Léningrad entrevoir après 1920, qu'il y avait d'*autres* civilisations que la nôtre ; ce que l'on a trop longtemps dénommé les civilisations exotiques. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, des intellectuels européens réfugiés à New York – André Masson, Marc Tanguy, Max Ernst, Claude Lévi-Strauss – ont, en 1940-41, donné par leurs interventions, un éclat exceptionnel à leurs découvertes, éblouis qu'ils étaient par cet art amérindien méconnu qu'ils découvraient dans les musées et les galeries d'art.

Mais gardons-nous d'ouvrir la voie à de nouveaux conquérants : à la suite d'un Christophe Colomb, ses compagnons ont été assez aveugles et cupides pour contribuer, sous l'autorité espagnole, à faire massacrer physiquement, spirituellement des peuples entiers. On ne peut hélas ! que constater qu'avec l'honnête ambition de faire naître un homme nouveau dans le cadre de politiques de « pseudo-développement », les nouveaux maîtres contemporains ont

(9) Jean MALAURIE, *Hummocks 2 Alaska – Tchoukotka sibérienne*. Éditions Plon, collection Terre Humaine. Paris, 1999, p. 132.

(10) Jules MICHELET, *Le peuple*, Paris, 1974, p. 194-195.

été responsables d'immenses désastres. Il est temps de nous interroger encore une fois devant ce qui paraît devoir être une fatalité pour les peuples autochtones : ne risquons-nous pas, en effet, avec la pensée unique de la mondialisation, d'annihiler, mais, cette fois, en toute connaissance de cause, des sociétés et des civilisations ?

Nous ne devrons jamais cesser de nous interroger sur les incommunicabilités entre les hommes et les cultures. Nous ne nous en sommes pas, je le crains, encore affranchis. Deux siècles et demi d'exploration en Sibérie et chez les Amérindiens et notre connaissance de leur religion complexe et la puissance artistique de leur inspiration reste fragile et incertaine, malgré l'effort de grands ethnologues et archéologues. Nous regardions mais nous ne voyions pas ; nous n'entendions pas cet appel angoissé de morts-vivants, des craquements de la pierre, des gémissements du souffle de l'air. Nous ne les respections pas, non seulement parce que nous étions ignorants, mais parce que nous les méprisions. Ces quatre verbes, hélas ! peuvent être mis au présent ; il convient, d'abord, de mieux mobiliser nos connaissances. La préhistoire, si mal dénommée, paraît exclure de l'histoire un temps très long de la vie de l'homme où celui-ci a appris à parler et à organiser ce qu'il ressentait. Les préhistoriens qui étudient les traces écrites, et en particulier les gravures, commencent seulement à livrer leurs conclusions sur la science oraculaire ; des traits multiples, esquisse d'une géométrie, pourraient laisser penser qu'il y avait une écriture dès le Paléolithique supérieur. Il y a 30 000 ans, il était un ensemble de rituels et de pouvoirs qui étaient accordés aux nombres sacrés. Nous savons qu'en Asie, berceau de la pensée inuit nord-américaine et groenlandaise, les chamans chinois de la culture longshen (trois milliers d'années avant notre ère), témoignent par des sculptures très stylisées de pratiques de la divination par le feu. Ce sont « des témoignages montrant que les devins des Shang, combinaient la pyromancie à une autre forme de divination recourant aux nombres. » Cette approche est à l'origine même des hexagrammes du YiKing (11).

Je suis convaincu que ce livre tout comme le musée du quai Branly à Paris provoqueront de longues interrogations chez ceux qui auront le privilège de voir ces œuvres énigmatiques et extraordinaires et je songe, à cet égard, à l'*Essai sur le don* de Marcel Mauss, et aux propos de Claude Lévi-Strauss, après l'avoir découvert. « Peu de personnes ont pu [le] lire sans ressentir toute la gamme des émotions si bien décrites par Malebranche évoquant sa première lecture de Descartes : *le cœur battant, la tête bouillonnante, et l'esprit envahi d'une certitude encore indéfinissable mais impérieuse : d'assister à un événement décisif de l'évolution scientifique* » (12). C'est une même émotion que l'on ressent en regardant dans nos musées les totems de ces Indiens sauvages et les masques esquimaux. Les photographies de leurs cérémonies en 1880-1910, sur la côte nord-ouest de l'Alaska nous convainquent qu'il est là, sur le plan artistique, des civilisations qui sont d'une importance égale à celle du Moyen Âge ou de la Renaissance italienne. L'art est l'expression du génie d'un peuple. Nous sommes au cœur de pensées antiques créatrices aux pouvoirs intacts et rien ne serait plus absurde, je le répète, que de vouloir tenter, comme dans un passé récent, d'établir à l'échelle du monde des hiérarchies.

Un Nord inventé : l'Hyperborée

De tradition gréco-latine, l'Occident, avant de découvrir le Nord pour tenter de l'assujettir, l'a d'abord inventé : et c'est l'Hyperborée. Un Pôle mythique, à mieux dire mystique. La tradition voulait que le Pôle fût le siège d'une contrée paradisiaque et aussi d'une mer libre.

Au-delà du Nord, de la glace, de l'aujourd'hui
Au-delà de la mort, à l'écart
Notre vie, notre bonheur
Ni par terre, ni par mer
Tu ne pourras trouver le chasseur qui mène
Jusqu'à nous, Hyperboréens,
C'est de nous qu'aussi
Une sage bouche a prophétisé

F. Nietzsche, *Poésies*

Il est, dans le tréfonds de la pensée hellénique, une nostalgie de terre virginale uniformément blanche, couleur symbolique de pureté et de paix. Si fort est le pouvoir des légendes que, malgré les évidences géographiques rapportées par des voyageurs – froid, glace, nuit polaire –, l'espace boréal restait, pour les Grecs, lieu de bonheur. Vivant un âge d'or, l'Hyperboréen y poursuit fraternellement une vie communautaire avec les dieux sans guerroyer avec les peuples voisins : une société nordique d'hommes forts, puissants et pieux que nul jusqu'alors n'a entrevue. Et c'est au Nord que les âmes s'élèvent, nous dit Platon. Borée – selon Homère – est le vent de la génération. Il conduit, entraîne les âmes.

Les découvreurs britanniques, américains, danois, français, allemands, russes, tous de culture humaniste gréco-latine, face à ces peuples, étaient aussi habités par des idées contradictoires venues de la Bible, lue et relue à haute voix devant les équipages chaque dimanche. C'est au Nord, en effet, que les forces mauvaises de Gog et de Magog résident et la terreur des marins était de risquer d'hiverner dans une nuit luciférienne avec les païens, ce peuple d'idolâtres que la Bible réprouve. Et c'est au filtre de ces imaginaires que les prodigieux Haïdas, les Tlingit, les Kwakiutl, les Esquimaux, les Lapons, les Samoyèdes, les Tchouktches et les Koriaks ont d'abord été regardés, dévisagés sans être évidemment compris. Les masques anthropomorphes du cap Vancouver en Alaska, le singulier cygne du Kuskokwim conduisant aux chasseurs la baleine blanche, dans une forme stylistique annonçant l'art de Picasso, le génie du sommeil, célèbre masque articulé tsimshian du musée de Leyde, relevaient, pour certains conservateurs de musées et le public, beaucoup plus du Cabinet des Curiosités ou des galeries de l'Étrangeté.

On ne peut saisir la puissance créative de cet art qui s'interroge sur le destin de l'homme, c'est-à-dire sur la mort, qu'en s'abstrayant de sa propre culture et en se replaçant dans l'intelligence d'un vitalisme panthéiste qui matérialise les esprits se mouvant instantanément dans l'espace et jusque sur la lune où les grands chamans inuit reprennent inspiration et force ; sur terre, ils se cachent dans les grottes, les crevasses et les montagnes. Ils font face à des

(11) *Chine, Terre de civilisations* (sous la dir. de Robert E. MUROWCHICK). Bordas, Paris, 1996, (p. 78) et Charles MORAZÉ, *Les origines sacrées des sciences modernes*. Fayard, Paris, 1986.

(12) Claude LÉVI-STRAUSS *in* : Marcel MAUSS, Essai sur le don. PUF (Quadriges), Paris. Introduction p. 3.

nains et des géants maléfiques. Les animaux marins sont écartés des humains ou dirigés vers eux par une jeune femme, Nerrivik, humiliée par ses parents et sacrifiée. Dans ce vitalisme zoomorphe, l'homme, l'animal s'intègrent lors de transformations plus ou moins complètes, le feu étant l'expression d'une énergie chthonienne. Les réponses à ce changement d'état qu'est la mort, varient selon les peuples du grand Nord. Dépôt simple sur la toundra chez les chasseurs nomades inuit, l'homme et la femme étant habillés et avec leurs instruments familiers : harpons, kayak, traîneau et ses chiens étranglés, pour l'homme ; petit couteau, dé, pour la femme. Puis dépôt sous les pierres, au XIVe siècle, le corps étant également habillé dans le nord du Groenland. Crémation chez les Tchouktches à partir de dates inconnues. Les tombes sont souvent orientées dans le sens est-ouest ; les rites inuit impliquent, et la remarque vaut pour tout le Nord, que les vivants parlent avec les morts d'autant que le vivant porte le nom du mort et est ainsi porteur de son énergie interne.

Peuple tourmenté, affamé de sacré qui décèle dans l'espace des forces qui agissent selon certaines fractures et orientations. Tels sont les Hyperboréens, héritiers d'une culture préhistorique, remontant au Paléolithique supérieur, qui sans aucun doute l'inspire dans sa dimension métaphysique. Culture de l'angoisse qui s'inscrit dans une compréhension astrobiologique de l'harmonie du monde. Ces peuples ont une connaissance des lois numériques selon les mouvements de la mécanique céleste. Les rites de deuil renvoient à des chiffres qui ont des rapports qualitatifs ; le 5 et le 3 étant d'usage chez les Inuit lors des décès. Cinq jours de deuil à la suite de la mort d'une femme ou d'un ours femelle ; 3 jours de deuil à la suite de la mort d'un homme ou d'un ours mâle au nord du Groenland. On pourrait penser que le choix de ces nombres relève de conditions biologiques : le nombre des doigts. Explication inexacte : ces chiffres variant chez les Esquimaux et les Indiens. Chez les Indiens, le chiffre 4 est plus couramment utilisé, renvoyant aux quatre saisons de l'année et aux quatre points cardinaux, les couleurs elles-mêmes sur la côte nord-ouest américaine ayant valeur symbolique. Dans l'ensemble de l'Arctique, la géomancie intervient pour orienter l'espace et participer aux forces d'énergie.

Le chaman et ses pouvoirs

Les presciences de ces médiums que sont les chamans, si longtemps décriés par les explorateurs et les missionnaires, sont prises très au sérieux par le groupe qui ne tolérerait pas des erreurs d'appréciation ou de jugements. Le chaman, dont les transes extatiques ont été particulièrement étudiées par Sergei M. Shirokogoroff (13) chez les Toungouses, n'est pas un asocial souffrant de troubles psychiques comme l'ont trop souvent suggéré l'ethnopsychiatrie contemporaine, l'Église des missionnaires ou encore le parti communiste soviétique, ce qui reviendrait à assimiler le chaman au schizophrène, voire à l'autiste. Ces voyages dans l'au-delà, ces mutations soudaines en animal après s'être décorporé puis désintégré, ossement après ossement, la peau s'étant détachée et le sang écoulé à ses pieds, ces états paranormaux du sujet « de l'autre côté du miroir », perdant sa chair puis se retrouvant après s'être réincarné en ours, le dialogue avec les morts ne sont pas le symptôme d'une grave affection mentale. Pour qui a vécu avec empathie avec ces peuples, l'intensité de l'appel à cette mystique du Nord s'impose. Elle devient même une part de leur respiration et ce souffle devient aussi naturel que celui d'Icare pour voler.

> *« Ils ont une mémoire concrète reproduisant avec fidélité jusqu'aux moindres détails des impressions sensibles »,*

nous dit ce grand précurseur, Lucien Lévy-Bruhl. Pour eux, au terme de ces voyages périlleux et visiblement épuisants dans l'au-delà, l'invisible et le visible sont de même ordre. Leur hyperémotivité, leurs sens affûtés de chasseur leur font repérer des détails de la nature et éprouver les forces et les énergies qui s'en dégagent. La recherche médicale a fait comprendre depuis quelques années la plasticité neuronale ; et il y a une vie et une fonctionnalité neuronales stimulées par les flux nerveux qui sont déterminées par des manques, et surtout l'affectivité. Les dendrites excitées provoquent de nouveaux neurones cependant que les neurones non excités tombent en aptose ; les cellules ne recevant plus de facteur de croissance entrent en résorption et meurent (14).

On sait aussi que le cerveau d'un animal sauvage pèse 20 à 30 % de plus que celui d'un animal domestique. En vérité, les peuples premiers ont des facultés dont nous ne disposons plus en télépathie, en télégénésie, en clairvoyance – ce que Léon Chestov appelle « la vision pénétrante ». Les chasseurs sont des anatomistes nés, je dirais mieux, dotés de certaines connaissances physiologiques. Ils savent par expérience que, en fixant le feu attentivement, on peut provoquer les premiers stades de l'hypnose. La flamme du feu changeant dans l'obscurité où l'iglou a été plongé au cours de la séance chamanique, peut frapper les stimuli de l'œil. La théâtralité de la réunion chamanique et de ses danses au tambour, le costume particulier du chaman, émeuvent profondément ces hommes, et le rythme du battement du tambour touche les neurones auditifs cependant que la rythmique de la danse augmente la température qui fait croître le pouvoir neuronal. C'est à dessein également que le chaman souhaite qu'hommes et femmes soient, serrés corps contre corps, autour de lui dans un espace clos, dans une semi-obscurité. En état d'hyperexcitabilité provoquée par des drogues, tels les champignons chez les Koriaks, les Ostyaks et les Tchouktches, le *tarasum* (un mélange de vin et de lait), le *kumis* (lait de jument fermenté, chez les Yakoutes, il influe sur l'auditoire qui peut connaître, lui aussi, des transes. Épuisé par la danse, le chaman s'effondre et, couché à terre, sombre dans un sommeil profond ; il est étendu immobile. Il est comme mort pendant une à plusieurs heures. Son réveil est très progressif, et dans les toutes premières minutes et l'heure qui va suivre, il décrira son voyage dans des univers inconnus, ces mondes « supérieurs » ou « inférieurs ». Pendant cette transe et le voyage de l'esprit du chaman, on perçoit de temps à autre le souffle des esprits, ennemis ou familiers qui rôdent autour de l'assemblée. Leurs murmures s'amplifient et des mots inconnus d'un ton agressif ou doucereux sont captés par l'auditoire terrifié. Le chaman, ventriloque, peut participer à la théâtralité dramatique de telles scènes. Le chaman, homme-médecine, a été étudié par les ethnopsychiatres et on sait désormais la réalité de son action. Il est menacé d'être mis à mort par le groupe s'il n'est pas doté de réels pouvoirs, pouvoirs qu'il n'acquiert qu'après

(13) Sergei M. SHIROKOGOROFF, *Psychomental complex of the Tungus*. Berlin, Schletzer Verlag, 1999.

(14) Jean-Yves et Marc TADIÉ, *Le Sens de la mémoire*, Gallimard, Paris, 1999.

Masque de Point Barrow, Alaska (XIXe siècle).
Collection Jean Malaurie.

une longue ascèse sexuelle et alimentaire et une éducation secrète auprès d'un maître, celle-ci pouvant être de pratique homosexuelle. Cette éducation a lieu loin des hommes, dans un site d'une rare beauté, près d'un lac ou au pied d'une grande montagne. Le chaman peut être femme, particulièrement chez les Kamtchamdales.

L'androgynie est au cœur de toute pensée chamanique sibérienne comme des divinités antiques. L'étreinte amoureuse entre l'homme et la femme représente l'unité des origines. Apollon est le Dieu du Nord, né à Délos. Il part pour le pays des Hyperboréens, y séjourne pendant un an et prend force oraculaire gagnant Delphes. Il inspire la Pythie, jeune fille qui prédit l'avenir. Apollon se prit de passion pour le jeune Hyacinthos, héros laconien d'une extrême beauté. Il le tua accidentellement au cours d'un jeu de disque et, désespéré, le changea en fleur, la jacinthe. Son sang est l'expression de la sève vitale, de l'énergie qui, chaque printemps, symbolise la végétation. On dit que c'est en raison de l'extrême beauté de ce jeune homme que Thamyris, musicien légendaire de Thrace, aurait inventé l'homosexualité.

Le son, vecteur de l'âme

La musique est au cœur de cet art circumpolaire qui tire son inspiration d'une aspiration profonde chez tous les peuples depuis la haute préhistoire connotée du terme méprisant de « pratiques animistes ». Cet art est l'expression d'un courant philosophique dont on n'a pas fini d'interroger la complexité et la fécondité : c'est le panthéisme. « *L'art vise, non pas une explosion momentanée d'adrénaline, mais l'édification graduelle durant toute une vie d'un état d'émerveillement et de sérénité. L'art dans sa plus haute mission est à peine humain* », note Glenn Gould. Lors des séances chamaniques, les tambours sacrés, ou *cauyaq*, en yupik, à membranes veinées d'estomac de morse ou de chien (Groenland), jouent un rôle essentiel. Les hommes et les femmes renouent avec l'ordre du monde dont ils se savent un infime rouage. Le village est disposé en hémicycle. Serré, très serré, le groupe se ramasse encore davantage comme pour penser sensoriellement ensemble au cours de la soirée qui se poursuit très avant dans la nuit. Tous sont présents. Les Anciens, les chasseurs et leurs épouses, les jeunes et jusqu'à quelques chiens parfois.

Les danseurs font revivre par leurs gestes les forces vives. La voix des danseurs est sourde, elle remonte du fond des âges. Le timbre, les phrasés sont d'une violence contenue. Dans leur gestuelle du torse, des jambes et des bras, au rythme de la musique et des paroles, ils pensent autant sinon plus qu'avec leur tête. « *Chanter, danser, c'est prier doublement.* » Le rythme est celui du battement du cœur. Ces transes de possession permettent aux vivants de communiquer avec les chers cousins – baleines, morses, phoques, ours, renards – qui sont invités à visiter les hommes et à se laisser manger de temps à autre, mais aussi et surtout, permettre d'être entendu des anciens, les morts.

Le respect est teinté de crainte. Les danseurs qui se relayent sont gantés par respect pour les ombres et les esprits de la chasse. Ils s'avancent en s'inclinant, de côté, à droite, à gauche, regardant le grand large, la main en visière. Les femmes baissent les yeux. D'abord, les participants se font face, sans bouger, le buste droit, les pieds rivés au sol, genoux fléchis, les avant-bras dressés en suppliant, paumes tournées vers le ciel. Puis les mains sont tournées vers le public en offrande ; ils les superposent, la main droite au-dessus de la gauche et la dépassant légèrement. Le spectacle se précipite en se bousculant.

Dans l'intimité de leurs pensées les plus secrètes, les hommes et les femmes osent parler avec ces forces et avec des marques de soumission, solliciter leur infinie bienveillance.

Le masque et son regard

Gestallt und Design. Au-delà de la forme, l'être.

« *Le portrait présentait quelque chose de bizarre qui n'était plus déjà de l'art, qui détruisait l'harmonie de l'œuvre : les yeux vivaient, c'était des yeux humains.* » (15)

C'est l'être même dans sa manifestation. Le masque, dont la personnalité au regard frontal est une « généalogie de la pensée ». Le fixer longtemps n'est pas sans conséquences : le regard vous traverse. Les yeux plissés et en creux interpellent. Ils vous menacent si l'œil est fermé, la bouche étant tordue entre des dents de castrateur apparentes. Ces trous noirs ne cessent de vous interroger au

(15) Nicolas GOGOL, *Le Portrait* in : Récits de Pétersbourg, Garnier/Flammarion, Paris, 1958.

plus intime de vous-même. Le masque – comme toute œuvre artistique – est possesseur d'une énergie et force d'interrogation. Le créateur, qui est un artiste qui a souffert et fortement pensé son œuvre, questionne celui qui le regarde et l'oblige à rentrer en lui-même. Ces masques sauvages ont cette force première qui ne peut laisser insensible celui qui les regarde, sinon l'échange ne serait qu'esthétique. C'est le péril qu'encourt tout visiteur pressé d'un musée. L'Enfer est réservé aux timides. Le masque, comme toute opération chamanique, a un pouvoir plus qu'humain. Celui qui a fait le masque est évidemment porteur d'une inspiration supérieure. Il propulse celui qui le regarde dans une dimension qui suscite le dépassement. Un masque inuk est de la même essence et détient la même puissance qu'un choral de Bach. L'art chamanique est un art religieux qui cherche désespérément à pénétrer le monde de l'au-delà et à s'en approprier les pouvoirs. Il faut regarder et regarder encore les masques primitifs pour les voir, comme on écoute et réécoute la musique pour tenter de l'entendre ; entre les notes. Pour tenter de vraiment comprendre l'homme le plus étranger, le plus lointain qui soit : l'Autre, il faut auparavant essayer de faire table rase de l'homme que l'on est – l'homme d'un milieu, d'un pays, d'une époque – tenter en regardant, de prendre conscience de ces yeux fixes qui pourraient sembler « morts » mais qui vous observent et vous scrutent ; il faut l'écouter dans son mutisme éternel et se laisser conduire avec lui dans les lieux imaginaires où se perdent la pensée et l'âme de l'artiste tourmenté qu'il fut. Oui, le regard humain reste le point fixe de cette métamorphose de la nature humaine à laquelle on assiste. Le masque a un pouvoir d'hypnose, curatif ou destructeur. Des tissus de couleur rouge – couleur du feu, de la femme, du sud – peuvent recouvrir une partie du regard pour en dissimuler l'identité. Chez les Inuit, le masque présente même quelquefois deux canines à la Dracula, avec des pouvoirs castrateurs de l'esprit mauvais qu'il faut à tout prix maîtriser avec l'aide du *torngbak* ou esprit personnel protecteur, qui, lui, a toutes ses dents. Le masque en bois (ou en argile chez les Yupiit), a une double fonction : cérémonielle et l'homme apparaît avec son double-animal, son *Inua* ou souffle primordial. Il peut aussi avoir une fonction funéraire. Le plus souvent, de face, il nous présente un visage tourmenté, angoissé. Ce sont généralement des masques de grands chasseurs, le chef baleinier reposant au haut des grands versants, face à la mer, comme au cap Wales (le cap le plus occidental de l'Alaska). Le masque repose parfois sur le visage du mort pour le protéger des forces maléfiques (selon A. Pinart) ou sur un poteau au-dessus de la tombe à partir du XIXe siècle.

Les séances chamaniques sont d'une théâtralité extraordinairement suggestive (16), tout comme les métaphores qui sous-tendent les cinq fêtes très intenses de l'année. Dans le *qaasigi* alaskien ou sibérien, ou iglou commune, le groupe recourt à des modèles réduits, actionnés par des cordes et des perches : il est des mannequins empaillés avec des ailes articulées. Lors des grandes fêtes baleinières dans le détroit de Béring, et particulièrement la fête de Natsuk, et très particulièrement la fête des Vessies, celles-ci étant remplies de sang qui s'écoule. Le rire provoqué de temps à autre par ces pantomimes se conclut par des échanges de femmes et de cadeaux. La convivialité de la manifestation apaise les tensions qui sont vives entre ces êtres angoissés et implacables dont les raids guerriers sont à l'image de l'environnement cruel qu'ils subissent cependant qu'ils affrontent, corps à corps, dans les temps pacifiques, des baleines de 18 mètres et de 80 tonnes, des morses et des ours.

On escompte que les esprits mauvais qui rôdent seront, à la fin des fins, enclins à la clémence et que les morts qui n'ont pas retrouvé vie parmi les vivants auxquels leur nom aurait été donné, seront eux aussi ouverts à l'indulgence. C'est sur la côte nord-ouest de l'Amérique que l'art des cérémonies a atteint sa plus majestueuse complexité. Les forces vives du groupe s'épuisent dans la préparation et le déroulement de ces fêtes. Elles peuvent expliquer, en période de pénurie, des cas de famines. On préfère sacrifier au rituel au risque de mourir de faim. Ce sont les mats totémiques des Nootka, des Tlingit, des Haïdas avec le corbeau mythique, les immenses masques funéraires aléoutes.

Masque de Shishmaref, Alaska (avril 1979) en os de baleine fossile avec deux labrets en ivoire de morse.
Collection Jean Malaurie.

(16) On lira les descriptions de quelques grands ethnologues de l'Arctique : Vladimir Bogoraz, E. Nelson, W. I. Jochelson, Ernest W. Hawks, Diamond Jenness, Tom Lowenstein, V. Stefanson, Knud Rasmussen, William Thalbitzer, A. Niesheim. On se reportera également à Jean MALAURIE, *Hummocks 2 Alaska – Tchoukotka sibérienne*. Éditions Plon, collection Terre Humaine. Paris, 1999. Voir également Pierre VITEBSKY, *Les chamanes*. (préface de Jean Malaurie) Paris, 1995, Albin Michel. Et René BERTHELOT, *La pensée de l'Asie et l'astrobiologie*. Paris, 1949. Ainsi que, naturellement, le si remarquable ouvrage de Joseph CAMPBELL, *The way of animal powers. Historical atlas of world mythology*. London, 1983.

À la veille de grandes découvertes : l'Allée des Baleines

Nous sommes à la veille de très grandes découvertes, comme en Égypte, au temps de Champollion où la lecture de la pierre de Rosette permit de découvrir une des grandes civilisations de l'humanité. En étudiant les ivoires gravés de la haute culture esquimaude du détroit de Béring, cinq siècles avant notre ère, on est frappé par les parentés stylistiques avec l'art du jade du Néolithique chinois et l'art complexe des Indiens de la côte nord-ouest.

« *Le dédoublement de la représentation est significatif d'un continent à l'autre. Les parentés sont évidentes, et pourtant les distances, la géographie et l'histoire nous inviteraient à l'extrême prudence... Sommes-nous,* ainsi que le suggère Claude Lévi-Strauss, *enfermés dans un dilemme qui nous condamne soit à renier l'histoire, soit à rester aveugle à ces ressemblances tant de fois vérifiées ?* » (17)

Constater des constantes, des convergences dans ces nombreuses stylistiques, est-ce vanité ? Serions-nous de ceux qui ont regardé mais n'ont pas vu ? Risquons à cet égard quelques hypothèses. Elizar. M. Meletinsky, dans un texte fondateur sur l'épique du corbeau chez les Paléoasiates, s'interroge avec une extrême intelligence sur les rapports de l'Asie septentrionale et de l'Amérique du Nord-Ouest en matière de folklore.

« *Il y a concordance évidente entre de nombreux sujets ou versions de sujets du folklore des Esquimaux d'Asie et du folklore des Tchoukiches d'une part et entre des sujets du folklore des Esquimaux américains et des Athapaskans et des Indiens de la côte nord-ouest de l'Amérique d'autre part. Bien que la sagesse soit un trait assez communément attribué au corbeau, y compris dans la sagesse antique et chez les Germains [...] elle se manifeste surtout sous un aspect sinistre et ce n'est que dans l'aire folklorique Tchoukotka/Kamchatka/Alaska que nous trouvons un très vaste cycle mythologique du corbeau. – L'aire de diffusion de ce cycle du corbeau est très rigoureusement limitée à cette zone que nous venons d'indiquer, laquelle en est marquée comme une zone folklorique particulière.* » (18)

Les ressemblances sont trop évidentes lorsque l'on relève les rituels cosmiques sur des tubes Cong à sept étages du Néolithique chinois, qui ignore encore le fer et sculpte le jade avec des fils enduits de sable, la représentation de l'œuvre demandant près de dix années. La forme circulaire symbolise le ciel, la forme carrée, la terre. On y découvre des rituels symboliques du chamanisme Yangshao, des rituels cosmiques, un oiseau posé sur un motif solaire incisé au sommet, des personnages bisexués, les styles dits « squelettiques ». On peut lire des inscriptions divinatoires sur des ivoires et des os de la dynastie Shang.

Le pont de la Beringie a été large de 1 500 km du nord au sud. Il a été parcouru, avant sa submersion, par de grandes migrations asiatiques de chasseurs nomades ayant peuplé l'Amérique du nord au sud. Nomades, peuples de passeurs d'idées, de mythes, de symboles rituels que l'on retrouve dans l'art décoratif des outils, des objets remontant à un chamanisme paléolithique. Il est évidemment un secteur d'exploration majeur sur les littoraux et dans les îles. Des fouilles n'ont hélas été réalisées que tardivement en Sibérie orientale et particulièrement en Tchoukotka, un des berceaux de l'histoire des Esquimaux. Une très grande découverte y a été faite en décembre 1976 par une équipe d'archéologues soviétiques dirigée par Sergei Arutiunov. L'allée des Baleines est le Delphes de l'Arctique. Il est, à Ittygran, une première allée sur 550 mètres de mâchoires de baleines franches orientées est-ouest. En arrière de cette allée, dans l'île Arakamchechen, une seconde est disposée parallèlement, au nord du détroit de Séniavine qui les sépare. La première est de 34 colonnes, dont 3 en paires, la seconde de 11.

« *Les poteaux en os, les crânes sont visiblement ordonnés selon une architecture sacrée, relevant sans doute de chiffres d'or. Sur quatre cents mètres de distance, treize groupes de gigantesques crânes (47) de une tonne et demie chacun, sont espacés sur le littoral le long d'une plage à 50 cm au-dessus de la mer, par groupes de deux, puis groupes de quatre selon les intervalles de 1, 3, 1, 4, relevant de connaissances immémoriales, numériques – d'esprit fengshui ? « Selon un ordre rigoureux », insiste Arutiunov.* » (19)

Au centre géométrique de l'allée des Baleines se trouve une surface relativement plane formant un demi-cercle, un amphithéâtre de 4-5 m au pourtour délimité par d'énormes blocs de pierres [...] La fouille effectuée dans son angle nord-ouest a mis au jour à une profondeur de 0,3-0,8 m des cendres recelant encore des restes d'os calcinés de baleines et de morses. Ce foyer était entouré d'une grande dalle en pierre verticale et de plus petits blocs erratiques (40-50 cm). » (19)

La flamme de ce sanctuaire d'Ittygran est une aspiration à une renaissance périodique. Feu salvateur, sur le bord du miroir divinatoire de l'eau du détroit de Séniavine, il est le véhicule de l'esprit du mort, vers la patrie céleste, lors de la crémation des corps chez les Tchouktches. L'allée des Baleines a été occupée au fil de l'histoire par des Inuit qui l'ont construite, mais aussi par des Tchouktches, dits maritimes, chasseurs de baleines. Le feu de ce sanctuaire aide le défunt à trouver sa patrie céleste au cours du voyage périlleux dans les vastitudes de l'invisible. Le chasseur, se voulant feu, souhaite se retrouver tel l'oiseau phénix, plus fort et plus jeune.

On sait que ces chasseurs recourent à des nombres clefs : trois, cinq, neuf. Trois, c'est la famille : père, mère, fils ; les trois univers : supérieur, terrestre et inférieur. Les trois forces de l'Univers : air, eau, feu. Les trois termes d'une pensée : sujet, verbe, complément. Cinq : le pentagone, l'image géométrique parfaite. Neuf : la totalité, le dernier chiffre avant les nombres à deux chiffres, c'est trois fois trois. La mer est génitrice ; y réside on le sait la puissance régénératrice de la vie animale dans les mers : une femme. Le détroit de l'allée centrale de cette double allée des Baleines, peut être perçue comme le miroir divinatoire. L'espace est double et orienté : à l'horizontale : les rayons du soleil, au point du jour, balaient très exactement

(17) Claude LÉVI-STRAUSS, *Le dédoublement de la représentation dans les arts de l'Asie et de l'Amérique*, Revue Renaissance vol. II et III, New York, 1944-45 et Hubert DAMISH, *Paradoxe du danseur kwakiutl in* : Jean MALAURIE, *102 témoignages en hommage à 40 ans d'études arctiques*. 900 p. p. 347-53 (édit. Sylvie Devers) Plon, 1990.

(18) Elizar M. MELETINSKY, *L'épique du corbeau chez les Paleoasiates*. Diogène, n° 110. Paris, avril-juin 1980 (p. 114).

(19) S.A. ARUTIUNOV, M.A. CHLENOV, I.I. KRUPNIK, « L'Allée des Baleines », *in* : *Sibériana*, CNRS, 1983 et *in* : Jean MALAURIE, *Hummocks 2 Alaska – Tchoukotka sibérienne*. Éditions Plon (collection Terre Humaine). Paris, 1999. p. 407-8.

L'Allée des Baleines, île d'Yttygran et détroit de Seniavine, Tchoukotka, première expédition soviéto-française en août 1990.
Photo Jean Malaurie.

d'orient vers l'occident cette allée rituelle de cinq cents mètres : à la verticale, et axé vers le cosmos, que le chaman sait lire selon une cosmographie chamanique. Nous retrouvons, comme en Cornouailles, dans l'allée de Saint-Michael, ou en Bretagne, à Carnac, des lignes d'énergie terrestre que les Anciens savaient reconnaître et auxquelles ils accordaient des fonctions complexes.

La nature est écrite en langage mathématique, nous rappelle Galilée dans un texte célèbre :

> *« La philosophie est écrite dans cet immense livre qui continuellement reste ouvert devant les yeux (ce livre qui est l'univers) et on ne peut pas le comprendre si, d'abord, on ne s'exerce pas à en comprendre la langue et les caractères dans lesquels il est écrit. Il est écrit dans une langue mathématique, et les caractères en sont les triangles, les cercles, et d'autres figures géométriques, sans lesquelles il est impossible humainement d'en saisir le moindre mot, au risque de s'égarer dans un labyrinthe obscur. »*

Les hommes de la Préhistoire, comme ceux de la Vallée des Merveilles près de Nice avaient une lecture du ciel. La paléo-astronomie nous montre qu'il est une lecture astronomique du ciel telle que les grottes étaient orientées vers le nord-ouest et au solstice d'été, les derniers rayons du soleil illuminaient le fond même de la grotte. Ainsi est établie une émergence de l'astronomie beaucoup plus précoce qu'on ne le pensait et ainsi qu'on l'a observé par exemple chez les Babyloniens il y a 5 500 ans. Ce qui est vrai dans le sud de la France et ainsi établi par les travaux de cette discipline nouvelle de paléo-astronomie et d'ethno-astronomie, se retrouve dans le détroit de Béring ; les chasseurs de l'époque dite Old Bering Sea nous en donnent la conscience en s'inscrivant dans les prodromes d'une perception d'un mécanisme qui gouverne le monde (20).

« Trouver sa base en s'élevant » (21)

Qu'est-ce que la connaissance ? Qui plus est dans une société boréale si démunie et isolée pendant 10 000 ans ? Comment concevoir l'acquisition progressive du « savoir » avec des hommes de la Pré- et protohistoire ? Premières réponses ; elles seront de Bachelard puis de Goethe. « Le problème de l'approfondissement de notre être, nous dit le grand philosophe français, c'est la communion de plus en plus profonde avec la nature. »

> *« Que signifie commercer avec la nature,* s'interroge Goethe dans La Métamorphose des plantes, *si nous n'avons affaire, par la voie analytique, qu'à ses parties matérielles, si nous ne percevons pas la respiration de l'esprit qui donne un sens à chaque partie et corrige ou sanctionne chaque écart par une loi tout intérieure ? »*

Cette allée des Baleines que j'ai eu le privilège, premier Occidental après la Révolution d'octobre, d'explorer en 1990 (22), date du XIIIe siècle. Pendant deux siècles les expéditions russes et les expéditions soviétiques ne l'ont pas vue. Elles ont regardé sans voir. Il n'est pas interdit de

(20) Chantal JEGUES-WOLKIEWIEZ, *Des gravures de la Vallée des Merveilles au ciel du mont Bego, approche ethno-astronomique d'un temple luni-solaire du néolithique.* Thèse de Doctorat, Université de Nice Sophia-Antipolis, 1997. Également le remarquable livre réalisé à Igloulik : John MACDONALD, *The Arctic sky. Inuit astronomy starlore and legend.* Royal Ontario Museum, Nunavut Research Institut, 1998.

(21) Patrice de la TOUR DU PIN.

(22) Jean MALAURIE, *Tchoukotka, première expédition soviéto-française sous la direction de Jean Malaurie : huit rapports scientifiques.* Éditions Economica, Paris, 2004. (À paraître).

penser que sous cette allée des Baleines, il en est une autre. Il appartiendra à une deuxième expédition russo-française de tenter d'aller plus loin ; en *2003*, je l'espère. Les chasseurs sibériens, chassaient depuis 1 000 ans avant notre ère ; les gravures préhistoriques de Pegtymel sur la côte nord-est sibérienne en donnent la preuve. Oui, les inscriptions sur les ivoires, les signes géométriques témoignent d'une civilisation disparue – Old Bering Sea –, le moment le plus brillant, sur le plan artistique, de l'histoire inuit, c'est le sommet de cette culture esquimaude et qui reposait sur une connaissance astro-biologique saisissante. Beaucoup reste à découvrir depuis les travaux pionniers de S. Arutiunov à Ekven et de N. Dikov. C'est la puissance de cette intelligence chamanique du monde qui influence depuis plus de deux millénaires la force unitaire d'inspiration de ces peuples et qu'il faut instruire, de l'Asie au Groenland. Sur l'ensemble du front sibérien et jusqu'au nord de la Scandinavie, la même pensée chamanique est au cœur de la puissante expression artistique que l'on découvre dans ce livre.

Renaissance des peuples premiers : les syncrèses

C'était hier. Ces peuples connaissent depuis 1980 une renaissance douloureuse et repensent leur passé. Douloureuses jeunes nations. Les séquelles du colonialisme sont en effet universelles : alcool, drogue, violence allant jusqu'à nier les bases mêmes de ce qui constituait l'équilibre de leur société communaliste et panthéiste, c'est-à-dire la prohibition de l'inceste.

Les auteurs de ce beau livre témoignent de la résurgence récente de cet art. La langue redevient vivante et l'Église mieux inspirée par les Jésuites, les Moraves mais aussi les Pentecôtistes si actifs et les Baptistes, encourage l'enseignement de la danse, des chants antiques et le recours aux masques. Les artistes haïdas, Robert Davidson et Bill Reid depuis 1960, sont la preuve de la vitalité de cet art nouveau amérindien qui a sauvé ce peuple de l'extinction. Il en est de même chez certaines sociétés inuit de l'Arctique oriental canadien en baie d'Hudson et chez les Yupiit du sud de l'Alaska. La sculpture sur ivoire et sur stéatite, les peintures deviennent une source de revenus essentielle au risque de devenir répétitives et folkloriques. Les chasseurs d'Igloulik (Baie de Foxe, Nunavut) que j'ai connus en 1960, 1961 (23) se sont remarquablement et rapidement affirmés dans le cadre de Nunavut. Zacharias Punuk a obtenu récemment la Caméra d'or au festival de Cannes pour son film *Atanarjuat* (L'homme rapide) et qui est en langue inuktitut.

La culture est le vecteur de l'avenir d'une nation qui s'affirme. *Agayuliyararput* (24) notre voie de la prière. Une société ne meurt pas. Les civilisations ne sont pas mortelles ; elles se métamorphosent. L'histoire s'inscrit dans une géographie. Il est en elle un noyau dur qui permet son renouvellement en syncrèse avec d'autres croyances comme le christianisme. Une dynamique souterraine les sous-tend. Ce livre se veut donc optimiste pour l'avenir. Dans l'action, il faut hausser la barre et résolument avancer, malgré la brume, vers la lumière qui tremble, au loin, très au loin ■

Remerciements

Je remercie vivement Mme Sylvie Devers, bibliothécaire du « Fonds Polaire Jean Malaurie », bibliothèque centrale du Muséum national d'Histoire Naturelle, Paris. Hommage à sa précieuse collaboration et à son activité de coordination de ce vaste programme de coopération internationale avec dix auteurs (25).

(23) Jean MALAURIE, *L'Appel du Nord. Une ethnophotographie des Inuit du Groenland à la Sibérie : 1950-2000*. Ed. de La Martinière, Paris, 2001.

(24) Ann FIENUP-RIORDAN, *The living tradition of Yup'ik masks. Agayuliyararput, our way of making prayer*. University of Washington Press, Seattle, 1996. Magnifique témoignage de la résurgence culturelle dans le sud-est de l'Alaska.

(25) *L'Art du grand Nord*, sous la direction et préfacé par Jean Malaurie. Éditions Citadelles, Paris 2001.

TEMPS CONTEMPORAINS

CURRENT EVOLUTION

CHANGING PATTERNS OF CONFLICT MANAGEMENT AND AGGRESSION AMONG INUIT YOUTH IN THE CENTRAL CANADIAN ARCTIC

by Richard G. CONDON

University of Arkansas, Fayetteville

ABSTRACT. This paper has provided a general overview of changing patterns of aggression, emotional expression, and conflict management among young Inuit in the community of Holman. While an extensive data base is still being analyzed, interviews and observations conducted over a 10-year period indicate a substantial transformation in how people perceive and react to interpersonal conflict of varying degrees. Some traditional attitudes continue to be espoused, but there is also evidence that young people (and many adults) are relying more heavily upon institutionalized means of resolving conflicts. These changes can only be due to the increasing size of the settlement population (which is undermining the degree of social cohesion of Inuit society), exposure to southern values and standards regarding conflict resolution (through television and radio), and the increased use of alcohol which, perhaps more than anything else, is undermining the balance of social relations within many Inuit communities.

Key-words : Central canadian arctic • Sociology • Inuit youth • Violence • Alcohol.

RÉSUMÉ. **Évolution du mode de résolution des conflits chez les jeunes Inuit de l'Arctique central canadien.** *Depuis dix ans, l'auteur étudie les changements qui apparaissent dans les manifestations d'agressivité et le mode de résolution des conflits interpersonnels au sein de la communauté inuit d'Holman. Certains comportements traditionnels perdurent, mais il apparaît que les jeunes manifestent de plus en plus de violence – notamment au cours de compétitions sportives et sous l'effet de l'alcool – et s'en remettent aux structures institutionnelles et à la justice canadiennes pour la résolution des conflits. Ces changements s'expliquent par l'augmentation de la taille des villages et de la concentration urbaine, par l'influence des modèles et des valeurs du sud, véhiculées par les média, et surtout par l'abus croissant d'alcool qui détruit l'équilibre des relations sociales au sein de la communauté.*

Mots-clés : *Arctique central canadien • Sociologie • Jeunes Inuit • Violence • Alcool.*

Anthropologists have long been interested in the conflict management technique of the Inuit and other dispersed hunting and gathering populations. Among these societies, the marginality of subsistence activities necessitated a high degree of social and economic cooperation within local groups. For the Inuit in particular, mutual dependence in the form of food sharing and cooperative hunting resulted in the development of numerous strategies for the avoidance of conflict and the inhibition of hostility. Order in traditional Inuit society was maintained through a combination of behavioral norms emphasizing emotional inhibition, non-demandingness, non-interference, tolerance, a good sense of humor, and, in the last resort, physical mobility. When such norms failed to avert conflicts between individuals, a variety of juridical techniques could be utilized, including song duels, head buffeting, wrestling and other contests designed to bring public resolution to the dispute in question. In dealing with the extremely disruptive or violent behavior of individuals, a local group might rely upon social ostracism of the offender or, in the last resort, group-condoned homicide. The legal, or quasi-legal, principles regulating civil disputes in traditional Inuit society have been addressed by a number of researchers, including Hoebel [1], Rasmussen [2], Balikci [3], Finkler [4], and Steehnhoven [5, 6]. In general, there is consensus that traditional Inuit placed a supreme value upon the avoidance of conflict and the immediate resolution of disputes, suggesting an emphasis upon the restoration of peace rather than the administration of justice and/or punishment in the western sense.

Over the past 30-40 years, however, a number of significant social, economic, and political changes throughout the North have led to an undermining of traditional conflict management techniques so that they are no longer an effective means of managing interpersonal disputes in Inuit society. The most important of these changes include: 1) concentration of the Inuit population into permanent settlements and towns; 2) the introduction of the southern system of law enforcement and jurisprudence; 3) increased economic security; 4) the introduction of and increased use of alcohol, and 5) attitudinal changes brought about through increased exposure to southern Canadian values and behavioral norms. All of these factors have been instrumental in increasing the frequency of interpersonal conflict, in changing traditional patterns of emotional expression and inhibition and in foresting greater dependence upon recently introduced (non-indigenous) law enforcement agencies.

Despite these dramatic changes, many Inuit elders and middle-age adults throughout the North continue to maintain traditional values concerning conflict avoidance, non-

demandingness, tolerance, and emotional inhibition. To some extent, among this generation, Inuit values are so deeply engrained that it has only been with some difficulty that they have accepted recently introduced, institutionalized means of resolving disputes. Among the younger generation, however, there has been a marked change in behaviors and values regarding conflict management, one that is becoming increasingly dependent upon southern models of litigation, punishment, and restitution. Among this younger generation, there has also been a noticeable increase in the open expression of verbal hostility and physical violence.

This paper reports upon the changes in conflict management values and behaviors among the adolescents and young adults in one isolated Inuit community (Holman) located in the Central Canadian Arctic. Since data on conflict management and aggression have been gathered during three extended field trips over a 10-years period (1978-1988), this paper will provide a longitudinal perspective based upon interviews and behavoiral observations of the younger generation of Inuit (see Condon from [7 to 11]). Given the unusually high rates of alcohol abuse, suicide, crime, and juvenile delinquency among young Inuit throughout the North, it is essential to understand the kinds of acculturation pressures which may account for the abandonment of traditional modes of conflict resolution and the concommitant increase in socially destructive and self-destructive behavior (see *Report of Health Conditions in the North-west Territories* [12]). A thorough examination of these processes is essential if we seek a better undestanding of the future direction of northern society. While this paper deals with changing patterns of conflict management and aggression in only one community, the findings are to some degree applicable to other Inuit communities in the Canadian Arctic which have experienced similar acculturation presaures.

ETHNOGRAPHIC BACKGROUND

The community of Holman (*Ulukhaqtuuo*) is located on the western coast of Victoria Island in the Northwest Territories of Canada, approximately 300 miles north of the Arctic Circle. The residents of the community (who now refer to themselves as *Ulukhaqtuurmiut*) are nostly descendants of the northernmost groups of Copper Inuit (the *Kanghiryuarmiut* and *Kanghiryuatjagmiut* as identified by Stefansson [13]). In general, the Copper Inuit were adapted to one of the more marginal and less productive habitats of the Central Canadian Arctic [14, 15]. Due to their extreme isolation, the Copper Inuit of the Holman region were among the last Inuit groups in Canada to be contacted and influenced by the outside world. As a result, they retained many features of their traditional subsistence economy into the 1930s and 1940s when trapping gradually increased in importance. The community of Holman was officially established in 1939 when the Hudson's Bay Company built a trading post on the north shore of Prince Albert Sound [16]. In the same year, a Roman Catholic Mission was built at the same location [17].

During the early years of the settlements, the regional population remained dispersed in relatively isolated hunting and trapping camps for much of the year, but made periodic trips of the Hudson's Bay Company post for the purpose of trade and social intercourse. Beginning in the 1950s, more and more families were attracted to take up at least part-time residence in the community of Holma, often living in snowhouses, tents, and scrap houses. In 1963, the federal government shipped prefabricated housing units to Holman in order to facilitate the process of population concentration. By 1969, when the last Inuit family moved in from off the land, regional population concentration had been completed (see [8] for a detailed ethnographic summary of Holman).

With population concentration complete, the physical expansion of the community occured at a rapid rate through the construction of a federal day school, arts and crafts cooperative, nursing station, community hall, airstrip, and more public housing units. At the same time that this expansion was taking place, a substantial increase in the Inuit birth rate occurred, giving rise to the North's first "baby boom" generation. Similar increasses in the livebirth rate occurred throughout the North and may be attributable to improvements in preand postnatal care, better nutrition, and the introduction of bottle feeding (see [11] for a discussion of this demographic transition). In any event, Holman's baby boom generation, now reaching its late 20s and early 30s, has the distinction of being Holman's largest age cohort as well as the first generation of Inuit to be raised exclusively within the confines of an artificially created, but rapidly expanding, settlement. Rapid social change has been one of the notice able features of setttlement existence since the early 1960s and it is this generation which has benefited as well as suffered the most from its consequences [9].

CONTEMPORARY PATTERNS OF CONFLICT AND CONFLICT RESOLUTION

Traditional Copper Inuit society, like many other Inuit societies, maintained a delicate balance between the emphasis upon self-reliance and the need for cooperation between individuals, households, and groups. In the absence of a formal system of conflict management and social control, equilibrium was maintained by the relative homogeneity of local groups combined with the preponderance of primary kin relationships binding individuals together in a network of social and economic obligation [4]. The importance of these social and economic obligations was reflected in a behavioral system which minimized potential conflict through tolerance, non-interference, and emotional inhibition. As Honigmann and Honigmann [18] aptly noted:

> *"Because Eskimos are non-interfering, they don't undertake to tell others what to do or how to do it, unless help is requested. In Eurocanadian society, people's dependence on each other accompanies intense demandingness in interpersonal relations that often leads to resentment and open friction. Eskimos live together far more equitably, partly because they demand little of one another."*

Among most Inuit group, diffusion of hostility through humor, joking, and gossiping was also an important component of conflict management (see especially [19-21]). Where conflicts did occur between disputants, the emphasis was upon the immediate restoration of peace rather than the administration of justice in the Eurocanadian sense. As Finkler [4] notes:

"In conclusion, the traditional system of control within Inuit society was characterized by its effectivenes stemming from primary relationships among people, its intervention aimed at the restoration of peace rather than justice, its flexibility in reaction to conflict dependent more upon an assessment of the scarcity of resources available within the community rather than on punishment, and finally, bu its lack of forensic institutions for litigation and adjudication."

The rapid social and economic changes which have occured in Holman and other Inuit communities throughout the North have made obsolete most traditional forms of conflict resolution. Physical withdrawal or social ostracism of chronic offenders, for example, have ceased to be functional machanisms of punishment in a society which is no longer highly mobile and in which people are forced to reside in large and densely populated communities. In addition, the transition from a subsistence hunting economy to a wage economy has eliminated the need for cooperation and sharing which was characteristic of pre-contact Inuit society and which was a primary consideration in traditional conflict management. Despite population growth and community centralized, social and economic trends have led to an individualization of households and a decreased reliance upon traditional kinship and alliance networks.

This individualization process is most pronounced among the younger generation of Inuit whose exposure to traditional patterns of food sharing and economic cooperation has been significantly curtailed in a community where wage labor and social assistance have helped make such practices obsolete. As a result, the social and economic realities of contemporary Inuit life have not only given rise to new forms of social upheaval and interpersonal conflict, but have also patterned to some degree the specific behavioral responses to these social stressors.

In the contemporary period, almost all interpersonal conflict among young Inuit adults and older teenagers occurs either within the context of uncontrolled alcohol use or during competitive sports play such as basketball, hockey, and baseball. There is no doubt that alcohol abuse has become one of the major social and psychological problems facing contemporary northern society. Alcohol abuse is responsible for the significant increase in all forms of violence, especially domestic violence, homicide, and suicide. It has been estimated that 90-95% of all serious accidents and injuries within the NWT occur in conjunction with the consumption of alcohol [4]. While accidents and injuries resulting from competitive sporting events are usually not as severe as those which results from alcohol use, they have nevertheless become a significant source of ill-will among the young people participating in such athletic events. More importantly, they reflect changing values on the part of the young generation concerning the appropriateness of aggressive behavior, both physical and verbal.

To elaborate upon these recently sources of conflict in Inuit society, I will describe in some detail three distinct periods in the recent history of the community of Holman, corresponding with each of my three extended field visits to this community.

• *First period (1978-1980)*

During my first visit to Holman, the community was significantly smaller, more traditional in orientation, and much more isolated from the outside world. Hunting and trapping activities continued to be important economic pursuits for all members of the community, including many young males and teenage boys who accompanied their fathers as trapping partners. Other than these relatively traditional pursuits, young people had few activities available with which to pass the time, and one of the most frequent complaints was that life in Holman was "so boring with nothing to do." Entertainment among this age group was limited primarily to frequent social visitation between households, a variety of card and board games, and unorganized sporting events such as street hockey, baseball, and football. While the settlement had a rather run-down community hall which could be used for indoor recreational activities, it was closed most of the time due to the lack of community funds to heat it.

Observations and interviews collected during this fieldwork period suggest very few incidents of open conflict or aggression among teenagers and young adults. The basic tenor of adolescent and young adult interaction was one of mutual compatibility and flexibility. Conflicts which did occur on rare occassions were shrugged off immediately by the antagonists, often under the guise of humor, and activities would resume their normal course. Alcohol abuse was not a source of conflict since very few young people could afford to purchase it. Even if they could afford it, the process of ordering it all the way from the territorial capital of Yellowknife was a significant constraint. What alcohol-induced violence did occur seems to have been limited solely to the older adult members of the population. Even among this age group, drinking of alcoholic beverages was less common than it is today and was charcterized by a high degree of seasonality [8].

In sporting activities, very few opportunities for verbal or physical conflict occurrend among young people. In fact, most sporting events were organized in such an informal and impromptu manner that nobody played these events in a terribly competitive manner. For many sporting events, there was a poor understanding of the rules of play which undoubtedly contributed to the lack of competitiveness. What was more important was the enjoyment of playing the game with friends and relatives rather than seeing which team could win. Many sporting events were not even accompanied by any official time keeping or score keeping.

In sum, interpersonal relations among young Inuit at this time were clearly traditional in orientation, with a greater emphasis upon mutual cooperation than competition. Since Holman was still relatively unexposed to the competitive value system of southern society, its young people were able to maintain a typically Inuit style of interaction and conflict avoidance. More importantly, the dearth of entertainment prospects served to reinforce the importance of the peer group as a source of recreation and social interaction.

• *Second period (1982-1983)*

After a two-year absence, I returned to see a number of significant changes in the community as a whole and in the behavior of young people in particular. Perhaps the most significant of these changes was the introduction of television and radio service in the fall of 1980. Not only did this new television service provide an important source of entertainment, but, perhaps more importantly, offered a window to the southern way of life. While television had a

significant impact upon all age groups within the community, the young people seemed to have been the most heavily influenced by the southern attitudes, lifestyles, and behaviors beamed daily into their households.

The behavioral changes on the part of young people were immediately noticeable. Young teenagers, primarily boys, were much more boistrous and competititve in their interactions with one another, resembling more the behavior of southern adolescents than of the Holman teenagers I had observed just two years before. Competitive sporting events assumed greater importance, with ice hockey (which was almost never played two years before) becoming a veritable passion cult among teenage boys and young adult men. In observing these sporting events, it became apparent that a significant shift in attitudes had occured. Where the sporting events of two years before were organized primarily for the participants to have a good time, these new activities were clearly oriented towards determining which team had the best players. Thus, playing the game for enjoyment was secondary to playing the game to win. In addition, the number of verbal and physical confrontation during sporting matches was much greater (undoubtedly a consequence of this changing attitude towards winning *and* the desire to mimic the behavoir of professional hockey players), as was the number of injures from these confrontations.

What is particularly interesting, however, is that despite the increased frequency of verbal and physical conflict, a relatively traditional attitude towards conflict management seems to have prevailed: specifically that conflicts which occurred on the ice were quickly forgotten by the antagonists. Several informants insisted that feelings of ill-will did not continue off the ice, and my own observation indicate that individuals who had been fighting with one another one day could be hanging out and joking with each other the next. Overall, an important aspect of interpersonal conflict during this period was that it was limited solely to the context of competitive sports play and was never apparent in any other social activities.

Lastly, while my research shows a slight increase in adolescent and young adult alcohol abuse during this period, it was still relatively minor in comparison to adults who were drinking (and fighting) much more than during the initial fieldwork period.

• *Third period (1987-1988)*

Upon my returning for a third fieldwork visit, after a four-year absence, I encountered a community which had changed substantially in physical appearance. Recent construction had added a new school (with fully equipped gymnasium), a new Hamlet office, a games arcade, a lighted outdoor hockey rink, a new Coop craft shop and office, as well as a large number of recently constructed public housing units. Compared to the dearth of entertainment activities which characterized of recreation, the school gymnasium is open six nights a week, offering a variety of recreational activities to all age groups. The games arcade provides videogame, table pool, table hockey, and an assortment of other games. Even the television service has been expanded from one channel to five.

Sporting competition among young adult males (and to a lesser extent among young females) has risen to new heights across all activities played including outdoor ice hockey, indoor floor hockey, basketball and volleyball. Since the construction of a lighted outdoor hockey rink in 1986, young males (both teenagers and young adults) are able to play hockey on an almost continual basis. Observations of hockey matches, especially, revealed a dramatic increase in the number of verbal and physical confrontations. Data collected over a 10-month period on interpersonal conflict indicate that the vast majority of conflicts occur within the context competitive sports play. Rarely does a hockey match or basketball game take place without at least one incident of conflict, either a heated verbal confrontation or a physical fight. Even the spectators who gather to watch these events are affected by this change in attitudes regarding the open expression of emotion and can be heard frequently yelling and screaming epithets at both players and referees. This applies especially to adolescent girls and young women who stand by the sidelines and loudly pronounce their loyalties to one team over another. I was quite surprised when I first attended one of these hockey matches and observed these young people (and even a few individuals in the parental generation) engage in behavior which was unheard of just five years before.

Formal and informal interviews with adolescents and young adults indicate that aggressive behavior on the ice is viewed as almost a desireable feature of sports competition. One informant noted, "a hockey game would just be too boring if there were no fights", an observation which most certainly would never have been made several years before! Similar evaluations were offered by other players suggesting that a further change in attitudes towards physical and verbal conflict has occurred. Other interviews reveal that conflicts engendered on the ice now frequently continue "off the ice" well after the conflict had occurred. This represents a significant shift from the preceeding fieldwork period when most young people would insist that conflicts on the playing field were quickly forgotten and were never extended to other areas of social interaction.

Along with changes in the open expression of conflict, there has been a change in the method of conflict resolution. In the recent past, the most typical manner of resolution was a traditional pattern of forgiving and forgetting. Now, however, more structure ed means of resolution and litigation have been instituted. This new pattern is the result of a system of rules and regulations instituted by the Holman Recreation Committee which organizes and oversees all recreational and sporting activities in the community. Recognizing the need to control the increase in violence in the ice and the incidence of poor sportsmanlike conduct, the Committee, upon the encouragement of a non-Inuit recreation director, has established a system of penalities and suspensions to deal with such behavior. Thus, individuals fighting during a sporting event are expelled, and in some cases are prohibited from participating in all recreational activities for a 1-2 week period depending upon the severity of the violation. Since offenders are quickly punished for sporting transgressions, the traditional responses of forgiving and forgetting are no longer operational.

While these rules and regulations have been designed to discourage interpersonal conflict during sporting events, they have been largely ineffective in eliminating such behavior altogether. In fact, to a limited degree, they may encourage such behavior since many players perceive that their status is enhanced somewhat by being thrown out of a game!

Off the playing field, the amount of verbal and physical violence has increased as well, all of it due to the dramatic increase in alcohol use and abuse. (I should note that over

FICHE D'ARCHIVAGE

N° EXEMPLAIRE NUM	DEPT	COTE du DOCUMENT	TITRE du DOCUMENT	N° OF
	PHS	4-R-11109 (2003)	Inter-Nord (2003)	OF-TOL-23011530

DOCUMENT ☐ Relié ouvert à 180° ☒ Relié ouvert à 110° ☐ En feuille ☐ Autre (préciser) :

OBSERVATIONS GENERALES

N° FICHIER	PAGINATION	N° PAGE	TYPE DE PAGE ET OBSERVATIONS PARTICULIERES	N° FICHIER	PAGINATION	N° PAGE	TYPE DE PAGE ET OBSERVATIONS PARTICULIERES
1			Plat sup				
9			C sup.				
11			P				
13	A	3	début				
16	A	6					
382	A	372	Fin texte				
386			C inf				
396			Plat inf				
397			Dos				

NUMERISATION
PHOTOGRAPHE : Céline B
SCANNER OU DOS : IDENUS-02
DATE PDV : 28/7/23
NOMBRE DE FICHIERS : 397

Code	PAGINATION
A	Pagination chiffres Arabes (1,2,...)
R	Pagination chiffres Romains (I, II,...)
X	Autre pagination (a, b, ...)
N	Non paginé
F	Foliotation (1r, 1v, 2r, ...)

Code	TYPE DE PAGE
C	Couverture
P	Page de titre
E	page d'Entrée
L	Logo
A	publicité pleine page
D	illustration ou Dessin pleine page
R	index ou table *sans* n° pages
I	Index *avec* n° pages
T	Table des matières *avec* n° pages

POST-PROD NUML001
OPERATEUR
DATE :

the past 10 years, I have been able to document only one physical/verbal conflict which occurred outside the drinking or sporting context, and this particular incident took place during the third research visit). The young adults who, as teenagers, rarely drank at all four to five years ago are now drinking more heavily because many have a steady source of income with which to purchase alcohol. Today, the most extreme forms of violence in the community are perpetrated by these young adults and older teenagers, the latter of whom are able to obtain alcohol from older brothers and sisters. Of the 20 incidents of alcohol-related violence which were documented during the third fieldwork period, only six involved older adults and the remainder involved teenagers and adults under 30 years of age. These ranged from relatively minor verbal confrontations to near fatal assaults, including spousal assault which is becoming an increasingly common form of alcohol-related violence in Holman and other northern communities.

The increased incidence of conflict and aggression among young people is a function of demographics as well as changing values concerning alcohol use and emotional expression. Since they occupy the largest age cohort within the community, it is to be expected that they would account for the greatest percentage of violent acts. Not surprisingly, this is also the age group which, at least in modern industrialized societies, is responsable for most criminal violations.

Accompanying the increase in alcohol related violence, is a change in attitudes regarding the accountability of intoxicated offenders. Until recently, it has been common to excuse alcohol-induced acts of violence (whether directed to individuals or to property) because, as many people informed me, *"the drunkard didn't know what he was doing."* In 1979, for example, I observed an incident wherein an intoxicated person stole another man's ski-doo and drove it into a utility pole, damaging the snowmobile beyond repair. Oddly enough, the owner of the snowmobile made no attempt to press charges or to coerce the offender to pay damages.

Today, however, there is less of a tendency to forgive the alcohol-induced transgressions of individuals, most especially in cases where the person is a repeat offender. While people recognize that certain individuals do not know what they are doing while drunk, they are nevertheless responsible for drinking and losing control in the first place. As a result, there is a greater tendency for drunkhards (as they are called locally) to have charges pressed against them. A relatively traditional attitude, however, continues to persist. Very rarely does the victim of such violations press charges. Rather, a third party (such as the local by-law officer or council member or concerned citizen) will bring the matter to the attention of the R.C.M.P. (until recently based in Coppermine) who will investigate the matter and decide whether or not charges should be pressed. There is no doubt that many victims prefer that charges be pressed, but are unwilling to file a formal complaint themselves.

One extreme example demonstrate this attitude. In 1987, a young adult in a state of uncontrolled intoxication severly beat a friend who was also drunk. The victim incurred substantiel head wounds and was flown down to a hospital in Edmonton where he was placed in intensive care for about a week. Although the young man recovered, he did sustain some permanent brain damage which still affects his speech and levels of concentration. Charges were not pressed by the victim himself, but by the RCMP constable who reconstructed the incident through bystanders' reports. At the trial, the victim publicly claimed that the defendant was his good friend and that he forgave him for his actions. Clearly, this young man was making a statement reflecting the traditional attitude towards forgiving and forgetting in spite of admitting to me later in personal interviews that he felt the offender should pay for his actions.

It is clear that traditional forms of conflict resolution (namely forgiveness, forgetting, avoidance of direct confrontation, etc.) have not disappeared completely but *have* become minimized with the introduction of southern Canadian forms of jurisprudence. This can be seen both in the management of conflict in sporting events and the management of more extreme forms of alcohol-induced violence. While, on the surface, people can claim to abide by traditional forms of conflict resolution, they now rely more heavily upon introduced systems of conflict management than ever before. This is due both to the increase in interpersonal conflict as well as to changing attitudes regarding the accountability of offenders. Thus, it appears that many young people are trying to maintain a precarious balance between traditional values of avoidance and forgiveness with a more modern based upon southern Canadian concepts of jurisprudence.

This shift in dependence upon external law enforcement agencies is also reflected in a recent movement on the part of Holman residents to have a permanent RCMP detachment placed in the community. Ten years ago, most community members did not see any value in having a permanent detachment placed in what they perceived as a relatively law-abiding community. With the increase in alcohol-induced violence over the past decade, however, there has been a more concerted effort on the part of residents to have a permanent detachment placed in the community. Just as young people in Holman have recognized the need to establish a system of regulations governing conflicts on the playing field, so also the members of the entire community have realized that traditional mechanism of social control are no longer effective in managing the increasing violence of a growing community.

Throughout the late 1970s and early 1980s, the RCMP resisted the call to establish a permanent detachment in Holma, partly due to monetary constraints and partly due to the realization that a full-time constable placed in Holman would not have much to do. The RCMP finally relented and established a permanent detachment in the fall of 1988. While the detachment has not been in Holman long enough to assess its long-range impact, the immediate impact (as assessed during the author's 2-month visit in summer of 1989) seems to be a decreased tendency for people to manage conflicts on their own and an increased reliance upon the services of the resident constable. This would suggest a further erosion of tradional forms of conflict management. Thus, forgiving and forgetting are no longer the preferred response to interpersonal conflict since community residents can now reply upon someone else, namely the RCMP, to maintain social control through coercion.

*
* *

This paper has provided a general overview of changing patterns of aggressions, emotional expression, and conflict management among young Inuit in the community of Holman. While an extensive data base is still being analyzed, interviews and observations conducted over a 10-year

period indicate a sustantial transformation in how people perceive and react to interpersonal conflict of varying degrees. Some traditional attitudes continues to be espoused, but there is also evidence that young people (and many adults) are relying more heavily upon institutionalized means of resolving conflicts. These changes can only be due to the increasing size of the settlement population (which is undermining the degree of social cohesion of Inuit society), exposure to southern values and standards regarding conflict resolution (through television and radion), and the increased use of alcohol which, perhaps more than anything else, is undermining the balance of social relations within many Inuit communities. ■

ACKNOWLEDGEMENTS

This research has been made possible by a number of grants over a ten-year period. Funding for the initial research in 1978-1980 was provided by the National Institute of Mental Health (MH075508-01), the Arctic Institute of North America, and the Andrew Mellon Foundation. The second fieldwork period was supported by the William T. Grant Foundation and the National Institute of Mental Health (MH14066-07). A third visit to Holman (1987-1988) was supported by a generous grant from the National Science Foundation (BNS-8614574). Finally, a brief (2-month) field trip to Holman was made possible in the summer of 1989 through grants from the Canadian Embassy, the Science Institute of the Northwest Territories, and the University of Arkansas Faculty Development Program. All of these grants are gratefully acknowledged.

REFERENCES

[1] HOEBEL (E. Adamson), 1954. *The Law of Primitive Man*. Cambridge: Harvard Univ. Press.

[2] RASMUSSEN (Knud), 1929. "Intellectual Culture of the Iglulik Eskimos", *Report of the Fifth Thule Expedition* 1921-24, Vol.7 (1), Copenhague.

[3] BALIKCI (Asen), 1970. *The Netsilik Eskimo*. Garden City: Natural history press.

[4] FINKLER (Hazold), 1976. *Inuit and the Administration of Criminal Justice in the Northwest Territories: The case of Frobisher Bay*. Department of Indian and Northern Affairs, Ottawa, p. 13, 24.

[5] STEENHOVEN (Geert van den), 1959. *Legal Concepts among the Netsilik Eskimos of Pelly Bay*. Department of Northern Affairs and National Resources. Northern Coordination and Research Centre Report No. 3, Ottawa.

[6] STEENHOVEN (Geert van den), 1962. *Leadership and Law Among the Eskimos of the Keewatin District, Northwest Territories*. The Hague.

[7] CONDON (Richard G.), 1982. "Seasonal Variation and Interpersonal Conflict in the Central Canadian Arctic." *Ethnology* 21: 151-64.

[8] CONDON (Richard G.), 1983. *Inuit Behavior and Seasonal Change*. Ann Arbor: UMI Research Press, p. 175.

[9] CONDON (Richard G.), 1987. *Inuit Youth: Growth and Change in the Canadian Arctic*. New Brunswick: Rutgers Univ. Press.

[10] CONDON (Richard G.), 1988. "Inuit Youth in an Changing World", *Cultural Survival Quarterly* 12: 63-6.

[11] CONDON (Richard G.). "The Rise of Adolescence: Social Change and Life Stage Dilemmas in the Central Canadian Arctic, *Human Organization*, in press.

[12] *Report on Health Conditions in the N.W.T.*, 1983. Chief Medical and Health Officer, Governement of the Northwest Territories, Yellowknife, p. 35.

[13] STEFANSSON (Vilhjalmur), 1919. "The Stefansson-Anderson Arctic Expedition of the American Museum: Preliminary Ethnological Report." *Anthropological Papers of the American Museum of Natural History* 14 (1). New York, p. 26-32.

[14] DAMAS (David), 1969. "Environment, History, and Central Eskimo Society", in : David DAMAS (ed.) *Contributions to Anthropology: Ecological Essays*. National Museum of Canada Bulletin n° 230, Ottawa.

[15] DAMAS (David), 1984. "Copper Eskimo", in : David DAMAS (ed.) *Handbook of North American Indians* vol. 5: *Arctic*. Washington, p. 397-414.

[16] USHER (Peter J.), 1965. *Economic Basis and Resource Use of the Coppernomen-Holman Region, N.W.T.*, Department of Indian Affairs and National Resources, Ottawa.

[17] BULIARD (Roger), 1949. *Inuk, « au dos de la terre »*, Paris, éd. Saint-Germain.

[18] HONIGMANN (John), and HONIGMANN (Irma) 1965. *Eskimo Townsmen*. Canadian Research Centre for Anthropology, Ottawa, p. 242.

[19] BRIGGS (Jean), 1970. *Never in Anger*. Cambridge, Harvard University press.

[20] BRIGGS (Jean), 1968. *Utkuhikhalingmiut Eskimo Emotional Expression*. Northern Science Research Group, Department of Indian Affairs and Northern Development. Ottawa.

[21] CHANCE (Norman A.), 1966. *The Eskimo of North Alaska*. New York, Holt, Rinehart and Winston, p. 78.

LANGUAGE EDUCATION PROGRAMMES FOR ABORIGINAL PEOPLES OF THE SOVIET NORTH AND FAR EAST (HERZEN INSTITUTE)

by Dennis A. BARTELS

Memorial University of Newfoundland

and Alice L. BARTELS

Department of Ethnology Royal Ontario Museum

ABSTRACT. Recent developments in language education programs for aboriginal peoples of the soviet north and far east are described. Data are presented on training programmes for teachers of Northern and Far Eastern aboriginal languages, production and publication of schools textbooks in these languages, and on programmes for teaching these languages in day care centres and schools.

Key-words : Soviet education • Soviet north and far east • Aboriginal language education • Schools of the Soviet north and far east.

RÉSUMÉ. **Programmes d'enseignement des langues autochtones destinés aux populations du nord et de l'extrême-orient soviétiques.** *Cet article s'attache à décrire les programmes d'enseignement mis en place (l'enquête a été conduite en 1989) pour développer l'apprentissage des langues autochtones dans le nord et l'extrême-orient soviétiques. Ces programmes comportent, entre autres, des formations spécifiques – pédagogiques, linguistiques et culturelles – destinées aux futurs enseignants du primaire et du secondaire, ainsi que la réalisation et la publication de manuels scolaires.*

Mots-clés : *Éducation soviétique • Nord et extrême-orient soviétiques • Enseignement des langues autochtones • Écoles du nord et de l'extrême-orient soviétiques.*

A recent description of language education programmes for the 26 smaller groups of aboriginal peoples of the soviet north and far east (see *Map* and *map key*), was based on research trips to the USSR in 1981-1982 and 1986 [1]. The latter trip included a brief visit to the Yamalo-Nenets Autonomous Okrug in western Siberia. In september and october 1989 we returned to the USSR for further research, and collected data on new developments in language education programmes for aboriginal peoples of the Soviet north and far east. These developments are described in this paper (1).

Soviet aboriginals (*i.e.*, members of the 26 groups referred to above) live in the Russian Federative Socialist Republic (RFSR), in seven Autonomous Okrugs, and in smaller political-administrative units with autonomous status (*e.g.*, the newly-formed Eveno-Butantaiskii Autonomous Raion of the Yakut ASSR). In almost all of these regions, aboriginal people are outnumered by non-aboriginals [2]. Generally, non-aboriginals live in urban centres, and aboriginals live in rural areas of these regions.

It is intended that most aboriginal children will begin to study russian and an aboriginal language in daycare centres, with games and oral instruction for at least part of the day. Daycare programmes for the study of most aboriginal languages are being established. Two chukchi students at the Faculty of Peoples of Northern Regions (FPNR) of the Herzen Pedagogical Institute in Leningrad said in october 1989 that they had studied chukchi when they attended daycare centres in their home villages in Chukotka in 1974.

Minority language teaching continues in approximately 258 schools in aboriginal communities [3]. These are sometimes referred to as national schools (2). In many respects, the curricula of these schools are similar to the standard curriculum of other schools in the Russian Federated Socialist Republic (RFSR). But there are important differences. Courses on traditional occupations and crafts are offered, and there are hobby clubs where pupils can learn traditional songs, dances and crafts. Also, schools in abo-

(1) We are grateful to the Social Sciences and Humanities Research Council of Canada, the Association of Universities and Colleges of Canada, Memorial University of Newfoundland, the Academy of Sciences of the USSR, and the USSR State Committee on Public Education, all of whom provided financial support for the research upon which this paper is based.

We are also grateful to the many educators and students whom we interviewed in 1981-1982, 1986 and 1989.

We are especially grateful for the assistance provided by Dr. Chuner M. Taksami, chief of the Siberian Section of the Miklukho-Maklay Institute of Ethnography, Leningrad, candidate Alexandra A. Kudria, of the Northern Peoples Section of the Institute of national Schools, Moscow, and to candidates Maria Ya. Barmich, Ida V. Kulikova, Diana V. Gersimova and Yulia D. Sverchkova, and others, both instructors and students at the FPNR, who gave generously of their time and hospitality.

(2) In national schools for larger nationalities, all classroom instruction in the primary grades, and sometimes beyound, is in a national language.

riginal communities usually (but not always) have aboriginal teachers who know russian and an aboriginal language, and thus can deal with beginning pupils who only speak russian or an aboriginal language.

Pupils now begin school at age 6 or 7, depending upon the choice of the parents. For many aboriginal pupils, study of the aboriginal language, concurrent with study of Russian, lasts at least three years (3). For example, according to candidate (4) Alexandra A. Kudrya, an evenk woman educator at the northern department of the Institute of National Schools (INS) in Moscow, first-year evenk pupils at some schools now receive 6 hours of evenk language instruction and 6 hours of russian language instruction every week. (Children attend school 6 days per week in the RFSR). Features of the minority language are used to teach russian, and *vice versa*. For example, according to Cand. Kudrya, knowledge of Evenk vowels helps evenk-speaking pupils to understand the stressed vowels of russian.

After the first year, the amount to evenk language instruction decreasses in proportion to the amount of russian language instruction. After grade 4, study of evenk becomes voluntary, but compulsory study of russian continues. Voluntary classes in evenk are offered in some places through grade 10. (Eight years of schooling are compulsory in the RFSR, but 10 or 11 years of school are required in order to continue with higher education – *e.g.*, at university or an institute).

In higher grades, supplementary courses in aboriginal languages cover such topics as reindeer breeding terminology, hunting terminology, and fishing terminology. Beginning in september 1989, such courses were offered in some saami, koryak, evenk, nivkh, chukchi, yupik Eskimo (5), and Nenets schools. According to specialists at the Northern Department of the INS, these courses have, so far, proved to be popular and successful. However, some pupils who actually become reindeer breeders, hunters, etc., may leave school after the 8th year, before these specalized courses are offered.

Some schools in aboriginal communities have dormitories, or *internats*, where aboriginal pupils can live while their parents hunt, trap, fish, or tend reindeer herds. In the past, most aboriginal pupils lived part of the year at internats. Soviet educators and other members of aboriginal intelligentsia (*e.g.*, administrators, technicians, librarians, doctors, etc.) now argue that internat life alienated students from traditional occupations and languages. Indeed, aboriginal languages were, for the most part, not taught from 1956 to 1972. And there are indications that, during the 1950s, teachers dicouraged students from speaking aboriginal languages in favour of becoming more adept in Russia; some teachers told pupils to speak only russian. But we did not hear or any instances where pupils were physically punished, or threatened with punishment, for speaking aboriginal languages, as often happened in residential schools for aboriginal students in Canada.

According to the candidate Alla L. Bugayova, head of the scientific-pedagogical Department for national schools at the ministry of Education of the RSFR in Moscow, different types of schools are being established to try to solve the problems caused by internats. There are plans to establish schools with combined classes in very small settlements; one teacher will teach two or more grades. In order to accomodate the children of reindeer breeders, the establishments of small schools, placed at points where reindeer migration routes intersect, is being discussed. Such schools will be close enough to reindeer breeders camps to allow the children to travel to school each morning, and back to their parents each evening, weather permitting. Such schools are presently being organized in Chukotka, Kamchatka, and Yamal. (Similar culture base schools were sometimes used during the 1930s).

Most teachers for the primary grades (1-3) of aboriginal schools in the north and far east are trained at pedagogical colleges in the seven autonomous okrugs of the soviet north? A major component of their training is the study of aboriginal languages, and methods of teaching aboriginal languages. Most teachers for the secondary grades of aboriginal schools are trained at pedagogical institutes in Leningrad, Tobol'sk, Khabarovsk, Krasnoyarsk, Yakutsk, and Magadan. The FPNR of the Herzen Pedagogical Institute in Leningrad specializes in training teachers of aboriginal languages and russian for secondary schools. The FPNR also trains some daycare workers for aboriginal communities, primary teachers for aboriginal schools, and used to train art teachers for aboriginal schools. There are plans to establish programmes to train secondary-level teachers of aboriginal languages at the pedagogical institutes at Khaborovsk, Yakutsk, Tobol'sk, and Magadan.

In 1981-1982, there were 238 students at the FPNR. In october 1989 there were 315. Of these, approximately 40 % were in the faculty for training teachers of russian and aboriginal languages; approximately 30 % were in the faculty for training primary teachers; and, approximately 8 % were in the faculty for training daycare workers. (The latter faculty was established in 1986, and the first students will graduate in 1991). The remainder were teachers from schools in aboriginal regions who were upgrading their qualifications by studying, an aboriginal language at the FPNR for an academic year. All but 20 FPNR students were female.

Approximately 65 students are annually admitted to the FPNR.

According to Pr. Yuri A. Sem, who was chair of aboriginal languages at the FPNR in 1986, 18 aboriginal languages were taught at the FPNR in 1986: (1) Nenets; (2) Nivkh; (3) Dolgan; (4) Evenk; (5) Chukchi; (6) Mansi; (7) Saami; (8) Khant; (9) Koryak; (10) Even; (11) Yukagir; (12) Sel'kup; (13) Itel'men; (14) Yupik Eskimo; (15) Ulchi; (16) Udegei; (17) Nanay; and (18) Nganasan. In 1989, the chair of aboriginal languages at the FPNR was candidate Maria Ya. Barmich, a Nenets woman. She said that in the fall term of 1989, 19 aboriginal languages were being taught at the FPNR. In addition to those listed above, ket and alaut were being taught. (yukagir was not being taught, although there were plans to teach it). Two dialects of nivkh were being taught, and were plans to teach orochi, enets, oroki, and negidal.

(3) This situation varies. For example, according to Ekaterina N. Korkina, a saami educator from Lovozero, saami is now taught from grades 1-4 in Lovozero. According to the koryak teacher, Galina N. Nokolaeva, koryak is taught from grades 1-5 in koryak schools in Kamchatka. In higher grades, koryak classes are voluntary. It is the same for chukchi, according to FPNR students.

(4) In the USSR, there are two types of post-graduate degree: Candidate, which requires a thesis, and is, roughly, more rigorous than a North American Master's degree, but less rigorous than a Ph. d. and Doctor of Sciences, which signifies a significant contribution by a senior scholar to a particular field.

(5) In the USSR, the word, Eskimo, in an ethnonym.

NATIONALITY	APPROXIMATE CURRENT POPULATION*
1. Saami	1,800
2. Nenets	29,000
3. Nganasan	900 (Central Statistical Board of the USSR, 1981)
4. Enets	300
5. Komi	327,000 (Central Statistical Board of the USSR, 1981)**
6. Khanty	20,900
7. Mansi	7,500
8. Sel'kup	3,500
9. Ket	1,000
10. Dolgan	5,000
11. Evenk	27,900
12. Even	12,000
13. Yakut	328,000 (Central Statistical Board of the USSR, 1981)**
14. Yukagir	800
15. Chukchi	14,000
16. Koryak	7,900
17. Itel'men	1,300
18. Eskimo	1,500
19. Aleut	500
20. Nanay	10,500
21. Nivkh	4,300
22. Ul'chi	2,500
23. Udeghei	1,500
24. Orochi	1,100
25. Oroki	300
26. Tophalar	700
27. Negidal	500
28. Chuvantsi	1,000

* Unless otherwise indicated, these figures come from Gurvich, 1988.
** The Komi and Yakut are relatively large groups in comparison with the 26 smaller groups of the Soviet north and far east; there are Komi and Yakut Autonomous Republics.

In 1989, we interviewed instructors and students and observed several aboriginal language classes at the FNR. Some instructors were aboriginal people who were teaching their mother-tongues – *e.g.*, candidates Barmich, Diana Gerasimova, a Mansi who is assistant dean of the FPNR, Ida Kulkova (Chukchi), Yulia Sverchkova (Evenk), L.B. Gashilova (Nivkh), N.A. Liskova (Khant), A.I. Gashilov (Sel'kup), V.N. Parfir'ev (Dolgan), V.S. Elrika (Even), L.Zh. Zaksor (Nanay), another Dolgan, a chukchi graduate student, and a mansi graduate student. Others instructors were from aboriginal groups, but taught languages that were not their own. A Khant man, S.N. Teryoshkin, was teaching saami, and a Yakut man, A.A. Petrov, was teaching even. Several of the instructors were linguists or ethnographers from non-northern nationalities – *e.g.*, russian. One of them, candidate N.I. Gladkova, a Russian woman, worked full-time at the FPNR teaching even. Others, from Leningrad's Institute of Linguistics, taught part-time. These included Dr. Volodin, co-author of the first Itel'men primer [4], who taught Itel'men for two students, and Ket, for one student; candidates A.A. Buruikin, co-author of the even school dictionary [5], who taught a class in evenk; Golovko, who taught yupik Eskimo and aleut – his colleague, Vakhtin, who was doing research in Denmark in late 1989, usually taught the yupik eskimo classes; A.N. Zhukova [6], author of the koryak school dictionary (1983), and co-author of the koryak primer [7], who taught koryak; and Sorokina, who taught nganasan for two students.

Full-time FPNR teachers and administrators had very heavy teaching loads. For example, the assistant dean at the FPNR taught for 24 hours per week, and had extensive administrative dulties.

Language classes at the FPNR usually have fewer than 10 students, and cover such topics as reading, writing, vocabulary, grammar, linguistic of aboriginal languages, conversation, and theory of translation. Students are taught, in some detail, how to use textbooks in aboriginal languages. In 1986, according to N.S. Panteleimonov, the former manager of "Education" Publishers in Leningrad, primers were available in: (1) nenets (6); (2) nivkh (2 dialects) [8, 9]; (3) evenk [10]; (4) chukchi [11]; (5) mansi [12]; (6) khant (3 dialects) [13]; (6) Koryak (1 dialect); (7) even; (8) nanay [14]; (9) saami [15]; (10) dolgan; and (11) yupik eskimo [16]. (Some of these books had been published in earlier editions). By 1989, according to the manager of "education" publishers, Viktor E. Ignatief, there were also primers in: (12) yukagir; (13) ket [17]; (14) itel'men; and, (15) sel'kup (Irikow, 1986). Primers are planned for aleut, enets, ul'chi, and tolofar. There are third and fourth-year textbooks in nenets, evenk, even, chukchi, khant (2 dialects), mansi, even and nanay. Also, there are fifth-year textbooks in nenets, evenk, khant (1 dialect), and even. Textbooks in nenets, evenk, and chukchi for grades 6-9 either exist, or are planned for publication in the near future.

All FNPR programmes last 5 years. In 1986, there were plans to increase the approximately 240 hours per academic year devoted to study of aboriginal languages. In 1989, there were various time-table changes reflecting the debate between FPNR instructors. Some wanted to expand music education, with concentration on aboriginal songs and dances, at the expense of time allocated for teaching of aboriginal languages. By the time of our departure in early november 1989, the number of classroom hours devoted to aboriginal language teaching were to be increased, while the number devoted to music were to be reduced.

In addition to aboriginal languages and Russian, FPNR students are required to study poetry and literature by aboriginal authors of the north and far east (see [18]), physical education, methods of music education, philosophy, political-economy, history of the Communist Party of the Soviet Union, Marxism-Leninism, ethnography of northern and far eastern aboriginal peoples, pedagogy foreign language (english, french, of german), scientific atheism, psychology, and history and culture of northern and far eastern peoples. In addition to most of these subjects, students in the programmes for primary teachers and daycare workers are required to study children's physiology and anatomy, use of classroom technical equipment (*e.g.*, slide projectors, tape recorders, etc.), children's literature, mathematics (primary teachers only), and principles of nature study (daycare workers only).

Some students know aboriginal languages well when they enter FPNR programmes, but others, especially from certain minor nationalities, do not. In 1989, students of nganasan, ket and certain other groups were learning these languages for the first time. All FPNR students were fluent in russian. There are plans for direct involvement of full-time FPNR teachers in selection of students in order to insure that incoming students already know aboriginal languages. *Perestroika* reforms are supposed to involve increased financial support of FNPR students by educational authorities and local soviets in their home regions. In most cases, FPNR graduates return to their home regions to work in local schools, daycare centres, or internats.

In 1986, second-year students in the programme for secondary teachers of russian and aboriginal languages were required to go on expedition to aboriginal regions in order to collect folklore and linguistic material. In 1989, these expeditions had been curtailed due to lack of funds. Also, there were serious shortages of tape recorders and cassette tapes.

At present, the main FPNR facilities at the campus of the Herzen Pedagogical Institute in the Moika River bank are being renovate. This has necessitated a move of all FPNR classes to the large, but run-down FPNR dormitory building. In late 1989, facilities at this location were inadequate. The lack of language laboratories was particularly serious, although there were plans to move equipment for these labs from the Moika Riverbank campus to the FPNR dormitory.

FPNR students spend part of the fifth year in their respective programmes doing practive teaching, usually in aboriginal regions. In late 1989, approximately 30 FPNR students were doing practice teaching in northern and far eastern schools.

In september and october 1989 we interviewed approximately 20% of all FPNR undergraduate students. Many reported expansion of aboriginal language teaching, including teaching of aboriginal languages in daycare centres, in their home villages. They also generally reported a growing interest among aboriginal pupils and parents, in learning aboriginal languages. In some areas, daycare cen-

(6) Although we have seen many of these books, we do not possess copies of all of them. We have referenced only those books of which we possess copies. Thus, if a book is not referenced, this does not mean that it does not exist. In many cases, there were earlier editions of books that are referenced.

tre workers are upgrading their qualifications by studying aboriginal languages in saturdays.

In october 1989 we briefly interviewed 13 educators form aboriginal regions who were upgrading their qualifications by studying an aboriginal language at the FPNR. Seven of these teachers were studying evenk. One was a creche director, one was a daycare worker, one worked at an internat, one was a primary teacher, one was a sewing teacher, and one (a Russian man) was a primary and secondary teacher of evenk. All already knew evenk. (We were unable to interview two other educators who were studying evenk). Two primary teachers, both Khant women, were studying khanty. One Sel'kup woman primary teacher was studying sel'kup. One Nenets woman primary teacher was studying nenets. A Chukchi woman primary/secondary teacher of chukchi was improving her knowledge of chukchi. All of these educators said that they already knew their respective aboriginal languages.

In Moscow, the Northern Department of the Institute of National Schools develops and tests aboriginal language textbooks, curricula, and teaching materials. In 1986 we were told that 19 people (mostly aboriginal) made up the Northern Department, eight in Moscow and the remainder in aboriginal regions. Those in aboriginal regions include candidate E.G. Susoi, a Nenets woman educator who works at Salekhard in the Yamalo-Nenets Autonomous Okrug, Zinaida Pikunova, an Evenk woman who works in the evenks autonomous okrug, a Dolgan woman in Dudinka, two Khant women in the khanty-mansi autonomous okrug, a Chukchi woman in the chukchi autonomous Okrug at Anadyr, a Koryak man in the Koryak autonomous okrug, a Nanay woman in the village of Dada in the Khabarovsk region, a Nivkh-speaking woman in the Khabarovsk region, and Alewandra A. Antonova, a Saami woman who works in the Saami settlement of Lovozero on the Kola Peninsula. There are plans for the INS to expand its activities in Kamchatka.

INS Personnel in Moscow included, in 1989, candidates Aleksandra A., Kudria, an Evenk woman, a Russian woman who specializes in the chukchi language; Tatiana M. Karavaeva, and a Russian woman who specializes in preparing textbooks and materials to teach russian to aboriginal pupils (G.N. Nikol'skaya). Candidate A.F. Boitqova, a Russian specialist on the evenk language, has recently retired, and Galina N. Kharutkina, a Koryak teacher from Kamchatka, was trying, in late 1989, to become a graduate student at the INS. All have extensive pedagogical training and/or teaching experience in schools in aboriginal regions.

The INS was established in 1949. It was closed in 1962, but reopened in 1973, as a result of pressure from aboriginal "intelligentsias" in various aboriginal regions. In 1973, the INS organized production of textbooks in three languages (chukchi, evenk, and nenets). In 1986, this was increased to textbooks in 11 languages; and, in 1989, textbooks in 19 languages were published. New facilities and positions for specialists in heretofore unwritten aboriginal languages are planned for the INS.

Over the last 10 years, the "intelligentsia" from various aboriginal groups have become concerned about loss of their native languages, particularly in cases where these languages did not have written forms (7). Such groups of "intelligentsia" formulated request, or demands, that written forms of particular aboriginal languages be devised. These request/demands were sent to local government commitees (*i.e.*, soviets), to the FPNR, to the INS, or to the ministry or Education of the Russian Federation. They eventually reached the scientific-pedagogical department for national schools at the ministry of Education of the RFSR in Moscow, where most (but not all) decisions are taken regarding funding and production of alphabets and or textbooks and teaching materials for northern and far eastern aboriginal languages. The scientific-pedagogical department of national schools is now headed by candidate Alla L. Bugayova.

In most cases, the ministry of Education, in collaboration with the academy of sciences institute of linguistics, designates particular specialists to create alphabets for unwritten languages. For example, linguists under contract with the ministry of Education furnished an Itel'men alphabet, and are now completing an aleut alphabet. In other cases, scholars have, on a voluntary basis, submitted alphabets to the ministry of Education. For example, the candidates G.D. Werner and Krainovich each submitted ket alphabets. Similarly, two udegei alphabets were recently submitted. In such cases, an Orthographic Commission at the INS decides which of the competing alphabets will be accepted – *e.g.*, Werner's ket alphabet was accepted.

In cases where particular groups or factions are unsatisfied with the decision of the Orthographic commission, textebooks or teaching materials in competing alphabets may be published, and used experimentally in schools. A final decision regarding adoption of a particular alphabet is then made by the local or regional (okrug) soviets, with advice from local educators, in the region/s where the alphabet will be used. For example, according to Viktor E. Ignatief, textbooks in two saami alphabets will probably be published; after these have been used in the saami school in Lovozero, one of these alphabets might be designated as "official" by the Lovozero Soviet. According to a senior editor at "Education" Publishers, "life itself will choose" (8).

Until recently, consideration of request for alphabets in aboriginal languages sometimes met with considerable delay at various levels of the bureaucracy of the ministry of Education. For example, two years elapsed before Werner's ket alphabet was finally approved. (In the meantime, Werner and a ket primer [17]. Today, according to aboriginal educators in Moscow and Leningrad, the ministry of Education is more responsive to request for alphabets, textbooks and teaching materials in aboriginal languages.

Training programmes for teachers of aboriginal languages are also planned and funded by the scientific-pedagogical department of national schools.

Local aboriginal "intelligentsias" also send demands or requests for textbooks and teaching materials in varioux aboriginal languages to the FPNR, the INS, and the ministry of Education. As in the case of requests for alphabets, these requests/demands eventually reach the scientific-pedagogical department of national schools at the ministry of Education of the RFSR. The ministry assigns preparation of textbooks and teaching materials in various aboriginal languages to the northern department of the INS. The INS, in consultation with local educational authorities and

(7) Ket had a latin alphabet in 1940, but ket textbooks were not introduced into ket schools. (Karger, the author of the first ket primer, was a victim of stalinist repression). Similarly, some aboriginal languages (*e.g.* Nivkh) had latin alphabets in the 1930s; but, these were not replaced by russian alphabets until the 1970s.

(8) A Saami primer [15] using one of these alphabets, has been used in Lovozero for several years.

INS workers in aboriginal regions, assembles a team of specialists in the required language. The team prepares a draft which is tested in national schools under the direction of INS workers in aboriginal regions. Teachers manuals are prepared to accompany textbooks, and there are plans to produce audio-visual materials (*e.g.*, cassettes and videotapes) for aboriginal language teaching. Some already exist.

At the northern department of the INS, there is extensive discussion about problems of publishing textbooks in different dialects of particular aboriginal languages. In some cases, where dialects of the same language differ markedly, textbooks are published in different dialects. For example, books in the shurishkarskii, surgutskii, and kazuimkii dialects of khant are published. Books are published in two dialects of nivkh. In other cases, a major dialect is adopted as a literary language, and all textbooks are published in this dialect-*e.g.*, evenk. Some aboriginal educators told us that they preferred to minimize the number of dialects in which aboriginal language school text are published in all dialects of aboriginal languages.

During the mid-1930s, there was extensive discussion among soviet educational authorities about whether the latin or russian alphabet should be used for aboriginal languages. Early soviet linguists and ethnographers, such as Waldemar Bogoras, believed the latin alphabet to be better-suited than russian for representing the sounds of aboriginal languages. So, latin letters, with some phonetic symbols, were used in the first textbook published in aboriginal languages. In 1937-38, the russian alphabet was adopted for aboriginal languages. It was argued, according to candidate A.F. Boitsova, who served on the commission which approved the alphabet change, that use of the russian alphabet, besides being easier for teachers, would make it easier for aboriginal students who would have to learn russian. In late 1989, some aboriginal educators were discussing the possibility of a return to use of the latin alphabet for certain aboriginal languages.

"Education" Publishers in Leningrad have published school books in aboriginal languages of the north and far east since the 1920s. School books in aboriginal languages are published in sets of:

1. Primers for first-year classes, and grammer/readers for second and third year classes. In some cases, there are textbooks for higher grades (see *supra*).
2. Books of stories and poems to accompany primers and grammar/readers. Often, aboriginal folk tales and stories by aboriginal authors are included.
3. A dictionary for the primary grades with translations of aboriginal words to russian and *vice versa*. In 1986, according to N.S. Panteleimonov of "Education" Publishers, such dictionaries had been, or were soon to be, published in evenk, chukchi (Inenlikel [19]), nanay (Onenko [20]), saami (kert [21]), khant (skameiko and syzai [22]), mansi, nivkh, koryak, nenets, and yupik eskimo. In 1989, according to Viktor E. Ignatief, dictionaries had, in addition, been published, or were soon to be published, in even, nivkh, sel'kup, dolgan, ul'chi (sunik [23]), itel'men [24], ket, aleut, and tofalar (9).
4. "Programs", or teachers manuals, to help teachers and teacher, trainess to instruct in aboriginal languages.

(9) Again, we have referenced only those books of which we possess copies.

In addition, russian-language primers and story/poetry books based on northern and far eastern aboriginal language families, are published for all primary grades.

In addition, russian-language primers and story/poetry books based on northern and far eastern aboriginal language families, are published for all primary grades.

Recently, book on the grammar of aboriginal languages, and on methods of teaching aboriginal languages, have been published for use in pedagogical colleges (*e.g.*, see [24, 26]).

According to candidate Alla L. Bugayova of the ministry of Education, primers in aboriginal languages have three parts. The first part consists only of pictures, and is designed for introduction to, and practice of, listening and speaking. The second part introduces the alphabet. The third part consists of text, stories (including aboriginal folk takes), and poems, often by aboriginal authors. If most pupils from a particular aboriginal group know their language well, the latter part of the primer is proportionately longer than the first two parts. The ideological content of primers has been described elsewhere [1]. There are plans to increase emphasis in textbooks on protection of nature, and to include items about environmental damage caused by industry, and political measures to prevent or clean up such damage, in textbooks for higher grades.

Publication of textbooks in aboriginal languages is heavily subsidized by the soviet state. According to Viktor E. Ignatief of "Education" Publishers, a primer, with colour illustrations, costs, on average, three rubles to produce: it is sold for 60 kopeks. Administrators at "Education" publishers by 20 % in 1989.

From the soviet point of view, the goal of bilingualism for aboriginal people of the soviet north and far east has important implications for relations within and between different aboriginal groups, and for relations between aboriginals and non-aboriginals. Russian as a *lingua franca* facilitates communication between different aboriginal groups and thus allows a unified approach to common problems. For example, aboriginal groups in the Soviet north and far east have recently formed associations to cope with problems of preservation and promotion of traditional occupations, environmental damage caused by industrialization, the association of northern peoples, whose members will use russian to communicate with each other, and with others (see [1, 27]).

As the candidate E.G. Susoi, a Nenets educator in Salekhard, the administrative centre of the Yamalo-Nenets Autonomous Okrug, told us in 1986: *"We must know our language because it is ours and we love it. And we must know russian because it gives us power."* ■

REFERENCES

[1] Bartels (D.), Bartels (A. L.), 1987. Contemporary conditions of Siberian native people: textbook and reality. Lecture for the department of ethnology, Royal Ontario Museum.

[2] Armstrong (T.), 1978. Northern USSR: The North in a socialist economy. *In*: Armstrong, Rogers and Rowley, eds. *The Circumpolar North*. London: Methuen: 21-70.

[3] KUDRY (A.), 1985. Ethnic minorities in the Soviet North. *Information North* 7-8 (spring). Arctic Institute of North America, University of Calgary and University of Alaska, p. 7.

[4] KHALOIMOVA (K.N.) and VOLODIN (A.P.), 1988. *Primer for first classes in itel'men schools*. Leningrad: "Education" Publishers.

[5] ROBBEK (V.A.), HUTKIN (K.) and BURUIKIN (A.A.), 1988. *Dictionary even-russian and russian-even*. Leningrad: "Education" Publishers.

[6] ZHUKOVA (A.N.), 1983. *Dictionary koryak- russian and russian-koryak*. Leningrad: "Education" Publishers.

[7] ZHUKOVA (A.N.), IKAVAV (M.F.) and AGIN (I.S.), 1981. *Primer for preparatory classes in Koryak schools (amur dialect)*. Leningrad: "Education" Publishers.

[8] SANGI and OTAINA, 1988.

[9] TAKSAMI (Ch. M.), PUKHTA (M.N.) and VINGUN (A.M.), 1982. *Primer for preparatory classes in nivkh schools (amur dialect)*. Leningrad: "Education" Publishers.

[10] BOITSOVA (A.F.) and KUDRYA (A.A.), ROMANOVA (A.V.), 1976. *Primer for preparatory classes in evenk schools*. Leningrad: "Education" Publishers.

[11] VDOVIN (I.S.), KARAVEAVA (T.M.), LUTFULLINA (E.V.) and AGIN (I.S.), 1977. *Primer for preparatory classes in chukchi schools (amur dialect)*. Leningrad: "Education" Publishers.

[12] ROMBANDEEVA (E.I.), VAKHRUSHEVA (M.P.), 1989. *Primer for first classes in mansi schools*. Leningrad: "Education" Publishers.

[13] ANUFRIEV (V.E.), 1973. *Primer for preparatory classes in khant national schools in the shuriskarskii language of khant*. Leningrad: "Education" Publishers.

[14] PUTINTSEVA (A.P.), ONENKO (S.N.), 1978. *Primer for preparatory classes in nanay schools*. Leningrad: "Education" Publishers.

[15] ANTONOVA (A.A.), 1982. *Primer for preparatory classes in Saami Schools*. Leningrad: "Education" Publishers.

[16] ANAL'KYASAK (V.A.) and AINANA (L.I.), 1974. *Primer for preparatory classes in Eskimo schools*. Leningrad: "Education" Publishers.

[17] WERNER (G.K.) and NIKOLAEVA (G.K.), 1988. *Experimental primer in the ket language*. Krasnoyarsk.

[18] INENLIKEI (P.N.), 1987. *Dictionary chukchi-russian and russian-chukchi*. Leningrad: "Education" Publishers.

[18] SMOL'NIKOV (I.F.), 1987. *Northern scenes. Book of readings for pedagogical schools in northern and far eastern regions*. Leningrad: "Education" Publishers. (In russian).

[19] ONENKO (S.N.), 1982. *Dictionary nanay-russian and russian-nanay*. Leningrad: "Education" Publishers.

[20] KERT (G.M.), 1986. *Dictionary saami-russian and russian-saami*. Leningrad: "Education" Publishers.

[21] SKAMEIKO (P.P.) and SYAZI (Z.I.), 1985. *Dictionary, khant-russian and russian-khant*. Leningrad: "Education" Publishers.

[22] SUNIK (O.P.), 1987. *Dictionary ul'chi-russian and russian-ul'chi*. Leningrad: "Education" Publishers.

[23] VOLODIN (A.P.) and KHALOIMOVA (K.N.), 1989. *Dictionary Itel'men-russian and russian-itel'men*. Leningrad: "Education" Publishers.

[24] NEMUISOVA (E.A.), *et al.*, 1988. *Khanty language*. Leningrad: "Education" Publishers. (In russian).

[25] 1987. Koryak Language. Leningrad: "Education" Publishers. (In russian).

[26] 1989. Northern ethnic groups form associations. *Northern News*, No. 12. Published by Novosti Press Agency.

BIBLIOGRAPHY

Central Statistical Board of the USSR, 1981. *The USSR in Figures for 1981*. Moscow: Finansy i Statistika.

GURVICH (I.S.), 1988. The Northern Native Groups in the USSR. *Inuktitut*. Fall/winter.

IRIKOV (S.I.), 1986. *A, B, C book for first classes in Sel'Kup schools*. Leningrad: "Education" Publishers.

ISAEV (M.I.), 1978. *Languages of the USSR: Problems and Solutions*. Moscow: Progress.

PHOTO 1. Tchoutchi and Yuit dance in Leningrad School, Hertzen Institute. Faculty of Northern people. 1990. Photo D.R.

PHOTO 3. Musée Arctique. Léningrad. 1990. Photo D.R.

PHOTO 2. Welcome to Professor Jean Malaurie returning of Tchoukotka, first Soviet-French expedition to Tchoukotka. October 1990. Herzen Institute. Faculty of Northern People. Leningrad. (First row, in the middle sitting is professor Jean Malaurie. First row, from right to left, the very first setting, Alice A. Bartels and Dennis A. Bartels. Photo by candidate Alexei A. Buruikin.)

LE CINÉMA ET L'ARCTIQUE : TROIS TRAITEMENTS EXEMPLAIRES

par Anne-Marie BIDAUD

Maître de conférence à l'Université de Nanterre

RÉSUMÉ. Le cinéma est devenu, depuis quelques années, un enjeu d'expression essentiel chez les populations arctiques qui réalisent maintenant leurs propres films de fiction. Deux longs métrages sont exemplaires, les très récents *Sept chants de la toundra*, sur la communauté nénètse, et *Atanarjuat, la légende de l'homme rapide*, d'après une légende inuit. En même temps, une série documentaire réalisée par Jean Malaurie, *Inuit*, reste un exemple exceptionnel d'analyse de l'acculturation des Inuit.

Mots-clés : Cinéma • Film de fiction • Nénets • Inuit • *Les Sept chants de la toundra* • *Atanarjuat* • *Inuit* • Jean Malaurie • Acculturation.

ABSTRACT. *In recent years films have become, an essential form of expression for Arctic peoples who make their own movies now. Two feature films are perfect illustrations of this phenomenon :* Seven Songs of the Toundra, *about the Nenets community, and* Atanarjuat, the legend of the fast runner, *adapted from an Inuit tradition. Besides, a documentary series authored by Jean Malaurie,* Inuit, *remains an unsurpassed analysis of deculturation in the Inuit community.*

Key-words : *Cinema • Fiction film • Nenets • Inuit •* Seven Songs of the Toundra • Atanarjuat • Inuit • *Jean Malaurie • Deculturation.*

Les Occidentaux n'en finissent plus d'être fascinés par les espaces du Grand Nord. Dès 1911, Georges Méliès consacrait un petit film noir et blanc de dix minutes à la conquête du pôle Nord – univers de pure invention, on s'en doute, réalisé avec des toiles peintes. Mais pendant des décennies, les représentations de ce monde de l'extrême restèrent l'apanage des Blancs, quelles que soient leurs motivations. Il faut attendre le passage au XXIe siècle pour voir la situation évoluer et des autochtones prendre en mains, enfin, leurs propres fictions, quitte à se faire encore assister par des Occidentaux dans cette tâche.

Un petit retour en arrière s'impose ici. Une étape décisive est franchie par Robert Flaherty en 1922, lorsqu'il fait découvrir au monde entier les premières images authentiques de populations arctiques. *Nanouk* demeure en effet le film fondateur par excellence, non seulement sur ces cultures inédites au cinéma mais aussi comme prototype d'un nouveau genre cinématographique, le film documentaire, ce terme n'étant inventé que quatre ans plus tard par John Grierson pour définir un autre film du même Flaherty, *Moana*. L'originalité novatrice du cinéaste aventurier tient avant tout à sa démarche : il considère qu'il doit s'imprégner de la culture qu'il veut évoquer, vivre en symbiose avec ses représentants ; il décide aussi de construire son film autour d'un personnage central avec quelques personnages secondaires. Enfin, en mettant en scène quelques moments clés de la vie dans le Grand Nord, il veut privilégier le thème de la lutte de l'homme contre un environnement hostile et la précarité de sa survie. L'omniprésence de postulats personnels implicites – la bonté innée des populations traditionnelles, leur appartenance à un âge d'or primitif révolu – fait sortir le film de Flaherty du strict cadre du documentaire et peut justifier son classement au rang de la semi-fiction. Son film est d'ailleurs resté un cas unique pendant longtemps.

Au fil des décennies cependant, plusieurs cinéastes ont continué à s'intéresser à l'Arctique, avec des succès divers. En 1932, l'Américain W.W. Van Dyke part ainsi tourner *Eskimo* en lieux réels dans le détroit de Béring, au prix de grandes difficultés. Son film de fiction, loin des clichés coloniaux réducteurs fréquents à l'époque, se veut à la gloire de la société inuit, montre déjà les effets dévastateurs de la civilisation occidentale sur une population traditionnelle ; l'exploitation scandaleuse des Inuit par des trafiquants blancs arrivés par bateau amène le héros, Mala, à tuer un homme, ce qui à ses yeux n'était que justice. Mais la loi des Blancs en a décidé autrement : poursuivi par la police, il est obligé de fuir. L'épilogue poignant montre le héros et sa femme préférée, Iva, tendrement enlacés, dérivant sur un iceberg au moment de la débâcle, se dirigeant consciemment vers la mort, « dans le grand sommeil et le long repos ». *Eskimo* est également un film novateur car le premier en langue inuktituk, faisant jouer de vrais Inuit, et très moderne dans sa démarche dénonciatrice. Sorti commercialement en 1933, il rencontra un grand succès populaire, le public étant friand de dépaysement et d'exotisme.

À la même époque, le grand explorateur danois Knud Rasmussen tourne *Les Noces de Palo*, à Angmassalik, sur la côte est du Groenland. Ce poème visuel, aux images d'une beauté exceptionnelle dues au cameraman allemand Hans Scheib, ne montre aucun Blanc, uniquement des autochtones, et suit les grandes lignes d'un conte traditionnel évoquant la rivalité entre deux jeunes hommes, Palo et Samo, pour les beaux yeux de la belle Naja. Les prétendants vont s'affronter tout un été jusqu'à l'élimination de l'un des deux. Leur duel est renforcé par un système de parfaite symétrie : ils appartiennent au même groupe, ont le même âge, presque la même apparence. Ce film reste un précieux document sur les traditions : comment construire une maison de tourbe, comment pêcher en groupe, comment régler un conflit interne lors de joutes et de jeux col-

lectifs. On assiste même à une brève séquence de guérison par un chaman. On est bien loin des fictions romancées hollywoodiennes de la même époque, telle *Frozen Justice* (1929) réalisée par Allan Dwan, constamment méprisant à l'égard des indigènes – les Blancs s'y réfèrent incidemment comme à des « dirty Eskimos » ou des « ugly savages » qui mangent les bougies et mordent dans les boîtes de conserve – et totalement faux : l'héroïne métisse (jouée par l'actrice blanche Lenor Ulric) se promène dans l'igloo en robe de dentelle !

En 1960, après des décennies de quasi-disparition, *Les Dents du Diable* de Nicholas Ray (le titre anglais de cette coproduction internationale est *Savage Innocents*) remet les populations arctiques au premier plan mais d'une manière qui ne laisse pas d'être très ambiguë en dépit de la beauté grandiose des paysages, mis en valeur par le scope et la couleur. Car certains stéréotypes du primitif vu par les Occidentaux s'y déploient à l'aise : les Inuit sont des hommes de la préhistoire, pratiquement d'avant le langage, qui s'expriment surtout par le corps et par le rire. Tels des Cro-magnons du grand Nord, ils grognent, se roulent par terre et rotent allégrement. Ignorants de tout progrès, ils sont étonnés par le moindre signe de modernité alors que l'action du film est située dans les années 50. À cette époque, les populations arctiques étaient pourtant déjà familières des nouveautés technologiques introduites par les Blancs. Comme le titre anglais le suggère, ces populations sont aussi présentées comme des sauvages qui ne connaissent pas leur force et se livrent à des actes de brutalité irréfléchis ; mais, tels des enfants ou des fous, ils restent d'une naïveté confondante, inconscients des conséquences de leurs gestes pour le système de valeurs des Blancs. Ce film reste enfin une projection de l'imaginaire des Occidentaux par le choix des acteurs, désinvolte en 1959 : aucun autochtone, les premiers rôles sont tenus par Anthony Quinn, à demi Mexicain, et par des Japonaises.

Après des décennies, voire un siècle, de fictions aux mains des Blancs, telles que celles succinctement évoquées ici, tout change enfin en 2000. Entre temps, les autochtones du monde entier ont pris conscience de la nécessité de contrôler leurs représentations et ont progressivement demandé, au Canada par exemple, que priorité soit accordée à la fiction parce qu'elle touche plus en profondeur le public sous couvert de divertissement. Certes, les populations traditionnelles avaient déjà commencé à réaliser leurs propres films, dans les années 60 particulièrement, mais, jusqu'à une date récente, leurs productions se cantonnaient dans le registre du cinéma dit du réel : documentaires sur des techniques de chasse ou de pêche, évocation de mythes ou de légendes... Les longs métrages de fiction étaient alors inexistants.

LES SEPT CHANTS DE LA TOUNDRA

En 2000, un premier film de fiction autochtone échappe au point de vue dominant des Blancs pour laisser place à une vision placée à l'intérieur de la sensibilité d'un peuple arctique traditionnel, les Nénets, le peuple le plus important du nord de la Russie. Éleveurs de rennes nomades, pêcheurs et chasseurs vivant dans la toundra, dans le golfe de l'Ob, entre les péninsules de Kola et de Taïmyr, ils sont actuellement 35 000, vivant sur un territoire de un million de km². Le réalisateur finlandais Markuu Lehmuskallio, né en 1938, ancien technicien des eaux et forêts, s'est consacré depuis plus d'une décennie à cette population. Après des films documentaires, il a décidé de lui consacrer un long métrage, en collaboration avec sa femme d'origine nénet, Anastasia Lapsui, scénariste. Leur inspiration remonte à l'année 1994, lors du tournage du documentaire *The Farewell Chronicle (La Chronique des Adieux)*, dernier chapitre d'une trilogie. Lors d'une tempête, ils se sont abrités dans une cabane délabrée, ancien habitat d'une brigade de femmes déportées du temps de Staline. Anastasia Lapsui s'est alors mise à raconter la vie de sa propre famille qui demeurait à côté dans les temps jadis. Premier film de fiction en langue nénetse – avec sous-titres en russe – il fait également appel à des acteurs autochtones non professionnels provenant du village de Nyda et jouant leurs vrais rôles (patron de ferme, pêcheurs, instituteur). Toute la communauté a prêté main forte, mettant à la disposition des cinéastes leurs maisons, troupeaux de rennes, bateaux... et temps. Pour le réalisateur, le choix de la fiction permettait de se libérer du contexte immédiat, de naviguer à l'aise dans le temps sans être prisonnier du moment, ce qu'impose le documentaire. *Les Sept chants de la toundra* s'appuie sur la tradition orale des contes, enregistrés auprès des anciens de la communauté, ou des souvenirs d'enfance d'Anastasia Lapsui. Les chants ou poèmes psalmodiés, omniprésents, fonctionnent comme des commentaires permanents aux événements évoqués. La structure du film est très originale : découpé en sept récits séparés avec titres, il est également construit en boucle et se termine par une courte berceuse, suivie du plan d'un arbre sacré, qui occupait une place centrale dans le premier chant (*Sacrifice*) où l'on immolait un renne à son pied, geste fondateur de la culture animiste des Nénets. Entre les deux, on assiste à la dramatisation d'histoires différentes, comme autant de tableaux de la vie quotidienne dans une civilisation récemment exposée à un autre système de valeurs qui va inexorablement la détruire.

L'essentiel des chants est en effet consacré à une période charnière de l'histoire des Nénets, celle des premières formes de soviétisation dans les années 20 et 30 : collectivisation et confiscation des rennes par les kolkhozes-sovkhozes, destruction des lieux sacrés et élimination des chamans, scolarisation forcée des enfants... Les heurts et malentendus qui découlent de cet affrontement culturel sont légion : sur le plan religieux, les vieux Nénets s'interrogent sur l'élévation de Lénine au rang de nouvelle divinité (*Dieu*). Économiquement, certains résistent à la destruction de leur mode de vie nomade ancestral et le paient de leur vie (*L'Homme libre*), rechignent devant les quotas de production imposés par le Plan (*Les Ennemis du peuple*). Certains enfants refusent la scolarité à l'école des Blancs (*Syako*), comme les adultes renâclent à exposer les portraits de Lénine et de Staline dans leurs tentes, au nom d'une russification obligatoire.

La réussite plastique du film est exemplaire. Le choix du noir et blanc lui confère des couleurs d'éternité, archaïse l'histoire et permet aussi d'insérer harmonieusement quelques minutes extraites de films d'archives – images de la Première Guerre mondiale et d'une bande de propagande sur Lénine au début de *Dieu*. L'utilisation quasi constante du grand angle permet de donner la mesure des grands espaces, de mettre en valeur les déplacements des troupeaux de rennes et de présenter aussi comme une toile de fond permanente le blanc cotonneux ou laiteux de la neige, sur laquelle se dessinent des silhouettes graphiques. À l'intérieur des tentes, la lumière en clair obscur sculpte les

visages filmés en gros plan, comme dans *Syako*, pour mieux révéler l'expression de refus douloureux de la petite fille. Le rythme lent est accordé aux gestes embarrassés par des vêtements de fourrure épais, raidis par le froid. L'image récurrente de haut-parleurs, objets modernes incongrus au-dessus des tentes ancestrales, permet d'évoquer discrètement l'instillation brutale de la culture russe, sous forme de chants folkloriques, et de la propagande (slogans, chants patriotiques) chez les Nénets. Le film manifeste une rare qualité d'émotion : les effets mélodramatiques possibles sont constamment évités, telle l'exécution d'un éleveur que le cinéaste décide de laisser hors champ. On ressent la tristesse poignante des femmes déportées, en proie au désarroi et à la solitude, qui se réunissent misérablement pour se mettre ensemble les pieds au chaud dans la terre et égrainer quelques bribes de souvenirs heureux... L'une d'elles pleure doucement, mais sa souffrance reste étouffée. Le film laisse aussi constamment la place aux silences, en accord avec la tradition selon laquelle un Nénet qui se tait est plus fort qu'un Nénet qui parle.

Ni plaidoyer ni pamphlet, cette méditation poétique et nostalgique sur un monde en cours de dislocation évite les clichés réducteurs comme le manichéisme simpliste. Les Soviétiques du film ne sont pas systématiquement diabolisés : on découvre au contraire leur désir naïf de bien faire ou leur compassion relative devant les populations qu'ils contraignent. Pas d'idéalisation non plus du monde nénet : dans *La Fiancée*, on découvre les rapports de force et de classe qui s'y déploient, lors de mariages arrangés par les familles et imposés aux jeunes, les hiérarchies économiques entre maîtres riches et domestiques méprisés. Évitant la confrontation binaire entre Russes et Nénets, le film consacre une large place à un troisième groupe, celui des femmes déportées dans un goulag local (*Les Ennemis du peuple*). D'origine ethnique variée (elles viennent de Crimée, d'Ukraine, de Karélie...) , elles représentent au contraire un monde de l'entre-deux, non autochtone, mais également soumis au Plan et au commissaire politique local. Des nuances subtiles sont aussi apportées dans le traitement linguistique du sujet : on découvre que l'interprète, interlocuteur essentiel entre russophones et Nénets, joue un rôle actif de diplomate en évitant de tout traduire, particulièrement les commentaires désobligeants de part et d'autre. En l'an 2000, *Les Sept chants de la toundra* apparaissent ainsi comme la réponse autochtone au film de Dziga Vertov *Les Trois chants sur Lénine* (1934), exaltant la joie des populations d'Asie centrale et de Sibérie à devenir Soviétiques.

ATANARJUAT, LA LÉGENDE DE L'HOMME RAPIDE

L'année suivante, en 2001, dans une autre région du monde arctique, au Canada, une équipe de tournage réalise aussi le premier long métrage de fiction consacré aux Inuit. Ce long film de 172 minutes joue la carte de la reconstruction culturelle, en couleur et en format scope, et propose l'évocation du monde inuit d'avant les premiers contacts avec la culture occidentale ; d'après le réalisateur, la fiction se situe en l'an mil, au Moyen Âge. Suivant librement la trame d'un conte traditionnel, elle met en scène les tensions internes au sein d'une communauté inuit : sort jeté par un chaman maléfique, rivalité pour une femme, meurtre et vengeance. Le héros, Atanarjuat, s'échappe miraculeusement d'une embuscade en courant nu sur la neige printanière. L'ordre est finalement restauré par les propos apaisants d'une vieille femme appelant au pardon et à la réconciliation. « Shakespeare et Sophocle au milieu des igloos », « tragédie antique dans le cercle arctique »... Les commentaires n'en finissent pas de glorifier la dimension mythique du film.

Film événement, c'est ainsi qu'il a été perçu au Festival de Cannes en mai 2001 où il a obtenu la Caméra d'or. C'est en effet un montage inédit : coproduit par la société ISUMA, constituée en 1990, première société canadienne de production indépendante appartenant à des Inuit, il est également financé par l'Aboriginal Film Making Program de l'Office National du Film Canadien, programme établi en 1996, pour réaliser des films autochtones. Premier film de fiction parlant inuktituk, il est le fruit d'un travail collectif. Pour élaborer le scénario, huit anciens ont été enregistrés, chacun racontant sa propre version de la légende telle qu'elle leur avait été transmise ; le tout fut compilé en un seul scénario, sous la constante supervision des anciens. La distribution est entièrement composée d'Inuit originaires d'Igloolik, des acteurs confirmés se mêlant à de simples débutants. Les techniciens sont également autochtones, formés par des professionnels venus du Sud pour leur apprendre les bases du maquillage, de la prise de son, des cascades et des effets spéciaux... Le tournage prit six mois, dans la région d'Igloolik, avec des conditions de vie et de travail souvent précaires, tous habitant dans des campements rudimentaires semblables à ceux des héros du film. Tels les membres de l'équipe réunie autour de Flaherty pour *Nanouk*, ils échappent à toute hiérarchie mais fonctionnent selon une dynamique inuit horizontale, établie suivant les principes d'égalité et d'entraide. Le réalisateur, Zacharias Kunuk, a connu la vie nomade dans son enfance avant que sa famille s'installe à Igloolik. Sculpteur célèbre, il s'est mis à la réalisation de courts-métrages en 1989.

En dépit de sa trame fictionnelle, *Atanarjuat* a toutes les qualités d'un film documentaire. Les moindres détails des vêtements et des accessoires ont été reconstitués avec minutie par la communauté inuit ; des artistes locaux ont refait les costumes anciens à la main, recherchant la documentation dans les témoignages de l'expédition de W. Parry à Igloolik en 1822-23. Plus essentiel sans doute et inédit dans la plupart des films réalisés par des Blancs : la dimension spirituelle est ici omniprésente, la pensée magique des Inuit apparaît. Outre une séquence chamanique au tout début du film, on voit une vieille femme communiquer par télépathie avec son mari ; Atanarjuat est guidé dans sa fuite par la voix d'esprits qui lui indiquent le chemin à suivre, il fait un bond gigantesque, surnaturel, tel un héros mythologique.

Sur le plan plastique, le film mérite amplement les éloges dont il est l'objet. La couleur permet de mettre en valeur la beauté des costumes traditionnels en peau, le teint des personnages vivifiés par le froid, le camaïeu de gris et de blanc des paysages glacés. Le réalisateur est aussi à l'aise dans les plans d'ensemble donnant la mesure d'un environnement sans limites, que dans les très gros plans au plus près des corps dénudés à l'intérieur des igloos. Nombre de scènes de vie quotidienne à la lueur des lampes à huile – repas, sommeil – constituent des tableaux en clair obscur adoucis par la vapeur des respirations. Le rythme lent, suivant la gestuelle des corps engourdis par le froid, n'est installé que pour être brusquement brisé par des fulgurances de violence révélatrices de la force cachée au sein

des civilisations arctiques. C'est aussi un film à la gloire de la nature : les ciels immenses sont cadrés avec une minuscule bande de terre au ras du cadre, des nuées d'oiseaux les obscurcissent au printemps, la lumière du jour transparaît derrière les pavés de glace faisant fonction de fenêtres dans les igloos... Très peu de musique additionnelle ; on entend surtout le grattement des couteaux d'os sur les patins des traîneaux, les craquements de la glace, le vent, les aboiements des chiens.

Si, à bien des égards, *Atanarjuat* est une œuvre pionnière, quelques bémols s'imposent toutefois, qui n'enlèvent rien au statut exceptionnel du film. Cependant, le choix quasi constant de saisons clémentes sur l'ensemble idéalise le mode de vie inuit : à aucun moment on ne ressent ce qui faisait la trame tragique de *Nanouk* : la peur de la famine et de la mort, les problèmes de survie dans des conditions de vie si extrêmes. Les ressources naturelles ont l'air d'aller de soi, la recherche de la nourriture n'est pas une préoccupation centrale. D'ailleurs, pas une scène de chasse n'est montrée. De la même manière, les costumes magnifiques restent trop immaculés et trop neufs pour être vraiment acceptables. Certes, il s'agit d'un conte et on ne se préoccupe guère de l'état des vêtements des héros des légendes médiévales européennes, mais sans être trop soucieux de réalisme, on peut regretter un tel manque de crédibilité. Il y a aussi quelque facilité à choisir une histoire hors temps et hors histoire, contrairement à la démarche de *Sept chants de la toundra*. L'équipe de tournage s'en est justifiée : *Atanarjuat* a été fait pour remplacer l'imaginaire étranger qui avait fabriqué les premières images des Inuit de fiction, pour faire découvrir aux jeunes générations ce qu'était la vie inuit ancestrale et lui redonner sa fierté. Le pari est réussi puisque les jeunes autochtones jouent maintenant à Atanarjuat plutôt qu'à imiter des films importés et que les vieux connaissent les répliques du film par cœur.

Peut-être plus insidieuses semblent les concessions à la loi du marché, indispensable à suivre si l'on veut qu'un film rencontre un succès commercial international. Est-ce un choix délibéré ou l'influence du seul non-autochtone de l'équipe, Norman Cohn, Américain vivant depuis longtemps à Igloolik, doublement important puisqu'il cumule les fonctions de secrétaire-trésorier et de chef opérateur de l'entreprise ? Les conventions du cinéma occidental ne sont pas loin : scènes d'action dignes des meilleurs westerns, séquences de sexe – pourtant si pudiquement abordées dans la culture inuit – réconciliation finale en des termes trop chrétiens pour être vraisemblables en l'an mil, qui rappelle dangereusement les happy-ends hollywoodiens. Peut-on concilier sans risque la recherche d'authenticité, revendiquée pour ce film, et la tentation du profit et de la célébrité encourageant à une forme de néo-colonialisme visuel ? Il est sans doute trop tôt pour le dire. Attendons la prochaine production de la même équipe, qui sera consacrée cette fois au sujet délicat de la rencontre entre les Inuit et les missionnaires et aux débuts de leur acculturation.

LA SÉRIE INUIT DE JEAN MALAURIE

Parallèlement aux films de fiction consacrés aux populations du grand Nord, des cinéastes ont tenté d'enregistrer très tôt la réalité des cultures arctiques, ou du moins les traces qui en restent au fil des décennies, pour réaliser des films témoignages. L'ancêtre du genre est sans nul doute les trois petites bandes produites par Thomas Edison et filmées par E.S. Porter et A. White à Buffalo (état de New York) dans un village esquimau reconstitué à l'occasion de l'exposition panaméricaine de 1901.

Dans la masse de films réalisés depuis, une série se distingue, celle faite par Jean Malaurie dans la deuxième moitié des années 70. Son ampleur est inégalée ; car il s'agit de la seule fresque circumpolaire jamais faite sur le sujet : elle couvre en effet la totalité des populations arctiques dans la même période, ce qui permet des comparaisons fructueuses, les changements culturels ne se manifestant pas de la même façon suivant les pays. Diffusée en 1978 sur la chaîne française Antenne 2, elle comporte six volets de 55 minutes chacun : *Le Cri universel du peuple esquimau*, *Les Groenlandais et le Danemark* (en deux parties), *Les Esquimaux et le Canada : l'incommunicabilité*, *Les Esquimaux alaskiens et les États-Unis d'Amérique* (deux parties), *Les Esquimaux d'Asie et l'Union soviétique : aux sources de l'histoire inuit* enfin. La connaissance intime des populations autochtones est également exceptionnelle chez l'auteur : depuis 1949, il a conduit plus de trente expéditions scientifiques au sein des Inuit sans perdre le contact sur une longue période : il a été le témoin privilégié, au cours d'un demi-siècle, de la rapide évolution de ces peuples, parfois brutalement propulsés dans l'ère moderne, telle la communauté de Thulé confrontée à l'installation d'une base militaire américaine. La période couverte par cette série est également cruciale : elle correspond à un moment de rupture culturelle définitive, d'accélération de l'acculturation, de perte des traditions millénaires. Aucune facilité dans ce choix, au contraire : il n'est plus question d'exalter le pittoresque en montrant des comportements et des mœurs exotiques. Dans les années 70, les Inuit se rapprochent de plus en plus des Occidentaux dans leur mode de vie et leur apparence. Pour rendre compte de ces mutations inédites il convient d'inventer un nouveau genre de film, que Jean Malaurie lui-même définit comme des « dramatiques de civilisation », empruntant à plusieurs catégories de films plus traditionnelles et faisant appel à ce qu'en arts plastiques on qualifie de « mixed media » : interviews, témoignages enregistrés sur le terrain, films d'archives...

Dans cette démarche pionnière, l'auteur n'a cure des débats théoriques qui ont parfois divisé la communauté scientifique : il dépasse les controverses sur la position du cinéaste par exemple, sur le dogme de l'effacement. Peu lui importe, il suit son intuition et ne se laisse pas brider par des cadres rigides vite démodés. Ce n'est d'ailleurs pas un homme d'images seulement puisque, à lui tout seul, il se place à la croisée de plusieurs disciplines. Le cinéma pour Jean Malaurie n'est qu'un moyen d'investigation et d'analyse parmi d'autres, qui s'inscrit dans un ensemble plus vaste de pratiques scientifiques. Jean Malaurie est aussi un homme du verbe et un homme d'écriture, comme en témoigne brillamment *Hummocks*, bilan de vie et de carrière. Ses films sont l'émanation d'un auteur au sens plein. Il ne s'agit pas de simples constats ethnologiques où le réalisateur resterait invisible derrière ses images, ou transparent. Son point de vue personnel est au contraire omniprésent, sa voix s'entend directement lors d'interviews par exemple, ou sous forme de commentaire synthétique. Il intervient constamment pour transmettre des informations complémentaires, pour mettre en contexte démographique, historique ou géographique les données brutes que donnent les images. Les illustrations musicales sont aussi un choix personnel. Contrairement à la tradition qui voudrait que le commentateur conserve une neutralité de bon

PHOTO 1. Jean Malaurie, réalisateur de la série *Inuit*, 7 films (Antenne 2), lors du tournage en baie de Disko, au Groenland, en octobre 1976 à Qeqertaq. De droite à gauche : Jean Malaurie, Jacqueline Vischkof, assistante de réalisation ; Jules Dantan, preneur de son ; Richard Dzuilko, cameraman et l'instituteur catéchiste. École chapelle de Qeqertaq. Photo Jean Malaurie.

ton, Jean Malaurie s'engage aussi, se met au service des populations qu'il filme. Prendre la défense des Inuit, c'est la tâche d'urgence à laquelle il s'emploie, depuis plusieurs décennies ; car les Inuit, inexorablement inscrits dans l'Histoire, subissent des perturbations qui menacent la survie de leur culture, voire leur existence même : le taux de suicide dans ces populations atteint un record mondial. C'est précisément parce qu'il leur est profondément attaché que Jean Malaurie, en observateur inquiet, se sent le devoir d'intervenir, en affichant d'emblée son sens de la responsabilité personnelle : il lui faut faire comprendre pour mieux alerter. D'où les formules chocs qui ponctuent ses commentaires, son ton parfois prescriptif (« le Canada se doit de reconnaître les droits de ses populations autochtones » affirme-t-il avec force en 1974). C'est une pensée qui dirige les images, qui conduit une analyse à dimension à la fois pédagogique et militante.

Compte tenu de la période de référence choisie par Jean Malaurie pour cette série, il concentre ses témoignages sur les processus d'acculturation à l'œuvre chez les Inuit : dans *Le Groenland se lève*, des séquences courtes, juxtaposées, sans commentaire, recensent les lieux clés où la population perd ses traditions : hospice où les vieillards mis au rebut attendent la mort dans l'ennui, prison où les prévenus doivent interminablement attendre un jugement, écoles dominées par les Danois... Autant de structures modernes sous le signe de la disparition des repères ancestraux. La dénonciation est silencieuse : aux spectateurs de juger par eux-mêmes. La série *Inuit* nous livre également une véritable étude sémiologique de l'acculturation, dans la gestuelle par exemple : au Groenland, suivant les régions et le degré de modernisation des populations, les positions du corps demeurent ou changent ; ainsi, dans le nord, où les transformations sont plus lentes à se faire sentir, les vieilles femmes continuent à s'asseoir sur les lits avec les jambes tendues devant elles comme dans les igloos d'autrefois, alors qu'au sud, elles ont complètement absorbé la position occidentale, jambes fléchies. Lors d'une séquence de danse, au son d'une musique rock, des plans successifs sur les pieds permettent aussi de saisir les différents degrés de métissage culturel : cohabitent des bottes traditionnelles en peau, des bottillons en nylon et des escarpins.

L'originalité de la série *Inuit* réside également dans sa structure éclatée. Chaque épisode est construit selon un schéma temporel de va-et-vient, avec insert de nombreux flash-backs. Des extraits de films anciens ou de bandes d'archives évoquant un passé révolu, permettent de mieux mesurer les transformations contemporaines et servent de contrepoint aux images modernes. Pour recréer des chaînes de causalité et faire prendre conscience des jeux de pouvoir qui se sont déplacés à l'extérieur des communautés, la série nous propose en outre un va-et-vient géographique : il faut aller sur les lieux de décision, à Ottawa par exemple, au Canada, pour entendre la voix des responsables politiques et administratifs dont dépendent les Inuit ; il y a loin, des villages indigènes, où l'on subit, aux lieux du

pouvoir où vivent les décideurs blancs. Les spectateurs comprennent ainsi, sans commentaire, combien les communautés autochtones sont devenues tributaires de forces nationales ou internationales qui les dépassent. Les films se font alors silencieux : le détail d'une peau d'ours sur le mur derrière un officiel, ou une statuette inuit sur son bureau, démontre bien à quel point pour ces Blancs les Inuit ont été réifiés. Des plans très brefs dévoilant les yeux de vieux chasseurs sont comme la résurgence d'une mémoire collective en voie de disparition. La série *Inuit* accorde aussi une place importante aux interviews. L'auteur s'efface alors derrière le témoignage. Ces séquences, très riches en informations contextuelles, révèlent en même temps les rapports de force linguistiques et l'absurdité administrative : ainsi, au Canada, les Inuit, pas toujours à l'aise en anglais, se trouvent parfois confrontés à des policiers francophones qui les interrogent dans une langue qu'ils ne maîtrisent pas non plus.

Contrairement à bien des films réalisés par des Occidentaux, Jean Malaurie ne se complaît jamais dans une vision nostalgique déplorant la disparition des cultures traditionnelles inuit. S'il dénonce la dégradation de leurs conditions de vie et de valeurs – des plans sidérants de montagnes de bouteilles et canettes de bière permettent de mesurer les ravages de l'alcool –, il sait aussi percevoir les forces vives dans ces peuples. Sans faire preuve d'un optimisme naïf, il apporte des nuances positives, montre des nations en cours de mutation cherchant de nouvelles voies pour s'affirmer et défendre leurs droits. Il note la vigueur des corps jeunes dans un gymnase, la vivacité des regards espiègles chez les enfants, le potentiel des réunions autochtones qui redonnent vie parfois à des traditions anciennes qui paraissaient perdues (les groupements de femmes notamment). Étrangère au registre de la déploration comme au monde des clichés ethnocentriques, la série *Inuit* occupe une place à part par son style et par le moment de l'histoire inuit qu'elle s'est proposée de présenter. Elle dépasse d'ailleurs le strict cadre des populations polaires, par la complexité des problèmes qu'elle aborde : tous les peuples en voie de développement se sentent concernés par sa problématique, pris comme ils le sont entre tradition et modernité. Toutes les cultures occidentales sont également interpellées, comme vecteurs écrasants de modes de vie et de valeurs imposés aux autres. Il n'est pas surprenant, dans ces conditions, de savoir que *Inuit* a rencontré un succès considérable, dans le monde entier.

FIGURE 2. Tournage de la série *Inuit* (Antenne 2), film Alaska, (Nome, Alaska), décembre 1974. Toute l'équipe de la série Alaska, Canada sauf Jacqueline Vischkof, assistante principale de réalisation, accidentée lors du tournage à Nunavik (Canada). Jean Malaurie en arrière-plan ; au milieu, la déléguée inupiat de la Behring Strait Corporation, Sharon Nagorzuk-Mc Clintock, dont la fonction est de faciliter les contacts de l'équipe de tournage avec la population. De gauche à droite devant l'un des deux avions loués par l'expédition : Alain Escaudemaison, le cameraman ; James Thor, assistant de réalisation. À l'extrême gauche, successivement : André Vacher, le preneur de son et Claude Guilbault, assistant du cameraman, québécois. Photo Jean Malaurie.

Un long chemin a été parcouru, cinématographiquement, depuis Edison, Méliès ou Flaherty. Dans la décennie passée, les autochtones du monde entier ont pris conscience d'un besoin de production personnelle qui échapperait aux Blancs. Aux États-Unis, ce mouvement est déjà en marche : en 1998, *Smoke Signals* (en français : *Phoenix Arizona*) marque l'avènement du premier long métrage de fiction réalisé par un Amérindien, Chris Eyre, d'après un scénario de l'écrivain également amérindien Sherman Alexie. Cette démarche implique une bonne connaissance du passé et des traditions, une compréhension fine du processus de développement ; sans compter des compétences techniques, qui sont peut-être les plus faciles à acquérir, compte tenu de la généralisation de la vidéo et de la présence d'écoles de formation aux métiers de l'image un peu partout dans le monde. Des voix se sont fait entendre à l'échelle planétaire, avec en tête les Aborigènes australiens, pour protester contre le pillage de leurs images : les films et photos anciens les représentant tombant dans le domaine public au bout de cinquante ans, ils s'insurgent, par exemple, contre des spots publicitaires montrant des bribes de cérémonie rituelle pour faire vendre de la bière. Ils demandent priorité à la fiction autochtone, pour rivaliser avec les productions blanches sur le marché de l'imaginaire. Revendication d'autant plus aisée à suivre que des lieux de diffusion existent déjà pour ces œuvres. En France, ils sont bien représentés : outre le Festival de Cannes qui a récompensé *Atanarjuat*, on peut compter le Festival des Trois Continents à Nantes, spécialisé dans les productions non occidentales, celui de Douarnenez qui fait la part belle aux films australiens, africains, sames... Sans oublier le Festival International du Film Arctique qui, lors de sa première manifestation à Dieppe, a fait œuvre pionnière en saluant l'œuvre de Markuu Lehmuskallio sur les Sames (Lapons). Les autochtones insistent aussi sur la nécessité de former le public dans leurs communautés, trop fréquemment exposé à de mauvaises séries étrangères et à des feuilletons indigents. Le droit au cinéma est désormais devenu une revendication essentielle au sein de toutes les populations autochtones, à commencer par le monde arctique. « Kino Pravda »... Le grand réalisateur soviétique Dziga Vertov en était convaincu : la recherche de la vérité passe par le cinéma. ■

BIBLIOGRAPHIE

BIDAUD (Anne-Marie). Métamorphose de l'espace et des corps comme signes d'acculturation : étude des films de Jean Malaurie consacrés au Groenland. *In : Inter-Nord* n° 19, 1991, éditions du CNRS, Paris.

MALAURIE (Jean). Série de sept films : *Le cri universel du peuple esquimau* (87 min.), *Les Groenlandais et le Danemark : le Groenland se lève* (55 min.), *Les Groenlandais et le Danemark : Nunarput (Notre terre)* (55 min.), *Les Esquimaux et le Canada, l'incommunicabilité* (55 min.), *Les Esquimaux alaskiens et les États-Unis d'Amérique : pétro-dollars et pouvoir* (55 min.), *Les Esquimaux d'Asie et l'Union Soviétique : aux sources de l'histoire inuit* (55 min.). Format 16 mm. Couleurs. Diffusion Antenne 2, 1978.

MALAURIE (Jean). Les derniers rois de Thulé. 1re partie : *L'Esquimau polaire chasseur*, 55'. 16 mm. Couleurs. ORTF, 1969. 2e partie : *L'Esquimau chasseur et imprévisible*. 55'. 16 mm. Couleurs. ORTF, 1969. Rediffusions : *Les derniers rois de Thulé*, France 5, Les Films du Village. 2e édition, revue et restructurée. INA 2003.

V. — INSTITUTS DE RECHERCHE ARCTIQUE

INSTITUTES OF ARCTIC RESEARCH

THE ARCTIC INSTITUTE OF NORTH AMERICA: ITS MISSION FOR THE 1990s*

by Michael P. ROBINSON

The Arctic Institute of North America, University of Calgary, Alberta

ABSTRACT. The Arctic Institute of North America is now entering the third year of its Northern Information Homecoming Mission. The core programs of the new mission include networking, database, research facilities, and research, publication and secondment (or REPS). The goal of the four programs is to place well-analyzed scientific information in electronic, print and visual media in the hands of Northerners for their own use. The REPS Program also provides the services of expert researchers to northern organizations and publishes research results in both the peer-reviewed journal *Arctic* and the new book series *Komatik*.

Key-words : Arctic Institute • Networking • Database • Research facilities • *Arctic* • *Komatic* • Applied research.

RÉSUMÉ. **L'Institut Arctique d'Amérique du Nord : sa mission pour les années 1990.** *En novembre 1990, le programme de diffusion à domicile de l'information nordique de l'AINA en est à sa troisième année d'existence. L'AINA s'attache à créer des bases de données, à mettre en place des réseaux, des équipements et des programmes de recherche et à développer un programme de publications. Le but est de mettre à la disposition des habitants du Nord, sous forme imprimée, visuelle ou électronique, une information traitée et analysée d'utilisation aisée. L'AINA propose également aux organisations nordiques des services d'expertise et publie les résultats des recherches entreprises dans la revue* Arctic *et la collection* Komatic.

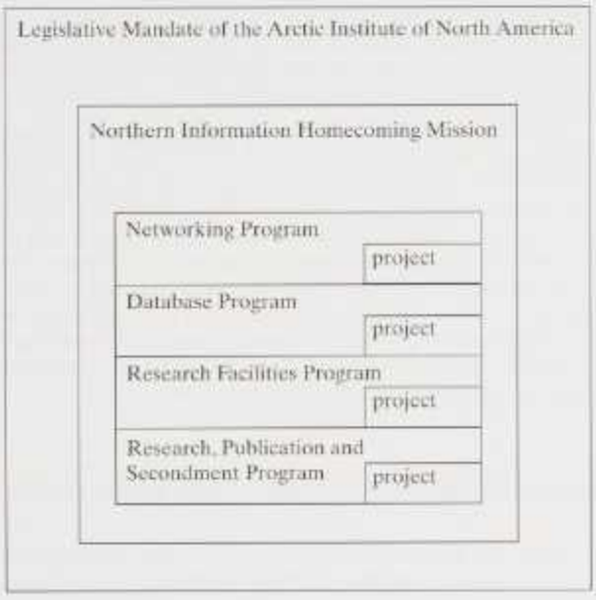
Mots-clés : *Institut Arctique • Gestion de réseau • Base de données • Équipements • Arctique • Komatic • Recherches appliquées.*

Founded in 1945 by an Act of Parliament, the Arctic Institute of North America, Canadian Corporation, has a national mandate *"to initiate, encourage, support and advance... the objective study of Arctic conditions and problems... and to collect, arrange and preserve records and material relating to the Arctic regions."* For nearly 45 years the Institute has funded and published primary research acroos a range of disciplines. Wishing to support broad base-line studies of northern phenomena, the Institute rarely set its own research objectives, instead catalyzing the research agendas of others. In undertaking this work, the Institute developed two northern research stations, an excellent northern reference library, a world-class multidisciplinary journal (*Arctic*), and a state-of-the-art online database (the Arctic Science and Technology Information System, or ASTIS).

In 1987 the Board of the Institute reviewed the achievements of the first four decades and decided to sharpen the focus of the Institute's work. With over 20 fellow institutes in some way dedicated to northern research in Canada, the Arctic Institute was the oldest and had specialized information networks in place. It no longer needed to act as the national catalyst for northern science – many other organizations were collaborating in specialized niches to fulfill this need. The time was ripe for a more refined and eclectic role for the Institute. Selecting from established strengths, and working to meet northern needs for specific in-depth information, the Northern Information Homecoming Mission was born.

What is the Northern information homecoming mission?

Northern information homecoming is dedicated to creating practical information networks (computerized, print and face-to-face) and supplying northern decision makers (politicians, entrepeneurs, and teachers) with critically analyzed information in areas that they define as projects. In shematic form it looks like this:



* This paper had been delayed as all the papers published in *Inter-Nord* n° 20.

Networking: promiting collaboration

Promoting information exchange and ensuring that opportunities for collaboration and joint venturing are maximized is a full-time job. Consequently many research organizations (e.g., the Science Institute of the Northwest Territories, the Yukon Science Institute, and the Centre for Frontier Engineering Research) have dedicated information officers, or networkers, who prepare newsletters, arrange conferences, organize speaker's programs and promote awareness of their organization's research mandate and programs. Through their collective efforts the networkers ensure that information flows, colleagues are up to date and new ventures are developed in collaboration. Realizing the common sense of this approach, the Arctic Institute hired a network in 1987.

Database: a retrievable northern information resource

The core of the Institute's Database Program is the Arctic Science and Technology Information System (ASTIS). Since 1978 ASTIS has indexed and stored over 30,000 bibliographic citations for computerized retrieval by northern researchers. The database covers all aspects of the North, including the earth sciences, the life sciences, engineering and technology, renewable and non-renewable resources, goverment, economic and social conditions, land use, native people, archaeology, art and litterature. While the database specializes in the period 1978 to present, it also contains a small amout of older material.

Public access to ASTIS exists through online searching from QL Systems Ltd., custom searches by ASTIS staff, or subscription to the ASTIS *Current Awareness Bulletin* and the annual microfiche *Bibliography*. A charge based upon cost recovery is made for each of the above services and products.

Over the past three years the database staff of the Arctic Institute and the Boreal Institute for Northern Studies at the University of Alberta have been collaborating to merge both institute's databases into a Canadian Polar Information System. While funding for start-up of the new system must still come from the federal government, both institutes share a vision of providing shared online services to an international audience in the 1990s.

The library component of the database program is maintained as a discreet collection of the University of Calgary library and contains over 25,000 volumes of northern scientific and historic literature. A separate collection of rare and archival materials is housed in the special collections unit of the arts and humanities Library on campus. Members of the Arctic Institute and university researchers may utilize interlibrary loan and withdrawal privileges at the University of Calgary library. A reference librarian and an assistant are on duty to answer questions about the collection and refer inquiries to appropriate experts at the Institute.

Research facilities: scientific bases in the North

Since the early 1960s the Arctic Institute has operated research stations on Devon Island in the Northwest Territories and Kluane Lake in the Yukon. In combination the two stations offer northern scientists a diverse range of ecosystems and habitats, ranging from the peaks of the Ice Field Ranges to the Truelove Lowland. The KluaneStation on particular offers access to some of the most varied terrain in Canada, from glacierized regions to boreal forest and muskeg. Over their nearly 30 years of operations, the two stations have played a major role in the training of northern scientists. At Kluane alone 57 theses (40 masters and 17 doctorates) have been authored, along with over 500 scholarly papers.

The Research facilities program will serve to continue the field research activities of the Institute, increasingly seeking to train northerners in the techniques of scientific inquiry across a broad spectrum of disciplines. In this way the Northern information homecoming mission will fulfill the expressed need for the creation of a truly "northern" research capacity.

Research, Publication and Secondment (REPS): Applied research for northern needs

The 1987 strategic review conducted by the board of the Arctic Institute of North America also considered the research record of the Institute's first four decades of service and decided to canvas northern decision makes about research needs for the 1990s. Utilizing a network of fellows, members and allied research organizations, the board sought opinions about the new directions of northern research, with a special emphasis on the applied research need of northerners. Northern decision makers in politics and the professions replied with a list of topics, five of which were chosen by the Institute to form the research project agenda for the next five year:

- northern planning and building science
- self-government development
- sustainable economic development
- natural science and technology curriculum development, and
- social science curriculum development.

Altogether these five projects form the core of a new Institute program: Research, Publication and Secondment, or REPS. The REPS Program is dedicated to supplying northern politicans, engineers, architects, entrepreneurs and teachers with critically analyzed information for application in local communities. While the five projects involve comprehensive literature reviews and original research, they also focus on knowledge transfer in applied settings. In this way the REPS Program contributes to the Northern Information Homecoming Mission. In the Institute's opinion, researchers must have the opportunity to work full time alongside northern organizations both in conducting the research and applying the results.

What the REPS researchers do

The primary task for the first three sponsored research associates is essentially the same:

- critically review and document the North America state of the art in each field;
- critically review and document the circumpolar state of the art as relevant to the North American condition;

- identify useful models for replication on a wider North American scale;
- determine data gaps that require further research;
- undertake required to close key data gaps and recommend research strategies to del with others;
- publish a book written in laymen's language to document the North America state of the art; and finally
- take the research to a host community (*e.g.*, a hamlet or settlement council, a regional council, or a local business organization) and apply the state of the art to local needs and conditions.

In this way a series of community-based ventures are growing from the original critical reviews and assessments. While each secondment of a research associate by the Institute involves a small-scale task, collectively they are intended to promote the creation of local models of development for others to observe and test in different contexts. The enduring legacy of the REPS program is the pragmatic application and publicizing of the North American state of the art.

The two curriculum development research projects have a slightly different focus. They are intended to place research associates with curriculum development skills immediately in the service of a specific school board or northern cultural organization. The goal of these projects is the creation of new instructional materials, based on systematic collection of oral history and traditional knowledge. A vital secondary goal is the training of local research assistants in technical writing, project leadership and associated administrative skills. By combining this training with local history and traditional knowledge recording and interpretation, these projects make an important contribution to the development of northern biculturalism. Pratical skills allied with biculturalism are required for self-governement and can be taught to the current school-age generation when appropriate locally developed cultural curriculum materials are available.

Research programs to date

Three of the five REPS projects are now launched: self-government development, sustainable economic development, and social science curriculum development, which has been renamed the Gwich'in language and cultural project. The following sections describe the progress achieved in each of the three REPS projects.

Self-government development project

Dr. M.O. Dickerson, of the University of Calgary Department of Political Science, joined the Institute as a sponsored research associate in september 1988. While on sabbatical leave from his department, he is undertaking the Institute's self-government development Project. This research considers the evolution of government in the Northwest Territories (NWT) with a view to indicating how self-government has a particular connotation and application in the NWT.

Overall, the self-government development Project has three objectives:

- The preparation of a state-of-the-art assessment of the chronological and conceptual development of self-government processes in the NWT. At present there is no systematic work tracing this development.
- The enabling of cross-regional comparisons in the NWT of the self-governement development process. Currently, individual regions are developing simultaneous local responses to land claims, preservation of Native culture, resource development and economic development.
- The development of an analytic model for comparing one region's approach to that of the others and of determining which existing governmental process is enabling northerners to best come to grips with the issues outlined above.

By combining academic political science expertise with a comparative understanding of the evolution of self-government, this project offers a basis for better understanding how government is being adapted in the NWT.

To date research has been completed on the historic part of the study, and four chapters of a forthcoming book have been written. The fifth chapter will involve a look at the idea of self-government and its application. It will assess different views of self-government among residents of the Northwest Territories and the unique responses of the Inuvialuit, Dene/Metis and Inuit to the GNWT's Discussion Paper on "Political and Constitutional Development in the Northwest Territories". The last chapter will assess the phenomenon of self-government within the context of Canadian federalism.

Sustainable economic development project

Wanda Wuttunee, a recent graduate from the Master's program in the Faculty of Management, University of Calgary, began work in mid-june 1989 as a sponsored research associate on the sustainable economic development project. This project capitalizes on the Institute's interest in applied sustainable small business development in the North and is a joint effort with the Faculty of Management. Sponsors of the project are Esso Resources Canada, the Yukon Government, the Donner Canadian Foundation and the Department of Indian and Northern Affairs.

Underlying the need for this project is the notion that small business development in the North should focus on opportunities that are more dependent on the information-and-service and renewable resource sectors. It is in these areas that northerners will find jobs that can be depended on as long-term sources of incorne. Ideally, sustainable economic development in the North will combine locally developed business plans with local equity and venture capital to develop successful small businesses.

The sustainable economic development Project is a four-year project focusing on development of sustainable small business in the North. During the first two years of the projects, Ms. Wuttunee will prepare a handbook in plain English that describes the process of conceptualizing, planning and implementing a sustainable small business. Twenty case studies of northern businesses in the sectors of agriculture, business and entrepreneurship, forestry, fisheries, wildlife, tourism and general and miscellaneous services will provide the foundation of the publication. Ted Staffen, a Yukon entrepreneur, will assist Ms. Wuttunee in the preparation of the Yukon-based case studies.

The case-study handbook will document the existing community perspective of sustainable economic develop-

ment and carefully review and recommend strategies to deal with the perceived deficiences in local organizational capacity that inhibit new venture development in many communities. Such a handbook does not currently exist. Too much of the existing literature considers new venture development only in the context of its relationship to existing funding programs and agencies.

In years three and four of the project, Ms. Wuttunee will assist three to five entrepreneurs in conceptualization, business planning and start-up or shutdown if the business idea does not warrant further development. The central thrust of this place of the project is small business incubation. A special interest will be that of incubating the projects of aspiring Native entrepreneurs.

During the same period, Ms. Wuttunee plans to deliver a series of small business workshops in northern communities, focusing on the handbook chapters. These lectures will fulfill a project commitment to grass-roots community awareness of northern sustainable small business trends and will illustrate these with concrete examples.

This project allows the Institute to contribute not only to the developing literature of sustainable economic development in the North but also to the development of a viable northern small business sector.

Gwich'in language and cultural project

Project trainess Effie Blake, Neil Colin, Rosie Firth, Margaret Peterson and Emma Robert, headed by Dr. Joan Ryan, made exceptional accomplishments in the first year of the Gwich'in project, based in Fort McPherson, northwest territories. Ruby Koe also joined as an office systems trainee and Ernest Bonnetplume was a translator/transcriber.

William George Firth, a language specialist, held Gwich'in literacy classes each morning, which the group enjoyed and profited from. They can now read and write in their own language.

Research skills were acquired through working on the dene cultural Institute pilot project on dene medicine. This project led to the formation of an elders council that advised participants on how local medicine plants were collected, used and preserved. The elders involved were Mary Firth, Sr., Julia Koe, Eunice Michell, Bella Ross, Rachel Stewart, Mary Vittrekwa, Peter Vittrekwa and Mary Wilson. Many times others joined.

A second research undertaking was the dempster highway interpretive sign project. Participants identified major points along the road of historical and cultural significance to the Teetl'il Zheh (Fort McPherson) and Gwy Cha Gwich'in (Arctic Red River) people. Signs will now go up on the road in both the Gwich'in and English languages and will be decorated with a delta braid design created by Alice Vittrekwa. The income from this project was put aside for program travel.

These funds were first used to take two elders (Mary Firth, Sr., and Mary Vittrekwa) and two trainees (Rosie Firth and Emma Robert) to the international Conference on participatory research held in Calgary 12-15 July. The presentation was excellent and pulled in a large audience, which was captivated by the group. As well, the project's archival systems were set up through the good services of David Anderson and William Koe, who laminated, filed and computer coded over 500 maps and 400 audio-tapes. They were paid through a grant received from the NWT Archival Association.

The trainees also had a video-training workshop with Bob Silverthorne, formerly of Muskwachees College, Hobbema. Bob will return in the fall of provide further training and editing skills.

As of fall 1989, the project will move into full-time curriculum development. Desktop publishing skills will be developed and participants will collaborate with Chief Julius School's artist-in-the-school program. This will enable children to illustrate many of the project's materials. As well, the group will be involved in the school's on-the-land program and the Gwich'in language teachers will prestest its materials.

* * *

Now approaching the third year of its implementation, the Northern Information Homecoming Mission is allowing the Arctic Institute to reach a broad audience with its four programs and associated projects. Built arround the core notion of networking, the new mission is succeeding because it highlights collaboration, service to northern communities and empowerment of northerners to address local and regional issues at home. ■

UN CENTRE SCIENTIFIQUE SOVIÉTIQUE POUR L'ÉTUDE DES RÉGIONS POLAIRES (1)*

par I.I. CIGEL'NICKIJ

Docteur es géographie, Leningrad

RÉSUMÉ. Cet article présente les buts essentiels et la structure de l'AANII (Institut de recherche arctique et antarctique), en tant que Centre scientifique soviétique pour l'étude des régions polaires. Il décrit plus particulièrement l'histoire de sa création et de son essor. Il donne quelques brèves informations sur les principaux résultats de son activité au cours des soixante-dix dernières années.

Mots-clés : Institut de Recherches Scientifiques de l'Arctique et de l'Antarctique • Recherches polaires.

ABSTRACT. **A Soviet scientific center on Polar regions'.** *In this article, the AANII's most important aims and structure are presented. The AANII (Institute of Arctic and Antarctic Scientific research) is a Soviet scientific Center in polar studies. History of its creation and development is more peculiarly detailed. Some information about the main results obtain during these last 70 years are briefly given.*

Key-words : *Institute of Arctic and Antarctic Scientifical Researches • Polar Researches.*

La fin du XXe siècle coïncidait avec les 70 ans d'un exceptionnel centre en URSS sur l'étude du milieu naturel des régions polaires de la planète. Aujourd'hui l'Institut de recherche arctique et antarctique ou AANII – relevant du Comité d'hydrométéorologie – s'avère être le principal organisme de notre pays quant à la planification, la coordination et la réalisation des travaux théoriques et expérimentaux sur l'Arctique et l'Antarctique.

Au cours des sept décennies de son existence, l'AANII connut une évolution assez compliquée. C'est pourquoi, avant d'analyser son actuelle structure interne et les principaux objectifs de ses recherches, il nous faut présenter brièvement l'histoire de sa création et de son essor. Bien que, dès les premiers jours de sa fondation, l'Institut fût un organisme de recherches scientifiques pluri-disciplinaires, ses buts se modifièrent au fil des ans, en fonction des changements de la politique gouvernementale envers l'étude et la mise en valeur du Nord.

L'AANII descend directement de l'Expédition scientifique et cynégétique dans le Nord, décrétée le 4 mars 1920 par le Présidium du Soviet Suprême de l'Économie nationale, avec pour mission essentielle d'analyser les possibilités de développement optimal des forces de production dans le Nord russe : recherches géologiques, étude de l'économie de chasse, dont celle des animaux à fourrure.

En 1925, cette expédition fut réorganisée en Institut pour l'Étude du Nord : parallèlement à l'élargissement des recherches géologiques et biologiques, on y promut les travaux géographiques, océanologiques et météorologiques.

En 1930, sur décision du gouvernement soviétique, l'Institut fut réaménagé en Institut national arctique (Vsesojuznyj Arkticeski Institut/VAI), devenant ainsi le Centre d'études de tous les phénomènes naturels dans l'Arctique. Son directeur fut le célèbre savant soviétique Otto Schmidt.

Le VAI accomplit sa mission scientifique telle qu'elle avait été définie par le programme de la Deuxième Année Polaire Internationale. Dans presque toutes les régions boréales, l'Institut mena des recherches en géophysique et hydrométéorologie. C'est à cette époque que notre pays

Le professeur Vise, un des premiers directeurs de l'Institut arctique et antarctique de l'URSS. Photo Jean Malaurie.

(1) Traduit du russe par Mme Arlette FRAYSSE, Centre d'études des artiques, CNRS/EHESS.

* Cet article a été remis à la rédaction d'*Inter-Nord* en 1991.

entama l'une de ses entreprises les plus grandioses : la préparation et la réalisation d'un programme national de navigation directe sur la Route Maritime du Nord/RMN à bord du brise-glace « Sibirjakov ». Sa réussite ouvrit la voie au développement intensif des transports maritime et aérien dans le Nord et, au niveau scientifique, favorisa l'essor des recherches glaciologiques et hydrométéorologiques qui restent aujourd'hui parmi les activités prioritaires de l'AANII. L'extension de l'aviation ouvrit de nouveaux champs à la recherche polaire. En mai 1937, une expédition aéroportée dans les hautes latitudes débarqua la première station dérivante dans le monde « Severnyj Poljus-I/SP-I ».

En 1948, le département géologique de l'Institut Arctique donna naissance à l'Institut de recherche en géologie arctique NIIGA. L'Institut Arctique se concentra sur l'étude hydrométéorologique et géophysique des régions polaires avec de nouveaux thèmes de recherches : prévisions météorologiques et glaciologiques à long terme, glaciologie, navigation dans les glaces et sa rentabilité économique, etc.

Rapidement, la Seconde Guerre mondiale atteignit les hautes latitudes. Les expéditions dans le Nord furent interrompues. Cependant, les Poljarniki (2) soviétiques, en dépit des difficultés les plus extrêmes engendrées par la guerre, continuèrent leurs recherches sur le milieu arctique, tout en assurant des opérations militaires et des transports dans les mers arctiques. Après la guerre, en 1948, des régions encore inexplorées du bassin arctique furent prospectées. En avril 1950, est aménagée la deuxième station dérivante.

Des missions aériennes firent alors des reconnaissances systématiques au-dessus de l'océan Arctique. C'est en 1955 que le gouvernement soviétique, devant l'insistance des savants, s'intéressa à l'Antarctique. La première expédition soviétique y fut organisée par l'Académie des Sciences de l'URSS ; composée des Poljarniki les plus expérimentés de l'AANII elle était dirigée par son vice-directeur, M.M. Somov.

En 1958, l'organisation des recherches dans l'Antarctique fut confiée à l'Institut Arctique qui devint cette même année l'Institut de recherche scientifique de l'Arctique et de l'Antarctique. Pour ses remarquables résultats (logistique hydrométéorologique de la RMN et de l'économie nationale dans l'Extrême-Nord, recherches scientifiques en Arctique et Antarctique), l'AANII reçut en 1967 la plus haute récompense du pays, l'ordre de Lénine. Le développement scientifique de la logistique hydrométéorologique et les objectifs de l'économie nationale dans l'Arctique exigèrent la construction de navires plus modernes, capables de naviguer longtemps dans tous les océans et dans les mers polaires et d'y faire de nombreuses et diverses observations scientifiques. En 1968, deux nouveaux navires, construits en RDA, furent livrés au Service Hydrométéorologique de l'URSS et mis à la disposition de l'AANII où l'on créa la base d'une flotte d'expéditions. Au cours des dix années suivantes, cette base s'enrichit de cinq autres navires de divers tirants d'eau et affectations, adaptés à la navigation dans les glaces. Cette flotte scientifique moderne a permis et permet des recherches pluridisciplinaires dans les mers polaires de tous les océans, intégrées à des programmes scientifiques nationaux et internationaux.

En 1972, une filiale de l'AANII fut créée à Murmansk, avec pour objectif essentiel des recherches sur la logistique de la navigation et de la pêche dans le secteur occidental de l'Arctique soviétique. On pourrait clore là l'historique de l'évolution de l'AANII ; toutefois, il est indispensable de résumer brièvement les principaux résultats de son activité au cours de ces 70 années.

Lorsque le collectif de l'AANII dressa le bilan de ses dix premières années, il avait déjà à son actif : la découverte de gisements d'apatite dans la presqu'île de Kola, de gisements de charbon dans les bassins de la Pecora, de la Tunguska, de la Léna et dans la presqu'île du Taimyr, de nickel et de platine dans la région de Noril'sk, d'étain en Tchoukotka. Il avait aussi fait progresser de façon notable nos connaissances en océanographie, météorologie et géophysique arctiques.

En 1932-1933, N.N. Urvancev et G.A. Usakov dirigèrent une expédition qui prospecta toutes les îles de l'Arctique. Avec ces cartographies de l'Extrême-Nord disparut une « tache blanche » de 3 700 km^2. Le milieu des années 30 vit les navigations réussies à bord du « Sibirjakov », du « Celjuskin » et du « Litke », durant lesquelles on amassa un énorme matériel quant au régime hydrométéorologique des mers arctiques.

À compter de 1936, des expéditions annuelles surveillèrent la limite des glaces flottantes, transmettant immédiatement leurs observations aux services hydrométéorologiques afin de prévoir les conditions et les délais de la navigation arctique. De même, régulièrement, la surveillance aérienne des glaces, de février à novembre, permit de découvrir les principales lois de modifications des glaces. Outre ces recherches océanographiques, glaciologiques et météorologiques, on intensifia les études géologiques et biologiques. On localisa ainsi de nouveaux gisements de charbon, de platine, d'or, de polymétaux ; on estima les capacités pétrolifères de plusieurs régions de l'Asie septentrionale, les réserves diamantifères de la Iakoutie.

Depuis 1954, deux stations dérivantes « Severnyj Poljus/SP » fonctionnent sans arrêt dans les glaces de l'Arctique ; leurs travaux sont complétés par les reconnaissances aériennes : c'est ainsi que l'on découvrit, dans le bassin arctique, une zone montagneuse avec de gros massifs – chaînes Lomonosov, Mendeleev, Gakkel –, des ensembles orographiques plus modestes, de profondes cuvettes et dépressions.

Grâce aux observations systématiques faites dans les stations dérivantes et côtières, à partir des avions et des satellites, les expéditions maritimes ont réuni de très nombreuses données pluri-annuelles sur les processus naturels dans les régions polaires. On peut ainsi planifier et mettre en œuvre des mesures économiques sur des bases scientifiques. La saison de la navigation dans les mers arctiques s'est allongée. Jusqu'au rivage occidental de la presqu'île du Jamal, jusqu'aux ports Dudinka, Egvekinot, la navigation se poursuit toute l'année.

L'existence d'une puissante flotte de brise-glaces et la compilation des données sur l'environnement arctique, permit, en 1977, au brise-glace atomique « Artika », d'atteindre le pôle Nord. Au printemps 1978, le « Sibir », autre brise-glace atomique, ouvrit la route au « Capitan Mysevskij » (navire à propulsion diesel électrique) dans sa course en haute latitude depuis l'Atlantique jusqu'au Pacifique et retour. En mai-juin 1987 eut lieu une autre expédition réussie sur le « Sibir » : relevés scientifiques des phénomènes naturels, études sur l'évacuation et l'organisation des stations dérivantes.

Voilà quatre décennies que l'AANII poursuit ses recherches dans l'Antarctique ; tous les ans, une expédition soviétique y part (SAE) poursuivre les programmes d'observations scientifiques. Afin de pouvoir mener des recherches régulières, on a créé dans l'Antarctique 13 stations scientifi-

(2) Poljarniki = homme du Pôle. Par ce terme, on désigne aussi bien les explorateurs du Pôle que les scientifiques et les travailleurs des stations polaires (N.d.T.)

ques permanentes et neuf temporaires. Six d'entre elles se trouvent au cœur du continent dans les régions les plus rudes qui soient et les plus difficiles d'accès. Certaines stations, étant donné les immenses problèmes liés à leur exploitation, ont été fermées après qu'elles eurent accompli leur programme. Aujourd'hui, les observations régulières se poursuivent dans huit stations : centre aérométéorologique Molodeznaja, Observatoire Mirnyj, station continentale Vostek, stations côtières de Novolazarevskaja, de Leningrad, Russe et du Progrès, station insulaire Bellingshausen. Pour les recherches saisonnières, on utilise les stations Druznaja-3 et 4, Komsomol'skaja et Sojuz.

Ces dernières années, plus de 85 campagnes se sont déroulées au cœur de ce continent, sur son plateau glaciaire aux sommets élevés, dans des conditions éprouvantes. Les SAE ont parcouru plus de 110 000 km sur des traîneaux à chenillettes, avec au total un contingent de 700 personnes se consacrant à des recherches en glaciologie, géophysique, météorologie, etc.

À bord des navires de la flotte scientifiques de l'AANII, on fait dans l'océan Austral de nombreuses observations aérométéorologiques, biologiques, etc. Les SAE utilisent beaucoup d'avions et d'hélicoptères.

Les exceptionnels résultats scientifiques collectés par les SAE sont dépouillés et analysés dans une quarantaine d'organismes scientifiques de notre pays. À partir de ces données, l'atlas de l'Antarctique (en deux volumes), récompensé du prix de l'URSS, fut publié. Une nouvelle édition est en préparation. Une grande partie des résultats scientifiques obtenus par les Soviétiques dans l'Antarctique permet de résoudre des questions scientifiques globales.

Les travaux des SAE ont largement contribué à une cartographie assez précise du littoral et des régions intérieures de l'Antarctique orientale, de l'océan Austral ; on leur doit aussi une connaissance complète des caractéristiques climatiques de ce continent.

De grand succès ont été obtenus dans l'étude de son couvert glaciaire ; il s'avère que le continent austral est un immense réservoir de flux thermique dans le système climatique planétaire. Les recherches en ingénierie glaciologique dans les régions du Centre aérométéorologique Molodeznaja et de la station Novolazarevskaja ont facilité la création des premières pistes d'atterrissage pour les gros courriers.

D'immenses progrès ont été accomplis en géophysique ; en particulier, la découverte de l'effet Mansour-Svalhard, preuve des connexions entre les champs magnétiques terrestres et l'espace interplanétaire ; ce phénomène fut compris après analyse des matériaux collectés à la station Vostok, à proximité du pôle Sud géomagnétique. Pour avoir analysé le régime glaciaire des eaux antarctiques, observé pack et icebergs, les savants de l'AANII élaborèrent les instructions nautiques australes. Voici, très succinctement, certains résultats obtenus par l'AANII.

Aujourd'hui, l'AANII est dirigé par le Docteur B.A. Krutskikh ; ses adjoints scientifiques sont E.G. Nikiforov, N.A. Kornilov. Le Conseil Scientifique de l'Institut, comprenant 30 directeurs scientifiques des principales disciplines, joue un rôle éminent dans la politique soviétique polaire. Le Conseil des Travailleurs, élu démocratiquement, participe activement à toutes les questions concernant les activités de l'AANII.

L'AANII est structuré en 7 sections :

1. Scientifique.
2. Assistance scientifique : rédaction/édition, Centre des données, Musée de l'arctique et de l'antarctique.
3. Expéditions de la flotte scientifique.
4. SAE.
5. Centre d'informations glaciologiques et hydrométéorologiques.
6. Bassin glaciaire expérimental.
7. Production : typographie, radio, ateliers d'expérimentation et de production.

Ces sections scientifiques regroupent les départements de recherches suivants : régime glaciaire et prévisions, océanologie, météorologie, prévisions météorologiques à long terme, deltas et embouchures des cours d'eau et ressources hydrologiques, géophysique, géographie des pays arctiques, physique de la glace et de l'océan, interaction de l'atmosphère et de l'océan, qualités glaciaires des navires, direction des expéditions, glaciologie appliquée, stations hydrométéorologiques et appareillage, filiale de Murmansk.

De nombreux laboratoires viennent de branches scientifiques autonomes : énergie des processus atmosphériques polaires ; système et méthodologie des observations glaciaires, hydrochimie et contrôle des eaux, médecine polaire, métrologie et standardisation, brevets et diffusion.

Bien que les noms des départements et laboratoires scientifiques désignent clairement leurs principales activités, nous en présenterons quelques-unes brièvement.

- *Département du régime glaciaire et des prévisions :* méthodologie des prévisions glaciologiques à partir des données des régimes glaciaires boréal et austral ; méthodologie des observations du couvert glaciaire et techniques de leur synthèse. Plus : recherche fondamentale sur les processus physiques des glaces océaniques.
- *Département d'océanologie :* recherches fondamentales des lois régissant le régime hydrologique de l'océan Arctique en général. Simulation de navigation et de recherches appliquées, techniques des prévisions météorologiques.
- *Département de météorologie :* physique de l'atmosphère, régime météorologique et climat des régions polaires/Enregistrement du climat et de la pollution atmosphérique.
- *Département des prévisions météorologiques à long terme :* développement de la macro-circulation adaptée à l'Arctique et l'Antarctique et à la logistique hydrométéorologique des applications sur le terrain. Outre ces recherches fondamentales, diffusion des prévisions météorologiques concernant l'Arctique.
- *Département d'hydrologie des deltas et embouchures des cours d'eau et des ressources hydrologiques :* études sur les bilans et régimes hydrologiques des cours d'eau de l'Arctique afin de délivrer des informations et des prévisions hydrométéorologiques dans le cadre de l'économie boréale.
- *Département de géophysique :* magnétisme terrestre et ionosphérique, conditions des émissions des ondes radio.
- *Département de géographie des régions polaires :* études des des continents et des îles des régions australe et boréale, afin de comprendre les lois géophysiques régissant la formation des paysages arctiques, d'en simuler leur évolution sous l'influence des facteurs naturels et anthropogènes. La glaciation continentale est particulièrement étudiée. Les résultats aident aux reconstructions paléogéographique et paléo-climatologique dans le cadre des problèmes écologiques.
- *Département des stations hydrométéorologiques et de l'appareillage scientifique :* fabrication de nouveaux instruments aptes aux recherches scientifiques dans les régions arctique et antarctique et aux expéditions maritimes.
- *Département de la direction des recherches expérimentales :* élaboration et mises en œuvre de nouvelles

techniques de collecte et de synthèse préliminaire des informations scientifiques ; établissement de manuels méthodologiques et de recommandations.

Quelques mots sur le laboratoire nouvellement créé de l'énergétique des processus atmosphériques : élaboration des méthodes descriptives des mécanismes comportementaux des phénomènes climatiques anormaux. Ce travail comprend deux volets principaux :

1. Diagnostic de la dynamique tourbillonnaire et énergétique atmosphérique par analyse numérique des données synoptiques et climatiques, en se référant aux théories sur la circulation globale et le climat.
2. Modèles climatiques avec descriptifs dynamiques et statistiques du régime climatique de la circulation globale, avec inventaire géographique de la structure longitudinale hétérogène et calcul de l'interaction dynamique des variations synoptiques et climatiques.

Le département de la rédaction et des publications prépare l'édition des périodiques de l'AANII (Problemy Arktiki i Antarktiki, Informacionnyj bjulleten' SAE), les Trudy de l'Institut, des SAE, des monographies, des articles, des ouvrages de référence et manuels méthodologiques. La plupart de ces publications sont éditées par le Gidrometeoizdat, le reste étant tiré sur rotative.

En URSS, l'AANII est le principal détenteur des informations polaires ; dispose d'une bibliothèque scientifique et technique assez complète et d'un fonds hydrométéorologique. La bibliothèque a un fonds catalogué de monographies en langues russe et étrangères, des périodiques, des ouvrages de référence... Le fonds hydrométéorologique conserve les matériaux initiaux des observations, une importante documentation consistant en rapports (des recherches, des expéditions...).

L'Institut dispose d'une banque de données dotée de terminaux, avec lesquels on élabore théories et prévisions opérationnelles. Molodeznaja, le centre aérométéorologique de l'Antarctique en est aussi équipé, ainsi que les navires de recherches scientifiques.

En conclusion, nous pouvons dire que l'AANII est l'organisme central scientifique de l'URSS sur les recherches pluridisciplinaires concernant le milieu naturel des régions polaires de notre planète. De plus, ses savants, contrairement aux cercles scientifiques de l'URSS et de l'étranger assurent un lien organique entre la recherche fondamentale et les expéditions, entre la méthodologie des prévisions, les analyses des phénomènes naturels et la transmission immédiate des informations hydrométéorologiques et géophysiques aux utilisateurs.

La collaboration scientifique et technique internationale est l'une des grandes activités de l'AANII dont les objectifs essentiels sont : élargissement de cette collaboration avec les pays socialistes, capitalistes et les pays en voie de développement, raffermissement de la position de l'URSS dans les organisations internationales.

Cette collaboration internationale présente plusieurs aspects :

1. échange de spécialistes,
2. participation à des expéditions et des expérimentations communes,
3. échange de l'information scientifique,
4. accueil des délégations (scientifiques, politiques, journalistes),
5. délégations soviétiques dans les conférences et symposiums internationaux,
6. participation des savants de l'AANII à diverses organisations internationales : OMM, UNESCO, SCAR, IAMAR, IAHA, COSPAR, ICTT, etc.

Le volume de ces relations internationales ne cesse d'augmenter. En 1988, l'AANII envoya ainsi à l'étranger 42 spécialistes dans 25 délégations ; l'Institut en reçut 203 dans 50 délégations. Aujourd'hui, diverses recherches sont menées conjointement en RDA, RFA, Danemark, Norvège, Canada, France, Pologne, Finlande, etc.

J'aimerais terminer ce bref aperçu en soulignant qu'en relation avec la perestroïka politique et économique que connaît aujourd'hui notre pays, l'AANII veille tout particulièrement à la rentabilité économique de ses recherches. Nous espérons que cette somme d'expériences, de traditions, alliée à la collaboration internationale permettra aux savants de l'Institut de progresser encore dans la connaissance des milieux arctiques pour le plus grand bien de la communauté mondiale. ■

BIBLIOGRAPHIE

Problemy Arktiki i Antarktiki/Problèmes de l'Arctique et de l'Antarctique (recueil consacré aux 50 ans de l'AANII), vyp. 36-37, 1970, 255 p.

Exploration russe en mer de Kara au XVIIIe siècle. Peinture. Société de géographie de Saint-Pétersbourg. Photo Jean Malaurie.

LE CENTRE D'ÉTUDES ARCTIQUES, EHESS ET CNRS. PARIS

par le secrétariat d'Inter-Nord

RÉSUMÉ. Centre d'Études Arctiques EHESS : histoire, bilan, perspectives, publications.
Mots-clés : Centre d'Études Arctiques • Géomorphologie • Ethnologie et sciences sociales • Développement économique

ABSTRACT. **French Arctic Center EHESS Paris** : *history, results, prospects.*
Key-words : *French Arctic Institute • Geomorphology • Ethnology and Social Sciences • Economy of development.*

Le Centre d'études arctiques a été fondé en 1957, à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales – à l'époque École Pratique des Hautes Études, 6e section (sciences économiques et sociales) – par le Professeur Jean Malaurie, comblant un vide dans l'université française. Cette création faisait suite à l'élection du Professeur Jean Malaurie à la chaire de géographie polaire, la première de l'histoire de l'Université. Le Centre d'Études arctiques entrait dans le cadre d'un programme d'aires culturelles qui, sous l'impulsion du Professeur Fernand Braudel, visait à créer des centres de recherche en histoire, géographie, sociologie, anthropologie et économie, sur des secteurs négligés par l'enseignement supérieur français : Arctique, Pacifique contemporain, Afrique occidentale et centrale, Océanie, Corée, Japon, Chine moderne et contemporaine, Inde et Asie du Sud, monde russe soviétique et post-soviétique.

Quelques membres de l'équipe du secrétariat, autour de Jean Malaurie, au Centre d'Études arctiques, à son siège, 19 rue Amélie, Paris, 7e (1989). De gauche à droite : Elisabeth Cardin, chargée des publications du Centre, dont la revue *Inter-Nord*, Jean Malaurie, Annie Serbonnet, secrétariat et édition, et Sylvie Devers, conservatrice de la bibliothèque du Centre d'Études arctiques.

L'École des hautes Études
en Sciences sociales,
54 bd Raspail, 75006 Paris
et la Maison des Sciences
de l'Homme
fondée à côté de l'EHESS
par son Président, Fernand Braudel.
© J. Willemin

Le Séminaire de Jean Malaurie
au Centre d'Études arctiques
à l'École des hautes Études
en Sciences sociales.
Ce bâtiment de l'EHESS
a gardé son fronton
de l'Université de Paris.
© J. Willemin

La salle de lecture de la bibliothèque centrale du Muséum d'Histoire naturelle, Paris. © J. Willemin.

Quelques-unes des publications du Centre d'Études Arctiques. Inter Nord, la Revue Internationale du Centre d'Études Arctiques, publiée par le CNRS et l'EHESS (20 volumes).

Le commandant Jean-Baptiste Charcot avait été nommé en 1910, directeur d'étude honoraire au « Laboratoire maritime de l'École Pratique des Hautes Études 3e section » c'était le *Pourquoi Pas* ? Le Professeur Jean Malaurie succédait, ainsi qu'aimait à le rappeler Fernand Braudel, au commandant Charcot.

Le Centre d'études arctiques a pour thématique les sciences de la terre, les sciences de la vie et les sciences sociales. L'enseignement du directeur d'études s'est poursuivi, de 1957 jusqu'à nos jours en anthropogéographie, ethnohistoire et économie du développement, notamment chez les Inuit, de l'Arctique central et oriental canadien à l'Alaska, au Groenland et à la Sibérie.

Cet enseignement fait l'objet de comptes rendus annuels d'enseignement dans l'annuaire (1) de l'EHESS incluant résumés, publications et congrès auxquels le Directeur d'Études a participé ainsi que les diverses interventions des personnalités invitées. Plusieurs centaines d'étudiants français et étrangers ont suivi cet enseignement qui s'est traduit par une centaine de mémoires et thèses (2).

Le Centre d'études arctiques (3) a créé dès 1957, une bibliothèque qui en 1992 a fait l'objet d'un accord tripartite EHESS/CNRS/Muséum national d'histoire naturelle devenant alors le Fonds polaire Jean Malaurie (4). Cinq ouvrages collectifs ont paru sous l'égide du Centre d'Études arctiques (5). L'un des derniers, paru en 2001, *l'Art du Grand Nord*, préfacé et coordonné par Jean Malaurie, est un grand ouvrage collectif rassemblant les contributions de huit spécialistes de renommée mondiale. Le Centre d'Études arctiques a organisé 13 congrès arctiques internationaux (6) dont

---

(1) Annuaire. Comptes rendus des cours et conférences 1999-2000. p. 125-126. EHESS, 54, bd Raspail, 75006 Paris. http://www.ehess.fr

(2) Bibliographie des mémoires de maîtrise de l'EHESS, thèses de 3e cycle et doctorats d'État assurés au Centre d'Études arctiques et par les chercheurs du GIS Études arctiques (1957-1983) *in Inter-Nord n° 17*, 1985. Paris, p. 307-10.

Calendrier des principales missions effectuées par les chercheurs du Centre d'Études arctiques et les chercheurs rattachés au GIS d'Études arctiques. *in Inter-Nord n° 17*, 1985, Paris, p. 310-3.

(3) Arlette FRAYSSE, Le Centre d'Études arctiques. Témoignage de l'une de ses collaboratrices, *in Pour Jean Malaurie. En hommage à quarante ans de recherche arctique*. Coordinatrice : S. DEVERS, Paris, Plon, 1990.

(4) Sylvie DEVERS, *Le Fonds polaire Jean Malaurie*, in : *Inter-Nord n° 20*, 2002.

(5) Ouvrages collectifs parus sous l'égide du Centre d'Études arctiques, outre les ouvrages déjà mentionnés dans la liste des 14 Congrès internationaux :

– *Sibériana 1983* : Études publiées en Union Soviétique sur la Sibérie du Nord : sciences sociales, sciences physiques, sciences de la vie, sciences de la terre, sciences de l'ingénieur. (Texte en français). Éditions du CNRS, préface de Jean Malaurie, Paris, 1983. 250 p.

– *Contes et récits d'Esquimaux d'Asie* : deux ouvrages d'anthropogéographie : 1) Matériaux sur la langue et le folklore des Esquimaux asiatiques (dialecte de Tchaplino) de E.S. RUBCOVA. 2) Kivagme le conteur de K. SERGEEVA, préface de Jean Malaurie, Éditions du CNRS, Paris, 1988. 272 p.

– *L'art du Grand Nord*, préfacé par Jean MALAURIE et sous sa direction, Mazenod/Citadelle, 604 p., 800 ill., Paris, 2002.

– Séminaire d'Études arctiques EHESS, *De la vérité en ethnologie* (sous la direction de Jean MALAURIE), collection *Polaires*, Economica, Paris, 2002.

(6) **1. Le marché des bois du Nord et la région économique de Haute-Normandie/The Market of Wood Products of Northern Origin and the Economic Region of Haute-Normandie** ; Rouen, 17-18 novembre 1964.

– Débats publiés dans *Actes et Documents n° 1*. Fondation Française d'Études Nordiques, Rouen, Paris, 1965. 256 p.

2. Premier Congrès international de l'industrie morutière dans l'Atlantique Nord : tradition et avenir/First international Congress on the Cod Industries in the North Atlantic : Tradition and Future ; Rouen-Fécamp, 27-29 janvier 1966.

– Débats publiés dans *Actes et Documents n° 2*. Fondation Française d'Études Nordiques, Rouen, Paris, 1967, 259 p.

3. Les grands ports et trafics de l'Atlantique Nord/Harbours and Traffic of the North Atlantic : Rouen-Le Havre, 25-27 mars 1968.

– Débats publiés dans *Actes et Documents n° 3*. Fondation Française d'Études Nordiques, Rouen, Paris, 1970, 250 p.

4. Développement économique de l'Arctique et avenir des sociétés esquimaudes/Economic Development in the Arctic Areas and Future of Eskimo Societies. Le Havre-Rouen 24-27 novembre 1969.

– Débats publiés dans *Actes et Documents n° 4*. Fondation Française d'Études Nordiques, Rouen, Paris, 1972, 300 p.

5. Le pétrole et le gaz arctiques : problèmes et perspectives/Arctic Oil and Gas : Problems and Possibilities. Le Havre 2-5 mai 1973.

– Débats publiés dans *Actes et Documents n° 5*. Fondation Française d'Études Nordiques, Rouen, Paris, 1975, 333 p.

– Le pétrole et le gaz arctiques : problèmes et perspectives. Rapports scientifiques (2 vol.). Paris, La Haye : Ed. EPHE, Mouton, 1975, 912 p. (Contributions du Centre d'Études arctiques n° 12).

6. Les problèmes posés par la gélifraction. Recherches fondamentales et appliquées. Roches et matériaux artificiels de construction/Problems raised by Frost Action. Fundamental and Applied Researches. Rocks and Artificial Building Materials, Le Havre, 23-25 avril 1975.

– Débats publiés dans *Actes et Documents n° 6*. Fondation Française d'Études Nordiques, Rouen, Paris, 1977 et 1979. Vol. 1, 305 p. ; Vol. 2, 600 p.

7. VIIe Colloque des Bibliothèques Nordiques/7th Northern Libraries Colloquy, Paris, 19-23 septembre 1978.

– Arctica 1978. Actes du Congrès. Paris : Éd. du CNRS, 1982, 570 p.

8. Premier Colloque bilatéral franco-soviétique – Centre d'Études arctiques (CNRS-EHESS)/ Institut d'ethnographie Moscou, Leningrad (Académie des Sciences de l'URSS) – : **Problèmes ethnographiques et anthropogéographiques que pose l'étude des peuples arctiques/Ethnographic and Anthropogeographic Problems Concerning the Study of the Arctic Peoples**/Leningrad, 26-29 avril 1982.

– *Ethnographie et anthropogéographie arctiques : Premier dialogue franco-soviétique*. Paris : Éd. du CNRS, 1986, 215 p.

9. Deuxième Colloque bilatéral franco-soviétique – Centre d'Études Arctiques (CNRS-EHESS)/ Institut d'ethnographie Moscou, Leningrad (Académie des Sciences de l'URSS) – : **Économie traditionnelle des peuples arctiques : tradition et progrès/Traditional Economy of the Arctic Peoples : Tradition and progress**. Paris, 25-29 avril 1983.

– *Arctique horizon 2000, les peuples éleveurs et chasseurs*. Paris : Éd. du CNRS, 1991, 355 p.

10. Le Pôle Nord : histoire de sa conquête et problèmes contemporains de navigation maritime et aérienne/The North Pole : History of its Conquest and Contemporary Problems of Maritime and Air Transportation. Paris, 7-10 novembre 1983.

– *Pôle Nord 1983*. Actes du Colloque. Paris : Éd. du CNRS, 1987, 385 p.

11. Troisième Colloque bilatéral franco-soviétique – Centre d'Études arctiques (CNRS-EHESS)/ Institut d'ethnographie Moscou, Leningrad (Académie des Sciences de l'URSS) – : **Les premières expressions de la religion chez les peuples de l'Arctique**/Leningrad, 11-15 novembre, 1987.

12. Ingénierie et économie arctiques/Arctic technology and economy. Paris, 15-17 février 1989.

– *Ingénierie et économie arctiques*. Paris : Bureau Veritas, Paris, 1989, 300 p.

13. Quatrième colloque bilatéral-soviétique – Centre d'Études Arctiques (CNRS/EHESS)/ Institut d'Ethnographie Moscou, Leningrad (Académie des Sciences de l'URSS) : – **Les peuples du Nord dans le monde contemporain : problèmes d'adaptation culturelle, économique et politique**. Paris, 12-14 mars 1991.

les travaux et débats ont été intégralement publiés (7) ; on en trouvera les références dans la revue *Inter-Nord*.

Il a créé en 1960 la revue *Inter-Nord*, dont le numéro 20, jubilaire, malheureusement différé, paraît ici. Le numéro 21 est en préparation.

Sous son égide a été remise en activité en 1979 la base du Svalbard abandonnée depuis plus de dix années. Le centre a administré cette base de 1979 à 1989 dans le cadre d'une RCP (Recherche coopérative sur programme) créée en 1979 par Jean Malaurie et transformée à sa requête en GDR arctique (Groupe de Recherche) en 1982 (8). Les principaux travaux qui y ont été menés concernent la géomorphologie intégrée, en coopération avec le centre de géomorphologie de l'Université de Caen, le laboratoire de géographie physique de l'Université de Paris III, le laboratoire de géographie de l'Université de Besançon, le laboratoire de géographie de l'Université de Brest, le laboratoire de la montagne alpine de l'Université de Grenoble et l'EHESS.

À partir de 1989, la direction du GDR a été assurée par le géomorphologue Thierry Brossard, directeur de recherche au CNRS, qui avait soutenu sa thèse de doctorat d'État au Centre d'Études arctiques sous la direction du Professeur Jean Malaurie.

En 1983, le Centre d'Études arctiques, sous la présidence du Professeur Jean Malaurie, a créé à Dieppe le festival international du film arctique. Le Deuxième festival international du film arctique a eu lieu en 1986, à Rovaniemi (Finlande), sous la présidence de Lord E. Shackleton et en 1989, le troisième festival international du film arctique, à Fermo (Italie), au Museo Polare « Silvio Zavatti » sous la présidence de Madame Umberto Nobile.

La création, en France, d'un musée d'exploration polaire, sous l'égide du Centre d'Études arctiques est actuellement à l'étude.

Le Centre d'Études arctiques a collaboré à plusieurs programmes de coopération : avec le gouvernement danois à propos de la base américaine de Thulé et de l'avenir des Inuit (1967), entre 1960 et 1963 avec le ministère des affaires indiennes et du Nord canadien (mission de Jean Malaurie à Igloulik, 1960, 1961 ; chez les Netsiligmiut, 1961 ; sur la côte ouest de la baie d'Hudson, 1962 ; à Back River avec les Utkhikhalingmiut, 1963). En 1968-69, a été mis en place, à la demande du Président Charles de Gaulle, un large programme de coopération franco-québécois comprenant, à la requête de la Direction Générale du Nouveau Québec, des missions d'études dans le nord de l'Ungava. Dans le numéro 20 d'*Inter-Nord*, figurent les principaux rapports de ce programme de coopération, sous la responsabilité de Jean Malaurie, rapporteur général, remis aux autorités québécoises en 1970.

Dès 1959, un programme de coopération a été établi avec l'Académie des sciences de l'URSS, Institut d'ethnographie qui s'est traduit par l'importante contribution de spécialistes soviétiques à la revue *Inter-Nord* (9) et à quatre colloques bilatéraux (Leningrad 26-29 avril 1982 ; Paris 25-29 avril 1983 ; Leningrad 11-15 novembre 1987 ; Paris 12-14 mars 1991).

En 1989, le conseiller scientifique et culturel du Président Mikhaïl Gorbatchev, l'Académicien Dimitri Likhatchev, a chargé le Professeur Jean Malaurie de la direction de la « Première Expédition d'étude soviéto-française en Tchoukotka », berceau des Inuit. Cette expédition de quinze personnes a eu lieu sous l'égide du Gosplan (Leningrad), du Fonds de la culture de l'URSS (Moscou) et du CNRS (Paris). C'était la première expédition internationale en Tchoukotka depuis la Révolution d'Octobre (10).

À l'issue de cette expédition (août-septembre 1990), a été créée en 1991 une école des cadres à Leningrad qui devait devenir l'Académie Polaire, puis en 1997, l'Académie Polaire d'État. Cet organisme forme 1 000 élèves administrateurs venus de tout le nord de la Sibérie, fils et filles de bergers, de chasseurs, ou d'anciens fonctionnaires afin qu'ils deviennent les cadres supérieurs, préfets, sous-préfets, directeurs d'école de demain. L'enseignement requiert 2 à 5 années, selon les formations.

Le Professeur Jean Malaurie préside cet organisme dont il est l'un des fondateurs avec des personnalités de l'intelligentsia de Saint-Pétersbourg, notamment Madame Azourguet Tarbaevna Chaoukenbaeva, recteur de l'Académie depuis 1992 (11).

Un accord quadriennal relie la présidence de l'EHESS (Paris) et l'Académie Polaire d'État. Chaque année, depuis 1992, quatre à cinq spécialistes du Centre d'Études arctiques vont enseigner à l'Académie Polaire d'État pendant deux à trois semaines, et six diplômés de l'Académie Polaire d'État viennent en stage à l'IIAP (12). Cet accord quadriennal a été renouvelé en mai 2002.

L'Académie Polaire d'État est placée sous le patronage de l'ENA (École Nationale d'Administration) et la langue française est la première langue étrangère enseignée.

---

(7) Voir la bibliographie en fin de cet article, p. 220.

(8) Svalbard, Sciences de la Terre : les principaux résultats du GDR études arctiques 1980-1989, *Inter-Nord n° 14*, 1961, p. 399-478 :

– Charles-Pierre PEGUY, Les Français au Spitzberg : 1946-1967, p. 399-414.

– Jean MALAURIE, Notes for the future. Taking stock of French Arctic research in Svalbard (the CNRS Arctic base) King's Bay : 1979-1989.

– Marie-Françoise ANDRE, Colonisation végétale et géodynamique des versants en milieu polaire océanique (Svalbard, 79°N), p. 415-426.

– Thierry BROSSARD et Daniel JOLY, Plantes et climat : pour une modélisation phénogéographique du paysage (test d'application au Svalbard), p. 427-438.

– Arnaud HEQUETTE, Dynamique morpho-sédimentologique et évolution du littoral dans la région du Kongsfjord, Spitzberg, p. 439-444.

– Bernard LEFAUCONNIER, Note sur les connaissances actuelles concernant les glaciations pléistocènes au Svalbard, p. 445-448.

– Bernard LEFAUCONNIER, Fluctuations récentes des glaciers dans le Kongsfjord (baie du Roi) 79°N Spitzberg, Svalbard, p. 449-454.

– Claude LEPVRIER, L'évolution tectonique de la chaîne tertiaire du Spitzberg, p. 455-464.

– Ronald S. SLETTEN and Fiorenzo C. UGOLINI, Pedogenic processes in well-drained soils of Spitsbergen and Nordaustlandet, p. 465-470.

– Brigitte VAN VLIET-LANOE, Recherches cryopédologiques sur la rive sud du Kongsfjord : de l'origine des sols structurés périglaciaires. Gonflement cryogénique différentiel et gradient de gélivité, p. 471.

(9) Successivement les Professeurs A.P. OKLADNIKOV, S.A. ARUTIUNOV, I. GURVITSCH.

(10) *Tchoukotka*. Rapports scientifiques de la première expédition soviéto-française, sous la direction de Jean MALAURIE. Economica, Paris, 2004 (à paraître).

(11) Voir l'article consacré à l'Académie Polaire d'État, *ibid.*, p. 221.

(12) Institut International d'Administration Publique. Ecole Nationale d'Administration, Paris.

Une jeune Esquimaude de Ouélen, Tchoukotka, lors des tests Corman, Düss et Machover soumis par Jean Malaurie. Peut-être sera-t-elle – lorsqu'elle aura sa maîtrise universitaire – une des étudiantes de l'Académie polaire d'État ? Photo Jean Malaurie. Août 1990.

Le Centre d'Études arctiques poursuit son activité sous la direction de Jean Malaurie : Les séminaires d'études Arctiques, dont les thèmes sont redéfinis chaque année, paraissent pour la première fois aux éditions Economica, sous le titre *De la vérité en ethnologie* : séminaire 2000-2001.

A été créée en 2002 aux éditions Economica la collection *Polaires*, sous la direction de Jean Malaurie. Les cinquante grands classiques de l'histoire de l'exploration et de la recherche en Arctique et Antarctique y seront publiés.

Outre les ouvrages publiés par le Centre d'Études arctiques, et qui sont mentionnés au cours de cet article, on lira sur Jean Malaurie les ouvrages suivants :

BIBLIOGRAPHIE

Pour Jean Malaurie, 102 témoignages en hommage à quarante ans de recherche arctique, (édit. S. Devers 1990, Paris, Plon, 800 p., 98 fig. et cartes, 37 photos, Paris.

Per Jean Malaurie. Alla ricerca della quadratura del circolo polare, 1999 (ed. Giulia Bogliolo-Bruna), 30 témoignages italiens, français, belges, danois, américains et russes. Il Polo, Fermo. Instituto geografico polare.

Des récits et des hommes. Terre Humaine : Un nouveau regard sur les sciences de l'homme, 2001. Pierre Auregan, préface de Henri Mitterrand. 496 p. Paris, Nathan Université/Plon.

Inter-Nord, Revue internationale d'études arctiques et Nordiques, CNRS/Economica.

Les 19 premiers volumes sont épuisés ; tome 21 à paraître.

Collection *Polaires*, Éditions Economica, Paris (sous la direction de Jean Malaurie) :

1. *De la vérité en ethnologie*. Séminaire 2000-2001 de Jean Malaurie, EHESS. Paris, 417 p., 2002.
2. James Louis Giddings, 2002. *Dix mille ans d'histoire arctique*, préface de Jean Malaurie. Paris.
3. Umberto NOBILE, 2003. *Le Pôle, aventure de ma vie*, Paris, préface de Jean Malaurie.

L'ACADÉMIE POLAIRE D'ÉTAT DE SAINT-PÉTERSBOURG*

par Azourguet TARBAIEVNA CHAOUKENBAEVA

Recteur de l'Académie Polaire d'État de Saint-Pétersbourg

RÉSUMÉ. Historique de l'Académie polaire d'État de Saint-Pétersbourg, de 1969 à 2001. Cet institut russe d'enseignement administratif supérieur a été créé pour la formation des autochtones nords-sibériens. L'Académie polaire d'État de Saint-Pétersbourg développe une coopération étroite avec la France et le Danemark.

Mots-clés : Russie • Sibérie • Autochtones • 26 peuples nord-sibériens • Autonomie • École d'administration • Coopération avec la France et le Danemark.

ABSTRACT. **History of State Polar Academy of St-Petersburg, 1969-2001.** *Russian school of high administration for Northern native Siberian. Cooperation with French Institutions and Denmark.*

Key-words : *Russia • Siberia • 26 North Siberian people • Autonomy • School of administration • Cooperation with France and Denmark.*

La première expédition soviéto-française en Tchoukotka (1990), sur les bords du détroit de Béring, fut subventionnée par le Fonds de la Culture à Moscou. Elle était sous l'autorité scientifique de l'École des Hautes études en Science Sociales du Gosplan (Leningrad), du CNRS et de l'EHESS (Centre d'études arctiques, Paris). L'organisation technique était assurée par l'Institut de Recherche Arctique et Antarctique de l'URSS (Leningrad). Cette expédition, qui était la première grande expédition du Fonds de la Culture, comportait quinze spécialistes et techniciens. Elle était sous la direction scientifique du professeur Jean Malaurie. C'était la première expédition internationale en Tchoukotka depuis la Révolution d'Octobre et la deuxième expédition internationale depuis la célèbre expédition géographique et astronomique diligentée par Catherine II, sous l'autorité du commandant britannique, Joseph Billings (1785-1794), compagnon du capitaine James Cook.

L'objectif principal était de faire un examen de la politique d'autonomie conduite en Tchoukotka depuis les instructions du Comité du Nord en 1924, et qui comptait, parmi ses inspirateurs, le célèbre anthropologue Wladimir Bogoraz.

Outre les rapports précis et documentés des huit scientifiques partenaires de l'expédition, dont six chercheurs scientifiques russes et russiens (1), le premier des résultats a été la création, à la requête des recommandations prioritaires de l'expédition, et dans les moindres détails, du « Cercle des cadres du Nord ». En 1991, a donc été créé à Leningrad, sous l'égide de l'Institut de politologie de l'URSS, un établissement d'enseignement supérieur pour les Peuples du Nord. Cette création a été décidée à un moment très difficile de l'histoire de l'URSS. L'URSS en tant qu'État socialiste dissous en 1992, redevenant la Russie, dut faire face douloureusement, mais avec un extraordinaire courage, à une période de fracture majeure. L'École des cadres, en raison de la dissolution de l'Institut de politologie de l'URSS, se vit contrainte d'inventer une libre structure, pouvant permettre son maintien. Elle était en effet ardemment demandée par les régions, les territoires autonomes et républiques du nord de la Sibérie et de l'Extrême Orient.

1992 : CERCLE DES CADRES DU NORD

Dès la fondation, trente élèves auditeurs au niveau de la maîtrise de l'enseignement supérieur russe et représentant dix-huit nationalités du nord de la Sibérie et de l'Extrême-Orient ont constitué le premier groupe d'étudiants de cette institution originale. Tous sont diplômés de l'enseignement supérieur russe (niveau maîtrise). Ils ont décidé de vivre à Saint-Pétersbourg, pendant deux années, afin de recevoir une formation moderne d'administration d'État, mais spécifique aux peuples autochtones de l'Arctique.

Certains des élèves-administrateurs viennent de l'Institut A. Herzen fondé à Leningrad en 1932 pour former les enseignants de l'Extrême Nord.

Cet encadrement des jeunes élites s'avère d'autant plus urgent que, les primes du Nord ayant été supprimées à Moscou, les cadres russes et russiens quittent l'Arctique. L'administration complexe de ces immenses régions, où des populations vivent encore une existence traditionnelle (nomadisme, chasse des animaux sauvages, élevage des rennes), court le plus grand risque d'une désorganisation profonde. Le « Cercle des cadres du Nord », sous la présidence d'un petit groupe d'experts, a immédiatement fait appel au concours de l'intelligentsia de Saint-Pétersbourg qui lui a assuré, avec générosité, sa contribution la plus totale.

Elle a obtenu également la participation éminente du professeur Jean Malaurie, qui a assuré la présence de huit

* Cet article a été remis à la rédaction d'*Inter-Nord* en 1997.

(1) *Tchoukotka 1990*. Rapports scientifiques de la Première Expédition soviéto-française en Tchoukotka, 1990, sous la direction du professeur Jean MALAURIE ; éd. Economica, Paris, 2004.

experts français pour quatre cents heures annuelles. Ainsi était poursuivie, sous forme pédagogique, la collaboration scientifique franco-russe, si fructueuse lors de la première expédition soviéto-française en Tchoukotka. Il était apparu aux huit scientifiques que les idéaux du Comité du Nord de 1924, sans aucun doute inspirés par les Droits de l'Homme de la grande Révolution française, avaient été, au fil des années, peu à peu ignorés ou bafoués, la politique stalinienne des nationalités devenant peu à peu contraire aux principes même du Comité du Nord. À l'équipe des professeurs français s'est jointe une équipe danoise spécialisée dans les problèmes groenlandais similaires.

Les responsabilités du pouvoir en soixante-dix ans n'ont malheureusement pas été progressivement accordées à ces peuples du Nord. Aussi de graves problèmes de dysfonctionnements économiques, sociaux, culturels, médicaux et pédagogiques, une désespérance des vingt-six ethnies nord-sibériennes, de plus en plus minoritaires, sur leurs propres territoires, s'en sont suivis. Alcoolisme, violence, suicide, dans le grand Nord, sont, hélas !, une réalité tragique.

La qualité de l'enseignement a attiré l'attention du ministère de l'Éducation de la Fédération de Russie, du ministère des Nationalités et de la politique régionale de la Fédération de Russie. À Paris, un accord de coopération à long terme avec l'EHESS a été signé en 1992, avec son président M. Marc Augé. La prestigieuse ENA (École nationale d'Administration) a, dès les premières années, accordé son patronage, sur recommandation de son directeur, M. René Lenoir.

1994 : L'ACADÉMIE POLAIRE

En janvier 1994, les autorités russes, impressionnées par le développement de cette école des cadres, unique en Russie et qui avait déjà doublé ses effectifs, décident de créer l'Académie Polaire. Ses cofondateurs sont les ministères de l'Éducation de la Fédération de Russie, le Comité d'État du Nord, le ministère des Nationalités de la politique régionale, le gouvernement de la République Sakkha (Yakoutie) et le cercle polaire de Saint-Pétersbourg, organisme initiateur. Le professeur Jean Malaurie, directeur du célèbre Centre d'Études arctiques à l'EHESS, conseiller spécial du Directeur général de l'UNESCO pour les cultures traditionnelles, spécialiste des peuples Inuit du Nord du Groenland, de l'Arctique central et du détroit de Béring, fut élu par ses pairs de l'intelligentsia russe membre tutélaire de l'Académie des Sciences humaines de Russie.

UNE INSTITUTION POUR LA DÉCOUVERTE ET LE RESPECT MUTUEL ENTRE LES CULTURES

Une École des cadres ? Quel est le pouvoir qui, en Russie comme à l'étranger, confronté à ces peuples arctiques, n'a pas voulu mettre en œuvre un tel projet ?

L'originalité de l'Académie polaire est de modifier *radicalement* le regard paternaliste – pour ne pas dire condescendant et colonial – que les cultures occidentales ont toujours porté dans leurs écoles, leurs administrations et leurs politiques, vis-à-vis des peuples premiers. Le processus reste malheureusement toujours le même : éduquer, convertir pour assimiler, avant d'inviter les peuples à discuter de leur avenir, d'égal à égal. Telle a été la politique suivie en Amérique du Nord à l'égard des Amérindiens, au Groenland, convertis massivement au luthérianisme à la fin du XVIIIe siècle. Pour les trois cent mille chasseurs, éleveurs des vingt-six ethnies nord-sibériennes, la situation est assez différente, compte tenu des directives du Comité du Nord en 1924, mais celles-ci ont été si vicieusement appliquées que, dans le cadre d'une ethnogenèse soviétique mal comprise, le désastre est sous nos yeux.

Le corps enseignant de l'Académie polaire compte soixante savants russes aussi éminents que le professeur Gadlo, titulaire de la chaire d'ethnographie à l'Université de Saint-Pétersbourg, le professeur Soulivanov, Directeur adjoint au musée de l'Ermitage (archéologie), divers historiens et juristes. L'équipe française compte, et dès sa création en 1992, outre le professeur Jean Malaurie, le professeur Jean-François Caillard, médecin titulaire de la chaire de médecine du travail à l'Université de Rouen et vice-président de l'association mondiale de la médecine du travail, le professeur Jacques Lewiner, titulaire de la chaire d'électronique de la grande École de physique-chimie de Paris et M. Ignacio Ramonet, directeur du Monde Diplomatique. Tous sont convaincus que leur enseignement, d'esprit maïeutique, doit d'abord éveiller la personnalité sibérienne de leurs étudiants du Nord afin que, d'eux-mêmes, ils redécouvrent les valeurs de leur patrimoine et apprennent à se prémunir contre les faiblesses et les vices de leurs propres cultures, comme de la nôtre.

À la lumière du véritable drame que vit l'écologie arctique, en raison d'une pollution croissante des eaux, de la toundra et de l'atmosphère, consécutif à un développement pétrolier et gazier désordonné, ces peuples, pour leur survie et la nôtre, doivent en outre inventer des politiques juridiquement résolument nouvelles, à l'échelle du continent sibérien.

STRUCTURE DE L'ENSEIGNEMENT

Outre un large enseignement de sciences de gestion, des cours sont assurés qui ouvrent aux grands courants de la pensée historique, anthropologique, économique et philosophique. Les élèves administrateurs font des stages pratiques dans les ministères : ministère de l'Intérieur, du Comité du Nord, des Nationalités et de l'Économie.

Un enseignement scientifique de 45 minutes est assuré par petits groupes, avec une méthode interactive : simulation, tables rondes, débats. Deux langues étrangères sont étudiées : le français (première langue obligatoire) et l'anglais. Un groupe artistique a été créé à l'Académie : artisanat de gravure sur morse, couture de fourrures, musique et danse traditionnelles. Deux fêtes sont célébrées désormais chaque année depuis cinq ans : le Printemps et le Solstice d'été. C'est lors du jour du solstice d'été que sont remis les diplômes, dans l'un des plus beaux palais de Saint-Pétersbourg, sur le bord de la Néva. À cette manifestation solennelle, sont présents des représentants des autorités de la ville, du gouvernement de la Fédération de Russie venant de Moscou, ainsi que des Académiciens de l'Académie des Sciences humaines de Russie et le Consul général de France. Le professeur Jean Malaurie est toujours présent. Il remet avec moi-même (le Recteur) et les vices-recteurs, les diplômes de fins d'études. Tous les deux ans, les diplômés prennent leur fonction dans le grand Nord : chef de district, directeur de bibliothèque, directeur d'école (primaire-secondaire), conseiller et président du

territoire. Plus ambitieux, certains deviennent boursiers de thèse afin d'accéder à des postes encore plus élevés. Un syndicat des élèves diplômés de l'Académie a été créé pour défendre les droits de ces diplômés autochtones dont les populations sont minoritaires dans le nord de la Russie, et face à une administration d'esprit très conservateur. Tous les cinq ans, les diplômés qui sont en poste sont appelés à revenir de leurs lointaines régions, pour se recycler à l'Académie polaire et enseigner pendant des cycles courts à leurs jeunes camarades. Chaque promotion porte le nom de personnalités éminentes de l'histoire arctique, russe et mondiale : Vladimir Bogoraz, Knud Rasmussen, Aleksej Pavlovitch Okladnikov ; la dernière promotion porte le nom de Fernand Braudel, l'illustre historien français qui a fondé, avec le professeur Jean Malaurie, à l'EHESS, le Centre d'Études arctiques. Les étudiants deviennent les enfants spirituels de ces personnalités dont ils apprennent à connaître la vie et l'œuvre.

COOPÉRATION AVEC L'ENA FRANÇAISE

À la fin de leurs études, chaque année depuis trois ans, six des meilleurs diplômés font un stage à Paris, à l'Institut international de l'Administration publique auprès du Premier ministre (IIAP). L'IIAP a été fondé par le Général de Gaulle afin de faciliter la rencontre en France des plus hauts fonctionnaires (ambassades, ministères) d'Afrique, d'Asie, d'Amérique et d'Océanie, dans le but d'un échange des idéologies et des méthodologies spécifiques à chaque pays. Les stagiaires nord-sibériens ont ainsi l'opportunité de rencontrer des futurs diplomates ou hauts fonctionnaires du monde entier.

La formation des cadres autochtones nord-sibériens a vivement intéressé la direction de l'IIAP, et notamment son directeur, M. Didier Maus, éminent juriste constitutionaliste. Ces stages courts de un mois seront suivis de stages longs d'un an, pour les meilleurs des meilleurs. Ces stages annuels sont une sorte de repère d'excellence. Ils font l'objet de commentaires très élogieux de toutes les ethnies sibériennes, honorées de voir leurs représentants reçus avec tant d'ambition et d'honneur. Les élèves sont particulièrement intéressés par la politique de décentralisation de l'État français, notamment dans les territoires autonomes des Dom-Tom, du Pacifique (Nouvelle-Calédonie, Polynésie) et par la révolution administrative que vit la France, la grande nation, en entrant dans l'Europe.

Au Danemark a eu lieu en 1997 un premier stage de deux mois d'une dizaine de jeunes élèves de l'Académie polaire dans une École internationale du Jutland, près de Copenhague, inspirée par le grand pédagogue danois Grundtvig. Il sera poursuivi et élargi en 1998.

DES CHOIX NÉCESSAIRES

L'Académie polaire a formé, depuis 1992, soixante administrateurs. Ces hommes et ces femmes, tous en poste, se trouvent être le pouvoir de demain. La presse russe écrivait récemment : « dans les dernières promotions de l'Académie Polaire se trouve sans doute le futur président de la République Sakkha ». Avec la République Sakkha, ces peuples du Nord représentent les trois quarts de la Sibérie, et plus de la moitié de la Fédération de la Russie. Qu'on le

Une des personnalités éminentes de l'histoire arctique : le célèbre philologue de la Sibérie. Membre du comité de rédaction de *Inter-Nord*, Aleksej Pavlovitck Okladnikov. © D.R.

veuille ou non, ces minorités représentent, de par leur volonté politique, une réalité majeure.

L'Académie polaire est en activité depuis cinq ans si l'on tient compte de la date de fondation du « Cercle des cadres du Nord ». Six cents élèves y sont actuellement inscrits dans trois formations : l'une de maîtrise (deux ans) (1997), la deuxième d'un enseignement de trois ans pour les postes bacheliers et la troisième d'un enseignement de cinq ans, un lycée ayant été créé pour accueillir les plus jeunes (classe baccalauréat) afin de les former plus en profondeur. En l'an 2000, l'Académie comptera 1 000 élèves.

Mais il est des réalités que l'on ne peut pas masquer :

- l'enseignement de l'École publique primaire et secondaire russe dans le nord de la Sibérie est défaillant. L'Académie polaire se trouve confrontée à une mission pédagogique essentielle mais astreignante de recyclage de ses élèves, dès leur arrivée à Saint-Pétersbourg ;
- seconde réalité : la crise russe, hélas !, s'intensifie. L'État russe est aujourd'hui en crise si profonde que le pays vit une cruelle pénurie financière. Des fonctionnaires ne sont pas payés depuis des mois. Les professeurs d'Université et les plus grands savants recouvrent leurs honoraires avec de tels retards, et à des taux si faibles, qu'assez récemment, un des plus grands savants russes, Vladimir Nechaï, directeur de Tcheliabinsk 70, a préféré, après un appel pathétique, se suicider plutôt que d'assister à la destruction progressive de son laboratoire. « Entre vingt mille et trente mille chercheurs de haut niveau ont quitté la Russie entre 1991 et 1995 », précise Mickaël Gloubokovski, vice-président de commission à la Douma. Et 30 % des chercheurs ont quitté le secteur scientifique qui leur était confié pour se lancer dans le monde des affaires.

Académie Polaire d'État, la rentrée du 1er septembre 2001, Saint-Pétersbourg, avant l'inauguration solennelle des nouveaux bâtiments réservés à l'administration et l'enseignement des 1 000 élèves inscrits. De l'autre côté de la rue, la Cité universitaire polaire. L'ensemble des bâtiments de l'Académie Polaire représente 27 000 m².
Photo D.R.

Saint-Pétersbourg. La signature de l'Accord de coopération entre l'Académie Polaire d'État et la compagnie Total Fina Elf pendant la deuxième rencontre du Président Jacques Chirac avec les étudiants et les professeurs de l'Académie Polaire lors de sa visite officielle en Russie, le 1er juillet 2001.
À l'extrême-gauche de la photo, et de gauche à droite, Kadyr Bitcheldey, vice-président du comité des nationalités de la Douma de la Fédération de Russie, député sibérien à la Douma, Arthur Chilingarov, vice-président de la Douma, héros polaire de la Fédération de Russie.
À droite du Président Jacques Chirac, la recteur de l'Académie Polaire, Azourguet Chaoukenbaeva et Bernadette Chirac ; à sa gauche, le Professeur Jean Malaurie et Ilca Klébanov, ministre de la Recherche, de l'Industrie et de la Technologie de Russie, Moscou.
Photo D.R.

En 2003, l'Académie polaire d'État connaît une grande extension : 27 000 m² pour les établissements d'enseignement, bibliothèque polaire, restaurant ; une cité universitaire pour les élèves qui sont tous internes. Les autorités russes ont décidé en octobre 2003 de créer dans l'Académie Polaire d'État un « Institut de recherche avancée Jean Malaurie ». Dans cet institut, dix diplômés bénéficieront d'une année sabbatique. Comme dans la villa Médicis, ils auront pour mission de réaliser une grande œuvre dans l'esprit du peuple dont ils sont issus et pour éclairer son avenir : films, essais économiques, romans, peintures ou sculptures etc. Un premier prix international sera décerné. Des personnalités russes et françaises parraineront sur place chacun de ces jeunes chercheurs et séjourneront une quinzaine de jours avec eux.

Quelques étudiants de l'Académie Polaire d'État de la promotion Fernand Braudel. En arrière-plan le Président Jacques Chirac. À sa gauche, le professeur Jean Malaurie. À l'extrême droite, en avant, Azourguet Tarbaievna Chaoukenbaeva. (Septembre 1997) Photo Jean Malaurie.

Le Président Jacques Chirac en visite officielle à l'Académie Polaire d'État. Il est reçu par la recteur Azourguet Chaoukenbaeva. À gauche de celle-ci, Jean Malaurie, président d'honneur. (Septembre 1997) Photo Jean Malaurie.

L'Académie polaire vit de subventions et de bourses qu'octroient les régions autonomes du nord de la Russie. Les élèves sont choisis par les régions autonomes, envoyés par les autorités de ces régions ; mais les bourses ne sont que partiellement ou pas du tout envoyées.

La situation matérielle de nos étudiants est donc médiocre, pour ne pas dire préoccupante. L'administration financière de l'Académie est elle-même mise en péril. L'Académie continue à loger ses élèves dans des bâtiments qu'elle loue.

Elle assure son enseignement dans des conditions très insatisfaisantes, eu égard à la hauteur intellectuelle et politique de la mission que le gouvernement de la Russie, en patronnant l'Académie en 1994, a demandée à son Rectorat d'assurer. La même situation frappe les universités et les plus grands établissements supérieurs russes.

La Russie se doit de se responsabiliser. Les vingt-six ethnies des peuples du Nord appartiennent aux plus antiques civilisations de l'histoire du monde. Aucune hypocrisie n'est de mise.

Si la situation continue à se détériorer, beaucoup de ces ethnies seront rayées de la carte en moins d'une génération.

Le grand empire russe est si souvent visionnaire. Après avoir procédé à la création de cette Académie polaire, hélas ! la Russie s'est retrouvée à son point de départ. Selon le mot, déjà célèbre du Premier ministre, M. Victor Tchernomyrdine : « *Nous avons voulu faire de notre mieux et, comme d'habitude, nous avons échoué.* »

DÉCENNIE DES PEUPLES AUTOCHTONES. ONU 1995-2005

L'ONU a décidé de consacrer en 1995 la Décennie à la défense des « peuples autochtones de la planète » : voilà une sage décision qui devrait convaincre l'opinion mondiale et les gouvernements responsables que, à l'égard des minorités ethniques, la tolérance de l'autre ne suffit plus. Deux mille ans d'histoire chrétienne, deux siècles de droits de l'homme, pour simplement découvrir que « l'autre », qui est de culture étrangère, doit être toléré, ce n'est pas beaucoup. Il ne s'agit plus de tolérance mais de respect et d'admiration de civilisations trop longtemps ignorées, pour ne pas dire méprisées, puisqu'on en a si longtemps négligé la formation des élites. La société technologique conduira le monde à sa perte si, sous le signe de la mondialisation et de l'économie de marché, le fort continue à détruire le faible, selon une loi historique permanente que la philosophie darwinienne a sacralisée.

La Russie se doit de participer à la Décennie de l'ONU avec cette création majeure qu'est l'Académie polaire. Celle-ci est un des organismes constituants du grand congrès international des minorités de la planète que l'Académie des Sciences humaines a décidé de réunir, à Saint-Pétersbourg, en 2005.

L'Académie polaire poursuit donc son œuvre à laquelle elle se propose d'apporter une dimension internationale avec une coopération plus étroite avec les gouvernements autonomes groenlandais, inuit et indiens nord-canadiens, les organisations autonomes inuit et indiennes nord-alaskiennes, et les organisations sames et scandinaves.

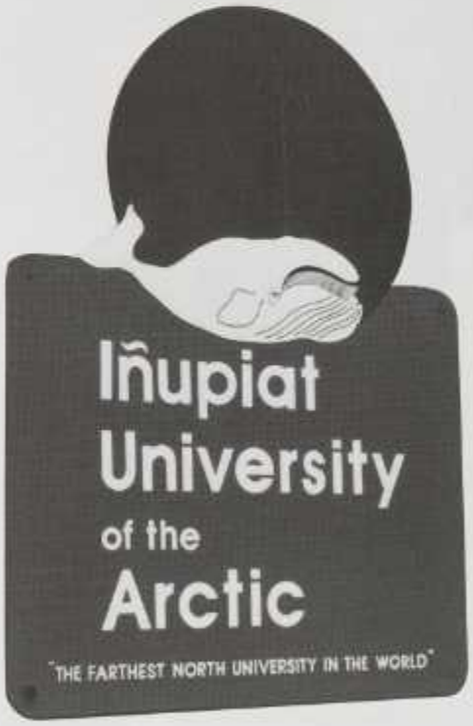
L'universel est une multiplication de singularités. Encore faut-il que ces singularités soient respectées et en mesure de féconder les autres cultures et civilisations, dont la nôtre, celle de l'Occident. ■

BIBLIOGRAPHIE

Jean MALAURIE. 1999. *Hummock 2*, « Histoire de la naissance », p. 474 à 527. Terre humaine, Plon, Paris.

Jean MALAURIE. *La leçon des peuples premiers*. Comment préserver la diversité créatrice. *Le Monde diplomatique*, Paris, avril 1999.

Inupiat University of the Arctic. Elle a été fondée en 1978 à Point Barrow, nord de l'Alaska, par le Congrès International Inuit (ICC). Cette première université inuit de l'histoire arctique a été un échec : celui-ci est dû à de nombreuses résistances dans divers milieux de l'Alaska. Jean Malaurie a été un des conseillers de cette université.



LE FONDS POLAIRE JEAN MALAURIE*

par Sylvie DEVERS

Conservatrice du Fonds Polaire Jean Malaurie au Muséum national d'Histoire Naturelle

RÉSUMÉ. Le Fonds polaire Jean Malaurie, à l'origine bibliothèque du Centre d'études arctiques, fut créé en 1957 à Paris par le Professeur Jean Malaurie ; il est aujourd'hui déposé à la bibliothèque centrale du prestigieux Muséum national d'histoire naturelle. Ouvert à tous, le Fonds polaire comprend plus de 40 000 titres consacrés à l'Arctique et l'Antarctique dans tous les domaines concernés et dispose d'un catalogue informatisé accessible sur le web fédérateur. Il participe en outre à de nombreux programmes scientifiques en coopération avec le Centre d'études arctiques : publications, organisations de manifestations scientifiques, échanges avec la Russie…

Mots-clés : Documentation arctique et antarctique.

ABSTRACT. **The Jean Malaurie Polar Library and Archives** *was formely the library of the Center of Arctic studies founded in 1957 in Paris by Professeur Jean Malaurie. Since 1992, it has been deposited in the Central library of the prestigious French Museum of natural history created in 1793. Open to the public, it holds more than 40 000 titles devoted to the Arctic and the Antarctic and covering all the topics concerned ; its computerized catalog can be accessed on the web. It takes part in many scientific programs in close cooperation with the Center of Arctic studies : publications, organisations of international meetings, exchanges with Russia…*

Key-words : *Arctic and Antarctic documentation.*

Le Muséum national d'Histoire Naturelle à Paris fondé par le célèbre naturaliste français George Buffon, directeur du Jardin du Roi. À l'extrême droite, la bibliothèque centrale du Muséum où est installé le Fonds polaire Jean Malaurie.
© J. Willemin.

* Adresse : Bibliothèque centrale du Muséum, 38 rue Geoffroy Saint Hilaire, 75005 Paris.
Tél. : 01 40 79 36 47, fax : 01 40 79 36 56, email : devers@mnhn.fr

Consacrée à la documentation arctique et subarctique et, plus accessoirement, antarctique, la Bibliothèque du Centre d'études arctiques – aujourd'hui Fonds polaire Jean Malaurie – est unique en France. Elle fut fondée en 1957 à l'occasion de la création, par le Professeur Jean Malaurie, du Centre d'études arctiques à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), centre de recherche qui fut par la suite rattaché au CNRS ; depuis 1992, à la suite d'une convention tripartite signée par l'EHESS, le CNRS et le Muséum national d'histoire naturelle (MNHN), elle est déposée à la bibliothèque centrale de ce haut lieu qu'est le Muséum.

HISTORIQUE

Héritier du Jardin royal des plantes médicinales créé en 1635 par Héroard, premier médecin de Louis XIII et par Guy de la Brosse, son médecin ordinaire, puis du Jardin du roi auquel George-Louis Leclerc, comte de Buffon, donna toute sa gloire, le Muséum fut instauré par un décret de la convention de 1793. Au cours de l'histoire, l'enseignement et la recherche y ont brillé d'un éclat incomparable : citons les noms d'Etienne-Georges Geoffroy Saint-Hilaire (1772-1844), père de l'embryologie, de Georges Cuvier (1769-1832), créateur de l'anatomie comparée et de la paléontologie des vertébrés, d'Antoine-Laurent de Jussieu (1748-1836) et de son neveu, auteurs d'une nouvelle classification des plantes, de Jean-Baptiste Lamarck (1744-1829) à qui l'on doit les premiers principes de la théorie de l'évolution et l'invention de la « biologie ». Beaucoup d'autres savants de premier ordre ont contribué au rayonnement de cet établissement prestigieux comme le minéralogiste Alexandre Brongniart, le paléontologue Alcide d'Orbigny, le physiologiste Claude Bernard, le chimiste Michel Eugène Chevreul, le naturaliste Louis Jean-Marie Daubenton, le botaniste Michel Adanson, Henri-Milne Edwards père de l'écologie marine, le minéralogiste René-Just Haüy... Tandis que le Muséum participait à toutes les grandes missions de recherche et d'exploration scientifiques, ses collections n'ont cessé de s'enrichir et constituent aujourd'hui un fabuleux patrimoine.

L'implantation du Fonds polaire Jean Malaurie au sein du Muséum, pôle prestigieux d'une recherche française interdisciplinaire dans les régions boréales et australes, est tout à fait justifiée : la France a joué, en effet, sous l'égide du Muséum, un rôle, hélas souvent méconnu dans l'histoire de l'exploration polaire : ainsi, en 1840, le Capitaine de vaisseau Jules César Dumont d'Urville aborde, pour la première fois dans l'histoire, le continent antarctique ; il prend possession, au nom de la France, de la côte où il débarque, à laquelle il donne le nom de sa femme : c'est la terre Adélie ; il détermine, approximativement, la position du pôle magnétique sud. Les collections d'histoire naturelle rapportées de cette expédition et de deux campagnes en Océanie, très riches, furent déposées au Muséum royal d'histoire naturelle de Paris.

En 1882-1883, la France joue à nouveau un rôle de tout premier plan à l'occasion de la Première Année polaire internationale avec l'expédition de *La Romanche* commandée par le Capitaine de frégate Louis-Ferdinand Martial dans la région du Cap Horn ; là encore, les photographies et collections rapportées furent déposées au Muséum. Les travaux réalisés par le Professeur Hyadès sur les Indiens fuégiens avant leur disparition sont tout à fait uniques.

Le Muséum fut également chargé de publier les résultats des campagnes antarctiques du Commandant Jean-Baptiste Charcot à bord du *Français* et du *Pourquoi Pas ?* en 1903-1905 et 1908-1910, soit 20 volumes regroupant plus de 100 mémoires. Après la guerre, le *Pourquoi Pas ?* devint, en 1920, propriété du Muséum et de l'École pratique des hautes études dont il constitua le laboratoire maritime ; de 1912 à 1936, Charcot se consacra à l'exploration de l'Arctique, notamment sur la côte orientale du Groenland où il conduisit dix missions.

En 1937-1938, le Dr. Robert Gessain et Paul-Émile Victor déposèrent, au Musée de l'Homme, les collections ethnographiques qu'ils avaient recueillies au cours de leurs missions sur la côte orientale du Groenland. Certains chercheurs des Expéditions polaires françaises-Missions Paul-Émile Victor au Groenland, comme l'entomologiste Hubert De Lesse, appartenaient au Muséum.

Les travaux scientifiques réalisés à l'occasion de la Deuxième Année polaire internationale, en 1932-1933 (Station de Scoresby, Groenland) et de l'Année Géophysique internationale en 1957-1958 (mission française dans l'Antarctique sous la direction de Bertrand Imbert), ont été également assurés en étroite collaboration avec le Muséum.

CONTENU

Ce fonds documentaire est unique en France : largement pluridisciplinaire, dans l'esprit des recherches menées au Centre d'études arctiques pendant 40 ans, il couvre l'ensemble des domaines et des espaces concernés ; géographiquement, l'Alaska, le nord Canada, le Groenland, le Svalbard et les pays scandinaves, l'Islande, le nord de la Sibérie et l'Antarctique ; thématiquement, les sciences de la terre et de l'océan, les sciences de la vie, l'ingénierie et la technologie et, pour l'Arctique circumpolaire, les sciences humaines (archéologie, préhistoire, ethnologie, linguistique, problèmes contemporains juridiques, politiques, éducatifs...). Rappelons que les populations concernées : Inuit (nord Canada et Groenland), Yupit, Inupiat et Aléoutes (Alaska), Indiens athapasquans et algonquiens (nord Canada et Alaska), Sames (Laponie norvégienne, suédoise et finlandaise), peuples nord-sibériens (représentant 26 ethnies différentes), Aïnous (Hokkaïdo) représentent une extrême richesse de culture associée à une étonnante diversité d'histoires et de rencontres.

De fait, certains domaines sont plus richement documentés que d'autres, en fonction notamment des thèmes de recherche abordés par l'équipe de chercheurs de l'ER et du GDR études arctiques du CNRS administrés par le Centre jusqu'en 1992 : géographie physique, géologie, géomorphologie, environnement, ethnohistoire, anthropogéographie ont été privilégiés de même que l'ensemble des problèmes auxquels les espaces circumpolaires et les populations autochtones qu'ils abritent sont confrontés aujourd'hui, qu'ils soient d'ordre politique (autonomies nouvelles), administratif, juridique (droits territoriaux notamment), stratégique, environnemental (conséquences particulièrement graves du réchauffement de la planète et de la fragilisation de la banquise au niveau des pôles), éducatif... Chacun sait, d'ailleurs, que la documentation consacrée à ces questions se multiplie de manière impressionnante depuis une trentaine d'années.

Madame Sylvie Devers, Conservateur du Fonds Polaire Jean Malaurie. Avril 2001. © J. Willemin

Au total, ce sont plus de 40 000 titres répartis en 20 000 monographies et 20 000 tirés à part, ainsi que 500 microformes, 670 titres de périodiques (vivants et morts), 200 cartes et atlas... qui sont mis à la disposition d'un lectorat de plus en plus nombreux.

Les documents sont majoritairement en langues anglaise, française et russe, plus rarement en allemand, danois, suédois, finlandais, groenlandais, islandais...

Le Fonds polaire Jean Malaurie abrite un certain nombre d'ouvrages rares et anciens concernant l'exploration polaire, les relations de voyages et les premiers contacts avec les populations autochtones (Esquimaux, Indiens, Lapons, peuples nord-sibériens) issus, notamment, de l'adjudication à l'Hôtel Drouot des bibliothèques personnelles de Paul-Émile Victor, fondateur des Expéditions polaires françaises et de Robert Gessain, spécialiste de la région d'Angmassalik au Groenland oriental et ancien directeur du Musée de l'Homme. Par ailleurs la bibliothèque centrale du Muséum et la bibliothèque du Musée de l'Homme (rattaché au Muséum) possèdent elles-mêmes des collections particulièrement riches dans le domaine de l'exploration polaire et de l'ethnohistoire arctique ; l'ensemble de ces trois bibliothèques (Bibliothèque centrale, Bibliothèque du Musée de l'Homme et Fonds polaire Jean Malaurie), dont le catalogue est commun, constitue une source de documentation unique au monde sur ces espaces.

Le département nord-sibérien, composé principalement d'ouvrages, collections et périodiques en langue russe obtenus grâce à une étroite politique d'échanges poursuivie pendant 40 ans avec l'ensemble des instituts soviétiques (puis russes) travaillant sur l'Arctique, est tout à fait unique en Europe occidentale. Un important programme de traductions, entrepris dès la création du Centre, met aujourd'hui un large éventail de textes (25 000 pages) à la portée des chercheurs non slavisants. Certaines de ces traductions ont fait l'objet de publications (collection *Sibériana* aux éditions du CNRS).

Le catalogue des monographies du Fonds polaire est entièrement informatisé (environ 14 000 notices) ; il est intégré au catalogue collectif des bibliothèques du Muséum (Bibliothèque centrale, Bibliothèque du Musée de l'homme, bibliothèques des 26 laboratoires) et peut être consulté sur internet à l'adresse : http://www.mnhn.fr/muscat. Depuis 2001, suite à la mise en place, au niveau national, d'un serveur universitaire de documentation (SUDOC) regroupant les catalogues de l'ensemble des bibliothèques universitaires de France et d'un certain nombre de bibliothèques patrimoniales, ses notices sont interrogeables à l'adresse : http://www.sudoc.abes.fr

ACCROISSEMENT DES COLLECTIONS

Jusqu'en 1992, les acquisitions se sont faites sur la base d'achats (crédits affectés par l'EHESS et le CNRS), d'échanges – avec les propres publications du Centre, et de dons (éditeurs et spécialistes). Entre 1992 et 1997, aucun budget n'ayant été attribué, en dépit des demandes répétées déposées auprès des instances concernées – CNRS, EHESS, Muséum, sous-direction des bibliothèques – le Fonds polaire n'a pu s'accroître que par services de presse, échanges avec les instituts de recherche et dons de reprints adressés par les scientifiques avec lesquels il est en relation. Il a reçu ainsi environ 250 monographies, 60 titres de périodiques et 200 tirés à part par an. Une dotation particulière de la présidence de la république lui a été attribuée pour 1997 et 1998, d'un montant de 500 000 F ; ce crédit exceptionnel a permis de combler les lacunes importantes qui s'étaient accumulées pendant 5 ans dans les différents domaines et au sein de collections et périodiques introuvables par ailleurs en France. Depuis 2000, le Muséum lui assure un crédit de 15 000 euros annuels, auxquels s'ajoutent, pour 2001-2002, 60 000 euros de dotation de la Fonda-

tion Gaz de France, crédits reconduits à raison de 15 000 euros pour 2003 et 15 000 euros pour 2004.

L'Institut Paul Émile Victor (IPEV) de Brest, groupement d'intérêt public constitué par 8 organismes publics ou parapublics – qui est une agence de moyens pour la recherche polaire issue, en 1992, de la fusion de la mission des Terres australes et antarctiques françaises (TAAF) et des Expéditions polaires françaises vient de déposer l'ensemble de sa bibliothèque au Fonds polaire Jean Malaurie : très riche de documents concernant l'Antarctique, cette bibliothèque vient compléter notre fonds plus spécifiquement arctique qui devient ainsi la seule bibliothèque de référence pour les espaces polaires en France.

Une liste d'acquisitions, largement diffusée auprès de la communauté scientifique, signale les derniers titres entrés dans la bibliothèque.

ACTIVITÉS SCIENTIFIQUES ET COOPÉRATION INTERNATIONALE

Le Fonds polaire a toujours été en relation suivie et en échange avec les grands instituts et centres de recherche polaires dans le monde et a toujours participé aux réseaux d'information et de documentation polaires. En 1978 il organisait, sous l'égide du CNRS, le 7e colloque international des Bibliothèques nordiques – dont les actes, parus sous le titre *Arctica 1978* aux éditions du CNRS, incluaient un recensement des bibliothèques, musées et films arctiques (ces répertoires ont été réactualisés par la suite). Depuis, en tant que responsable du Fonds polaire, je participe régulièrement à cette manifestation rebaptisée colloque des bibliothèques polaires : les plus récents se sont tenus à Winnipeg (Canada) en juin 2000 et le 19e à Copenhague en juin 2002. Ces colloques qui rassemblent plus d'une centaine de membres à travers le monde sont l'occasion de rencontres et d'échanges très fructueux et nous permettent, tous les deux ans, de faire le point sur les progrès rapides en matière de réseaux et de ressources documentaires dans le domaine polaire (bases de données, documents électroniques, archives, multimédia...).

Le Fonds polaire participe étroitement, en liaison avec le Centre d'études arctiques (EHESS), à de nombreux programmes de recherche et de coopération scientifiques ainsi qu'à des opérations de diffusion des connaissances. Parmi les réalisations les plus récentes, on peut citer :

- Coordination d'un ouvrage consacré à *l'Art du Grand Nord* paru aux éditions Citadelles et Mazenod en novembre 2001. Cet ouvrage collectif prestigieux (600 pages, 250 photographies en couleur et 800 en noir et blanc), publié sous la direction et préfacé par Jean Malaurie, rassemble les contributions de huit spécialistes de l'art de chacun des grands peuples arctiques et subarctiques.
- Coopération avec l'Académie polaire d'État de Saint-Pétersbourg (école de formation des cadres supérieurs autochtones du nord de la Russie et de la Sibérie centrale). Placée sous le patronage de l'ENA et bénéficiant du concours financier du ministère des Affaires étrangères, cette académie forme l'élite des administrateurs autochtones de ces régions, qui sont le pouvoir de demain. Chaque année, les six meilleurs diplômés de l'académie – dont la première langue obligatoire est le français – effectuent un stage à l'Institut d'administration publique et sont accueillis notamment au Fonds polaire Jean Malaurie. L'académie polaire a déjà formé plus d'une centaine de ces hauts fonctionnaires qui ont actuellement un pouvoir décisionnel régional sur les plans administratif, industriel et écologique.
  La mise en place d'un dépôt obligatoire des publications russes sur le Nord est à l'étude.
- Contribution à la publication d'ouvrages et de CD-Rom, à l'organisation d'expositions. *L'Arctique* à Dieppe en 1983, *Destins croisés* à l'UNESCO en 1992, *Le Temps des Livres* consacré à Jean Malaurie à la médiathèque de la Bibliothèque centrale en octobre 1995, *L'Aventure polaire* au Muséum en 1997...). En projet, le 4e festival international du film arctique et l'organisation du 21e colloque des bibliothèques polaires.

Photo J. Willemin.

FRÉQUENTATION

Le Fonds polaire est un carrefour de chercheurs, d'ingénieurs, de journalistes français et étrangers qui veulent s'informer sur les grands problèmes et les études en cours dans les hautes latitudes et dans l'Antarctique. Ouvert à tous, il est régulièrement consulté par de nombreux étudiants, chercheurs, professeurs, éditeurs, journalistes (*Télérama*, *Le Monde Diplomatique*, *Ça m'intéresse*, *Sciences et vie*, *Sciences et nature*, *Géopolis*, *Thalassa*...) et grand public s'intéressant à ces espaces dont l'importance sur les plans géostratégique, écologique, humain et technologique va croissant.

Les étudiants et chercheurs sont issus d'horizons divers : séminaire d'anthropogéographie arctique de l'EHESS sous la direction de Jean Malaurie, UNESCO, Muséum et Musée de l'Homme, cycle d'enseignement de langue et civilisation inuit dirigé par Madame Michèle Therrien et cycle d'enseignement de russe dirigé par Madame Anne-Victoire Charrin à l'INALCO, enseignements d'ethnologie et de géographie de diverses universités de région parisienne et de province (Paris IV, Nanterre, Bordeaux, Strasbourg, Clermont-Ferrand, Aix-en-Provence, Brest). ■

VI. — MUSÉOLOGIE
MUSEOLOGY

ACTUALITÉS MUSÉOLOGIQUES RUSSES

par Arlette FRAYSSE

Centre d'Études Arctiques (EHESS/CNRS)

RÉSUMÉ. Nous présentons ici plusieurs musées russes possédant des collections arctiques et nord-sibériennes. Ces informations nous ont été gracieusement confiées lors du 3e Colloque bilatéral franco-soviétique qui s'est déroulé à Leningrad en novembre 1987. Ne résultant pas d'un inventaire méthodique, elles sont plus ou moins détaillées selon les musées. Mais, elles n'en offrent pas moins de précieux renseignements. Dans un prochain numéro, nous espérons d'ailleurs pouvoir en faire un catalogue plus précis, à partir d'un questionnaire adressé aux musées les plus importants.

Mots-clés : URSS • Musées • Collections arctiques et nord-sibériennes.

ABSTRACT. **Museological News.** *Arctic and North Siberian holdings of 23 Russian mainly museums « regional » are described. The preliminary presentation is based on information collected during the 3rd French-Soviet colloquy on Arctic peoples, held in Leningrad in november 1987 ; it will probably be followed by more precise and complete descriptions, a questionnaire having been sent to most of the Russian museums holding Arctic collections.*

Key-words : *URSS • Museums • Arctic and North-Siberian collections.*

Ne figurent ici principalement que des musées dits « régionaux ». Aussi ne s'étonnera-t-on pas de ne point y voir mentionner de grands musées comme ceux des Peuples du Nord ou de l'Institut d'Ethnographie à Leningrad, et d'autres qui font l'objet d'une nomenclature particulière.

ANADYR
Sovirskaja ul. 26
Cukotskij Okrug

CUKOTSKIJ KRAEVEDCESKIJ MUZEJ

Créé en 1931

150 objets tchouktches :
- vaisselle, traîneaux à chiens et à rennes, forets à feu, skis, hampes de lances et harpons, arcs, pointes de flèches en os et fer.
- maquettes de kayaks, d'oumiaks, de traîneaux

Production actuelle : sculptures sur os

ARKHANGEL'SK
pr. P. Vinogradova 100
Arkhangel'skaja Oblast'

ARKHANGEL'SKIJ OBLASTNOJ KRAEVEDCESKIJ MUSEJ

Créé en 1859

6 500 objets – 700 photos
- Enregistrements de chants et de contes nénètses et russes
- Sculptures sur os
- Objets nénètses (cultures matérielle et spirituelle)
- Rouets, battoirs de la Divina, du Mezen'...
- Couronnes de mariage en bois et en écorce de bouleau (russes, XVIIe siècle)

BLAGOVESCENSK/AMURE
Internacional'nuj per. 4
Amurskaja Oblast'

AMURSKIJ OBLASTNOJ MUZEJ KRAEVEDENIJA

Créé en 1891

400 objets daoures, iakoutes, évenks, nanaï

CITA
ul. Babuskina, 113
Citinskaja Oblast'

CITINSKIJ OBLASTNOJ KRAEVEDCESKIJ MUZEJ

Créé en 1895

4 200 objets évenks, bouriates

IRKUTSK
ul. K. Marksa, 2
Irkutskaja Oblast'

IRKUTSKIJ OBLASTNOJ KRAEVEDCESKIJ MUZEJ

Créé en 1782

9 500 objets et 1 500 négatifs (Sibérie Orientale) dont, pour les objets :

1 460 objets	bouriates
493	iakoutes
826	évènes
28	orocs
14	ioukaguirs
29	tchouktches
841	mongols

JAKUTSK
Muzejnyj per. 2
Jakutskaja/ASSR

JAKUTSKIJ RESPUBLIKANSKIJ KRAEVEDCESKIJ MUZEJ

Créé en 1891

3 000 objets et 5 000 photos sur les Yakoutes et les Peuples du Nord de la Yakoutie

---

JUZNO_SAKHALINSK
Kommunisticeskij pros. 11
Sakhalinskaja Oblast'

SAKHALINSKIJ OBLASTNOJ KRAEVEDCEDSKIJ MUZEJ

Créé en 1946

1 000 objets aïnous, oroks, nivkhes, évenks :
- Costumes en peau de poisson
- baguettes pour manger
- pipes
- baguettes de jeux aïnous « Jufneka »
- amulettes oroks contre les maladies

KHABAROVSK
UL. Sevcenko 21
Khabarovskij kraj

KHABAROVSKIJ KRAEVEDCESKIJ MUZEJ

Créé en 1894

3 000 objets orocs, tchouktches, évenks, nanaï, nivkhes, yakoutes, koriaks, aïnous, itel'mènes, ioukaguirs, esquimaux

Pièces rares :
- 1 tapis toungouse en cuir avec motif floral
- 1 kamlejka tchouktche en peau de grèbe
- des kerkers tchouktches et koriaks
- des vêtements aléoutes en boyaux de veau marin
- 1 costume de noce nanaï
- 1 vêtement ainou en fibre d'ortie
- 1 vêtement de chasse oudègue
- 1 oumiak tchouktche en peau de morse
- des idoles oudègues en bois de 2 m de haut

KJAKHTA
ul. Lenina 35
Burjatskaja/ASSR

KJAKHTINSKIJ KRAEVEDCESKIJ MUZEJ

Créé en 1890

5 200 objets bouriates

KRASNOJARSK
Ul. Dubrovinskogo 94
Krasnojarskij Kraj

KRASNOJARSKIJ KRAEVOJ MUZEJ

Créé en 1889

1 000 objets russes, khakasses, kètes, évenks, sel'koupes, nénètses, nganassanes, dolganes

Pièces rares :
- costumes chamaniques
- tambours en peau d'animaux et de poissons
- pectoraux
- amulettes, idoles

LENINGRAD
Inzernaja ul. 4/1

LENINGRADSKIJ MUZEJ

Créé en 1895

284 000 objets – 104 000 photographies et négatifs
de 1917 à 1963 : 322 expéditions recueillirent 129 741 objets dont 7 963 modernes. Ces objets concernent les 157 peuples de l'URSS.

MAGADAN
Ul. Proletarskaja 20-a
Magadanskaja Oblast'

MAGADANSKIJ OBLASTNOJ KRAEVEDCESKOJ MUZEJ

Créé en 1924

1 500 objets évenks, tchouktches, évènes, koriaks, esquimaux, yakoutes :
- Pièges à hermine et écureuil, arcs en bois, bola
- lasso « Maut », colliers de renne, rênes, selles de bât et sacoches, vêtements hommes et enfants évènes
- Kerker, torbazes, unty, carpette ornementale (tchouktches)
- Broderies esquimaudes
- bijoux yakoutes en argent, sculptures sur os

Le musée publie KRAEVEDCEKIE ZAPISKI, SVEDENIJA OB ETNOGRAFICESKIKH EKSPEDICIJAKH MUZEJA

MINUSSIN
ul. Lenina 60
Minussinskij rajon

MINUSSINSKIJ MEZRAJONNYJ MUZEJ N.M. MART'JANOVA

Créé en 1877

3 000 objets khakasses, tatars XVIIIe-XIXe siècle, russes

Pièces rares :
- Intérieur d'une yourte
- objets chamaniques

MOSCOU
Krasnaja ploscad' D 1

GOSUDARSTVENNYJ ISTORICESKIJ MUZEJ

Créé en 1872

1 000 000 objets dont :
- une collection yakoute
- photographies, estampes, albums

Ul. Stanislavskogo 7

MUZEJ NARODNOGO ISKUSSTVA

Créé en 1885

30 000 objets

Guerrier Yuit
de la Tchoukotka.
Musée ethnographique
de l'Académie des Sciences,
Saint-Pétersbourg, 1967.
Photo Jean Malaurie.

Femme de chasseur, Alaska, 1970. Photo Jean Malaurie.

Masque en os de baleine fossilisé, Shishmaref, Alaska, 1977. Collection Jean Malaurie.

MURMANSK
pros. Lenina 54
Murmanskaja Oblast'

MURMANSKIJ OBLASTNOJ KRAEVEDCESKIJ MUZEJ

Créé en 1924

250 objets komis
250 objets sames dont :
- vêtements, attelages, harnais, vaisselle
- art appliqué

NIKOLAEV/AMUR
ul. Gor'kogo 114
Amurskaja Oblast'

NIKOLAEVSKIJ/AMURE GORODSKOJ KRAEVEDCESKIJ MUZEJ

Créé en 1946

100 objets nivkhes, ul'ces, évenks

Pièces rares :
- vêtement en écorce de bouleau et cuir ornementé
- coquillages en nacre
- défenses de morse

NOVOSIBIRSK
Krasnyj por. 7
Novosibirkaja Oblast'

NOVOSIBIRSKIJ OBLASTNOJ KRAEVEDCEDSKIJ MUZEJ

Créé en 1920

Collections khakasses
Collections du Narym et du Kraj du Turukhan

SYKTYVAR
UL. Ordzonikidze 4
KOMI ASSR

KRAEVEDCESKIJ MUZEJ KOMI ASSR

Créé en 1911

TJUMEN'
ul. Respubliki 4
Tjumenskaja Oblast'

TJUMENSKIJ OBLASTNOJ KRAEVEDCESKIJ MUZEJ

Créé en 1879

10 000 objets khantes, manses, tatars de Tjumen'

TOMSK
pr. Lenina 75
Tomskaja Oblast'

TOMSKIJ OBLASTNOJ KRAEVEDCESKIJ MUZEJ

Créé en 1922

600 objets khantes, kètes, sel'koupes, évenks

TURA
ul. Sovetskaja 9
Evenkijskij Okrug

EVENKIJSKIJ OKRUZNOJ KRAEVEDCESKIJ MUZEJ

Créé en 1927

200 objets évenks, yakoutes

VLADIVOSTOK
ul. 1-ogo Maja
Primorskij Kraj

PRIMORSKIJ KRAEVEDCESKIJ MUZEJ V.K. ARSEN'EVA

Créé en 1890

10 000 objets orocs, ul'ces, esquimaux, nanaï, aïnous, koriaks, nivkhes, kamtchadales, tchouktches, oudègues, évènes, évenks, aléoutes, bouriates

Pièces rares :
- instruments de musique, ornements, manteau en fibre d'ortie (1881), et un autre en peau de poisson (1888) (aïnous)
- une kamlejka en boyau de Phoca Leonina (aléoute, 1921)
- un calendrier toungouse « Sveesa » fait de deux planches en bois
- un costume chamanique

VII. — GÉOSTRATÉGIE
GEOSTRATEGY

THE NORTHERN SEA ROUTE, 1985-1989

*by Terence ARMSTRONG**

Scott Polar Research Institute, Cambridge

ABSTRACT. During this four-year period, the soviet fleet of nuclear-powered icebreakers was reinforced. The soviet ice-breakers fleet was not augmented but there have been additions to the fleet of ice-strengthened freighters. The frightened pattern remained more or less the same as in earlier years. Up to 400 ships were said to have sailed through the Northern Sea Route in 1986 and the total annual freight could be estimated to about six million tonnes.

Key-words : *Northern sea route • Soviet fleet • Icebreakers • Freighters.*

RÉSUMÉ. **La route maritime du Nord, 1985-1989.** *Au cours de cette période, la flotte des brise-glaces nucléaires s'est accrue tandis que le nombre de brise-glaces conventionnels restait stationnaire. La flotte des super-cargos a été renforcée ; environ 400 bateaux auraient emprunté la Route Maritime du Nord en 1986, et le frêt annuel total pourrait être estimé à six millions de tonnes.*

Mots-clés : *Route maritime du Nord- flotte soviétique • Brise-glaces • Cargos.*

This note, as in the case of earlier notes in the series, is based on Soviet press and radio sources (in the absence of anything more authoritative), and the events outlined have been to some extent conflated in order to convey a general impression of the five-year period. Whereas the policy of *glasnost* was in operation at the time, it has not led to any very spectacular increase in the amount of relevant information made available. Ironically enough, the reverse may even be true: the relative abundance of more exciting news items may have squeezed out mentions of shipping movements in the Arctic. In any case, no better sources seem to be available. Notes on activities in each of the five years covered here appeared in issues of *Polar Record* (N°146, p. 585-90 ; N° 149, p. 129-31; N° 154, p. 247-49 and N° 157, p. 127-129).

SHIPS

The fleet of nuclear-powered icebreakers was notably reinforced. The four older ones -*Lenin* (1959), *Arktika* (1975), *Sibir'* (1977), and *Rossiya* (1985) – were in operation, but *Lenin* was withdrawn in 1989 after an active life of 30 years. She was the first nuclear-powered surface vessel anywhere in the world. These were joined in 1989 by *Taymyr*, the first of a new class of shallow-draught nuclears designed for estuary use, and in 1990 by *Sovetskiy Soyuz* of the *Rossiya* class. They are to be joined by three more nuclears which were building during the period: *Vaygach*, a sister ship of *Taymyr*; *Oktyabrskaya Revolyutsiya* of the *Rossiya* calls; and *Ural*, laid down only in 1989 and said to be 90,000 shp, which is 15,000 shp more powerful than the preceding members of the *Russiya* class and thus the most powerful icebreaker in the world. So the Soviet Union enters the 1990s with five nuclears, a total that will grow to eight during the next few years. All of them except for *Taymyr* and *Vaygach* were or will have been built in the URSS, and the nuclear power unit in all cases was Soviet-built. (*Taymyr* and *Vaygach* were built in Finland).

There was a reflection of the political situation in the naming of these ships. *Arktika* was renamed *Leonid Breshnev* in 1982, after Mr Brezhnev' death. But in 1986 *Rossiya*'first sister ship, now called *Sovetskiy Soyuz*, was given the name *Leonid Brezhnev* while still in the builder's yard, and the other *Leonid Brezhnev* reverted to her old name, *Arktika*. Presumably the newer ship was thought a worthier memorial. But in 1988 the new bad image for Mr Brezhnev became common, and his name dropped out altogether, the new ship becoming *Sovetskiy Soyuz*.

Hints have been dropped from time to time that a superpowerful icebreaker, perhaps 150,000 shp, is under consideration. The idea would be to have a "go anywhere, any time" capability. Apart from expression of a view that the job could be done with less power than that, further consideration, and certainly not of there is no evidence of/construction starting.

The fleet of conventional icebreakers was not augmented during this period. Indeed, two of the older ones, *Murmansk* (1958) and *Kiyev* (1965), are believed to be up for sale. One of the so-called sub-Arctic class of icebreakers, the *Mud'yug*, was fitted with a new bow of novel design at Thyssen Nordssewerke, Emden. She re-entered service in 1987, and initially won good reports for the new design. But a couple of years later it was criticized on the somewhat unfair grounds that it did not perform well in the kind of heavy broken ice it often has to work in – but was not designed for. No other conversions of just this kind have been mentioned, but a broadly similar modification are made to the icebreaker *Kapitan Nikolayev* in 1989. In 1990, for the first time in many years, Finland is not building any icebreakers for the USSR. It seems that the latter is putting exclusive emphasis on a strong fleet of nuclears, and is ready to let the non-nuclear fleet run down.

* Disparu en 1996 (voir « En hommage à nos morts » page 277).

But there have been additions to the fleet of ice-strengthened freighters. The Finnish-built AS-15 class (15,000 dwt (1)) was brought up to 19 by 1987 and was widely praised. Another class of smaller ship from Finland know as SA-10 (10,700 dwt) started coming into operation in 1987, when *Vitus Bering* and two others entered service. The Northern Sea Route always needs small ships because of the depth limitations. But two larger ships have been introduced – lighter carriers (LASH) of 32,000 dwt, capable of carrying some 14 lighters or 1 300 containers. The first, *Aleksey Kosygin*, started work in the North Pacific in 1984, while the second, *Sevmorput*, which is nuclear-powered, came into use in 1989. Both these ships were the object of criticism. *Aleksey Kosygin* was said to lose money because she operates in ice for only three months of the year, and for the other nine costs more to operate than do non-ice-going ships (an argument that could apply in varying degrees to many other Arctic freighters). *Sevmorput*, however, caused serious disquiet on her arrival in the Soviet Far East because she had nuclear propulsion. Assurances about her safety were demanded by a Chernobyl-conscious public in Vladivostok and Magadan, two ports she was to use. These assurances were given, but were somewhat weakened by the admission soon afterwards that the nuclear icebreaker *Rossiya* had indeed had a nuclear alert three months earlier – the first publicy acknowledged in any for the Soviet nuclear icebreakers.

Closer attention to costs is of course one of the expectable results of the self-financing policy now obligatory for ship operation, and there are many references to this in the Soviet press. The method of charging for icebreaker services has also been the subject of argument.

OPERATIONS

The freighting pattern remained substantially the same as in earlier year.

The Kara Sea remains the busiest part of the Route. Virtually year-round traffic into Dudinka, the port of the nickel-mining centre at Noril'sk, is the largest single item. There is still reference to "winter navigation" at Dudinka, which means during the period of ice cover on the Yenisey. In 1986-87, for instance, it lasted from mid-november to late may, and in this period the port worked 100 ships carrying one million tonnes of ore. In a calendar year Dudinka is said to handle some 5-7 million tonnes, but this total includes riverborne as well as seaborne freight. The summer season of 1989 saw 1500 ships using the port, but well over half must have been river ships from ports upstream. Other traffic across the Kara Sea is timber from Igarka, upstream from Dudinka, where the annual export by this route is around one million cubic metres.

The opening up of a gasfield in the Yamal peninsula has occasioned a sealift of heavy equipment, notably pipes, to both the west coast of the peninsula and the Ob' estuary. The offshore waters on the west coast being too shallow to permit close approach to land, an intersting technique has been developed whereby fast ice is used as a quay, and freight is taken by truck across the fast ice to the shore. Some tens of thousands of tonnes of pipeline have been delivered to the lower Ob' by sea. More exact figures are hard to determine because totals quoted combine seaborne with riverborne traffic (as in the case of Dudinka). It is likely that iol and gas exploration will locate a producing area offshore in the Kara Sea. When this happen there will be more big opportunities for sea transport; but it seems doubtfull at present if there will be a need for seaborne transport of crude. Much will depend on the exact location of the source.

Traffic between Bering Strait and the ports and rivers of the eastern half of the Northern Sea Route has continued. The season here remains what it has long been, about four months. Pevek, the main port, handled 170 ships in 1985 and 200 in 1988, and together with the other ports in this sector, was expected to handle 300 ships in 1989. No freight figures are available. There were also voyages to Pevek from the western termini, arriving during june. But these voyages were more in the nature of demonstrations than economic ventures. On one of these voyages *Rossiya*, *Arkaika*, and *Sibir'* all suffered damage to propeller blades – telling evidence that today's most powerful icebreakers are not by any means invincible or invulnerable. The voyages from the west, however, were able on more than one occasion to reach Pevek before the arrival of the first convoys from the east.

Operations in the Laptev Sea were centred on Tiksi, which serves both sea and river shipping. The season here is still about four months. Much of the traffic is from river to river – down the Lena, for instance, and across a stretch of open sea to the Yana or the Kolyma. For ships of the "river-sea" type are used, able to operate in either environment. There have been difficulties, however, in getting cargoes down river on schedule, and these have led to underfulfilment of delivery programmes. The river fleet on the Lena, and elsewhere also, has been generally reinforced by new ships which arrive by the sea route. In this five-year period (1985-89) there were two mentions of such voyages: in 1986, and in 1987, when 24 new river ships escorted by five icebreakers came by sea to Tiski, of which the capacity to deal with them was severely strained. Longer-term plans for freighting into Yakutia are interesting. In 1995 inward freight movements into Yakutia call for 2,5 million tonnes by sea, 5,7 million tonnes by river, and 8,3 million tonnes by the as yet uncompleted railway line from the Trans-Siberian toYakutsk. Thus the share of maritime transport is to remain small by comparison with other routes – but will nevertheless probably grow in absolute terms.

The through route from Atlantic to Pacific or *vice versa* was little used, although there seemed to be a desire to try to develop the idea. After the successful transit of six SA-15s to Vancouver in 1984, three more repeated the voyage in 1985. Two were unescorted, and one left Vancouver on 8 november and reached Arkhangel'sk on 2 december, with escort available from eight icebreakes. This impressive demonstration of winter navigation, known as the "polar experiment", was not followed up. In 1989 an SA-15 traversed the Northern Sea Route in both directions between august and november, and two other freighters used the route to go from Western Europe to Japan, taking 23 days, ten days less than the route through Suez. Thus not led to traffic on any scale. Probably the likely cost of carrying forward such a plan is now a major deterrent.

The old question of how much freight is carried on the Northern sea route each year, and in how many ships, remains without any authoritative answer. The general

(1) dwt = deadweight tonnage.

Modèle réduit de Kotche utilisé par les explorateurs du nord de la Sibérie, tel Dejnev au XVIIIe siècle.
Musée d'Anchorage – Alaska. Photo Jean Malaurie.

Brise-glace Kaptain Khlebnikov, détroit de Lancastre, Nord du Canada, août 1995. Photo Jocelyne Leveau.

statement was made in 1986 that "each year up to 400 ships sail in the ice of the Northern Sea Route", and a more exact one was made a year earlier thatthe Murmansk Shipping Agency [Murmanskoye parokhodstvo] deployed 255 ships in 1984 and organized 419 voyages. The Murmansk Agency is the largest, but not the only, operator, and many ships make more than one voyage. Thus one may deduce that if the 400 ships mentioned covers all operators, the number of voyages made might be of the order of 650; and that since the average cargo capacity of the ships used appears to be about 10,000 tonnes, then total turnover may be about six million tonnes.

NEW USES FOR THE ROUTE

The much more relaxed political atmosphere in the Bering Strait region has led to better communications across the Strait and specifically to new ideas for shipping. Passenger voyages between Chukotka and Alaska were made in both the America *World Discoverer* and the Soviet *Dmitriy Laptev* in 1988, and the Soviet cruise ship *Nikolayevsk* made a three-week circuit of the Bering Sea. More voyages of this kind are planned. A Hamburg firm would like to send a ship through the Northern sea route, to Zemlya Frantsa-Iosifa, even to the North Pole itself. Fishing interests in Alaska are seeking to ship their product to Europe by way of the Northern Sea Route, thereby saving two weeks by comparison with the route via Panama. These are particular developments now under discussion. Viewing the development as a whole, there is no doubt that a role for the Route will continue to be found. Academician Aganbegyan, a leading economist, was quoted in 1988 as saying "*utilising the routes of the Arctic depends on year-round navigation on the Northern Sea Route – the biggest economic problem of the future*".

LENGHT OF SEASON

The great achievement of a decade ago was the extension of the shipping season to and from the lower Yenisey to the point that it was virtually year-round. There was a gap around break-up time (may-june), when Dudinka is full of flood water and ice from upstream. This achievement has been maintained and even improved upon, in that in 1988 Dudinka was reached from the sea during break-up, by an icebreaker escorting an SA-15. The rest of the route, east of the Yenisey right through to Bering Strait, is navigated only for four months (mid-june to mid-october), or less. The intention was, and perhaps still is, to introduce year-round working here too in the 1990s. Kozanov, an Arctic-going captain, was reported in 1987 as saying that this would happen in 1988 or 1989 – an overoptimistic forecast, but interesting as an indication of some expert opinion. With the prospect of being able to deploy eight nuclear icebreakers by about 1992, the USSR may not be so far away from realising this aim. But there will have to be an increase in the number of freighters capable of taking advantage of this; and the problem arises here that for the ministry of the Merchant Fleet, Arctic shipping is a rather small part of its total effort, and therefore rates a low priority.

ICE CONDITIONS

The bad ice years of 1978 and 1979 culminated in the disaster of the autumn of 1983, when 51 ships were stuck in the ice of the East Siberian and Chukchi Seas. There was no repetition of this, but 1987 and 1988 were bad enough to prompt comparison. A Soviet forecast in 1985 warned that ice conditions in the Arctic had been getting worse since 1950, and would probably continue to do so until 2000. The situation then may be no better than it was in 1900, and the whole period from the XIe to the XIXe centuries were worse than now. If this forecast is correct, the achievement of year-round navigation in the eastern sector becomes less likely. Up to now advances in ship technology have offset natural deterioration of the ice situation, but they may not be able to continue to do so. ■

VIII. — PROFILS DE PERSONNALITÉS ARCTIQUES

ARCTIC PERSONALITIES

THOMAS F. JOHNSTON,* ALASKAN ETHNOMUSICOLOGIST

by John DUFF

University of Alaska, Fairbanks

ABSTRACT. Thomas F. Johnston was professor of ethnomusicology at the University of Alaska, Fairbanks. He gained his MA in Music at California State University, Hayward, in 1968, MA in Anthropology at California State University, Fullerton, in 1972, and Ph. D. in Ethnomusicology at Wiswatersrand University, Johannesburg, in 1972. He is author of "*Eskimo music: a comprehensive comparative survey*" (Ottawa, 1976), and other works on Alaskan Eskimo and Indian music and dance.

Key-words : Alaska • Ethnomusicology • Eskimo • Indian.

RÉSUMÉ. **Thomas F. Johnston, un ethnomusicologue alaskien.** *Thomas F. Johnston était professeur d'ethnomusicologie à l'Université d'Alaska, Fairbanks, Diplômé de musique de l'Université de Hayward, (Californie) en 1968, et d'anthropologie de l'Université de Fullerton (Californie) en 1972, il a soutenu la même année une thèse d'ethnomusicologie à l'Université Witwatersrand de Johannesburg. Il est l'auteur notamment de* "Eskimo Music: a comprehensive comparative Survey" *(Ottawa, 1976) et de nombreuses études sur la musique et la danse chez les Esquimaux et les Indiens d'Alaska.*

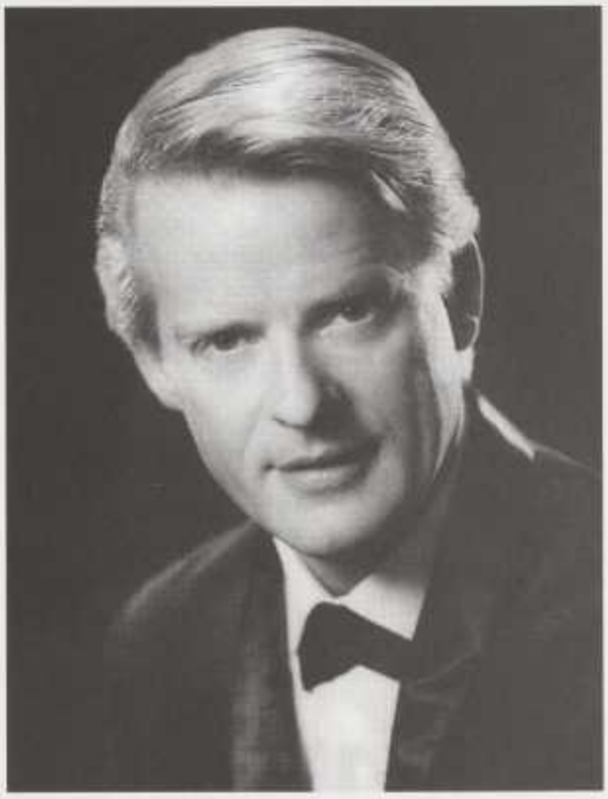
Mots-clés : *Alaska • Ethnomusicologie • Esquimau • Indien.*

Thomas F. Johnston has been professor of ethnomusicology at the University of Alaska, Fairbanks, for the past decade, carrying out field work in Inupiat, Yupik, Athabascan, and Tlingit rural communities. He has published numerous books and articles on Alaskan Native music and dance. This subject was not his original area of focus, and the path he took from England to California to Africa to Alaska makes an unusual and rather interesting story.

Johnston grew up within the austere and severe confines of the Royal British Orphan School, Watford, just north of London. There, due to lack of facilities and due to restricted openings, he was denied the study of music and participation in the school music ensembles although he was passionately fond of music.

Johnston's father had been a maritime radio officer, but died when Johnston was four years of age. Thus it was that Johnston, upon leaving the Orphanage, decided to enter the same exciting calling as his father. At the age of sixteen Johnston journeyed alone to the port of Glasgow in Scotland, and put himself through the Scottish Naval Signal School, working by day in an electronics factory. During his two years at sea Johnston was able to hear many ethnic musics in Africa, South America, and the Caribbean, and also studied for and passed the entrance exams of Trinity College of Music, London.

Leaving sea duty, Johnston attended Trinity College of Music fulltime for three years, gaining his Licentiate, with a major in musicology and in clarinet performance. He then emigrated to California and began his MA degree in musicology at California State University, Hayward, completing it in 1968. His thesis was entitled "*From frottola and chanson to early madrigal.*" His English friend Dr. John Blacking was at that time head of the Anthropology Department at Witwatersrand University in Johannesburg, South Africa. Blacking invited Johnston to study



Thomas F. Johnston

* Thomas F. Johnston est décédé en 1996 (voir « En hommage à nos morts » p. 282).

under him for the Ph. D. in ethnomusicology, focussing on tribal music in Southern Africa. Blacking was a specialist in Venda music and saw that further complementary research was needed, particularly among the neighboring Shangana-Tsonga.

Johnston then spent the two years 1968-70 among the Shangana-Tsonga tribe of Mozambique and the Northern Transvaal, residing with the medicine-men and tribal chiefs in remote moutain villages. There he participated in traditional village life, learning of the subsistence pattern, social structure, religious beliefs, and musical system. He was able to make a comprehensive collection of indigenous musical instruments such as the musical bow, antelope horn, reed-pipe, thumb-piano, xylophone, and various kinds of drum, which he now uses for teaching in the classroom.

Johnston's African research was carried out under a grant from the Wenner-Gren Foundation for Anthropological Research and his dissertation was accepted in 1972. It was a survey of Shangana-Tsonga vocal and intrumental music, filling a much-needed role in completing the ethnomusicological picture of tribal music in Southern Africa. It followed the analytical and structural-functional methodology of John Blacking, his celebrated mentor, who passed away unexpectedly on January 24, 1990.

Returning to California in 1970 after two years in Africa, Johnston commenced an MA program in anthropology at California State University, Fullerton, completing his degree in 1972 with a thesis entitled "The stress-reducing function of Shangana-Tsonga beer-drink music." He then taught for a year in the Sociology-Anthropology Department of Western Washington State University, Bellingham, 1972-73, specializing in courses on Africa, ethnic music, and folklore.

Hearing of a need for Eskimo music research, Johnston moved to the University of Alaska in 1973, obtaining a $60,000 grant frim the National Science Foundation for a study of Inupiat, Yupik, Athabascan, and Tlingit music in Alaska. His book *"Eskimo music: a comprehensive circumpolar survey"*, was published by the National Museum of Man, Ottawa, in 1976.

In 1976 the Social Sciences and Humanities Research Council of Canada informed Johnston that research was needed on the Canadian Black population, including recent immigrants from Trinidad and Jamaica. Johnston then carried out a musical study of Black groups in western Canada, publishing his findings in various Canadian anthropological journals 1977-78.

In 1977 the National Endowment for the Humanities awarded Johnston a grant of $114,500 for a broader study of Alaskan Native music and dance, from an educational perspective, including the publication of a series of rural school textbooks on Inupiat, Yupik, Athabascan, and Tlingit traditional music and dance. Several of these have been issued and distribued by the National Bilingual Materials Develpment Center, in Anchorage.

Throughout his sojourn at the University of Alaska, Johnston has taught courses on music in world cultures, Alaskan Native music, the history of music, and music appreciation. He participates in University music ensembles, playing clarinet or saxophone, and composes and arranges music for chamber groups. Two books of his piano preludes had earlier been published in San Francisco; they were approved for publication by the esteemed composer Darius Milhaud, who was at that time teaching at Mills College, Oakland.

In 1984 Johnston became the first Alaskan faculty member to be chosen from a large number of applicants for the NICSA Program of American northwestern universities, whereby selected faculty members teach for a semester in Europe or Latin America. In London in 1985, Johnston taught university courses on Folk Music of the British Isles, and on Britain's Postwar Ethnic Diversity.

In 1987 Johnston was granted a university sabbatical to write a book on Inupiat, Yupik, Athabascan, and Tlingit traditional dance in Alaska, a project for which he had been collecting data and materials over several years. Comparing and contrasting the diverse traditional dance in social context, together with its meaning and function. This work will probably be published by Garland Publishing, New York, distributors of diverse books on music and ethnomusicology.

In 1989 Johnston was a featured speaker at the Western Social Science Association Conference in Albuquerque, New Mexico, giving a one-hour lecture on Alaskan Native music and dance. This was funded by the Mellon Foundation. In the past Johnston has presented papers at various international conferences at Aberdeen, Regensburg, Vancouver, and at Kautokeino, in artic Norway.

Throughout his professional career Johnston has been active in initiating cooperative research ventures with other scholars, such as ethnomusicologists Michael Hauser in Denmark and Kazu Tanimoto in Japan. He has been active as a book reviewer for the Society for Ethnomusicologu, the Americain Anthropological Association, and Anthropos. He is on the editorial board of the French anthropological journal, *Inter-Nord*.

At his death in 1996, Johnston's future plans included a return to the Shangana-Tsonga tribe in Southern Africa to as certain, respectively, rates of cultural retention and rates of cultural change since he left them in 1970. Meanwhile he was continuing his present emphasis in the study of ethnic dance in Alaska, and was preparing several new articles for the New York publication Dance: Current Selected Research.

Johnston, a United States citizen, still keeped his British passport valid, for travel to Commonwealth countries. He stated that, after sixteen years in the Alaskan Interior, *"this has become my cherished home; the pristine Alaskan wilderness and its unique people possess a quality that captivates the soul."* ■

BIBLIOGRAPHY

Books

1989 *Koliganek dance songs*. Alaska Native Textbook Project, Music Department, University of Alaska, Fairbanks. p. 85, transcriptions, translations.

1982 *Yupik Eskimo dance songs*. Anchorage: National Bilingual Materials Development Centre. p. 84, transcriptions, translations.

1980 *Learning Eskimo drumming*. Anchorage: National Bilingual Materials Development Center. p. 37, transcriptions.

1980 *Whaling: a way of life*. Anchorage: National Bilingual Materials Development Centre. Co-authored with T. Pulu and David Frankson. Transcriptions, translations.

1979 *Inupiat dance songs*. Anchorage: National Bilingual Materials Development Center. p. 96, transcriptions, translations.

1978 *Koyukon Athabascan dance songs*. Anchorage: National Bilingual Materials Development Center, Anchorage. p. 45, transcriptions, translations.

1976 *Eskimo music by region: a comparative circumpolar study*. Ottawa: National Museums of Canada. p. 222, 38 plates, 9 transcriptions, bibliography.

Articles

1990 Le jeu, facteur de réduction du stress dans la société esquimaude. In: *Pour Jean Malaurie*. Paris: Éditions Plon (edit. S. Devers) p. 361-9.

1989 Song categories and musical style of the Yupik Eskimo. *Anthropos*, 84: 423-31.

1989 The integrative role of dance in Shangana-Tsonga social institutions. In: Dance: Current Selected Research, vol. 1: 151-64.

1988 Community history and environment as wellspring of Inupiat Eskimo songtexts. *Anthropos*, 83: 161-71.

1988 Drum rhythms of the Alaskan Eskimo. *Anthropologie*, 26, 1: 75-82.

1987 Athabascan music and dance in Alaska: a survey. *Inter-Nord* n°18: 177-86.

1986 Shangana-Tsonga musical instruments. Africa Insight, No. 15.

1986 Making and playing an Alaskan Eskimo tchauyuk drum. National Assoc. of College Wind & Percussion. *Instructors Journal*, Winter: 10-20.

1986 Musical traditions in Gazankulu. *Lantern Quarterly*, Vol. 34, No. 4.

1985 Children's songs and games in Gazankulu. *African Music*, Vol. 6, No. 4: 278-99.

1985 Alaskan Athabascan dance. International Encyclopedia of Dance. New York: Scribner Inc.

1984 Alaskan Eskimo music: stylistic features. *South African Music Journal*, Vol. 3.

1983 Levirate practices of the Shangana-Tsonga, seen through widow's ritual songs. *Folklore* (Oxford), 94, 1.

1983 Cognitive patterning in Eskimo musical behavior. *Inter-Nord* No. 16: 127-35.

1982 Shangana-Tsonga *Xizambi* music: comparison and analysis. *Anthropologie*, 20, 3: 247-64.

1982 The music of *Nhanga* rites. *Anthropos*, 77: 756-74.

1981 Alaskan folklore. *Review of Ethnology*, 7, 13: 97-116.

1981 Voluntary organizations in a small Mexican community. *Zeitschrift für Ethnologie*, 106, 2: 149-60.

1981 Gourd bow music of the Shangana-Tsonga. *Africa und Übersee*, 64: 109-28.

1981 Tsonga music and musical instruments. New Groves Dictionary of Music and Musicians (London), 6th edition.

1981 Children's games of the Tsonga, and their accompanying songs. Mississipi Folklore Register, 15, 1: 13-26.

1981 Stylistic change in classroom Native music. *Journal of Ethnic Studies*, 9, 2: 39-52.

1981 Blacks in art music in Western Canada. *Anthropological Journal of Canada*, 19, 2: 23-9.

1981 Humanized animal and bird figures in Tsonga songtexts. *Africana Marburgensia*, 14, 2: 55-72.

1981 *Mqangala* and *xipendana* musical bows of the Shangana-Tsonga. *Afrika und Übersee*, 63: 257-68.

1981 African "bureaucratisation" in Southern Africa. *International Review of History and Political Science*, 18, 2: 20-30.

1981 Athabascan music. In: Encyclopedia of Music in Canada. Toronto: EMC.

1980 Drumming in Eskimo communities. *North/Nord*: 27, 1: 32-7.

1980 Alaskan Eskimo music. *Current Anthropology*, 21, 3.

1980 Change in black music in Canada. *Anthropological Journal of Canada*, 17, 4: 9-12.

1980 Black church music in Canada. *Anthropological Journal of Canada*, 19, 1: 28-34.

1980 African government in the Bantustans. *International Behavioral Scientist*, 13, 1.

1980 Soul music in Western Canada. *Magazine of Folklore* (Denver), 38, 5: 4-10.

1980 Social class in a Mexican rural poblado. *Acta Ethnographica*, 31, 1.

1979 Cultural values expressed in Eskimo string figures. *North/Nord*, 26, 2: 36-9.

1979 Illeagosiik. *Music Educators Journal*, 65, 7: 54-61.

1979 Tsonga rain songs. *Folklore* (Oxford), 2: 234-40.

1979 Using Native music in education. *Alaskan Perspectives*, 1, 1: 3-7.

1979 Athabascan Indian music in Alaska. *Magazine of Folklore*, 38, 2: 6-11.

1979 Music of the Tanaina of southcentral Alaska. *Tennessee Folklore*, 45, 1: 12-6.

1979 Black Canadian factionalism, organization, and militancy. *Review of Ethnology*, 6, 12: 89-101.

1979 The social meaning of Tsonga texts concerning courtship. *Review of Ethnology*, 6, 9: 145-59.

1978 Problems in Alaskan ethnomusicology. *Inter-Nord* No. 15: 125-9.

1978 Humor, drama, and play in Alaskan Eskimo mimetic dance. *Canadian Journal of Anthropology*, 8, 1: 47-64.

1978 Color prejudice in Canada. *Anthropological Journal of Canada*, 16, 2: 2-10.

1978 The Canadian Black population and immigration. *Anthropos*, 73, 3: 588-92.

1978 Eskimo music in southwest Alaska. *Ethnologische Zeitschrift*, 1: 81-90.

1978 Eskimo music in eastern and central Canada. *Ethnologische Zeitschrift*, 1: 91-106.

1978 Musical characteristics common to different Alaskan Eskimo areas. *Ethnologische Zeitschrift*, 1: 107-16.

1978 Black Canadian ethnic identity. *Ethnologische Zeitschrift*, 1: 117-26.

1978 Eskimo music in Greenland. *Anthropologie*, 16, 2: 243-8.

1978 Alaskan Eskimo music revitalized. *Journal of American Indian Education*, 17, 3: 1-7.

1978 Music and dance of the West Indies. *Magazine of Folklore*, 37, 3: 4-15.

1978 Conflict resolution in Tsonga co-wifely jealousy songs. *Africana Marburgensia*, 11, 2: 15-26.

1977 Tlingit Indian music and dance. *Magazine of Folklore*, 36, 2: 5-12.

1977 Differential cultural persistence in Inuit musical behaviour. *Etudes Inuit Studies*, 1, 2: 57-72.

1977 The span process of harmonization in Tsonga *muchongolo*. *Jahrbuch für Musikalisches Völkerkunde*, 8: 61-71.

1977 Tlingit music in southeast Alaska. *Anthropologie*, 15, 1: 65-73.

1976 The social background of Eskimo music in northeast Alaska. *Journal of American Folklore*, 89, 354: 438-48.

1976 Alaska Native social adjustment. *Journal of Ethnic Studies*, 3, 4: 21-36.

1976 Structure in Tsonga music. *Journal of African Studies*, 3, 1: 51-82.

1976 Making an African xylophone. *Music Educators Journal*, 63, 3: 38-49.

1976 The Mackenzie Delta; meeting ground of musical styles. *Anthropological Journal of Canada*, 14, 2: 30-3.

1976 The Eskimo songs of northwest Alaska. *Arctic*, 29, 1: 7-19.

1976 The wandering minstrel in Tsonga society. *Geographica*, 45, 2: 56-63.

1976 Shangana-Tsonga curing songs. *Folk* (Copenhagen), 18: 93-101.

1976 St. Lawrence Island Eskimo music. *Tennessee Folklore*, 42, 2: 83-9.

1976 Eskimo music from King Island. *Tennessee Folklore*, 42, 4: 167-71.

1976 The hi'o ceremony. *Beaver* (Winnipeg), 306, 4: 40-1.

1976 Siberian Eskimo music. *Journal of Asian and African Studies*, 11, 3: 209-14.

1976 Social and psychological ramifications of Eskimo musical performance. *Folklore Forum* (Indiana), 15, 9: 117-31.

1976 Rites of the Tsonga girl's initiation. *Papers in Anthropology* (U. of Oklahoma), 17, 1: 14-36.

1976 The Inupiat musical renaissance. *Actes du XVIIe Congrès International des Américanistes*, 5: 247-54.

1975 Eskimo music: a comparative survey. *Anthropologica*, 17, 2: 217-32.

1975 Alaskan Eskimo dance in cultural context. *Dance Research Journal*, 7, 2: 1-11.

1975 Folklore emphasis among immigrant Tsonga. *Western Folklore*, 34, 2: 137-43.

1975 Tsonga musical performance in cultural perspective. *Anthropos*, 70: 761-99.

1975 Classification within the Tsonga musical system. *Western Folklore* (UCLA), 34, 4: 311-33.

1975 Ethnomusicology and relevance in a new discipline. *Phi Kappa Phi Journal*, 55, 2: 7-8.

1975 Tsonga music: adaptive features facilitating oral transmission. *Southern Folklore Quarterly* (U. of Florida), 39, 2: 187-204.

1975 Form and function in Alaskan Eskimo and Indian music. *Northwest Anthropological Research* (U. of Idaho), 9, 2: 267-80.

1975 A historical perspective on Tlingit music. *Indian Historian*, 8, 1: 3-10.

1975 A historical perspective on Alaskan Eskimo music. *Ethnologische Zeitschrift*, 7, 4: 17-26.

1975 The musical expression of witchcraft among the Tsonga. *Ethnologische Zeitschrift*, 1: 55-68.

1975 The Tswana: social change in subsistence, health, literacy. *Acta Ethnographica*, 24, 1: 170-4.

1975 Eskimo music of the northern Interior. *Polar Notes*, 14: 54-7.

1975 Music and folk art in a Mexican fishing village. *Magazine of Folklore*, 34, 1: 5-8.

1975 The social meaning of Tsonga wedding songs. *Africana Marburgensia*, 8, 2: 19-29.

1975 A theory concerning African parallel harmony. *Folklore Forum*, 8, 1: 334-52.

1975 The Tsonga mayimayiwane rite. *Anthropologie*, 12, 3: 231-8.

1975 Alaskan Eskimo and Indian dance forms. *Tennessee Folklore*, 41, 2: 117-25.

1975 Eskimo game songs and story songs. *Magazine of Folklore*, 33, 5: 6-18.

1975 Music in Tsonga exorcism. *Mississippi Folklore*, 8, 4: 21-30.

1975 Shangana-Tsonga bow musicians. *Mississippi Folklore*, 9, 1: 43-50.

1974 A musicological investigation in Gazankulu. *Afrika und Übersee*, 57, 2: 101-5.

1974 Communication with the fertility god in Tsongaland. *Journal of Religion and Religions* (London), 4: 85-95.

1974 Power and prestige through music in Tsongaland. *Human Relations* (London, 27, 3: 235-46.

1974 Kalimbas and flutes of the Tsonga. *Afrika und Übersee*, 57, 3: 186-92.

1974 Initiation songs of the circumcision rite. *Journal of American Folklore*, 87, 346: 328-39.

1974 The stress-reducing role of Tsonga beer-drink music. *International Review of the Aesthetics and Sociology of Music*, 5, 2: 291-311.

1974 The magical function of songs within Eskimo stories. *Folklore Society Journal* (U. of Washington), 6, 1: 2-8.

1974 Infertility reflected in Tsonga songs texts concerning childrearing. *Acta Ethnographica*, 23: 105-13.

1974 An Indian music curriculum. *Journal of American Indian Education*, 14, 1: 18-25.

1974 North Alaskan Eskimo dance songs. *Tennessee Folklore*, 40, 4: 123-46.

1974 Inupiat juggling game songs. *Tennessee Folklore*, 40, 1: 11-6.

1974 Tsonga girl's khomba music. *Ethnologische Zeitschrift*, 2: 60-6.

1974 Shangana-Tsonga initiation rites. *African Arts* (UCLA), 7, 4: 60-3.

1974 Stick dance of the Nulato Athabascans. *Magazine of Folklore* (Denver), 33,3.

1974 Musical acculturation in the Arctic. *Magazine of Folklore*, 33, 2.

1974 Current ethnomusicology in Alaska. Collected Papers of the Cross-Cultural Education Symposium (Fairbanks), 47-72.

1974 A preliminary survey of Alaskan Native music. *In*: American Philosophical Society Yearbook: 557-9.

1974 Ethnomusicology and Alaska education. *School Musician*, 48, 2.

1974 Anthropology and ethnomusicology in the North. *Anthropological Journal of Canada*, 13, 1.

1974 Indian music in Alaska's schools. *Music Journal* (New York), 33, 2.

1973 Tswana music. *Anthropos*, 68, 5: 889-96.

Point Hope, détroit de Béring, Alaska. Avril 1976. Photo Jean Malaurie.

Point Hope, détroit de Béring, Alaska. Avril 1976. Photo Jean Malaurie.

1973 Musical instruments and dance uniforms in South Africa. *Objets et Monde* (Paris), 13, 2, 12 plates.

1973 Mohambi music of the Shangana-Tsonga. *African Music*, 5, 3: 86-93. 7 transcriptions.

1973 Musical instruments and practices of the Tsonga beer-drink music. *Behavioral Science Research* (Yale), 8, 1: 5-34.

1973 The function of Tsonga work songs. *Journal of Music Therapy*, 10, 3: 156-64.

1973 The cultural role of Tsonga beer-drink music. *Yearbook of the International Folk Music Council*, 5: 132-54.

1973 Speech-tone in Tsonga music. Studies in African Linguistics (UCLA), 4, 1: 49-70.

1973 Tsonga children's songs. *Journal of American Folklore*, 86, 341: 225-40.

1973 The social determinants of Tsonga musical behavior. *International Review of the Aesthetics and Sociology of Music*, 4, 1: 108-30.

1973 Tsonga history through song. *Africana Marburgensia*, 6, 1: 17-39.

1973 Tsonga proverbs in cultural context. *Tennessee Folklore*, 39: 3- 69-76.

1973 Integration, status redefinition, and conciliation through Tsonga beer-drink music. *Folklore Forum* (Indiana), 6, 3: 149-59.

1973 An explanation of Tsonga songtexts making reference to the Transvaal migration. *Anthropologie*, 11, 1: 95-100.

1973 Dagga use among the Tsonga. *Zeitschrift für Ethnologie*, 98, 2: 277-86.

1973 Structural aspects of the Tsonga musical system. *Collected Papers of the Symposium on Structuralism*. W. Wash. U.

1973 Tsonga dance forms. *Magazine of Folklore* (Denver), 32, 3: 5-15.

1973 Supernatural revelation via hallucinogens in Tsonga spirit possession. *Cahiers des Religions Africaines*, 7, 13: 79-113.

1973 Believed fertility through altered states of consciousness in Tsonga rites. *Transcultural Psychiatric Research*, 10: 152-9.

1973 A social explanation of Tsonga songtexts on food. *Ethnologische Zeitschrift*, 2: 21-36.

1973 Datura fastuosa in Tsonga initiation. *Economic Botany*, 26, 4: 340-51.

1973 Point Hope Eskimo music. *Folklore Society Journal* (U. of Washington), 5, 2.

1973 The role of music in Tsonga social institutions. *Current Anthropology*, 15, 1: 73-7.

1972 Possession music of the Tsonga. *African Music*, 5, 2: 10-22.

1972 Tsonga drum rhythms. *African Music*, 5, 1: 59-72.

1971 Friction bow music of the Tsonga. *African Music*, 4, 4: 81-95.

UN EXPLORATEUR POLAIRE MÉCONNU ÉMILE DE BRAY (1829-1879)

par Philippe HENRAT

Archives Nationales, Paris

RÉSUMÉ. Entré dans la Marine de guerre en 1846, Émile de Bray participa aux recherches de l'expédition Franklin à bord de la frégate britannique *Resolute* (1852-1854). Dans la suite de sa carrière, il effectua plusieurs campagnes au sein des stations navales de Terre-Neuve et d'Islande, mais sa santé déjà ébranlée par son séjour dans l'Arctique acheva de se détériorer pendant le siège de Paris (1870-1871) et il mourut prématurément en 1879.

Mots-clés : Arctique • Canada • Exploration • Émile de Bray • XIXe siècle • Recherche Franklin.

ABSTRACT. **An unrecognised Arctic explorer – Émile de Bray (1829-1879).** *Having joined the French Navy in 1846, sub-lieutenant Émile de Bray volunteered to take part in search for Sir John Franklin on board the frigate HMS* Resolute *(1852-1854). In the sequel of his career, he went through several naval compaigns in the approaches of Newfoundland and Iceland, but his health, already impaired by his stay in the Arctic, got utterly ruined during the siege of Paris (1870-1871) and he died prematurely in 1879.*

Key-words : *Arctic • Canada • Exploration • Émile de Bray • XIXth century • Search for Franklin.*

Tous ceux qui, à des titres divers, s'intéressent à l'histoire des explorations polaires connaissent le tragique destin du lieutenant de vaisseau, Joseph-René Bellot, ce jeune officier de marine français qui, dans un admirable élan de dévouement et d'altruisme, se joignit par deux fois à des expéditions partant à la recherche de Sir John Franklin et disparut le 18 août 1853 dans les eaux glacées du canal de Wellington. Bien peu, en revanche, savent qu'il eut pour émule un de ses jeunes camarades, l'enseigne de vaisseau Émile de Bray, qui, plus heureux, eut la chance de survivre aux périls d'un long séjour dans les régions polaires. Et si le détroit qui sépare l'île Somerset de la presqu'île de Boothia immortalise le souvenir de Bellot, l'un des caps occidentaux de l'île Melville rappelle, depuis cent trente-cinq ans, le nom de l'enseigne de Bray.

UN « BORDACHE » MÉDIOCRE

Émile-Frédéric de Bray naquit à Paris le 9 mars 1829, au numéro 37 de la rue des Martyrs (IXe arrondissement). Rien ne semblait le prédestiner à une carrière maritime. Originaires de Picardie, ses ascendants appartenaient, selon toute vraisemblance, à la petite noblesse d'ancien régime. Son père, le peintre Achille-Hector-Camille de Bray (1799-1842), Grand prix de Rome en 1822 et médaille d'or au Salon de 1833, mourut trop tôt pour que son réel talent artistique eût connu le renom qu'il méritait. En revanche, sa mère née en 1812, vécut jusqu'à un âge avancé puisqu'elle ne s'éteignit que le 11 mai 1898, soit près de vingt ans après son fils. Celui-ci, pour sa part, devait avoir six enfants de son union avec Laetitia-Constance-Marie Le Bléis, native de Pont-L'Abbé, mais quatre d'entre eux moururent sans postérité. Sa troisième fille, Laetitia-Adèle-Marie (1862-1942), épousa un magistrat, Jules-Louis-Mathurin Perrussel, et leurs nombreux descendants s'illustrèrent dans les carrières militaire, médicale et surtout juridique. Enfin, son premier-né, Georges (1857-1944), lieutenant-colonel dans l'infanterie coloniale, ne laissa qu'une fille, Madeleine-Henriette-Marie, avec laquelle s'éteignit, lors de son mariage, le patronyme de Bray (1).

C'est en 1844 qu'Émile de Bray passa sans succès à Paris les épreuves du concours d'entrée à l'École navale ; le 1er octobre de cette même année, il ralliait à Brest le vaisseau-école le *Borda*. Compte tenu de son jeune âge, il est bien difficile de déterminer si sa vocation maritime était authentique ou si sa mère, veuve depuis deux ans, avait vu là un moyen d'assurer l'avenir matériel de son fils tout en

FIGURE 1. L'enseigne de vaisseau DE BRAY en 1854.

(1) Généalogie de la famille de BRAY (Archives personnelles du colonel Alain PERUSSEL).

satisfaisant un goût de l'aventure et des pays lointains, commun à la plupart des adolescents. En tout cas, les débuts de notre héros au *Borda* furent pour le moins laborieux. Ses bulletins de notes (2) nous montrent un élève quelque peu turbulent et dont les résultats se révèlent, suivant les matières considérées, de la plus grande irrégularité : médiocres ou franchement mauvais dans les disciplines pratiques et dans les sciences exactes (exception faite de la navigation où ses notes se maintiennent dans une honnête moyenne), en progrès constant en anglais, brillants dans les disciplines littéraires ou géographiques, éblouissants en dessin (sans doute avait-il hérité, au moins partiellement, du talent paternel). Ce profil démontre à l'évidence que le jeune Émile de Bray n'était au fond qu'un littéraire fourvoyé dans une école essentiellement scientifique. Admis de justesse en seconde année après avoir oscillé entre le 71e et 74e rang au sein de sa promotion, il semble avoir pris alors conscience de la nécessité d'efforts plus soutenus : son dernier bulletin révèle ainsi une sensible amélioration de ses notes et une progression jusqu'à la 61e place. Toutefois, ses ambitions du moment n'allaient probablement pas au-delà de l'obtention de résultats juste suffisants pour éviter l'exclusion au prix du minimum de travail. Heureusement, avec le début de sa carrière active, ses qualités intrinsèques allaient pouvoir s'épanouir et lui attirer des appréciations nettement plus élogieuses que celles de ses instructeurs.

DU PACIFIQUE SUD AU GRAND NORD

Le 1er août 1846, Émile-Frédéric de Bray quittait l'École navale avec le 70e rang de sortie, mais surtout avec le grade d'élève 2e classe de la Marine (ultérieurement remplacé par celui d'aspirant). Deux mois plus tard, il recevait sa première affectation à la mer, sur la corvette la *Galathée* qui achevait alors son armement à Brest avant d'appareiller à destination de l'Océanie. À la faveur d'une campagne de près de trois ans (1847-1849), le jeune élève-officier allait ainsi apprendre la pratique de son métier et l'exercice des responsabilités dans des conditions parfois périlleuses. De fait, si l'archipel des Marquises, où allait se dérouler l'essentiel de son séjour outre-mer, était (et est toujours) un pays enchanteur, sa belliqueuse population n'était pas encore totalement pacifiée et Émile de Bray fut amené à prendre part à plusieurs opérations de maintien de l'ordre contre des tribus révoltées. Quant aux responsabilités, il en reçut dès 1848 de considérables pour son âge puisqu'il fut détaché pendant un an en qualité d'officier en second à bord du stationnaire local, la goélette la *Papeete*. Poste redoutable autant que formateur en un temps où la navigation à travers les archipels polynésiens constituait encore une aventure hérissée de risques pour les bâtiments de l'État, pratiquement démunis de documents hydrographiques fiables. Il sut apparemment se montrer à la hauteur de sa tâche car on n'hésita pas, en octobre 1848, à lui confier le soin de ramener lui-même la *Pappete* de Tahiti à Nouka-Hiva, traversée qui exigeait alors une huitaine de jours ; tel fut son premier commandement et il s'en tira tout à son honneur. Les appréciations de ses supérieurs reflètent d'ailleurs la métamorphose progressive de l'adolescent nonchalant et désinvolte, en adulte conscient de ses responsabilités d'officier et de ses devoirs de marin. Le 19 février 1849, avant même de quitter la Polynésie, le grade d'aspirant de 1re classe venait sanctionner cette maturité nouvelle, acquise au cours de ces trois ans passés dans l'hémisphère austral. Et tandis que la *Galathée* le ramenait vers la France, Émile de Bray achevait sa campagne exotique sur un coup d'éclat en capturant, à l'escale de Rio de Janeiro, un redoutable bandit armé jusqu'aux dents et recherché par la police brésilienne, qui avait commis l'erreur de voir dans ce jeune athlète une proie facile.

Le 17 septembre 1849, la *Galathée* franchissait les passes de Lorient. Pour Émile de Bray, c'était aussi une page qui se tournait : jamais plus, il ne reverrait les mers du Sud, mais bientôt, un intérêt nouveau et plus durable allait l'attirer vers les régions boréales. En attendant, comme n'importe quel autre officier rentrant de campagne, il quitta sa corvette dont le désarmement s'achevait et erra, au cours des huit mois suivants, entre Brest et Naples, collectionnant les « mises en corvée » temporaires à bord d'une kyrielle de bâtiments de tous modèles. En 1850, une affectation un peu moins éphémère sur le vaisseau de 120 canons le *Valmy*, lui permit de donner une nouvelle preuve de son intrépidité : un grave incendie, éclatant subitement à bord du gigantesque trois-ponts et qu'il contribua à juguler avec sang-froid et détermination, lui valut une citation à l'ordre de l'armée navale. Une telle distinction ne pouvait que favoriser son avancement. De fait, le 2 avril 1851, l'aspirant de Bray était promu enseigne de vaisseau ; il venait d'avoir vingt-deux ans.

Mais ce fut le 20 décembre suivant que sa carrière prit son tournant décisif : ce jour-là, en effet, il sollicita auprès du ministre de la Marine l'autorisation de suivre l'exemple de son camarade René Bellot, embarqué depuis quelques mois sur le *Prince Albert* à la recherche de l'expédition arctique de Sir John Franklin dont on n'avait pas reçu de nouvelles depuis sept longues années. Appuyée par le maréchal de Saint-Arnaud en personne, sa demande fut approuvée sans hésitation par le ministre et transmise aux autorités anglaises qui donnèrent dans les plus brefs délais leur accord de principe. Le 23 février 1852, l'Amirauté britannique affectait le jeune Français en qualité d'officier surnuméraire à bord de la frégate *Resolute* commandée par le capitaine de vaisseau Henry Kellett, une des unités de la division en cours d'armement sous les ordres du capitaine de vaisseau Belcher. Le 16 avril suivant, Edward Belcher appareillait pour sa longue et hasardeuse campagne à travers les glaces ; pour notre héros, la grande aventure venait de commencer.

DEUX ANS DANS L'ARCTIQUE

Il n'est pas dans notre propos de retracer ici le déroulement de l'expédition Belcher. Nous nous bornerons donc à mentionner les missions d'exploration auxquelles Émile de Bray participa durant les deux hivernages successifs de son bâtiment et qu'il relate avec autant de verve que de précision dans le passionnant journal manuscrit que conservent pieusement ses descendants. Sa première marche de longue durée eut lieu à l'automne de 1852, alors que la *Resolute* se trouvait depuis le 9 septembre bloquée par les glaces près de la petite île Dealy, sur la côte méridionale de l'île Melville : il reçut le commandement du traîneau la *Marie*, armé de six hommes et chargé d'établir un dépôt intermédiaire de vivres

(2) Toutes les appréciations officielles concernant Émile de BRAY au cours de sa carrière sont extraites de son dossier personnel (Service historique de la Marine, carton Marine CC7 324).

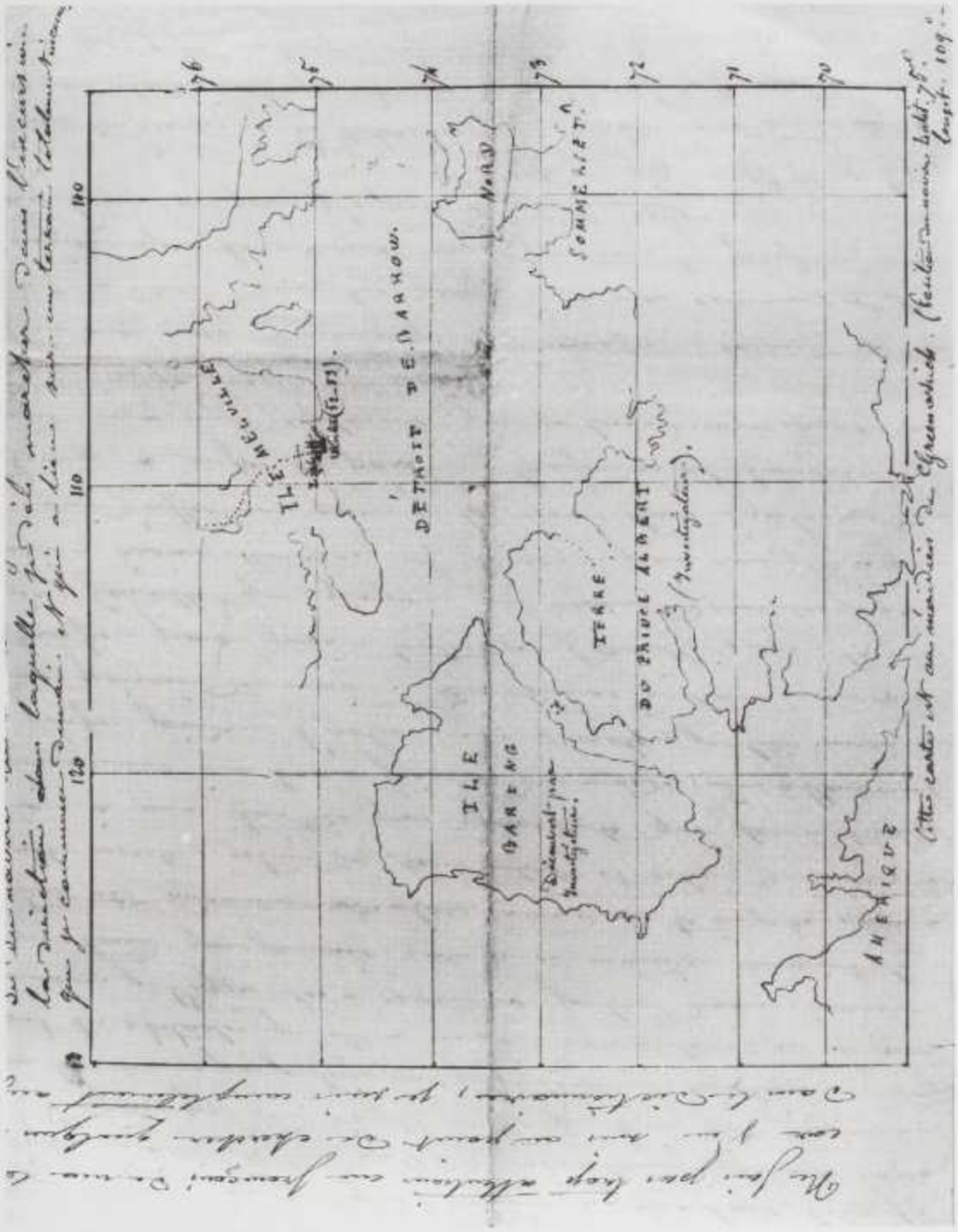


FIGURE 2. Mouillage de la *Resolute* et de l'*Intrepid* à l'île Melville (croquis d'E.F. DE BRAY).

dans les environs du cap Providence. Le but de cette opération était d'accroître le rayon d'action des équipes d'exploration qui partiraient au printemps suivant à la découverte de terres inconnues et à la recherche d'éventuels vestiges de l'expédition Franklin. Deux autres traîneaux, respectivement commandés par les lieutenants de vaisseau Pim et Hamilton, également de la *Resolute*, accompagnaient la *Marie* afin de constituer d'autres réserves de vivres et de matériel destinées à l'exploration de la terre de Banks. Cette mission ne dura que dix-sept jours, du 22 septembre au 8 octobre, mais ses péripéties constituèrent pour Émile de Bray une excellente initiation aux difficultés et aux dangers de la progression dans les régions arctiques : c'est ainsi qu'il prit, le 23 septembre, « un bain peu agréable », la glace ayant brutalement cédé sous ses pas ; plus heureux, toutefois, que son camarade Joseph-René Bellot (voir *supra*), il fut promptement repêché, « grelottant de froid », par l'équipage de son traîneau et celui de Hamilton. Le 26 septembre, une furieuse tempête l'oblige à passer toute la journée blotti sous la tente avec ses hommes :

> *« et il n'y a rien de plus affreux que cette contrainte, car dans ce petit espace, il est impossible de remuer beaucoup pour entretenir la circulation du sang, puis on est obligé de faire la cuisine dans la tente et la vapeur, ajoutée à notre respiration, se condense et forme une petite neige fine qui s'attache aux parois de notre habitation ».*

Le lendemain, c'est au tour de Hamilton de connaître de sérieux ennuis : son traîneau traverse la glace trop mince et coule à pic. Les trois équipes parviennent, au prix de longs efforts, à le renflouer, mais Hamilton, ayant perdu dans l'incident une partie de ses vivres et de son matériel, doit rebrousser chemin deux jours plus tard. Le 1er octobre, la surface de la glace se révèle si tourmentée et oblige de Bray et ses hommes à tant de détours, qu'au terme de neuf heures de marche épuisante, ils n'ont parcouru que quatre milles (3). Le 6 octobre, le traîneau (considérablement allégé, il est vrai) chavire à plusieurs reprises. Bref, lorsque le jeune enseigne regagna la *Resolute* dans l'après-midi du 8 octobre, « *un peu fatigué de notre excursion* » (*sic* !), il avait acquis une connaissance assez précise et complète des problèmes et des servitudes d'une telle mission, de ses fatigues, de ses dangers, sans parler de l'inconfort total et de l'absence d'hygiène qu'elle impliquait, car « *il est tout à fait impossible de songer à emporter des rechanges qui augmenteraient le poids des objets à traîner* ».

Le 4 avril 1853, Émile de Bray quittait à nouveau la *Resolute* avec le traîneau le *Hero* ; son petit équipage comptait, cette fois, deux quartiers-maîtres et six hommes provenant tous du vapeur *Intrepid*, annexe de la *Resolute*. Sa mission consistait à escorter le plus loin possible le traîneau du commandant de l'*Intrepid*, le lieutenant de vaisseau Leopold McClintock, qui partait reconnaître la côte

(3) Il ne faut pas oublier que, pendant toutes les missions d'exploration effectuées par les marins de l'escadre arctique, les traîneaux furent toujours halés à bras d'hommes. L'utilisation des chiens comme bêtes de trait n'en était alors qu'à ses premières expérimentations et ne devait se généraliser qu'au cours d'expéditions bien postérieures.

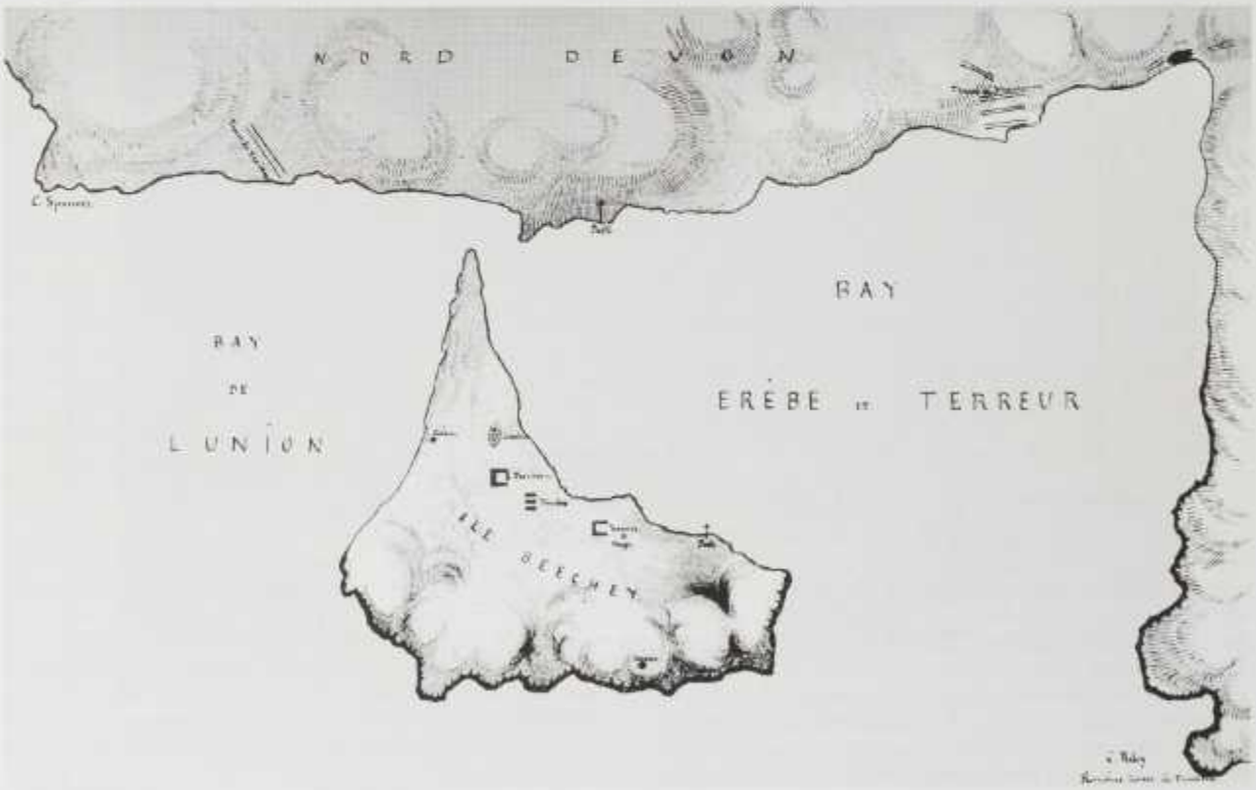


FIGURE 3. L'île Beechey où le capitaine PENNY découvrit en 1850 les premiers vestiges de l'expédition FRANKLIN (carte dressée par E.F. DE BRAY).

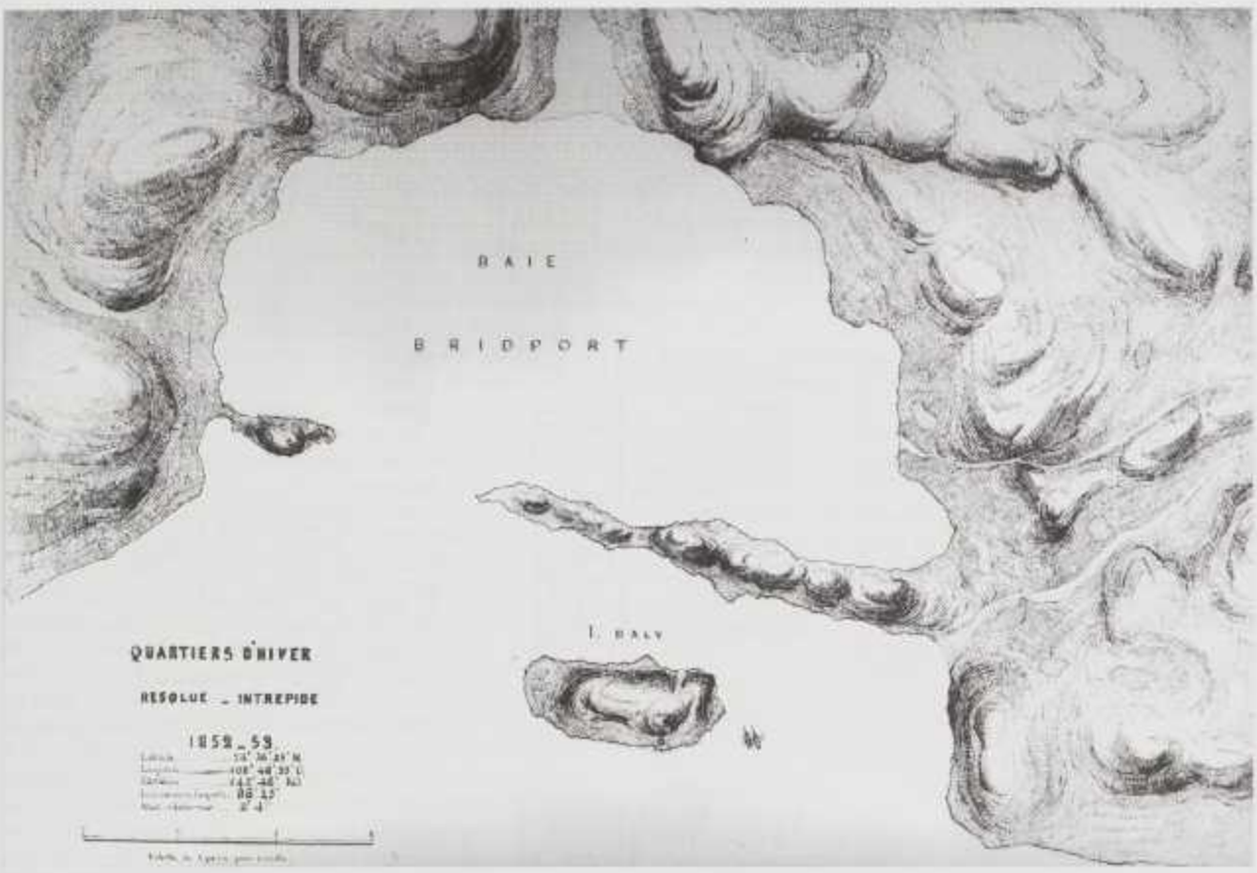


FIGURE 4. La baie de Bridport et l'île Dealy où la *Resolute* et l'*Intrepid* passèrent l'hiver 1852-1853 (carte dressée par E.F. DE BRAY).

Île Cornwallis aux abords du détroit de Barrow, août 1995. Photo Jean Malaurie.

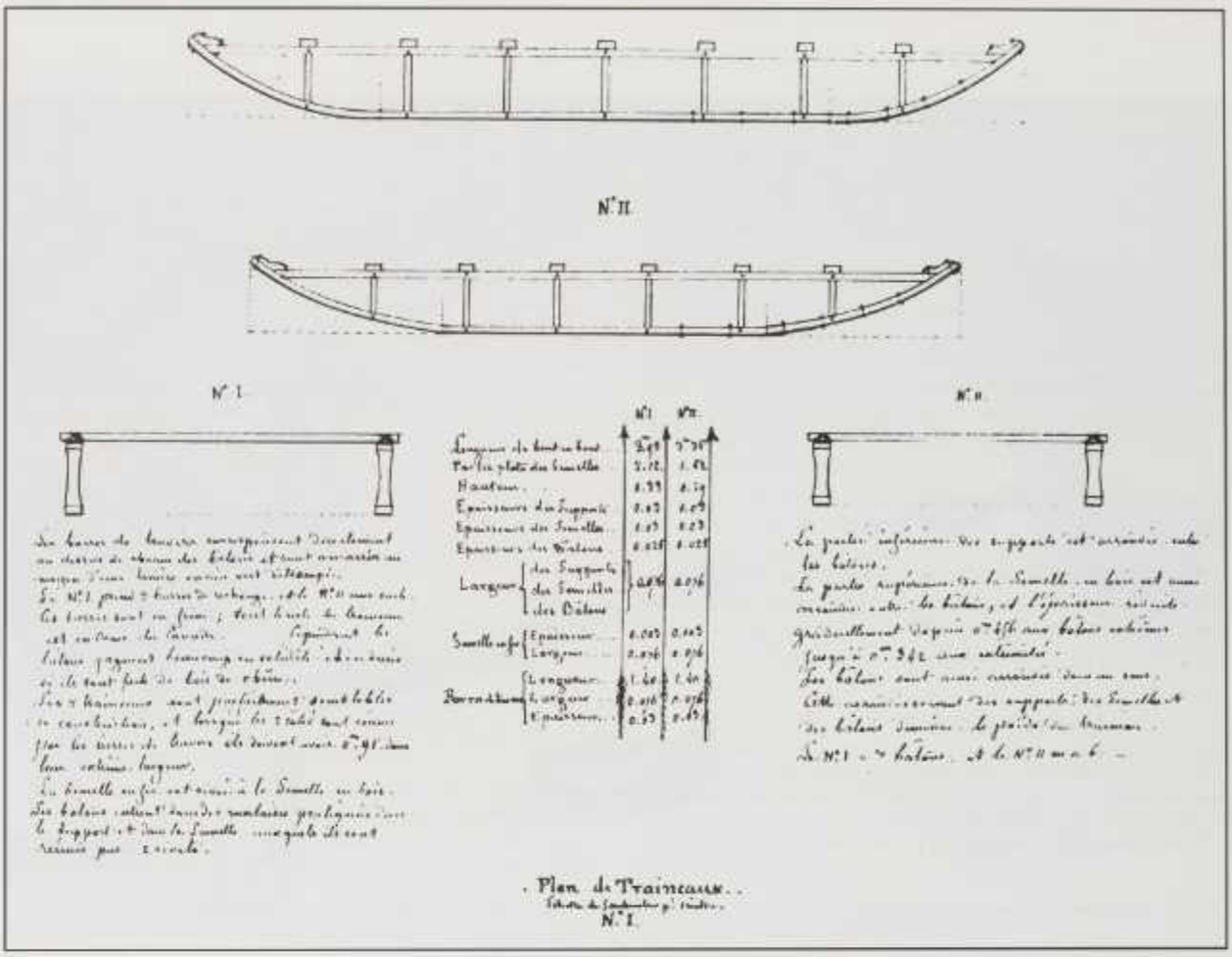


FIGURE 5.

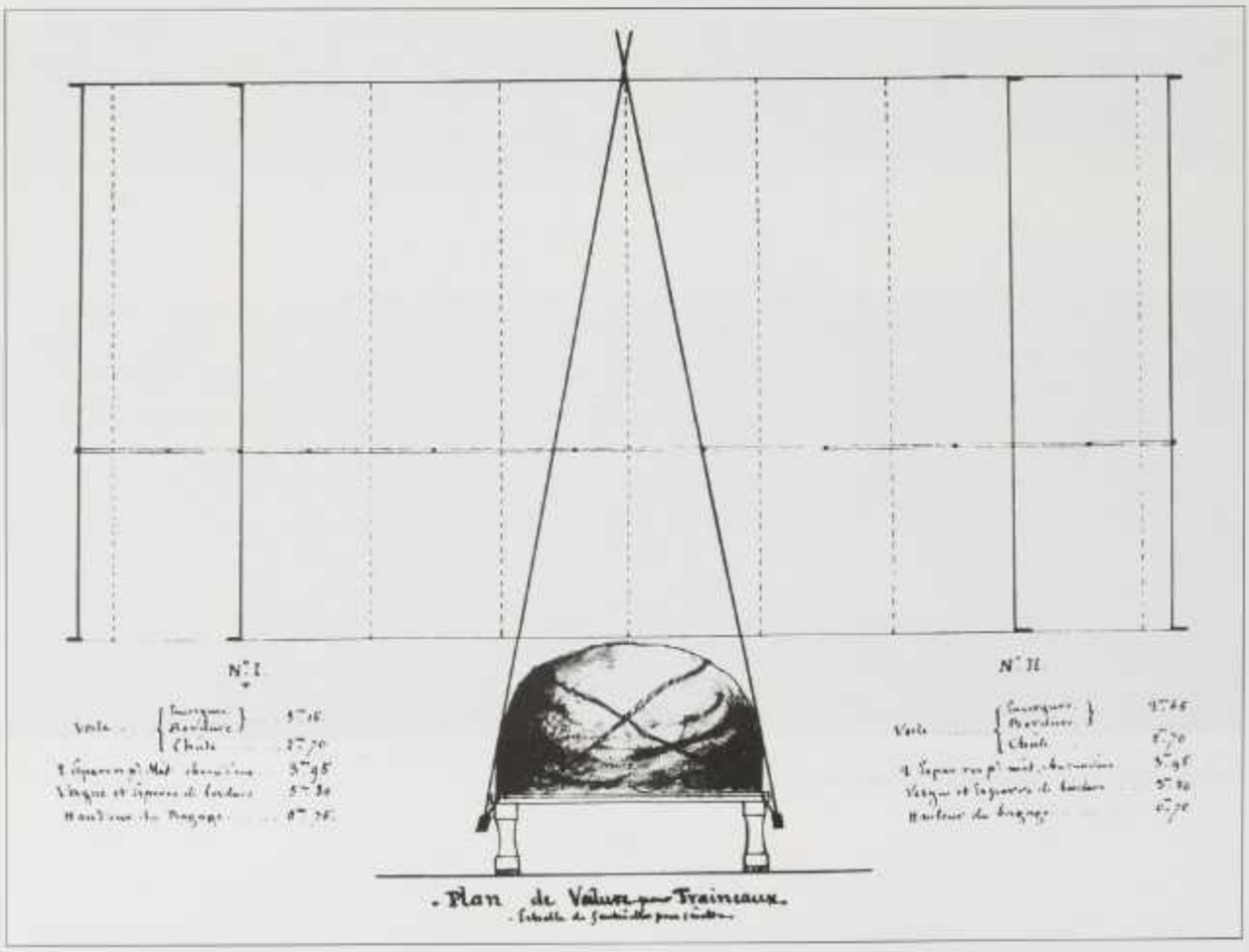


FIGURE 6.

nord-ouest de l'île de Melville. Aux difficultés du précédent voyage, s'ajoutèrent un froid très vif (le thermomètre descendit jusqu'à 32 degrés centigrades au-dessous de zéro les 9 et 10 avril) et des fatigues plus prolongées puisque le *Hero* ne devait regagner sa base que le 18 mai. Après avoir traversé l'île Melville du sud au nord, puis exploré la côte nord-ouest jusqu'à un cap auquel McClintok donna, en l'honneur de son camarade français, le nom de cap de Bray. Les deux traîneaux se séparèrent le 3 mai : McClintok, avec les hommes les plus valides, poursuivit son voyage au cours duquel il allait découvrir les îles du prince Patrick, tandis qu'Émile de Bray rentrait avec les éclopés. L'un de ceux-ci, le chauffeur Coombes, ne revit pas son bâtiment : le 12 mai, il s'effondrait, victime d'un arrêt du cœur probablement causé par des efforts physiques trop rudes et trop soutenus. Un autre équipier de McClintok, le soldat de marine Thomas Hood, souffrait d'hémoptysie ; il devait mourir le 2 janvier suivant. Les autres ne valaient guère mieux : de Bray, généralement discret sur les dangers et les épreuves de l'expédition, reconnaît pourtant que ses hommes étaient « *très fatigués et trois d'entre eux obligés de se mettre entre les mains du docteur pour rhumatismes et raideurs dans les jambes* » et que lui-même souffrait « *violemment de rhumatismes* ». En fait on peut se demander si sa santé n'avait pas subi, dès ce moment-là, des dommages irréparables : les certificats médicaux qui allaient gonfler, quelques années plus tard, son dossier personnel, ses congés de maladie de plus en plus fréquents, son départ à la retraite anticipé, sa mort plus prématurée encore permettent de le soupçonner. Avoir été le compagnon de Léopold McClintok dans l'Arctique était un redoutable honneur et il est probable que, comme d'autres avant et après lui, Émile de Bray le paya très cher au cours des vingt-cinq années qui lui restaient à vivre.

Lors de son long voyage à bord de la *Resolute*, le jeune officier n'était heureusement pas en mesure d'imaginer la lente et douloureuse détérioration que subirait ultérieurement sa santé. Aussi laissa-t-il sur la frégate anglaise le souvenir d'un joyeux compagnon, plein d'entrain, de dynamisme et d'enthousiasme, toujours prêt à payer de sa personne et très aimé de ses camarades de bord. Le style de son journal est particulièrement révélateur de son tranquille courage : aussi, loin de se complaire, comme nombre d'auteurs de récits de voyage contemporains, dans un pathétique facile, il décrit toujours avec la plus grande sobriété, les périls et les souffrances subis au cours de l'expédition. Certes, il relate avec une profonde et sincère émotion les obsèques de ses compagnons, officiers ou matelots, morts pendant l'hivernage, mais c'est toujours avec humour et désinvolture qu'il mentionne, sans jamais s'y attarder, les mésaventures (pas toujours drôles, pourtant) dont il est lui-même la victime. En revanche, il se montre intarissable sur la vie à bord de la *Resolute* et de l'*Intrepid* et sur les épisodes agréables ou pittoresques de l'hivernage : que de détails sur les joyeuses représentations théâtrales organisées durant la longue nuit arctique (ses talents artistiques ne manquant pas d'être mis à contribution pour la circonstance), sur les parties de chasse qui permettent, par l'apport de la viande fraîche, d'améliorer l'ordinaire, sur les dîners de gala, sur les conférences prononcées par les officiers du bord, sur les cours de lecture, d'écriture, de navigation ou de mathématiques dispensés aux hommes d'équipage ! Sans nul doute, cette attitude empreinte d'un optimisme résolu et d'un viril mépris à l'égard des tribulations rencontrées dut fortement contribuer à lui attirer l'estime et l'amitié de ses camarades britanniques, tant elle correspondait à leur éthique traditionnelle.

Reposé, au moins en apparence, de sa précédente expédition, le jeune officier repartit le 5 juillet suivant, avec une corvée de dix hommes, pour récupérer un chariot et un traîneau abandonnés deux semaines plus tôt, au nord de la baie de Bridport, par le lieutenant de vaisseau Hamilton. À vol d'oiseau, il ne s'agissait que d'une douzaine de milles à parcourir dans chaque sens, mais il fallut à Émile de Bray et à son équipe exactement quatorze jours d'efforts acharnés pour rapporter à bord de la *Resolute* le matériel récupéré. Pour une fois, le jeune enseigne ne songe pas à plaisanter lorsqu'il décrit l'infernale traversée de la baie « *en ayant de l'eau jusqu'à la ceinture* », puis le retour au milieu de « *la pluie tombant à torrent qui détrempait le terrain* » et à travers « *les ravins convertis en véritables torrents* » qui « *barraient la route à chaque instant* » et qu'il « *fallait franchir* » avec de l'eau jusqu'au cou « *au risque d'être emporté par le courant* ». Et il achève son récit par ce cri du cœur : « *Je crois que c'est le travail le plus pénible que j'ai eu à faire jusqu'à présent* ». Dans la bouche d'un ancien compagnon de route de McClintok, une telle affirmation prouve à quel point la randonnée avait été exténuante !

Un quatrième voyage sur la glace attendait Émile de Bray l'année suivante : le 20 avril 1854, il fut chargé de transporter jusqu'au cap Cockburn un canot monté sur un traîneau. Bien que la progression fût rendue délicate par les irrégularités du terrain, cette mission fut une véritable promenade de santé à côté de la précédente : en l'espace de huit jours, l'enseigne de vaisseau et les neuf matelots placés sous ses ordres avaient accompli leur tâche et rejoint la frégate. Dès lors, il ne restait plus qu'à se préparer à leur ultime expédition, la plus triste de toutes : Sir Edward Belcher ayant ordonné l'abandon des navires de sa division, qu'il jugeait incapables de se dégager de la banquise, de Bray, le cœur gros, quitta pour toujours sa chère *Resolute* le 8 mai 1854. Il commandait deux traîneaux transportant neuf malades plus ou moins gravement atteints que convoyait le docteur Domville, médecin-major de son bâtiment. Les huit chiens embarqués sur la frégate (et fort peu utilisés jusque-là) avaient été mis à sa disposition pour compenser la faiblesse physique de ses compagnons. Seule celle-ci ralentit sa progression sur un itinéraire pour une fois exempt de difficultés majeures. Le 15 mai, l'état d'un des malades s'étant aggravé de manière alarmante (il devait mourir quatre jours plus tard), de Bray laissa liberté de manœuvre au docteur auquel il confia le traîneau le plus léger, la moitié des chiens et les deux hommes les plus valides. Lui-même poursuivit sa route par petites étapes avec le reste de ses protégés et atteignit enfin, au matin du 25 mai, le bâtiment-base *North-Star*, mouillé devant l'île Beechey. Ainsi s'achevait son ultime randonnée sur la banquise, portant à un total de 102 le nombre des jours qu'il avait consacrés à parcourir, à pied ou à traîneau, ces régions peu hospitalières. Tout en demeurant loin du record absolu détenu par l'infatigable McClintok, ce chiffre représentait un bilan d'autant plus remarquable que ces voyages s'étaient presque toujours déroulés dans des conditions particulièrement difficiles et éprouvantes.

L'un des derniers actes d'Émile de Bray, avant de quitter l'Arctique, fut sa participation, le 28 août, à une sobre cérémonie militaire au cours de laquelle une plaque de marbre gravée aux frais de lady Franklin et rappelant l'héroïque sacrifice de René Bellot fut solennellement apposée sur le monument commémoratif de l'île Beechey. En fait, Bellot n'avait jamais eu l'occasion de rencontrer de Bray mais, en 1853, avant de repartir pour son dernier voyage, il avait pris la peine de rendre visite à la famille de son jeune camarade

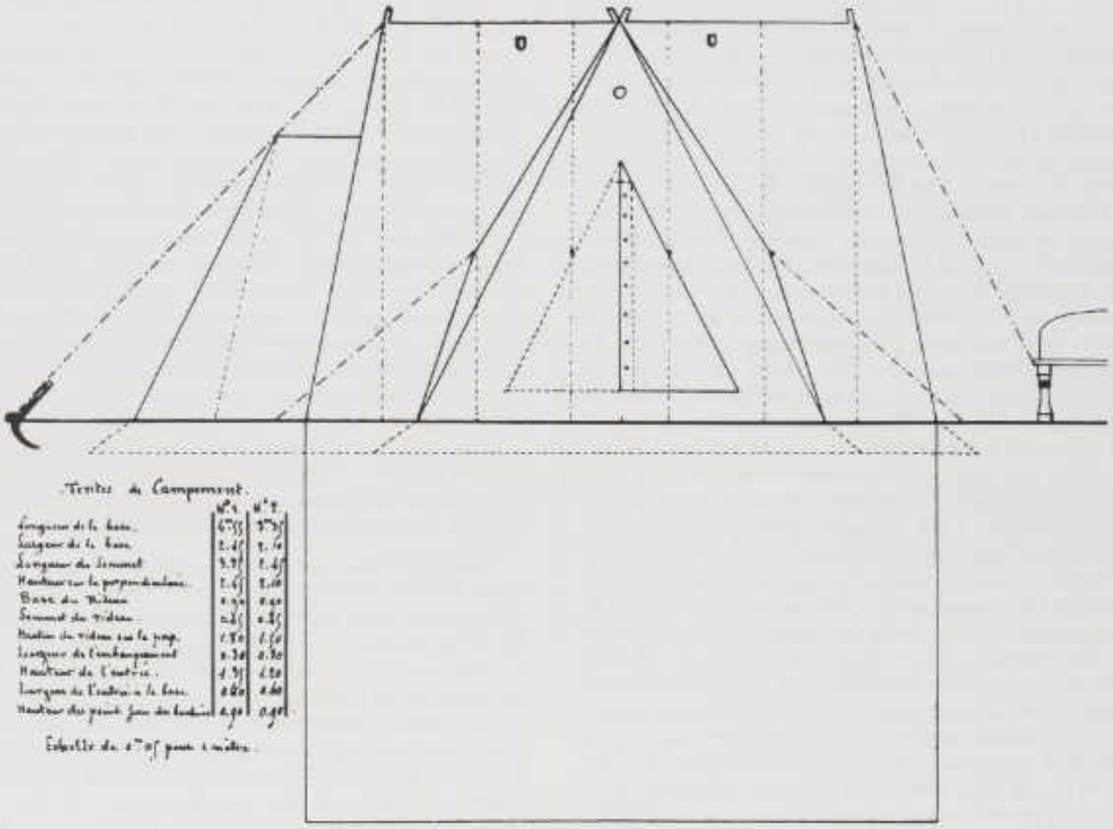


FIGURE 7.

FIGURE 8.

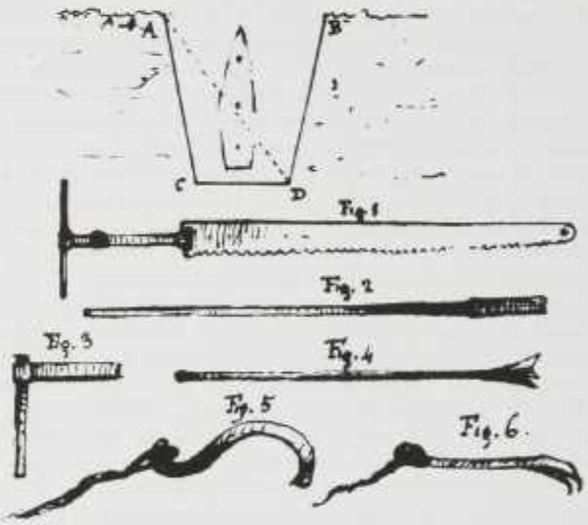
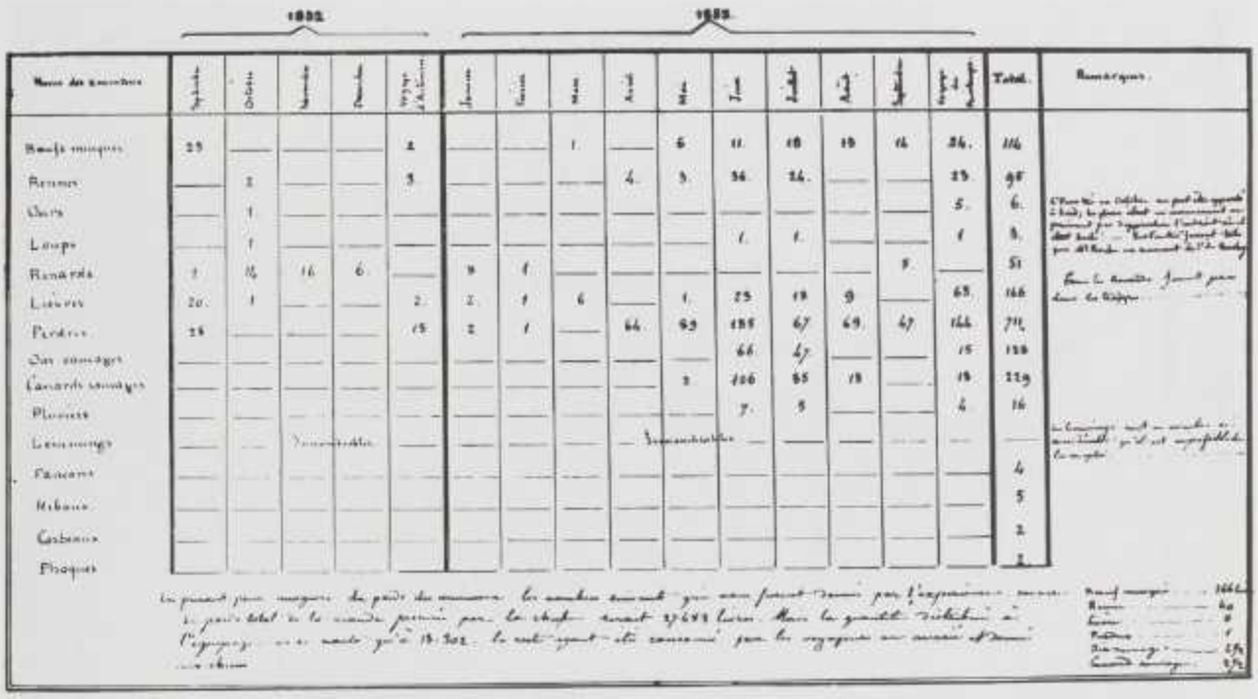


FIGURE 9.



Noms des animaux	1852					1853										Total	Remarques
	Septembre	Octobre	Novembre	Décembre	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Septembre	Octobre	Novembre		
Bœufs musqués	25				2			1.		6	11.	18	19	16	24.	116	
Rennes		2			3				4.	3.	34.	24.			25	95	
Ours		1													5.	6.	
Loups		1									1.	1.			1	3.	
Renards	1	14	16	6.		9	1							9.		51	
Lièvres	20.	1			2.	2.	1	6		1.	25	19	9		65.	166	
Perdrix	25				15	2	1		64.	93	185	67	69.	47	164	711	
Oies sauvages											66	47			15	128	
Canards sauvages										2	106	85	18		18	229	
Plovers											7.	5			4	16	
Lagopèdes			Innombrables						Innombrables								
Faisans																4	
Ribaux																5	
Gabbies																2	
Phoques																2	

Resultat de la chasse pendant le séjour des navires "Mikadou" et "Lady Franklin", 1852–53, à l'île Melville

FIGURE 10.

FIGURE 11.

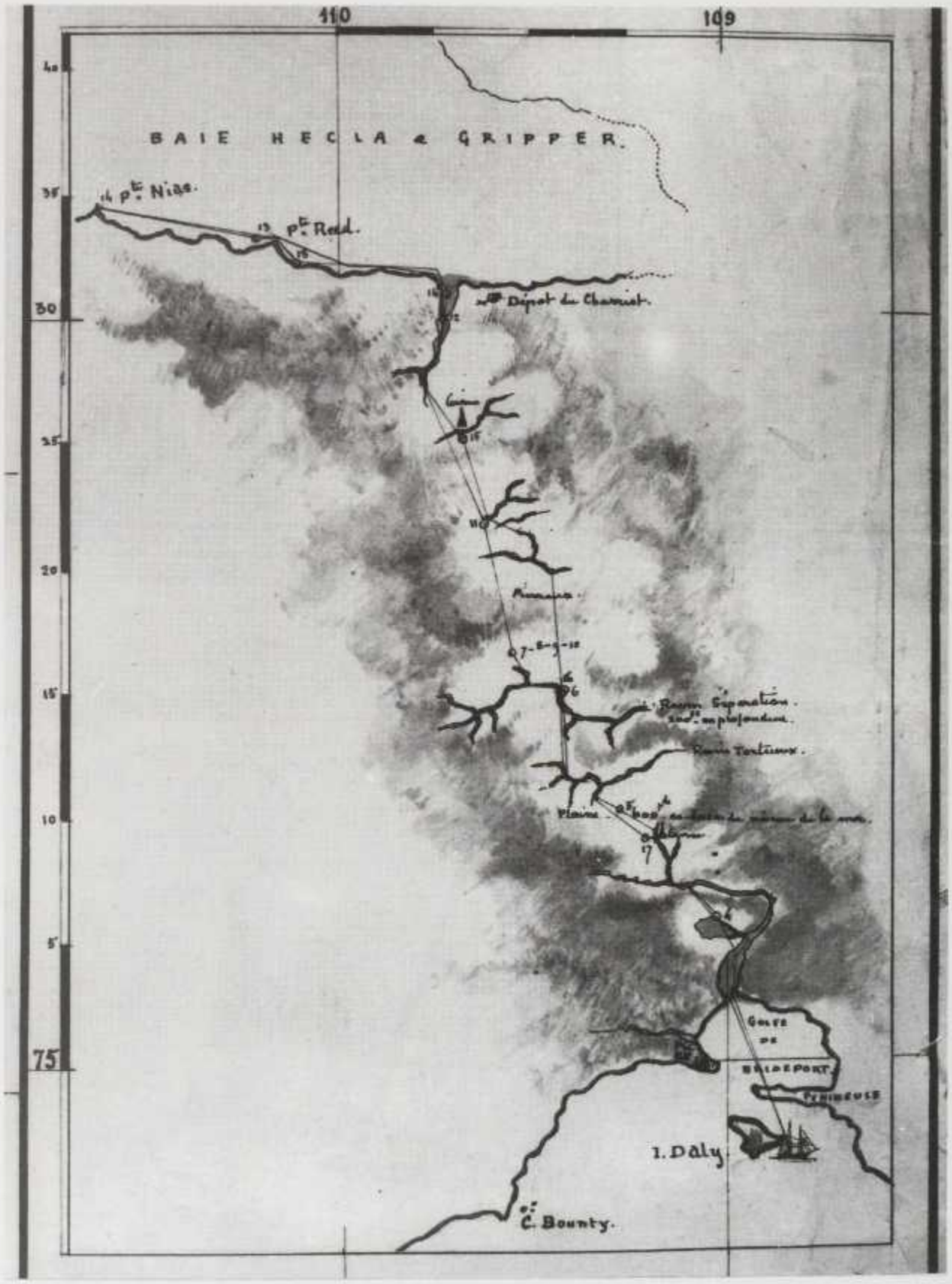


FIGURE 12. Voyage en traîneau effectué en avril-mai 1853 par DE BRAY et McClintok (1re partie) (carte dessinée par E.F. DE BRAY).

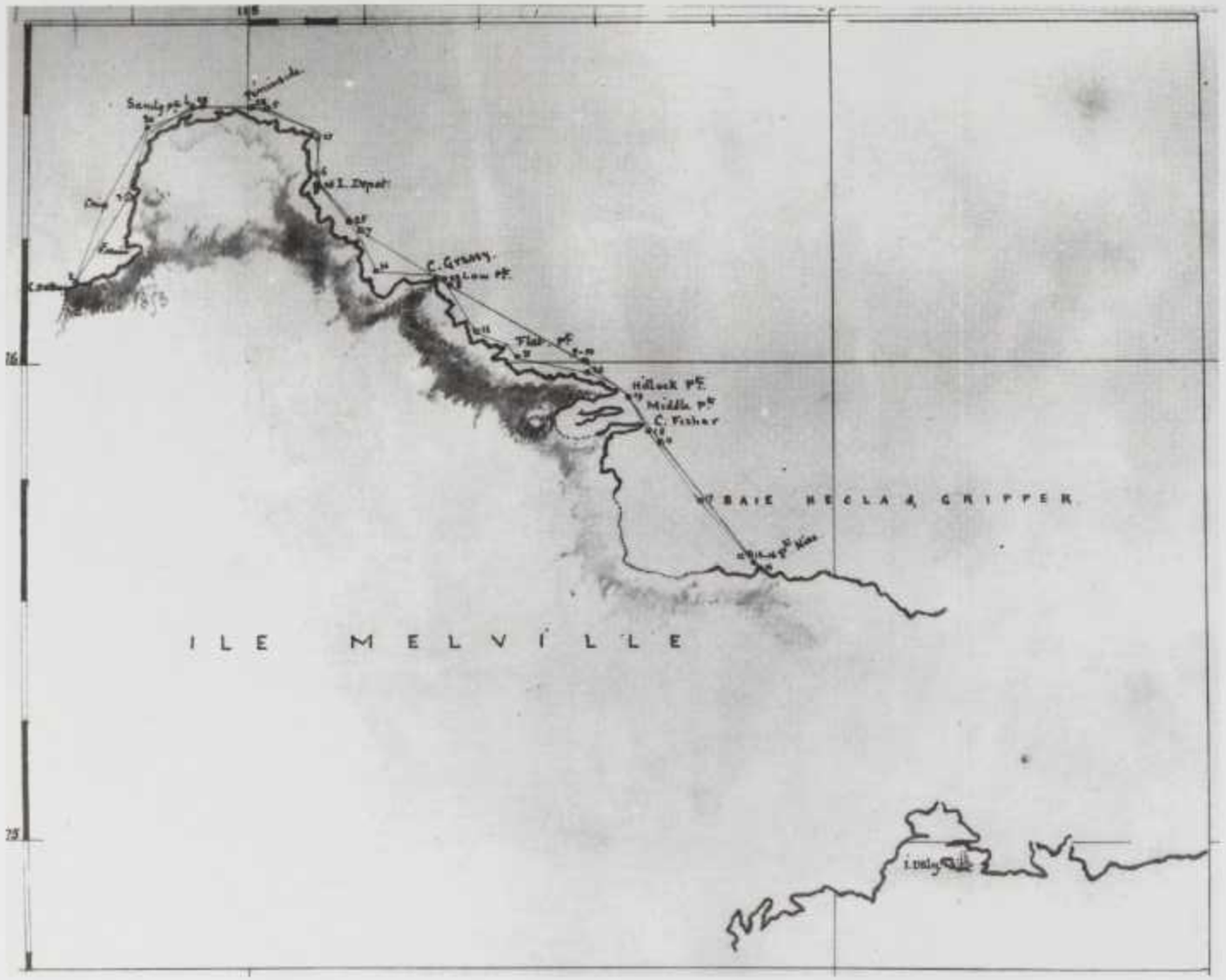


FIGURE 13. Voyage en traîneau effectué en avril-mai 1853 par DE BRAY et McClintok (2e partie) (carte dessinée par E.F. DE BRAY).

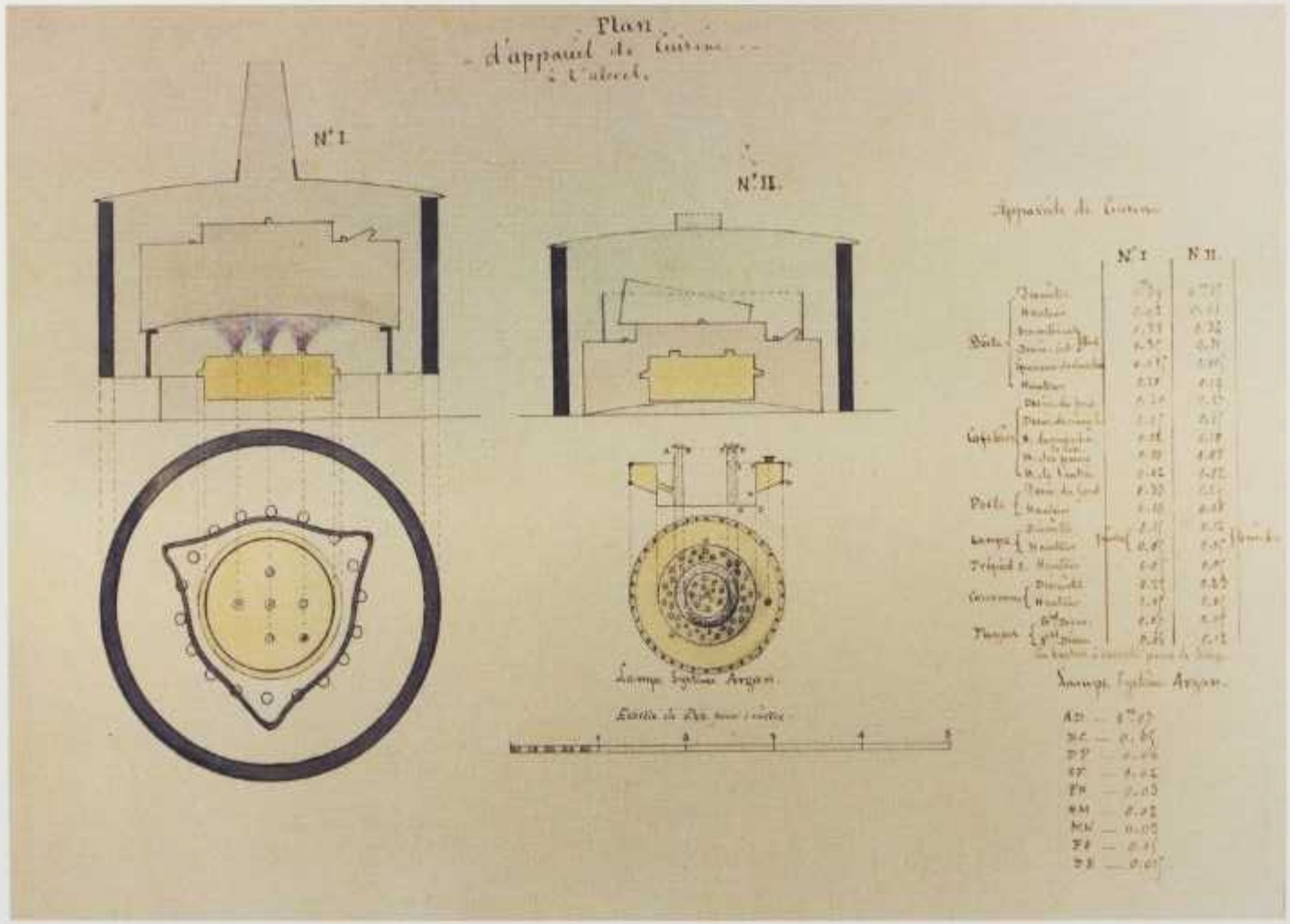

Plan
d'appareil de Cuivre
N°I
N°II
Appareils de Cuivre
N°I
N°II
Lampe Système Argand

FIGURE 14.

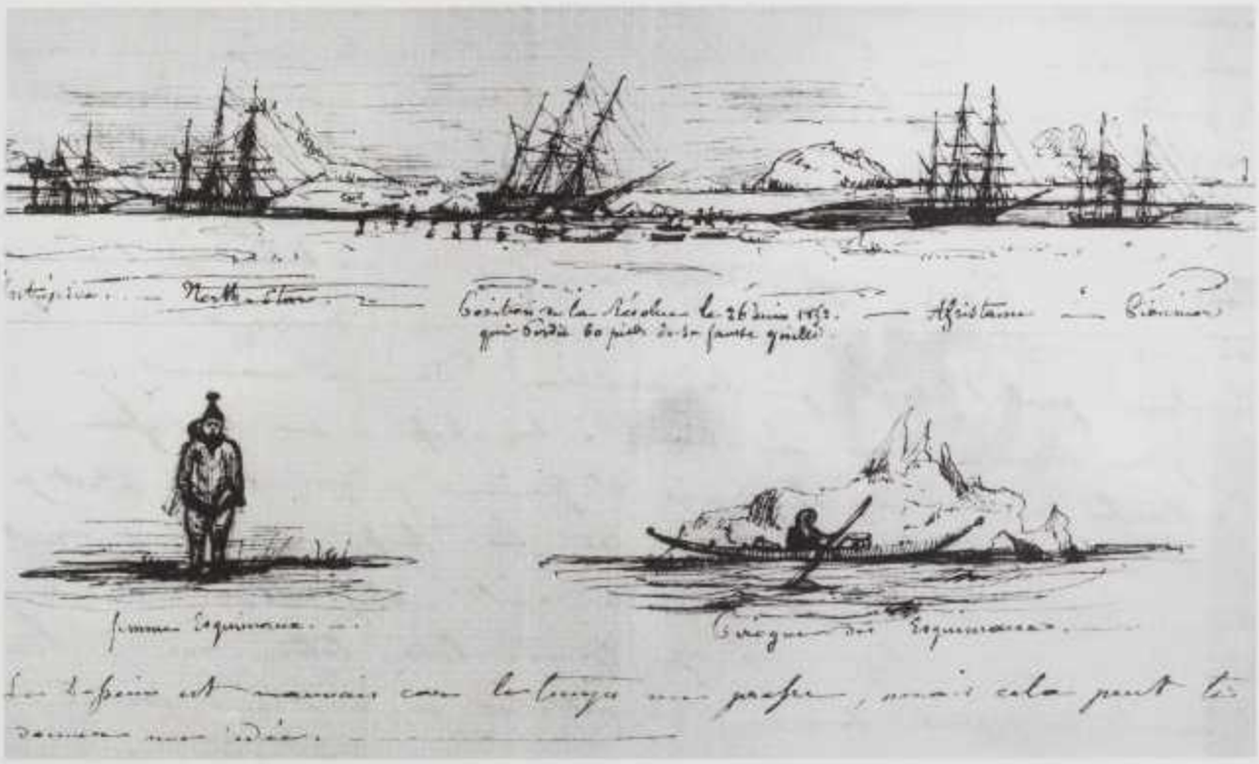


FIGURE 15. Dessins joints à la lettre d'E.F. DE BRAY à sa mère, du 30 juin 1852 (voir pièce annexe n° II).

FIGURE 16. La *Resolute* échouée dans les glaces (26 juin 1852) (dessin d'E.F. DE BRAY).

FIGURE 17. Mort du lieutenant de vaisseau BELLOT (doc. Musée de la Marine).

et avait écrit à celui-ci, quelques jours avant sa mort, une lettre charmante qui avait beaucoup touché notre enseigne de vaisseau. Ce dernier n'en fut que plus ému de ces honneurs rendus au disparu et des sentiments d'amitié et d'admiration manifestés à son égard par tous ceux qui l'avaient connu.

Le 2 octobre 1854, le transport *Phoenix* remontait la Tamise et allait s'amarrer à Woolwich pour y débarquer l'état-major et l'équipage de la *Resolute*, qui retrouvaient enfin la métropole après « *2 ans, 5 mois et 9 jours* » d'absence. Pour Émile de Bray, une nouvelle page se tournait avec la fin de son aventure arctique. S'il n'avait pas retrouvé les traces de Sir John Franklin, du moins partageait-il sans restriction la gloire que ses compagnons anglais avaient acquise, écrivant un nouvel épisode de l'histoire de la découverte des terres polaires inconnues. Sa compétence, sa sociabilité, son courage, lui valaient, nous l'avons vu, l'amicale estime de ses compagnons. Le premier, McClintok avait tenu, dès le mois de mai 1854, à concrétiser ses sentiments en lui offrant le fanion portant la fière devise « *By faith and courage* » qui avait flotté, un an plus tôt, sur le traîneau le *Hero*. Puis, tour à tour, le commandant Kellett, Sir Edward Belcher et enfin le secrétaire de l'Amirauté, Sir John Barrow, lui exprimèrent en termes élogieux toute leur satisfaction. En 1857, il devait également recevoir la médaille commémorative spécialement créée par la reine Victoria à l'intention des officiers et des marins ayant recherché dans l'Arctique les vestiges de l'*Erebus* et de la *Terror*. Quant à Lady Jane Franklin, elle reporta sur lui les sentiments d'affection quasi maternelle qu'elle éprouvait à l'égard de René Bellot. En 1856, la veuve de Franklin, de passage à Paris, écrivait au ministre de la Marine :

FIGURE 18. Sir John FRANKLIN (doc. Musée de la Marine).

« M. de Bray, par son généreux dévouement à la cause que j'ai tant à cœur, a mérité ma profonde gratitude... J'ai eu autrefois l'occasion d'éprouver l'amitié de ce jeune homme et je n'ai jamais trouvé celle de m'acquitter personnellement envers lui, dont l'éloge est sur toutes les lèvres des navigateurs des mers arctiques. »

À son retour en France, Émile de Bray reçut de ses supérieurs un accueil aussi flatteur que l'avaient été les félicitations des autorités britanniques. En touchant le sol de sa patrie, il eut l'agréable surprise d'apprendre que le 15 août précédent, l'empereur avait daigné lui accorder la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Le 29 octobre, Napoléon III en personne le recevait en audience spéciale au château de Saint-Cloud pour le complimenter de vive voix. Enfin, moins d'un an plus tard, le 5 octobre 1855, il était promu lieutenant de vaisseau. Âgé d'à peine vingt-six ans, il pouvait entrevoir devant lui les perspectives de carrière les plus prometteuses.

DU CERCLE ARCTIQUE AU TROPIQUE DU CANCER

Après trois mois de permission bien gagnés, suivis de trois autres mois de mise en corvée auprès du Dépôt des cartes et plans (ancêtre de notre actuel Service hydrographique de la Marine) afin de mettre en ordre et d'exploiter les notes qu'il avait rédigées au cours de son expédition arctique, Émile de Bray retrouva le service à la mer : le 6 juin 1855, il s'embarquait à Lorient sur la canonnière à vapeur la *Poudre* et le 1er août, son armement achevé, cette unité toute neuve partait se joindre, dans le golfe de Finlande, à l'escadre du contre-amiral Pénaud. Malheureusement, les officiers et l'équipage de la *Poudre* qui comptait bien en découdre quelque peu avec les Russes, virent leurs espoirs cruellement déçus : à leur arrivée dans la Baltique, le bombardement de la forteresse de Sveaborg par les forces navales franco-anglaises venait de se dérouler quinze jours plus tôt et cette dernière opération de grande envergure marqua sur ce front le terme de la guerre dite « de Crimée ». Il ne restait plus aux bâtiments alliés qu'à assurer le blocus des côtes russo-finlandaises jusqu'à la conclusion de la paix et c'est à cette tâche utile mais peu glorieuse que se consacra la *Poudre* pendant quelques semaines avant de rentrer désarmer en France le 1er décembre. Quant au lieutenant de vaisseau de Bray, il ne fut pas mécontent de retrouver pour trois nouveaux mois le Dépôt des cartes et plans après ce décevant intermède.

C'est vers cette même époque qu'il prit une importante décision, celle de se marier. Le 19 mai 1856, il épousait une Bretonne de dix-neuf ans, Laetitia-Constance-Marie Le Bléis, fille d'un négociant de Pont-L'Abbé. Trois mois de congé studieux vinrent à point pour lui permettre de s'accoutumer à la vie conjugale tout en poursuivant *« le travail qui l'avait fait attacher... au bureau des Cartes et plans et qu'il n'a pu matériellement terminer »*.

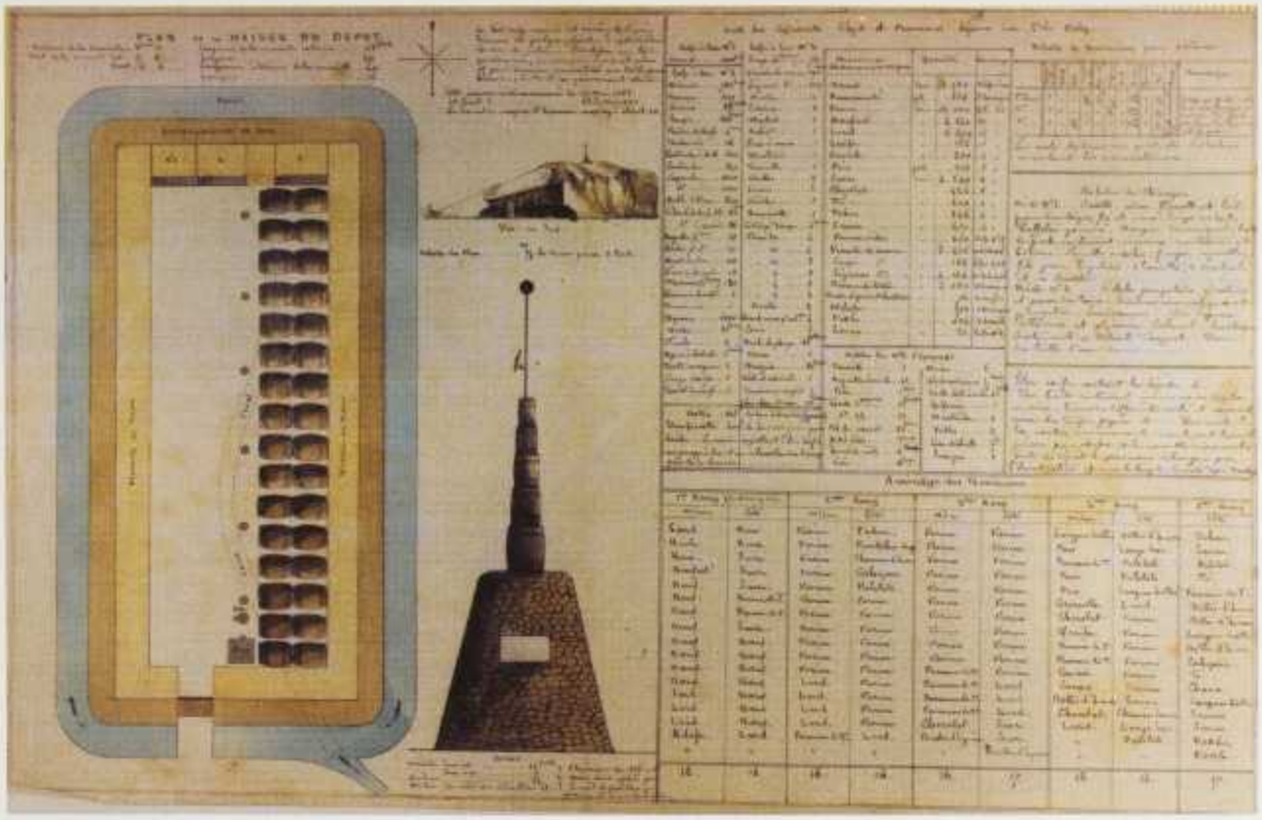


FIGURE 19. Plan du dépôt de vivres construit sur l'île Dealy du 17 mai au 25 juillet 1853 (plan dressé par E.F. DE BRAY).

D'août 1856 à février 1858, Émile de Bray remplit les fonctions utiles mais ingrates de capitaine de la compagnie de recrutement du Dépôt des équipages de Brest, accomplissant avec conscience et efficacité les tâches qui lui incombaient dans ce poste peu exaltant bien qu'offrant l'avantage (appréciable pour un jeune marié) d'être sédentaire. Néanmoins, il accueillit avec plaisir, au terme de ce purgatoire, l'ordre de reprendre la mer vers des parages familiers à bord de l'aviso à roues le *Gassendi*. Commandé par le capitaine de vaisseau (et futur amiral) Clément de La Roncière-Le Noury, ce vieux navire en bois propulsé par une machine poussive quitta Brest au début d'avril 1858 à destination de Saint-Pierre-et-Miquelon où il devait jouer le rôle de bâtiment-amiral de la petite division navale traditionnellement chargée d'apporter assistance et protection aux très nombreux morutiers français pratiquant la pêche sur les bancs de Terre-Neuve. Durant l'hiver de 1858, qui fut d'une rigueur et d'une dureté exceptionnelles, le lieutenant de vaisseau de Bray donna si bien satisfaction à son supérieur qu'au début d'octobre, celui-ci le nomma au commandement de la goélette stationnaire la *Gentille*.

La station navale de Terre-Neuve ayant été sagement dissoute pendant la mauvaise saison, ce n'est en fait qu'au début de la campagne suivante, le 1er mai 1859, que le nouveau commandant de la *Gentille* prit officiellement ses fonctions. Longue de 17 mètres 50 de la poupe à la proue et déplaçant 35 tonneaux, cette goélette embarquait un équipage de vingt hommes cohabitant le moins mal possible avec six canons d'une utilité discutable. On a peine à imaginer ce que pouvait être la vie des officiers et des marins entassés à bord d'une telle coque de noix, constamment sur la brèche pendant la moitié de l'année, affrontant stoïquement les tempêtes si fréquentes dans ces parages ou les sautes de climat les plus brutales (4), évoluant à travers des eaux parsemées de dangers mal signalés, voire totalement inconnus. De surcroît, ces petits bâtiments, aptes à franchir les hauts-fonds ou à pénétrer dans d'étroites anses inaccessibles aux avisos à vapeur, ne chômaient guère. Le tableau d'activité de la division navale de Terre-Neuve en 1859 nous apprend que, entre le 19 mai et le 2 septembre de cette année-là, la *Gentille* n'effectua pas moins de 46 opérations d'appareillage et de mouillage et visita en outre 27 havres sans y jeter l'ancre. Nous n'évoquerons ici que pour mémoire les litiges multiples et complexes qui opposaient alors Français et Anglais en matière de droits de pêche à Terre-Neuve. Il est certain, en tout cas, qu'au cours des deux années suivantes, Émile de Bray s'évertua tout aussi activement qu'en 1859 à maintenir l'ordre entre les pêcheurs et les deux nations, aplanir les différends, défendre les privilèges des Français, intimider les récalcitrants, bref, accomplir une tâche exigeant fermeté et diplomatie en sus de la science nautique et de l'endurance physique. Mais si les appréciations de son commandant en chef vantent régulièrement son intelligence, sa parfaite connaissance de l'anglais et son « aptitude parfaite au métier de la mer », il est douteux que la rude existence à bord de la *Gentille* se soit avérée très salutaire pour son organisme déjà ébranlé par son expédition dans l'Arctique.

De fait, c'est en rentrant de sa dernière campagne Terre-Neuve qu'il connut son premier incident de santé inquiétant : le 31 décembre 1861, un certificat médical le déclarait atteint d'une « affection rhumatismale vague » imputable à son récent séjour dans les régions boréales et parcourant « successivement les genoux, les épaules, le thorax ». Rien d'assez grave, toutefois, pour l'empêcher de s'embarquer, le 14 mars 1862, sur le vaisseau mixte le *Breslaw*. Médiocre voilier et mauvais vapeur, mais robuste et tenant bien la mer, ce bâtiment venait d'être affecté par le ministre au transport des troupes en partance pour le Mexique. Le 4 septembre, chargé de 921 militaires de tous grades, de 18 animaux, de 10 voitures et d'une cargaison hétéroclite d'armes, de munitions et de matériels divers, le *Breslaw* quitta Cherbourg à destination de la Vera Cruz où il arriva le 28 octobre pour y débarquer son chargement et revenir désarmer à Brest en janvier 1863. Si cette mission de routine s'était déroulée sans incident pour le vaisseau, il n'en avait pas été de même pour le lieutenant de vaisseau de Bray. Au milieu du voyage, le médecin-major avait diagnostiqué chez lui une diathèse rhumatismale « *d'une intensité peu commune* » remontant « *au moins à la campagne du Pôle Nord dont cet officier de vaisseau faisait partie* ». Cette affection « doublée d'une anémie de plus en plus profonde », qui avait « *fait craindre sérieusement pour les jours de M. de Bray* », rendait à l'avenir « *le séjour dans les pays chauds spécialement incompatible avec la santé* » de ce dernier. Émile de Bray n'avait pas trente-quatre ans ; il paraissait dans la force de l'âge et pourtant sa santé commençait déjà à accuser les effets du coup qu'elle avait reçu dix ans plus tôt. Pour le jeune officier, les années sombres venaient de commencer.

Dans l'immédiat, pourtant, une nouvelle affectation lui permit d'oublier les épreuves de sa récente campagne tropicale sans abandonner pour autant les agréments de la vie à bord d'un bâtiment de ligne. De janvier 1863 à 1865, en effet, il commanda la 4e compagnie des mousses dont l'école se trouvait alors installée en rade de Brest, sur le vieux vaisseau l'*Inflexible*. S'étant acquitté avec sérieux et compétence du travail pédagogique et administratif attaché à ce poste, il exerça ensuite pendant une dizaine de mois les fonctions de sous-aide major à Brest avant que cette austère corvée ne reçoive sa récompense : le 24 février 1866, il était nommé commandant du *Cher*, un aviso-transport à hélice flambant neuf.

L'année 1865 fut également pour Émile de Bray celle d'une tentation d'autant plus insidieuse qu'elle lui offrait l'occasion de renouer avec son passé d'explorateur arctique. C'est à ce moment-là, en effet, que le navigateur français Gustave Lambert (5) conçut le projet de partir à la conquête du Pôle Nord en empruntant le détroit de Béring. Il proposa à l'ancien compagnon de McClintok de se joindre à lui et lui offrit même le commandement du navire qu'il comptait armer pour cette expédition. Mais, conscient de la fragilité de sa santé et de ses responsabilités envers son épouse et ses enfants, de Bray sut faire abstraction de ses inclinations personnelles et déclina la proposition flatteuse de Lambert qu'il se borna à aider de ses conseils. Sans doute était-il écrit que le pôle boréal ne serait pas découvert par un Français : le 19 janvier 1871, Gustave Lambert trouvait la mort dans le sanglant combat de Buzenval sans avoir pu réaliser son rêve.

Affecté à la station navale d'Islande, le *Cher* quitta Cherbourg le 22 avril 1866 et gagna les îles Féroë puis la côte islandaise où il entama, sitôt arrivé, sa mission d'assistance, apportant aux pêcheurs français le réconfort matériel ou moral de sa présence, recueillant malades et naufragés, contrôlant la vente des épaves des bateaux français jetés à la

(4) « *Il y a trois jours, nous avions sur le pont un pied de neige ; les montagnes en sont couvertes et hier il faisait si chaud que plusieurs officiers et marins sont revenus de terre avec des insolations* » écrivait de BRAY dans un de ses rapports (Archives nationales, Marine BB4 797, dossier de la station de Terre-Neuve).

(5) Voir bibliographie : Thérèse DAVET.

FIGURE 20.

côte et assurant, au mépris du danger, la reconnaissance hydrographique des fjords et des hauts-fonds. Conforme aux goûts personnels et à l'expérience professionnelle d'Émile de Bray en même temps qu'aux prescriptions du corps médical, cette campagne ne lui laissa que des satisfactions. Il en aurait certainement été de même l'année suivante si le *Cher* avait reçu une mission analogue. Malheureusement, il n'en fut rien : dès le début de 1867, l'aviso-transport reçut l'ordre d'appareiller pour la Vera Cruz afin de contribuer au rapatriement des derniers éléments du corps expéditionnaire français au Mexique. Les effets néfastes du climat tropical sur son commandant ne se firent pas attendre : atteint de « dyspepsie et d'une diathèse rhumatismale » d'une gravité extrême, il fallut le débarquer d'urgence lorsque son bâtiment regagna Cherbourg, dans les derniers jours de mars 1867. Sans doute la médaille commémorative de l'expédition du Mexique, qui lui fut décernée le 1er juillet 1868, ne constitua-t-elle qu'une médiocre consolation pour l'infortuné lieutenant de vaisseau. Encore ignorait-il que les treize mois passés sur le *Cher* représentaient, non seulement son dernier commandement, mais même son dernier embarquement de longue durée.

LES DERNIÈRES ANNÉES

Néanmoins, l'affectation que reçut Émile de Bray à partir du 25 mai 1867 allait être une des plus heureuses de sa carrière : au cours de deux années qu'il passa à Brest en qualité d'aide de camp du préfet maritime, le vice-amiral Dupouy, ses bulletins de notes qualifient sa santé d'« excellente ». De plus, ses relations furent idéales avec son chef qui réclama plusieurs fois à son intention la croix d'officier de la Légion d'honneur en récompense de ses « très beaux services *exceptionnels* ». Bien que cette recommandation ne dût produire ses effets que deux ans plus tard, Émile de Bray allait recevoir un fort beau présent pour son quarantième anniversaire : le 22 mai 1869, à l'issue d'un bref embarquement sur le yacht impérial l'*Aigle*, il était promu capitaine de frégate.

Le déroulement de sa carrière durant les quatorze mois suivants nous est assez mal connu. Permissions, cures thermales, fonctions d'état-major à la Préfecture maritime de Brest et « mises en corvée » de courte durée se partagèrent, semble-t-il, ce laps de temps. Mais le 19 juillet 1870, la guerre

FIGURE 21. Le capitaine de frégate DE BRAY vers 1871 (doc. Musée de la Marine).

éclata entre la France et la Prusse. Dès le début des hostilités, la disproportion flagrante entre les forces navales des deux adversaires incita la marine française à mettre une partie de ses moyens à la disposition du commandement terrestre. C'est ainsi qu'à Brest, le capitaine de frégate de Bray reçut, le 7 août, l'ordre de prendre la tête du 3e bataillon de marins (680 officiers, gradés et hommes de rang) qui venait d'y être formé et de rallier Paris sans perdre de temps. À son arrivée dans la capitale, il fut cantonné pendant quelque temps avec son bataillon à la redoute de Montreuil, passa le 7 septembre au fort de Noisy, puis fut enfin affecté à la batterie de Saint-

FIGURE 22. L'amiral Sir Francis Leopold McCLINTOCK en 1896 (doc. Musée de la Marine).

Ouen par ordre de son ancien chef à la division navale de Terre Neuve, le vice-amiral de La Roncière-Le Noury, commandant suprême des marins de la garnison de Paris. Puissamment armée de huit pièces de 190 mm et de huit autres de 160 mm, la batterie de Saint-Ouen comptait un effectif de 407 officiers, officiers-mariniers et matelots appartenant au 11e bataillon de marins ; elle était commandée par le capitaine de frégate Coudein dont de Bray, moins ancien dans le grade, devint l'adjoint avant de le remplacer le 23 novembre suivant. Très mal protégée et dangereusement exposée aux coups de l'ennemi, cette position allait pourtant bénéficier, jusqu'à la fin du siège, d'une immunité inespérée. Le 29 novembre, elle apporta un soutien appréciable à une défensive contre le village d'Épinay en exécutant d'abord une préparation d'artillerie sur celui-ci, puis en neutralisant une batterie prussienne installée à Orgemont. Le 21 janvier 1871, alors que le sort de la capitale était d'ores et déjà scellé, les marins de Saint-Ouen firent encore une fois la démonstration de leur mordant et de leur intrépidité au cours du bombardement de Saint-Denis par l'artillerie prussienne ; inlassablement, ils canonnèrent les positions ennemies d'Epinay et d'Orgemont sans se soucier d'attirer une riposte contre leur propre batterie, pourtant fâcheusement vulnérable.

Le 28 janvier 1871, Jules Favre concluait avec Bismarck un armistice dont l'un des articles livrait aux troupes prussiennes les forts défendant Paris. Deux jours plus tard, un décret du président du gouvernement de défense nationale élevait le capitaine de frégate de Bray, au grade d'officier dans l'ordre de la Légion d'honneur. Peut-être cette distinction lui rendit-elle un peu moins amère une défaite qui rendait vaines tant de vaillance, d'énergie et d'endurance déployées tout au long du siège par tant d'hommes valeureux. Ce fut aussi, sans doute, une des dernières joies de sa vie. En effet, les rigueurs du terrible hiver de 1870-1871 avaient achevé de miner irrémédiablement sa santé déjà fragile et les huit années qui lui restaient encore à vivre n'allaient plus être qu'un long calvaire, rendu plus douloureux encore, le 31 octobre 1872, par le décès de son épouse à l'âge de trente-cinq ans.

Traînant ainsi son existence entre d'éphémères et ternes affectations et de longues périodes d'indisponibilité entrecoupées de cures thermales aux effets douteux, Émile de Bray végéta jusqu'en septembre 1878, date à laquelle il apprit sa nomination au commandement en second du *Tilsitt*, vieux vaisseau mixte stationné en Cochinchine. Mais comment ce grand malade aurait-il pu supporter ce mortel climat indochinois ? Peut-être le ministère, par cette désignation, souhaitait-il discrètement l'inciter à quitter un service au sein duquel ses infirmités ne lui permettaient plus de tenir sa place. C'est bien ainsi qu'il le comprit, car il demanda, quelques jours plus tard, sa mise à la retraite. Celle-ci lui fut accordée par décision ministérielle du 30 septembre 1878, mettant un point final à près de trente-quatre années au service de la Marine nationale. Il n'avait pas cinquante ans, mais n'était plus qu'un homme vieilli avant l'âge, à l'organisme brisé par de trop rudes épreuves.

Retiré à Brest, il ne profita guère de cette retraite qu'il avait si durement gagnée : le 19 mars 1879, à neuf heures du matin, Émile-Frédéric de Bray s'éteignait. Sa mère eut le chagrin de lui survivre pendant dix-neuf ans ; peut-être sa douleur fut-elle un peu adoucie par la chaleureuse lettre de condoléances que lui adressa, le 2 mai 1879, le Premier lord de l'Amirauté britannique ; outre-Manche, on n'avait pas oublié celui que ses camarades français avaient surnommé « de Bray Pôle Nord » !

Perdu dans un injuste oubli, il repose aujourd'hui aux côtés de son épouse dans le petit cimetière de Pont-L'Abbé, sous une pierre tombale qui eût mérité de porter en guise d'épitaphe le vers célèbre du poète Longfellow :

« Que ta vie soit longue ou brève, peu importe, pourvu qu'elle soit marquée d'une grande action... ». ■

BIBLIOGRAPHIE

CORNUAULT, Contre-amiral Jean, 1971. *Les forceurs du Passage du Nord-Ouest.* Paris.

DAVET (T.), *Gustave Lambert, un Français qui voulait conquérir le Pôle Nord*, in : Bulletin de la Société arctique française, n° 6, p. 53-54.

DOUBLET (E.), *Un émule de Bellot : Émile de Bray. In :* « La Nature », n° 2737, 18 septembre 1926 : 190-2.

HENRAT (P.), 1981. *Une campagne dans les régions arctiques : journal de l'enseigne de vaisseau Émile-Frédéric de Bray à bord de la frégate HMS* Resolute *(1852-1854).* Mémoire de maîtrise d'histoire, Faculté des Lettres et Sciences humaines de Brest.

LA RONCIÈRE LE NOURY (Vice-amiral baron de), 1872. *La Marine au siège de Paris.* Paris.

MARKHAM (Sir Clements Robert), 1921. *The lands of silence, a history of Arctic and Antarctic exploration.* Cambridge.

Papers relative to the recent Arctic expeditions in search of Sir John Franklin and the crews of H.M. Ships Erebus *and* Terror. 1854. Publiés par le Service historique de l'Amirauté britannique, Londres.

ROUCH (Commandant Jules), *Émile de Bray. In :* Revue Maritime, n° 18, octobre 1947 : 396-409.

ALPHONSE-LOUIS PINART : DE BOULOGNE-SUR-SEINE À L'ALASKA (1)

par Philippe LOISEL

Docteur en médecine,
Association des amis des musées et de la bibliothèque de Boulogne-sur-mer

RÉSUMÉ. La vie et l'œuvre du linguiste français Alphonse-Louis Pinart (1852-1911) dont la remarquable collection de masques et d'objets rapportés d'Alaska est exposée au château-musée de Boulogne-sur-Mer.

Mots-clés : Vie et œuvre d'Alphonse-Louis Pinart • Publication, bibliographie de ses œuvres relatives à l'Alaska • Petite bibliothèque américaine • Linguistique et ethnographie américaines.

ABSTRACT. *The life and work of the French linguist Alphonse-Louis Pinart* (1852-1911) *whose remarkable collection of Alaskan masks and objects are exhibited at the Castle Museum in Boulogne-sur-Mer.*

Key-words : *Alphonse-Louis Pinart life and work • Aleuts and Eskimos masks in Alaska • Pinart bibliography.*

Boulogne-sur-mer est LE haut lieu français de l'Art du Grand Nord. Son château-musée, une lourde forteresse médiévale du XIIIe siècle, abrite en effet l'un des plus importants ensembles de masques et objets inuit au monde. Cette collection enviée a été ramenée d'Alaska en 1872 par un enfant du pays, Alphonse-Louis Pinart.

Étonnant destin que celui de cette fabuleuse collection Pinart, riche aujourd'hui de quelque 221 pièces dont 69 masques koniag (2) ! Il est déjà extraordinaire que ces masques aient échappé à la destruction dans leur propre pays, car, à la fin des cérémonies dans lesquelles ils étaient utilisés, ils étaient la plupart du temps brûlés ou brisés. Exposés au Muséum de Boulogne, ils échappèrent aussi par miracle à un bombardement aérien dans la nuit du 1er au 2 août 1918 : l'aviation allemande qui voulait anéantir l'hôtel Dervaux, le siège de l'état-major britannique, situé en face du musée, lança plusieurs torpilles ; l'une d'entre elles détruisit toute une aile du musée ; les objets « rescapés » furent alors mis en caisse à la hâte par le service d'évacuation des œuvres d'art du front nord [3].

Durant la Seconde Guerre mondiale, le musée de Boulogne subit de nouveaux dommages : pillages, bombardements alliés sur la ville occupée par les troupes allemandes. Au lendemain du 15 juin 1944, le musée était ouvert à tous les vents, il n'y avait plus de vitres, les plafonds étaient crevés [4]. Une nouvelle fois, la collection d'Alaska fut épargnée... Après une courte réapparition pour une exposition temporaire au Musée de l'Homme en 1947 à l'occasion du XXe congrès des Américanistes, la collection Pinart fut étudiée et publiée en partie en 1957 par Éveline Lot-Falck [5] dans le *Journal de la société des Américanistes*. Mais ce n'est que depuis 1988 qu'on assiste à sa véritable renaissance. À l'occasion du transfert du musée dans le château des Comtes de Boulogne, la collection est enfin exhumée des réserves par la conservatrice Françoise Poiret, restaurée, étudiée et présentée au public de façon définitive.

Si l'on reste ébahi devant les vicissitudes subies par la collection durant près d'un siècle, on peut s'interroger à juste titre sur le pourquoi de ce destin « boulonnais ». En fait, Pinart était attaché à sa région natale où sa famille était très impliquée sur le plan économique et politique, et où il revenait se reposer entre deux expéditions. Et puis, le Muséum de Boulogne était à l'époque l'un des premiers musées de province par l'importance de ses richesses. Constitué en 1825 à partir du cabinet de curiosités du vicomte Isidore Leroy de Barde (3), enrichi par les dons successifs de voyageurs anglais séjournant à Boulogne, il possédait déjà dans son inventaire des souvenirs de Laponie, des objets provenant du célèbre capitaine Cook, des collections océaniennes... Il pouvait parfaitement accueillir les collections rapportées par Pinart. Mais si ce dernier en fit don, en 1875, à la ville de Boulogne, ce fut grâce à l'influence d'un autre homme de la région, le Boulonnais Ernest-Théodore Hamy (1842-1908) [6].

Le docteur Ernest Hamy, médecin de formation, anthropologue au Muséum national d'histoire naturelle de Paris, secrétaire de la société d'Anthropologie, directeur des missions d'exploration scientifique était également archéologue. Il avait conduit des fouilles à Boulogne et il avait offert ses découvertes au musée de la ville. En 1875, date à laquelle Pinart fait don de sa collection, le musée ethnographique du Trocadéro n'était pas encore créé (il sera inauguré en janvier 1878). Ernest Hamy orienta donc le jeune Pinart vers le musée de Boulogne qu'ils appréciaient tous deux et où cette collection conserverait une identité propre.

(1) Une partie de cet article a été publiée dans *Bononia*, Bulletin de l'Association des amis des musées et de la bibliothèque de Boulogne-sur-Mer, n° 40, 2002, p. 19-25 sous le titre *Les Beaux livres d'Alphonse-Louis Pinart* [1].

(2) Rousselot [2].

(3) Boulay Roger, *Le chevalier Leroy de Barde et les cabinets de curiosités anglais*, in : *Océanie, curieux, navigateurs et savants*, p. 33-5.

La caverne d'Aknañh, île d'Ounga, planche I : masque n° 1.

L'histoire d'Alphonse-Louis Pinart n'est pas moins étonnante. Elle a fait l'objet d'un livre, par Ros Parmenter [7], publié en 1966 à Los Angeles et de plusieurs articles parus dans Bononia (4). Il est né le 25 février 1852 à Marquise où son père, Léon Pinart, et son oncle, Alexandre Pinart, possédaient les usines métallurgiques de Marquise. Il fait des études brillantes, se passionne pour les langues orientales. Une rencontre à l'Exposition universelle de Paris en 1867 va décider de sa vie. Il y fait la connaissance de l'Abbé Charles Brasseur de Bourbourg. Ce prêtre, homme de lettres, grand voyageur, était un grand spécialiste de l'histoire du Mexique. Il avait étudié et traduit le *Popol Vuh* (le livre sacré et les mythes de l'antiquité américaine avec les livres héroïques et historiques des Quichés) dans lequel de nombreuses pages traitent de l'origine du monde selon les Indiens ; en comparant ces textes avec la Bible, il avait trouvé de nombreuses similitudes et il se posait la question de savoir si, et comment, des traditions méditerranéennes étaient parvenues en Amérique [11]. À l'époque, la théorie du peuplement de l'Alaska par des migrations venues d'Asie à travers le détroit de Béring n'était qu'une hypothèse. Il devait être possible de vérifier cette théorie en comparant les langues asiatiques avec les dialectes des Esquimaux d'Alaska et des Indiens d'Amérique. Pinart était l'homme de la situation : il connaissait les langues orientales, avait une fortune personnelle lui permettant de financer une expédition, et il avait le goût de l'aventure.

En 1871, Alphonse Pinart, âgé seulement de 19 ans, s'embarque donc à destination de l'Alaska. Il explore les îles Aléoutiennes, parcourant près de 5 000 km en kayak ; il hiverne sur l'île d'Afognak dans l'archipel de Kodiak où il collecte des objets et des masques mais aussi des spécimens d'histoire naturelle ; et surtout il a la chance de découvrir la caverne d'Aknañh, ancienne sépulture de chasseurs de baleines dans l'île d'Ounga. Ce n'est qu'à la fin de l'année 1872 qu'il regagne la France. Les collections qu'il rapporte font l'objet d'une grande exposition au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Et le jeune explorateur multiplie les communications aux sociétés d'anthropologie, d'ethnologie, de géographie, recevant en 1874 la médaille d'or de cette dernière. À 22 ans, il est connu et reconnu par la communauté scientifique.

Cette notoriété va l'encourager à poursuivre ses voyages et surtout lui permettre d'obtenir des missions officielles. En 1873, il part pour la Russie où il passera presque deux ans à étudier les langues tartares et leurs relations avec celles d'Amérique. En 1875, il repart aux États-Unis, chargé d'une mission officielle d'exploration du nord-ouest américain. En fait il commence son voyage par l'est, visite l'état du Maine, passe au Canada dans la région du Nouveau-Brunswick chez les Indiens mic-mac, et en Nouvelle-Écosse. En décembre il arrive à San Francisco ; il voyage ensuite durant quatre mois en Arizona avant de remonter vers le nord jusqu'en Colombie britannique. Il est de retour à Paris le 18 octobre 1876.

En 1877, il est chargé d'une nouvelle mission en compagnie de son ami Léon de Cessac, spécialiste de géologie. Cette mission commanditée par le ministère de l'Instruction Publique, prévoit une allocation de 25 000 francs par an pendant cinq ans à Pinart, à condition qu'il remette tout le matériel collecté au musée ethnographique du Trocadéro, dirigé par Ernest Hamy et inauguré en janvier 1878. Pinart quitte la France le 18 janvier 1877, visite les Antilles, débarque à Panama, rejoint De Cessac à Lima au Pérou, descend jusqu'à Valparaiso où il s'embarque à bord du *Seigneulay*, un navire de guerre français à destination de l'île de Pâques et de Tahiti. Il revient de Papeete à San Francisco à bord d'un autre navire, le *Nautilus* (5). Après un bref retour en France, il rejoint De Cessac le 2 juillet 1878 à Santa Barbara où les deux compères étudient les dialectes des Indiens de Californie. Il voyage ensuite en Sonora (6), état du Mexique situé sous l'Arizona, puis dans le reste du Mexique. On le retrouve à Panama, de 1882 à 1884, où il rencontre Ferdinand de Lesseps et travaille dans la région du canal. Après une douzaine d'années passées à Paris, il entreprend sa dernière expédition en Amérique Centrale, une mission comme expert minier au Honduras, de 1896 à 1897.

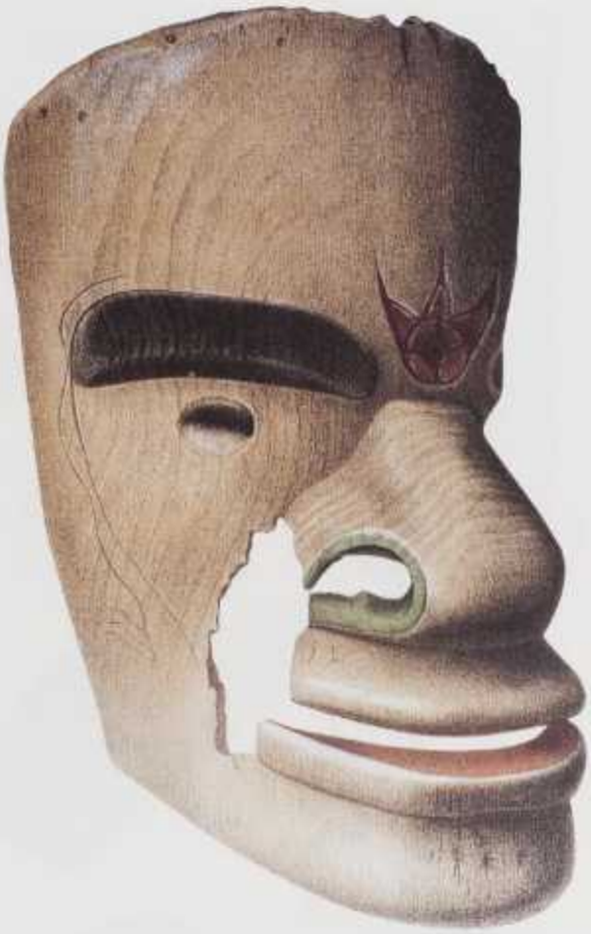
Alphonse Pinart est décédé le 13 janvier 1911 à Boulogne-sur-Seine où il s'était retiré.

(4) Poiret, 1980 [8] ; Message-Wacrenier [9] ; Rousselot [10] ; Loisel [1].

(5) Inventory of the Alphonse Pinart Papers, Bancroft Library, University of California, Berkeley, V.8.

(6) A. Pinart, *Voyage en Sonora*, Bulletin de la société de Géographie, Vie ser., vol. 20, p. 193-244, Paris 1880. Ce texte vient d'être traduit et réédité en espagnol : Viaje por Sonora, A.L. Pinart, Colección Sono historia V, editado por instituto Sonorense de Cultura, Hermosillo, Mexico, 1998.

La caverne d'Aknañh, île d'Ounga, planche II : masques brisés après les danses funéraires.



La caverne d'Aknañh, île d'Ounga, planche III : masque n° 4.

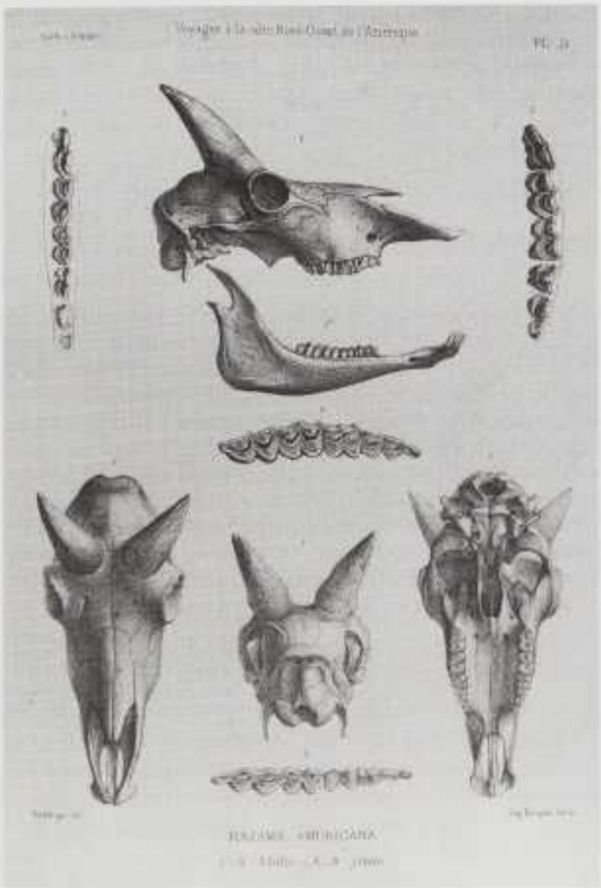
Il a consacré sa vie aux voyages, à l'Amérique. Il en a rapporté d'innombrables objets aussi rares que précieux, et a enrichi le musée de l'homme, le Muséum d'histoire naturelle ou le château-musée de Boulogne-sur-Mer, de collections prestigieuses. Mais surtout, il n'a cessé durant trente ans de prendre des notes sur les peuples rencontrés, sur les régions visitées, de faire des croquis, de recopier des documents originaux, de relever les dialectes des différentes tribus indiennes : mots de vocabulaire, éléments de grammaire, chansons, poèmes, prières, textes divers... Ces documents relatifs à l'ethnographie et à la linguistique ont été publiés dans de nombreux articles. Beaucoup sont restés inédits. D'autres ont fait l'objet de quelques beaux livres : ceux qui se rapportent aux découvertes faites en Alaska ; les ouvrages de la bibliothèque de linguistique et d'ethnographie américaines ; et les volumes de la petite bibliothèque américaine.

Les livres d'Alphonse Pinart relatifs à l'Alaska

En dehors de la brochure de 30 pages qui constitue le catalogue des collections rapportées de l'Amérique Russe (aujourd'hui territoire d'Alaska) exposées dans l'une des galeries du Muséum d'histoire naturelle de Paris, première publication de Pinart en 1872, il existe deux livres relatifs à l'Alaska. En fait, l'intention de Pinart était de publier l'intégralité de ses recherches dans un ouvrage en trois tomes, intitulé *Voyages à la côte nord-ouest de l'Amérique*.

La découverte la plus spectaculaire qu'il avait faite au cours de son expédition était la caverne d'Aknañh, une sépulture de chasseurs de baleines située dans l'île d'Ounga, à l'écart d'un ancien village aléoute. Dans un abri rocheux de la falaise, d'accès difficile, il avait mis à jour, le 30 septembre 1871, les restes de quatre individus couchés sur des lits de mousse ; de grands masques de bois flotté sculptés et peints, qui, après avoir servi lors des danses funéraires, étaient brisés et jetés, gisaient sur le sol, ainsi que divers objets en bois peint représentant outils et instruments de pêche. Or, deux ans après, l'explorateur américain William Dall visitait à son tour la caverne d'Aknañh. Si le matériel le plus intéressant avait été emporté par Pinart, les fouilles plus approfondies que Dall mena lui permirent de découvrir d'autres squelettes. Pour Pinart qui avait connaissance du passage de Dall à Ounga, il fallait absolument publier le premier pour conserver la primeur de la découverte. Il ne pouvait se permettre d'attendre, et il publia donc, à ses frais, en 1875 chez Ernest Leroux, éditeur à Paris, un somptueux volume in-folio comprenant 11 pages de texte et sept planches lithographiques : *La Caverne d'Aknañh, île d'Ounga (archipel Shumagin, Alaska)*. C'est certainement le plus beau livre de Pinart. Les lithographies qu'il contient sont splendides et d'autant plus précieuses qu'elles nous renseignent sur les couleurs des masques et objets au moment de leur découverte, couleurs qui se sont altérées ou ont disparu depuis [11]. Cepen-

La caverne d'Aknañh, île d'Ounga, planche V : objets divers.



Voyages à la côte nord-ouest de l'Amérique, planche D : Mazama Americana (antilope américaine), ostéologie.

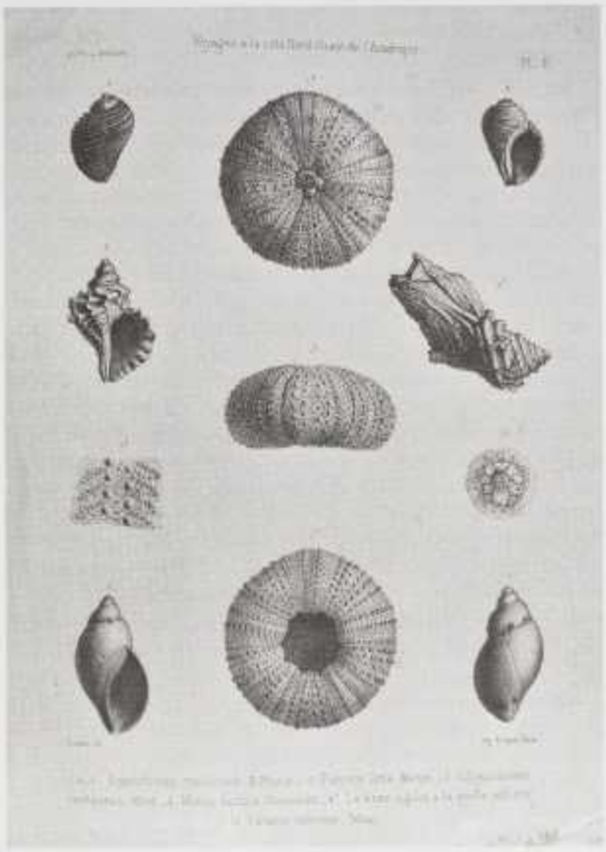
dant cette publication, un peu prématurée, compromettait le projet initial d'ouvrage complet en trois tomes. Finalement, Pinart se contenta de publier la première partie du Tome I de ses *Voyages à la côte nord-ouest de l'Amérique exécutés durant les années 1870-72*, paru en 1875, co-édité par E. Leroux à Paris et A. Bancroft à San Francisco. Là encore, il s'agit d'un magnifique volume in-folio, comprenant 51 pages de texte et cinq de planches lithographiques, consacré à l'histoire naturelle. Pinart a simplement écrit la préface, laissant le soin à des spécialistes du Muséum de décrire et de commenter les différents échantillons rapportés d'Alaska : roches, minéraux, outils en pierre, fossiles, coquillages, oursins, os de loutre de mer et d'antilope américaine.

En ce qui concerne la linguistique, Pinart avait d'autres projets...

La bibliothèque de linguistique et d'ethnographie américaines

Parti en Alaska dans le but de recherches linguistiques, Pinart avait finalement fait un travail d'ethnologue. Cependant, il n'oubliait pas sa motivation première, l'étude des langues et dialectes des peuples rencontrés. C'est pourquoi il avait recueilli, au cours de son voyage, des vocabulaires indiens et esquimaux. Et puis, il avait pu acquérir, en 1873, grâce à sa fortune personnelle, une partie de la bibliothèque de l'Abbé Brasseur de Bourbourg, avant d'acheter le reste à la mort de ce dernier en 1874. Cette bibliothèque comprenait beaucoup de manuscrits des XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles que le prêtre avait acquis ou recopiés en visitant monastères et églises d'Amérique centrale : prières en langues indiennes, lexiques, notices historiques. Les missionnaires avaient en effet besoin de se familiariser avec les langues indigènes dans leur but d'évangélisation. Pinart conçut le projet d'une grande *Bibliothèque de linguistique et d'ethnographie américaines* dans laquelle il publierait ce matériel linguistique issu de ses recherches et de manuscrits inédits. Le volume I fut publié à Paris, toujours chez E. Leroux, en 1875 : *Arte de la lengua chiapaneca par Padre Fray Juan de Albornoz et Doctrina christiana en lengua Chiapaneca par Luis Barrientos*. Il s'agit d'un livre rare, in-quarto de 72 pages édité seulement à 200 exemplaires. « *L'Art de la langue du Chiapas* » (état du sud Mexique voisin du Guatemala) comprend 12 chapitres écrits en espagnol, abordant la grammaire et l'orthographe. La « *Doctrine chrétienne* » du Frère Luis Barrientos, écrite en 1690, est un recueil de textes religieux utiles à la célébration des messes en langue chiapas (7). Pinart n'a écrit que la préface signée à Mar-

Voyages à la côte nord-ouest de l'Amérique, planche E : oursin et coquillages.



(7) Pilar Hernandez Aparicio, Biblioteca Nacional de Madrid, *Dominicos en el Nuevo Mundo*, Congresso Internacional, Sevilla, 21-25 de abril 1987.

VOCABULAIRE

FRANÇAIS-ESQUIMAU

DIALECTE DES TCHIGLIT

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

Vocabulaire Français-Esquimau du R.P. Petitot
(bibliothèque de linguistique et d'ethnologie américaines).

quise le 22 novembre 1874 de ce livre reprenant des manuscrits provenant de la bibliothèque de Brasseur de Bourbourg.

En 1876 parurent les deux volumes suivants, écrits par l'Abbé Émile Fortuné Petitot. Ce prêtre de l'ordre des Oblats de Marie Immaculée avait exercé son sacerdoce au Canada avant d'aller prêcher chez les Esquimaux d'Alaska. Il avait rencontré Pinart au congrès international des Américanistes à Nancy en 1875. Les deux hommes partageaient la même idée du peuplement de l'Amérique à partir des migrations asiatiques par le détroit de Béring. Le volume II, *Dictionnaire de la langue Déné-Dindjié* comprend le vocabulaire de différentes tribus Déné : Montagnais, Chippewayan, Peaux-de-lièvres, Loucheux ; ainsi qu'une monographie et une grammaire de ces peuplades indiennes de l'intérieur du Canada. Le volume III : *Vocabulaire français-esquimau* traite des dialectes des Tchiglit des Bouches du Mackenzie et de l'Anderson. Ce sont des livres luxueux, édités à 200 exemplaires chacun, avec un tirage supplémentaire de 150 exemplaires sur papier ordinaire destinés aux missions des Oblats de M.I., dédicacés « à Monsieur Alphonse Pinart, le savant et généreux publiciste des langues américaines (vol. II), le modeste et généreux savant à la magnificence duquel est due la publication de cet essai de grammaire et le vocabulaire esquimau » (vol. III).

Ce n'est qu'en 1882 que parut le quatrième volume de la collection, *Noticias de los Indios del departamento de Veragua, y vocabularios de las lenguas Guaymi, Norteño, Sabanero y Dorasque, par Père Franco*, édité non plus par E. Leroux à Paris, mais par A.L. Bancroft à San Francisco. La faillite de la Société Pinart frères de Marquise, liée à la crise économique, avait privé Pinart de sa fortune depuis déjà quelques années et ce livre imprimé sur du papier ordinaire contraste avec la qualité des trois volumes précédents. Mais Pinart, alors en mission officielle à Panama tenait à éditer ces vocabulaires des Indiens de la région du canal, vocabulaires recueillis par le père Franco, secrétaire de l'évêque de Panama. Ce fut le dernier volume de cette *Bibliothèque de linguistique et d'ethnologie américaines*. Pinart n'avait plus les moyens de financer de tels ouvrages. Néanmoins il voulait continuer son œuvre d'éditeur des langues indiennes...

La petite Bibliothèque américaine

Au cours des trois années passées à Panama, Pinart avait pu étudier les dialectes des peuples de la région et avait accumulé un matériel linguistique considérable, qu'il voulait publier. Il entreprit donc la publication d'une nouvelle collection : La petite Bibliothèque américaine consacrée aux langues d'Amérique Centrale. Ce sont de petits volumes de format in-8°, de présentation modeste. 8 volumes sont parus de 1890 à 1897, tous édités chez E. Leroux à Paris. Ce sont (à l'exception du 7° volume) des listes de mots indiens avec leur traduction en espagnol, par Pinart. Les titres de la collection sont les suivants :

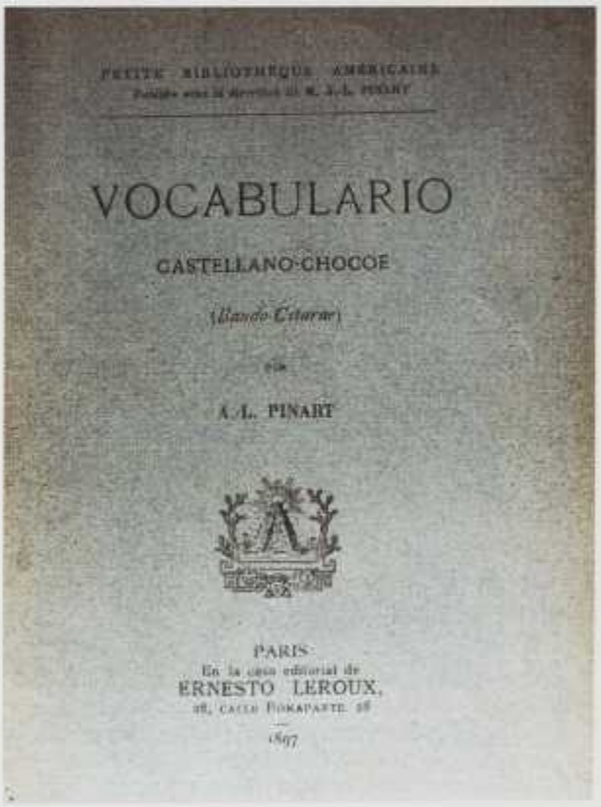
I. Vocabulario Castellano-Cuna, 63 pp., 1890.

II. Vocabulario Castellano-Dorasque, dialectos Chumulu, Gualaca y Changuina, 42 pp., 1890.

III. Vocabulario Castellano-Guaymie, dialectos Move-Valiente, Norteño y Guaymie-Penomeño, 82 pp., 1892.

IV. Vocabulario Castellano-Guaymie, dialectos Murire-Bukueta, Muoi y Sabanero, 54 pp., 1897.

Vocabulario castellano-chocoe
(Petite Bibliothèque américaine).



PETITE BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE

VOCABULARIO

CASTELLANO-CHOCOE

(Bando Catarac)

A.L. PINART

PARIS

En la casa editorial de

ERNESTO LEROUX,

28, CALLE BONAPARTE, 28

1897

V. Vocabulario Castellano-Chocoe (Baudo-Citarae), 26 pp., 1897.

VI. Vocabulario Castellano-K'ak'chi, dialectos de Coban, Sacado de los documentos recogidos por Don Enrique Bourgeois y varios, 59 pp., 1897.

VII. Pequeño Catecismo, traduito en lengua K'ak'chi, dialecto de Coban, por el Padre Silverio Hó, publicado por primera vez..., 28 pp., 1897.

VIII. Pequeño Vocabulario de la lengua Lenca (dialecto de Guajiquiro) por Eusebio Hernandez, 25 pp., 1897.

Tous ces ouvrages sont d'autant plus précieux aujourd'hui que certains de ces dialectes ont disparu, quand ce ne sont pas les tribus indiennes elles-mêmes qui se sont éteintes ou ont été « absorbées » par la civilisation moderne.

*
* *

Finalement, Pinart n'est pas allé au bout de ses rêves de publication des vocabulaires indiens. Son but n'a été que partiellement atteint. On n'a pas fini néanmoins de mesurer l'importance de sa contribution à l'étude linguistique américaine.

Quant aux « beaux livres d'Alphonse Pinart », ils sont aujourd'hui rarissimes. La bibliothèque de Boulogne-sur-Mer en possède quelques-uns (8), ainsi que le catalogue de la vente de sa bibliothèque dont il avait dû se séparer en 1883 pour financer ses projets. Sur ses livres, il aimait coller un ex-libris qui portait sa devise :

« Sol oriens discutit umbras » (9). ■

RÉFÉRENCES

[1] Loisel (Philippe). *Les beaux livres d'Alphonse-Louis Pinart*. Bononia, n° 40, pp. 19-25.

[2] Rousselot (Jean-Loup), 2001. *La collection d'Alphonse-Louis Pinart, Alaska, 1871-1872*, Gradhiva, revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie, n° 29, pp. 86-99.

[3] Senarpont, 1985. *Si le musée m'était conté... la catastrophe du 1er août 1918*, Bononia, n° 7, pp. 7-8.

[4] Senarpont, 1986. *Si le musée m'était conté... l'épreuve de la 2e guerre et ses conséquences*, Bononia, n° 9, pp. 9-11.

[5] Lot-Falck (Éveline), 1957. *Les masques eskimo et aléoutes de la collection Pinart*. Journal de la société des Américanistes, 46, pp. 5-43.

[6] Hamy (Ernest-Théodore), 1988. *Les origines du Musée d'éthnographie*. Paris, Jean-Michel Place éd. (rééd., éd. originale 1889).

[7] Parmenter (Ross), 1966. *Explorer, linguist and ethnologist, a descriptive bibliography of the published Works of Alphonse-Louis Pinart, with notes on his life*, Los Angeles, Southwest museum.

[8] Poiret (Françoise), 1990. *Les masques de l'Alaska*, Bononia, n° 16, pp. 2-3.

(8) Consulter le *Catalogue pratique de la Bibliothèque de la ville de Boulogne-sur-Mer* par M.E. Martel, Boulogne, G. Hamain imp., 1899.

(9) « Le soleil en se levant dissipe les ombres ».

[9] Menuge-Wacrenier (Raymonde), 1974. *Qui était donc Alphonse-Louis Pinart ?*, Bononia, n° 25, pp. 27-32.

[10] Rousselot (Jean-Loup), 1996. *La collection Pinart et la culture des Eskimo yupik*, Bononia, n° 29, pp. 16-26.

[11] Morel (Léon), 1956. L'Abbé Brasseur de Bourbourg, un grand Américaniste flamand, Bourbourg, Librairie Outteryck, s.d.

[11] Salabelle (Marie Amélie), 2001. *La caverne aux masques, la collection Pinart du musée de Boulogne-sur-Mer*, Gradhiva, revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie, n° 29, pp. 101-7.

BIBLIOGRAPHIE

Association des conservateurs des musées du Nord-Pas-de-Calais, 1997. *La découverte du paradis, Océanie, curieux, navigateurs et savants*, Paris, Somogy éditions d'art.

Berger (Collection Yves), *Art des indiens d'Amérique du Nord*, catalogue de la vente du 15 avril 2002, Paris, Drouot-Richelieu, étude Millon et Associés.

Boulay (Roger), 1991. *Les collections océaniennes du Musée de Boulogne-sur-Mer*, Bonomia, n° 19, pp. 24-31.

Catalogue de livres rares et précieux, manuscrits et imprimés principalement sur l'Amérique et sur les langues du monde entier, composant la bibliothèque de M. Alph. L. Pinart et comprenant en totalité la bibliothèque mexico-guatémalienne de M. l'Abbé Brasseur de Bourbourg. Paris, veuve Ad. Labitte, lib. de la bibliothèque nationale, 1883.

Cawthorne (Nigel), 1997, *The art of native North America*, Reed international Books limited.

Collectif, 2001. 100 figures du Pas-de-Calais, 1790-2000. Lillers, éd. Les Échos du Pas-de-Calais.

Dall (William H.), 1878. On the remains of later prehistoric man obtained from caves in the Catherina Archipelago, Alaskan Territory, and especially from the Caves of the Aleutian Islands. Smithsonian Contributions to Knowledge, 318, Washington, pp. 28-31.

Lionnet (André), 1984. *L'apport linguistique d'Alphonse Pinart*, Amérindia Spécial 6, pp. 273-81.

Lottin (Alain *et al.*), 1983. *Histoire de Boulogne-sur-Mer*. Lille, Presses universitaires de Lille.

Malaurie (Jean), 1999. *Hummocks 2, Alaska, Tchoukotka sibérienne*, librairie Plon, coll. Terre Humaine, Paris.

Malaurie (Jean) (sous la direction de et préfacé par), 2001. *L'Art du Grand Nord*, Paris, éd. Citadelles et Mazenod.

Malaurie (Jean), *L'appel du Nord*. Ethnophotographie des Inuit : du Groenland à la Sibérie 1950-2000. Paris, La Martinière 2001.

Paublan (Jules), 1939. *Histoire de Boulogne-sur-Mer, récits, faits, considérations*. Calais, imp. R. Martin.

Pilling (James Constantine), 1893. *Bibliography of the chinookian languages (including the Chinook Jargon)*, Washington, Government printing office.

Poiret (Françoise-Camille), 1998. *Château-musée de Boulogne-sur-Mer*, guide de visite, Boulogne-sur-Mer.

Robert-Lamblin (Joëlle), 1976. Exploration de l'archipel aléoute (Alaska) par le Français Alphonse-Louis Pinart en 1871-72. Bulletin de la société suisse des Américanistes, n° 40, pp. 19-27.

Rousselot (Jean-Loup), Abel (Bernard), Pierre (José), Biil (Catherine), 1991. *Masques Eskimo d'Alaska*, Saint-Vit et Strasbourg, éd. Amez.

Planche IV – Caverne d'Aknañh.

Planche VII – Objets divers.

EN HOMMAGE À NOS MORTS

par Jean MALAURIE

Directeur d'Études Arctiques, EHESS et directeur du Centre d'Études Arctiques, EHESS

Dès la fondation d'*Inter-Nord* en 1960, d'éminents chercheurs d'Amérique du Nord, de Scandinavie, d'Europe occidentale et de Russie ont souhaité participer à ce forum interdisciplinaire.

Hélas ! le temps passe et il m'appartient, au vingtième numéro, dans ce livre jubilé, de rendre un hommage particulier à quelques personnalités, souvent de premier plan, qui ont disparu dans ces dernières années.

La revue *Inter-Nord* avait déjà salué, au moment de leur disparition, l'œuvre de l'ethnobotaniste canadien Jacques Rousseau (n° 12), mon cher collègue qui a été professeur adjoint au Centre d'études arctiques en 1960-62, de l'archéologue A.P. Okladnikov, ce géant de la recherche préhistorique sibérienne (n° 19), de l'explorateur italien le Général Umberto Nobile (n° 15) qui m'honorait de sa chaleureuse amitié, du philologue norvégien Asbjorn S. Nesheim (n° 19), du grand esquimaulogue canadien Diamond Jenness (n° 19). La biographie de Paul-Émile Victor, sous forme d'une longue interview de Jean Bourgoin et qui constituait un dernier message du grand explorateur, a paru dans le n° 18. *Inter-Nord* tient à exprimer sa pensée très émue à la suite de la mort du fondateur des « Expéditions Polaires Françaises ». Je m'y associe d'autant plus que j'ai été un des tous premiers compagnons de ce vaste programme arctique et antarctique, ayant été géographe des deux premières expéditions fondatrices au Groenland, dirigées par Paul-Émile Victor lui-même en 1948 et 1949. À mon tour, je suis intervenu en son honneur (n° 18, suite à l'interview) et, lors des célébrations nationales, j'ai été invité à écrire un article saluant « la création des Expéditions Polaires Françaises, 1947 » (1).

Aujourd'hui, dans ce numéro 20, j'ai le triste privilège d'évoquer la mémoire de collègues éminents – dont certains sont des amis très chers – qui nous ont quittés.

• L'historien Terence ARMSTRONG est décédé, en 1996. Lecteur à l'Université de Cambridge et codirecteur du Scott Polar Research Institute, il est le spécialiste incontesté de la Route maritime du Nord-sibérien à laquelle il a consacré sa thèse [1]. *Inter-Nord* a bénéficié, dès son n° 7 (puis dans ses numéros 8, 9, 10, 11, 12, 13/14, 15, 16, 18 et 20 « The Northern sea route 1985-1990 ») de la compétence de ce grand spécialiste de l'histoire maritime de Mourmansk à Vladivostok ; le volume du trafic étant une clé et un indice du développement de l'Arctique russe.

Il a été chargé de conférences au Centre d'études arctiques en 1960 (EHESS), ouvrant une collaboration cordiale entre chercheurs français et britanniques qu'il a voulu approfondir lors d'un déjeuner à l'Ambassade de France, à Londres, en ma présence et celle de Lord Shackleton, en 1990.

Il a participé, en y faisant des interventions toujours très remarquées, à plusieurs congrès internationaux du Centre d'études arctiques, les 4e (1969), 5e (1973), 7e (1978) et 10e (1983) [6].

Terence Armstrong qui inspirait également le *Polar Record* par son attention et sa compétence, était l'éditeur de la remarquable collection de voyages et d'explorations « Hakluyt Society », qui fait honneur à la Grande-Bretagne et où ont paru de si nombreux classiques inédits de l'histoire arctique. Paix à sa noble mémoire.

• L'historien M.I. BELOV, décédé à Leningrad le 20 juin 1981, était directeur du Département d'histoire maritime de l'Institut de recherches arctiques et antarctiques de l'URSS et Directeur du Musée arctique et antarctique de Leningrad.

Il a consacré une part essentielle de sa vie à écrire une histoire monumentale et décisive de l'exploration, par la mer, du littoral sibérien. Nous nous étions connus, dès 1959, à Leningrad, et *Inter-Nord* a bénéficié de sa part de deux études remarquables dans ses numéros 10 et 12 [7]. Sa personnalité internationale donnait à l'Institut arctique et antarctique de l'URSS une réalité au département des sciences historiques, dimension en sciences sociales qui lui a toujours manqué.

La fin de sa vie fut, hélas, malheureuse : une action d'inspiration politique a été exercée contre lui sur le plan administratif, le privant de ses droits à une pension alimentaire : elle l'obligea à des activités pédagogiques médio-

M.I. Belov, 1959, Léningrad.

(1) Commémoration Nationale du ministère de la Culture. Les expéditions polaires françaises, missions Paul-Émile Victor, 1957-1967, cinquantenaire, *in* : Célébrations nationales, 1997. Paris : ministère de la Culture, 1997, p. 227-32.

cres, au détriment de ses recherches fondamentales. M.I. Belov était estimé de ses pairs dans le monde entier.

• C'est avec beaucoup d'émotion que nous avons appris le décès d'Elisabeth CARDIN le 22 septembre 2000. Agée de 42 ans, Elisabeth Cardin, diplômée de l'Institut national des langues et civilisations orientales (Paris), était une des collaboratrices du Professeur Jean Malaurie au Centre d'études arctiques.

En raison de sa connaissance de la langue russe, elle a participé à l'organisation des cinq colloques bilatéraux franco-soviétiques. Elle a remarquablement préparé l'édition des actes de ces colloques ainsi que d'autres ouvrages soviétiques parus en français aux éditions du CNRS sous l'égide du Centre d'études arctiques. On lui doit particulièrement, en 1988, *Esquimaux d'Asie : contes et récits* recueillis par K.S. Sergeeva et E.S. Rubcova, préface de Jean Malaurie, ouvrage préparé par Elisabeth Cardin et Arlette Fraysse, éditions du CNRS. Ces 145 mythes et récits, recueillis en Tchoukotka depuis 1933, sont une introduction essentielle à l'imaginaire inuit.

Elisabeth Cardin assurait également, depuis 1997, la coordination des stages annuels de six diplômés autochtones nord-sibériens de l'Académie polaire d'État de Saint-Pétersbourg à l'Institut d'Administration Publique auprès du Premier ministre sous l'égide de l'École nationale d'administration (IIAP-ENA, Paris).

La revue *Inter-Nord* tient à rendre un hommage particulier et très ému à cette charmante jeune femme, très compétente, d'une parfaite loyauté à l'œuvre collective entreprise, si attentive aux chercheurs et à leur bonne entente et à l'excellence de la publication de leurs travaux (2). Elisabeth Cardin assurait discrètement et efficacement le secrétariat de la revue *Inter-Nord* depuis le n° 13/14.

Ce numéro 20 de la revue *Inter-Nord*, qu'elle avait largement préparé, est dédié à sa mémoire.

• L'ethnologue Jean GABUS, Directeur du Musée ethnologique de Neuchâtel, est disparu en 1992.

En 1938-1939, il avait conduit une importante expédition solitaire dans le Keewatin canadien auprès des Esquimaux Caribou, encore mal connus malgré les travaux précieux de Kaj Birket-Smith durant la 5e Expédition de Thulé (1922-1925) [4].

Trop pris, par la suite, par ses études sahariennes, il n'a pu faire l'étude des collections ethnographiques exceptionnelles qu'il avait rapportées du Canada. Le Centre d'études arctiques devait faire assurer, sous forme d'un mémoire à l'École des hautes études en sciences sociales, par Yvon Csonka – alors étudiant sous ma direction – une analyse approfondie de ces collections (n° 19 d'*Inter-Nord*) à propos de laquelle je m'étais entretenu personnellement avec Jean Gabus.

Cette étude précise, dont j'ai écrit la préface, a paru au Musée de Neuchâtel en 1988 [5].

(2) *Per Jean Malaurie. Alla ricerca della quadratura del circolo polare* (ed. Giulia Bogliolo-Bruna), 30 témoignages italiens, français, belges, danois, américains et russes. Il Polo, Fermo, 1999. Istituto geografico polare (pp. 77-83).

Lors du 4e Colloque bilatéral franco-soviétique, Centre d'études arctiques/CNRS/EHESS, Paris et Institut d'ethnographie, Académie des sciences de l'URSS, Leningrad, Moscou. À l'extrême gauche, le Professeur Jean Malaurie, le Professeur Mériot et deux déléguées de l'Académie des Sciences, Leningrad et l'interprète du ministère des Affaires Étrangères. À l'extrême droite : Elisabeth Cardin immédiatement, à sa droite, la tête d'Arlette Fraysse, documentaliste de notre section sibérienne ; debout, Sylvie Devers, bibliothécaire et Hélène Salaun-Kertanguy, psychologue. En arrière plan, debout, le Professeur Taksami, Académie des Sciences de Leningrad (Institut d'ethnographie). Photo Jean Malaurie.

1930, Tchoukotka, les brigades de pédagogie rencontrent des Tchouktches et des Nénets illettrés. Les premiers ethnologues de la Tchoukotka à l'Institut d'ethnographie de l'Académie des Sciences de l'URSS étaient des pédagogues de ces brigades. Collection Musée Arctique, Saint-Pétersbourg.

Yourte tchouktche de Tchoukotka, 1930. Collection Musée Arctique, Saint-Pétersbourg.

Le célèbre linguiste Menotshikov, philologue des Esquimaux d'Asie. Il sera collaborateur d'*Inter-Nord* (1970). En 1936, il était instituteur en Tchoukotka, comme I.S. Gurvitch. Collection Musée Arctique, Saint-Pétersbourg.

Jean Gabus a participé au VIIe congrès international du Centre d'études arctiques sur la documentation arctique, au cours duquel son intervention sur la muséologie et son retour récent chez les Inuit du Keewatin fut très remarquée.

• L'anthropologue Robert GESSAIN, grand spécialiste français des Esquimaux de la côte est du Groenland, nous a quittés en 1986.

Compagnon de Paul-Émile Victor en 1933, médecin et psychanalyste, il a consacré sa thèse à une généalogie unique des Ammassalimiut qui, comme on le sait, représentent le dernier groupe esquimau à avoir été découvert en 1884. Cette thèse a été publiée dans la collection des Meddelelser om Gronland (Copenhague) [6]. Il est remarquable que les deux premières généalogies sur les Esquimaux du Groenland aient été l'œuvre de deux Français : Robert Gessain, sur la côte est du Groenland, avec son expérience de médecin, en 1934, et moi-même, sur la côte nord-ouest du Groenland, avec les Esquimaux Polaires, en 1950-51.

Robert Gessain s'est passionné également pour des sociétés d'Afrique noire et s'est intéressé aux isolats démographiques français (Bretagne). Il a été le président de l'opération multidisciplinaire de Plozevet (1970-1986).

Son livre *Ammassalik, la civilisation obligatoire* (Paris, 1969) ainsi qu'un autre ouvrage, très original sur le bœuf musqué [6a], ont retenu l'attention des spécialistes. Un hommage a été rendu à cette personnalité remarquable par la revue du Musée de l'Homme, *Objets et mondes*. De nombreux articles sur des sujets aussi variés que le bilboquet esquimau ou l'androgynie témoignent de la curiosité intellectuelle et de la créativité de Robert Gessain et il serait très heureux que ses inédits (notes, carnets) soient publiés.

Inter-Nord rend un hommage tout particulier à ce grand pionnier de la recherche arctique française, homme de tolérance, que sa formation, au carrefour de la médecine, de l'ethnologie et de la psychanalyse, a placé à l'avant-garde des sciences humaines.

• I.S. GURVITCH est décédé à Moscou en 1995.

Il était chef de la section du Nord de l'Institut d'Ethnographie de l'Académie des Sciences de l'URSS, aussi bien à Moscou qu'à Leningrad.

J'ai coopéré avec I.S. Gurvitch dans le cadre de mes recherches personnelles en Sibérie orientale et en tant que représentant de l'École des hautes études en sciences sociales (Centre d'études arctiques), soucieux de travailler étroitement avec nos collègues soviétiques depuis décembre 1967.

I.S. Gurvitch était un de ces pédagogues qui ont été envoyés, au début de leur carrière, comme instituteur auprès des Petits peuples du Nord et particulièrement en Tchoukotka. La connaissance directe de ces populations a été ainsi donnée par un contact quotidien avec les enfants de ces vieilles ethnies en rapide mutation. Le grand ethnologue I.S. Vdovin, spécialiste des Tchouktches et le grand philologue G.A. Menotshikov ont connu le même exceptionnel itinéraire.

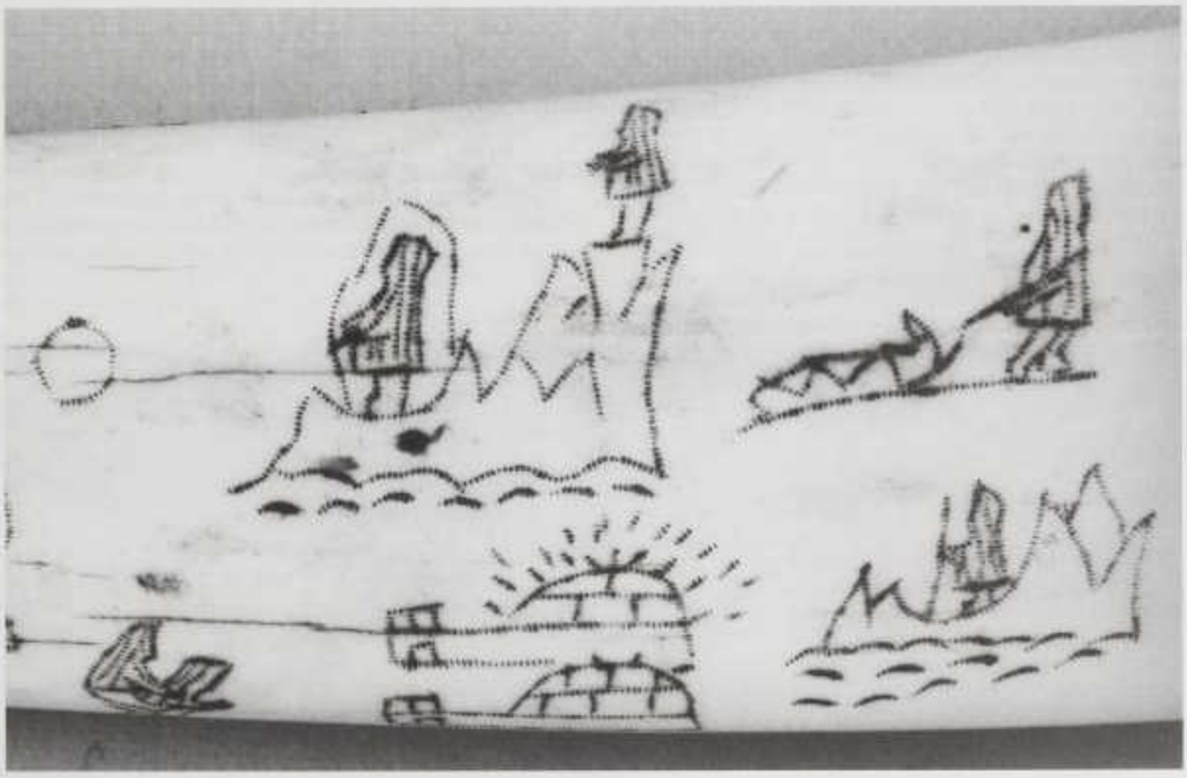
Gurvitch, en tant qu'homme, aimait ces peuples, mais en marxiste et communiste, considérait leur transformation comme inéluctable et nécessaire. Il a toujours insisté sur une méthodologie spécifique à l'Union soviétique et, selon lui, bénéfique pour ces peuples.

Gurvitch a été un collègue et un ami qui a participé à la revue *Inter-Nord* et à trois des quatre colloques bilatéraux franco-soviétiques [7] consacrés aux peuples du Nord soviétique. Ces colloques ont été pionniers, en ce sens qu'ils ont été les premiers que l'URSS ait ouverts avec l'Occident. Gurvitch était chef de la délégation soviétique ; en tant que responsable de la délégation française, j'avais invité au deuxième colloque (1983) une délégation nord-groenlandaise, dirigée par le maire inuit de Thulé, accompagné d'un conseiller municipal de la commune des Inughuit (Esquimaux Polaires) et d'un interprète inuit. Gurvitch et moi, nous avions envisagé, dans l'avenir, de faire inviter, dans la délégation soviétique, des représentants autochtones. À chacun de mes séjours à Moscou, nous tenions une réunion au sommet pour approfondir nos comités éditoriaux (*Inter-Nord*, colloques bilatéraux). Il voyait large et précis et souhaitait élargir cette coopération avec l'Occident et ses méthodes. L'approche géohistorique de Lucien Febvre et de Fernand Braudel l'intéressait beaucoup.

I.S. Gurvitch a participé, en tant qu'acteur-interviewé, à la fresque filmique *Inuit* que j'ai réalisée (7 films, Antenne 2,

I.S. Gurvitch, Président du 3e colloque bilatéral franco-soviétique, Académie des Sciences, Léningrad, 1er au 15 novembre 1987.
On distingue de gauche à droite : outre la traductrice, le docteur Taksami, directeur de la section arctique de l'Institut d'ethnographie (Leningrad), et le Professeur Gurvitch, directeur de la section du Nord, Institut d'ethnographie (Moscou), et le Professeur Jean Malaurie.
Photo Jean Malaurie.

Village yuit en Tchoukotka en 1920-1930 après une chasse à la baleine. Séance chamanique. Ivoire gravé, Ouélen, 1990. Collection Jean Malaurie.



En bas à gauche et à droite, chasseur accompagné et protégé par un esprit alors qu'il est en péril sur une banquise dérivant sur le détroit de Béring. Séance chamanique. Ivoire gravé Savoonga, 1965. Collection Jean Malaurie.

1980) et dont un film a été tourné à Leningrad, Moscou, en Yakoutie et en Tchoukotka en décembre 1976. Il a écrit un article très intéressant sur cette fresque *Inuit* réalisée du Groenland à la Sibérie, dans *Sovetskaja Etnografija* [7a]. En outre, I.S. Gurvitch a été conseiller du célèbre cinéaste Akira Kurosawa lors du tournage de *Derzou Ousala*.

J'évoque avec émotion sa mémoire. Gurvitch appartenait à cette génération de communistes soviétiques convaincus qu'ils construisaient l'avenir, tout comme l'Académicien Ju. V. Bromlej, Directeur général de l'Institut d'ethnographie de l'Académie des Sciences de l'URSS, qui, avec l'École des hautes études en sciences sociales (Centre d'études arctiques), a montré son libéralisme et son respect à l'égard de nos méthodes. Je leur rends à tous deux, hélas aujourd'hui disparus, un hommage ému.

Je savais que tout n'était pas possible, pour nous Occidentaux, soucieux de travailler sur le terrain dans le nord de la Russie. Mais je sais que le peu qui a été accordé au Centre d'études arctiques, et qui l'a privilégié parmi d'autres organismes occidentaux, était déjà beaucoup et nous le devions à Ju. V. Bromlej [8] ainsi qu'à I.S. Gurvitch, ethnographe, pour lequel on se reportera à diverses publi-

cations importantes, parues dans le cadre du Centre d'études arctiques.

• INUTERSSUAQ (né à Uumanaak, baie de l'Étoile Polaire en 1906) est décédé à Siorapaluk en 1984. Nord Groenlandais de Siorapaluk, il a été le compagnon de « L'Oxford University Ellesmere Land Expedition » dirigée par Edward Shackleton en 1934-1935. Il a participé à l'expédition « Danske Thule og. Ellesmere Land Ekspedition » 1939-1940, dont le chef d'expédition était James Van Hauen. Il fut mon informateur principal en 1950-1951 et 1967 et au cours de mes missions suivantes. Je l'avais appelé « Le Sage ». Il a été le chef du groupe des Esquimaux polaires qui m'a assisté lors du tournage de mon film *Les Derniers rois de Thulé* en avril-mai 1968.

Il a publié le premier – et excellent – livre jamais écrit par un Esquimau polaire *Beretningen om Qillarsuaq* (Nuuk, Det Gronlandske Forlag, 1976, 204 p.) Je lui rends un hommage très particulier et même fraternel. Tant de liens nous unissaient. J'ai perdu un ami.

• Thomas F. JOHNSTON est décédé en 1996, à Fairbanks (Alaska). Ethnomusicologue exceptionnel, il était un des spécialistes les plus fins et informés que je connaissais sur les Athapasques et les Esquimaux Yupik. Il les connaissait parce qu'il les aimait. Britannique de naissance et d'éducation, ayant vécu en Afrique du Sud où il apprit à détester l'apartheid qui y régnait, il était ethnomusicologue à l'Université d'Alaska où il avait considérablement agrandi le département de musique qu'il avait fondé.

Sa première qualité était sa boulimie de connaissance bibliographique. Il lisait *tout*. Tolérant, il ignorait superbement les querelles de chapelles et d'hommes. Il allait sans cesse dans les villages inuit et je puis témoigner de l'estime et de l'amitié que les jeunes et les Anciens (Elders) lui portaient. Nous avions commencé ensemble une recherche en Alaska. J'ai appris, au fil de nos rencontres, sa finesse d'analyse psychosociologique des Inuit et des Yupik en crise de mutation. Il était venu me voir en France et avait résidé un mois dans ma maison de campagne, en Normandie. Sa perte est irréparable, car il n'avait pas achevé la publication de ses carnets, notes, archives. Dans ce numéro 20 sont publiés un article de lui : « A diacronic study of the Yupi Eskimo inviting-in » et « Thomas F. Johnston Alaska ethnomusicologist » [9].

Je m'incline, avec émotion, devant la mémoire de ce pionnier de l'exploration de la langue intime des Inuit : la musique et la danse, celle qui transcende toute pensée immatérielle et lui évite d'être tirée vers le bas.

• Le préhistorien Eigil KNUTH est décédé à Copenhague en 1996.

Dans l'histoire arctique du Danemark, patrie de William Thalbitzer, Knud Rasmussen, Kaj Birket-Smith, Helge Larsen et Therkel Mathiassen, le Comte Eigil Knuth est une figure emblématique.

Écrivain connu, sculpteur de renom, il a traversé en 1933 l'inlandsis groenlandais d'est en ouest avec Paul-Émile Victor, Robert Gessain et Michel Perez. Il devait consacrer sa vie à des travaux archéologiques sur la Terre de Peary où il a souhaité être enterré et où ses cendres ont été dispersées.

Inuterssuaq Uvdloriaq (1906-1984). Photo Jean Malaurie à Siorapaluk, septembre 1967.

Sans jamais appartenir au Musée ethnologique danois, qui ne lui a pas toujours été très fraternel, ni à l'Université de Copenhague, homme seul, il a contribué, par ses missions annuelles, à un renouvellement essentiel de l'intelligence de la préhistoire esquimaude, à un approfondissement du temps de migration des Inuit venus de la Terre d'Ellesmere jusqu'en Terre de Peary durant la période *Independance*.

Le Comte Eigil Knuth était un ami du Centre d'études arctiques qui s'honore d'avoir publié l'un de ses rares, sinon unique, et précieux ouvrages d'archéologie : *Archeology of the musk-ox way* (Paris, 1967. Contributions du Centre d'études arctiques n° 5). J'étais si heureux, lors de mes séjours à Copenhague, et s'il n'était pas dans sa si chère Terre de Peary, d'évoquer avec lui un Groenland qui n'est plus et qu'il a aimé passionnément dans sa beauté naturelle, ses hommes et leur philosophie.

Il serait très important que les carnets et notes de cet observateur – passionné et si compétent du Groenland lors de sa mutation décisive –, de cette personnalité au regard aigu, estimé des plus grands archéologues américains et russes, qui devait mourir tragiquement, seul, dans son appartement de Copenhague, soient enfin publiés. Il a donné son œuvre remarquable de sculpteur, notamment des visages esquimaux de la côte est du Groenland, au Musée groenlandais de Nuuk.

• Gösta LILJEQVIST. Je salue la mémoire de ce grand historien suédois de l'exploration arctique qui vient de mourir à Stockholm. Il avait participé au dixième congrès international du Centre d'études arctiques consacré à la conquête du Pôle Nord et aux problèmes contemporains de navigation maritime et aérienne [10].

• Le Comte Guido MONZINO est de ces hommes surprenants et exceptionnels que l'Histoire suscite.

D'une riche famille d'hommes d'affaires milanais, il a décidé de consacrer sa vie à l'exploration de hauts lieux de la terre : les sommets des montagnes andines (1957-58), la conquête du pôle Nord, atteint le 19 mai 1971 et le sommet de l'Everest (1973). Patriote, il souhaitait que le pavillon italien flotte aux grands sommets de la Terre. Nous nous sommes connus à Savigssivik (nord du Groenland) en avril 1969. Il venait de traverser la baie de Melville, dans un froid cruel, et avec de nombreux traîneaux groenlandais de la baie de Disko et d'Upernavik. J'ai eu le bonheur de régler, à sa demande, des problèmes conflictuels graves avec des Groenlandais dont je parlais la langue et qui avaient ma confiance. Il m'a demandé d'être son conseiller lors de ses expéditions vers le pôle et d'y participer, en tant que chef scientifique, ce que j'ai décliné.

Le pôle Nord a donc été atteint par cet explorateur italien, en traîneau à chiens le 19 mai 1971, avec 13 Esquimaux, sous la direction du petit-fils esquimau de l'Amiral Peary, Talilanguak-Peary, selon l'itinéraire présumé de Peary (1909). On rappellera que le pôle Nord a été survolé pour la première fois de l'histoire par le *Norge*, construit et piloté par le Général Umberto Nobile, le 12 mai 1926. L'Italie a toujours tenu à être représentée brillamment dans l'exploration de l'océan Glacial.

Le Comte Guido Monzino a activement participé au dixième congrès international du Centre d'études arctiques consacré au pôle Nord. Une biographie lui a été consacrée à Milan [11] peu de temps avant sa mort en octobre 1988.

• Guy MORÉCHAND

Je rends un hommage ému à notre collègue Guy Moréchand, membre éminent de l'École française d'extrême orient, qui vient de mourir le 24 février 2002, à 78 ans. Il est essentiel quand il s'agit du chamanisme arctique, dont on sait la complexité, de remonter aux sources c'est-à-dire à l'Asie du Sud-Est, l'Himalaya et la Chine.

Guy Moréchand, avec sa très grande expérience du chamanisme en Asie du Sud-Est, où ses travaux font autorité, notamment au Laos, s'est attaché dans deux articles d'*Inter-Nord* et au cours d'interventions à mon séminaire d'études arctiques à l'EHESS à nous faire réfléchir sur le chamanisme sibérien et, sur le chamanisme est-groenlandais. Dans un premier article, il porte une attention particulière sur les rites et le costume chez les Enetses, les Kantes (3). Dans un second article, il réfléchit sur la dualité d'âme chez les Esquimaux de la côte est du Groenland à partir d'un mémoire assuré à l'École des hautes études en sciences sociales par Mme Forget. Son article critique est d'un grand intérêt (4) ; la revue *Inter-Nord* lui rend un vibrant hommage.

• Le père Lucien SCHNEIDER, OMI, est mort à Paris en juin 1978. *Inter-Nord* salue la mémoire de ce linguiste éminent et trop modeste de la région d'Ungava (Kuujuuaq), après avoir été en poste à Eskimo Point, Churchill, Wakeham Bay. Son *Dictionnaire esquimau/français, français/esquimau* est fondamental (Université Laval, 1970). Il est suivi de quatre volumes sur les infixes, la grammaire (1967-1973, direction générale du Nouveau-Québec, Québec). Se reporter pour connaître son œuvre à Louis-Jacques Dorais *L'œuvre du Père Lucien Schneider, OMI pour la connaissance du langage esquimau du Nouveau-Québec* (Québec, 1980).

Le Père Lucien Schneider a publié dans *Inter-Nord* n° 13/14 [12]. Attentif, dévoué à la pensée inuit, ce missionnaire oblat a toujours, avec générosité et un esprit ouvert de charité chrétienne, ennemi de ces querelles mortifères en ces petites bourgades provinciales du grand Nord, collaboré avec les scientifiques de tous bords et laisse un dictionnaire irremplaçable.

• Je salue avec une extrême émotion la mort d'un grand ami Lord Edward SHACKLETON (1911-1994).

Edward Shackleton était le fils de Sir Ernest Shackleton, le géant de l'*Endurance*. Son enfance fut difficile, car il a été orphelin très tôt. Élève au Magdalen College (Oxford), il a organisé l'« Oxford University expedition Ellesmere Land ». Cette expédition fut mouvementée – ce que les Esquimaux m'avaient laissé pressentir – et Lord Shackleton, au Magdalen College, où je résidais en fellowship en 1987, m'a donné les clés du problème avec une élégance d'historien et de gentleman.

L'expédition britannique avait dû subir un ultimatum des Inuit qui l'a contrainte à réorganiser le leadership de l'expédition. Cette histoire extraordinaire a été relatée à sa demande dans *Ultima Thulé* [13]. Ce sont les Esquimaux polaires – les Inughuit – et particulièrement Inuterssuaq, qui souhaitaient que je rencontre Shackleton, afin qu'unis, Français et Anglais, nous les défendions dans leur identité et leur autonomie. Ainsi, notre entente cordiale sur le front inuit aurait entraîné, nous l'espérions, Shackleton et moi, une meilleure compréhension internationale des problèmes complexes des minorités arctiques dont certaines sont parmi les peuples les plus antiques de l'hémisphère Nord et

(3) Guy MORÉCHAND, Étude sur le chamanisme sibérien, *Inter-Nord* n° 9, Paris, mars 1969, p. 228-33.

(4) Guy MORÉCHAND, La notion d'âme chez les Esquimaux groenlandais, *Inter Nord* n° 10, mars 1968, p. 298-303.

risquent, à l'aube du XXIe siècle, de disparaître à jamais sous les effets d'un néo-colonialisme destructeur.

Shackleton et moi, avions décidé d'organiser une nouvelle conférence internationale, dans l'an 2000, sur ces problèmes de minorité qu'il jugeait de toute première importance, de même que la défense de l'environnement :

« Il est de notre devoir, à nous Européens, qui avons l'expérience douloureuse de grandes guerres, de mobiliser nos connaissances techniques et intellectuelles pour soutenir les peuples arctiques dans leur développement, en veillant à les protéger contre les terribles dangers de pollution qui planent sur les régions polaires, le dernier en date étant ce trou dans la couche d'ozone dont les conséquences peuvent être tragiques pour l'humanité entière. Durant les années que j'ai passées au Parlement, j'ai ressenti la nécessité de m'occuper des peuples parfois opprimés par l'âpreté et l'opportunisme de notre soi-disant monde civilisé.

En tant que ministre de la Défense chargé de la Royal Air Force, plus tard comme président de la Chambre des lords, et aujourd'hui en tant que président du Comité privé de la Chambre des lords pour la science et la technologie, je n'ai jamais cessé de m'intéresser à ces problèmes. Je puis dire que l'opinion britannique, si passionnée par la conquête polaire due à l'héroïsme de nombre de ses fils, ne se désintéressera jamais de l'avenir des hautes latitudes » [13a].

Edward Shackleton a été Président du second Festival international du film arctique, organisé par le Centre d'études arctiques à Rovaniemi en septembre 1986.

• La philologue-ethnologue Regitze Margrethe SØBY est décédée en mai 1996 à Copenhague. Elle n'avait pas 40 ans et a succombé à une longue maladie qu'elle a dominée avec un indicible courage. Sa disparition me laisse dans une tristesse inconsolable.

La Danoise Regitze Margrethe Søby avait une connaissance particulièrement juste et précise des Groenlandais de la région d'Upernavik et de Savigssivik. Nous étions de grands amis. Elle aimait les Inuit avec toute sa sensibilité et son intelligence ; elle parlait parfaitement la langue inuktitut. C'était sa seconde famille.

Inter-Nord a publié plusieurs de ses études et ici, le plus récent, dans ce n° 20 : « Un drame dans le désert arctique : le meurtre du professeur John Marvin ». Elle a été chargée de conférences au Centre d'études arctiques en 1988.

Dans le volume d'*Hommages* qui m'a été consacré, elle avait publié une étude très intéressante qui fait date : « Quelques nouvelles de Savigssivik pour Jean Malaurie » [14].

Regitze Margrethe Søby, qui n'appartenait curieusement ni à l'université danoise, ni au Musée national du Danemark – elle était vraiment seule et sans grands moyens financiers (l'Institut d'esquimologie lui assurait quelques vacations) –, était, sans nul doute, la personnalité danoise connaissant le mieux l'œuvre publiée et inédite de Knud Rasmussen dont elle a publié un recueil de légendes esquimaudes restées curieusement non éditées jusqu'alors. Elle se préparait à rassembler ses travaux épars dans une œuvre plus large – dont le plan et le calendrier avaient déjà été décidés – et à réaliser avec moi une édition des œuvres significatives du grand explorateur, destinée à la collection Terre Humaine.

Cette éminente ethnologue dont la connaissance de la langue groenlandaise était exceptionnelle et qui bénéficiait, du respect des Esquimaux d'Upernavik et de la région de Thulé (Esquimaux polaires), était un chercheur solitaire. Je lui rends un hommage fraternel et amical. Paix à sa mémoire et à sa quête intérieure. *Agssût inudluarna, Regitze !*

• Wilcomb E. WASHBURN, Directeur de l'Office of american studies de la Smithsonian institution, pionnier de l'ethnohistoire et spécialiste des études indiennes s'est éteint au début de l'année 1997.

Diplômé des universités de Dartmouth et de Harvard, il était l'auteur de nombreux ouvrages de référence, notamment *Red Man's Land, White Man's Law, the Past and Present Status of the American Indian* (University of Oklahoma Press, Norman, 1971, réédité en 1995) et *The Indian of America* (Harper & Row, New York, 1975).

Wilcomb Washburn avait mis à la disposition des chercheurs des documents primaires précieux, replacés et analysés dans une perspective historique, notamment *in The American Indian and the United States, a documentary history* (New York, Random House, 1973). Dans le cadre de ses responsabilités au sein de l'équipe du *Smithsonian Handbook*, il avait dirigé la publication d'un tome consacré à l'interaction entre cultures autochtones et culture majoritaire, intitulé *History of Indian-White Relationships* (Smithsonian Institution, Washington DC, 1988).

Ouvert aux contacts avec les chercheurs étrangers et notamment avec la France dont il parlait parfaitement la langue et qu'il aimait, il avait participé, avec le professeur Miguel Leon Portilla et moi-même, à la direction de l'ouvrage collectif publié dans le cadre de l'UNESCO pour commémorer la rencontre de l'Ancien et du Nouveau Monde (*Destins croisés, cinq siècles de rencontres avec les Amérindiens*, Unesco/Albin Michel, 1992, S. Devers & J. Rostkowski eds.). Il a été le père fondateur de « l'American Indian workshop », premier groupe interdisciplinaire européen de recherche sur l'histoire et les cultures indiennes d'Amérique du Nord, dans le cadre duquel est publié aujourd'hui le journal intitulé *European review of native american studies (ERNAS)*. Il participa, en 1978, au VIIe congrès international du Centre d'études arctiques, plate-forme des bibliothèques, des musées et des films arctiques [15]. Il apaisa de son autorité, et avec sagesse, les tensions suscitées par la controverse sur la propriété des squelettes et des collections d'objets autochtones déposés dans les musées.

En dépit d'une grave maladie, il demeurait très actif et se félicitait, quelques semaines avant sa disparition, de la parution du premier volume d'une somme historique intitulée *The Cambridge history of the native peoples of the America* (vol. I, North America, Part I & II, Bruce Trigger et Wilcomb Washburn eds., Cambridge University Press, 1996). Il laisse une œuvre importante et le regret de tous ceux – ils étaient nombreux – qui avaient pour lui une profonde estime. Nous étions de grands amis. Il résidait chez moi à Paris, et moi, chez lui, à Washington.

Ancien officier supérieur chez les « Marines », il opéra dans la guerre du Pacifique et participa, parmi les tous premiers officiers, à l'occupation du Japon après sa capitulation. Sa ressemblance physique avec le Général MacArthur avait frappé tous les Japonais. Il reçut un hommage solennel de l'armée américaine, lors de la cérémonie mortuaire à Washington. J'adresse ma pensée émue au grand savant, cet historien de l'histoire des rapports conflictuels entre les États-Unis et l'immortel peuple indien. Je salue la noblesse de cet historien américain loyal, précis et ouvert et qui appartenait à la grande tradition de Harvard et de la Smithsonian, ces grands centres de recherche qui restent ouverts à la recherche conduite dans et avec la vieille Europe. ■

Hommages antérieurs

Jean MALAURIE, Jacques Rousseau, précurseur des études amérindiennes. *Inter-Nord* n° 12. Paris, 1973. p. 375-80.

Anatolij P. DEREVIANKO, A.P. Okladnikov, un éminent spécialiste de la préhistoire de l'Asie (1908-1981). *Inter-Nord* n° 19. Paris : Ed. CNRS, 1991. p. 211-5.

Jean MALAURIE, Après la mort d'Umberto Nobile, un visionnaire et un conquérant du pôle. *Inter-Nord* n° 15. Paris : Mouton, EHESS, 1979. p. 294-6.

Christian MÉRIOT, Adieu au professeur Asbjørn S. Nesheim (1906-1989). *Inter-Nord* n° 19. Paris : Ed. CNRS, 1991. p. 217-21.

Anne McDOUGALL, Jean MALAURIE, Graham ROWLEY, Homage to Dr. Diamond Jenness (1886-1969). *Inter-Nord* n° 19. Paris : Ed. CNRS, 1991. p. 185-99.

Jean BOURGOIN, Paul-Émile Victor et les Expéditions Polaires Françaises (EPF) : Groenland 1948-1974. *Inter-Nord* n° 18. Paris : Ed. CNRS, 1988. p. 155-61.

Jean MALAURIE, Hommage à Paul-Émile Victor, fondateur des Expéditions polaires françaises – Missions Paul-Émile Victor, et à ses compagnons : la poursuite de l'œuvre arctique française. *Inter-Nord* n° 18. Paris : Ed. CNRS, 1988. p. 163-5.

Jean MALAURIE, Création des Expéditions Polaires Françaises, 1947. *in* : *Célébrations nationales 1997*. Paris : ministère de la Culture, 1997. p. 227-32.

RÉFÉRENCES

[1] ARMSTRONG (Terence), *The Northern Sea Route, Soviet exploitation of the North East Passage*. Cambridge : Scott Polar Research Institute, 1952. 152 p.

[2] ARMSTRONG (Terence), Bibliography of bibliographies on european and native arctic navigation. *In* : *Arctica 1978*, VIIe congrès international du Centre d'études arctiques. Paris : Ed. CNRS, 1982. p. 147-9.

ARMSTRONG (Terence), The Northern Sea Route. *Inter-Nord* n° 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13/14, 15, 16, 18, 20. Paris.

[3] BELOV (M.I.), Radical changes in the life of the peoples of the Soviet Far North (Ioukaguirs, Evenks, Koriaks, Nenetses, Tchouktches) *Inter-Nord* n° 10. Paris : Ed. Mouton, EHESS, 1968 : 219-22.

BELOV (M.I.), Les fouilles d'une ville polaire en URSS : Mangazeia. *Inter-Nord* n° 12. Paris : Ed. Mouton, EHESS, 1972 : 319-32.

BELOV (M.I.), *Sovetskoye arkticheskoje moreplavaniije 1917-1932. Istorija otkrytija i osvojennija Severmorputi*, 3 vol. Leningrad, 1959.

[4] GABUS (Jean), *Vie et coutumes des Esquimaux Caribous*. Lausanne : Payot, 1944.

GABUS (Jean), *Iglous*. Neuchâtel : Attinger, 1940.

GABUS (Jean), *Touctou*. Neuchâtel : Attinger, 1947.

GABUS (Jean), *L'objet témoin*. Neuchâtel : Ides et Calendes, 1975.

GABUS (Jean) éd., *Les Esquimaux hier... aujourd'hui*. Neuchâtel : Musée d'Ethnographie, 1976.

[5] Sur les collections de Jean GABUS :

– CSONKA (Yvon), The Jean Gabus collection from the Caribou Inuit : an ethnohistorical perspective. *Inter-Nord* n° 19. Paris : Ed. CNRS, 1991 : 265-78.

– CSONKA (Yvon), *Collections arctiques*. Préf. de Jean Malaurie. Neuchâtel : Musée d'Ethnographie, 1988. 265 p.

[6] GESSAIN (Robert), *Contribution à l'anthropologie des Eskimos d'Angmagssalik*. Copenhague : C.A. Reitzel, 1960. 167 p. (Meddelelser om Grønland bind 161, n° 4).

[6a] GESSAIN (Robert), *Ammassalik, la civilisation obligatoire*. Paris : Flammarion, 1969. 261 p.

GESSAIN (Robert), *Ovibos, la grande aventure des bœufs musqués et des hommes*. Paris : Laffont, 1981. 303 p.

GESSAIN (Robert), L'Ajagaq, bilboquet eskimo, *Journal de la Société des Américanistes*, tome 41. Paris, 1952 : 239-93.

[7] Premier colloque bilatéral franco-soviétique (Leningrad, 26-29 avril 1982). *Ethnographie et anthropogéographie arctiques*. Paris : Ed. CNRS, 1986. 215 p. I.S. GURVITCH, L'évolution ethnoculturelle actuelle des populations de l'Extrême-Nord : 27-35.

Deuxième colloque bilatéral franco-soviétique (Paris, 25-29 avril 1983). *Arctique horizon 2000. Les peuples chasseurs et éleveurs*. Paris : Ed. CNRS, 1991. 255 p. I.S. GURVITCH, Participation des peuples de l'Extrême-Nord au développement moderne des régions arctiques de l'URSS : 179-86.

Troisième colloque bilatéral franco-soviétique (Leningrad, 11-15 novembre 1987) : « Les premières expressions de la religion chez les peuples de l'Arctique ». I.S. GURVITCH, Certaines questions du choix et de la transmission des rites des chamans.

GURVITCH (I.S.), Bibliographie sur les changements survenus dans la vie des peuples de l'Extrême Nord de l'URSS depuis la révolution d'Octobre. *In* : *Arctica 1978*. Paris : Ed. CNRS, 1982 : 31-2.

GURVITCH (I.S.), Un demi-siècle d'autonomie chez les Petits Peuples du Nord. *Inter-Nord* n° 16. Paris : Ed. CNRS, 1983. p. 385-95.

GURVITCH (I.S.), KUZMINA (L.P.), BOGORAS (W.G.) et JOCHELSON (W.I.) : deux éminents représentants de l'ethnographie russe. *Inter-Nord* n° 17. Paris : Ed. CNRS, 1985 : 145-51.

[7a] GURVITCH (I.S.), Une fresque cinématographique consacrée aux Esquimaux. Article publié en russe dans *Sovetskaja Etnografija* n° 2, mars-avril 1984. Moscou : 95-7.

[8] BROMLEJ (Ju.V.), GURVITCH (I.S.), Les processus ethnoculturels contemporains chez les peuples de l'Extrême-Nord sibérien. *In* : *Pour Jean Malaurie, 102 témoignages en hommage à quarante ans d'études arctiques* (édit. Sylvie Devers). Paris : Plon, 1990. p. 331-9.

[9] JOHNSTON (Thomas F.), Problems in Alaskan ethnomusicology. *Inter-Nord* n° 15. Paris : Mouton, EHESS, 1979 : 125-9.

JOHNSTON (Thomas F.), Cognitive patterns in Eskimo dance. *Inter-Nord* n° 16. Paris : Ed. CNRS, 1983 : 127-35.

JOHNSTON (Thomas F.), Athabascan music and dance in Alaska, a survey. *Inter-Nord* n° 18. Paris : Ed. CNRS, 1987 : 177-85.

JOHNSTON (Thomas F.), Current Eskimo music research and bibliography. *In* : *Arctica 1978*. Paris : Ed. CNRS, 1982 : 161-9.

JOHNSTON (Thomas F.), Le jeu, facteur de réduction du stress dans la société esquimaude. *In* : *Pour Jean Malaurie, 102 témoignages en hommage à quarante ans d'études arctiques*. Paris : Plon, 1990 : 361-9.

[9a] Sur JOHNSTON (Thomas F.) :
– DUFF (John). Johnston (Thomas F.) : Alaskan ethnomusicologist. *Inter-Nord* n° 20. Paris : CNRS Éditions, 1997.

[10] LILJEQVIST (Gösta). The Balloon Flight of Salomon A. Andrée aiming at reaching the North Pole (1897). *In : Pôle Nord 1983, histoire de sa conquête et problèmes contemporains de navigation maritime et aérienne.* Paris : Ed. CNRS, 1987 : 217-29.

[11] MONZINO (Guido). The Italian Guido Monzino Expedition to the North Pole (1969-1970-1971). *In : Pôle Nord 1983, histoire de sa conquête et problèmes contemporains de navigation maritime et aérienne.* Paris : Ed. CNRS, 1987 : 249-50.

AJMONE-CAT (Rita). *Guido Monzino, l'ultimo signore di Balbianello e le sue ventuno spedizioni.* Milan : Alberti Librario editore, 1997. 210 p.

[12] SCHNEIDER (Lucien). Les dialectes esquimaux feront-ils obstacle à la survivance de la langue ? *Inter-Nord* n° 13/14. Paris : Ed. Mouton, EHESS, 1975 : 205-15.

[13] MALAURIE (Jean). Lord Edward Shackleton, un ultimatum des Inuit. in *Ultima Thulé.* Paris : Plon/Bordas, 1990 : 271-5.

[13a] SHACKLETON (Lord Edward). Hommage au professeur Jean Malaurie. *In : Pour Jean Malaurie, 102 témoignages en hommage à quarante ans d'études arctiques.* Coordinatrice : S. Devers. Paris : Plon, 1990 : 127-8.

[14] SØBY (Regitze Margrethe). Quelques nouvelles de Savigsivik pour Jean Malaurie. *In : Pour Jean Malaurie, 102 témoignages en hommage à quarante ans d'études arctiques.* Paris : Plon, 1990, p. 543-50.

SØBY (Regitze Margrethe). Savigsivik Westgreenlandic Influence on a Settlement in Thule. *Inter-Nord* n° 17. Paris : Ed. CNRS, 1985 : 181-9.

SØBY (Regitze Margrethe). Rink, un visionnaire : son action pour un Groenland groenlandais. *Inter-Nord* n° 18. Paris : Ed. CNRS, 1987 : 121-30.

SØBY (Regitze Margrethe). La veillée de Noël du revenant. Un récit inédit de Knud Rasmussen. *Inter-Nord* n° 18. Paris : Ed. CNRS, 1987 : 235-8.

SØBY (Regitze Margrethe). La femme groenlandaise au début du siècle. Deux articles, dont l'un de Knud Rasmussen. *Inter-Nord* n° 19. Paris : Ed. CNRS, 1991 : 249-52.

SØBY (Regitze Margrethe). Étude sur Savigsivik, ouest Groenland. *Inter-Nord* n° 20. Paris : Ed. CNRS, 1997.

[15] WASHBURN (Wilcomb E.). Reflections on the bibliographic revolution in Arctic studies. *In : Arctica 1978.* VIIe congrès international du Centre d'Études Arctiques. Paris : Ed. CNRS, 1982 : 327-9.

WASHBURN (Wilcomb E.). Rendons hommage à Jean Malaurie. *In : Pour Jean Malaurie, 102 témoignages en hommage à quarante ans d'études arctiques.* Paris : Plon, 1990 : 849-51.

Daniel NAT (5)

Je viens ici rendre hommage à Daniel Nat, un très vieil ami qui fut, durant dix ans (1960-1970), l'un de mes plus proches collaborateurs au Centre d'études arctiques.

Quand j'ai rencontré Daniel Nat, il s'intéressait, (après avoir fait de brillantes études de philosophie et avoir été journaliste à *Combat* aux côtés de Claude Bourdet), aux problèmes de géopolitique ; avec un esprit profondément novateur.

Fils du grand pianiste Yves Nat, Daniel Nat, dont l'originalité de pensée, l'intelligence aiguë et l'humour retenaient d'emblée l'attention, a été aussitôt intrigué par mon orientation arctique et mes travaux aux confins de la géographie physique, de l'anthropologie et de l'histoire ; et c'est sur ses conseils avisés que je devais créer en 1960 la revue *Inter-Nord*. Cette revue, née à l'EHESS dans des conditions très modestes (ses six premiers numéros allaient être d'abord ronéotypés) eut pour premier titre : « Bulletin d'informations économiques et culturelles ».

En ces années où devait s'affirmer la créativité du Centre d'études arctiques, Daniel Nat allait faire bénéficier le naturaliste et le géohistorien que je suis, d'une vision et d'une culture tant philosophique que politique, qui ont sans nul doute éminemment contribué à son rayonnement. Dans les 12 premiers numéros d'*Inter-Nord*, Daniel Nat a été responsable des rubriques concernant les grandes tendances de la vie économique et sociale en Europe septentrionale puis en Russie sibérienne sur le plan pétrolier. Ces rubriques allaient aussi bénéficier, non seulement de la documentation qui s'enrichissait chaque jour dans la jeune bibliothèque du Centre d'Études Arctiques, mais aussi des dépêches quotidiennes de l'AFP (Agence Française de Presse) que Daniel Nat recevait à titre personnel et décryptait, concernant les questions arctiques et nordiques.

J'étais alors assez solitaire dans le cadre de ma discipline, qui ignorait les peuples premiers, et durant les années où les problèmes arctiques et leur importance pour la civilisation occidentale étaient gravement mésestimés à l'Université, particulièrement en géographie et où les crédits du CNRS alloués pour les recherches en sciences sociales dans l'Arctique étaient particulièrement médiocres ; l'appui intellectuel de cet ami très proche qu'a été Daniel Nat n'a cessé de soutenir mes recherches et mes actions.

C'est dans ce contexte que, en 1964, j'allais créer à Rouen, grâce à l'intervention officielle d'un ami de Daniel Nat, Jean-Marie Arbelot (alors haut fonctionnaire en Seine Maritime), sous l'égide du Centre d'études arctiques : la Fondation française d'études nordiques (1964-1976) avec l'appui des villes et des ports de Rouen, Le Havre, Fécamp et Dieppe. J'en ai assuré la direction pendant 10 ans. La Fondation française d'études nordiques allait permettre à Rouen où j'avais installé un secrétariat à l'Académie des Sciences et Belles Lettres, de devenir une plate-forme internationale de premier plan : six colloques y ont été organisés ; les plus notoires étant le Premier (et dernier) congrès international de l'industrie morutière dans l'Atlantique nord (27-29 janvier 1966) ; la **première** rencontre internationale pan-Inuit des peuples esquimaux face à leurs administrations et aux scientifiques du monde entier (24-27 novembre 1969) ; le **premier** congrès du Pétrole et du Gaz arctiques face aux problèmes écologiques et au droit des minorités (2-5 mai 1973) avant que le Centre d'études arctiques n'organise à Paris toutes ses rencontres internationales. Ces congrès, dont tous les actes et débats ont été publiés, me permettaient, avec des moyens financiers adéquats, d'inviter non seulement les spécialistes, c'est-à-dire les scientifiques, les syndicats, les chefs d'entreprise, autrement dit les acteurs du développement au niveau du pouvoir économique et intellectuel mais aussi les autorités politiques, et pour ce qui concerne les peuples

(5) 27 mai 1917 ; Paris, 8 décembre 1994, Gisors, France.

Daniel Nat, parrain d'Éléonore-Ikuma (juillet 1968); ici sur les genoux de sa mère, Monique, épouse de Jean Malaurie.

autochtones, les Inuit eux-mêmes. Cette expression d'une histoire totale, telle que la préconisaient Marcel Mauss, Lucien Febvre et Fernand Braudel, n'aurait pu se faire au CNRS où, aux congrès de cette grande institution scientifique, n'étaient invités que les spécialistes universitaires. Inviter un Inuit à un congrès international était impensable – il n'était pas agrégé ou Docteur de recherche, ce que je suis enfin parvenu à imposer en 1983. L'écho de ces congrès novateurs, parce qu'interdisciplinaires, trans-ethniques et trans-classes sociales de la Fondation française d'études nordiques sous l'égide du Centre d'études arctiques, allait être une voie ouverte au CIC (Circumpolar Inuit Conference), ligue inuit créée à Point Barrow en juillet 1977 et dont j'ai été l'hôte d'honneur. Au cours de cette séance, a été solennellement rappelé le rôle pionnier du Centre d'études arctiques en novembre 1969 qui a permis le premier rassemblement pan-Inuit à Rouen en autorisant ces délégations autochtones de la Sibérie au Groenland à présenter à l'opinion internationale, et devant leurs autorités, leurs revendications. Les publications scientifiques qui sont issues de ces plates-formes et congrès internationaux sont des ouvrages de référence indispensables pour comprendre l'histoire contemporaine de l'Arctique.

La volonté éthique de Daniel Nat de se retirer dans les années 1960 de la vie publique après sa vie de journaliste à *Combat* et de consultant dans les milieux proches du pouvoir d'alors, s'est traduite par un retour à la terre dans une petite ferme d'une exploitation du Vexin français où je lui rendais visite. Il souhaitait garder une distance, prendre de la hauteur vis-à-vis des grands problèmes de ce temps et aussi de l'intelligentsia universitaire et parisienne dont l'irresponsabilité le consternait. Il gardait quelques amitiés, telle celle de Claude Bourdet qui a été, on le sait, le second chef de la Résistance française après l'arrestation et la mort tragique de Jean Moulin, et qui a été lui-même déporté à Dachau, et celle de Jean-Marie Dauzier, haut fonctionnaire au ministère de l'agriculture.

Au retour de mes nombreuses missions dans l'Arctique, – au Groenland, dans l'Arctique central canadien, en mer de Béring, en Sibérie – je n'oublie pas combien il était réconfortant pour moi de pouvoir analyser avec Daniel Nat les nouvelles données que je rapportais pour l'étude de ces sociétés du Grand Nord et de lui confier les inquiétudes et les doutes croissants que je pressentais pour leur avenir.

À cette époque encore, malgré les vœux précis du fondateur de l'EHESS, Lucien Febvre, la notion d'interdisciplinarité qui allait devenir pour moi une règle d'or – entre les sciences de la nature, l'ethnologie, l'histoire et la géopolitique – était considérée (sauf à l'EHESS) avec la plus grande réticence par les milieux universitaires et tout particulièrement à la Sorbonne et au CNRS où chaque spécialiste s'enfermait trop souvent et avec jalousie dans le cadre étroit de sa propre discipline où il s'anesthésiait au fil des années.

Daniel Nat allait partager aussi ma prise de conscience révoltée quand, alors jeune chercheur étranger, j'allais assister impuissant dans le nord du Groenland à une confrontation implacable : celle du petit peuple hautement symbolique de Thulé, avec lequel je vivais alors en osmose, et d'une base américaine nucléaire, et me soutenir dans le combat que j'allais poursuivre inlassablement et toute ma vie, pour défendre le droit imprescriptible des minorités arctiques, dans l'Arctique danois mais aussi alaskien et sibérien.

Daniel Nat ! hélas disparu le 8 décembre 1994, fait partie des fortes personnalités intellectuelles qui, avec Emmanuel de Martonne, Lucien Febvre, Fernand Braudel et Claude Lévi-Strauss, dans ces années de grande turbulence intellectuelle et de rapides et profonds bouleversements économiques, (où, comme on a pu si justement le dire il y a « disette des suppléments d'âmes ») ont joué, jour après jour, un rôle essentiel dans la poursuite et l'orientation de mes recherches.

C'est incontestablement à eux, auxquels mes pensées et mes actes se sont si souvent référés, que je dois le meilleur de ce que j'ai pu accomplir dans ma vie.

Je salue la disparition de Daniel Nat avec beaucoup d'émotion.

Jean Malaurie

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages

NAT (Daniel), 1971. Éléments de préhistoire et d'archéologie Nord-sibérienne. Paris, École pratiques des hautes études, Contribution du Centre d'études arctiques, n° 9, 258 p.

Articles

NAT (Daniel), Préhistoire nord-américaine : observations sur un symposium, *Inter-Nord* n° 8, mars 1968 : 223-7. Paris, EHESS.

NAT (Daniel), Esquimaux de l'Ile Southampton : une « esquisse » d'expertise écologique ne suffit pas à justifier la mise hors la loi des modes de vie traditionnels *Inter-Nord* n° 10, mars 1968 : 265-71. Paris, EHESS.

NAT (Daniel), Pétrole et prospective en Sibérie Nord occidentale. *Inter-Nord* n° 11 : 59-75. Paris, EHESS.

NAT (Daniel), Pour une paléoanthropologie des espaces froids. *Inter-Nord* n° 12 : 210-34. Paris, EHESS.

NAT (Daniel), Le néolithique baïkalien. *Inter-Nord* n° 13-14, déc. 1974, p. 181-205. Paris, EHESS.

NAT (Daniel), La crise énergétique de 1973 et l'évolution de la politique sibérienne de l'URSS, *Inter-Nord* n° 13-14, déc. 1974 : 303-17. Paris, EHESS.

Voir au nom de Daniel Nat, l'index d'*Inter-Nord* n° 19, 1991, p. 482 :

(1) 1-3, 5-11, 12-7, 18-30, 31-42, 44-67, 68-9, 69-70, 72-80

(2) I-III, 2-5, 6-17, 18-29, 30-9, 41-59, 61-73

(3) II-IV 2-5, 6-21, 22-38, 39-56, 58-78, 100-31

(4) 2-11, 12-23, 32-43, 67-102,

(5) 3-22, 23-43, 138-87

(6) 1-16, 17-31, 74-87, 181-250

(7) 1-21, 101-18, 153-246, 266-86

(8) 9-25, 77-94, 99-141, 167-73

(9) 7-11, 69-71, 121-4, 134-43, 167-73

(10) 5-13, 157-63, 185-99, 265-70

(11) 5-12, 56-8, 59-74

(12) 71-85, 210-33,

(13/14) 181-204, 303-15

CAHIER SPÉCIAL
SPECIAL SECTION

PRÉFACE AU CAHIER SPÉCIAL NUNAVIK/UNGAVA

par Jean MALAURIE
Directeur du Centre d'Études Arctiques, EHESS

Cette étude est collective. Sept auteurs (1), experts éminents, y ont participé. Elle est l'expression d'une coopération scientifique et culturelle étroite, décidée en 1967, par le Président Charles de Gaulle et Daniel Johnson, Premier ministre de la Province du Québec (1966-1968).

UN PROGRAMME FRANCO-QUÉBÉCOIS

Cette coopération entre deux grands hommes politiques touchait tous les domaines. Une ligne concernait le Grand Nord de la Province du Québec, longtemps appelé l'Ungava, puis dans les années récentes le Nouveau-Québec et enfin Nunavik. Un programme franco-québécois a été défini.

Le ministère des Affaires étrangères à Paris me chargeait de la direction du groupe des experts français que j'avais la liberté et l'honneur de choisir, le Centre d'études arctiques en assurant le secrétariat ; la Direction Générale du Nouveau-Québec (DGNQ), en la personne de M. Guy Poitras, son directeur, était chargée, pour la partie québécoise, de coopérer avec notre groupe. Le géographe Benoît Robitaille, excellent connaisseur de ces problèmes, assurait avec moi la coordination. Je rends hommage et à mes collègues et camarades français et à nos collègues et camarades québécois de l'œuvre importante et originale que nous avons réalisée fraternellement dans trois villages de la baie d'Ungava : Fort Chimo (Kuujjuaq), la Baie-aux-Feuilles (Tassiujaq), Port-Nouveau-Québec (Kangiqsualujjuaq).

En tant que chef de programme, j'ai mené une mission préalable d'identification des secteurs de recherche, en juillet 1968. Un hydravion gouvernemental avait été mis à ma disposition pour la reconnaissance de chacun des villages inuit.

Paul-Émile Victor, intéressé par ce programme d'étude de développement, l'accompagnait. Malheureusement, retenu par ses obligations en France et dans l'Antarctique, il ne put participer à sa mise en œuvre ultérieure.

(1) P. ADAM, Problèmes économiques et sociaux en baie d'Ungava et plus particulièrement à Port-Nouveau-Québec ; G.-J. BRETONNÈS, Les problèmes d'une éducation pour le développement au Nouveau-Québec ; R. LAURANS et R. PERO, Étude des possibilités d'implantation de l'élevage dans les communautés esquimaudes du Nouveau-Québec ; J. MALAURIE, Kuujjuaq, FORT-CHIMO 1970 ; D. NAT, Pour un territoire autonome d'autogestion des sociétés de l'Arctique québécois ; S. SABLE, Étude des revenus et dépenses de consommation des familles du village de la Baie-aux-Feuilles (Tassiujaq), Nouveau-Québec.

Carte extraite d'un globe de la calotte arctique présenté au Musée arctique et antarctique de Saint-Pétersbourg. Photo Jean Malaurie, 1976.

L'étude proprement dite a eu lieu en juillet-août-septembre 1970. En ce qui me concerne, je suis retourné à Kuujjuaq en septembre 1987 et à nouveau en 1988. La ligne directrice était l'exploration d'une nouvelle politique d'autonomie interne, dans un esprit de développement endogène. Cette étude s'est inspirée des expériences politiques dano-groenlandaises. Notre groupe était soucieux, toutefois, de remédier aux inconvénients observés en d'autres territoires arctiques aux données similaires comme ceux, au Groenland, la crise politique des années 1955-1970 a fait ressortir dans le cadre du célèbre Kongelige Grønlandske Handel (KGH). On s'était aussi inspiré des résolutions du célèbre Comité du Nord, créé par le pouvoir central soviétique en 1924. Parmi ses membres se trouvait l'anthropologue Vladimir Bogoraz, spécialiste reconnu des Tchouktches et des Esquimaux. Le Comité du Nord avait défini la politique de l'URSS à l'égard des vingt-six ethnies du nord de la Sibérie qui fut, par la suite, plus ou moins suivie. Entre 1936-1960, des programmes contradictoires de collectivisation et de villagisation (1958), puis d'immigration massive (1970) ont abouti à des résultats contraires à ceux initiés en 1924 et, dans de nombreux domaines, très négatifs (2).

Afin d'encourager une politique d'autosubsistance, un préalable était de toute évidence nécessaire. Une étude micro-économique précise des trois villages considérés, avec des propositions de réformes économiques, sociales et juridiques, devait permettre à ces sociétés inuit d'être responsables de leur destin sur un territoire autonome. Nos recommandations : une **politique des prix garantis pour la chasse et la pêche** devrait être notamment assurée pour permettre aux chasseurs inuit de disposer d'un revenu économique élevé, au moins égal à celui assuré par des activités de service, dans le cadre d'une société en mutation rapide. Un **réseau de coopératives, sous direction autochtone,** devrait permettre la responsabilisation progressive de ces populations qu'un régime pervers d'assistance condamnait au sous-développement et au paternalisme colonial.

Enfin, des écoles *laïques*, sous direction autochtone, de langue *autochtone* et avec une **pédagogie radicalement modifiée**, devraient aboutir à un dialogue interactif, afin de réapprendre aux Inuit la grandeur de leur histoire, de leur civilisation, de leur philosophie chamanique, tout en les ouvrant résolument vers l'avenir, en les prémunissant toutefois contre les vices de la civilisation occidentale se traduisant par un néo-colonialisme d'assistance.

L'ensemble des thèmes d'étude avait pour philosophie la réalisation, **dans les moindres délais** – et non par étapes – d'un territoire autonome inuit. L'intention était de responsabiliser les Inuit dans le cadre des importantes dévolutions que la Direction générale du Nouveau-Québec se proposait de leur conférer.

En 1975, les Inuit de Nunavik sont en mesure d'appeler en langue inuktitut cet immense territoire. En 1975, les Inuit de Nunavik ont conclu avec les gouvernements de la province de Québec et le gouvernement du Canada une entente historique réglant leurs revendications territoriales. La Convention de la baie James et du Nord Québécois confirme les droits historiques des Inuit sur la terre et ses ressources. S'y ajoute une importante indemnité qui facilite la mise en place de nouvelles administrations chargées d'appliquer une politique inuit.

La remarquable corporation *Makivik* fut créée en 1978 avec des filiales *Air-Inuit*, *Les aliments arctiques de Nunavik*, *Les entreprises d'ingénierie Halutik*. D'autres sociétés ont été créées en coparticipation : la pêcherie *Unaaq*, la société *Natsiq* et *Nunavut Eastern Arctic Shipping*. Pita Aatan est président de Makink Corporate.

PUBLICATION DU RAPPORT

Ces différents rapports, remis aux autorités québécoises concernées, ont suscité, en 1971, agacement et réserve. « *Ceux qui pensent en avant trop tôt ont toujours tort* », aimait répéter Teilhard de Chardin. La coopération entre Paris et Québec, c'est vrai, n'est pas assez large. Le Général de Gaulle n'a pu effacer la trahison de Louis XV et, ultérieurement, la démission des comptoirs Révillon qui a plongé de nombreux villages inuit dans le désarroi. Des experts québécois n'ont pas été encore invités, dans ce même esprit de confiance de la mission d'expertise qui nous était confiée, à examiner les problèmes des DOM-TOM – par exemple, la situation des Canaques en Nouvelle-Calédonie. La délégation française avait demandé que ces rapports soient **communiqués aux autorités et personnalités inuit** des villages concernés, afin de bénéficier de leurs commentaires et que l'ensemble du dossier – rapports et commentaires inuit – soit, **sans tarder, publié en langue autochtone**, tant la collaboration des experts français avait été confiante et chaleureuse avec les Inuit. On ne peut que regretter que les autorités du Québec n'aient pas suivi cet avis qui aurait, incontestablement, enrichi le dialogue et apaisé les tensions et le rapport fut « enterré ».

Une action médiatrice du doyen Robert Bergeron (Université de Chicoutimi) a été proposée. Il est venu en 1982, plusieurs semaines au Centre d'études arctiques, afin d'assurer, avec notre accord, cette publication qui, à la date indiquée, n'avait hélas ! plus qu'une valeur historique. Aucune suite n'a été malheureusement donnée à cette mission du doyen Bergeron, à laquelle nous avions apporté le plus amical concours.

Je remercie mon ami, le sénateur inuit Charlie Watt, que j'avais découvert à Fort Chimo, en 1970. Il était à cette époque chargé de responsabilités tout à fait indignes de sa personnalité et révélatrices des idées du moment : est-ce en raison de son nom ? Il était agent du relevé des compteurs et programmes électriques des habitations de Fort Chimo ! Il a été, lors de mes enquêtes personnalisées dans les familles, un de mes principaux conseillers et je le remercie, sur la suggestion de Mark Malone (ancien membre du Cabinet du Premier ministre du Canada, Pierre Trudeau), d'avoir diffusé ces rapports, à titre personnel, après les avoir fait traduire dans les années 1990. Je salue le juriste Lacasse qui, à Québec, m'a été, enfin, d'un grand secours en 1968.

Les sept auteurs français du Rapport du programme franco-québécois et moi-même le rapporteur général, remercions vivement le sénateur Charlie Watt et Mark Malone de l'attention très particulière qu'ils ont porté aux travaux français. Nous tenons à leur exprimer notre gratitude et notre confiance pour les autorités et le peuple inuit.

(2) Jean MALAURIE, *Hummocks I* (Nord Groenland-Arctique Central canadien), 560 p. *Hummocks II* (Alaska-Tchoukotka sibérienne), 720 p. Paris : Éditions Plon, 1999 (coll. Terre Humaine). Le tome II s'attache à la première expédition soviéto-française en Tchoukotka en 1990.

COMMENTAIRES ET CONCLUSIONS

Dans ce « Cahier Spécial » d'*Inter-Nord*, nous publions quelques extraits significatifs de cinq de ces rapports.

Nous sommes en 2003 et les propositions à l'autonomie que le CNRS fait paraître dans ce numéro 20 d'*Inter-Nord*, à Paris, sembleront avec le temps bien modestes. Au Groenland, au Canada, en Alaska, des territoires autochtones ont été concédés avec des droits et des moyens considérables. Ce serait mentir d'oublier le rôle que le Centre d'études arctiques a joué à cet égard en 1964 par la publication de son étude sur le Nouveau-Québec (3), en 1969, au congrès de Rouen et en 1973, au congrès du Havre. Je rappelle ces dates de la collaboration française à ce programme d'autonomie inuit : la mémoire des hommes politiques est quelquefois défaillante. Le congrès de novembre 1969 a été le premier congrès inuit circumpolaire de l'histoire. Il a été en quelque sorte l'initiateur de l'« Inuit circumpolar conference » de 1977 la première ligue pan-inuit créée à Point Barrow en Alaska. En mai 1973, le congrès du Havre, cinquième congrès international du Centre d'études arctiques, a été le premier congrès international sur le pétrole arctique tenu en présence et avec la participation des Esquimaux. Depuis 1989, le Centre d'études arctiques joue un rôle important dans le nord de la Russie, dans le cadre de ce qui est devenu l'Académie polaire d'État de Saint-Pétersbourg et qui est consécutif à la première expédition soviéto-française en Tchoukotka en 1990.

Le problème des minorités, ainsi que nous l'avions perçu en 1969, est un des problèmes majeurs des nouveaux temps. Il ne peut être heureusement réglé que si l'on rend *d'abord* pleine justice aux populations et si, ensuite, on responsabilise ses élites. Mais encore faut-il les avoir formées, et au plus haut niveau : c'est ce que Makivik et les programmes d'éducation du Nouveau-Québec ont superbement réalisé dans ces coopératives, les écoles modernes que j'ai eu le plaisir de visiter en 1987 à Fort Chimo et à Wakeham Bay. Naturellement, on peut toujours faire des critiques. Rien n'est parfait, mais désormais la ligne est donnée et elle est droite.

Je souhaiterais vivement que la coopération si cordiale, instaurée entre les sept experts français et les Inuit du Nouveau-Québec, puisse s'étendre à une participation à l'Académie polaire d'État de Saint-Pétersbourg, où nous cherchons à mettre en œuvre des programmes d'autonomie autochtone, avec une école des cadres. La meilleure gratification du groupe des chercheurs français, ainsi que celle de nos collègues de la DGNQ, à la pensée ardente, aura été d'assister à la naissance de Nunavik et d'un nouveau peuple inuit, enfin maître de son destin.

Trop longtemps, les sciences sociales se sont refusées à étudier, dans un esprit constructif, la dégradation mais aussi les syncrèses des Peuples Premiers, s'obstinant à ne les examiner que dans leur passé. Soucieuses de s'affirmer vis-à-vis des sciences exactes, les sciences sociales se sont résolues dans l'immédiat après-guerre, en Amérique du Nord comme en Europe, à modéliser les sociétés prétendument closes afin de procéder « objectivement » à l'analyse de leurs structures. Des apports essentiels ont été ainsi donnés à la connaissance. Mais dans la recherche, il n'est pas que des fonctions nobles. Il a trop longtemps paru comme inutile et quelque peu inesthétique, voire même dégradant, l'analyse des temps de défaite, oublieux qu'en ces temps obscurs des évolutions complexes peuvent aboutir à des ruptures puis à des gésines. Nous savons maintenant que les peuples de tradition orale peuvent perdurer dans leur spécificité – même si on les croit morts – ; les faits sociaux ne sont pas des choses.

(3) Première étude interdisciplinaire en Sciences Humaines sur le Nord du Québec.

Congrès international du pétrole arctique. Le Havre.

Notre rencontre avec les Peuples Premiers, qui sont un des levains de l'humanité de demain, ne peut se limiter aussi à un dialogue esthétique devant des musées de l'imaginaire. Elle ne se construit que si une plate-forme de dialogue est au préalable préparée. Encore faut-il susciter les rencontres et découvrir des élites, tels Jean-Marie Tzibaou (Nouvelle-Calédonie), Amadou Hampaté-Bâ (Mali), Nelson Mandela (Afrique du Sud), Aimé Césaire, le Mahatma Gandhi. « *L'esprit ne connaît pas de nation mineure. Il ne connaît que des nations fraternelles et des vainqueurs sans vaincus* », disait superbement André Malraux, en 1959, à Brasilia.

On observera que la province de Québec, au temps de la grande noirceur, avait, avec son Premier ministre conservateur, Maurice Duplessis (1936-1939 et 1944-1960), une politique très négative à l'égard des minorités indiennes et esquimaudes. Le Québec, à son initiative, a contesté toute responsabilité matérielle envers les Inuit de la province, jugeant qu'ils relevaient en tant qu'« Indiens » de l'autorité fédérale, alors que cette population, si remarquable par sa civilisation plurimillénaire, connaissait les plus grands malheurs et, très particulièrement, épidémies et famines.

Une politique nouvelle a été décidée pour les minorités amérindiennes du Québec, notamment inuit, sous l'influence du Premier ministre visionnaire René Levesque (1976-1985). Elle est devenue pionnière au Canada, depuis l'arrêté célèbre du juge Malouf (affaire du barrage de la baie James et des droits afférents dus aux populations autochtones concernées) et la remarquable Commission Dorion.

Mais les mémoires sont longues. Lors du dernier grand référendum pour l'indépendance de la Province de Québec, que le gouvernement, dirigé par Michel Parizeau, Premier ministre, a organisé en 1995, les quelque milliers de voix qui lui ont manqué dans ce scrutin serré sont celles... des Amérindiens : Indiens et Inuit confondus dans une opposition résolue.

Ils n'ont pas oublié l'indifférence dont les avait frappés le pouvoir central à Québec, pendant tant et tant d'années. L'histoire de ces territoires pose un problème universel. L'an 2000 ne sera pas le temps de « l'internationale » mais de l'affirmation des nationalités. René Cassin, notre illustre compatriote, a allumé, en 1945 à San-Francisco devant les jeunes Nations unies, en écrivant la Charte des Droits de l'Homme, une flamme qui devrait illuminer la conscience assoupie des hommes et guider la vie des gouvernements. La reconnaissance des droits à la culture des peuples n'est plus seulement une question de justice politique, mais une nécessité philosophique.

Réinventer l'universel, telle doit être la mission de l'intellectuel et de l'homme de pouvoir. C'est dans le dialogue des singularités que l'humanité pourra trouver son nouvel élan et affronter les immenses défis des découvertes nucléaires, biologiques et même planétaires qui s'offrent à l'homme. Nous avons beaucoup à apprendre des peuples primordiaux : aujourd'hui, l'économie moderne produit de plus en plus, mais en enfantant le chômage. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les sociétés ne sont plus sous le signe du travail. Il nous faut donc réinventer la civilisation et le loisir ; la drogue ou la violence ne peuvent tenir longtemps lieu de réponses. Nous, Occidentaux, nous devons apprendre des civilisations traditionnelles, dont les projets de vie ont été depuis des temps millénaires éloignés de toute idée de production et d'accumulation. Si un dialogue doit se tenir entre nous, les « conquérants », et eux, les « Peuples Premiers », c'est à ce niveau et à cette hauteur que le terre à terre des querelles s'atténue. Pour ce faire, nous nous devons de le préparer en inventant des structures institutionnelles permettant aux Peuples Premiers de sortir de leur musée où, pour apaiser notre conscience et trop longtemps, nous préférions les installer ; vivants debout, interlocuteurs à part entière. Ce n'est pas seulement un problème « d'éducation », mais de coopération dans une recherche de philosophie politique nouvelle et de contrat social à réinventer.

À manquer ce rendez-vous, nous risquons de voir ces minorités se retrancher sur elles-mêmes, en nous témoignant de la haine pour les injustices puis la médiocrité dont elles ont été victimes ; de politiques de bricolages colonialistes – peu ou prou – et parfois contradictoires, avec une certaine perversité de néo-colonialistes, nous cherchons dans un bricolage d'assistance contradictoire à les précipiter dans une économie mondialisée qui ne peut être que mortelle pour les peuples premiers.

Le naufrage de l'Afrique devrait faire réfléchir tous les gouvernements. L'UNESCO, l'ONU, La Banque mondiale ont failli dans leur mission. Les deux ouvrages de René Dumont, *L'Afrique Noire est mal partie* (1961) et *Pour l'Afrique, j'accuse* (1986), ainsi que le récent best-seller de Viviane Forrester *L'Horreur économique* (1996) devraient être au chevet de tous les responsables de l'avenir de Nunavut et de Nunavik. La mondialisation et les dérégulations qui s'ensuivent auront, par ailleurs, des effets nécessairement dévastateurs sur les jeunes économies autochtones et les structures d'équilibre sociologiques qui en découlent.

Pour une minorité indigène, après avoir conquis ses droits et son territoire, le plus grand défi, c'est **après**. Lorsqu'un peuple est face à lui-même, après avoir été si radicalement transformé par l'Église dans sa pensée chamanique, par l'école, par les techniques et l'économie moderne, la question que ces élites doivent, tous les jours, se poser est d'ordre universel : « *Nous sommes sur la terre et c'est pour quoi faire ?* » (André Malraux). Le propre d'une civilisation vivante est de répondre spécifiquement à cette question. Sinon, je le crains, sa pensée est morte. ■

BIBLIOGRAPHIE

ADAM (Paul), *Problèmes économiques et sociaux en baie d'Ungava et plus particulièrement à Port-Nouveau-Québec* ; BRETONNES (G.-J.), *Les problèmes d'une éducation pour le développement au Nouveau-Québec* ; LAURANS (R.) et PERO (R.), *Étude des possibilités d'implantation de l'élevage dans les communautés esquimaudes du Nouveau-Québec* ; MALAURIE (J.), *Kuujjuaq, Fort Chimo 1970* ; NAT (D.), *Pour un territoire autonome d'autogestion des sociétés de l'Arctique québécois* ; SABLE (S.), *Étude des revenus et dépenses de consommation des familles du village de la Baie-aux-Feuilles (Tajiujaq), Nouveau-Québec*. Rapport général : Paris/Québec 1971.

DUMONT (René), 1993. *Pour l'Afrique, j'accuse*. (2e éd.) Paris, Plon. 489 p. (Terre Humaine).

DUMONT (René), 1961, *L'Afrique Noire est mal partie*. Paris, éd. du Seuil.

FORRESTER (Viviane), 1996. *L'Horreur économique*. Paris, Fayard.

LE JEUNE (Roger), ROBITAILLE (Benoit), 1969, *Développement du Nouveau-Québec, problèmes économiques et*

humains. *Inter-Nord* n° 10. EHESS, Mouton : Paris, 1969, p. 122-9.

Partie I : Benoît ROBITAILLE, « Tassijuaq : nouveau village esquimau d'Ungava ».

Partie II : Roger LE JEUNE, « La pêche industrielle sur les côtes du Nouveau-Québec ».

MALAURIE (Jean), NAT (Daniel), ADAM (Paul), 1969. *Les minorités boréales nord-américaines et groenlandaises. Urgence d'un réexamen des problèmes économiques et politiques : trois points de vue*. *Inter-Nord* n° 11. EHESS, Mouton : Paris, p. 55-8.

MALAURIE (Jean), 1972. *Jacques Rousseau : précurseur des études amérindiennes*. *Inter-Nord* n° 12. EHESS, Mouton : Paris, p. 375-80.

MALAURIE (Jean), 1989. *Les Derniers Rois de Thulé, avec les Esquimaux Polaires face à leur destin*. 5e éd. Paris, Plon, 845 p. (Terre Humaine).

MALAURIE (Jean), 1999. *Hummocks I (Nord Groenland-Arctique Central canadien)*, 560 p. *Hummocks II (Alaska-Tchoukotka sibérienne)*, 720 p. Paris, Plon, (Terre Humaine). *Hummocks* I (Pocket 2003), Paris, édition augmentée.

Développement économique de l'Arctique et avenir des sociétés esquimaudes, 1969. Quatrième congrès international de la FFEN (sous la dir. de Jean Malaurie). Le Havre-Rouen.

Débats publiés dans *Actes et Documents* n° 4. 1972. 300 p.

Rapports scientifiques : *Le Peuple esquimau aujourd'hui et demain*, 1973. Ed. Mouton, EHESS. Paris, 696 p.

Le pétrole et le gaz arctiques : problèmes et perspectives, 1973. Cinquième congrès international de la FFEN (sous la dir. de Jean Malaurie). Le Havre.

Débats publiés dans *Actes et Documents* n° 5. 1975. 333 p.

Rapports scientifiques : Ed. Mouton, EHESS. vol. 1, 493 p. ; vol. 2, 912 p. Paris, 1975.

ROUSSEAU (Jacques), 1969. *L'acculturation des Amérindiens du Grand Nord québécois, histoire et perspectives*. *Inter-Nord* n° 10. EHESS, Mouton : Paris, p. 271-8.

THERRIEN (Michèle), 1975. *Analyse socio-politique de la conférence fédérale-provinciale tenue dans les villages inuit du Nouveau-Québec (février-mars 1970)*. Paris, EHESS, Centre d'Études Arctiques. Mémoire. 268 p.

Diplôme autochtone de Kativik (Nouveau-Québec).
Photo Jean Malaurie (1987).

La commission scolaire du Nouveau-Québec.
Photo Jean Malaurie (1987).

L'Inuit n'apprend plus à chasser mais découvre également l'expression : « to be in want ».
Photo Jean Malaurie. Iqaluit, 1987.

Les deux « grands » : l'Église (cathédrale anglicane d'Iqaluit) et l'immeuble de l'administration des Blancs. Photo Jean Malaurie (1987).

Jean Malaurie avec un de ses meilleurs élèves à Clyde River, 1987. Photo Jean Malaurie.

NUNAVIK

Moyennes des températures

	January °C	July °C
Inukjuak	-24,5	9,1
Kuujjuaq	-23,6	11,0
Kuujjuaraapik	-22,9	10,2
Quaqtaq	-20,6	6,9

Distance en km

	Puvirnituq	Kuujjuaq
Québec	1512	550
Montréal	1625	1437

Légendes

- Centre médico-social
- Hôpital
- Pension famille
- Point de service
- États ? régional
- Services médicaux

Hudson Baie région | Ungava Baie région

DU NOUVEAU-QUÉBEC À NUNAVIK 1969-1993 : CHANGEMENT ET CONTINUITÉ

par Mark MALONE

Conseiller du Sénateur Inuit Charlie Watt

RÉSUMÉ. Dans le cadre des rapports remis par les membres de la mission franco-québécoise au sujet du Nouveau-Québec 1969-70, l'auteur met en lumière les dimensions du changement qui modèle à présent le pays inuit. Elles englobent un nouveau réseau institutionnel, l'adoption partielle du salariat et d'une économie monétisée et l'ouverture vers le monde extérieur. L'on s'inquiète de la crise fiscale canadienne dont les retombées pour le Nord et l'Arctique seront très négatives. Cependant les facteurs de continuité ne manquent pas. L'épanouissement politique à travers l'autonomie demeure incomplet tandis que les assises économiques nordiques souffrent d'anémie dans le secteur privé. Comme dans le passé, les Inuit du Nunavik œuvrent dans un contexte de risque et d'incertitude.

Mots-clés : Nouveau-Québec • Nunavik • Condition et avenir des Inuit • Mutation institutionnelle, économique et politique.

ABSTRACT. **The New Quebec : 1969-1993 : change and continuity.** *After a brief review of five reports from members of the French-Quebec team of inquiry into Northern Quebec 1969-70, the author highlights dimensions of change which have shaped Inuit conditions since. Among these he stresses a new institutional framework, a move towards the wage and money economy and an opening to the outside world. More worrisome is Canada's fiscal crisis which will adversely affect the North. However factors of continuity are not without importance. The Inuit economic base remains narrow while political development, including self government, requires further progress. As in the past, risk and uncertainty prevade Nunavik's present and future.*

Key-words : *New Quebec • Nunavik • State and future of the Inuit people • Institutional, economical and political change.*

Pour l'observateur, la lecture des rapports des membres de l'équipe franco-québécoise, dont ceux de J. Malaurie, S. Sable, Y. Berger, P. Adam et R. Laurans, apporte une mine d'informations et d'aperçus sur le Nouveau-Québec et les Inuit dès 1969-70. Mieux, ils dévoilent un proche passé et éclairent l'avenir, à savoir notre présent (1). Dans ces circonstances, l'admiration s'accompagne d'un réel plaisir.

En effet, l'enjeu n'était pas secondaire au moment où le comité franco-québécois, sous l'égide – déjà ! – du Centre d'études arctiques débarquait au Nouveau-Québec en 1969-70. Pour le sénateur Charlie Watt, président de la Société Makivik et de ses filiales vouées à la prospérité des Inuit, cette période fut même « cruciale ». Lors d'une longue et récente conversation, il rappela les événements marquants de ces mois de transition vers l'autonomie : refus du « transfert » des compétences fédérales en faveur de Québec (2), création de la Northern Quebec Inuit Association destinée à parapher la Convention de la baie James et du Nord Québécois de 1975, consultations locales intenses souvent menées par la Fédération des Coopératives du Nouveau-Québec (FCNQ). Selon le sénateur :

> *« Il s'agissait d'une période à haut risque. J'ai été moi-même réprimandé à plusieurs reprises par mon employeur fédéral. Mais nous n'avions pas le choix.* (3) »

Il ne serait pas interdit de postuler sur la poursuite durable de la transition. Le changement, pour un pèlerin de retour après 25 ans, se situe d'abord au niveau des symboles à savoir, par exemple et tout simplement, l'imposition d'un vocabulaire inuit. Désormais les Esquimaux, terme indien pour désigner les mangeurs de viande crue, s'appellent les Inuit tandis que le Nouveau-Québec, du Nord Québécois, ensuite est devenu le Nunavik au cours des années 1980. Kuujjuaq fait place à Fort Chimo, Salluit succède à Suglouk ou Tasiujaq à la Baie-aux-feuilles.

(1) J. MALAURIE, Kuujjuaq (1970) ; S. SABLE, « *Étude des revenus et dépenses de consommation des familles du village de la Baie aux Feuilles Tasiujaq, Nouveau-Québec* » ; R. LAURANS, « *Étude des possibilités de l'implantation de l'élevage dans les communautés esquimaudes du Nouveau-Québec* » ; Y. BERGER, « *Écologie et perspective d'élevage du renne ou du caribou dans le nord québécois* » ; P. ADAM, « *Problèmes économiques et sociaux en baie d'Ungava et plus particulièrement à Port-Nouveau-Québec* ».

Le rapport cité de Jean MALAURIE porte sur le revenu et l'activité des ménages à Fort Chimo en 1969-70 et ouvre la discussion sur la disparité ethnique. Il esquisse les défis à venir, dont l'essentiel, l'autodétermination de la population Inuit.

(2) Le rapport cité de Jean MALAURIE contient de longs passages justifiés sur les travaux du comité fédéral provincial chargé de consulter les Inuit quant au transfert vers le Québec des services publics. En 1991, le représentant fédéral, Floyd J. NEVILLE, m'avoua l'importance de cette consultation : « a real eye-opener ». Dès 1972, il fut recruté par les services du Premier ministre fédéral.

(3) *Conversations*, Ottawa et Montréal, le 14 juin 1993.

Aussi importante que fut la maîtrise régionale d'une forêt de symboles que ne regardent plus les yeux étrangers, elle ne saurait masquer le vrai défi, double et structurel, qui se pose aux Inuit du Nunavik. Ceux-ci, à travers les vents aléatoires de l'histoire, affrontent aussi bien un choc de culture qu'un choc de civilisation. L'être et le faire. Plus sensibles aux frontières mouvantes et conflictuelles entre valeurs traditionnelles et nouveaux mythes moteurs qui modèlent l'être, les Occidentaux, dont les Français aux prises avec le village global de MacLuhan voire le désolant mais envahissant PAF (Paysage Audiovisuel Français), ont tendance à négliger l'importation soudaine d'une nouvelle manière de faire. Est-il besoin à cet égard de rappeler, à l'instar de Gérard Duhaime, que la part des salaires est passée de 16 % à 65 % dans le revenu des ménages inuit québécois entre 1953 et 1983 alors que l'artisanat n'apportait que 7 % des gains monétaires à comparer avec les 41 % de 1953 (4) ?

S'il est vrai que l'histoire tend à s'accélérer, il convient de reconnaître qu'accélération se transformerait presqu'en liquéfaction du temps pour les Inuit du Nunavik qui accomplissent en quelques décennies un parcours traversé par les paysans français en deux siècles.

Il est important aussi de reconnaître l'effet concret de cette grande transformation sur un peuple indigène tel le groupe inuit de la région circumpolaire. Dans cette terne optique, l'ancien chef du gouvernement des Territoires du Nord-Ouest, Dennis Patterson, dressa le tableau suivant en vue de réveiller des invités euro-canadiens en Ontario :

> « *Imaginez seulement l'atterrissage d'humanoïdes immigrés de Mars, roses et arrogants, à Toronto au cours de manifestations antinucléaires. Malgré la bonne volonté des autochtones de Toronto, ceux-ci se trouvent vite confinés à arpenter des réserves, à savoir les stations de métro. Les immigrés ne fréquentent guère le souterrain.*
> *Nos martiens, les « autres », « eux » aux yeux des indigènes, mettent fin à certaines activités traditionnelles, dont le hockey sur glace. « Ils » tiennent pour acquise l'ignorance totale des Torontois en matière d'administration publique ou de gestion des affaires. Sport préféré des autochtones, les embouteillages disparaissent. Le golf aussi. « Ils » interdisent l'agriculture. « Ils » introduisent des infections mortelles au sein de la société qui, à l'époque, avait de grands chefs laïcs et spirituels. La tribu des Torontois – jadis si fière – se morfondait sous la tutelle.*
> *Bientôt ne subsisteront plus que quelques vestiges de cette barbare civilisation, peut-être une carcasse de voiture, un bâton de hockey brisé. « Ils » diront tout le mal qu'il faut ressentir à l'égard d'une croix d'église.* Sic transit gloria mundi. (5) »

Cette douce allégorie, qui cependant ne conduisit guère à la création d'un groupe canadien en faveur du droit des martiens au sein des sociétés éclatées en Amérique, témoigne en quelque sorte des tensions que subissent les Inuit et autres nations autochtones. Mais qui dit tensions suggère, de ce fait, la notion de résistances.

L'apport de l'École des *Annales* met en lumière la durée, la pesanteur des valeurs morales et sociales, celles qui imposent la résistance en tant que survie vécue pour la collectivité. Dans *Les jeux de l'échange*, Fernand Braudel n'évoque-t-il pas « *la longue gestion, la très longue gestion préalable* » avant l'accession à ce qu'il définit comme le stade capitaliste (6) ? Facteur que souligne R. Laurans au moment de se demander comment faire accéder les Inuit de l'économie d'autosubsistance à celle de profit et à celle du profit recherché et connu de tous.

En pays inuit, les facteurs de continuité, le lien entre générations passées et futures, ne manquent pas. Le professeur Duhaime, à la suite d'une enquête exhaustive sur l'économie nordique, n'hésite pas à parler d'une permanence de l'effort chez les Inuit et de la valeur prédominante du partage (7). Si, comme dans le temps, les chasseurs œuvrent en premier lieu pour les déshérités, les nouveaux employés de bureau se partagent le travail selon un rythme saisonnier.

Si les Inuit se doivent d'épouser leur époque, – il est vrai, celle des « autres », – en tant que minorité, ils se doivent aussi de rester eux-mêmes, conscients des dures lois de l'aire polaire. Notre hypothèse revient à suggérer très modestement que changement et continuité ne forment que le double visage d'une même réalité, celle de la survie des seigneurs de l'Arctique au Québec.

QUELQUES DIMENSIONS DU CHANGEMENT

Il serait facile de décrire les éléments d'une rapide évolution régionale si chers aux « logues », ethnologues ou psychologues, qui peuplent nos ministères et facultés pour coller à l'événementiel de l'Arctique dont sont friands les rares journalistes à s'intéresser à l'aire polaire. En vrac, le reporter ou l'expert d'une semaine, de préférence l'été, pourrait citer la question sociale et le suicide, l'expansion des débits de fast-food dans certains villages ou les ravages de la réception de la télévision par satellite. Et loin de nous de nier l'intérêt de ces « docudramas » à diffuser éventuellement à travers le monde même si les propos similaires s'appliquent aussi bien à Nauru qu'à la Namibie.

Suivons plutôt les pas tracés par les cinq membres de l'équipe du comité franco-québécois qui sont allés sur le terrain en 1969-70 pour nous interroger sur la spécificité de l'évolution de la collectivité inuit depuis près de 25 ans. Elle est de portée politique, économique, financière et régionale.

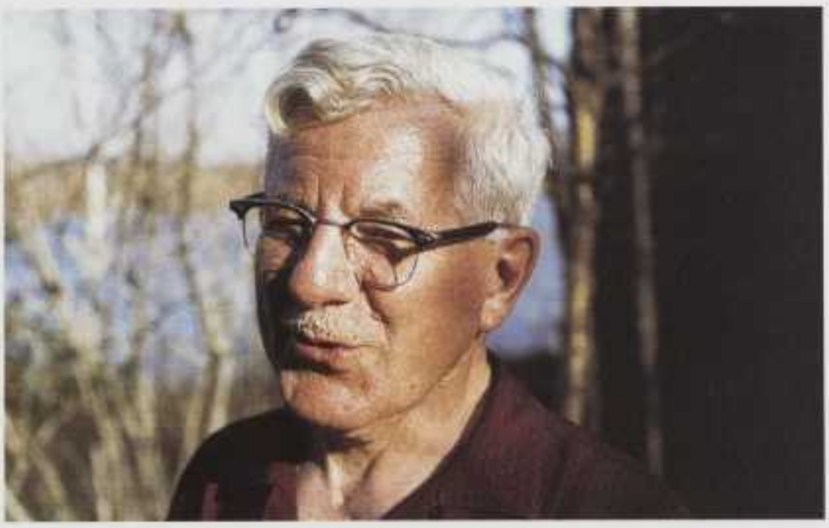
Je suis contraint, en tant qu'ancien diplomate et vice Ministre, d'observer avec conviction la portée insolite de la mission franco-québécoise de 1969-1970. Qu'elle ait déjà eu lieu tient, malgré le parrainage du Général de Gaulle, du miracle : les Canadiens, aussi bien anglais que français, ayant fui l'Europe pour les raisons désagréables que l'on occulte dans le vieux continent, entretiennent une vive répulsion envers le vieux monde. Mais ils ne pensaient pas trouver en Amérique du Nord britannique, devenue le Canada, un très vieux monde, établi, susceptible de résistance devant les Martiens. Mieux, cette mission franco-québécoise a réussi. Elle a éveillé les esprits en milieu inuit. Elle a heurté à jamais les petits Blancs, les colons, dont parle Jean Malaurie. Elle a fait entrevoir les traités et réformes constitutionnels dont chacun, de nos jours, se félicite : si l'on n'est jamais prophète dans son pays, l'on peut l'être ailleurs !

(4) Gérard DUHAIME, « Revenu personnel, destin collectif : la structure du revenu des Inuit de l'Arctique du Québec 1953-1983 », *Canadian Ethnic Studies*, XXIII, 1, 1991, p. 21-39.

(5) Première page du cours préparé à l'intention des étudiants de l'université Trent de Peterborough, Ontario, le 22 juin 1989. (Texte inédit)

(6) Fernand BRAUDEL, *Les jeux de l'échange*, Paris, Armand Colin, 1979, p. 535.

(7) Gérard DUHAIME, *op. cit.*, p. 2.



Jacques ROUSSEAU, le grand ethnobotaniste, initiateur des études amérindiennes au Québec. Professeur-adjoint au Centre d'études arctiques, 1960-63 à la suite des cabales suscitées par certains collègues québecois et canadiens et qui l'ont obligé à émigrer. Dans *Inter-Nord* n° 10, un hommage a été rendu à sa mémoire.

La dimension politique

Une rapide évolution caractérise la dimension politique depuis deux décennies, d'abord à travers le véritable tremblement de terre que constitua la signature de *la Convention de la Baie James et du Nord Québec* par le Canada, le Québec et les Inuit (ainsi que les Indiens Cree) en 1975. Ce traité (8) établit clairement et pour la première fois la relation entre ces trois parties : *« nous avions choisi la voie de la solidarité avec les gouvernements. Il fallait commencer quelque part »* disait Charlie Watt (9).

L'on pourra toujours s'interroger sur ce modèle juridique importé de l'Alaska et fondé sur le concept de sociétés privées destinées à promouvoir les intérêts ethniques des autochtones (10). Mais il fournit aux Inuit du Nunavik des outils importants de renaissance collective dont :

- la Société Makivik, créée en vue de gérer les fonds de compensation et de promouvoir les intérêts ethniques ;
- l'Administration régionale Kativik (ARK), dont la juridiction s'étend des affaires municipales jusqu'au soutien des chasseurs ;
- la Commission scolaire Kativik (CSK), le Conseil de développement régional Kativik (CDRK) et une commission Kativik pour la santé et les services sociaux (CRSSS) ;
- et quatorze conseils municipaux élus.

Ce progrès n'est pas à dédaigner : pour une population de 8 000 personnes au sein du territoire Nord québécois, les budgets cumulés de l'ARK, de la CSK et de la CRSSS (devenue un conseil) et du CRDK s'évaluaient en 1992 à $ 90 millions, soit plus de $ 11 000 par habitant... (11) À partir de 1978-79, la mise en œuvre de la convention et l'élection aux conseils d'administration des institutions publiques provoquèrent un mini-boom au niveau de l'emploi : encore aujourd'hui le secteur gouvernemental et parapublic compte 69 % des employés de la région et 95 % des recrues universitaires (12).

Ayant franchi cette étape de décollage politique et administratif, les Inuit, au cours des années 1980, mirent au point – toutes tendances confondues (13) –, un projet de « self government » régional pour le Nunavik. Ce projet, confirmé au cours de plusieurs consultations populaires dont les plus récentes remontent à 1991 et 1993, animé par le Conseil constitutionnel du Nunavik composé de cinq élus Inuit, repose sur les principes suivants :

- un gouvernement public ouvert à tous et le rejet des thèses indiennes de pouvoir ethnique ;
- la coopération avec le Québec et le Canada par le biais d'une dévolution accrue de compétences ;
- une juridiction régionale, sur les 500 000 km^2 du Nunavik, pour éviter le spectre de la réserve ethnique ;
- et de nouvelles ententes en matière financière en vue de permettre aux élus de la nouvelle assemblée du Nunavik de voter des budgets en fonction d'une dotation globale de financement du Québec et une nouvelle fiscalité régionale (14).

Le gouvernement du Québec accepta, de manière surprenante, ces prémisses lors d'une entente de principe sur la négociation en juin 1991 : en effet, pourquoi confier à partir de Québec et de ses bunkers administratifs, l'administration du « Nouveau-Québec » à quelques milliers d'Inuit ? En réalité, depuis 1977, se sont nouées des complicités entre l'administration québécoise et les résidents

(8) La convention acquit le statut de traité en mars 1983 lors de l'amendement de la Loi Constitutionnelle (1982) canadienne à l'article 35. Elle ne peut être modifiée sans l'accord des Inuit.

(9) *Conversations*, Ottawa et Montréal, le 14 juin 1993.

(10) Il faut rendre hommage aux administrateurs inuit de la Société Makivik chargés de faire fructifier un trust de $ 90 millions. Élus par tous les Inuit québécois en âge de voter tous les trois ans, ils se doivent de faire des investissements rentables, de promouvoir l'action politique de leur ethnie et de procéder à des subventions sociales ; par exemple, la construction d'arénas et centres récréatifs au coût de $ 29 millions entre 1989 et 1993. Source : la Société Makivik, Lachine (fax 1-514-634 0410) Québec, le 16 décembre 1992.

(11) Communication écrite de Paul BUSSIÈRES (np) devant l'assemblée générale de la Société Makivik, le 22 mars 1993 à Kuujjuaq.

(12) ARK, « Solidarité, formation professionnelle et activité économique au Nunavik », Kuujjuaq, 1992, p. 52.

(13) Les « dissidents » de Povungnituk et de deux autres villages se joignirent à cette occasion aux administrateurs de la Société Makivik dont le représentant parapha la convention de 1975.

(14) La société Makivik, au fil d'un document de 60 pages et d'un résumé, fit le point des revendications des résidents du Nunavik en février 1993 : les amendements de la convention de 1975 en vue de la création d'une assemblée unique, les pouvoirs dont aurait besoin cette assemblée et, le régime administratif et financier.

du Nunavik, au point où, sans rechigner, l'ex-chèquier québécois, en 1991, fit des débours directs de $ 182 millions au Nunavik, soit $ 25 000 par résident ! (15)

Même la tornade constitutionnelle canadienne (16) n'aboutit guère qu'à la rupture des contacts en 1992 entre Inuit et dirigeants québécois. Conscient de l'importance d'un concept de solidarité entre tous les résidents, le gouvernement du Québec envisage de nommer « un négociateur spécial » (17) pour accélérer et compléter une entente rare entre peuples différents qui habitent le même territoire.

La dimension économique

Sans accompagner l'extension du public, le secteur privé du Nunavik connaît, depuis 25 ans, des changements que l'on peut souligner. La société inuit Makivik Corporation contrôle désormais deux compagnies aériennes, Air Inuit et First Air, qui assurent des services depuis Ottawa jusqu'à Nuuk (Godthaab) au Groenland, depuis Salluit jusqu'à Iqaluit (Frobisher Bay). La « commercialisation régionale » qu'appelait P. Adam dans son rapport pour le comité franco-québécois en vue de la réalisation pour ce qui est de la viande et du poisson (18).

Pour Jean Malaurie en 1969-70, le « Blanc » était « isolé ». Cette situation conflictuelle, sourde mais propice à la création littéraire d'un V.S. Naipaul, auteur de *A Bend on the River* ou du père de Lord Jim, s'estompe au fil du temps. Dès 1993, le président de l'ARK n'était autre que Jean Dupuis d'origine italienne et française.

L'on observe par ailleurs un relèvement du niveau de vie au cours des années 1980 : pour G. Duhaime, le revenu réel d'un ménage inuit en 1983 atteignait $ 27 000 par an, loin des chiffres cités par J. Malaurie, P. Adam et S. Sable ($ 650-$ 784 *per capita* en 1969-70) (19). De même, une infrastructure nettement consolidée : entre 1984 et 1991, Ottawa et Québec investirent $ 108 millions pour rénover les pistes aéroportuaires dans une région peuplée par 7 000 personnes, tandis que la Société d'habitation du Québec disposait d'un budget régional de près de $ 40 millions par an vers la fin des années 1980 (20).

Dans notre monde de cyniques qui, selon Oscar Wilde, « *know the price of everything and the value of nothing* », il y a toujours une contrepartie. En effet, la convention de 1975 se conclut à l'ombre du projet du siècle, le développement des ressources hydrauliques de la baie James et du Nord québécois. Encore aujourd'hui, Hydro-Québec entend exploiter sous peu le bassin hydraulique inuit de la Grande Baleine (Kuujjuarrapik). S'il est permis de négliger les divers impacts sur l'environnement, démarche discutable en elle-même, il faut reconnaître les distorsions proprement économiques qu'entraîne la politique du « tout pour le développement » :

- les prix à la consommation résidentielle, industrielle et commerciale à Montréal se situent très en dessous des tarifs appliqués à New York, Paris, Londres ou... Toronto. Cette subvention signifie que les ressources hydrauliques du pays inuit se vendent à des taux dérisoires ;
- de manière générale, la Banque mondiale ou l'Agence internationale de l'énergie, à partir de l'exemple égyptien, entre autres, soulignent le prix économique de subventions artificielles dans le secteur de l'électricité et l'énorme gaspillage qui en découle (21).

La dimension financière

Le changement éventuellement le plus explosif pour le Nord québécois et l'ensemble de l'Arctique canadien est de portée négative : il provient de la drastique détérioration des finances publiques canadiennes et québécoises depuis 1974. En 1993, le gouvernement fédéral allouait 35 % de ses revenus au service de la dette. Le Québec pour sa part put se valoir d'un déficit de $ 5 milliards alors que la dette publique consolidée par ménage de quatre personnes correspondait à plus de $ 120 000. Pour citer un économiste québécois réputé : « *ce n'est pas le pays qui gère la dette, mais la dette qui gère le pays* (22) ».

Or, dans une région polaire où tout ou presque est service public, les conséquences paraissent radicales : faute d'essence, la machine gouvernementale connaîtra des pannes. Un scénario, il est vrai pessimiste, comprendrait les éléments suivants : remise en question de l'autonomie gouvernementale du Nunavik, déclin quantitatif et qualitatif des services nordiques, chômage accru, révision concrète du projet de création du territoire Nunavut, etc.

La crise fiscale canadienne et québécoise pose un défi majeur pour le pays inuit encore aux prises avec une économie fragmentée en transition. Elle s'accompagnera de conséquences politiques.

La dimension internationale

L'évolution du Nunavik s'est accompagnée d'une ouverture vers le monde extérieur et de la région circumpolaire. Une résidente de Kuujjuaq, Mary Simon, présida l'Inuit Circumpolar Conference (ICC) qui regroupait le Canada, l'Alaska, le Groenland et la Russie entre 1986 et 1992. L'ICC jouit d'un statut d'organisation non gouvernementale au sein des organes de l'ONU et s'attache à la

(15) Gouvernement du Québec, Secrétariat aux affaires autochtones, « débours, aides et subventions autochtones selon les programmes gouvernementaux », 1991, p. 3-10.

(16) Le projet de constitution amendée fut rejeté, à une forte majorité, par l'électorat canadien le 26 octobre 1992. Le volet autochtone correspondait à la vision indienne de gouvernement ethnique à peu d'exceptions près.

(17) Lettre du Ministre délégué aux affaires autochtones du Québec, le 15 mars 1993.

(18) Les articles 29.0.55 – 29.0.23 de la Convention de la Baie James et du Nord Québec portent essentiellement sur le soutien à fournir aux chasseurs inuit. L'article 29.0.6 interdit la commercialisation des produits de la chasse : à l'heure actuelle et pour des raisons évidentes, les Inuit contestent cette disposition.

(19) Gérard DUHAIME, *op. cit.*, p. 2. Les chiffres dans les Territoires du Nord-Ouest sont généralement plus élevés.

(20) Québec, « *Bilan socio-économique*, région Nord du Québec », 1990, p. 42.

(21) Énergie, mines et ressources Canada, « *Electric Power in Canada* », Ottawa 1990, p. 15 ; International Energy Agency, « *Electricity in IEA Countries* », 1982, p. 124-5, (publication de l'OCDE, Paris).

(22) Richard LE HIRE, 1993, Vice-président de l'Association des manufacturiers québécois, cité dans *Le Monde*, Paris, le 13 janvier 1992, p. 22. Consulter : *Québec*, « *Vivre selon nos moyens* », Québec, le 19 janvier 1993.

définition juridique des droits des peuples autochtones à l'échelle internationale.

Prévue pour 1999, la création du territoire de Nunavut aura, si elle se matérialise, un impact majeur sur l'aire inuit du Québec (23). En effet, les régions de Nunavik et de Baffin entretiennent déjà des relations économiques étroites dans des domaines tels que les transports ou la pêche. Quant au rapprochement politique entre Inuit de ces deux zones, il serait à la fois prématuré et maladroit d'en faire l'objet d'une rumination exhaustive sauf pour délimiter quelques contraintes, en particulier fiscale et financière. De toutes les façons, la prévision est difficile surtout pour ce qui a trait à l'avenir : la vérité est fille du temps.

QUELQUES FACTEURS DE CONTINUITÉ

Au fil des pages rédigées par l'équipe franco-québécoise, l'on retient les phrases suivantes :
S. Sable : « *la faiblesse économique de la région* », « *l'existence d'une épargne de précaution* » ;
P. Adam : « *tout est service public* », « *une énorme inertie* » liée aux « *impératifs économiques* », « *une atmosphère administrative kafkaïenne* » ;
J. Malaurie : « *l'organisation administrative du Nouveau-Québec est des plus confuses* ».

En 1993, ces observations gardent toute leur pertinence.

La première contrainte structurelle est de toute évidence quitte à faire l'objet d'une permanente ignorance : *la géographie*. Climat et distances s'allient, dans une région sans dessertes routières et maritimes selon le schéma occidental habituel, pour faire du Nunavik une zone insulaire, *une île au large du Québec*, soumise aux aléas du transport aérien. Le facteur géographique conduit à des coûts effarants : construire et maintenir des édifices coûtent deux à trois fois plus cher qu'à Montréal alors que les prix de détail dépassent la moyenne montréalaise de 45 à 80 % selon la localité et les distances. Encore faut-il ajouter que les départements et territoires d'outre-mer français, la Corse, le Groenland danois ou Puerto Rico jouissent d'une fiscalité proprement insulaire, dont le Nunavik, où l'équivalent de la TVA réelle varie entre 23 et 30 % au niveau de la consommation finale, ne peut guère se targuer (24).

Ce décalage capital explique en partie les obstacles au décollage *économique*. Il existe, comme dans les Territoires du Nord-Ouest, deux économies : l'une fondée sur le salariat et les primes dans les principaux centres, l'autre aléatoire ; cependant, contrairement à la situation, notamment vers l'ouest, où les PME dégagent 50 % des emplois, les petites entreprises ont la vie dure au Nord québécois où, selon le CRDK, celles-ci versent en taxes trois fois plus qu'un hypothétique profit de 5 % (25). L'anémie du secteur privé fournit une explication partielle d'un revenu moyen maigre compte tenu des prix au détail : en 1986, le revenu *per capita* des Inuit selon les sources officielles – $ 11 500 – connaissait un retard de 60 % sur les revenus des « allogènes » et de 10 % sur les revenus moyens des « Cree » (26). Cette fragilité dans l'espace et dans le temps éclaire l'absence de l'épargne au Nunavik : les ménages Inuit consacrent 92 % de leurs revenus à la consommation directe de biens et services. Loyers exclus. Se produit donc un phénomène vicieux selon lequel, comme dans les Territoires du Nord-Ouest, l'argent importé est immédiatement exporté pour l'achat de biens et de services : MIMO – *money in and money out* (27).

Sans doute faut-il reconnaître que l'actif économique potentiel et actuel du Nunavik n'est pas, malgré l'activité touristique et les richesses naturelles, le premier de la région polaire. Les résidents du Nunavik ne font pas partie du Nord, comme le Russe, où subsistent sept villes de plus de 150 000 habitants, comme dans les Territoires du Nord-Ouest où les investisseurs publics et privés financent des projets annuels équivalents à $ 1 milliard, ou encore au Groenland où le Home Rule Government brasse des budgets de plusieurs milliards de couronnes (28).

Ces considérations et d'autres encore conduisirent les Inuit québécois à mettre l'accent sur l'autonomie politique. Leurs compatriotes en Alaska, dans les Territoires du Nord-Ouest ou au Groenland, jouissent de leviers politiques pour promouvoir « *le plan de développement économique et social* » qu'appelait Jean Malaurie au terme de son rapport sur les conditions à Fort Chimo en 1969-70. En effet, trouve-t-on normal, voire même seyant, que les responsables de l'ARK, le gouvernement régional, soient tenus à effectuer deux fois plus de trajets à Québec que dans les municipalités nordiques en vue des tractations budgétaires annuelles pendant les années 1980 ? Convient-il que la mise en œuvre des programmes fédéraux, à la même époque et pour les populations indigènes dont les Inuit, exigeât des dépenses administratives équivalentes à une part de 25 à 30 % des débours totaux des ministres « tuteurs » (29) ?

C'est ainsi que pour les Inuit et les Euro-Canadiens résidant au Nunavik, la relance économique passe d'abord par la responsabilisation politique de la population régionale. Consolider les nombreuses institutions existantes, souvent en conflit inévitable ; travailler avec le Québec et le Canada pour dégager des économies financières et fiscales ; remodeler l'économie locale afin de créer des

(23) Le « *Nunavut Constitutional Forum* » publia deux esquisses de constitution, « Building Nunavut », en 1983 et 1985. Un référendum en 1992 confirma la division des Territoires du Nord-Ouest alors que le parlement fédéral émit une loi à cet effet en juin 1993. La division effective est prévue pour 1999. La législation fédérale ne contient pas de dispositions financières précises en vue de la mise en œuvre de la division.

(24) ARK – Société Makivik, « Soumission à la commission du budget et de l'administration de l'Assemblée Nationale du Québec », Kuujjuaq, le 19 janvier 1993. Un kg de fret en provenance de Montréal coûte $ 1, 32 pour Kuujjuaq et $ 7, 32 pour Povungnituk alors que le panier de la ménagère exige des débours supérieurs de 60 % par rapport à Montréal. Affaires indiennes et du nord Canada, « Produits alimentaires destinés au nord », Ottawa, 1990, p. 73 et p. 87.

(25) *Ibid.*, ARK – Société Makivik.

(26) « Bilan socio-économique, région Nord du Québec », *op. cit.*, p. 6. Selon une enquête de l'ARK (« Scolarité, formation professionnelle et activité économique au Nunavik », 1992, p. 7-47), le taux d'inactivité atteint ou dépasse 20 à 50 % suivant la localité alors que les taux de scolarisation des Inuit demeurent, s'il faut adopter nos normes, faibles.

(27) Marc MALONE, 1989, « *Monetary Patterns in the North West Territories* », conférence CRIN-CNRS, Paris, février 1989, 16 p. : l'on estime que 97 % des dollars investis au Nunavik en provenance du « sud » s'y relocalisent très rapidement.

(28) Ces décalages expliquent en partie la difficulté qu'affrontent les peuples polaires en vue d'une coopération internationale.

(29) J.P. ROSTAING, « *The Initial Experience of the Kativik Regional Government* », *in* : *Inuit Studies-Études Inuit*, Vol. 8, 1982 ; House of Commons, « Proceedings of the Task Force on Indian Self Government », Ottawa, 1983, p. 82-100.

emplois à partir d'un capital local. Ces défis et d'autres témoignent, une fois de plus, de la spécificité de l'économie polaire et du besoin de mobiliser toutes les énergies. Ce ne sera pas facile mais la facilité ne connaît que les orphelins.

CONCLUSIONS

La première conclusion n'est autre qu'une introduction, tant il est vrai que l'analyse précédente ne fait que confirmer l'acuité des rapports soumis par les membres de l'équipe franco-québécoise. Leur rapport, 25 ans après la mission d'enquête, est à souligner et à remarquer.

En second lieu, pour les Inuit québécois, l'histoire ne s'arrête pas. Aux incertitudes du passé succèdent aujourd'hui les incertitudes présentes et à venir, dont la crise fiscale, le problème de l'aménagement administratif et politique de la région nordique et la question des deux économies qui subsistera tant qu'un secteur privé demeure peu productif en matière d'emplois. Pour Charlie Watt, le 14 juin 1993, « *la création d'une assise économique constitue notre premier objectif. Il ne sera pas facile à atteindre* (30) ».

(30) *Conversations*, Ottawa et Montréal, le 14 juin 1993.

Il n'est pas certain d'ailleurs que ces incertitudes jouent en défaveur des Inuit. Depuis 1980, après avoir quitté les services du Premier ministre fédéral, l'auteur fréquente les Inuit en tant que conseiller ou interlocuteur, comme sous-ministre dans les TNO. Il a appris à admirer l'extrême pragmatisme qui teinte le comportement des seigneurs de l'Arctique et à tenir compte de leur capacité à adopter une démarche commune, qualités qui tranchent en milieu autochtone. Empirisme et solidarité conduisent les Inuit à surfer sur l'événementiel et à épouser le changement sans nécessairement se renier. En 2015 ou 2020, dans un contexte de crise, d'évolution et d'incertitude, les Inuit auront été, nul doute, en mesure de susciter le même étonnement. ■

NB : L'œuvre de Jean Malaurie en faveur des Inuit à travers le monde, que symbolise la mission franco-québécoise de 1969-1970, fut officiellement reconnue le 15 juin 2000 par le Parlement du Canada. Accompagné par l'auteur, le sénateur Charlie Watt et la représentante du ministère français des Affaires étrangères, Jean Malaurie fut l'objet d'éloges sérieux de la part du président du Sénat canadien, S.E. Gildas Molgat. Cet accueil, normalement réservé aux chefs d'État ou de gouvernement et aux ministres importants, est tout à fait exceptionnel. Les applaudissements étaient spontanés.

Message du sénateur Charlie Watt à l'occasion de l'édition de ce numéro d'*Inter-Nord* relatif au Nunavik

« I remember Jean Malaurie's visit to Ungava twenty five years ago. Since, many changes have occurred. In this respect, the turning point for the Inuit living in Nunavik, our region the size of France, was the James Bay and Northern Quebec Agreement signed in 1975.

Not since the negotiation of JBNQA have we faced decisions with such far-reaching effects on our future.

For example, we face the important challenge of determining Nunavik's political future. Quebec may seek a restructuring of its relationship with the rest of Canada. This issue raises some very serious concerns for Nunavik. Under any new status it adopts, how would Quebec deal with the Inuit of Nunavik ? What would happen to our aboriginal rights protected under the constitution of Canada and to our special relation with the federal governement ?

A second challenge consists in securing Nunavik's prosperity through building a self-reliant economy. Tourism and commercialisation of wildlife products are two key elements in this strategy. Makivik Corporation, the Inuit party to JBNQA, is seeking to expand the economic base directly. Its two aviation subsidiaries, First Air and Air Inuit, remain healthy by making profits during a very difficult period for the air transport industry.

In short, the coming years will present unusual opportunity, unusual circumstances. I count upon the support of my people and our friends outside Nunavik in facing the important decisions ahead. »

KUUJJUAQ (FORT CHIMO) 1970

par Jean MALAURIE

Centre d'Études Arctiques (EHESS), Paris

RÉSUMÉ. Dans le cadre d'un accord culturel franco-québécois (ministère des Affaires étrangères, Paris et ministère des Richesses naturelles, Québec), un groupe de dix experts français a été chargé d'étudier les problèmes de développement économique et social du Nouveau-Québec, notamment dans le village esquimau de Kuujjuaq (Fort Chimo). Initiateur de cette étude, l'auteur dresse un tableau détaillé de la situation démographique, économique et sociale et de la politique d'assistance pratiquée par le gouvernement fédéral – telles qu'il a pu les observer en 1970. Il propose un plan de développement économique et social accordant une autonomie beaucoup plus large aux populations autochtones, devant se traduire, **dans les délais les plus courts**, par la création d'un territoire autonome inuit au Nouveau-Québec.

Mots-clés : Inuit • Nunavik • Autonomie • Micro-économie • Chasse • Tourisme • Développement.

ABSTRACT. **Kuujjuaq (Fort Chimo) 1970.** *Within of a French-Quebec cultural and scientific agreement, a group of ten French specialists were commissioned in 1970 to study economical and social problems linked with development in Northern Quebec, especially in the Inuit village of Kuujjuaq (Fort Chimo). The author, who initiated this program, presents a detailed study of the demographic, economic and social situation in Kujjuaq (Fort Chimo), 1970, and the effect of federal stated aid policy. He proposes an economic and social development program which would give much more autonomy to the native popalations* ***in a very short delay***.

Key-words : *Inuit • Nunavik • Autonomy • Micro-economy • Hunting society • Tourism • Development.*

C'est en 1964, à la suite d'un accord entre le Gouvernement du Québec et le ministère des Affaires étrangères (Paris) que les premiers jalons d'une coopération franco-québécoise ont été posés. À la fin de 1975, ces projets ont débouché au ministère des Affaires étrangères sur ce que l'on convient d'appeler « l'accord culturel franco-québécois ».

L'ensemble de ces discussions a été conduit par la Commission de coopération permanente franco-québécoise. Il est apparu utile de faire aussi porter cette coopération sur les problèmes de développement économique et social dans le Nouveau-Québec, c'est-à-dire dans le territoire québécois qui s'étend au nord du 52e parallèle. À ce titre, une commission franco-québécoise spécifique pour les problèmes nordiques a été constituée ; le Québec était représenté par le ministère des Richesses naturelles, et plus particulièrement par la Direction générale du Nouveau-Québec (M. Guy Poitras, délégué général) le groupe français par le Professeur Jean Malaurie, Directeur du Centre d'études arctiques (EHESS, CNRS) Paris. L'auteur de ce rapport a été chargé de la coordination et direction du groupe des sept experts français relevant de cette Commission mixte qui, avec beaucoup de soin et de dévouement, s'est mise au service de ce programme.

L'effort principal du groupe français s'est porté en 1970 sur la baie d'Ungava et très particulièrement sur les villages de Kangiqsualujjuaq/Port-Nouveau-Québec, Tasiujaq, Kuujjuaq/Fort Chimo, et constitue un des rapports de la délégation française, remis aux autorités québécoises concernées en 1971 ; il est publié, dans *Inter-Nord*, des extraits parmi les plus significatifs. On rappellera qu'il s'agit, dans l'étude, de dollars canadiens.

Nulle part dans le monde boréal l'Arctique n'est aussi méridional que dans la péninsule du Nord-Québec. Véritable modèle arctique, des points de vue écologique, géographique et ethnologique, cette péninsule rassemble, comme en un microcosme, les quatre zones biogéographiques boréales, certains des grands types ethniques amérindiens : chasseurs et pêcheurs indiens et esquimaux.

Il est clair, compte tenu du temps passé (1970-2003), que ces documents n'ont plus qu'une valeur historique. En tant que tels, ils constituent, par leur précision, leur richesse et leur orientation, une documentation essentielle. On observera que le Centre d'études arctiques (EHESS, CNRS) fondé en 1957 par le Professeur Jean Malaurie et le Président de l'École des hautes études en sciences sociales l'éminent historien, Fernand Braudel, a publié la première étude interdisciplinaire en sciences sociales jamais assurée sur le Nouveau-Québec (1). (2)

LE CONTEXTE POLITIQUE ET JURIDIQUE

Comment faciliter le décollage économique de territoires côtiers habités depuis plusieurs millénaires par des groupes esquimaux, jadis nomades et depuis plusieurs dizaines d'années progressivement sédentarisés ? L'étude se situe dans un contexte d'agitation politique : La Fédération des Indiens et des Esquimaux du Québec (dont 1 526 Indiens et 3 243 Esquimaux au Nouveau-Québec en

(1) Jean MALAURIE et Jacques ROUSSEAU (sous la direction), 1964, *Le Nouveau-Québec. Contribution à l'étude de l'occupation humaine.* Préface de Jean MALAURIE. Centre d'études arctiques, Bibliothèque arctique et antarctique, n° 2. Paris, Éd. Mouton, EHESS, 464 p.

(2) Le récit de cette enquête au Nouveau Québec/Nunavik en 1969/1970 *in : Hummocks I*, Terre Humaine, Plon, 1999. (2e édition revue et augmentée). Pocket. Coll. Terre Humaine. 2003. Paris.

janvier 1968), activement dirigés par le Huron Max Gros Louis, revendique avec force des droits territoriaux. Certaines déclarations de Max Gros Louis situeront l'étendue des ambitions : « *La Province du Québec est notre patrie avant d'être la vôtre. Il convient que les occupants sans titres de nos territoires de chasse et de pêche les libèrent et nous les restituent* ». C'est se référer à la proclamation faite en 1763 par le roi Georges III d'Angleterre, lors de l'abandon par la France de ses ambitions nord-américaines. Elle définit le territoire du Gouvernement du Québec et réserve explicitement les droits des populations « *sauvages* ». À ce titre, aucun Blanc ne doit occuper l'Indian Land ou terre des Indiens si ce n'est à la suite d'un accord avec les Indiens eux-mêmes. Il est convenu que le Gouvernement ne peut vendre ces terrains sans l'accord des Indiens. En vertu du droit anglais, la définition d'une Indian Land, c'est-à-dire d'une propriété territoriale des Indiens, concerne aussi bien le sol que le sous-sol, sauf les mines d'or et d'argent, alors de souveraineté royale. Ces dispositions sont impératives. Or, le droit québécois qui conserve la domanialité des mines n'a prévu aucune compensation pour les Indiens. En 1898, la province du Québec a acquis l'Indian Land ; aucune indication ne figure sur la transmission des droits indiens et aucune compensation, à cet effet, n'a été prévue. Les titres ne peuvent être éteints que par des traités grâce auxquels les Indiens pourraient rétrocéder leurs droits, moyennant des conditions librement débattues. Il est des précédents : la province voisine de l'Ontario, par exemple, a dûment respecté de telles dispositions et les a honorées.

Le contexte juridique est d'autant plus délicat que les Esquimaux ne sont pas à proprement parler des Indiens et ne relèvent pas explicitement de la proclamation de 1763. À cette époque, l'autorité n'avait pas encore exploré entièrement les territoires habités par les Esquimaux et les ignorait en tant que tels. Nonobstant, les Esquimaux sont assimilés juridiquement aux Indiens ; ainsi en a décidé l'arrêt de la Cour Suprême, en 1939, lors d'une affaire de dévolution de droits opposant Québec et Ottawa, avec confirmation en 1954. Rappelons cette affaire en quelques mots : le gouvernement d'Ottawa avait demandé au gouvernement du Québec, alors présidé par le Premier ministre Maurice Duplessis, de prendre en charge la direction de l'enseignement au Nouveau-Québec esquimau. Durant les années qualifiées de la « grande noirceur », M. Duplessis refusa cette responsabilité ; le gouvernement du Québec alla même jusqu'à soumettre ce litige à la Cour Suprême du Canada. Celle-ci décida – comme le souhaitait M. Duplessis – que les Esquimaux devaient être juridiquement considérés comme des Indiens ; ils relevaient donc de l'Administration fédérale.

Le contexte psychologique est à rappeler. Les textes législatifs, il y a moins d'un siècle, disaient encore en parlant des Indiens et Esquimaux : « *Sauvages* » et « *Sauvagesses* ». La porte principale du Parlement dite « porte du Sauvage » a une tête d'Indien. Les Esquimaux ne sont pas autorisés, de fait, à voter aux élections provinciales en dehors de la localité de Fort Chimo. Il est au reste explicitement précisé qu'en sont exclus les juges, les aliénés, les prisonniers... et les Indiens. Afin de remédier à ces urgents problèmes, il a été créé en 1963, dans le cadre du ministère des Richesses naturelles, une Direction générale du Nouveau-Québec ; c'est en association étroite avec cette Direction générale du Nouveau-Québec que le groupe des experts français a coopéré. Et particulièrement avec son directeur M. Guy Poitras, représenté auprès du Professeur Jean Malaurie par le géographe Benoît Robitaille.

CARACTÈRE DU RAPPORT

L'auteur du rapport a visité l'ensemble des postes du Nouveau-Québec inuit lors d'un voyage très rapide, en juillet 1968, en compagnie de Paul-Émile Victor, cette visite se réduisant à quelques heures d'entretien en certains postes. But de la mission : circonscrire le secteur d'études. Il a été collectivement décidé, au terme de ce voyage, de procéder à un examen en profondeur de 3 villages significatifs : Fort Chimo tout particulièrement, ville principale de l'Ungava et Tasiujuaq et Port-Nouveau-Québec/Kangiqsualujjuaq. En septembre et octobre 1970, il a été possible au rapporteur Jean Malaurie, à Fort Chimo même, d'approfondir l'enquête. Lors de ce séjour prolongé de quatre semaines, de nombreux questionnaires ont été adressés à l'administration fédérale et provinciale. Les principales personnalités concernées ont parfaitement saisi le sens de la mission en cours et je tiens à leur exprimer toute ma reconnaissance, notamment pour Charlie Watt et George Kunnriaq. À Québec, j'ai rencontré et interrogé les experts du gouvernement et de l'université. On citera notamment le regretté Jacques Rousseau, ethnobotaniste

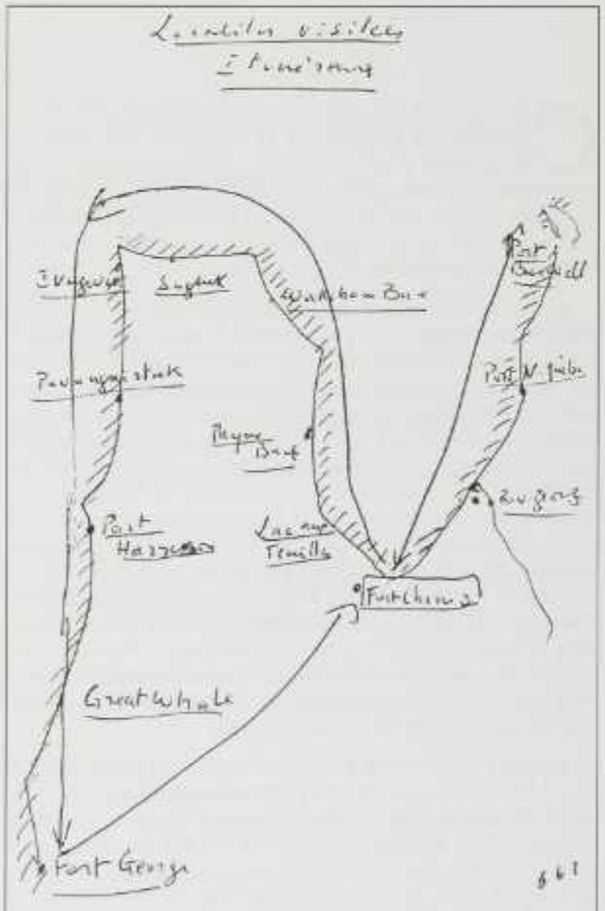


FIGURE 1. Mission exploratoire en 1968. Itinéraire suivi à bord d'un hydravion. Point de départ, Fort Chimo (Kuujjuaq). Objectif : le choix des sites, villages à étudier pour les sept experts français.
Extrait *Carnet ethnologique*, Jean Malaurie, 1969.

TABLEAU 1

***Équipement des 85 familles de Fort Chimo (nombre d'unités et valeur vénale globale** en dollars canadiens)*

CANOTS À MOTEUR	SKIDOUS OU MOTONEIGES	FUSILS	PETERHEAD	TENTES	FILETS DE PÊCHE	CHIENS	TRAÎNEAUX À CHIENS
43	56	208	1	46	90	43	6
13 000	30 000	12 500	2 000	1 200	900	400	600
Grand total : 90 000							

éminent (3) et le juriste Maître Jean-Paul Lacasse, longtemps consultant du Gouvernement du Québec pour la question des autochtones.

MOUVEMENTS DE POPULATION

Le Nouveau-Québec, d'une superficie égale à celle de la France, compte une population de 5 194 habitants (3 243 Esquimaux, 1 526 Indiens, 425 Blancs – janvier 1968), soit *1 habitant par 1 000 km²* ; 1921 : 1 958 habitants à la veille et à la suite de famines endémiques ; 1941 : 1 778 ; 1956 : 4 251 (dont 2 205 Esquimaux).

Des mouvements démographiques de sens contraire

De 1921 à 1941, on observe des épidémies et des famines que la stagnation des chiffres exprime éloquemment. L'administration de ces peuples est déplorable à maints égards. Depuis 1951, un assez rapide accroissement démographique mais aussi une colonisation « blanche » progressive ; depuis 1960, une concentration de la population inuit semi-nomade en quelques grandes bourgades littorales ; 1945 : Nouveau-Québec : 50 campements inuit permanents et saisonniers ; 1950 : 11 bourgades. Ce phénomène est général dans l'Arctique inuit aussi bien au Groenland qu'en Tchoukotka sibérienne. La loi de rentabilité des postes prévaut.

Les chasseurs sont hantés par le souvenir de famines endémiques au cours des hivers passés. Aussi se sont-ils très naturellement rapprochés de tous les gros centres administratifs : la proximité du Blanc rassure et permet des emplois de proximité subalternes que les Inuit grappillent. L'économie de chasse et de pêche (autosubsistance et marchés) s'étant effondrée, les Inuit sont également très soucieux de s'intégrer à l'économie moderne. Leur effort vise à assurer une formation « blanche » à leurs enfants dans le cadre de l'école confessionnelle et fédérale, de pédagogie si médiocre ou inappropriée soit-elle. Enfin, seul le Blanc, par les emplois tertiaires de divers services administratifs, par les perspectives de l'ouverture de mines, peut assurer une activité rémunératrice à ces populations réduites au chômage et à l'assistance. Mais on ne peut parler encore de « politique de populations inuit » : en fait, c'est la loi du marché. Une pensée directrice manque. Un effort collectif de réflexion n'a toujours pas été assuré ni par ces peuples inuit ni par les églises ni par les universités et ni par les administrations concernées.

Une pyramide de population fortement expansive

La structure démographique de cette population compte un fort groupe de jeunes entre zéro et quinze ans. *Plus de la moitié de la population, soit 70 %, a moins de 15 ans.*

ACTIVITÉS ÉCONOMIQUES ET NIVEAU DE VIE DES DEUX COMMUNAUTÉS : APPROXIMATION

Activités économiques et niveau de vie des Inuit

Évaluation du capital immobilier, mobilier et d'équipement de la population Inuit de Fort Chimo

Quatre vingt-cinq familles, 76 maisons : 59 ont des maisons modernes, 17 sont installées dans des cabanes construites par les Inuit eux-même avec des matériaux de rebut donnant au village un caractère désolant de bidonville ; 9 familles en partagent la vie.

La valeur totale du capital immobilier, mobilier et d'équipement des 85 familles esquimaudes de Fort Chimo, s'élève à la date de l'enquête de l'auteur à 250 000 dollars par maison ; les 16 maisons construites par les Inuit eux-mêmes ont une valeur de 19 200 dollars soit 1 200 dollars par maison.

(3) Jacques Rousseau, ami de l'auteur, est venu se réfugier en France (1960-63), après une campagne odieuse de diffamation, au Québec, dans la grande presse, campagne de dénigrement trop habituelle dans la belle province où l'intelligentsia a tendance ainsi à se déchirer et s'exclure ; elle l'a obligé à démissionner de son poste de directeur du Musée de l'Homme du Canada. J'ai facilité la nomination de cet ethnobotaniste de premier plan en tant que professeur associé au Centre d'études arctiques qui venait d'être fondé par Fernand Braudel et moi-même en 1957. Nous avons coopéré ainsi à Paris plusieurs années, nos séminaires étant communs. Je n'ai cessé de plaider au Québec sa nomination en tant que professeur à un rang digne de sa personnalité éminente. En 1967, il a été nommé chargé de recherche au Centre d'études nordiques. C'est à ce titre que je l'ai rencontré à Québec, dans le cadre de cette enquête. Lors de son séjour à Paris en 1960-1963, nous avions publié en commun la première étude interdisciplinaire sur le Nouveau-Québec : *Le Nouveau-Québec. Contribution à l'étude de l'occupation humaine*. Préf. de Jean MALAURIE. Paris : éd. Mouton, 1964. 466 p. (coll. Bibliothèque Arctique et Antarctique). Après sa mort, j'ai publié un hommage à sa mémoire : Jacques Rousseau (1905-1970), précurseur des études amérindiennes. *Inter-Nord* n° 12, p. 375-80.

École indienne à Fort George, Nouveau-Québec. Recommandations des populations indiennes. Photo Jean Malaurie.

Le mobilier, très modeste, dont ils disposent : tables, lits, frigidaires, machines à laver, radio, accordéons, guitares, etc. a une valeur (valeur vénale à la date de notre enquête) (4) de 12 450 dollars, soit *147 dollars par famille*. Ce chiffre indique éloquemment qu'aucun investissement somptuaire n'est réalisé par les Inuit.

L'équipement – dont le *tableau 1* donne la ventilation – a une valeur totale de 90 000 dollars soit 1 000 dollars environ d'équipement par famille. Il apparaît que les principales dépenses d'investissement se portent sur les instruments de production (chasse, pêche), ce qui laisse entendre que la part d'autosubsistance, en cette société très acculturée, est plus élevée que les rapports officiels ne le laissent entendre. La société traditionnelle est encore bien vivante.

Ce tableau appelle les commentaires suivants : les 85 familles continuent à vivre peu ou prou de la chasse et de la pêche ; en effet, l'essentiel de leurs investissements se porte sur le matériel de chasse et de pêche. On constate qu'il est, par famille, d'un peu plus de 2 fusils, 1 filet ; il faut deux familles pour un canot à moteur et une tente.

Le traîneau à chiens est assurément en voie de disparition, mais il n'en reste pas moins d'une utilisation exclusive pour 6 familles qui comptent parmi les meilleurs chasseurs. Ces 6 familles disposent de très bons attelages : l'on compte 8 chiens par attelage.

La vie de chasse est peu intensive ; mais ne serait-ce que pour les 6 familles vivant exclusivement de la chasse, les équipements sont inférieurs de moitié en valeur (5) et en quantité à ce qu'ils devraient être dans une société vivant exclusivement de la chasse. Nous nous référons à nos enquêtes dans le nord-ouest du Groenland (Thulé 1950-1954, 1967-1969) ou dans le nord-est canadien (Iglulik 1964), par exemple (6).

(4) Il s'est créé à Fort Chimo un marché local. L'évaluation globale faite d'enquêtes individuelles par l'auteur est assurée sur la base d'échange. Prix artificiels assurément ; par exemple, un vieux réfrigérateur ne vaut rien dans le sud, mais dans le nord il a une valeur marchande. L'observation vaut aussi bien pour les Blancs que pour les Esquimaux.

(5) En unités de travail.

(6) Jean MALAURIE, *Ultima Thulé*. Paris : éd. du Chêne, 2000. Édition revue et augmentée. Repères pour l'histoire des Esquimaux Polaires de 1616 à 2000 : 394-6. Jean MALAURIE, *Les Derniers rois de Thulé*. Paris : éd. Plon, 1989 (5e éd.).

500 à 600 dollars annuels par famille de revenus de chasse, de pêche et d'artisanat

Au titre de la production (chasse, pêche et artisanat) (7, 8, 9), le revenu des Inuit de Fort Chimo est très largement inférieur à 694 dollars par famille et par an, soit 100 dollars annuels environ par habitant (7). Compte tenu des occasionnels apports des chasseurs de Tasiujak et de Port-Nouveau-Québec, il doit se situer autour de 500 à 600 dollars. Il ne totalise en effet que 59 000 dollars se répartissant comme suit : 43 000 dollars (1968) par l'intermédiaire de la coopérative esquimaude de Fort Chimo (8) en 1967-68, par l'intermédiaire du magasin de la Compagnie de la baie d'Hudson (9). Encore faut-il considérer ce total comme un maximum, plusieurs chasseurs, dont le nombre n'est pas connu, venant de Port-Nouveau-Québec ou Tasiujaq pour « traiter ».

On peut estimer que 9 familles, soit 10 % de Fort Chimo, ont leur activité principalement tournée vers la chasse. Étant aussitôt ajouté que tout adulte, salarié ou non, chasse plus ou moins occasionnellement au fil de l'année *(Tableau 2)*.

L'on observe que la chasse ne représente pas plus de 10 % du chiffre d'affaires de l'artisanat (sculpture à partir de stéatite, de bois de caribou, confection de vêtements en peau, sacs, poupées, etc.). La pêcherie de l'omble constitue, elle aussi, un poste secondaire d'activité.

Les taux d'achat de la fourrure sont faibles (1969-1970) : 3 à 6 dollars la peau de phoque, 1 à 9 dollars la peau de renard, 8 dollars la peau de loutre. Saumons et ombles sont payés 20 cents la livre. Sous-rémunérés au titre de la fourrure, les chasseurs n'ont pas abandonné toute activité de production en raison du haut cours local de la protéine. Il est un marché local (par vente directe) entre familles de chasseurs et familles de salariés.

TABLEAU 2

Revenus de la chasse, de la pêche et de l'artisanat à Fort Chimo, directement payés aux Inuit

	COOPÉRATIVE DE FORT CHIMO (en dollars)		COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON (en dollars)
	1963	1969	1967-1968
Artisanat (matériau et travail)	23 700	26 000	
Pêcheries	17 000	24 000	
Fourrures	2 363	1 855	16 221
Total	43 063	51 855	16 221

(7) N'est pas comptabilisée, faute d'enquête détaillée, la part d'autosubsistance : 30 à 60 % de la nourriture consommée. Cette part est importante donc, en quantité mais aussi en valeur, la protéine, à cette latitude, ayant un très haut cours : un dollar pour quatre kilos de viande de renne par exemple.

(8) Au titre de l'achat des produits naturels aux autochtones, la Fédération des Coopératives tend à suppléer la toute puissante Compagnie de la baie d'Hudson.

(9) Les années financières de la Compagnie de la baie d'Hudson et de la Fédération étant calculées différemment, le recouvrement des périodes est impossible à partir des documents statistiques communiqués.

Le *tableau 3* donne, à partir des chiffres communiqués par la Compagnie de la baie d'Hudson pour l'année 1967/68, année exceptionnelle, la ventilation de la production commerciale de chasse.

TABLEAU 3

Valeur des fourrures vendues au poste de Fort Chimo : Compagnie de la baie d'Hudson *(dollars)*

	1964/65	1965/66	1966/67	1967/68
LOUTRE	180	350	198	115
OURS BLANC	–	300	300	150
LYNX	–	135	30	–
VISON	34	18	710	1 368
RENARD ROUGE	301	–	–	–
RENARD CROISÉ	21	–	15	10
RENARD BLANC	3 315	625	–	11 504
RAT MUSQUÉ	–	28	–	2 705
BELETTE	1	–	–	124
PHOQUE ANNELÉ	2 295	832	15	245

Le *tableau 4*, établi à partir des recherches précises de Michel Brochu, fixe les variations des prix des fourrures, les minima et les maxima étant en caractère gras (10).

TABLEAU 4

Variations des prix des fourrures
(en dollars)

Phoque annelé (*Phoca hispida*)	1941-1942	**1,25**
	1964-1965	**15**
	1965-1966	8
	1966-1967	2,50
	1967-1968	7
Renard blanc (*Alopex lagopus*)	1940-1941	20
	1942-1943	30
	1943-1944	**43,20**
	1949-1950	**10,50**
	1964-1965	15
	1965-1966	25
	1966-1967	18
	1967-1968	16

(10) Michel BROCHU, Étude préliminaire sur l'établissement d'un prix de péréquation des peaux d'animaux à fourrure au Nouveau-Québec. *L'Actualité économique* (Montréal), 46e année, n° 2, p. 287-351.

Sur une période de quinze ans (1940-1941 – 1965-1966), on observe :

- de grandes variations,
- que le prix moyen des phoques annelés s'établit au cours très bas et non rémunérateur de 2,50 dollars ; celui du renard blanc à 15 dollars. La chasse (temps passé, fusil, achat de fusil, de munitions, de trappe) est sous-rémunérée.

90 % des Esquimaux de Fort Chimo sont employés du gouvernement ou assistés

• Aux 59 000 dollars de revenus de chasse, de pêche et d'artisanat (évaluation approximative des totaux de la Fédération des coopératives et de la Compagnie de la baie d'Hudson, aux années disparates) s'ajoute le montant des salaires et des subventions. Soixante-seize Inuit sont employés à plein temps ou temps partiel par l'administration fédérale ou provinciale (Direction générale du Nouveau-Québec, Département des Affaires du Nord, DOT, Poste), 21 et 20 respectivement à plein temps par l'administration provinciale ou fédérale, 20 et 51 respectivement à temps partiel par l'une ou l'autre de ces administrations.

Neuf familles sur dix dépendent donc des allocations gouvernementales et d'emplois de bureau. Situation coloniale d'assistance et à niveau modeste, pour des populations à revenus modestes. Ce poste représente une dotation salariale globale de 224 529 dollars (53 369 dollars au titre de la DGNQ, 168 160 dollars au titre des Affaires du Nord, DOT Poste) soit quatre fois les revenus de la chasse, de la pêche et de l'artisanat, si modestes soient les postes en responsabilités octroyées. La masse salariale annuelle en moyenne, par Esquimau salarié répertorié, est à plein temps de 6 700 dollars (DGNQ).

L'on précisera pour fixer un ordre de grandeur de rémunération qu'un manœuvre qualifié reçoit par heure, au titre provincial 1,84 dollar, du fédéral 1,80 dollar. Dans le cadre de l'administration fédérale ou provinciale, l'on compte un salaire d'environ 5 000 dollars annuels (11) pour le poste/1er adjoint de police, de 4 000 dollars annuels pour celui de concierge, de 6 000 dollars annuels pour le poste de mécanicien et graisseur, de 7 000 dollars annuels pour celui de chasseur DNA, ajusteur, électricien.

Les postes d'interprètes, d'aides-infirmiers, de professeurs-adjoints, de commis-interprètes, de chauffeurs de camion, d'ajusteurs à la centrale électrique, d'apprentis électriciens, de concierges, de facteurs, de plombiers, de menuisiers, d'aides-cuisiniers, de domestiques, de manutentionnaires sont des postes à plein temps. Les postes à temps partiel sont des postes d'employés de maison, « toutes mains » : laveurs, aides-infirmiers, débardeurs.

Autres revenus divers : ceux des aides-domestiques à 25 dollars par semaine sur 10 mois par an ; ils intéressent 7 femmes de ménage. Le salaire du coiffeur (300 coupes par an à 1 dollar la coupe), la location des canots et des skidous qui peuvent avoisiner 300 dollars, quelques ressources diverses : le tout évalué à un total de 10 000 dollars (*Tableau 5*).

(11) Chiffres très approximatifs qui ne tiennent pas compte d'avantages en nature qui peuvent être importants : repas à la cantine, costumes, transports gratuits par avion de poste à poste, hospitalisation gratuite, dons divers au cours de l'année. On signalera une disparité entre les honoraires provinciaux et fédéraux. Les salaires de la DGNQ sont plus élevés que ceux du DNA bien que ceux-ci soient majorés d'une prime nordique ou d'éloignement à l'égal des Blancs. Cette situation peut être due au fait que les emplois au « provincial » sont précaires et de courtes durées, alors qu'au DNA ils font l'objet de véritables contrats.

TABLEAU 5

Allocations sociales des gouvernements fédéraux et provinciaux : Fort Chimo, 1969

(en dollars)

Assistance	51 774
Vieillesse	22 727
Allocations familiales	21 376
Allocations veuves	9 156
Allocations infirmes	3 060
Assistance sociale (Québec) : Foyers d'accueil, allocations familiales provinciales, allocations scolaires provinciales, pensions de vieillesse provinciales	34 792
Total	142 885

• Il faut compter 33 pensionnés et assistés à plein temps. Si l'on ajoute les allocations familiales, scolaires qui intéressent chacune des 85 familles, le total des subventions reçues à ce titre par la population esquimaude de Fort Chimo s'élève à 142 885 dollars.

L'on peut ainsi observer que le montant de la totalité des allocations sociales versées en 1969 représente près de 60 % du montant des salaires versés aux 76 employés inuit des administrations fédérale et provinciale ; la production de chasse, de pêche et d'artisanat – aux chiffres peu représentatifs, partie des fourrures venant de postes voisins – ne totalise en valeur qu'un peu moins de 40 % du montant total de l'aide sociale. Et l'on observe que la tendance va vers un accroissement de la part « aide sociale » dans les budgets familiaux, celle de la production déclinant (*Tableau 6*).

TABLEAU 6

Répartition de l'activité des 85 familles de Fort Chimo

Salariés	40
Salariés avec forte activité de chasseurs	3
Chasseurs occasionnels	1
Chasseurs	9
Indigents assistés	3
Pensionnés, malades, retraités, veufs, infirmes	30

• Un peu plus d'un tiers de la population trouve un emploi salarié auprès de sociétés privées. Neuf familles sur dix dépendent déjà des allocations gouvernementales, ces ressources salariales venant du secteur privé s'ajoutant, par famille, aux prestations mensuelles. À part les six familles de chasseurs plein temps, toute la population est salariée ou subventionnée selon un réseau complexe, les ressources se complétant par groupes parentaux.

Trente-deux Inuit sont employés en effet par des sociétés privées opérant à Fort Chimo, dont 18 à plein temps, le tout pour un salaire de 80 000 dollars en 1969. Le détail en est donné par le *tableau 7*. Les emplois se situent tous à des niveaux de fonctions subalternes : aides-garagistes, manutentionnaires, aides-domestiques, concierges, chauffeurs, etc. Deux exceptions sont à souligner : depuis 1960, la Sûreté du Québec à Fort Chimo emploie un policier-adjoint inuit ;

Juillet 1968, Nouveau-Québec. Mission de reconnaissance de la commission franco-québécoise pour le Nouveau-Québec avec Benoît Robitaille, chef du groupe québécois et Jean Malaurie, chef de la mission française. Paul-Émile Victor est à l'arrière-plan. Photo Jean Malaurie.

TABLEAU 7

Salariés inuit des sociétés et administrations privées à Fort Chimo, 1969

SOCIÉTÉS ET ADMINISTRATIONS	MASSE SALARIALE ANNUELLE (en $ canadiens)	NOMBRE D'EMPLOIS
Mission catholique	500	1
Compagnie de la baie d'Hudson	7 200	2
Coopérative esquimaude	14 500	5
Saint-Félicien, Air service	2 500	1 3/4 temps 1 plein temps
Shell	20 000	8
Bob May (aviation)	11 800	5 mi-temps
Hôtel	1 500	1 mi-temps
Restaurant italien	2 000	1
Nordair	20 000 80 000	6 mi-temps 1 plein temps 19 plein temps 13 mi-temps

depuis 1969, l'École provinciale du Québec a recruté des professeurs-adjoints inuit ; effort méritoire. Bien que ne parlant pas le français, mais l'anglais, ces adjoints autochtones sont chargés d'enseigner l'inuit ; ils parlent en anglais à leurs supérieurs français.

Ainsi les disponibilités monétaires totales dont disposent annuellement les 85 familles inuit de Fort Chimo s'élèvent à 516 414 dollars, soit 6 075 dollars environ par famille (soit 949 dollars annuels par personne).

Activités économiques et niveau de vie des Blancs

Les 177 « Blancs », soit 25 % de la population totale, détiennent 99 % de la masse immobilière et salariale de Fort Chimo.

Pour la plupart, les chefs de famille de cette société immigrée de « Blancs » sont employés de l'administration fédérale ou provinciale et des sociétés privées.

Valeur estimée des biens immobiliers des Canadiens de Fort Chimo : installations gouvernementales et privées

La valeur des installations immobilières (maisons, bâtiments et équipements) et mobilières (parc automobile) de Fort Chimo au titre du gouvernement provincial, du gouvernement fédéral et des 7 sociétés privées commerciales (appartenant à des Canadiens du Sud), se monte à un minimum de 6 674 500 dollars (12) (13) soit 37 710 dollars par tête d'habitant « blanc » (177 Blancs), contre 460 dollars par tête d'habitant inuit. Les Inuit, en valeur de maison et d'équipement de production, disposent par tête d'habitant d'un capital mobilier et immobilier égal à 1,23 % de celui des Blancs, chargés de les administrer ou d'utiliser au mieux de leurs intérêts les ressources et possibilités locales.

La masse salariale annuelle des 177 Blancs de Fort Chimo

Fort Chimo compte 118 employés canadiens du Sud (ou Blancs) dont 86 à plein temps recevant une masse salariale annuelle de 783 000 dollars. Les 86 employés à plein temps ont pour la majorité d'entre eux des fonctions d'activité se traduisant par des salaires oscillant entre 4 000 et 10 000 dollars annuels (quelques-uns d'entre eux pouvant dépasser 10 000 dollars), des avantages en nature (voiture de fonction, maison de fonction, nourriture pour certains à tarifs réduits) et en espèces (prime nordique ou d'éloignement). Ces avantages difficilement mesurables et très complexes n'entrent pas dans la comptabilité ci-dessous qui doit être considérée comme un grand minimum.

Dans le même temps, l'on notera que les « Blancs » ont des impôts, paient leurs frais d'hospitalisation et de transport. En l'état actuel des données disponibles de la comptabilité, nous ne pouvons être plus précis. C'est la raison pour laquelle toutes ces évaluations des biens et revenus des Blancs ont été faites au plus bas, corrigeant ainsi – nous en sommes convaincus – le manque à gagner au titre fiscal et hospitalier. La comparaison entre revenus « inuit » et « blancs » est, selon la comptabilité, justifiée (14) (*Tableau 8*).

Le salaire moyen par employé blanc est égal à 7 690 dollars. On rapprochera ce chiffre des 100 dollars annuels de revenu de production des Inuit et aux 784 dollars annuels de revenus de tous ordres, y compris ceux d'assistance, par habitant autochtone.

---

(12) Ces bâtiments et maisons intéressés sont :

a) Au titre gouvernemental : tous bâtiments et maisons de l'administration fédérale ou provinciale.

b) Tous bâtiments et maisons de sociétés privées : le restaurant italien, la maison communautaire, l'hôtel, les installations de la Fédération coopérative esquimaude (3 bâtiments), de la Compagnie de la baie d'Hudson, de la mission catholique, de la mission anglicane, de la Société d'aviation Saint-Félicien, la société Jimmy Ford, Nordair, Shell, Bob May, Bell telephone.

c) Les 23 maisons des « Blancs ».

À titre indicatif et avec toute réserve sur les évaluations faites avec les personnalités locales (elles n'ont pour intérêt que de fixer des tendances), il faudrait préciser que les 23 maisons des « Blancs » ont (bâtiments et mobilier) une valeur vénale de 528 000 dollars (mobilier et équipement comptant pour 50 000 dollars). L'École du Québec est appréciée à 130 000 dollars, l'École du Gouvernement fédéral à 85 000 dollars, les installations du département des transports à 4 650 000 dollars, celles de la police à 150 000 dollars. Le parc automobile est de 45 camions et voitures ; il est évalué à 124 500 dollars, un camion seulement appartient aux Inuit ; en raison de sa vétusté – signe de la pauvreté de cette population – il ne peut être apprécié qu'à une valeur de 100 dollars. Pour mémoire, on ajoutera 19 milles de routes et 1 piste d'avion sur laquelle atterrissent des avions à réaction.

La valeur du mobilier et équipement des 23 maisons de Blancs est appréciée à une valeur très basse oscillant entre 2 000 et 3 000 dollars par maison. L'évaluation présente doit donc être considérée comme un minimum.

(13) Le coût de la base américaine installée à Fort Chimo aurait été de 9 756 500 dollars de 1942 à avril 1944.

(14) On précisera que, selon une logique toute administrative, la prime d'éloignement est aussi versée aux employés inuit du gouvernement canadien.

TABLEAU 8

Sociétés et Administrations à Fort Chimo
Masse salariale des employés « blancs »

SOCIÉTÉS ET ADMINISTRATIONS	MASSE SALARIALE ANNUELLE (en dollars)	NOMBRE D'EMPLOYÉS « BLANCS » (en dollars)
DNA (1) (Administrations)	80 400	8
Département des Affaires du Nord (Écoles)	70 000	7
DGNQ (2). (Écoles)	81 000	9
DGNQ (Administrations)	102 000	13 plein temps 11 temps partiel
Hôpital	92 000	10 plein temps 1 temps partiel
Police	21 000	2
Département des Transports	100 000	17
Bell Téléphone	13 000	2
Shell	25 000	4
Nordair	4 800	1
Bob May (tourisme, aviation)	12 000	2 temps partiel
Saint Félicien (9 mois d'activité, tourisme et aviation)	90 000	15 temps partiel
Mission catholique OMI	12 000	3
Mission anglicane	5 000	1
Compagnie de la Baie d'Hudson	51 300	8
Hôtel (6 mois d'activité)	15 000	3 temps partiel
Restaurant italien	10 000	1
15 sociétés et administrations générales	784 000	86 à plein temps 32 à temps partiel

(1) Département des Affaires du Nord.
(2) Direction générale du nouveau-Québec.

BESOINS ET STRUCTURES DES DÉPENSES INUIT

Six mille soixante quinze dollars de revenu annuel (salaire et assistance confondus) par famille en 1968. Le revenu personnel par habitant de la Province en 1965 étant de 1 754 dollars (15), on opposera, à familles d'importance égale, ces 6 075 dollars de revenu inuit à Fort Chimo aux 11 401 dollars du sud de la Province. On opposera naturellement que les Inuit ne paient pratiquement aucun loyer pour les maisons qu'ils occupent, qu'ils ne s'acquittent pas de la taxe foncière, qu'ils n'ont aucun frais hospitalier. C'est là une observation habituelle de l'ouvrier québécois d'esprit critique, comme dans toute la province à l'égard des autochtones (indiens ou inuit) qui vivraient sur le « bien-être » (sécurité sociale) et seraient jugés non productifs et à la charge du citoyen blanc. Mais les totaux de ces chiffres faibles n'infléchissent que peu la tendance. Si l'on rappelle que le coût de la vie (nourriture) est, pour celui qui vit à la mode des Blancs, deux fois plus élevé dans le Nord que dans le Sud, on conclura, tous comptes faits, que le revenu inuit à Fort Chimo est largement inférieur à celui de la Province (16).

(15) *Annuaire du Québec 1966-1967*. Québec, 1967, p. 854.

Structure des dépenses annuelles d'une famille inuit

Par-delà les tendances, tentons d'évaluer les besoins, les dépenses incompressibles d'abord :

• *Maison* : nous ne noterons que pour mémoire le montant du loyer et les frais d'entretien. Pour l'heure, un imbroglio administratif fait que l'Inuit ne sait pas clairement si la maison qui lui a été concédée par l'Administration sociale lui appartient ou non. Aussi, certains paient un loyer-achat, d'autres non. Et de ce fait, aucun n'est vraiment incité à entretenir ces maisons de construction préfabriquée qui, en quelques années, présentent des signes de délabrement. « Maisons de Blanc... mal construites ! Est-il répété ici et là. Le Blanc paiera... » On regarde avec déplaisir et parfois avec un vif mécontentement les maisons des « Blancs », qui expriment avec une certaine insolence, un apartheid social et économique. Dans mon film, *Inuit* « les Esquimaux canadiens et le Canada : l'incommunicabilité », Institut national audiovisuel, Paris, 1980 (tourné en 1973) les personnalités inuit de Fort Chimo, toutes aujourd'hui au pouvoir en l'an 2003, s'expriment avec beaucoup de violence en montrant du doigt les « grandes et belles maisons des Blancs ».

Les dépenses annuelles d'électricité, de chauffage, d'eau peuvent être évaluées à 1 010 dollars environ pour une maison inuit contre 2 500 dollars pour une maison de Blanc ; elles se décomposent comme suit : électricité : 150 dollars, chauffage (par gas-oil ou par bois et charbon) : 600 dollars, eau : 260 dollars.

• *Alimentation* : par sondage, l'auteur a pu définir des budgets-types. Il apparaît que les dépenses alimentaires mensuelles d'une famille blanche (un couple et un enfant de 6 ans) vivant à Montréal sont de 205,41 dollars. On peut estimer les dépenses alimentaires mensuelles d'une famille inuit de même dimension (3 personnes dont un enfant) et vivant en partie à l'esquimaude, à la moitié de ce total, soit 100 dollars environ. Pour une famille de 6 personnes, la dépense annuelle à prévoir est de 2 400 dollars.

• *Vêtements et divers* : nombre de vêtements sont obtenus gracieusement des administrations et organismes d'emploi. Passé le temps du travail, on les garde sur soi. Les enfants sont habillés de vêtements donnés par l'Église (et des organismes caritatifs) ; celle-ci organise, à ce titre, des collectes dans le Sud pour les « pauvres Inuit ». On peut évaluer le montant annuel des dépenses familiales en habillement à 4 % des dépenses alimentaires, soit environ 100 dollars par famille.

• *Chasse, pêche, déplacements* : chaque Inuit adulte dispose d'un ou plusieurs skidous. Fort Chimo en compte 56.

(16) Les revenus varient grandement selon les familles. On ajoutera que ne sont pas comptabilisés les produits de chasse et de pêche qui interviennent pour 30 à 60 % de l'autoconsommation.

La dépense moyenne de fait est de 300 dollars annuels d'essence et d'huile.

L'été, l'Inuit se déplace en canot. Il faut prévoir 110 dollars annuels par famille pour l'entretien du canot pluri-familial. On compte 1 canot par 2 familles environ.

On y ajoutera 90 dollars de dépenses annuelles en munitions. Cinq cents dollars d'équipement annuel sont à prévoir : pièces de réparation du skidou, du moteur hors-bord, fusil à remplacer. Une année sur trois, on doit procéder à l'achat d'un nouveau skidou et d'un hors-bord. On inscrira donc 250 dollars supplémentaires à titre d'investissement annuel.

Le total des dépenses au titre de la chasse, de la pêche et des déplacements se monte annuellement à 1 195 dollars par chasseur-pêcheur.

• *Tabac et alcool* : le montant des dépenses en tabac et en alcool s'élève à près de la moitié des dépenses alimentaires. Dépense en tabac : 400/600 dollars par an et par famille. Le montant des dépenses d'alcool par les Inuit serait de 41 000 dollars annuels, dont 1 000 caisses de bière (par bateau), 2 120 caisses par avion (17) et 2 600 bouteilles de whisky-rhum-gin de 40 onces.

Chaque famille consommerait donc – et c'est un minimum – chaque semaine, 16 bouteilles de bière de 12 onces, et une demi-bouteille de whisky-rhum-gin de 40 onces. La dépense totale en bière et en whisky-rhum-gin, par famille et par an, est de 482 dollars. Si la quantité d'alcool consommée n'est pas si élevée qu'on aurait pu le craindre, sa nocivité tient à l'irrégularité de la consommation et à l'état de malnutrition de la population qui la rend peu résistante aux méfaits de l'alcool.

En outre, sont consommés par famille et par an, 230 dollars de chewing-gum et de bonbons.

Le montant des dépenses annuelles (tabac, alcool, divers) par famille s'élève donc à 1 332 dollars.

Les dépenses totales de Fort Chimo aux deux comptoirs de la Compagnie de la baie d'Hudson et de la Fédération de la Coopération esquimaude s'élèvent en 1968 à 438 651 dollars. Les disponibilités monétaires totales dont disposent les habitants des deux communautés de Fort Chimo sont de 1 211,424. Un peu moins du tiers ainsi est seulement dépensé localement. On peut escompter que presque la totalité des ressources financières de la communauté inuit – 426 924 dollars – y est dépensée. On peut estimer que 10 % de cette somme sont dépensés par des commandes postales d'alcools (bières aux épiceries et alcools à la régie des alcools) et de divers. Il reste un solde considérable de 772 773 dollars, en partie seulement dépensé par la communauté blanche. Celle-ci « monte » dans le Nord pour gagner vite de l'argent qu'elle épargne. Les Inuit n'épargnent en aucune manière, par tendance ancestrale et philosophie, par impossibilité également : ils **sont dramatiquement pauvres**. Aucune banque ou caisse populaire n'est installée à Fort Chimo. Les assurances-vie, les bons ou obligations d'épargne font sourire les Inuit, habitués depuis 50 ans à un régime d'assistance gouvernementale.

Quels sont les détails des opérations commerciales ? Compagnie de la baie d'Hudson (1968) : 415 800 dollars au titre de l'alimentation. Les renseignements offerts par le magasin en planches « très cabane de pionnier-trappeur » de la Fédération des coopératives esquimaudes sont plus détaillés (18) (*Tableau 9*).

TABLEAU 9

Fédération des coopératives : Fort Chimo, 1968

PRODUITS	VALEUR ABSOLUE (en dollars)	VALEUR ACTIVE (en %)
Aliments et produits annexes	3 701,86	16,2
Articles de fumeurs	4 387,39	19,2
Vêtements	868,34	3,8
Produits pharmaceutiques et articles divers de pharmacie	502,72	2,2
Quincaillerie et matériaux de construction	3 450,50	15,1
Articles de chasse et de pêche	1 302,51	5,7
Skidou, hors-bord, pièces, embarcation (frais d'investissement et de réparations sont confondus)	8 637,68	37,8
Ventes totales	22 851,00	100

Diététique nouvelle et autosubsistance

Pauvre, la famille inuit s'alimente mal ; faute de moyens, son régime quotidien est fait d'une nourriture de farineux parfaitement inappropriée et peu nutritive, donnant l'impression de la pléthore : c'est le bannick, mélange d'eau, de sel, de farine, de levain et de saindoux. Des biscuits, de la confiture, de la mélasse, du corned-beef de conserve ; jamais de légumes. L'Inuit boit beaucoup : 2 à 3 litres de thé par jour, très sucré et très noir, des boissons gazeuses. Entre temps, on mâchonne du chewing-gum et on fume 1 à 2 paquets de cigarettes par jour.

La péréquation en protéine de gibier et de poisson obtenue : 1) par les 9 chasseurs-pêcheurs ; 2) par la chasse et la pêche du week-end des salariés, permet à chacune des 85 familles de disposer chaque semaine de 1,900 kg de viande de perdrix, de caribou, de phoque, de 90 g de poisson. Chaque maison compte de 2 à 15 personnes, la moyenne se situant autour de 6. Cette péréquation des produits de la chasse entre les divers Inuit de la ville est l'effet d'une solidarité vivante ; elle se traduit même par une par-

(17) Une caisse représente 24 bouteilles de 12 onces la bouteille. Observations valables pour Fort Chimo, le montant de ces dépenses étant très inférieur dans les petits postes.

(18) Nous n'avons pas de renseignements sur les achats faits au sud sur catalogue par chèque et par correspondance. Fort Chimo est certainement le poste de la baie d'Ungava où cette pratique récente s'est le plus développée.

Le relevé des dépenses aux deux comptoirs de Fort Chimo est peu instructif. Outre que ces dépenses ne sont pas ventilées selon l'origine du client (Inuit ou Blanc), de nombreux Inuit vivent d'autosubsistance et nombre d'employés blancs sont nourris par leurs administrations, soit à la cantine, soit par l'alcool de stocks alimentaires. Les achats sont faits indifféremment selon les familles ou les produits à l'un ou l'autre de ces magasins. Il n'est donc pas possible de définir, à partir de ces totaux, le montant même approximatif des dépenses de chacune des consommations.

La vie moderne
à Wakeham.
Baie d'Ungava, 1987.
Photo Jean Malaurie.

ticipation des salariés aux frais du chasseur. L'essence est fournie par le salarié au chasseur pour son skidou. À lui, au retour, de la rembourser en viande ou en poisson.

La population de Fort Chimo est fort loin de disposer des 100 kg de viande et poisson par habitant et par an, que signale Paul Adam à Port-Nouveau-Québec. Mais il ne serait pas exact de dire que la chasse a perdu son importance à Fort Chimo. En fait, gibier et poisson constituent le fond de l'alimentation de chacun. Les 9 chasseurs sont plus ou moins commandités par les 85 familles. Ces 9 chasseurs constituent une force de défense, un instrument d'autorégulation biologique pour les 600 Inuit. Des ententes plurifamiliales, renvoyant à des parentés, à des lignages ancestraux et pour la plupart toujours opérants, y répondent.

CHASSE ET PÊCHE : RÉALITÉS ET PERSPECTIVES

Un mauvais lieu et des prix insuffisants

Le rassemblement de 600 Inuit en une même bourgade est hautement défavorable à une saine pratique de la chasse et de la pêche. C'est en petites sociétés de 3 à 4 familles, rayonnant à partir de hameaux, que le chasseur/pêcheur peut exercer son activité.

Fort Chimo, carrefour des pistes des chasseurs naskapi et inuit n'a été choisi, on le sait, que pour des raisons de logistique commerciale. C'est un « mauvais lieu » pour la chasse au phoque, au morse, au caribou et pour la pêche. En effet, celles-ci sont grevées au départ par les distances ; Fort Chimo est situé dans les terres. Que l'on en juge : il est à 64 km de la côte où l'on chasse le phoque (*Phoca Groenlandica, Phoca Foetida, Erignathus Barbatus*) et quelques baleines blanches utiles pour leur peau antiscorbutique (*Delphinapterus leucas*). Le morse est plus loin encore, à 224 km au nord. Les hardes de caribous (*Rangifer tarandus*) migrent d'est en ouest, à 128 km au sud du poste, mais à des distances très variables d'une année à l'autre. Le renard roux n'est abondant qu'à 160 km à l'est, à l'ouest et au nord.

Chasse hypothéquée par le coût des distances, mais aussi par sa faible rémunération. À l'heure actuelle, un mois de salaire d'un instituteur de Fort Chimo représente le double d'une année de revenus de trappe en année creuse ; en année de bonne chasse, la rémunération annuelle est égale à deux mois de salaire.

11 % de chasseurs

Seules, 13 familles sur 85 pratiquent encore la chasse : 9 à plein temps, 4 à temps partiel. La population inuit de Fort Chimo chasse annuellement 370 phoques, 260 caribous, 4 000 perdrix.

Le meilleur chasseur à plein temps (Nouagueri) tue par an 50 phoques, 25 renards, 40 caribous, soit par famille des meilleurs chasseurs, une quantité inférieure de moitié et du tiers à ce qui est respectivement chassé en phoque et en caribou dans le Keewatin, le Nord-Est canadien (phoque), **dans les temps heureux** du point de vue de la chasse en ces sociétés traditionnelles. Les 9 chasseurs à plein temps tuent individuellement 20 phoques et 10 caribous par an.

Coût, calendrier et territoire de chasse

Les 370 phoques et 260 caribous chassés représentent une dépense en munitions et en carburant de 8 cents par livre de viande.

Coût

Voyons-en le décompte :

• *en munitions*, les dépenses (chasse à la perdrix comprise) s'élèvent pour un chasseur à plein temps à 92 dollars : 20 boîtes de 50 balles pour les phoques (22 × 22), soit

27 dollars ; 8 boîtes de 20 balles pour les caribous, soit 40 dollars ; 5 boîtes de 25 cartouches chacune de chevrotine, soit 25 dollars. Sous la tente, l'hiver, le chauffage à la lampe à pétrole est nécessaire : 10 dollars au total ;

• *dépenses des moteurs* de canots en carburant (essence et huile) : 220 dollars ;

• *le skidou* (hiver et printemps), outre son amortissement, représente une dépense annuelle de 390 dollars de matériel et de carburant. Cette dépense est nécessitée par le parcours de 3 200 km annuels (*Tableau 10*), se décomposant comme suit :

TABLEAU 10

2 à 4 chasses au caribou par an, couvrant	250/320 km aller et retour
Chasse au phoque et à la perdrix (2 à 3 voyages par semaine)	1 600 km par an
On précisera que les Esquimaux se déplacent dans Fort Chimo de plus en plus en skidou, parcourant quotidiennement (l'hiver et le printemps) 1 à 2 km	240 km

Les déplacements annuels requièrent une dépense de 390 dollars, dont 270 dollars pour l'essence, 70 dollars pour l'huile (19), 50 dollars pour les pièces de rechange.

Les dépenses annuelles d'un chasseur à plein temps en munitions et carburant (canot, skidou et appareil de chauffage sous la tente) s'élèvent donc à 1 195 dollars.

• *Les chiens* (6 attelages à Fort Chimo) constituent, au cas où ils sont nourris de produits en boîtes, une dépense légèrement supérieure à celle du skidou. On voit donc que leur coût d'exploitation est très largement inférieur, s'ils sont nourris de produits du pays (poisson et repas de viande de renne et de phoque). Il faut prévoir en effet une demi-livre de viande en boîte pendant les six mois d'hiver, soit au total 67 dollars par chien annuels, et 342 dollars par attelage de 6 chiens.

Les chiens évitent la lourde charge d'investissement triannuel d'achat du skidou qui est, pour une société traditionnelle (à médiocre revenu), un luxe de plus en plus nécessaire et jugé obligatoire. Le traîneau à chiens a l'avantage de pouvoir porter une plus lourde charge que le skidou et d'être utilisable par tous terrains de glace contrairement au skidou qui nécessite une banquise unie. En cas de danger et d'isolement, les chiens sont enfin, à la rigueur pour le voyageur, un abri (l'Inuit se couche sous les chiens) et une nourriture.

Safaris de chasse et de pêche, expression de haute rentabilité des ressources faunistiques

Par le tourisme, une plus rentable exploitation des richesses du pays peut être rapidement escomptée. L'enquête permet d'établir que 60 % des familles de Fort Chimo pourraient avoir un emploi régulier leur assurant par saison une rémunération supplémentaire égale à 40 % du revenu annuel moyen actuel de Fort Chimo.

Cette exploitation touristique est d'autant plus intéressante pour l'avenir qu'en valorisant le potentiel vivrier, elle le protégerait. Elle ne peut prendre un tel essor que dans un territoire inuit où l'autonomie de gestion et l'affirmation des droits politiques assureraient aux Inuit une confiance renouvelée en eux, leur fierté étant honorée. Ce n'est pas dans une atmosphère de ressentiment et avec des mœurs et des pratiques coloniales qu'un tourisme moderne peut se développer. Le touriste millionnaire a besoin de paix de l'esprit et d'une certaine amitié. L'Arctique n'est pas un zoo ou un Jardin d'acclimatation culturelle. C'est avec les Inuit que le tourisme doit être discuté et cette jeune industrie doit être conçue au profit de l'Inuit. Rappelons les stipulations légales : chaque chasseur et pêcheur blanc n'est autorisé par le règlement qu'à 3 à 5 poissons par jour, 1 caribou par « campagne » touristique.

L'exploitation touristique est déjà fort engagée. Des sociétés privées de chasse et de pêche de Boston, de New York visitent chaque année le Nouveau-Québec et particulièrement Fort Chimo, seul desservi par avion. Ainsi un camp de pêche est organisé par la société Wheeler, au lac Finger, depuis 1952, mais sans le moindre concours autochtone. Nous l'avons visité ; ce camp comporte une maison en bois où 40 touristes américains viennent chaque été passer six semaines. L'itinéraire est le suivant : Boston – Montréal, Montréal – Fort Chimo par avion jet, Fort Chimo – Camp Finger par les soins d'un hydravion de la Société Wheeler. Le coût d'une semaine, tout compris, est de 800 dollars, dont une grande part revient au transporteur aérien. On remarquera qu'un touriste dépense, ainsi, en une semaine plus qu'une famille de 6 Inuit ne gagne en un an, à la chasse, à la pêche et en artisanat.

Il paraît évident que si les Inuit, très vite, n'assurent pas leurs propres réseaux touristiques, ceux-ci seront « trustés » par les organisations américaines sans le moindre profit pour les autochtones. La menace est d'autant plus réelle qu'aucune disposition légale ne réserve l'exploitation touristique du pays, à ses habitants. Un « ordre des conquérants du Nord » vient d'être créé dans l'Abitibi. Il invite toutes les bonnes volontés à joindre ses rangs. Cet ordre, créé par Dominique Godbout, homme de loi, a fait sienne la devise de Guillaume le Conquérant : « *Cette terre est toute à tous tant qu'il y en aura* ». Je puis d'autant plus témoigner qu'on a bien voulu m'accorder cette distinction. Je l'ai reçue en montant vers Fort Chimo à une escale d'avion avec un sourire discret et un regard distancié et l'ai rangée chez moi, dans un « magasin de curiosités ».

Des Inuit ont dépassé le stade des récriminations et sont heureusement devenus des compétiteurs. Le métis Bob May a installé, avec l'aide financière de l'administration, un camp de chasse et de pêche sur la rivière Georges. Ce camp de trois cabanes de rondins emploie quatre Inuit ; il a fait, en 1967, un bénéfice de 5 200 dollars ; chaque Inuit a reçu, pour la saison, un salaire de 2 000 dollars, tous frais compris. L'hiver, pendant quatre semaines, le camp peut être ouvert. Des chasseurs souhaitent, en effet, aller au caribou. Ils doivent être accompagnés d'un guide à 21 dollars par jour (*Tableau 11*). Le détail comptable est le suivant :

Dans l'hinterland de Fort Chimo, 12 camps pourraient être aisément prévus. Chaque camp employant 3 à 4 Inuit, c'est un total de 50 familles de Fort Chimo qui seraient directement engagées dans cette exploitation touristique du pays.

(19) Un skidou peu chargé dépense 1 gallon d'essence par 16 km ; par 5 gallons d'essence, il faut prévoir 1 pinte d'huile à 1,45 dollar la pinte.

TABLEAU 11

Le bénéfice par touriste est de 200 dollars par semaine	
Le coût de la semaine est de (en dollars) Montréal – Fort Chimo Fort Chimo – Camp local frais locaux	800 soit : 200 200 400
Le coût local d'un touriste est de (en dollars) nourriture essence du canot ou du skidou salaire de l'Inuit	20 par jour : 10 4 6
Le salaire du guide inuit (en dollars)	21 par jour

Sur la côte ouest de la péninsule d'Ungava, à Povungnituk, l'exploitation touristique, pour et par les autochtones, a été heureusement assurée. Sous l'action infassable de mon ami le Père Steinmann – un des missionnaires visionnaires de cette région, il est le père des coopératives – et de la Coopérative locale Desjardins, l'exploitation touristique du pays a été mise en œuvre. Elle est un modèle pour tout le Nouveau-Québec.

POLITIQUE DU GOUVERNEMENT DU QUÉBEC À L'ÉGARD DES MINORITÉS AUTOCHTONES

Tout d'abord, y en a-t-il une ? Assurément, et elle est sous-jacente à toute opinion exprimée au sud de la Province. Un exemple entre cent autres : dans *Le Petit Journal*, quotidien publié au Québec, on pouvait lire le 8 mars 1970 :

> « *C'est cette semaine que les pèlerins de la terre promise – les populations de l'Abitibi – verront enfin déboucher sur les eaux de la baie James, la route de 135 milles à travers la forêt qu'ils ont entrepris de construire à leurs frais en 1967 [...]. L'objectif final est de leur ouvrir les portes du Grand Nord québécois [...]. Compagnies de toutes sortes, entrepreneurs, garagistes, épiceries, chacun y est allé de sa quote-part. La fierté des gens de l'Abitibi sera récompensée au centuple par les bénéfices qu'ils tireront à l'avenir de toutes les richesses inexploitées qui gisent au Nord : des centaines de mines d'amiante, du calcaire, du gaz naturel et du pétrole, des champs de diamants, la possibilité d'installation de 10 pulperies et de 100 moulins à scie, le harnachement de rivières, etc., sans parler des riches pêcheries de l'Arctique. Tout cela sera possible aux pèlerins de la terre promise* ».

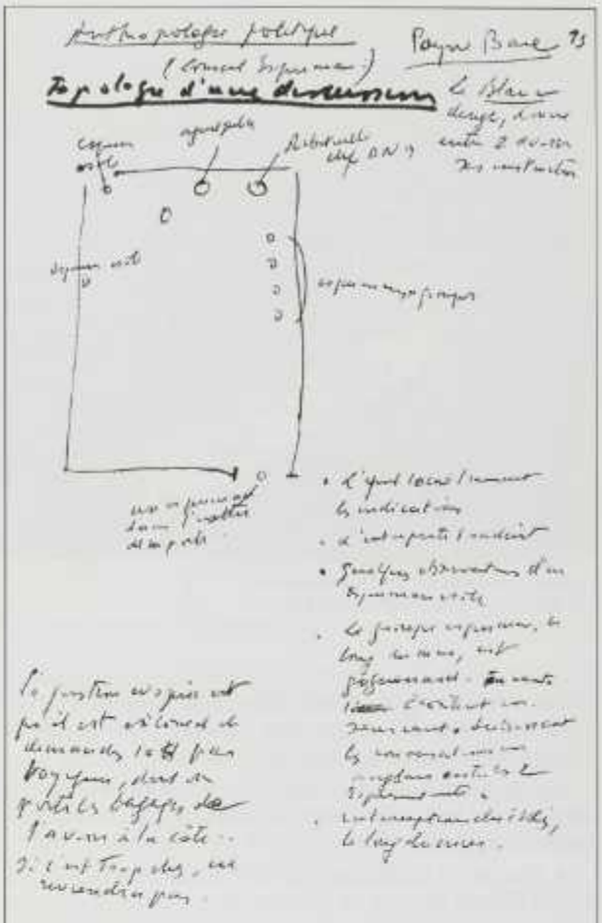


FIGURE 2. Réunion d'un conseil inuit à Payne Bay (Kangirsuapik). Lire, à droite : le Blanc dirige, donne entre deux avis ses instructions. Président de gauche à droite : interprète inuit au milieu, représentant du Québec ; à l'extrême droite, Benoit Robitaille, chef de la direction du Nouveau-Québec. À l'extrême-gauche, un homme inuit isolé, à l'extrême-droite les Inuit alignés le long du mur et groupés et, au fond de la salle, près de la porte un Inuit à l'entrée de celle-ci.
[Commentaire] : l'agent local des autorités du Québec transmet les informations, l'interprète traduit quelques observations à l'Inuit isolé. Le groupe des Inuit le long du mur est goguenard. Ils écoutent en souriant, subissent les conversations en anglais entre les deux représentants. Interruption. La question exaspère les isolés le long du mur. Lire en bas à gauche : la question évoquée est qu'il est incorrect de demander dix dollars par voyageur dont on porte les bagages de l'avion à la côte... Si c'est trop cher, il ne reviendra pas.
Extrait *Carnet ethnologique*, Jean Malaurie, Kangirsuk, 1969.

Confusion des statuts

La population inuit du Nouveau-Québec n'est protégée par aucun statut particulier ; elle a tout lieu de s'inquiéter de cet effort de colonisation très intéressé qui est au cœur de l'esprit d'entreprise américain. D'autant plus que l'organisation administrative au Nouveau-Québec est des plus confuses. C'est le moins que l'on puisse dire. En effet, l'autorité fédérale (ministère du Nord et des Affaires Indiennes, Ottawa) garde juridiction sur les Affaires inuit d'orientation générale, les allocations d'assistance et les services publics. Le Gouvernement provincial a, depuis 1963, installé des agents provinciaux qui ont compétence pour le bien-être, les allocations familiales dispensées par le Gouvernement de la Province, la santé et l'école.

Une politique d'assimilation

Sur un seul point, Fédéraux et nombre de Provinciaux se rencontrent ; il convient, selon eux, d'*intégrer* aussi vite que

Selon les études de Jean Malaurie, l'écart des revenus entre les populations indigènes et les administrateurs va de 1 à 10. État déplorable de l'habitation inuit (photo à Iqaluit). Photo Jean Malaurie (1987).

possible ces Inuit à la vie moderne ; à mieux dire, il faut les assimiler. Pour le « Fédéral », l'école est le creuset de cette politique ; l'école, telle qu'elle est comprise par Ottawa, vise à briser le carcan traditionnel de la famille, à canadianiser ces Inuit de façon telle qu'ils soient d'eux-mêmes incités à quitter leurs bourgades surpeuplées et à rechercher de l'emploi dans ces mines que l'on projette de créer dans le Nord ou, à défaut, dans les grands centres industriels du Sud. Canadianiser veut dire pour le « Fédéral » enseigner en anglais. Pour le Provincial, enseigner en français. La guerre larvée des deux peuples fondateurs du Canada se projette jusqu'au Nord au détriment des Inuit.

La Direction générale du Nouveau-Québec a été créée en vue d'empêcher cet ethnocide. Elle a implanté des écoles où l'enseignement devait être en inuktitut. Une réforme pédagogique profonde est nécessaire pour ce peuple de littérature orale dont les processus cognitifs sont différents des nôtres. Cette réforme devrait être ambitieuse. Il ne suffit pas de parler la langue encore faut-il faire redécouvrir à l'enfant inuit avec des yeux neufs l'histoire de son peuple, il faut l'inciter à devenir ethnologue de sa propre histoire. L'administration québécoise de la DGNQ avec laquelle je collabore a esquissé une politique en faveur du peuple esquimau. Une réforme pédagogique profonde est nécessaire pour ce peuple de littérature orale dont les processus cognitifs sont différents des nôtres. Elle a encouragé la dispersion des chasseurs en créant, par exemple, au nord-est de Fort Chimo, le village de Tasiujaq, destiné à décongestionner cette capitale et à faire vivre, dans un environnement inuit, des familles volontaires.

DEUX ÉTATS APPAREMMENT CONTRADICTOIRES : SIGNES DE DÉSAGRÉGATION, RÉSISTANCE DE LA CELLULE FAMILIALE

La communauté inuit est visiblement en désarroi ; elle est spirituellement violentée, économiquement abandonnée, politiquement méprisée ; aucun réel organisme de dialogue n'est en place et l'alcoolisme, expression de ce désarroi, ne fait que s'aggraver.

L'alcool est un signe de renoncement et de désespoir. C'est un appel au secours. Il a été mal interprété. On observera d'abord que les ouvriers venus du sud du Québec ont été d'un exemple déplorable. Ce sont eux les premiers agents de la colonisation. On sait que les Inuit sont des angoissés. Tous leurs mythes et légendes traduisent métaphoriquement cette relation complexe avec l'environnement et la mort. S'ils sont tous christianisés, de par les sacrements qui leurs ont été administrés, ils restent dans leurs pensées, leur inconscient, animistes et chamaniques.

Ils savent qu'ils ont maîtrisé l'espace ; ils savent qu'ils ont un grand patrimoine historique et qu'ils sont un grand peuple. Mais, hélas, l'école, l'Église – catholique et anglicane – ont, à des titres divers, concouru à les déstabiliser et à les encourager à une intégration funeste.

LES INUIT VUS PAR LES BLANCS

« Tu connais Jacques, un Français de France (20)**... »** C'est ainsi qu'un ouvrier canadien français interpelle l'enquêteur.

> *« Tu connais pas ? Il est pourtant de par chez toi ». L'autre veillée, il m'a dit avoir vu un de ces sauvages que sont les Inuit. Il a tiré sur des oiseaux, un de ces gros oiseaux noirs ; l'oiseau étant tombé dans l'eau il a tiré cet oiseau tout dégoulinant de l'eau, l'a agité un peu pour le sécher, lui a coupé la tête, a commencé à le plumer puis le voilà qui le suce et qui le mange. Il le tend alors au Français. Celui-ci tourne la tête : Il a pensé en mourir. Les Inuit, c'est pire que des sauvages... Quand il tire les premières perdrix d'hiver, il leur coupe les ailes pour qu'elles ne viennent pas dire aux autres perdrix qu'elles ont été tuées. Va donc leur expliquer que tout ça c'est des niaiseries. Va donc ! Ils ne t'écouteraient pas... Ils ont tout ce qu'ils veulent : le bien être social, la maison, l'électricité, le chauffage, l'habillement. Est-ce juste ? Nous autres Blancs dans le Sud, pas de travail, pas de paiement...*
>
> *Je construis actuellement le deuxième logis pour la police. Les Esquimaux deviennent toujours plus difficiles. Il faut les surveiller. J'ai dix Esquimaux avec moi pour m'aider, ils ne font pas le travail de deux ou trois ouvriers de chez nous. Ils ne savent pas le français, je ne sais pas leur langue. Par signes, nous communiquons. Voici comment les choses se passent – Viens, dis-je à l'Esquimau. Retire la rangée de clous, un à un... J'y montre, je m'en vais et surveille de loin. L'Esquimau retourne la planche dans un sens et dans l'autre ; songeur, je vois un de chez eux, alors il rit de toutes ses dents, la tête en arrière, et se met vite à la besogne... Certains travaillent bien ; le matin, je leur dis des blagues. Comment va la femme, comment va la maison ? Il rit, me tape sur l'épaule, peut-être ils se foutent de moi. »*

Les Inuit ne sont pas jugés adultes politiquement pour l'instant par ceux-là mêmes qui les administrent. En 1966, le Nouveau-Québec est considéré comme un territoire non organisé et partant n'est pas représenté comme tel à l'Assemblée législative du Québec, à l'exception des villes de Fort Chimo et de Schefferville. On a discuté officiellement sur la possibilité d'assurer une représentation aux Inuit mais seulement par échelons. Pratiquement, il en est résulté que seuls les Blancs au Nouveau-Québec, en poste à Fort Chimo et à Schefferville, peuvent voter.

(20) Un contremaître français de la Corrèze (réalisé par Jean Malaurie. « L'incommunicabilité » – *Les Inuit canadiens et le Canada* : film couleur de 55 mm. INA 1980. Paris. *Op. cit.*).

FIGURE 3. Tatouage de la grand-mère de la femme de Joseph Serrouak. Lire en haut à droite : morte près de Kroartak. Jeune fille de teint pâle comme une Blanche. A été tatouée lorsqu'elle était jeune fille. Une vieille opère au fil et à l'aiguille.
Extrait *Carnet d'ethnologie*, Jean Malaurie, Kangirsuapik, 1970.

Un jeune fonctionnaire Blanc

> *« J'ai été en Afrique. C'est la même situation coloniale. On commence à avoir peur des Esquimaux. On n'ose plus sortir la nuit, surtout quand ils ont bu. On ne sait rien de ce qu'ils pensent au juste. Et eux savent tout. Ils sont interprètes, balayeurs, domestiques : les hommes, les femmes. Ils sont partout, chez nous, dans nos maisons, dans nos bureaux. On ne comprend pas leur langue. La situation est, je vous l'assure, pesante. Il suffirait de peu de chose, d'agitation, d'un leader pour que nous soyons obligés de partir... »*

Une liste de griefs graves

Dans un récent rapport fédéral/provincial resté secret, résultat d'une enquête fouillée auprès des Inuit du Nouveau-Québec, la parole est donnée aux Inuit. Des extraits de ce rapport ont été publiés dans le quotidien *Québec Presse* ; en voici les premières lignes :

> *« ... L'homme Blanc ne nous consulte pas, il décide pour nous. Il se comporte comme un gosse et il est toujours pressé de reprendre son avion. Il ne nous fournit pas d'emplois ; il les garde pour lui.*
>
> *L'homme Blanc se sert d'abord lui-même. Il se construit, dès qu'il arrive ici, une maison confortable. Il gagne plus d'argent que nous, alors que la vie est aussi chère pour nous que pour lui. Tout se perd dans la bureaucratie, il aime beaucoup les documents.*
>
> *Il garde, ici dans le Nord, les emplois pour lui au lieu d'entraîner les Esquimaux ou les Indiens. Il ne dit pas exactement dans le Sud tout ce qu'il a vu et entendu dans le Nord. Il pêche ici pour son plaisir alors que nous vivons, nous, de cette pêche qu'il nous enlève ainsi.*
>
> *C'est à cause des richesses naturelles que le Gouvernement du Québec s'occupe de nous. Le Québec ne s'est jamais mêlé de nos affaires, pourquoi vient-il maintenant ? »*

Interviews de l'enquêteur à Fort Chimo

Voici les observations du leader de l'opposition : Charlie Watt

> *« … Ce que j'observe, c'est que quand nous parlons, les Blancs ont peur. Si j'étais Président, j'éviterais de faire peur aux Blancs. Je me limiterais à des questions précises et concrètes : l'alcool, les maladies vénériennes […] Oui, nous faisons des plaisanteries feutrées sur l'Administration.*
>
> *Chaque Esquimau sent bien qu'il y a une peur générale chez les Blancs. Quand j'étais jeune, j'étais effrayé d'exprimer mes vues. J'étais timide, mais maintenant je sais ce que je veux […]*
>
> *Nous ne voulons pas perdre notre langue, car notre langue est notre racine avec notre passé et nos ancêtres. Je veux bien apprendre une autre langue : français ou anglais, mais nous voulons garder notre langue et notre religion. Je ne vois pas d'objection à ce que les filles se marient avec des Blancs, car, de fait, elles en ont des enfants. Et s'ils étaient proprement mariés, ils seraient plus heureux. On devrait tout faire pour aider la chasse. Les munitions, la nourriture devraient être quasi gratuites pour les chasseurs. Le travail devrait être obligatoire et toutes ces personnes qui reçoivent une assistance sociale devraient être condamnées à nettoyer la ville.*
>
> *Les mines, si elles ouvraient, ce serait très bien. Les Esquimaux ne connaissent pas le travail dans la mine. Il serait important que les Esquimaux soient représentés par eux-mêmes et qu'un Esquimau qualifié les représente à Québec et à Ottawa. Alors que Fort Chimo est la plus ancienne localité à avoir connu le Blanc, c'est d'après toutes les informations, celle qui est la moins développée et celle où l'animosité contre les Blancs tend à devenir la plus grande. »*

X, personnalité en exercice du Conseil communal de Fort Chimo

> *« … À mon avis, le vœu essentiel de la population est de ne pas mourir de faim. Par ailleurs, son souci est de garder ses enfants dans la tradition. Nous sommes contre les écoles qui dressent les enfants contre les parents […]*
>
> *Quand la vieille génération aura disparu, les jeunes ne parleront peut-être plus la langue. Si l'Administration du Québec prend la juridiction, beaucoup de jeunes partiront dans les Territoires du Nord-Ouest. La prohibition de l'alcool est impossible. Les Esquimaux feraient du mauvais alcool et il y aurait des alcooliques qui seraient dans l'impossibilité de s'adapter. »*

X, mécanicien, 20-25 ans

Son père est Blanc, sa mère est moitié Esquimaude. Forte personnalité de la jeune intelligentsia de Fort Chimo. Nous parlons devant sa femme, une Esquimaude, dans son appartement de trois pièces : une salle de séjour, une chambre et une cuisine moderne et bien équipée.

> *« … Tout le système de l'éducation est à revoir. L'éducation devrait être accélérée. Elle devrait être beaucoup plus technique. On devrait apprendre aux Esquimaux à être plombiers, électriciens, mécaniciens. L'éducation devrait être directe, sur place, par les Blancs qui leur apprendraient ce qu'ils savent.*

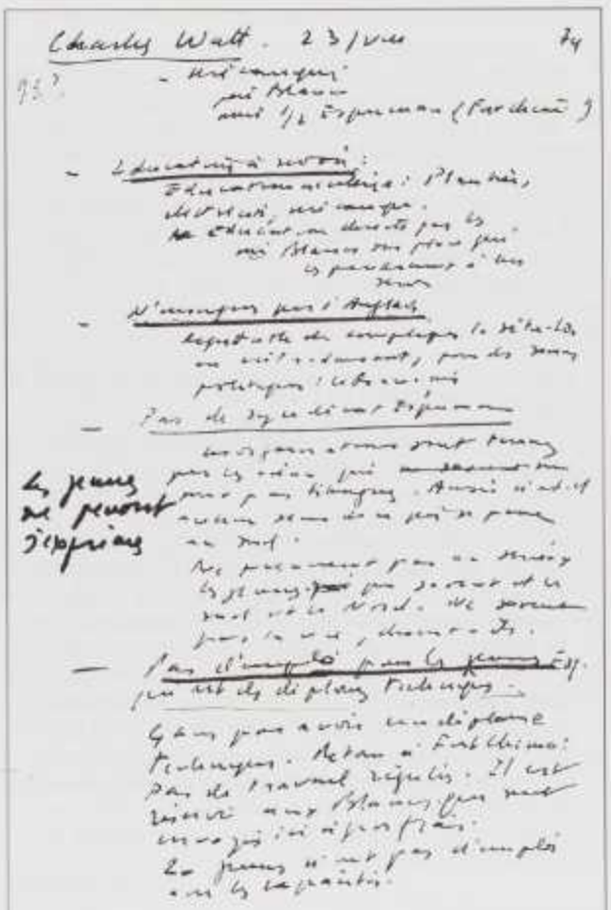


FIGURE 4. Charlie Watt, 23/8/1970. Mécanicien, père blanc – ainsi à moitié Inuit – de Kuujjuaq. Lire au troisième paragraphe : pas de syndicat esquimau. Les organisations sont tenues par les vieux (anciens) qui ne sont pas bilingues. Aussi n'ont-ils aucun sens de ce qui se passe au sud. [Ils] ne prennent pas au sérieux les jeunes qui ne savent ni le sud, ni le nord. « Ils ne savent pas la vie » disent-ils.
Extrait *Carnet ethnologique*, Jean Malaurie, 1970.

> *En ce qui concerne le problème de la deuxième langue, il serait regrettable de compliquer la situation. Quarante pourcent de la population parle déjà anglais ; pourquoi, pour des raisons politiques, faire parler français ces Esquimaux qui sont anglicans et dont nombre d'entre eux parlent déjà anglais. Pourquoi donc s'ingénier à leur faire apprendre le français ? Au reste, la plupart des Esquimaux du Canada parlent anglais. Il n'y a aucun syndicalisme esquimau […].*
>
> *Enfin, ce qui est le plus déplorable, c'est qu'il n'y a aucun emploi pour les jeunes qui ont des diplômes techniques. J'en suis un exemple ; il m'a fallu quatre ans pour obtenir un diplôme technique. Je retourne à Fort Chimo. Pas de travail régulier. Ce travail est réservé aux Blancs qui sont envoyés ici à gros frais. 20 jeunes ici n'ont pas d'emploi bien qu'ils aient les capacités […]. J'ai toujours l'impression qu'ils ne m'aideront pas et que je suis dans la plus grande solitude… »*

X, jeune célibataire et chômeur

« Je suis chômeur depuis trois mois. J'aimerais bien être fonctionnaire. Si j'ai une femme blanche, j'aurais probablement des ennuis avec les Anciens. Mais si j'étais libre, je préférerais être administrateur, fonctionnaire, secrétaire à temps régulier. Au temps libre, en week-end, j'essaierais de chasser. À l'avenir, les jeunes ne chasseront plus qu'à temps partiel. Je préfère apprendre l'anglais, parce que, d'abord, c'est plus facile et que c'est plus utile. Je souhaite un Gouvernement esquimau de toute ma force. »

X, 19 ans

Son père était chasseur ; sa mère également est morte. Il vit chez sa tante.

« ... Je ne désire pas être un chasseur ; je souhaite être un conducteur de camion, de taxi dans le Sud. Je resterai là une ou deux années, puis je retournerai au pays, quelques mois. Je chercherai du travail dans la mine, ou dans les emplois de l'administration. Je veux une femme esquimaude. Qu'est-ce que je souhaite ? Je ne sais que dire. Je pense que les Esquimaux se métisseront et seront peu à peu englobés par les Blancs. Si les Esquimaux ont du travail, ils ne seront pas perdus. Par le travail, ils reprendront foi en eux et se redresseront. Quel travail ? La mine, les emplois de l'administration, du gouvernement et un peu de chasse. Il faudrait qu'il y ait quelques Blancs pour les encadrer. Je désire un Gouvernement esquimau au Québec. Sans les Indiens qui ont toujours tendance à vouloir tout dominer. Nous souhaitons que nos missionnaires et notre religion chrétienne soient respectés. »

Un instituteur québécois, marié à une Esquimaude ; parle couramment esquimau, 30 ans

« Il serait essentiel de supprimer tous les crédits de l'assistance. Par ailleurs, cette superposition de deux administrations (fédérale et provinciale) est absurde. Les Esquimaux dressent une administration contre l'autre, les "emmêlent" et en tirent des profits pour eux. Enfin, il n'y a pas de travail pour les Esquimaux. À signaler encore que la durée du travail est absolument inégale pour les Esquimaux et pour les Blancs : 48 heures pour les Esquimaux, 30 heures pour les Blancs. Quels sont les vœux ? Eh bien, il devrait être envisagé un emploi à mi-temps dans des emplois administratifs ou dans les mines, l'autre mi-temps serait réservé à la chasse. C'est cette chasse qui pourrait les nourrir. Les Blancs devraient quitter ce pays. Les Blancs devraient être seulement des cadres et peu nombreux. Enfin, la langue esquimaude devrait être utilisée par les Blancs ; aucun administrateur ne devrait être en fonction s'il ne sait pas couramment la langue esquimaude. Pour l'heure, c'est la vie anglaise qui est transposée dans le Nord. Artificielle, elle ne peut qu'occasionner des ressentiments. »

UN « POUVOIR ESQUIMAU »

Les opinions exprimées traduisent un optimisme inébranlable de cette communauté dans son avenir. Les temps de famine pour les Inuit sont révolus. Ils voient bien que les Blancs sont là, solidement installés et pour longtemps. Des dangers ? Il y en a toujours, mais ils sont passagers, car ce pays n'est pas le pays des Blancs ; le Blanc s'y sent isolé et il est hors d'état de vivre dans ces territoires hostiles ; il ne pourra le coloniser. Les Inuit, spoliés, méprisés, pensent donc que le gibier à chasser, c'est désormais le Blanc, son administration, ses budgets et ses subsides. À lui, « d'harponner » les subventions. L'Inuit sait que l'absurdité du système est arrivée au point que les frais de chauffage (bâtiments administratifs, maisons blanches et complexes inuit) représentent en 1969, trois fois le montant de la

Caractère très libéral de la discipline inuit dans une école. C'est par l'exemple que l'Inuit apprend peu à peu l'autodiscipline. Photo Jean Malaurie.

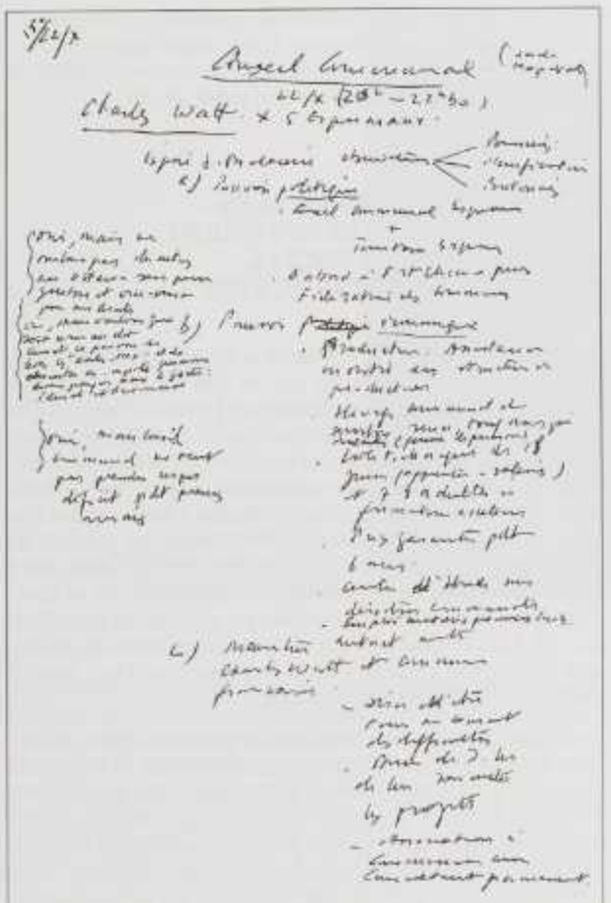


FIGURE 5. Kuujjuaq Conseil communal tenu dans la salle de l'hôpital, le 22 octobre 1970 de 20 heures à 22 heures 30. Charlie Watt avec 5 Inuit, 3 observateurs – Bussière, l'agent de la planification, Bretonnès. (professeur de pédagogie économique, Paris). a) Pouvoir politique : conseil communal inuit et territoires inuit d'abord à Kuujjuaq, puis Fédération des communes ; b) Pouvoir économique, voir plus loin... c) Maintien du contact entre Charlie Watt et la délégation française et d'être tenu au courant des difficultés.
– Désir d'être tenu au courant des difficultés.
– Désir de J.M. de lui soumettre les projets.
– Association à commission comme consultant permanent.
Dans la marge, à gauche : « Oui, mais nous ne voulons pas discuter avec Ottawa...
Oui, mais (le) conseil communal ne veut pas prendre risques (du) déficit pendant premières années ».
Extrait *Carnet ethnologique*, Jean Malaurie, Kuujjuaq, octobre 1970.

valeur des fourrures. Le Blanc doit être fort riche puisque les frais de la voiture du plombier de la ville – une Dodge townwagon – s'élèvent à 882 dollars par an, 2 620 milles étant parcourus dans l'année. À l'instar du Blanc, l'Inuit a – salarié ou chômeur – lui aussi toujours, et quelle que soit la période de l'année, de l'argent de poche. Qui plus est, il se débrouille toujours pour avoir « son » skidou. Comment ? C'est le talent des Inuit de s'adapter c'est-à-dire de chasser cet argent qui lui manque et il a incontestablement depuis sa rencontre avec les Blancs, particulièrement, depuis la Seconde Guerre mondiale, un certain génie pour se procurer cet argent complémentaire pour cette nouvelle vie demi-occidentalisée.

Le gouvernement ? C'est un bien grand mot. Cette administration anonyme, flottante, ne saisit pas les finalités des diverses petites politiques engagées, sans perspectives, à courte vue. On « pousse » vers le Nord. On s'y installe et on verra. C'est le western du Nord. Cette population coloniale ne comprend pas la langue inuktitut et ignore les volontés profondes des administrés. Comment les connaîtrait-elle ? Son personnel change tous les ans. Afin de masquer le vide, l'administration multiplie les initiatives et les dépenses. Elle laisse l'impression, par des budgets en accroissement constant, d'une vive activité pour les Inuit ; elle administre... parfois, mais souvent... le vide. Les retombées ne peuvent être que profitables pour l'Inuit. Selon son expression : *« tant qu'il y en a plus, il y en aura encore. »*

L'administrateur est un jeune fonctionnaire généralement peu informé, hésitant, sceptique. Or son interlocuteur est hyper-sensorialisé ; cette super-intelligence du concret, de l'opportunité se traduit par un véritable génie de politicien.

Lors d'une première rencontre historique entre les représentants du Gouvernement provincial et fédéral d'une part, les Inuit des différents villages du Nouveau-Québec, d'autre part, il a été tenu une sténotypie des débats. Ce texte est étonnamment représentatif de la volonté inuit de disposer à très brève échéance, d'un « pouvoir inuit » et de discuter sur des bases concrètes, d'égal à égal avec les autorités gouvernementales.

Des extraits de ces débats préciseront mieux que tout commentaire ces différents points.

Doléances

Charlie Watt (p. 181). *« J'ai la conviction qu'un Blanc ne peut comprendre un Esquimau dans un bref délai. »*

John Peters (p. 181). *« Le peuple esquimau est ici pour parler et il ne cessera de parler aussi longtemps qu'il aura quelque chose à dire. »*

Willie Cooper (p. 185). Cooper laisse apparaître que les pensées inuit sont généralement mal traduites par les interprètes. Il fait remarquer à cet égard que l'interprète de la conférence (21) est tout à fait insatisfaisant. *« Il semble qu'il comprend tout ; en fait, il ne comprend pas grand-chose. »*

« Si (p. 186) *une personne n'est pas capable d'interpréter, il ne devrait pas être invité à être interprète. »*

John Peters (p. 190). *« Je voudrais faire savoir que les Esquimaux ne sont pas un peuple incapable d'ouvrir les yeux et qu'il ne devrait pas être traité comme si leurs yeux étaient fermés tout le temps. »*

Marc Angnatok (p. 194). *« Le Gouvernement fédéral se sert de nous comme des marchandises devant être vendues au Gouvernement provincial. »*

Charlie Watt (p. 190). *« Les sentiments des Esquimaux sont ignorés. Il semble aux Esquimaux qu'ils sont traités comme des animaux, manipulés dans la direction où l'homme blanc veut les faire avancer. »*

(21) Cette interview figure dans le film précité *Inuit* « Les Inuit canadiens et le Canada : l'incommunicabilité », Paris 1980, INA. Le film a été tourné sur place, en 1973.

Jack Angnatok (p. 191). « *Quand la Compagnie Révillon nous abandonna, pendant deux hivers, les Esquimaux souffrirent de la faim et il y eut environ 20 morts. Alors, plus tard, les Américains sont venus, et la race esquimaude ici, a été sauvée et n'a pas disparu* (22) *[...]. Quelques hommes blancs semblent désirer prendre la tête. Ils regardent les Esquimaux comme des animaux.* »

John Peters (p. 214). « *Il apparaît que notre peuple maintenant est intéressé. Ceci n'est jamais arrivé auparavant.* »

Propositions

Yaco (p. 183). « *La culture esquimaude doit être préservée dans l'école.* »

John Peters (p. 195). « *Je pense qu'il serait mieux si nous avions notre propre gouvernement. Je dis ceci parce que le peuple groenlandais a son propre gouvernement.* »

Charlie Watt (p. 199). « *Est-ce que la voix des Esquimaux est enfin reconnue par les gouvernements ?* »

Demandes d'explications concrètes

Charlie Watt (p. 187). « *D'où vient donc l'argent ? Les représentants devraient expliquer complètement d'où vient l'argent dispersé dans le nord du Québec.* »

John Peters (p. 189). « *La durée normale du travail hebdomadaire devrait être de 48 heures et le travail supplémentaire payées jusqu'à 72 heures.* »

Reconnaissance pour les Blancs et souci de leur assistance – remarque Augnatok (p. 191) – dans les temps anciens ; pour un renard blanc tout ce que nous obtenions c'était un cent, nous ne pouvions même pas obtenir un dollar quand les cours étaient plus hauts, maintenant que nous sommes administrés totalement par l'homme blanc, nous sommes reconnaissants pour cela – en ces jours du passé – notre mode de vie « de trappe » n'était pas un bon mode de vie.

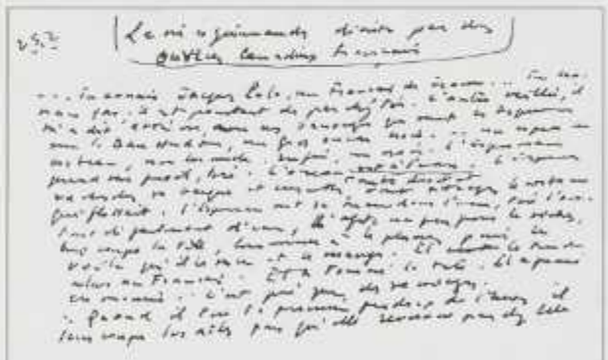


FIGURE 6. La vie esquimaude décrite par des ouvriers canadiens français : « tu connais Jacques Polo, un Français de France... tu connais pas, il est pourtant de par chez toi. L'autre veillée, il m'a dit avoir vu, avec ces sauvages que sont les Esquimaux, sur la baie d'Hudson, un gros oiseau noir. Une espèce de corbeau, une corneille... » Extrait *Carnet ethnologique*. Jean Malaurie, Kangirsuapik, 4/10/1970.

(22) Si des bases américaines n'avaient pas été installées en 1942-1943, dans l'Ungava, des communautés esquimaudes auraient disparu, tant la famine et les épidémies ont fait alors des ravages et depuis 1930 : le sud du Canada en avait-il conscience ?

CONCLUSIONS GÉNÉRALES – UN PLAN DE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE ET SOCIAL POUR LE NOUVEAU-QUÉBEC

Le Gouvernement provincial a décidé de définir une politique indigène nouvelle qui ne soit pas au Nouveau-Québec d'assimilation systématique. Lors des diverses discussions entre la délégation française et la délégation québécoise, les autorités de la Direction Générale du Nouveau-Québec – très particulièrement M. Guy Poitras, Directeur général, M. Benoît Robitaille, Directeur des services techniques, M. André Marier, Directeur général du département de la Planification – ont précisé avec force que le développement du Nouveau-Québec devait se faire, dans toute la mesure du possible, par et pour les autochtones. M. Guy Poitras a souligné, lors de nos trois entretiens, que le « capital humain » de ce territoire est d'une qualité inestimable ; il doit être respecté.

La région considérée revêt une importance toute particulière pour ce gouvernement ; par sa dimension (il couvre les trois-quarts de la superficie de la province) ; par ses richesses minières, il représente un atout géopolitique majeur négligé avec beaucoup d'inconscience par le gouvernement de Maurice Duplessis, lors des temps de la « Grande Noirceur » que j'ai évoqués. Cette région autochtone est de nature à conférer au Québec, dans le cadre de la Confédération, une place particulière renforçant les ambitions auxquelles sa langue et sa grande civilisation lui fait prétendre. Encore faudrait-il qu'à ses citoyens – les habitants inuit et indiens – soit reconnue constitutionnellement cette autorité.

Conformément aux vues personnelles de l'auteur – maintes fois exprimées dans ses écrits sur des problèmes similaires en d'autres régions arctiques (23) – la réalité des sociétés indigènes est considérée comme le facteur fondamental qui conditionne tout programme de mise en valeur économique. C'est seulement à partir de cette réalité humaine, de tout ce qu'elle représente, que des solutions législatives et économiques doivent être recherchées. C'est la pierre de touche de tout dialogue constructif.

Les politiques d'intégration économique et d'assimilation culturelle qui ont été mises en place dans l'Alaska, aboutissent visiblement à de nombreux échecs. L'assistance qui était partielle devient totale. Les programmes de mise en valeur des ressources renouvelables sont conçus avec des concepts « industriels », sans le moindre rapport avec les réalités locales. Les ressources renouvelables de l'Arctique sont écologiquement limitées. Ces grands programmes très onéreux pour le trésor sont au reste mis en œuvre par de jeunes fonctionnaires peu compétents : ignorance de la langue et du pays, leurs séjours étant brefs, préjugés paternalistes ou racistes. Aussi ne peuvent-ils obtenir la participation active de la population locale. Et l'on assiste à l'aggravation des difficultés classiques d'un pays sous-développé : inertie,

(23) Jean MALAURIE, *Les Derniers rois de Thulé*. Paris, éd. Plon, 1989. 5e édition, (coll. Terre Humaine). *Hummocks 1 et 2* (*op. cit.*) 1999, Paris, éditions Plon.

La dernière classe
de Jean Malaurie
à Clyde River. Juillet 1987.
Photo Jean Malaurie.

absentéisme, passivité. Une société ancienne, fière et maîtresse de son destin, risque de disparaître en laissant place à des minorités assistées, inassimilables, hostiles et bruyantes. L'Esquimau chômeur et imprévisible…

Tout plan – quelle qu'en soit l'économie – doit viser à replacer ces autochtones en situation démographique à nouveau expansive, du fait de l'assistance médicale récente – 3 % d'accroissement annuel (24), devant ses responsabilités. Celles-ci ne peuvent s'exercer que dans le cadre de leur système culturel. Système des plus résistants si l'on veut bien songer qu'il fait face, depuis près d'un siècle, à un véritable viol religieux et culturel, à des efforts répétés d'assimilation économique et biologique.

Ces responsabilités gestionnaires n'ont un sens que dans la mesure où elles s'exercent globalement. Il convient de restituer très vite à cette société son droit d'autogestion ; le pouvoir communal doit, dans les moindres délais, être accordé aux Inuit et aux Indiens. Il semble – et une étude juridique annexe l'établit – que cette restitution ne pose pas de gros problèmes sur le plan légal. Il est apparu indispensable des points de vue diététique, social et économique, que cette société produise ce qu'elle consomme. Dans cet esprit, l'économie de libre marché doit être abolie. L'économie libérale est mortifère pour une société traditionnelle. Une contractualisation des échanges – assortie de prix artificiels d'achat et de vente – doit être instituée entre le ministère de tutelle et une fédération des coopératives indigènes aux activités très étendues. C'est alors que l'on pourra encourager les activités traditionnelles avec tous les moyens modernes. C'est alors que la chasse et la pêche et le tourisme pourront être vraiment planifiés et productifs. Sans prix garanti élevé pour la production et hors d'une participation active de toute la communauté autochtone, rien de sérieux ne peut de l'extérieur être tenté. Le développement doit être *endogène*.

De nouvelles formes d'exploitation des ressources naturelles doivent être recherchées (25). Parmi celles-ci et en tout premier lieu, nous citerons « l'élevage sauvage » de bœufs musqués et de rennes sauvages et domestiques, un élevage extensif dans d'immenses parcs naturels que constitue la péninsule d'Ungava. Il est rappelé que dix bœufs musqués peuvent offrir à une famille inuit une bonne base de revenu ; un troupeau de 250 rennes permet à une famille de subsister très largement. On citera le Yamal sibérien : les experts soviétiques y estiment que 115 hectares par an et par renne sont nécessaires, sans risque de sur-pâturage, 100 hectares en toundra de forêt. À Enontekio, en Laponie finlandaise, on ne compte qu'un kilomètre carré pour un renne. En Alaska (Shishmaref, sur la côte nord-ouest), des élevages de rennes ont été assurés avec des chasseurs inuit d'abord encadrés par des Lapons norvégiens au début du siècle. Le village a alors une économie mixte : chasse à la baleine, au phoque et aussi élevage de rennes.

Le tourisme – corollaire d'une vie autochtone intense de chasse, de pêche et d'élevage dans le cadre d'une société pacifiée, le pouvoir politique leur étant pleinement accordé (26) – devrait être totalement contrôlé par l'autorité communale indigène : c'est celle-ci qui percevrait la taxe de séjour. C'est celle-ci encore qui fournirait les guides et l'infrastructure aux organisations touristiques.

La pisciculture – déjà tentée à Maricourt en 1950, sous l'égide du Père Schneider, O.M.I. – devrait permettre sans doute une meilleure exploitation des ressources.

(24) En France un premier congrès ayant rassemblé les Inuit dans leur longue histoire s'est tenu à Rouen en novembre 1969 (sous la direction de Jean Malaurie, *Le peuple esquimau aujourd'hui et demain*) *op. cit.* Était présent lors de ce congrès un représentant de la Délégation générale du nouveau Québec : M. Roger LEJEUNE, spécialiste des pêches en eau douce.

(25) La population doit être d'autant plus incitée à produire ce qu'elle consomme que tout transport est prohibitif. Pour le lait par exemple, le prix du transport par mer représente quatre fois le prix du produit au prix du marché, douze fois le prix du produit à la ferme. Un litre de lait vaut 10 cents, à la ferme (dans le sud du Québec) et 1,20 dollar à Fort Chimo.

(26) Le touriste nord-américain est las de découvrir en ces villes arctiques une société de chômeurs à l'esprit aigre et contestateur. Gringos au sud, Krasiounas au nord ! Il lui est désagréable d'entendre ces quolibets ; lassé, il se dirigera vers d'autres sites touristiques : le monde est vaste.

Nouveau-Québec. (1968)
Photo Jean Malaurie.

Il est vain de vouloir tenter des expériences économiques qui ne soient pas dans le sens même de la tradition inuit et de l'écologie. L'exemple de l'horticulture est significatif : trois serres ont été exploitées à Fort Chimo ; elles appartiennent toutes aux Blancs. L'expérience, recommandée par la DGNQ lors de nos premiers entretiens au quai d'Orsay, à Paris, au cours de la première séance de travail franco-québecois, l'auteur dirigeant la délégation française, et des personnalités québécoises dont M. Morin représentant la DGNQ – d'une tentative d'élevage du mouton au Groenland – est totalement déconseillée pour les mêmes raisons, et par l'auteur, dès cette première réunion mixte à Paris.

L'ensemble de ce programme économique n'est concevable que dans la mesure où cette société s'affirme culturellement et se redresse. Il implique que, à l'école et dans les missions, l'autorité pleine et entière soit rendue aux autochtones. La pédagogie doit être repensée, le calendrier étant aménagé pour permettre à l'enfant, l'hiver d'être à l'école, le printemps et l'été avec sa famille à la chasse et à la pêche. La famille est la première cellule d'enseignement. Un enseignement historique et politique accéléré devrait renforcer la confiance de ce peuple en son destin et l'armer culturellement. Dans les églises, des desservants indigènes devraient immédiatement remplacer le personnel « blanc » venu du sud de la province ou d'Europe. Le bilinguisme ne doit pas seulement être considéré comme un « instrument pédagogique » mais bien de promotion ethnique et tous les efforts doivent être faits pour que cette population s'exprime à tous les niveaux administratifs dans la langue du pays. L'inuktitut doit être une des deux langues officielles du Territoire. Les pensionnats oblats avec internat pour les enfants autochtones doivent être proscrits pour divers motifs juridiques.

Ce programme implique que l'autorité gestionnaire et réglementaire soit remise au Conseil communal, assisté en cas de besoin de consultants « blancs ».

Pouvoir inuit donc. Autogestion communale qui aurait pour conséquence le départ des représentants des administrations fédérale et provinciale. En contrepartie, les droits du gouvernement provincial et fédéral seraient réaffirmés. Ces gouvernements se réserveraient une libre action sur un certain nombre de points indiscutables telles les réglementations nationales à incidence internationale qui ne devraient pas être en contradiction avec les réglementations locales. Et, à cet égard, il conviendrait d'entreprendre une révision complète du cadre légal du sud s'appliquant au nord. Il s'agit là d'un préalable qui, s'il n'était pas satisfaisant, rendrait difficile toute réalisation pratique.

L'intention est de placer très rapidement le Conseil communal indigène devant une responsabilité financière et gestionnaire. L'expérience de la Fédération des coopératives du Nouveau-Québec, très notamment à Povungnituq, grâce au Père Steinman, montre qu'il est parfaitement capable. Cette responsabilité consisterait à faire correspondre, à la faveur d'un étalement sur six à dix années, la consommation à la production. C'est au Conseil communal indigène qu'il appartiendrait de décider par taxes, par prix artificiels, par toutes voies et moyens locaux le respect de la balance. Et c'est à ce Conseil qu'il reviendrait, le cas échéant, de l'imposer. Toute activité autochtone devrait être autorisée par le Conseil communal. Une taxe locative serait prélevée par le Conseil communal sur toute société et activité blanche. Elle serait affectée à un trustee ou fonds communal. C'est ce trustee – dont le montant pourrait être considérable – qui permettrait à la production locale d'être fortement rémunératrice pour le producteur. En effet, par des prix artificiels, le chasseur, le pêcheur recevraient des rémunérations qui seraient au moins égales à celles d'un employé qualifié de bureau ou même d'un jeune ingénieur. Le plafond des prises annuelles (chasse, pêche) serait fixé par les biologistes après enquêtes approfondies pluriannuelles. L'institut de biologie étant installé à Fort Chimo et comportant des personnels inuit en cours de formation établirait des programmes de chasse et de pêche. Toute activité touristique, minière faisant l'objet d'une taxe, leurs produits s'ajouteraient aux sommes précédentes. C'est avec un tel capital que le Conseil communal indigène (27) pourrait promouvoir une politique de développement économique et social qui lui soit propre. Et c'est avec des prix d'incitation que le Conseil pourrait jouer de levier de commande favorisant telle ou telle action. L'administration groenlandaise (KGH) n'a pas

procédé autrement dans le cadre de son monopole, pendant trois siècles, qui a construit, de 1722 à 1970, un Groenland groenlandais moderne.

L'on peut prévoir les cas d'Inuit qui seraient réfractaires à ce régime d'autogestion ; s'ils sont soucieux de quitter le pays, ils chercheront à s'employer dans les mines ; il est peu vraisemblable que plus de 10 % de la population soit susceptible d'émigrer ainsi vers le sud ou les mines périphériques. C'est le pourcentage au Groenland.

Si une telle expérience avait un seul mérite, c'est de constituer un dernier essai. La Fédération des coopératives du Nouveau-Québec – et notamment celle de Povungnituq – convainquent, nous ne le répéterons jamais assez, qu'il n'est pas impossible de faire foi à l'esprit des responsabilités autochtone.

Pour voir plus loin, il faut regarder d'infiniment près. C'est ce qu'a fait le rapporteur, en examinant les budgets familiaux et commerciaux, dans le plus petit détail. En intériorisant le lieu et jusqu'à sa plus petite dimension, le regard s'ouvre à une dimension universelle.

*
* *

Il est urgent pour la province du Québec de modifier radicalement sa politique « inuit ». De longue date, son gouvernement aurait dû être un modèle au Canada dont le seul avenir est un multiculturalisme avancé, les deux nations fondatrices – française et anglaise – inventant toute procédure constitutionnelle de respect et de cordiale coexistence. « *La grandeur impose de grandes servitudes* », aimait à répéter Georges Bernanos. Il conviendrait que les puissances industrielles et politiques qui aspirent à « coloniser » un espace vierge du Nord s'en souviennent.

Un territoire autonome, une ethnie, une nation. C'est à partir de cette triple réalité qu'une décision honnête entre les représentants des peuples inuit et les juristes canadiens et québécois des gouvernements fédéraux et provinciaux peut s'engager. Et le plus tôt sera le mieux : les peuples ont longue mémoire et le XXIe siècle sera sous le signe des minorités, deuxième souffle de l'humanité qui se construit. ■

NB :

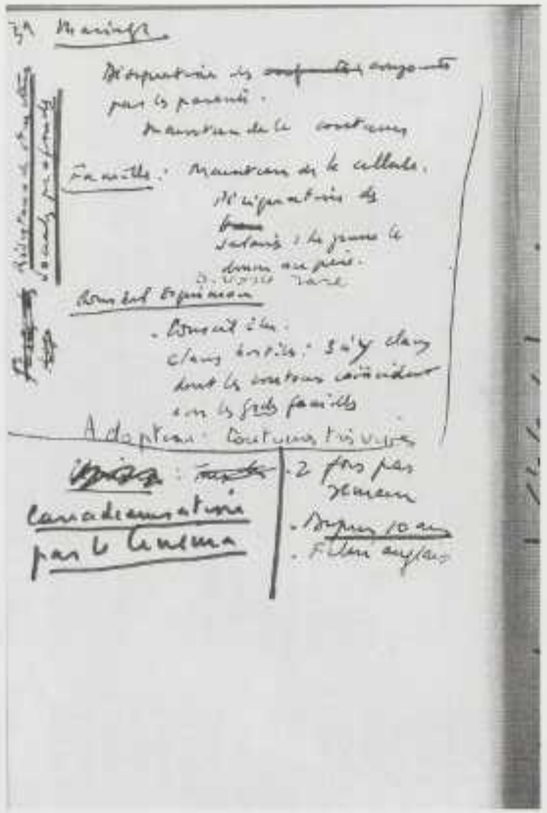
Certains passages de ce rapport ont été revus ou ajoutés à la relecture en 2000. Le texte intégral du rapport est disponible à la Direction générale du Nouveau-Québec, Gouvernement du Québec et également au « Fonds Polaire Jean Malaurie », bibliothèque centrale du Muséum national d'Histoire naturelle, 38 rue Geoffroy Saint-Hilaire, 75005 Paris. Tel : 01 40 79 36 47, fax : 01 40 79 36 56.

Je rends hommage à la population inuit de Kuujjuaq qui a participé avec confiance et chaleur à l'enquête. Je salue particulièrement Charlie Watt et Georges Kungniaq. J'ai obtenu l'accueil le plus cordial des autorités de la Délégation Générale du Nouveau-Québec, des agences fédérales. Notamment de M. Guy Poitras et Benoît Robitaille des agences fédérales.

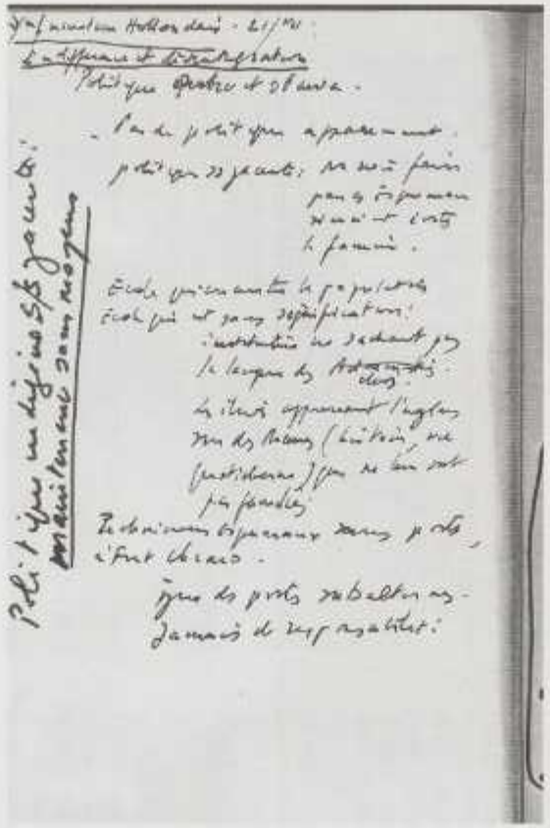
Je remercie les pères Steinman, missionnaire à l'esprit visionnaire, et Schneider, éminent linguiste ; tous deux O.M.I.

Au Québec, introduit par mon beau-frère, le doyen Pierre Azard, doyen de la Faculté de Droit à Ottawa et auteur d'un des premiers *traités de droit civil du Québec* (Ottawa, 1970), j'ai eu des échanges de vues précieux avec l'avocat Lacasse. Je rends hommage à la Commission Dorion, pionnière dans ces programmes autochtones. J'ai eu des entretiens, à diverses reprises, avec M. René Levesque, Premier ministre, lors d'un passage à Paris et fréquemment avec M. Parizeau, professeur à l'Ecole des hautes études commerciales. Son domicile à Montréal/Outremont était proche du domicile où je résidais, étant l'hôte de ma grande amie Mme Andrée Paradis, directrice de la revue *Arts*.

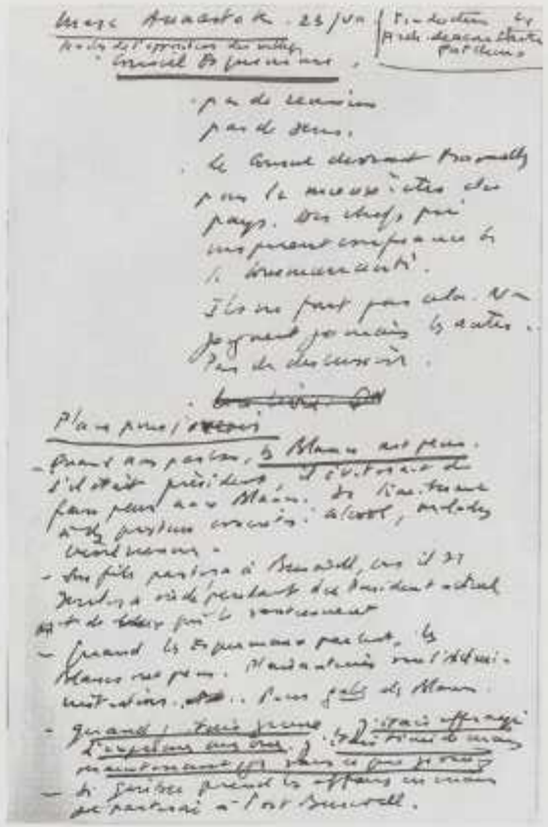
(27) Tout mode de calcul est admissible à partir du moment où l'on s'accorde sur les principes : maintien des sociétés autochtones nordiques. Les taxes locatives qui tireraient leur justification légale d'un droit du sol et du sous-sol à redéfinir pour ces sociétés nomades, nous paraissent les plus simples et admissibles pour les deux parties.



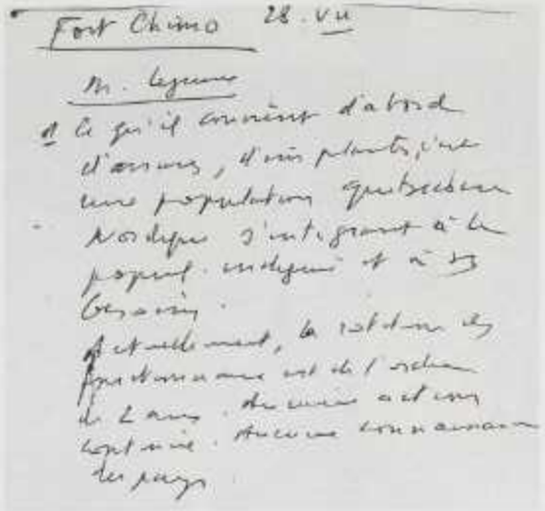
Kuujjuaq [VII-1968]
Mariage. Résistance des structures sociales profondes. Désignation des conjoints par les parents. Maintien des coutumes.
Famille. Maintien de la cellule.
Péréquation des salaires : le jeune le donne au père.
Divorce rare
Conseil esquimau
Conseil élu.
Clans hostiles. 3 à 4 clans dont les contours coïncident avec les grandes familles.
Adoption : coutumes très vives
Canadianisation par le cinéma
– 2 fois par semaine
– Depuis 10 ans
– Films anglais [anglo-saxons]
[Extrait *Carnet ethnologique* Jean Malaurie].



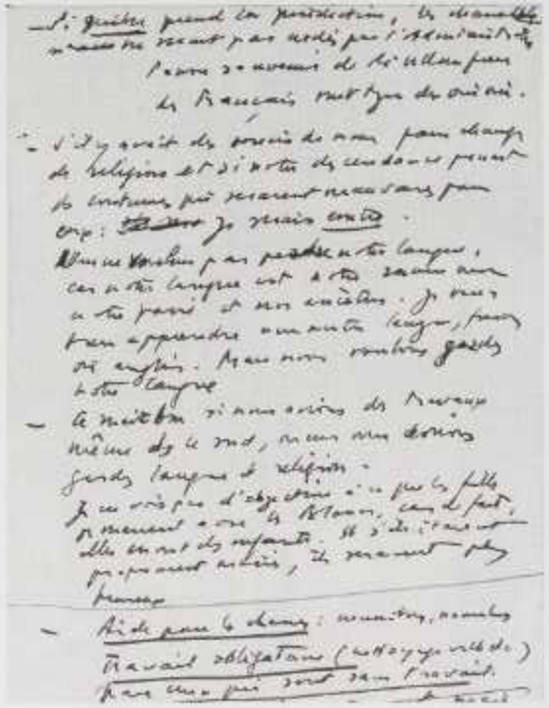
Kuujjuaq [21-VII-1968]
Informateur : [un] Hollandais
Indifférence et désintégration : politiques Québec et Ottawa
• – Pas de (ligne) politique apparemment.
– Politique sous-jacente. Ne rien faire pour les Esquimaux si ce n'est éviter la famine.
• École qui concentre la population. École qui est sans signification.
Instituteurs ne sachant pas la langue des élèves.
Les élèves apprennent l'anglais sur des thèmes (histoire, vie quotidienne) qui ne leur sont pas familiers.
• Techniciens esquimaux sans poste, à Fort Chimo.
Toujours des postes subalternes.
Jamais de responsabilités.
[verticalement] Politique indigène [sous]-jacente
Maintenance [et] sans moyens.
[Extrait *Carnet ethnologique* Jean Malaurie].



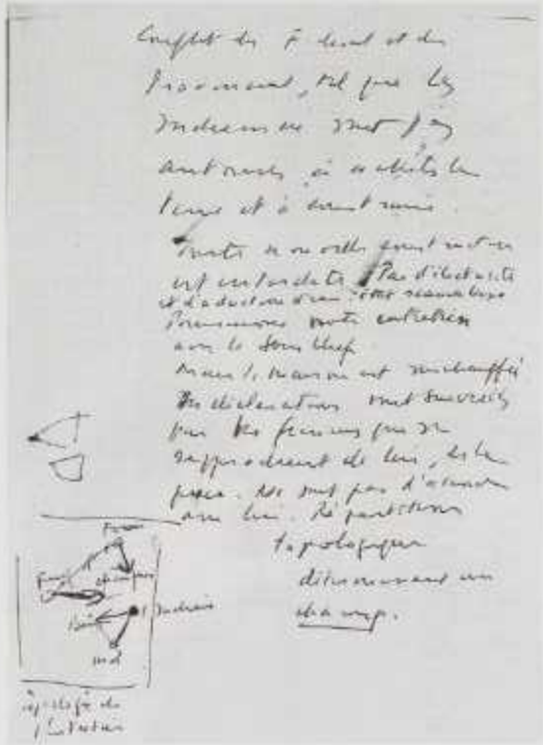
Marc Aunartok [23-VII-1968] traducteur [de] l'Archidiacon Clarke. Fort Chimo.
Leader de l'opposition [du village]
• Conseil esquimau
– pas de réunion ; pas de sens.
– Le conseil devrait travailler pour le mieux-être du pays. Des chefs qui inspirent confiance [dans] la communauté.
– Ils ne font pas cela. Ne joignent jamais les autres. Pas de discussion.
• Plans pour l'avenir
– Quand nous parlons, *les Blancs ont peur*. S'il était président, il éviterait de faire peur aux Blancs. [Il]se limiterait à des questions concrètes : alcool, maladies vénériennes.
– Son fils partira à [Port] Burwell car il se sentira indépendant du Président actuel et de ceux qui le soutiennent.
– Quand les Esquimaux parlent, les Blancs ont peur.
Plaisanteries sur l'Administration [en poste]. Peur générale des Blancs.
– *Quand j'étais jeune, j'étais effrayé d'exprimer mes vues. J'étais timide mais maintenant, je sais ce que je veux.*
– Si le Québec prend les affaires en main, je partirai à Port-Burwell.
[Extrait *Carnet ethnologique* Jean Malaurie].



Fort Chimo [28-VII-1968]
M. Lejeune
Ce qu'il convient d'abord d'assurer, d'implanter, c'est une population québecoise nordique s'intégrant à la population indigène et [se préoccupant de] ses besoins.
Actuellement, la rotation des fonctionnaires est de l'ordre de 2 ans. Aucune connaissance du pays.
[Extrait *Carnet ethnologique*. Jean Malaurie]
Notes
• Loi esquimau de : le père décède. Autorité toujours aussi grande.
• *Se disperser* : c'est en petites sociétés que l'Esquimau reprend sa force.
• Le Blanc : distruction – Le Blanc, dans ses présentations, ses sottises et son inadaptation, distrait l'autochtone. L'Esquimau, politicien : le Blanc sera chassé par l'Esquimau.



Kuujjuak [VII-1969]
[Une personnalité inuit qui préfère rester anonyme]
« Si le Québec prend la juridiction, les chasseurs ne seront pas aidés par l'Administration. Pauvre [médiocre] souvenir de Révillon frères]. Les Français, toujours des « oui-oui ».
S'il y avait des soucis [à se faire] pour changer de religions et si notre descendance prenait des coutumes qui seraient mauvaises pour [nous] je serais contre. »
« Nous ne voulons pas perdre notre langue car notre langue est notre racine, notre passé et nos ancêtres. Je veux bien apprendre une autre langue, français ou anglais. Mais nous voulons garder notre langue.
Ce serait bon si nous avions des travaux même dans le sud, mais nous devrions garder langue et religion.
Je ne vois pas d'objection à ce que les filles se marient avec les Blancs, car de fait, ils en ont des enfants. Et s'ils étaient proprement mariés, ils seraient plus heureux. »
Aide pour la chasse : munitions, nourriture ;
Travail obligatoire : nettoyage ville, etc. par ceux qui sont sans travail. »
[Extrait *Carnet ethnologique* Jean Malaurie]



Fort George [VII-1968. Avec les Indiens]
Conflit du Fédéral et du Provincial, tel que les Indiens ne sont pas autorisés à acheter la Terre et à construire. Toute nouvelle construction est interdite. Pas d'électricité et d'adduction d'eau. Etat scandaleux.
[Nous] poursuivons notre entretien avec le sous-chef. Mais la maison est surchauffée. Les déclarations sont surveillées par les femmes qui se rapprochent de lui, dans la pièce. [Ils] ne sont pas d'accord avec lui. Répartition topologique déterminant un champ [de discussion].
[Extrait *Carnet ethnologique* Jean Malaurie]

PROBLÈMES ÉCONOMIQUES ET SOCIAUX EN BAIE D'UNGAVA ET PLUS PARTICULIÈREMENT À GEORGE RIVER

par Paul ADAM

Historien de l'économie, ancien chef de la division des pêches à l'OCDE

RÉSUMÉ. Ce rapport est un résumé de la situation économique de la population de George River, petit village de la baie d'Ungava. Il se termine par une critique de la politique suivie par les autorités du sud qui ne tenaient pas assez compte des conditions arctiques de la vie dans la région et des traditions inuit. Il était recommandé de donner davantage de responsabilités et d'initiatives aux autochtones, ce qui rencontra la désapprobation du Québec.

Mots-clés : Économie et responsabilité locales • Ressources naturelles • Arctique canadien.

ABSTRACT. **Economical and social problems in the Ungava Bay and especially in George River.** *This report is a summary of the economic situation of the population of George River, a small village located on Ungava Bay. It concludes on a criticism of the policy complemented by the Southern officials who were taking very small account of the Arctic conditions of life and of Inuit traditions. It was suggested to give more responsibility to the local people, which was severely frowned upon in Québec.*

Key-words : *Local economy and responsibility • Natural resources • Canadian arctic.*

La spécialité de l'auteur est l'économie des ressources naturelles, et plus particulièrement des pêches, discipline qui doit être utile dans l'appréciation de la situation économique d'une population dépendant, en dehors d'aides gouvernementales croissantes, des seules ressources naturelles du pays : chasse et pêche.

Dans la baie d'Ungava, le cadre climatique est large et la variabilité à l'échelon local est très forte. Chaque petite zone habitée pourra avoir trois ou quatre types de temps par jour et ces variations ne se feront évidemment pas en même temps.

Dans les quinze jours d'octobre de cette mission la moyenne était : temps couvert – quelques degrés centigrades au-dessus de zéro (0 ou en dessous la nuit) – du vent ; mais j'ai eu aussi du grand vent, de la pluie, de la neige… et une journée exceptionnelle à 15° à l'ombre sans nuage, comme il y en a paraît-il peu en plein été.

Quand la neige est installée, la même variabilité a d'autres conséquences. Un léger réchauffement momentané, ou du vent, créent des zones de neige molle ; un léger refroidissement, une croûte trop faible pour supporter un poids, etc. Tout arrive et se succède même, et assez rarement, pour qu'on ne s'y attende jamais, une absence de changements pendant plusieurs jours.

Un chasseur sait qu'il pourra mettre deux, voire quatre fois plus de temps pour revenir des lieux de chasse qu'il n'en a mis pour y aller. D'où une adaptabilité et une résistance que l'étranger qualifiera de « native ». En tout cas, un acquis culturel, commandé par le climat, qui est indispensable pour vivre dans ce pays de façon normale mais qui n'est pas nécessairement utile ailleurs.

Paul Adam en route vers George River.
© Jean Malaurie 1970.

Les caractères subdésertique et subarctique

L'Ungava est à la fois subdésertique et subarctique. Si l'on arrive à Fort Chimo par avion il arrive que l'on survole pendant plusieurs dizaines de milles, à basse altitude, la limite des arbres. Il y a peut-être des régions où la limite des arbres est une ligne portée sur les cartes, comme l'équateur, sans que l'on puisse la distinguer du sol. Du côté de Fort Chimo et George River, cette limite est visible : on ne trouve pas un arbre isolé à un mille de distance, reste d'une avancée antérieure. Il y a des petits arbres rabougris et puis il n'y en a plus. La limite zigzague, s'avance le long des cours d'eau, mais reste toujours nette. À cette extrême limite, les arbres ne sont pratiquement pas exploitables. Les autres ressources végétales consistent en herbes, mousses et lichens, parfois noyés dans des marécages.

Les difficultés dans les transports

Les fleuves et rivières sont nombreux et ont des embouchures très larges (type rias ou fjords). De plus, la disposition de la baie d'Ungava produit des courants de marée qui sont parmi les plus forts du monde : jusqu'à une dizaine de nœuds en vives eaux avec des différences maximales de niveau qui peuvent être en certains endroits de l'ordre de cinquante pieds.

À chaque période intermédiaire, printemps et automne, la glace met un certain temps à prendre ou à fondre. Il faut que se forme une couche de glace solide pour résister à d'aussi forts courants et différences de niveau. Quant à la débâcle, elle donne lieu à des chaos de glace qui mettent du temps à se résorber.

L'été, on peut circuler par voie d'eau à condition de bien connaître les courants ; par voie de terre, c'est quasi impossible, à moins d'être amphibie. À noter que le relief glaciaire fait que les rivières ont beaucoup de rapides et ne peuvent pas se remonter très haut, sauf en canots légers et avec portages... sans parler des moustiques, plaie de l'été en Ungava.

DESCRIPTION DE GEORGE RIVER

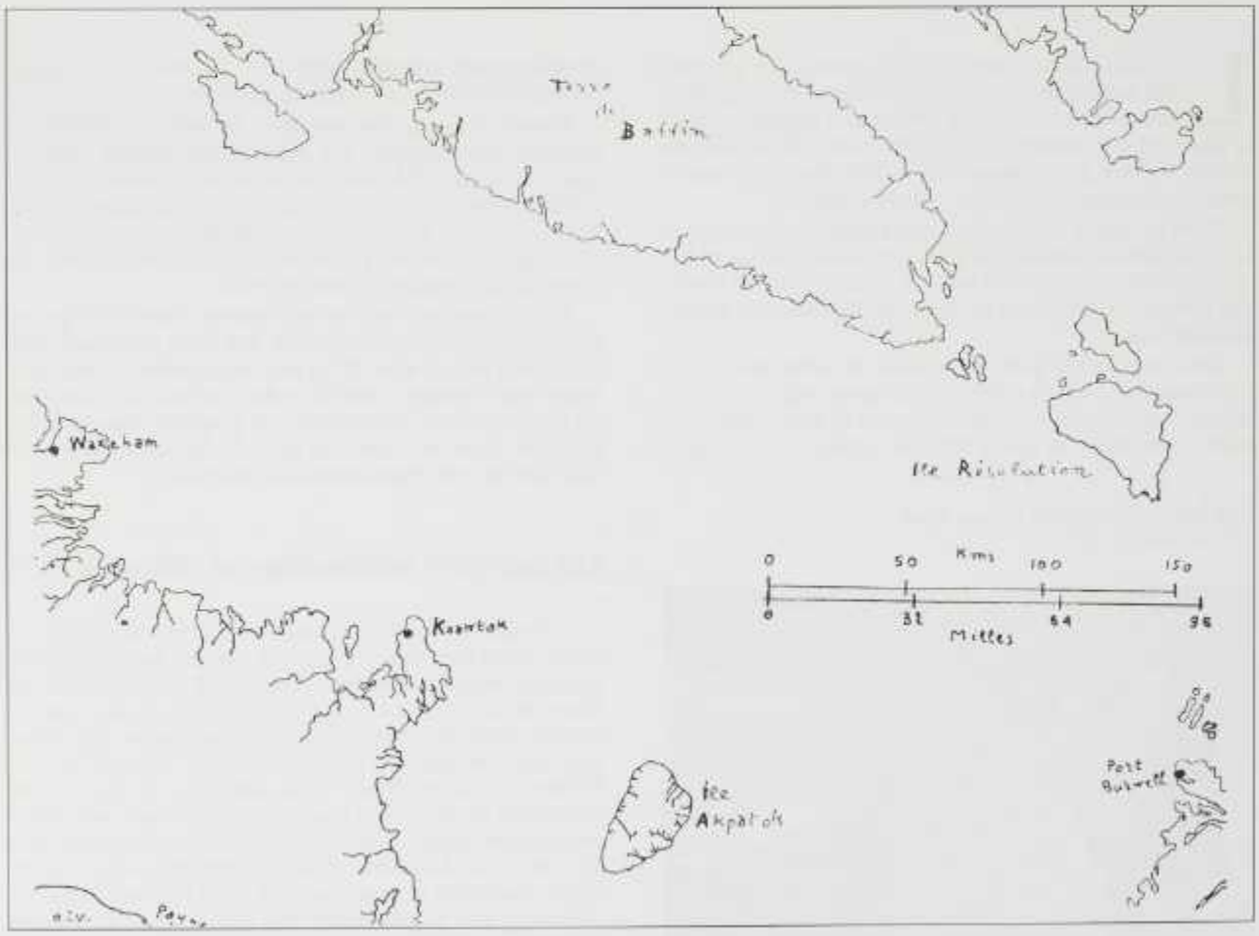
Avant d'essayer de donner une vue générale de l'ensemble de l'économie de la Baie d'Ungava, il est utile de faire une étude détaillée d'un poste. George River a été choisi pour des raisons pratiques d'enquête. Il importait peu en fait de choisir l'un ou l'autre de ces postes (sauf la Baie-aux-Feuilles).

Tous les ports de la baie, quoiqu'ayant leurs particularités, sont fondamentalement dans la même situation économique malsaine qui peut se caractériser de la manière suivante :

- absence ou quasi-absence de ressources locales monnayables ;
- exploitation primitive et anarchique des ressources naturelles locales, cette exploitation n'étant pas insérée dans des circuits économiques cohérents ;
- importance croissante de l'aide gouvernementale (instruction, logement, aide aux déshérités, allocations diverses...) ;
- explosion démographique.

En somme, une situation de sous-développement d'autant plus typique qu'elle est accentuée par les rigueurs climatiques et qu'elle s'insère dans le continent nord américain où fleurit l'économie la plus développée du monde.

George River a été créé à son emplacement actuel il y a une dizaine d'années seulement. Le George River précédent était à une dizaine de milles en amont sur la rivière George. Et il y a quinze-vingt ans, les familles qui ont été rassemblées à ce poste unique, se trouvaient dispersées en trois agglomérations différentes (*Carte 1*).



CARTE 1.

Démographie et revenus

Les tableaux, graphiques et commentaires qui suivent donnent l'essentiel de ce qu'il faut connaître pour avoir une vue complète de la démographie et des revenus de George River.

On ne peut pas présenter de situation individuelle que l'on puisse dire moyenne et représentative. Il n'y a que des cas particuliers et des cas particuliers souvent d'une complication aberrante car les habitudes traditionnelles des Esquimaux se mêlent aux pratiques administratives des Blancs et à une technologie moderne aussi envahissante qu'inadaptée au pays. Le résultat est un puzzle dans le détail duquel il faut se plonger, si l'on ne veut pas risquer de passer à côté de l'essentiel. C'est pourquoi le *tableau A, I à IX* reprend, sous une forme résumée, l'ensemble de la population sur la base du recensement fait au début 1970, comme chaque année, pour les besoins de l'administration qui doit connaître les unités familiales, ne serait-ce que pour leur distribuer les aides diverses accordées par les autorités provinciales et fédérales.

TABLEAU A (I À IX)

I

0/4	5/9	10/14	15/19	20/24	25/29	30/34	35/39	40/44	45/49	50/54	55/59	60/64	65/69	70/+	ÉCOLE H	ÉCOLE F	SALAIRES TC	SALAIRES TP	AIDES INDIVIDUALISÉES	TOTAL SAUF AUTRES AIDES
1) « Patriarche » des 6 familles de cette page **<08>** <49> **(12)** <51> resté à PNQ avec la famille 6 <55> Les 6 familles de cette page sont venues sur un Peterhead vétuste, en 69, de Port Burwell où elles avaient séjourné...															1					
2) (23) <67> <64> (59) <50> resté à PNQ avec la famille 6 ...quelque temps, venant de Fort Chimo. Sont restées sous la tente pendant les mois d'été, vivant du « welfare » et de...															1	1				
3 **<46>** (69) **<46>** ... produits d'artisanat vendus à la coopérative. Pour l'hiver, une maison leur a été attribuée. Au dégel, les cinq premières...																1				
4) **<36>** (68) **(49)** ... familles sont parties à Fort Chimo. La dernière famille est restée à PNQ.																				
5) **<43>** (69)) **(47)**																				
6) **<36>** ancien gérant de la coopérative à Fort Chimo. (61) **(41)** (62) <67> <64> <70> L'ancien gérant avait, avec sa famille, suivi son père à Port Burwell puis à PNQ. Est resté à PNQ où il s'est fait apprécier au point d'être nommé Président du Conseil communautaire															1	1 1			275 AFF 576 AFF 791	790

II

0/4	5/9	10/14	15/19	20/24	25/29	30/34	35/39	40/44	45/49	50/54	55/59	60/64	65/69	70/+	ÉCOLE H	ÉCOLE F	SALAIRES TC	SALAIRES TP	AIDES INDIVIDUALISÉES	TOTAL SAUF AUTRES AIDES
1) (59) A A A <65> (58) (54)																			1 332 PVF 408 AFF 105 AFP 1 835	1 835
2) **<28>** (61) **(37)** <66> (65)																1 1			360 AFF 105 AFP 465	465
3) **<31>** Journalier fédéral (base : 2,35 $/heure) (61) <58> **(38)** (Peut atteindre ou même dépasser 10 000 $/an) (64) (59) (69) (65) <65>															1 1	1 2 1	9 000		1 82,5 × 2 = 365 AFF 78 × 12 = 936 AFF 1 301	1 301
4) **<35>** Occasionnel (construction maisons) <69> (62) **(32)** <69> (66)																1 1		1 200	288 AFF 155 AFP 443	1 643
5) **<26>** Président de la coopérative (52) **(33)** <69> (62) (57) <54>																2			175 AFP 552 AFF 727	727

III

0/4	5/9	10/14	15/19	20/24	25/29	30/34	35/39	40/44	45/49	50/54	55/59	60/64	65/69	70/+	ÉCOLE H	ÉCOLE F	SALAIRES TC	SALAIRES TP	AIDES INDIVIDUALISÉES	TOTAL SAUF AUTRES AIDES
1) (67) <59>				(52) C'est la même que dans la famille précédente... mais elle est répétée dans le recensement car elle touche directement ses allocations familiales.															65 AFP 144 AFF 209	209
2) <67> (63) (69) <65>				**(46)**							**<30>** Employé Shell (conduit le tracteur) 125 $/mois.				1	1	1 500		155 AFP 402 AFF 557	2 057
3)				<53> Élève à l'école de métier **(28)** (Port la Baleine). (50) Interprète École provinciale.								**<15>**			1	1 2	4 000		1 740 PP 305 AFP 576 AFF 2 621	6 621
4) <67> <62> <58> <55> <69> <65> (60)											**<25>** **(32)** AFP touchées par Famille IV.5 (adoption).				3 1	1			295 AFP 792 AFF 1 087	1 087
5)														(66) Veuve. Aide-ménagère du chef de poste du Fédéral (quelques heures 3 fois/semaine). <46> Occasionnel Maisons.	1			480 1 200	40 AFP 168 AFF 208	1 888

IV

0/4	5/9	10/14	15/19	20/24	25/29	30/34	35/39	40/44	45/49	50/54	55/59	60/64	65/69	70/+	ÉCOLE H	ÉCOLE F	SALAIRES TC	SALAIRES TP	AIDES INDIVIDUALISÉES	TOTAL SAUF AUTRES AIDES
1) (66) (68)				**(46)**							**<41>** Parti à Levi, Québec, pour s'occuper de la Shell, jouant le rôle d'agent pour le Nord.									
2)											<35> Sourd-muet.			(64) Veuve.		1			804 PP 65 AFP 144 AFF 1 330 PVF 2 343	
3)		A (64)									(33) personne recensée 2 fois.									2 343
4)		<64>									(33) malgré ci-contre, 2 n° d'AFP AFP touchées par famille ci-dessus.				1					
(66) (68) (69)	(63)	A (56)									**<37>** Journalier du Fédéral. Gardien d'école (base : 2.61 $/h) **(35)** Touche AFP de la Famille V.2 <63> 63 dans le recensement, 64 pour les AFP				1	2	9 000		445 AFP 576 AFF 1 021	10 021
51 = un adopté de la famille IV.5 pour les AFP A (66)											<46> <41> Occasionnel Maisons			**<95>** **(04)**				1 200	1 330 PVF 75 AFP 72 AFF 1 477	(ou 4 007 si deux PVF) 2 677
6) (68) (69)				**<49>** **(47)**															65 AFP 144 AFF 209	209

V

0/4	5/9	10/14	15/19	20/24	25/29	30/34	35/39	40/44	45/49	50/54	55/59	60/64	65/69	70/+	ÉCOLE H	ÉCOLE F	SALAIRES TC	SALAIRES TP	AIDES INDIVIDUALISÉES	TOTAL SAUF AUTRES AIDES
1) <19> Ancien Président de la coop. Commis à la Coop. S'occupe surtout de l'artisanat et des fourrures (bon chasseur) – 100 $/mois. G Petite-fille d'une fille mariée, adoptée par la grand-mère. (67) (61) (67) (63) <58> (54) Touche AFP pour une fille née en 2.70 <69> <65> <59> (55)															1 2	1 1	1 200		30 AFP 72 AFF 525 AFP 1 032 AFF 1 659	2 859
2) <26> (67) <51> AFP : cf. Famille IV.A. <69>																				
3) **<46>** Occasionnel Maisons <69> **(50)**																		1 200	30 AFP 72 AFF 102	1 302
4) (06) G Cuisinière à l'École du Fédéral (soupe du matin – 2/3 par jour – 10 (42) mois) – 60 $/mois A (36) G G (67) <61>															1			600	1 330 PVF 65 AFP 216 AFF 1 611	2 211
5) (19) A (65) <59> <50> Interprète du chef de Poste du Provincial (24 h. par 15 jours – 100 $ par mois). S'occupe aussi de la Radio et de la Poste pour se mettre au courant. Sera permanent en 71 : 5 000 $/an. (64) <55> Commis aux Comptes de la Shell. 120 $/mois															1	1 1	1 200 / 1 440		105 AFP 360 AFF 465	3 105

VI

0/4	5/9	10/14	15/19	20/24	25/29	30/34	35/39	40/44	45/49	50/54	55/59	60/64	65/69	70/+	ÉCOLE H	ÉCOLE F	SALAIRES TC	SALAIRES TP	AIDES INDIVIDUALISÉES	TOTAL SAUF AUTRES AIDES
1) Pension des vieux ? **<00>** **(01)** A (55) G <61>															1	1			1 300 PVF 75 AFP 312 AFF 1 687	1 687
2) **<48>** Occasionnel Maisons (68) **(48)**																		1 200	30 AFP 72 AFF 102	
3) (91)																			1 330 PVF	2 530
4) <17> (53) <45> Commis vendeur à la Coop (80-90$/mois). <54>																		1 100	84 AFP 168 AFF 900 PP 1 152	2 252
5) **<24>** Propriétaire camp de pêche du vieux Port Nouveau Québec – Occasionnel Maisons – 2 mois (excellent sculpteur) A (61) <(55)> **(34)** <67> (63) <68> <65>															1	1 1		900	295 AFP 672 AFF 967	(« Revenu du camp ?) 1 767
6) (07) Veuve A AFP touchées par famille VI.4 (57) <28>																1			144 AFF	144
7) Touche AFP pour 5 dont un né en 8.70 **<36>** <66> <61> (59) **(39)**															1	1			215 AFP 432 AFF 647	647

VII

0/4	5/9	10/14	15/19	20/24	25/29	30/34	35/39	40/44	45/49	50/54	55/59	60/64	65/69	70/+	ÉCOLE H	ÉCOLE F	SALAIRES TC	SALAIRES TP	AIDES INDIVIDUALISÉES	TOTAL SAUF AUTRES AIDES
1) Pilote le Peterhead du Camp de l'ancien Port Nouveau Québec <66> <61> (60) <68> <64> <70>															1 1	1		1 400	225 AFP 576 AFF 861	2 261
2) <68> (64) (57) <69> (65) (58) (60)																2 2 1			445 AFP 792 AFF 1 237	1 237
3) Gérant du magasin Coop. 150 $/mois																	2 000 / 1 800			3 800
4) <67> (63) <69> (65)																1 1	5 000		155 AFP 360 AFF 515	5 515
5) Maisons Famille venant du Labrador (depuis 2-3 ans) (61) <56> <59>															1 1	1		300/ 1 200	115 AFP 402 AFF 517	2 017

VIII

0/4	5/9	10/14	15/19	20/24	25/29	30/34	35/39	40/44	45/49	50/54	55/59	60/64	65/69	70/+	ÉCOLE H	ÉCOLE F	SALAIRES TC	SALAIRES TP	AIDES INDIVIDUALISÉES	TOTAL SAUF AUTRES AIDES
1) pour adultes). Occasionnel Maisons <67> <65> <69>															1			1 200	155 AFP 360 AFF 515	1 715
2) (67) (62) <68> (63) <69>																1 1		1 200	215 AFP 504 AFF 719	1 919
3) Montréal G (79) (62) <65> <66> <69> G															1	2 1	3 500	1 500	2 100 PP 295 AFP 840 AFF 3 235	7 235
4) <64>														(97)	1				1 330 PVF 30 AFP 144 AFF 1 504	1 504
5) (300 cartouches) A <65> <61> (87) <69> G															1	1		800	115 AFP 65 528 AFF 708	1 508

IX

0/4	5/9	10/14	15/19	20/24	25/29	30/34	35/39	40/44	45/49	50/54	55/59	60/64	65/69	70/+	ÉCOLE H	ÉCOLE F	SALAIRES TC	SALAIRES TP	AIDES INDIVIDUALISÉES	TOTAL SAUF AUTRES AIDES
1)					<43>					<18>										
2)					<45>															
3)		A (57)														1			52 AFP 144 AFF 1 300 PVF 1 496	1 496

Sur la gauche du graphique, les individus sont repris, dans la colonne de leur âge : par un cercle pour les femmes, par un carré pour les hommes ; à l'intérieur des cercles ou carrés, un chiffre donne la date de naissance.

Les couples mariés sont reliés d'un trait portant en son milieu un gros point noir. Les unités familiales sont séparées les unes des autres par un trait fort horizontal. Sauf indication spéciale, les jeunes sont les enfants du couple ou de l'adulte le plus vieux de chaque unité. En cas d'adoption, un « A » surplombe le cercle ou le carré. Pour les petits-enfants, un « G ». Quand une fille, non mariée et restée au domicile familial, est mère d'un ou plusieurs enfants, un trait pointillé la relie à son (ses) enfant(s) marqué(s) d'un « G ».

Les situations ou événements remarquables, les professions sont mentionnés de façon résumée. L'absence de mention ne veut pas nécessairement dire oisiveté : tous les hommes valides chassent ou pêchent. Certains hommes et femmes fabriquent des objets d'artisanat vendus soit à la coopérative, soit directement. Des travaux occasionnels, dans les camps de pêche, au service de l'administration ou plus rarement au service des prospecteurs ou autres Blancs de passage, donnent lieu à des revenus supplémentaires qui ne sont pas répertoriés sur le graphique car il n'a pas été possible de les individualiser ni même de les connaître tous.

Il résulte de ce qui précède que les colonnes « salaires » ne sont pas complètes. La plupart de ceux en face de qui il n'y a pas de mention de salaires tirent néanmoins certains revenus de travaux divers (voir *infra*). Les colonnes « Aides » sont également incomplètes : le « Welfare » ou « bien-être » n'est donné qu'en bloc pour l'ensemble de la population (voir abréviations et barèmes ci-après). Les Allocations familiales du Provincial sont indiquées sur la base d'un tableau semestriel dont les chiffres ont été multipliés par deux : comme on le constatera, ces allocations ne sont pas toujours allouées sur la base des unités familiales ; par exemple les allocations des deux enfants d'un veuf seront souvent touchées par une tante avec qui tout le monde vit. Les Allocations familiales du Fédéral ont été recalculées sur la base des barèmes en vigueur (pour les barèmes des allocations, voir les barèmes ci-après).

TABLEAU B

Tableau comparatif de la population de la baie d'Ungava par rapport à George River, 1961-1970

	ENSEMBLE DE LA BAIE D'UNGAVA en %		GEORGE RIVER en %	
Âge	1961	1970	1961	1970
66-85	1,5	3,5	1,5	4
26-65	37,5	28,5	35,5	26
16-25	15,5	18,5	14	18
0-15	45,5	49,5	49	52

Le récapitulatif général des tableaux démographie-emploi et revenus (*Tableaux B* et *C*) tient compte de tous ces suppléments non individualisés.

TABLEAU C

George River 1970 (Démographie – « Disc-list »)

	M	F	TOTAL	%
	120	123	243	
70 et +	2	3	5	4
65-69	–	4	4	
60-64	1	3	4	26
55-59	3	2	5	
50-54	4	1	5	
45-49	3	3	6	
40-44	4	1	5	
35-39	5	7	12	
30-34	10	6	16	
25-29	6	4	10	
20-24	9	14	23	18
15-19	11	10	21	
10-14	10	16	26	52
5-9	19	28	47	
0-4	33	21	54	

Barèmes utilisés dans le tableau A

• *Allocations familiales (en dollars) :*

Provincial (AFP)
- 1 enfant 15 pour six mois
- 2 enfants 32,50 pour six mois
- 3 – 52,50 –
- 4 – 77,50 –
- 5 – 107,50 –
- 6 – 142,50 –
- 7 – + 35 au-dessus de 6 enfants
- de 12 à 16 ans, 5 de plus.

Fédéral : (AFF)
- de 0 à 15 ans, 6 par mois
- de 6 à 12 ans, 12 –
- de 13 à 16 ans, 14 –

• *Allocations sociales (en dollars) :*

Provincial : (PP) À des mères nécessiteuses, des invalides, des vieillards avant l'allocation du Fédéral : 5 cas dans le village.

Fédéral : (PVF) Aux vieillards – 111 par mois : 8 ou 9 cas dans le village.

« Welfare » : (prestation de « bien-être ») Allocations données mensuellement sur la base des besoins avec maximum de 300 par mois.

Totaux donnés ces derniers mois :

1970 (moitié d'une année budgétaire) 11 160
1969-1970 25 356
1968-1969 16 037
1967-1968 15 196

— *Occasionnels (maisons)*. Pendant l'été (à partir du 17 août 1970) et l'automne 1970, six maisons étaient en construction ; préfabriquées, livrées par bateau et montées sur place par deux ouvriers blancs spécialisés plus des « occasionnels » rémunérés sur la base de 1,80 $ de l'heure, 40 heures par semaine.

Ces sommes sont données en bons d'achat à la coopérative pour la nourriture, du mazout (chauffage), de l'essence (pour aller à la chasse ou à la pêche en skidoo ou en canot), des outils ou du matériel pour réparer les maisons, etc. La nourriture représente en gros 40 % du total.

Le bond de l'année 1969-1970 a été dû, en grande partie, à l'arrivée de familles reprises dans le *tableau A*.

Démographie

La démographie de George River est résumée dans le tableau B. La comparaison avec la seule année antérieure disponible (1961) donne le petit tableau suivant :

	Total	0-14 ans	15-24 ans	25-64 ans	65 ans et plus
Census 1961	142	49 %	14 %	35,5 %	1,5 %
Liste 1970	243	52 %	18 %	26 %	4 %

dont on peut déduire des constatations importantes :
- en dix ans, augmentation très forte : + 70 % (pour l'ensemble de la baie, c'est environ + 50 %) ;
- cette augmentation est due à une forte natalité (52 % de la population a moins de 15 ans) et à une croissance du nombre des vieillards qui, en pourcentage, a doublé ;
- il faut noter la faiblesse du groupe né en 1940-1944, compris dans les 15-24 ans en 1961 ; il correspond à une période de faible natalité, vraisemblablement due aux difficultés de la guerre.

L'examen du détail du *tableau A* montre la force de la natalité, l'absence de préjugés vis-à-vis des filles-mères qui sont nombreuses et parfois très jeunes (quitter l'école à 15-16 ans pour accoucher n'a rien de très exceptionnel) et le nombre important de familles nombreuses.

Que feront tous ces enfants dans 10 ou 15 ans ? C'est évidemment le problème essentiel, sinon unique, qui se pose pour l'avenir.

Revenus

Le compte des revenus, tel qu'il est donné dans le *tableau A de I à IX*, s'établit comme suit, étant entendu que les chiffres sont ou approximatifs ou arrondis (en dollars) :

Allocations familiales du Fédéral :	14 500
Allocations familiales du Provincial :	6 000
Pensions aux vieux du Fédéral :	12 000
Pensions diverses du Provincial :	5 500
	38 000

Il faut y ajouter le « Welfare » qui n'a pas été repris individuellement et qui se montait pour la première moitié de 1970 à 11 000 $, soit 22 000 $ pour l'année. Le total des aides à caractère social se monte donc à 60 000 $ non compris tout ce qui concerne la santé.

Les salaires repris dans le *tableau A* s'établissent comme suit :

• *Fédéral (en dollars) :*	
2 journaliers à 9 000 $ chacun	18 000
1 assistant école	3 500
1 assistant chef de poste (temps partiel)	1 500
1 cuisinière (temps partiel)	600
1 dog officer	300
	23 900
arrondis à	24 000
• *Provincial (en dollars) :*	
1 interprète santé (temps partiel)	3 000
1 assistante école	3 500
1 interprète (temps partiel, doit devenir temps complet)	1 200
1 journalier	5 000
	12 700
arrondis à	13 000

• Occasionnels maison payés par le Fédéral (10 dont 8 pour environ 4 mois) – Total : 11 200 dollars

• Salaires payés par la coopérative (6 employés de 2 200 à 1 100 par an) – Total (arrondi) : 6 800 dollars
Soit un total de salaires individualisés de : 55 000 dollars

D'autres revenus non individualisés doivent être ajoutés :

• Déblaiement des neiges, urgences diverses (à 1,80 $ l'heure) pour 5 600 dollars

• Transports payés par le Provincial

ce qui donne au total près de 65 000 dollars de salaires versés par l'Administration plus un salaire de 6 000 dollars versé par le seul commerce local.

Les autres ressources de la population ne peuvent pas être toujours évaluées avec précision. En voici la liste approximative :

• Achats faits par la coopérative (d'avril 1969 à mars 1970, c'est-à-dire pour une période quelque peu différente de l'année 1970, en dollars) :

Fourrures	2 500
Artisanat varié	10 700
	13 200

• Revenus des employés aux camps de vacances de pêche. Doit-on les estimer à 20 employés pour 40 jours à 10 dollars de l'heure ?... plus peut-être la location de canots. Une approximation de 10 000 dollars au total semble raisonnable d'autant plus que certains employés de ces camps peuvent venir d'un autre poste ou même du Sud.

• Il faut noter pour mémoire les prises commerciales d'omble chevalier qui, cette année, ont été manquées par suite d'une panne de congélateur (15 000 livres à 20 cents la livre auraient donné 3 000 dollars).

• Enfin, il faut ajouter des suppléments divers : des fourrures vendues directement par les chasseurs, des produits locaux vendus directement par les artisans, des rémunérations de service (location de canots, aides ménagères...). En prévoyant 2 à 3 000 dollars pour les deux premiers et 4 à 5 000 dollars pour le troisième, on arrive à environ 10 000 dollars ?...

Revenus accessoires des chasseurs inuit. Gravures et sculptures sur ivoire et sur bois de renne. L'Inuit ici travaille sous une tente, devant sa maison. (Clyde River). 1987. Photo Jean Malaurie.

Détail de la tente du sculpteur inuit. 1987. Photo Jean Malaurie.

Récapitulation

Aides	60 000
Salaires variés	61 000
Achats coopérative	13 000
Camps	10 000
Divers	10 000
(en dollars)	154 000

Ce qui paraît raisonnable, en tout cas un maximum raisonnable. Là-dessus, il y a :

60 000	aides 39 %
55 000	salaires administratifs 36 %
39 000	ressources locales 25 %
154 000	(en dollars)

Soit 25 % de ressources locales, étant entendu (voir *infra*) qu'une partie de ces ressources locales n'existent qu'à cause d'encouragements divers.

Conclusions et revenus

Au total 154 000 dollars pour 243 personnes, chiffre qu'il faut ramener à 225 personnes, dont à peu près la moitié d'enfants de moins de 15 ans.

Soit 680 dollars par personne et par an ou, en comptant les enfants pour moitié, 880 $ par personne et par an.

Ajoutons à cela (voir plus loin chasse, consommation...) la viande des animaux consommée par la population : 200 livres par personne et par an, évaluées au prix de la viande dans le Sud, auraient coûté environ 200 dollars, soit environ 1 080 dollars par personne et par an. C'est certainement plus que pour beaucoup de paysans indiens ou péruviens, mais ces chiffres en dollars s'entendent y compris l'autoconsommation et aux tarifs en usage dans l'Amérique du Nord où le niveau de vie moyen est bien supérieur à un tel chiffre. De plus, sur ces 1 080 dollars, seulement 420 (en comptant la viande) soit

39 % proviennent de ressources locales, le reste étant entièrement fourni par des aides ou salaires donnés par les autorités provinciales ou fédérales.

À titre de comparaison, indiquons que des postes sont tenus par des étrangers à George River et qu'ils sont les suivants :

3 institutrices
1 instituteur-directeur d'école
1 agent de développement communautaire
1 infirmière
1 médecin
1 mécanicien

Sept adultes, plus une femme non salariée et quatre enfants, soit 12 personnes, coûtent vraisemblablement à l'administration dans son ensemble autant que tous les salaires versés par cette même administration aux habitants de George River. En somme, une situation typiquement coloniale en ce qui concerne la différence des revenus.

Services publics, logement et capital mobilier

Les services publics offerts à la population de George River sont très importants. En dehors de ceux qui sont repris dans d'autres rubriques, concernant les aides diverses (voir *supra*), ou les transports et communications ainsi que les logements (voir *infra*), ils concernent essentiellement l'éducation, la santé, les services « municipaux » et les services administratifs. Tous ces services impliquent trois sortes de dépenses :

1. Les dépenses de personnel
2. Les bâtiments
3. Les autres dépenses

Ces trois séries de dépenses sont reprises ci-dessous à l'exclusion des personnels d'origine locale qui ont déjà été répertoriés dans la rubrique précédente. Il importe assez peu de faire les distinctions entre les différents services. En fait, à George River, tout est service public : la communauté a si peu d'autres ressources, du moins monétaires, que le calcul du coût exact de l'enseignement, par rapport à la santé, etc. aurait un intérêt plus administratif qu'économique. D'ailleurs, un nombre important de ces dépenses ne sera pas chiffré pour des raisons qui seront rendues évidentes dans le cours des commentaires ci-dessous.

Personnel

La liste des personnels payés par l'administration et non originaires de George River se présente comme suit :

- *Fédéral*

1 chef de poste qui est aussi directeur de l'école du Fédéral (en anglais),
2 institutrices dont l'une est la femme du précédent.

- *Provincial*

1 agent du développement communautaire
1 infirmière, femme du précédent
1 institutrice de l'école maternelle (en français ?...)
1 mécanicien

La nomination à ces différents postes de personnel originaire de la région est une excellente chose, les cas sont exceptionnels. Dans la plupart des postes de l'Ungava, des écoles n'existent pas depuis plus de dix ans. Le niveau général de connaissance de l'anglais est très insuffisant ; l'usage du français est quasi nul. Avant qu'un nombre suffisant d'Esquimaux réponde aux normes exigées par les règlements du Sud, de longues années peuvent s'écouler.

- *Effectifs des écoles en octobre 1970 :*

Maternelle (en français ?)	17
Classes normales (en anglais)	
trois niveaux :	24
	21
	22
	84

Reste à dire que le service de santé est assuré par l'infirmière et les services administratifs et « municipaux » par l'agent de développement communautaire du Provincial, ainsi que par le chef de poste-directeur de l'école du Fédéral.

Le chef de poste du Fédéral s'occupe de la distribution du « welfare » (une bonne après-midi de travail par mois), de la construction des logements qui dépendent du Fédéral ainsi que de la routine de la gestion du capital immobilier du Fédéral, etc. L'agent de développement communautaire a la responsabilité de tout ce qui dépend du Provincial : le détail en est explicité ici.

Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit du sud dont la politique vis-à-vis de ce coin du nord est pleine de bonne volonté en même temps que floue et indéterminée. Les deux gouvernements font ce qu'ils peuvent, tout en sachant très mal ce qu'ils veulent ou doivent faire.

Capital immobilier et mobilier de l'administration

Le capital immobilier peut se diviser en deux groupes : d'une part les logements du personnel, d'autre part les bâtiments de service.

- *Provincial*

maison du chef de poste avec bureau, poste de radio et infirmerie,
école maternelle,
entrepôt.

- *Fédéral*

5 maisons d'habitation,
2 écoles dont une d'une seule classe (pour les petits),
1 entrepôt,
1 garage,
1 centrale électrique (environ 40 kWh),
1 congélateur (35 à 40 m^3) plus un congélateur en pièces détachées prêt à être monté si le besoin s'en faisait sentir,
1 moulin à scier.

Le capital mobilier de l'administration est essentiellement constitué d'un tracteur et d'un bulldozer (type T.6), plus un tracteur appartenant à la coopérative et servant aux livraisons de mazout. En octobre 1970, un autre tracteur était attendu.

Il faut signaler ici que George River d'où ne part évidemment aucune route – ni même aucun chemin – n'a comme voies publiques que les sentiers créés par la répétition des passages.

Logements esquimaux

Au moment où a été installé le poste actuel de George River, des logements ont été construits par les habitants eux-mêmes avec quelque aide technique et des matériaux,

ou de récupération, ou fournis par les autorités ou, ce dut être la plus faible part, provenant du bois local. De simples baraques de bois, rectangulaires, ne comprenant souvent qu'une seule pièce, quelquefois minuscules. Le chauffage est fourni par des poêles à mazout dont certains ont été bricolés à l'aide de vieux barils. Reste à dire que l'été, certaines familles qui n'ont pas encore de maison ou qui préfèrent éviter l'entassement auquel elles doivent se contraindre pendant l'hiver, vivent sous la tente.

Cette situation étant très insuffisante, les autorités fédérales ont mis en exécution tout un programme logement : quatre maisons ont déjà été construites ; six devraient être terminées pour la fin 1970 ; quinze supplémentaires sont actuellement prévues.

En octobre 1970, il y avait donc 21 maisons anciennes plus 4 neuves soit 25 maisons, dont les plus grandes de 60 m^2 au sol, pour 243 habitants : une moyenne de 10 par maison. Quand le programme en cours sera terminé, l'amélioration sera très sensible.

Capital mobilier des Esquimaux

– Une vingtaine de skidoos en état de marche dont beaucoup ont été achetés d'occasion.

– Une vingtaine de canots (achetés à la coopérative ou à la baie d'Hudson).

– Deux « Peterhead » dont l'un construit sur place il y a quatre ans sous la direction et avec l'aide d'un charpentier de marine blanc (en même temps qu'un autre vendu à Port Bruwell) ; la construction est revenue, paraît-il, à 8 000 dollars l'unité ; ce sont de solides petits bateaux de type mer du Nord d'environ 25 pieds, avec un diesel de 9 CV ; des deux qui sont à Port-Nouveau-Québec, le récent sert à l'un des camps de vacances ; l'autre, très vieux, est en fait inutilisable.

– Enfin, les chiens, auxiliaires indispensables pour la traction des traîneaux sont, avec l'apparition des skidoos, devenus en quelques années des animaux inutiles que l'on garde... par tradition ; en 1970, il y en avait environ 90 plus des chiots élevant le total de 120 à 130 à la fin de l'été.

– On doit aussi ajouter les armes de chasse et engins de pêche ; tous ceux qui pratiquent chasse et pêche ayant les leurs ; ce ne sont pas toujours les modèles les plus récents.

Exploitation des ressources naturelles (chasse – pêche – tourisme)

Bois

Il reste, à George River, quelques stères de troncs d'arbres utilisables... On peut malheureusement dire que les projets faits en ce domaine ont abouti à un échec complet.

Omble chevalier

L'omble chevalier est un poisson anadrome comme le saumon. C'est au moment de la migration de printemps que la pêche commerciale est possible, pendant environ un mois, à l'aide de filets. Pendant tout le reste de l'année, la pêche est également possible (à la ligne, au harpon, au filet, soit de la berge ou d'un canot en eaux libres, soit par des trous dans la glace en hiver), mais il ne peut alors y avoir qu'une récolte limitée, suffisante pour les besoins locaux, insuffisante pour justifier une exportation.

Le maximum des prises annuelles, pendant la saison de prises commerciales, a été de 18 000 livres (1959). Le contingent actuel d'achats autorisés pour l'exportation se monte à 15 000 livres. Si l'on songe que le prix de vente au consommateur à Montréal est de l'ordre de 85 cents la livre, dont il faut déduire tous les frais de commercialisation, de manutention, de stockage et de transport, il ne paraît pas anormal que le prix payé aux pêcheurs ait été ces dernières années de 15 cents la livre ; il aurait été de 20 cents la livre cette année. À ce prix, 15 000 livres (c'est-à-dire à peine 7 tonnes, moins que la production journalière d'un gros chalutier moderne) donneraient seulement 3 000 dollars.

Phoques

Les ressources en phoques sont beaucoup moins bien connues. On se trouve à une limite de leur habitat courant.

À George River, les prises d'hiver et surtout de printemps sont de l'ordre d'une centaine de phoques plus une cinquantaine surtout à l'automne. Un total de l'ordre de 150. La plupart des peaux sont maintenant vendues à la coopérative sur la base de 75 cents par pied carré pour la bonne peau correcte, allant jusqu'à un dollar pour la qualité extra, une peau faisant de quatre à six pieds carrés.

En supposant que la graisse et les abats sont en grande partie abandonnés, il doit y avoir un total d'environ 5 000 livres consommables. Une partie importante doit aller aux chiens. Il doit certainement rester quelques livres par habitant. Est-ce dix livres par an et par tête ?... Certainement beaucoup plus quand il n'y a pas de caribous, mais nettement moins quand il y en a.

Baleines

Ce sont des baleines du type belouga : les plus grosses de dix à douze pieds pesant 1 000 livres environ, les plus petites exploitables ne dépassant pas beaucoup 200 livres.

Les Esquimaux ne consomment que la peau qui est très appréciée. Le reste sert surtout de nourriture pour les chiens. La difficulté est que la prise d'une baleine représente un monceau de viande qui se conserve mal en été.

Animaux chassés pour leur fourrure

La région de la rivière George n'a jamais été un centre pour la fourrure. Le renard a pour le moment complètement disparu. Restent quelques loutres. La seule fourrure ayant quelque importance est le loup qui suit les hordes de caribous dont il se nourrit. Une cinquantaine ont été pris dans l'année, chaque peau pouvant se vendre jusqu'à 25 dollars ; les peaux de loups doivent former la majorité des achats de fourrures de la coopérative.

Caribou

Le caribou est la grande ressource de chasse de George River, du moins à présent. Car il y a vingt ans environ, il fallait faire une cinquantaine de milles avant d'en trouver.

Depuis une dizaine d'années, les caribous se sont rapprochés, d'abord aux alentours du camp de pêche le plus éloigné, maintenant à proximité même du village. Au total,

actuellement, environ 300 caribous par an, les plus gros allant jusqu'à 300 livres, 200 livres pour les femelles. En poids de carcasses, cela doit faire un peu moins de 100 livres par animal. De 60 à 80 livres de viande, soit 18 000 à 24 000 livres au total. Vingt mille livres représenteraient nettement plus de 100 livres de viande par tête et par habitant, les enfants en bas âge ne mangeant pas ou peu de viande.

Cette viande n'est pas commercialisée mais partagée ; elle peut être conservée dans le congélateur. Les peaux, qui ne conservent pas leurs poils, ne valent pas très cher.

Autres chasses et produits divers

La plus importante des autres chasses est celle des « ptarmigan » ou petites perdrix (environ 1/2 livre par animal). On les chasse aux alentours du village ou au cours de voyages divers. Deux cents ont été vendues à la coopérative (25 cents la pièce), mises au congélateur et revendues plus tard (30 cents la pièce). Il est pratiquement impossible de donner un chiffre total. Est-ce 600, 700, 1 000 par an ? 800 représenterait un poids total de 400 livres dont environ 200 livres de viande.

Coûts de la chasse

L'un dans l'autre, le coût de la chasse est loin d'être négligeable. Mais il est très difficile d'en présenter un compte global. Donnons un exemple : trois canots à dix gallons, soit 30 gallons plus 50 cartouches à une dizaine de cents la cartouche, plus l'amortissement du canot et des rames, plus quelques provisions égalent une quarantaine ou cinquantaine de dollars : si on revient avec douze caribous, c'est avantageux, mais si l'on ne prend rien c'est coûteux.

Tourisme

Le tourisme dans tout le Nord canadien est axé sur les camps de pêche. Des cabanes en bois ; des canots ; du saumon. Dans l'Ungava, il n'y a que, dans la région de George River, sur la rivière George, quatre camps en tout : le plus vieux datant de dix ans, le plus récent vient de commencer. La saison ne dure pas plus de deux mois *avec* une douzaine de touristes à la fois. Le maximum de la saison semble être autour de 50 semaines touristes par an et par camp. Malgré les tarifs élevés, des camps comme ceux de la rivière George, avec 30-40 touristes par an, ne font pas beaucoup mieux que couvrir leurs frais et n'apportent à la région que des salaires d'environ dix dollars par jour et par employé les quelques semaines d'activité. Le tourisme n'est donc pas une panacée.

En gros, si près de 50 % du chiffre d'affaires total va aux compagnies aériennes, il ne doit pas y avoir plus de 10 % ; au mieux 20 %, qui restent sur place.

Consommation

À George River, 680 dollars de revenus par an et par tête. L'étude du poste de la Baie-aux-Feuilles par Villemain a donné 660 dollars... La marge d'erreur de ces évaluations est certainement supérieure à leur différence. Mais en cela elles se confirment : disons moins de 700 dollars par tête et par an, avec de fortes inégalités.

Le problème du financement des expéditions de chasse montre bien que la société esquimaude s'adapte, comme elle le peut, aux nouvelles conditions économiques sur la base du maintien d'une communauté cohérente.

Les dépenses de consommation peuvent se diviser de la manière suivante :

- Consommation alimentaire de base.
  - Viande : voir les dépenses de chasse, très difficiles sinon impossibles à évaluer car elles se mélangent aux dépenses de transport et comprennent une part de dépense de distraction, tout Esquimau aimant la chasse pour elle-même.
  - Banick, thé et sucre : en sus de la viande, l'essentiel de la nourriture des Esquimaux se compose de galettes compactes (eau, farine, lard) consommées avec du thé souvent très sucré ; les ingrédients nécessaires sont achetés localement mais sont loin de représenter les dépenses les plus fortes, même d'alimentation.
- Autres dépenses alimentaires.

  Une part importante est tenue par le lait pour les enfants ; s'y ajoutent des sucreries, des confitures, des conserves, notamment de fruits et de légumes, de la viande la moins chère (poulet ou « corned beef ») ; ce sont là, de beaucoup, les dépenses alimentaires les plus importantes.
- Cigarettes : le tabac est souvent le plus important produit de consommation tout autant pour les femmes que pour les hommes et il ne cesse d'être en augmentation.

Le reste est difficile à apprécier : outils, vêtements, skidoos, etc. Il arrive de plus en plus que certaines commandes sont passées dans le Sud sur catalogue.

Les conclusions à tirer sont simples :

- les dépenses incompressibles pour la base de l'alimentation ne sont pas très fortes ;
- les dépenses inutiles (tabac) sont souvent plus fortes... ce qui est une situation typique de pays sous-développé ;
- entre les deux, les dépenses de conserve sont certainement croissantes.

Ces dernières sont révélatrices de la conscience des insuffisances diététiques : la chasse est par définition irrégulière ; quand il n'y a pas de viande, on vit de « banick » lourd et indigeste. Il y a un manque certain de légumes et de fruits. S'il est vraisemblable que les Esquimaux sont suffisamment nourris, il est certain qu'ils sont souvent mal nourris.

Commercialisation

À George River, la commercialisation est concentrée entre les mains d'un seul organisme : la coopérative.

Le personnel est peu payé, mais nombreux. Il y a un actif conseil de la coopérative qui a en fait, ces dernières années, joué un rôle de Conseil municipal ; la comptabilité est bien tenue ; des vérifications périodiques du centre de la fédération des coopératives apportent à la fois les contrôles et les contacts qui sont indispensables. Tous ces éléments sont favorables et il est important de les souligner. Une simple visite au magasin de la coopérative montre d'ailleurs que c'est le seul lieu de réunion : on y vient pour faire ses achats, mais aussi pour bavarder, pour prendre une boîte de coca-cola...

En revanche, il y a des aspects moins favorables. Les prix sont relativement élevés et la rentabilité financière difficile.

Deux postes sont nettement déficitaires : fourrures et artisanat (pour plus de 2 000 dollars chaque). Et pourtant le chiffre d'affaires de ces deux secteurs est modeste. Il apparaît évident que le déficit prend son origine dans la difficulté de vendre les produits dans le Sud. Par exemple, un stock de fourrures et d'objets d'artisanat est conservé à George River. Les fourrures sont correctes mais présentent souvent des défauts ; quant aux sculptures, elles étaient nombreuses et manifestement invendables.

Le secteur le plus important est celui du magasin de vente proprement dit (alimentation, vêtements, outils...) : 111 000 dollars de vente dans l'année dont près de 25 000 de bénéfice brut, c'est-à-dire une marge de 22,5 %.

En ce qui concerne l'omble chevalier envoyé dans le Sud, les achats locaux sont de 5 900 dollars, le fret 1 575, le bénéfice brut de 1 781 (soit 25 %).

Dans les comptes, les ventes de fuel ou d'essence n'apparaissent pas, seuls les frais de distribution qui supportent un petit déficit (800 dollars) sont comptabilisés.

Il faut noter que, depuis sa création, la coopérative de George River avait accumulé un déficit qui s'alourdissait chaque année. Pour la première fois, l'exercice qui vient d'être examiné a donné un bénéfice de près de 10 000 dollars commençant à éponger le déficit cumulé d'environ 30 000 dollars.

Transports et communications

Un avion de brousse une ou deux fois par semaine sauf pendant les deux mauvaises saisons (près de quatre mois en tout) ; et l'été, une ou deux escales de bateaux venant du Saint-Laurent. C'est tout pour les transports publics.

Les petits avions (de 500 à 1 000 livres de cargo, passagers et/ou fret) transportent la poste, les passagers et n'importe quoi. Les tarifs sont : 30 dollars pour le passage ou vers Fort Chimo ; le fret : 15/20 cents la livre.

Faire le même trajet en skidoo ou canot représente dix à douze heures inconfortables sinon même sportives. De plus, les dépenses ne sont pas négligeables.

Il est très difficile de donner des moyennes de consommation car tout dépend du temps qu'il fait, de l'état de la neige. En tout cas, pour aller à Fort Chimo, il serait imprudent de partir avec moins de 25 gallons d'essence (d'où la nécessité d'avoir un traîneau en remorque) et il ne faut pas compter faire mieux que vingt milles par heure (30 km/h) ; avec l'huile et sans même compter l'amortissement du skidoo, c'est le prix du passage avion...

En canot, avec un moteur correct, il faut compter un gallon par heure mais la vitesse n'atteint pas dix nœuds. Et il y a les courants dont il faut savoir jouer. Pour aller à Fort Chimo, il faut bien compter une quinzaine de gallons.

En somme, il y a à la fois isolement et transports très onéreux.

Conclusion

L'isolement dû aux conditions géographiques, les relations complexes par mariages et cousinages, le fait que beaucoup de ces familles ont toujours vécu sinon à George River, de création récente, mais dans l'aire de George River, ne donne aucune ouverture sur l'extérieur.

Il n'est pas besoin de caricaturer pour imaginer le développement des conditions présentes. Une population de George River passant en dix ans d'environ 250 à 350 habitants dont ceux qui gagneraient de l'argent seraient chargés d'administrer les aides accordées à ceux qui n'en gagneraient pas.

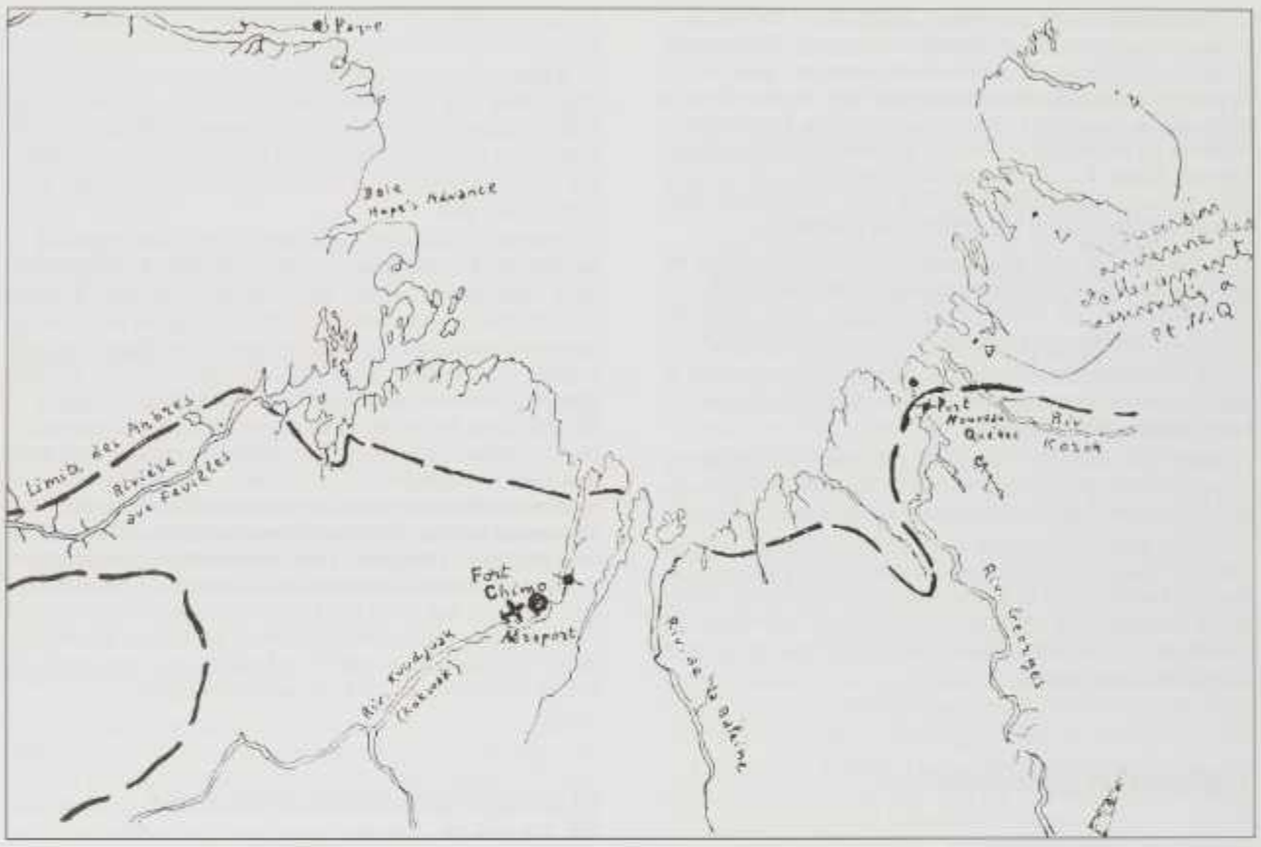
Devant le vide assez effarant de ressources locales, le danger est de s'orienter vers des exercices de vocabulaire dont l'administration elle-même donne l'exemple. L'agent local du Provincial a pour titre officiel « agent du développement communautaire », ce qui part d'une intention aussi logique que louable. Mais l'activité que recouvre ce beau titre est nettement plus restreinte : il s'agit de s'occuper de la poste qui arrive deux fois par semaine ; d'assurer la liaison radio ; de s'occuper de telle femme enceinte qu'il faut faire transporter à Fort Chimo ; de remplir des états administratifs pour des allocations diverses ; de faire débarquer le tracteur et les éléments de maison venus par bateau ; bref, la routine et les bricoles administratives qui doivent être faites, touchant au « bien-être » communautaire de tous les jours mais qui n'ont rien à voir avec le « développement communautaire ». En fait, le développement communautaire est le seul point dont cet agent n'a jamais à rendre compte à son administration.

VUE GÉNÉRALE DE L'ENSEMBLE DE LA BAIE

L'Ungava n'existe que sur les cartes

L'important n'est pas de savoir si le chiffre réel est plus proche de 650 ou de 700 dollars, mais de noter que, pour l'ensemble du Canada, la moyenne générale est entre 2 000 et 3 000 dollars et qu'en comparant ces chiffres, il faut garder en mémoire que tout ce qu'un Esquimau peut acheter sur place est plus cher, parfois nettement plus cher, que dans le sud. De plus, à George River, 25 % de ces revenus seulement proviennent de ressources locales, les 75 % restants étant fournis par le Sud sans compensation. Il se pourrait que ce pourcentage se trouve différent pour d'autres postes. Par exemple, il serait inférieur à Fort Chimo, qui n'a que très peu de ressources propres ; plus élevé peut-être à Port-Durwell où il y a une pêche active. Mais 25 %, passant selon les endroits, à 15 % ou à 35 %, laisserait la situation pratiquement inchangée. Comment peut-on imaginer une vie économique basée pour 85 ou 65 % sur des ressources extérieures ne correspondant à aucun produit ou service fourni en retour ? Surtout quand tout porte à croire que, dans l'avenir, ces dons risquent de devoir être augmentés en valeur absolue aussi bien qu'en pourcentage, notamment à cause d'une démographie galopante. La sédentarisation est récente et a été faite presque entièrement aux frais de l'administration.

En tout cas la seule règle politique traditionnelle qui soit encore appliquée vis-à-vis des Inuit, c'est-à-dire leur laisser la liberté dans leur économie de subsistance, devient de plus en plus inadéquate. Les concentrations humaines sont, du fait de l'évolution démographique et de la sédentarisation, beaucoup plus fortes que par le passé. Mais la chasse ne peut que rester très locale. Ainsi, beaucoup de



CARTE 2. Baie d'Ungava (X = anciens = Fort Chimo et Port-Nouveau-Québec). La limite du permafrost ne coïncide pas avec la limite des arbres, mais n'en est pas très éloignée.

terrains de chasse autrefois fréquentés ont été depuis longtemps abandonnés.

Chaque poste est relié à Fort Chimo, lui-même relié à Montréal. Ces cordons ne sont pas seulement le réseau par lequel passent les directives : ce sont aussi les conduits par où arrive ce qui est nécessaire à la vie de tous les jours. La baie d'Ungava est de plus en plus inconnue et ignorée. Ne pouvant néanmoins la supprimer de la carte, on l'écartèle et on l'atomise. George River est, du point de vue économique, beaucoup plus banlieue de Montréal que certaines villes ou certains villages tout proches de Montréal. Fort Chimo est, de beaucoup, le poste le important mais n'est qu'un centre administratif.

On ne peut citer qu'une cérémonie locale réunissant la communauté : l'arrivée des deux ou trois avions hebdomadaires à Fort Chimo. Une vingtaine d'Esquimaux silencieux regardent. Une dizaine de voitures sont venues amener ou prendre un passager. Les Blancs parlent plus et s'agitent davantage... question de tempérament ou de fait : les Blancs se sentent plus proches des avions que les Esquimaux, ne serait-ce que par leur niveau de vie supérieur. En tout cas, des deux côtés, on regarde ; on communie dans le seul culte local : l'avion dont tout dépend.

Il y a aussi deux églises : une protestante (les Inuit sont protestants) et une catholique.

La nécessité de reconstituer une région économique de l'Ungava

Certains Indiens des États-Unis ne parlent pas du problème noir ou du problème indien, mais du problème blanc. Ce n'est pas seulement un renversement de l'égocentrisme des Blancs, c'est aussi plus exact. Car, en dehors des questions politiques, qu'il n'est pas le lieu d'aborder ici, il n'y a problème économique indien ou noir, problème inuit qu'à cause de l'incapacité de la technique et de l'économie blanche de s'assimiler et de s'adapter aux besoins de ces populations. Et c'est aux Blancs à faire cette adaptation, non aux Inuit, car la technique et l'économie blanches sont très nettement « dominantes », pour employer la terminologie, peu scientifique mais imagée, de F. Perroux.

Un des préjugés de l'auteur de ce rapport est qu'en matière de développement économique, on parle trop, on insiste trop sur l'importance des industries d'exportation. Que l'on prenne un pays indépendant, une région, ou même une ville, on y trouve une activité économique qui peut se diviser en deux parties souvent inégales : une partie d'activité économique qui sert à la vie interne de la communauté en question ; une partie d'échanges avec l'extérieur.

Prenons le cas d'une de ces communes-dortoirs qui entourent les capitales modernes. Leur vie économique est très limitée et peu diversifiée. Les habitants y vivent mais travaillent ailleurs, n'y font qu'une partie limitée ou très limitée de leurs achats et, le plus souvent, sortent du périmètre de la commune pour l'essentiel de leurs distractions. En fait, ces communes n'ont ni individualité, ni atmosphère... et c'est la conséquence d'une spécialisation économique très étroite : fournir un abri aux résidents.

L'Ungava est, pour le moment, une immense commune-dortoir pour quelque 1 200 Esquimaux. Mais, se trouvant à quelques milliers de milles d'activités économiques rentables, ceux qui y vivent ne peuvent trouver du travail ; il faut donc les aider sinon les entretenir, ce qui est contraire à la logique comme à la dignité de ceux qui aident et de ceux qui sont aidés. La conclusion est qu'il faut essayer de promouvoir des activités économiques locales. Mais lesquelles ?

C'est là qu'il faut revenir à notre distinction entre les activités économiques internes et externes. L'activité économique interne est la base essentielle de tout développement. L'activité dirigée vers l'extérieur est également indispensable pour que la communauté puisse payer ce qu'elle a besoin d'importer. Mais aussi, et surtout, l'activité externe joue un rôle de multiplicateur de l'activité interne quoique, si l'on greffe une activité externe quelconque sur une région à activité économique interne très limitée (par exemple, si l'on installait une mine dans l'Ungava actuel), cette activité externe ne pourrait multiplier que le néant.

De toutes les façons, les énormes dépenses faites par le fédéral et le provincial sont des dépenses à fonds perdus. Certes, il n'y a pas toujours et seulement générosité désintéressée. Mais il y a beaucoup plus de désir sincère d'aider les populations locales que de les dominer. Si les résultats sont aussi maigres, et aussi contraires au but recherché, l'origine n'est pas dans la mauvaise foi, elle est bien davantage dans l'absence de politiques adéquates.

L'Ungava est une région économique très isolée par les distances. Si l'on doit y vivre en attendant sa nourriture quotidienne d'un avion, c'est la transposition blanche d'un « cargo-cult », beaucoup plus absurde que le « cargo-cult » qui s'est développé après la guerre dans certaines îles du Pacifique.

Le progrès économique, pour être sain et automultiplicateur, doit être autodéveloppement. L'autodéveloppement économique peut avoir besoin de l'autonomie politique. Mais ce n'est pas du tout le même problème. L'impact des idées politiques, qu'elles soient généreuses ou démagogiques, fait trop souvent oublier l'énorme force d'inertie des impératifs économiques. Le réel problème économique de l'Ungava ne changera pas d'un iota quelle que soit l'organisation politique.

DISCUSSION ET RECOMMANDATIONS

L'examen détaillé d'un projet très complet de développement des pêches de l'omble chevalier montre le type d'erreurs à éviter. Tous les calculs avaient été basés sur une production minimum de prises possibles de 30 000 livres : or, on sait maintenant qu'il faudrait lire 15 000 livres, c'est-à-dire la moitié ! Heureusement, le projet n'avait pas été réalisé. Et ce n'était là que l'erreur la plus visible.

– Les évaluations pour les transports, la manutention, les stockages et la commercialisation étaient nets et précis, montrant par là même une certaine ignorance des problèmes de la distribution du poisson : la vente, même en surgelé, de ce poisson peu connu n'aurait dû être envisagée qu'à des prix aléatoires et qu'avec des marges de temps de stockages risquant de changer très sensiblement le coût de la distribution.

– Cette commercialisation représentait une longue chaîne très fragile où le retard d'un avion ou d'un bateau, une panne de congélateur peuvent tout remettre en question.

– Enfin, prévoir des investissements à amortir sur une période d'un mois de travail est absurde : pour une communauté pauvre, des moyens de congélation doivent être installés afin d'être utilisés tout au long de l'année et des canots pour servir pendant toute la période où il n'y a pas de glaces.

D'ailleurs, établir un bilan de cette sorte pour un chiffre d'affaires total de 9 900 dollars soit, en 1958, la rémunération annuelle de deux ouvriers, était hors de proportion.

Ces critiques ne condamnent que le bilan, non le projet de pêcher commercialement l'omble chevalier. Il y a, vraisemblablement, des millénaires que les Esquimaux pêchent. Ils pêchaient en 1958 et ont continué depuis. Ce bilan irréaliste ne pouvait rien y changer et n'y a rien changé.

On pourrait multiplier les exemples concrets de ce genre qui rendent mieux compte de l'atmosphère administrativo-kafkaïenne où est plongée l'économie de l'Ungava. Il n'y a pas de responsables. Tous les achats et ventes ont été honnêtement et consciencieusement réalisés au mieux, selon l'optique du Sud. Personne ne songe jamais que la baie d'Ungava représente une entité économique et devrait être traitée comme telle.

Partant de cet exemple de l'omble chevalier, voyons quel est le vrai problème économique correspondant.

Rien à dire de la pêche elle-même. Il y a des contingents protégeant la ressource ; il y a des pêcheurs et des bateaux que l'on pourrait peut-être améliorer... mais ce n'est pas urgent. En revanche, il y a un problème de commercialisation.

Primo : Peut-on commercialiser localement ou doit-on tout vendre dans le sud ? Il est évident qu'il serait avantageux de commercialiser le plus possible sur place. Mais rien n'est prévu pour cela. Peut-on créer quelque chose et serait-il justifié pour un peu d'omble chevalier et de saumon ? C'est malheureusement une double question quasi insoluble. L'administration estime que chasse et pêche pour la propre consommation des Esquimaux ne doivent pas être sujettes à limitation. Ce qui, par conséquent, interdit la vente. Les contingents fixés pour la pêche le sont pour la pêche commerciale qui est vendue car c'est seulement pour la pêche commerciale que l'on risque de prendre de grandes quantités mettant les ressources en danger. Certes, ce principe n'est pas immuable. Il y a des cas où certains produits sont achetés par les coopératives aux chasseurs et revendus (voir *supra*, les « Ptarmigan ») mais dans de tels cas, il s'agit d'une affaire locale où la différence de prix est si faible qu'au lieu d'une vente réelle, il s'agit plutôt d'un stockage avec redistribution. Organisée à Fort Chimo, la vente par la coopérative d'omble chevalier pris par les pêcheurs de la Baie-aux-Feuilles serait vraiment une vente, un commerce et non une redistribution.

La vente aux Blancs se heurterait à une autre difficulté. La plus grande partie de leur nourriture, et surtout la

viande, leur est fournie par un circuit propre à l'administration, qui prend en charge les frais de transport (très élevés quand il s'agit de l'avion qui est souvent le seul moyen de transport possible). Si le service responsable faisait de façon trop courante des affaires sur place, cela établirait peu à peu les Esquimaux comme fournisseurs. S'ils étaient fournisseurs de poisson, à conditions avantageuses, pourquoi ne seraient-ils pas aussi consommateurs de viande aux conditions avantageuses des Blancs... Or l'administration ne pourrait certainement pas payer le prix des transports pour des produits non destinés à ses propres agents car où cela s'arrêterait-il ? Et de toutes manières, si cela se faisait quand même, la faveur dont bénéficient les Blancs, pratiquement tous fonctionnaires, deviendrait plus apparente qu'elle ne l'est quand il n'y a pas de liaison. Il est donc beaucoup plus simple de ne pas organiser la vente de l'omble chevalier dans l'ensemble de la baie d'Ungava et de recevoir éventuellement du saumon du Pacifique qui, lui, ne risque pas de rompre la séparation de fait entre les deux communautés.

On le voit tout de suite, essayer de promouvoir une amélioration mineure – la vente dans un circuit local d'une partie de la production locale d'omble chevalier – se heurterait à des questions de principe mettant en cause l'ensemble de la politique suivie dans l'Ungava. Avant qu'il n'y ait un problème de l'omble chevalier et de sa commercialisation, il y a un problème général des circuits commerciaux dans la baie d'Ungava. Résoudre le premier problème, sans entamer en même temps une réforme générale de l'ensemble de ces circuits commerciaux, serait se condamner à l'inefficacité.

Secundo : Peut-on améliorer la position commerciale des vendeurs d'omble chevalier sur les marchés du Sud ? Avant d'en arriver là, il faudrait que ces vendeurs soient réunis et surtout que les questions de stockage et de transport, à l'intérieur de l'Ungava, soient résolues de manière satisfaisante : c'est-à-dire que le réseau de congélateurs soit satisfaisant et qu'avions ou bateaux soient disponibles, en temps utile, à des prix acceptables. Or, ni l'une ni l'autre de ces deux conditions ne sont remplies et il serait absurde de vouloir les résoudre pour l'omble chevalier seulement.

On aboutit ainsi pour la commercialisation de l'omble chevalier, à l'échelon local comme à l'exportation, à la même conclusion. Ce n'est qu'à l'échelle de l'ensemble de la baie et dans le cadre d'une action économique recouvrant l'ensemble des activités qu'un problème économique particulier peut être résolu. Cela ne veut pas dire qu'il faut attendre de résoudre le problème d'ensemble, qu'il faut faire d'abord une planification globale à grande échelle ; une telle attitude correspondrait à mettre la charrue avant les bœufs ; il faut seulement agir peu à peu, de façon pragmatique, mais en posant le principe de départ que l'on s'engage vers une réforme radicale des structures existantes. Il faut donc avoir sinon un plan et un calendrier détaillés d'actions, du moins une vision claire du processus que l'on fait démarrer et du type de structures vers lequel on désire arriver.

Poser le problème ainsi, c'est non seulement demander l'examen, d'un seul coup d'œil, de toutes les activités de la baie d'Ungava, c'est aussi suggérer une méthode générale pour aborder les problèmes du sous-développement, et même, de développement tout court. Peut-être trouvera-t-on que c'est trop ambitieux et que cela dépasse le cadre de ce rapport ? Il importe peu car on pourrait tout aussi bien présenter la même idée dans l'autre sens. C'est en effet sur un problème bien délimité et précis que l'on peut examiner le mieux une question de principe. Si l'on considère le sous-développement de l'Inde, avec plusieurs centaines de millions d'habitants, on risque de se perdre dans un continent. Si l'on prend l'Ungava, avec 1 268 habitants autochtones, on appréhende un problème rigoureusement identique mais que l'on peut couvrir avec moins de risque d'en perdre le contrôle.

Les économistes ont trop souvent l'habitude, quand ils examinent les problèmes de développement, de s'enfermer dans leur spécialité économique. En fait, le développement économique ne peut pas se considérer sans tenir compte de l'ensemble des structures de la société qui se développe ou que l'on veut développer. Les transformations économiques, impliquées par la notion de développement, sont irréalisables si elles ne s'accompagnent pas de transformations profondes de toute la société. Il ne peut pas y avoir de développement économique sans bouleversement social. Il ne peut y avoir qu'une socio-économie du développement.

Il n'y a d'ailleurs pas de problème de développement économique qui soit uniquement socio-économique. Tout problème concret de développement est, avant d'être économique, un problème technique. La critique du bilan prospectif de l'omble chavalier qui a commencé cette rubrique n'était en fait économique qu'au second degré ; le premier degré étant celui de la technique.

Il est impossible de faire l'économie de la pêche sans savoir comment marche un bateau et combien il coûte, sans savoir comment les poissons vivent et se reproduisent, sans savoir comment on vend et mange le poisson. La traduction de toutes ces connaissances en valeurs monétaires permettra de faire de l'économie, mais sans connaissance technique, les valeurs monétaires seraient aléatoires.

Reprenons l'exemple de l'omble chevalier. Commencer par prévoir un développement économique sur la base d'une exportation, c'est trop souvent se condamner à une économie néo-colonialiste et promouvoir un développement basé sur l'exportation d'une matière première ; or, on sait que l'exportateur de matières premières, en concurrence avec d'autres exportateurs similaires, finit par être entre les mains des utilisateurs qui font jouer la concurrence et tirent leur profit de la transformation et/ou de la commercialisation. À moins de vente de rareté, le producteur-exportateur ne recueillera qu'un profit marginal faible. Le développement basé sur la seule exportation de matières premières ne peut pas être à l'origine d'un développement économique. Surtout quand il ne s'agit que de quelques tonnes de poisson. Ce ne sont pas des exportations d'omble chevalier qui vont permettre le développement de George River.

Le préjugé de l'auteur de ce rapport est qu'un vrai développement économique commence par l'autodéveloppement.

Faisons d'ailleurs un petit calcul élémentaire :

- Prix de vente de l'omble chevalier par le producteur de l'Ungava : 20 cents. Prix de vente à Montréal : 85 cents. L'Ungava ne tire pas 25 % du chiffre d'affaires total.
- Vente de l'omble chevalier sur le plan local à 40 cents : l'Ungava garderait tout le chiffre d'affaires, inférieur certes, mais double de ce qu'il garderait dans le cas précédent.

Certes, dans le second calcul, l'Ungava ne pourrait pas tout consommer et son chiffre d'affaires total serait, du moins au départ, assez faible. Mais si une consommation locale était mise sur pied, on construirait peu à peu une infrastructure et des méthodes de travail sur lesquelles une

exportation pourrait s'appuyer ; de plus, le volant de la consommation locale donnerait des armes pour résister aux pressions d'un marché extérieur fluctuant, beaucoup plus vaste, sur lequel le producteur de l'Ungava n'aura jamais aucune chance de faire pression par lui-même.

Cet exemple précis donne la philosophie générale de l'angle selon lequel les différents problèmes économiques de l'Ungava vont être abordés.

Exploitation rationnelle des ressources naturelles actuelles

Fin XIXe-début du XXe siècle, la baie d'Ungava a été sous le régime de ce qu'on peut appeler l'économie de comptoir. Il s'ajoutait aux chasses de subsistance, des chasses commerciales avec ventes de peaux, ce qui permettait l'achat de quelques outils, armes et munitions. Cette activité pouvait être prospère et il y a eu des trappeurs blancs qui, sans faire des fortunes, vivaient de leur chasse. C'est alors que certains Inuit ont pu s'acheter des Peterhead. Mais le marché des peaux s'est effondré et le renard, dont l'abondance est soumis à des cycles très variables, a quasi disparu. D'un autre côté, le contact avec la civilisation occidentale a multiplié les besoins des Inuit. Il n'est pas question de faire revivre cette économie de comptoir disparue et, de toutes manières, capable de ne donner que des profits globaux très faibles. Mais il reste des ressources naturelles. Comment les exploiter et les gérer ?

Il faut les diviser en deux parties : les ressources exportables hors de la région ; les ressources consommables sur place. Pour les premières, les ressources exportables, il y a peu à dire. Le marché des peaux de fourrure, d'un côté très sensible à la mode, de l'autre côté dépendant de ressources naturelles aléatoires, est fluctuant, c'est-à-dire très défavorable pour les chasseurs. Il faut néanmoins mentionner qu'une évaluation des populations de phoques du Nord Québec est en cours ; les premiers résultats montreraient qu'une exploitation plus intensive serait possible. Le caribou est une ressource consommable exclusivement sur place. À ce titre, il est d'intérêt plus direct pour les populations locales.

En fait, on sait peu de chose du caribou du Nord Québec et Labrador. Il y en aurait eu dans le temps un troupeau important (un million de têtes ?) ; Rousseau a constaté un très fort déclin et a dû exagérer par pessimisme (50 000 têtes ?) ; aujourd'hui, on parle de 100 000 têtes. Ces évaluations, faites par enquêtes sporadiques et limitées dans le temps comme l'espace, n'ont rien de sûr. Par ailleurs, les variations de cette population sont très mal connues. Une chasse excessive a certainement été une cause du déclin.

Mais que dire des conséquences climatiques ? Des migrations ? Des différents troupeaux qui vivent dans le Nord Québec ? Sont-ils une même population ou des populations indépendantes ?... Il est totalement impossible pour un économiste de faire l'étude économique d'une ressource naturelle sans connaissance de cette ressource. Il est donc nécessaire de partir de ce qui se fait actuellement et de suggérer des méthodes pour faire face au plus urgent tout en commençant l'étude de la ressource.

Les données en possession desquelles nous sommes étant très insuffisantes, le plan à adopter ne peut être précis ; mais la ressource existe, les chasseurs sont là et chassent, c'est-à-dire que l'on dispose d'une base minimum de départ nettement supérieure à celle que l'on aurait pour lancer un élevage nouveau (comme on a essayé, à grands frais, l'élevage du bœuf musqué).

Le plan comprendrait trois étapes concomitantes et liées l'une à l'autre en un tout cohérent :

a) Un ou deux biologistes basés à Fort Chimo et disposant des moyens de transport indispensables auraient pour rôle à la fois d'aider les chasseurs et de se faire aider par les chasseurs ; au début, ce serait les biologistes qui se feraient aider pour apprendre d'eux le maximum : terrains de chasse, méthodes de chasse, nombre d'animaux abattus, traitement, transports... Cette aide serait payée aux chasseurs sous forme de contribution à leurs frais de transport. Elle devrait permettre aux biologistes de s'intégrer au milieu des chasseurs et de faire leur apprentissage des conditions locales.

b) D'organiser une collecte systématique de renseignements sur les chasses, collecte qui serait faite par les chasseurs eux-mêmes et centralisée là où les animaux seraient acheminés (la coopérative qui pourrait les stocker dans son congélateur ou un congélateur public dont elle aurait la disposition). Une faible rémunération devrait être attachée à la fourniture de ces renseignements et leur continuelle exploitation par les biologistes permettrait une vérification et une amélioration des rapports des chasseurs.

c) Organisation du stockage, de la distribution et/ou de la commercialisation des animaux par accord entre coopérative et chasseurs, les biologistes intervenant pour demander les renseignements de routine dont ils ont besoin et pour recommander les méthodes et règlements de chasse jugés les plus appropriés.

En somme, substituer au régime actuel de liberté (liberté totale pour les Inuit à condition que rien ne sorte du lieu où cette liberté est organisée) un régime d'auto-organisation qui rationaliserait la chasse tout en apportant plus de souplesse à la distribution (voir *infra*).

Bien sûr, par la même occasion, les biologistes s'occuperaient aussi, dans la mesure de leurs moyens, des autres chasses d'accompagnement (loup) ou de substitution (phoques, baleines). Un ou deux ans de renseignements sur les animaux tués (âge, sexe, lieu) et sur les concentrations observées, complétés par quelques études plus approfondies (parasites, nourriture absorbées, quelques « surveys » en avion, etc.) mettraient sur la voie d'une meilleure connaissance du gibier et de l'amélioration des chasses (par exemple : ne faudrait-il pas éviter de tuer les jeunes femelles ?... Trouver une solution pour éviter que tant de phoques ne se perdent quand ils sont chassés à l'époque où ils sont maigres ? etc.).

Organisation de la commercialisation

La liberté laissée aux anciennes activités de subsistance encore existantes est, dans la situation actuelle des populations esquimaudes, une survivance injustifiée et un non-sens économique. Voilà des gens qui, malades, sont soignés comme dans n'importe quel pays développé, qui touchent des allocations diverses au calcul complexe et dont les enfants vont à l'école obligatoire jusqu'à 15/16 ans mais qui dépendent pour leur biftèque quotidien d'une chasse locale aléatoire et variable. Qu'on l'ait voulu ou non, il est un fait que ces populations sont intégrées au monde moderne du Sud. Pourquoi leur nourriture devrait-elle res-

sortir d'une vie primitive qui a été supprimée avec le seminomadisme ancestral ? Cette liberté actuelle est une démission plus qu'une liberté. Autrefois, les chasses étaient en fait organisées par les intéressés. Aujourd'hui, elles sont inorganisées beaucoup plus que libres.

Que faut-il entendre par commercialisation ? Bien sûr, il ne s'agit pas de rendre la chasse libre et d'autoriser la vente libre des animaux n'importe où et n'importe comment. Il faut une organisation et une organisation qui permette un passage en douceur de la situation actuelle à une situation nouvelle bien définie. On peut donc suggérer les étapes suivantes :

1re étape

a) Maintien de la liberté de la chasse pour les Inuit seuls avec droit de consommer les animaux ou de les donner.

b) Achat possible par la coopérative à un prix fixé en accord avec l'administration (pour l'ensemble de la baie) et institution d'un plafond maximum de ces achats (en tenant compte à la fois de la protection du stock des animaux et des possibilités du congélateur).

c) Vente par la coopérative locale à des prix fixés permettant de couvrir les frais de vente et de stockage : il faudrait que ces prix soient au maximum moitié prix de la viande dans le sud ; sous réserve de respect de ce prix, la vente serait entièrement libre.

2e étape

a) Prévoir des échanges entre coopératives de façon à ce que Fort Chimo puisse avoir du caribou de George River, du phoque de Koartak et du poisson de Port Burwell.

b) Ce qui exige un réseau de transport (voir *infra*).

3e étape

a) Prendre comme principe de ne prévoir cette troisième étape que comme dernière, après que les deux autres ont été complètement achevées et mises au point.

b) En conséquence, ce ne serait pas avant quelques années qu'il faudrait étudier les conditions dans lesquelles permettre une exportation des produits de l'Ungava, exception étant bien entendu faite pour les produits exportés actuellement comme l'omble chevalier ou le saumon ; il faudrait seulement inclure cet omble chevalier et ce saumon dans les circuits commerciaux locaux selon les étapes précédentes.

Le même système, prévu pour les ressources de chasse, pourrait être étendu aux travaux d'artisanat.

Actuellement, si l'on est de passage à Fort Chimo, on aimerait rapporter quelque chose : des chaussons brodés pour une petite fille ; une parka ; une sculpture simple pouvant servir de presse-papier ; etc. Or, que ce soit à la Hudson Bay ou à la coopérative, on ne trouve rien. Les Blancs qui vivent sur place ont tous une peau ou une sculpture, une parka, etc. D'habitude, ils les ont obtenues par négociation directe avec les Inuit, à des prix vraisemblablement avantageux pour tout le monde, c'est-à-dire un peu plus cher que le prix d'achat par la coopérative pour une exportation vers le sud. Mais cela est archaïque, représente énormément de temps perdu pour tout le monde et implique un choix quasi imposé car fait sur un échantillonnage très faible de produits similaires.

Une peau que l'on achète sur place doit être transportée avec soin (au froid) et envoyée à un tanneur (plus d'un mois de tannage). Ce n'est pas tellement onéreux, mais c'est très compliqué.

Sur place, on ne trouve que des parkas de dernière qualité fabriquées en série dans le Sud. Actuellement pour trouver des objets de qualité venant du Nord ou façon Nord, il faut aller à Montréal, non dans l'Ungava. Réserver l'artisanat local (et les fourrures) à l'exportation, c'est le condamner. S'il ne peut pas avoir une vie locale, c'est aller vers la pipe autrichienne « made in Saint-Claude », le tapis persan fabriqué à Roubaix, c'est-à-dire sans intérêt pour le pays. On est maintenant conduit à examiner le problème de l'isolement des coopératives ou des différents magasins de chaque poste.

Il est certain que l'on devrait s'orienter, pour promouvoir le développement local, vers une sorte d'union des coopératives de l'Ungava. Certes, tant que l'économie reste une économie satellite du sud, il suffit que les coopératives dépendent du centre du sud qui les a instituées ; elles peuvent ainsi acquérir leurs approvisionnements à meilleur compte ; mais tous les problèmes de développement local demandent la concentration sur ce plan local. Ceci doit-il se faire par un système de coopérative-monopolistique ? Ou par des coopératives et des magasins indépendants adoptant en commun une politique locale cohérente ? Aucun système *a priori* n'est préférable et il semblerait bon de laisser les choses se développer d'elles-mêmes en n'agissant que pour infléchir le développement vers une efficacité maximum. La concurrence Compagnie de la baie d'Hudson – magasins des coopératives est une bonne chose... et l'on pourrait très bien imaginer que les monopoles d'achat de ressources naturelles soient confiés selon les cas à différents magasins. Quand quelque chose doit commencer à partir de rien, l'empirisme devrait l'emporter sur une systématisation faite *a priori*.

Transports

L'absence totale de transports intérieurs a été signalée précédemment. Et pourtant, si l'on veut que l'Ungava s'ouvre à une vie économique, ce serait là une des premières nécessités auxquelles il faudrait répondre.

À terme, il est incontestable que la communauté Ungava devrait disposer de la gérance des petits avions faisant le service local... ce qui impliquerait dès maintenant une initiation mécanique des jeunes (voir *infra* « Énergie et moteurs »). Pour le moment, il devrait y avoir, pendant les mois de l'été, une liaison bateau inter-Ungava. Elle servirait au transport de l'omble chevalier puis à d'autres transports prioritaires sur le plan économique avec avis des populations locales qui seraient responsables de la gestion. Avant de trouver des bateaux mieux adaptés, un ancien bateau de pêche acheté d'occasion devrait faire l'affaire : la cale pourrait facilement comprendre une partie congélation et les auxiliaires de pont seraient adaptables à la manutention. L'équipage devrait bien sûr être esquimau.

On ne peut malheureusement rien dire de plus pour les transports en commun ou de masse. Restent les moyens de transport individuels : l'été le canot à hors-bord ; l'hiver le traîneau à chiens et le skidoo. Éliminons tout de suite le traîneau qui implique un genre de vie proche de disparaître. Les commentaires précédents sur le hors-bord et le ski-

doo étaient suffisamment clairs. Il n'existe pas, pour le moment, de moyen de transport moderne qui soit adapté à l'Arctique où les mois d'été sont trop courts pour justifier la construction de routes (qui seraient d'ailleurs anormalement onéreuses). On a étudié l'hovercraft et on ne peut que souscrire aux conclusions de F. Cooper quant à l'impossibilité de la généralisation de cet engin bruyant, onéreux et inesthétique. Les vieux « Bombardier » à chenilles sont lourds, dépensent beaucoup de combustible et sont seulement bons pour faire de courtes distances sur un bourbier ou dans une rue qu'ils transforment vite en chantier impraticable.

Il faut donc conclure à l'inefficacité du technicien moderne qui n'a pas encore découvert la machine susceptible de remplacer le traîneau et le kayak des Inuit. Le silence soviétique sur l'activité du « Lénine », le demi-succès du « Manhattan », que confirment les objections canadiennes au passage de gros transporteurs dans les glaces, les difficultés auxquelles se heurte la construction d'un pipe-line Alaska-Sud Canada, sont là pour prouver que cet échec de la technologie moderne est complet.

Ce qui ne prouve pas nécessairement l'incapacité de la technique moderne en elle-même mais seulement que les techniciens connaissent peu le Nord et se contentent d'y apporter leurs idées du sud. De même que l'Ungava actuel prend l'allure d'une navrante copie (caricature) des techniques et de la vie du Sud.

Logement et vie quotidienne

Dans un pays froid, le logement est évidemment plus important encore que sous un climat tempéré ou chaud. Les autorités fédérales et provinciales lui ont donné la priorité et dépensent à ce sujet de très fortes sommes. Malheureusement, le problème est vu sous l'angle social ou sous l'angle économique du Sud, jamais sous l'angle économique d'Ungava. Des logements meilleurs sont donc peu à peu donnés à la population, mais, dans l'exécution de ces programmes, la population bénéficiaire a un rôle uniquement passif.

Il suffit de constater le type de relations entre les ouvriers blancs venus comme chefs de chantier et les ouvriers, on devrait plutôt dire les manœuvres-esquimaux. Ces manœuvres, que l'on qualifie très justement d'« occasionnels », travaillent quelques mois afin de gagner quelques dollars. Ils n'ont aucun désir d'acquérir la spécialisation des ouvriers blancs qui les dirigent. Et ces derniers ne cachent pas, selon leurs caractères, le mépris ou l'indulgence que cette attitude leur inspire. Tout le monde se rend compte que les programmes-maisons auront pour résultat un vague dégrossissage mais non la formation de spécialistes locaux.

La raison de cette grave lacune est que ces programmes-maisons sont élaborés dans le Sud, sans la moindre consultation locale, que les matériaux et les techniques viennent du Sud. Les Esquimaux sont traités en enfants incapables et irresponsables. Ils répondent en se conduisant ostensiblement et exagérément de cette manière. Ce n'est pas le signe d'une acceptation, mais d'un refus tempéré par l'impuissance d'agir autrement.

Le problème dépasse d'ailleurs le seul logement et rejoint celui des transports et de la chasse. Actuellement, tout voyage un peu long (plus de 100/150 km) implique campements (des tentes ou, l'hiver, des iglous), coûteux en énergie et finalement peu confortables. On devrait ici invoquer les refuges de montagne, ouverts à tous ceux qui passent. L'immensité de l'Arctique justifierait l'installation de relais de cette sorte.

Énergie et moteurs

Les deux rubriques précédentes consacrées au logement et aux transports ont pour conséquence l'utilisation d'énergie (électricité, chauffage) et de moteurs. Étant donné l'éloignement, le régime dur auquel sont soumis les engins mécaniques et le manque de techniciens, le choix de l'équipement pose des problèmes très particuliers : il faut du matériel très solide, d'entretien et de réparations faciles et de fonctionnement économique.

Le générateur à essence ou mazout ne répond certainement pas à ces conditions et on constate sur place que la durée de vie des équipements est étonnamment courte alors que le prix du carburant est au moins double de son prix dans le Sud. Encore une fois, c'est le leitmotiv de ce rapport, simple transport dans le Nord des techniques du Sud, sans aucune recherche d'adaptation. L'administration et les techniciens rivalisent sans fin pour savoir lesquels manqueront le plus d'imagination.

Faut-il lancer l'énergie éolienne ? La zone de l'Ungava est située à une latitude où les vents sont les plus forts, inconvénient qui pourrait être transformé en richesse.

De toutes manières, quels que soient les systèmes de chauffage et d'énergie qui sont adoptés, la connaissance des moteurs est indispensable dans l'Arctique. Dans les pays développés, on trouve un garage à tous les coins de rue et dans tous les villages ; on peut se permettre d'avoir une voiture sans savoir plus que mettre le pied sur l'accélérateur. Dans l'Arctique, tout individu devrait avoir des rudiments de mécanique, de même qu'autrefois il devait savoir mener un traîneau.

Sans revenir sur la question de l'enseignement, trop brûlante pour que j'ose ajouter une rubrique spéciale dans ce chapitre des recommandations, je suis sûr que si, de 12 à 15 ans, l'école était un atelier où on apprenait à démonter et monter des moteurs de skidoos, des moteurs électriques (pour les filles, des appareils radios, talkie-walkie...), les enfants travailleraient cent fois mieux, apprendraient l'anglais dix fois plus vite et acquerraient une formation utile plutôt que de subir une formation ne conduisant qu'à des métiers de petits employés que, dans la majorité des cas ils rempliraient assez mal et qui d'ailleurs n'auraient pratiquement aucun débouché sur place.

Allons même plus loin. Il serait absurde de concevoir à Montréal un petit atelier dans lequel des artisans effectueraient le montage de moteurs à partir de pièces détachées : étant donné la loi des grands nombres, c'est la place pour de véritables usines.

Mais dans l'Ungava, compte tenu des frais de transport, de l'absence d'occasions de travail, de la nécessité de se débrouiller sur place, de petites unités artisanales seraient parfaitement justifiées. Il est vraisemblable de plus, qu'après un certain rodage, les « bricoleurs » locaux trouveraient des gadgets ou des solutions de détail permettant des adaptations utiles aux besoins locaux.

CONCLUSION

Les recommandations explicitées dans les deux parties précédentes sont trop contraires ou étrangères aux politiques actuellement suivies pour ne pas être considérées comme complètement irréalistes... à moins que l'on accepte le principe d'une révision totale de ces politiques actuelles. En fait, il ne faudrait pas parler de révision, car y a-t-il vraiment des politiques suivies dans le Nord ? Il y a une série de politiques variées qui ont été adoptées, peu à peu, au fur et à mesure des problèmes à résoudre. Plutôt que des politiques consciemment réfléchies et décidées, il s'agit d'applications progressives de politiques et de règlements déjà en vigueur dans le Sud : aides sociales, services publics, aides médicales, logement, éducation, protection de la nature, etc. y compris de très timides et très lents progrès vers des organes élus locaux. Le tout est plus ou moins bien coordonné à l'échelon local mais l'inspiration de base est dispersée à Ottawa et Québec dans des bureaux lointains et cloisonnés, comme dans toute administration centrale.

Dans la situation d'autosubsistance d'avant l'arrivée des blancs, il n'y avait pratiquement pas d'économie dans le sens moderne du mot : c'est-à-dire pas d'échanges avec le monde extérieur de la famille ou de groupes de quelques familles. L'économie de comptoir (type compagnie de la baie d'Hudson) a introduit une vie économique restreinte reliant ces sociétés au monde extérieur et, par les fourrures, au monde extérieur le plus moderne et le plus luxueux. Aujourd'hui, les structures anciennes de la vie économique productive ont été détruites et non remplacées par quoi que ce soit. Comme ils ne produisent rien ou très peu, on leur fait consommer ce qui est produit dans le Sud et les Esquimaux étant relativement peu nombreux, l'État paye. Mais, en agissant ainsi, l'État subventionne-t-il les producteurs du Sud, toujours prêts à vendre, ou les populations esquimaudes ?

Car, en ce qui concerne le développement du Nord, dont les ressources minières attirent la plus grosse industrie, c'est encore du Sud que l'on attend tout. Les Esquimaux n'ont qu'à apprendre le français ou l'anglais ; les moins doués seront petits employés ; les « moyens » seront chauffeurs de camions, concierges, mécaniciens ; les moins doués se répartiront quelques postes de manœuvres-balais. La politique ou plutôt la pratique actuelle conduit à la création d'un sous-prolétariat aigri, s'intégrant peu à peu et difficilement à la population du Sud. Finalement, il n'y aurait plus dans le Nord que des gens du Sud et des populations autochtones ayant perdu la plus grande partie de leur originalité et de leurs compétences nordiques.

En face de tout cela, il y a un immense problème de développement et d'environnement nordiques. Un environnement très vaste mais très fragile. Ne rappelons qu'un seul exemple mentionné plus haut : des milliers de milles carrés sont inutilisables sinon par un élevage extensif. Imaginer de créer, du jour au lendemain, des troupeaux de rennes ou de bœufs musqués est impensable. Il y a des caribous. Pourquoi ne pas d'abord en rationaliser la chasse et l'exploitation ? Ne serait-ce que pour avoir ainsi un baromètre de la qualité de l'environnement, les dépenses correspondantes se justifieraient pleinement. Les Esquimaux qui chassent encore y trouveraient un travail profitable et une dignité qu'ils sont en train de perdre. La seule condition serait de trouver et de payer deux ou trois biologistes qui étudieraient le caribou en pensant d'abord aux hommes qui doivent les exploiter, ensuite seulement aux caribous eux-mêmes. Comme conséquence, viendra ou ne viendra pas un élevage de caribous, de rennes, de tout ce qu'on trouvera de mieux. Les Inuit eux-mêmes en décideront. Si ça vient peu à peu, c'est possible et rentable. Si on veut l'importer, il est certain que ça ne sera pas rentable et il est douteux que ça réussisse.

Mais il y a une double condition primordiale : poser le problème, dans sa totalité, à l'échelon politique le plus élevé et n'effectuer de développement qu'avec la collaboration active des populations locales. ■

ÉCOLOGIE ET PERSPECTIVES D'ÉLEVAGE DU RENNE OU DU CARIBOU DANS LE NORD QUÉBEC

par Yves BERGER

*Sodeteg**

RÉSUMÉ. L'étude d'Yves Berger décrit les écosystèmes si caractéristiques des régions de Laponie, de Sibérie et du nord-est de l'Amérique du Nord où vivent des grands troupeaux de rennes. Elle souligne l'importance des ressources naturelles, en particulier des lichens, dans leur alimentation. Elle compare ensuite les problèmes posés par l'élevage du renne en Laponie et dans l'écologie du Nord Québec au niveau des conditions socio-économiques, des contraintes de l'administration, avec le mode d'élevage tel qu'il est pratiqué avec succès en Sibérie. Elle propose enfin plusieurs solutions pour menet à bien la constitution de troupeaux dans le Nord Québec tout en mettant en exergue la nécessité d'études et de recherches complémentaires si l'on veut en limiter les échecs tant sur le plan technique que socio-économique et humain.

Mots-clés : Renne • Caribou • Élevage • Laponie • Sibérie • Nord Québec • Lichens • Alimentation du renne • Suivi des troupeaux de rennes.

ABSTRACT. *Yves Berger's study describes the ecosystems which are so characteristic of Lapland, Siberia and north-east of North America where vast herds of reindeer live. It underlines the importance of natural resources, particulately lichens in their nutrition. It then compares problems caused by reindeer breeding in Lapland as well as in North Quebec's ecology on socio-economic conditions, administration constraints, with the kind of breeding successfully in practise in Siberia. It proposes several solutions to achieve the creation of herds in North Quebec though insisting on the necessity of studies and further research if we are to eliminate failures on technical, socio-economic and human grounds.*

Key-words : *Reindeer • Caribou • Breeding • Lapland • Siberia • North Quebec • Lichens • Reindeer's nutrition • Study of herds of reindeer.*

Renne et caribou ne sont qu'une seule et même espèce, bien que souvent confondus sous des appellations différentes. Le terme « Woodland caribou » est retenu pour désigner les animaux vivant dans les régions boisées du nord-est de l'Amérique du Nord. Le mot renne, dérivé du lapon « reine » est employé plus généralement pour désigner les animaux de la toundra eurasienne. Alors qu'en Laponie, Sibérie, les habitants, primitivement chasseurs, se sont transformés graduellement en éleveurs de rennes semi-domestiques, créant ainsi une économie régionale caractéristique, ceux du Nord Canada sont restés chasseurs d'animaux sauvages. On estime à 100 000 le nombre de rennes tués annuellement dans ces régions par les chasseurs blancs, indiens et esquimaux et à 68-70 000 ceux victimes des prédateurs (loups) et de maladies, entraînant un déficit par rapport à la natalité de 23 000 têtes. La réduction du nombre de rennes pose de sérieux problèmes socio-économiques et écologiques : la réglementation de la chasse apporterait peut-être une solution, un élevage approprié pourrait en être une autre. La présente étude examine les différents problèmes posés par les perspectives d'élevage du caribou dans le Nord Québec.

Le renne vit en hardes plus ou moins importantes selon l'époque de l'année, se déplaçant des pâturages d'été aux pâturages d'hiver, migrations pouvant s'étendre sur plus de 900 kilomètres.

Toundra est le terme écologique pour désigner la zone au-delà de la ligne des arbres. Ce terme d'origine sibérienne est le synonyme du mot américain « *barren-ground* ». Il désigne de vastes étendues recouvertes d'une végétation de lichens, de joncs, de différentes herbes et d'arbustes. La neige y est généralement peu épaisse ; balayée par les vents et gelée, elle peut supporter le poids d'un animal, l'empêchant ainsi d'atteindre le lichen. Le mot *taïga*, également d'origine sibérienne, désigne la ceinture forestière de conifères adjacente à la toundra au sud. La neige y est plus épaisse mais douce et molle, permettant aux rennes de la creuser afin d'atteindre le lichen qui est au-dessous. En avril-mai, les troupeaux migrent des pâturages d'hiver de la taïga à ceux d'été de la toundra.

À la fin juillet-début août, il y a un retour général vers la ligne des arbres, la taïga, avec en septembre une migration, mais de moindre intensité, vers la toundra. À la fin du rut, en novembre et aux premières chutes importantes de neige, le troupeau commence sa migration annuelle d'hiver, retardée jusqu'en décembre-janvier si les premières manifestations de l'hiver ne sont pas trop rudes, vers les pâturages de la taïga.

Les lichens constituent la principale flore écologique de ces régions avec aussi des joncs, de l'herbe, de petits arbustes, saules et bouleaux. Quand ce type de végétation a atteint son maximum de puissance au printemps et en été, les lichens sont de peu de valeur et ne sont pratiquement pas mangés par les rennes. L'alimentation pendant l'été ne

* Société d'ingénierie, Paris.

semble pas poser de problèmes. Une nourriture estivale variée facilite la formation d'une épaisse couche de gras sur le dos des rennes, pouvant atteindre 10 à 15 cm d'épaisseur et peser plus de 30 livres.

Le principal problème concerne l'alimentation d'hiver, celui-ci se prolongeant pendant 8 à 9 mois. Une étude faite par Scotter [1] sur le barren-ground caribou montre que le lichen constitue plus de 50 % et, dans certains cas, la totalité, des fourrages ingérés par le caribou. Un certain nombre de plantes ligneuses, herbes et plantes herbacées composaient 19,8 ; 2,9 et 3,1 % de l'alimentation. La présence de fourrage autre que les lichens peut être primordiale lorsque l'on regarde leur composition biochimique. En effet, l'analyse des lichens fait ressortir les qualités nutritives d'un bon fourrage.

Le lichen est pauvre en protéines (1 à 3 %), au lieu des 4,5 % nécessaires aux ruminants domestiques ; la digestibilité de ces protéines est très basse. Le lichen contient 1 à 2 % de lipides, mais reste très pauvre en minéraux. La principale substance se trouve être un carbohydrate, la lichenine, en qualité variable d'une espèce à l'autre, mais se situant aux environs de 50 à 60 %. Les vitamines sont pratiquement inexistantes.

Les lichens contiennent beaucoup d'acides organiques du type phénol en quantité pouvant varier de 2 à 3 % mais susceptibles d'atteindre 25 % pour certaines espèces. Le principal acide est l'acide usnique qui est reconnu comme poison pour la plupart des animaux domestiques. Pourtant, l'effet physiologique de cet acide ne semble pas contrarier les habitudes du caribou. Le Dr. Richard Pohl, de l'université de l'Iowa (États-Unis), a émis la suggestion que, lorsque les jeunes rennes ou caribous broutent d'autres plantes en été, ils mangent également de petites quantités de lichen contenant de l'acide usnique qui provoque une tolérance à cet acide et leur permet par la suite d'utiliser les lichens comme principal fourrage pendant l'hiver.

En Scandinavie, lorsque le lichen est utilisé comme fourrage pour les vaches, moutons ou chèvres, il est débarrassé de l'acide usnique par neutralisation avec du carbonate de potassium ou par trempage dans de l'eau chaude salée.

L'alimentation du renne pendant l'hiver manque donc de protéines, graisses, minéraux et vitamines. Kursanov et D'Yachkov notent que, lorsque les rennes doivent passer de longs hivers en ne mangeant que du lichen, les animaux présentent des troubles métaboliques tels que la dystrophie protéique résultant non seulement de la faible teneur en protéine du lichen, mais aussi de sa faible digestibilité. De ce fait, il est intéressant de noter que ces rennes sont attirés par les urines de l'homme et des chiens. Les Esquimaux et Indiens qui connaissent ce fait l'utilisent souvent pour attirer les animaux.

L'espèce de lichen la plus utile est le « lichen de renne », *Cladonia rangiferina web., Cl. Alpestris, Rabenh et Cl. Sylvatica Hoffin*. D'autres espèces, *Cetraria, Stereocaulon* et *Alectoria* sont parfois préférées. Les *Cladoniacae* sont les plus importants puisqu'ils poussent en tapis jusqu'à une hauteur de 20 à 25 cm. Ces lichens peuvent être recouverts par la neige pendant de longues périodes mais les animaux accoutumés à s'en nourrir sont capables de les trouver sous la neige. Ces déplacements permettent d'éviter le surpâturage et laissent au lichen, dont le cycle de régénération est très lent, le temps de repousser. Ce point est très important à considérer dans l'élevage du renne.

LE RENNE DANS L'ÉCOLOGIE DU NORD QUÉBEC

Le Québec du Nord et le Labrador sont les régions qui nous intéressent plus particulièrement puisqu'elles forment la zone où l'élevage du caribou, et même du mouton, est envisagé. Il est donc important de connaître la géographie physique de ces régions, la végétation, le climat, la population naturelle de caribous sauvages, les habitants et leurs coutumes.

Géographie

Le Québec du Nord et le Labrador recouvrent une superficie d'environ 800 000 km², connue généralement sous le nom de Péninsule de l'Ungava ou du Labrador, séparée du reste de l'Amérique du Nord par le golfe de Saint-Laurent et par les baies d'Hudson et James. Sa topographie est très variée. D'un plateau central, situé à 700 mètres d'altitude, partent de grandes rivières coulant dans quatre directions différentes. La plus haute montagne, les Toragats, s'élève à 1 600 mètres. De grandes plaines se trouvent le long des côtes du nord.

Géologiquement, la péninsule forme la partie est du « Bouclier canadien ». Le sol est principalement composé de quartz et gneiss archéen mais, à l'intérieur, dans les vallées de l'Hamilton et du Kaniapiskan, on trouve une ceinture de roches sédimentaires protéozoïques.

Végétation

Hutich, en 1949, décrit quatre principales zones de végétation dans la péninsule de l'Ungava :

1. La forêt boréale du sud, qui s'étend le long de la côte nord du golfe de Saint-Laurent jusqu'à la frontière du Labrador, formant une espèce de ceinture.
2. La taïga du Labrador, qui s'étend au nord d'une ligne tirée entre la pointe sud de la baie James et le Labrador, jusqu'au 55ᵉ parallèle.
3. La toundra forestière, qui s'étend de la ligne tracée par le 55ᵉ parallèle jusqu'à la côte sud de la baie de l'Ungava.
4. La toundra, divisée en deux parties par la baie de l'Ungava :
   - la toundra ouest, qui s'étire au nord de la ligne des arbres située entre le golfe de Richmond et la baie de Leof ;
   - la toundra est, couvrant les highlands du Labrador du nord à l'est de la rivière George.

Rousseau en 1952 donna un nom à ces quatre zones de végétation : tempérée, subarctique, hémiarctique et arctique. Hare en 1950 considérait que la toundra forestière n'est pas une unité écologique par elle-même, mais un compromis entre la toundra et la taïga. Banfield et Tener [2] en 1958, dans leur étude sur le caribou de l'Ungava, se joignirent à Hare et attestèrent que l'altitude et l'eau jouent les rôles les plus importants pour déterminer si une région a une végétation de forêt ou de toundra. La toundra forestière ne comporte donc pas une végétation particulière mais un mélange de végétation de toundra et de forêt.

Hutich (1951) a présenté quelques informations sur l'écologie et la production de lichen dans la péninsule de l'Ungava. Il concluait que la production de lichen dans les régions forestières de la péninsule est supérieure à toute celle d'Amérique du Nord et d'Europe. Un examen de la végétation entre les rivières George et Ford montre que les plantes servant de fourrage aux caribous sont nombreuses et denses. Alors que, dans la région Mackenzie (North West Territories), les lichens se présentent sous la forme d'un tapis très dense s'étendant sur de larges surfaces. L'espèce la plus courante de lichen est le *Cladonia alpestris*. Banfield et Tener concluent que l'abondance de nourriture sur les pâturages d'hiver et d'été ne limite pas pour le moment le nombre de caribous dans la péninsule de l'Ungava.

Climat

Le climat du Québec est très varié ; la péninsule est assez grande pour que les régions centrales aient un climat continental avec des hivers longs et rigoureux et des étés relativement chauds (80 °F). Cependant, le climat des côtes du Labrador subit l'influence modératrice de la mer.

Hamilton a relevé les données suivantes à Fort Chimo :

	1957	ANNÉE NORMALE
– dernière gelée à 28 °F	16 juin	?
Début de la période végétative – à partir de 42 °F – dernière gelée 32 °F – première gelée 32 °F	 17 juin 18 juin 27 septembre	 8 juin 25 juin 14 août
Fin période de végétation – (à partir 42 °F) – première gelée 29 °F	 18 septembre 27 septembre	 15 septembre ?
Durée de la période sans gelée détruisant la végétation	103 jours	?
Durée de la période d'activité de la végétation	93 jours	92 jours
Durée de la période sans gelée	101 jours	50 jours
Hauteur de pluie pendant la période de végétation active	285 mm	286 mm

La différence la plus marquée entre les Territoires du Nord-Ouest du Canada et la péninsule de l'Ungava se situe au niveau des chutes de neige. Dans le premier, la moyenne annuelle est de 1.50 mètre. Dans la péninsule, la moyenne varie entre 2 et 4.50 mètres, le sud du Labrador recevant les plus grandes précipitations.

Les caribous sauvages de la péninsule de l'Ungava sont de deux types. Le Woodland caribou *(Rangifer caribou)*, du type *compressicornis*, se trouve dans la région des rivières se déversant dans le golfe de Saint-Laurent, la rivière de l'Aigle au Labrador sud et les vallées des rivières qui vont dans la baie James jusqu'aux rivières Ford et George. Plus au nord, l'Ungava caribou *(Rangifer caboti)*, du type *cylindricornis*, occupe les vallées et rivières se déversant dans les baies d'Hudson et d'Ungava ainsi que dans le Labrador du Nord.

Il fut reconnu trois troupeaux dans la péninsule de l'Ungava en 1850 :

- Le troupeau de l'ouest passe l'hiver dans le voisinage du golfe de Richmond et du lac Clearwater. Ce troupeau migre au printemps vers les côtes nord-est de la baie d'Hudson. Grâce à de récentes investigations, on pense actuellement qu'il n'y a pas plus de 250 Ungava caribous dans cette région.
- Le troupeau du centre se trouve dans la région de la rivière Koksoak et passe l'été sur la côte ouest de la baie d'Ungava et du détroit d'Hudson.
- Le troupeau de l'est a ses pâturages d'hiver dans le Labrador près de la rivière Canairiktok. Le troupeau trouve ses pâturages d'été sur le plateau situé à une trentaine de kilomètres à l'est de la rivière George entre les rivières Slanting et Ford. Ce troupeau est le plus grand dans la péninsule et le mieux connu.
- Un quatrième troupeau (Woodland caribou) a cependant été observé dans le sud, au nord du golfe Saint-Laurent. Pendant l'hiver, le troupeau stationne sur les côtes de la baie d'Etagaulet et du lac Melville. Il migre au sud au printemps sur la toundra des montagnes Mealy à une altitude de 1 000 à 1 200 mètres.

La population totale de caribous dans la péninsule de l'Ungava a été estimée à 6 000 têtes par Banfield et Tener en 1958. Cependant, Bergerud [3], en 1967, estime le seul troupeau de la rivière George à plus de 15 000 têtes. Des observations faites sur de petits échantillons ont montré un taux de naissance élevé, puisqu'on comptait 47 jeunes pour 100 femelles. Ces observations semblent indiquer des taux assez hauts de naissance et de survie lorsqu'on les compare aux troupeaux de l'Arctique de l'Ouest.

Selon l'« Indian Affair Branch » et l'« Arctic Division of the Department of Northern Affairs and National ressources », la population dépendant du caribou est composée de :

- Crees : 2 782
- Montagnais : 2 384
- Nascopi : 191
- Esquimaux : 2 422
- Indiens du Labrador : + de 300

Il y a donc à peu près 10 000 indigènes dans cette région.

On pensait que le nombre de caribous tués déclinerait avec la diminution de la taille des troupeaux, jusqu'au point où il serait impossible de chasser. En effet, Banfield et Tener [2] indiquent que des Esquimaux chassant à Port Harrisson pouvaient partir pour 3 à 6 semaines, parcourant 150 à 500 kilomètres avec leurs chiens et faire une chasse infructueuse. Bien souvent, les chasseurs revenaient uniquement avec des peaux, la viande ayant juste suffi pour les chasseurs et leurs chiens. Dans ces conditions, Indiens et Esquimaux exterminent les derniers caribous de l'ouest de l'Ungava. Parallèlement, les troupeaux du centre et de la rivière George augmentent, car les indigènes ont abandonné ces régions pour s'installer le long des côtes.

L'ÉLEVAGE DU CARIBOU EST-IL POSSIBLE ?

L'histoire de la domestication du renne a été étudiée par Laufer [4], en 1917, Mirov [5], en 1945 et Porsild [6], en 1964. Quelques indications semblent montrer que la domestication s'est faite il y a 3 000 ans simultanément dans deux ou trois tribus du sud-est de la Sibérie (lac

Baïkal). L'élevage du renne, d'une importance très secondaire après la chasse, la pêche et le piégeage, fut introduit en Europe par les Lapons au début de l'ère chrétienne. Ce n'est que vers 1600 que l'élevage moderne du renne commença à se développer.

En Laponie, l'élevage du renne est devenu une forme extensive d'économie qui ne peut plus être regardée comme pastorale. Pourtant, il y a très longtemps, les Lapons de Finlande et de Suède n'étaient que chasseurs et pêcheurs. Ils avaient avec eux quelques rennes domestiques (*Rangifer tarandus fennicus* et *Rangifer tarandus tarandus*) qui leur servaient d'animaux de bât ou de trait, les aidant dans la chasse au renne sauvage. À cette époque, le Lapon était sédentaire et vivait en communauté dans des villages pendant l'hiver. Cette manière de vivre est tout à fait comparable à celle actuelle des Indiens et des Esquimaux du Canada. La chasse du renne sauvage se transforma quelque peu, avec de grandes battues organisées pour la capture du renne sauvage à l'aide de corrals dans lesquels les rennes étaient poussés. Cependant, cet élevage restait primitif. Ce n'est que lorsque la Finlande du Nord fut occupée par les Finlandais que l'élevage commença à se perfectionner. Les nouveaux colons, s'apercevant que la culture et l'élevage du bétail traditionnel n'étaient pas possibles dans ces régions, cherchèrent un moyen de subsistance qu'ils découvrirent dans l'élevage primitif commencé par les Lapons. Ce développement ne fut possible que grâce aux connaissances acquises par les Lapons qui furent rapidement absorbés dans cette nouvelle économie naissante.

L'échec de l'élevage du renne en Alaska, au Canada et au Labrador est certainement dû en grande partie au fait qu'Indiens et Esquimaux de ces régions sont avant tout chasseurs avec une vie sédentaire dans des villages pendant l'hiver. Il paraît difficile de les transformer d'un seul coup en éleveurs et de changer complètement leur mode de vie.

Le problème humain est donc certainement le plus difficile à résoudre dans l'implantation d'un élevage ; le problème de l'alimentation hivernale des animaux reste aussi un problème technique important.

PROBLÈMES SOCIOLOGIQUES

En 1956, dans une étude révélant la crise du caribou, Banfield [7] suggère plusieurs solutions, dont l'élevage, en vue d'augmenter le nombre de caribous au Canada. Llano [8] affirme que l'élevage du renne nécessite des soins constants et des connaissances approfondies de l'animal. Si les Esquimaux et les Indiens du Canada sont capables d'assumer cette responsabilité et d'appliquer les connaissances qu'ils ont pu acquérir sur le caribou, l'élevage de cet animal devient possible. Le caribou d'Amérique du Nord et le renne d'Europe ont exactement les mêmes habitudes ; ils mangent des lichens sur des surfaces sans neige, piétinant cette dernière pour trouver leur nourriture en dessous ; ils migrent en hiver et en été.

Pourtant, Esquimaux et Indiens du Canada ne sont encore que chasseurs et trappeurs, poursuivant le caribou sauvage lors des migrations. L'idée d'élevage est peut-être une notion difficile à comprendre et à accepter par des gens n'ayant pratiqué que la chasse pendant des générations.

Le renne domestique fut introduit pour la première fois en Alaska en 1891. En 1933-35, des animaux furent introduits au Canada. L'espèce de renne introduit était de type asiatique, ce qui expliquerait l'époque de vêlage de ces animaux aux alentours du 15 avril.

Jusqu'à présent, le renne n'a pas été l'objet de sélection. Aucune « race » n'a été développée, bien qu'il y ait moins de variations dans la taille et la couleur de l'animal domestique. Il est à remarquer que le renne domestique est inférieur à l'animal sauvage par la taille, la formation des dents et l'état de santé général. Hadwens [9] en 1932, écrit : « *Je dirais que sous la conduite du Lapon le renne a dégénéré. Les méthodes employées ont abouti à un animal plus petit et moins rustique.* »

Pendant un bref séjour au Nord Québec, Péro (1970) eut l'impression que les Esquimaux disposaient de ressources financières non négligeables sans trop travailler. Bien qu'ils traversent des périodes difficiles, ils savent que le gouvernement subviendra à leurs besoins médicaux et à leur nourriture ; ils cherchent à gagner de l'argent en travaillant pour se procurer les objets manufacturés par la civilisation moderne qu'ils côtoient (skydoo, moteurs hors-bord, ustensiles ménagers, etc. – voir l'étude de Malaurie à ce sujet « For Chimo »). Dans ces conditions, Péro pense que le besoin suffirait difficilement à les transformer en éleveurs. Il ne suffit donc pas de leur inculquer des connaissances techniques, il faut en plus leur donner le sens du commerce pour sauvegarder leur profit.

PROBLÈMES DE L'ALIMENTATION

L'exemple de l'introduction du renne sur l'île Saint-Mathieu, rapporté par Klein [10] en 1968, est typique du problème d'alimentation posé par l'élevage du renne. Les rennes introduits sur l'île en 1944 augmentaient, à cette époque, de 29 animaux à 6 000 en 1963, et subissaient une rapide diminution à moins de 50 animaux l'hiver suivant en fonction de la quantité de lichen disponible. En 1957, le poids des rennes excédait celui des rennes domestiques de 24 à 53 % pour les femelles et 46 à 61 % pour les mâles.

En 1933-35, 2 370 rennes en provenance d'Alaska furent conduits au nord-est du delta de Mackenzie au Canada. Le plan original était tout d'abord de créer un troupeau principal, propriété du gouvernement, qui le divisait ensuite en petits troupeaux donnés à des Esquimaux avec des pâturages d'hiver et d'été. On pensait que ces troupeaux, ainsi formés et exploités par les Esquimaux, deviendraient autonomes. Ce plan n'a jamais pu être réalisé. Depuis 1936, 6 petits troupeaux ont été établis, mais tous sauf un ont périclité. Le nombre de rennes était de 5 000 en 1938. Il s'est élevé à 9 300 en 1942 et a progressivement diminué pour atteindre de nouveau 5 500 en 1958.

Pour expliquer cet échec, Krebs [11] en 1961 a analysé toutes les informations qu'il a pu recueillir. Cet auteur diagnostique trois facteurs : le taux de natalité, le taux de mortalité et le taux de dispersion. Krebs trouve que la fluctuation, au cours de la période 1938-58, est due principalement au taux de dispersion. Cependant, le taux de dispersion n'est absolument pas rapporté à la taille du troupeau ni au nombre de jeunes animaux au sein du nouveau troupeau.

Llano [8] indique que le gouvernement des États-Unis et le gouvernement canadien se sont engagés dans des programmes d'importation et d'élevage du renne sans avoir consulté ou encouragé des études sur le lichen, pour pou-

Jeune chasseur capturant des oiseaux au lance-pierres. Savoonga, Île Saint de Laurent, Alaska. Septembre 1965.
Photo Jean Malaurie.

voir choisir les pâturages les plus riches et les plus aptes à cet élevage. Cela pourrait être l'une des causes de l'échec de l'élevage du renne domestique au Canada, puisque le lichen est l'élément indispensable de cet élevage. Une seconde explication donnée par Llano, et qui expliquerait le taux élevé de dispersion, tient peut-être dans le manque de volonté et d'adaptation des Indiens et Esquimaux pour un nouveau genre de vie avec toutes les contraintes que donne l'élevage de n'importe quel animal.

Pour Andreev [12], l'échec des élevages en Alaska et au Canada est dû principalement au caractère anarchique d'une production capitaliste, à la destruction des ressources naturelles, ainsi qu'au peu d'attention accordée aux besoins des indigènes locaux. Andreev note que l'élevage du renne ne peut pas se faire au niveau individuel et qu'un minimum de collectivisme est nécessaire, avec une aide efficace du gouvernement.

ESSAI D'ÉLEVAGE DE BARREN-GROUND CARIBOU (*RANGIFER TARANDUS*)

Trente et un veaux en 1958 et 45 en 1959 furent capturés en Alaska et transportés en enclos sur l'île Adak de l'archipel des Aléoutiennes. Les stress à la capture provoquèrent beaucoup de pertes (68 % en 1959) dans les deux premières semaines, dont les deux tiers dans les premières 48 heures. La végétation principale était de l'herbe et des joncs. Du lichen fut récolté et donné aux veaux. Du lait leur était donné en bouteille sept fois par jour. Jones [13] en décrit exactement le programme. Après quelques difficultés pour apprendre aux veaux à téter, les problèmes étaient résolus dès la fin du premier mois. La composition du lait était la suivante :

- 1 500 g 1/2 lait entier en poudre
  1/2 lait écrémé en poudre
- 50 g d'huile de foie de morue
- 1 œuf
- eau

En 1958, du 15 juin au 28 juillet, les veaux passèrent de 25 à 52,30 livres. En 1959, le poids des veaux passe de 25 à 60,10 livres.

Pendant toute la période de captivité, les veaux se montrèrent actifs et curieux. Leur activité sembla étroitement liée à la température extérieure. A une température de 60-65° F, ils sont peu actifs. Une température plus fraîche les rend exubérants. Tous les veaux devinrent apprivoisés à des degrés différents, quelques-uns ne voulant plus quitter leurs gardiens.

La domestication ne fut pas poussée plus loin et les jeunes caribous furent relâchés sur l'île. Entre 1959 et 1962, ces caribous et leurs petits montrèrent des signes évidents d'apprivoisement. Plus tard, des observations de chasseurs révélèrent que tout signe d'apprivoisement avait disparu. En 1963, on trouvait 46,9 rennes par kilomètre carré et le rapport faons-yearlings/femelles adultes avait baissé à partir de 1957 de 38 % pour les femelles adultes et 43 % pour les mâles adultes ; il était, à ce moment-là, égal à celui du renne domestique. Les lichens ont été progressivement éliminés par des joncs et des herbes. Pendant l'hiver 1963-64, la population mourut de faim. Les survivants étaient uniquement des femelles à l'exception d'un mâle. Ce phénomène d'expansion puis de déclin a été observé sur d'autres îles où le renne avait été introduit. Klein pense que ce phénomène est dû au développement limité de l'écosystème. Les réserves de nourriture étaient donc le seul mécanisme régulateur de la population. Le lichen étant la principale nourriture du renne pendant l'hiver, il est compréhensible que son abondance détermine le nombre des animaux.

En 1954, Andreev [12] découvre que la pousse annuelle des lichens en Russie, tels que *Cladonia alpestris, sylvatica* et *rangiferina* est de 3,9 à 5,2 mm. Ahti, en 1959, au Canada, constate que, pour les mêmes espèces de lichens, la pousse annuelle est de 7 à 8 mm. En Finlande, la moyenne serait de 3 à 5 mm. Connaissant la pousse annuelle du lichen, il est possible, grâce à l'étude de Poijarvi (1945), de déterminer le nombre d'hectares nécessaires à la survie d'un renne ou d'un caribou. Poijarvi trouve qu'un renne mange 5 kg de lichen par jour lorsque son ali-

mentation est uniquement à base de lichen. Pendant un hiver de 200 jours, un renne a besoin de 1 000 kg de lichen. Cette expérience étant faite alors que le lichen était engrangé, la consommation dans des conditions normales aurait été de 1 500 à 2 000 kg. Selon les résultats de Dedov [14] en 1933, le rendement d'un lichen de 5 à 6 cm de haut est de 2,5 tonnes à l'hectare. Un renne aurait alors besoin de 0,6 à 0,8 hectare de lichen pendant l'hiver. Puisque la pousse annuelle est de 5 à 6 mm et 10 ans sont nécessaires pour la régénération du lichen, ce qui donne 6 à 8 hectares par renne, une estimation plus réaliste donnerait une surface de 10 à 15 hectares par renne. De plus, lorsque la neige recouvre le sol, il y a quelques pertes. En suivant ce raisonnement, il apparaît possible aux régions arctique et subarctique de supporter plus de 100 000 000 de rennes. Lomen [15], en 1920, prédisait qu'il y aurait plus de 10 000 000 rennes en Alaska. Pourtant, la couverture de lichen de l'Alaska est beaucoup plus pauvre et beaucoup moins diversifiée qu'au Canada et principalement dans la péninsule de l'Ungava. Celle-ci offre une végétation riche et dense qui permettrait de supporter un grand nombre de rennes. Une étude approfondie de la végétation de la péninsule, permettant de découvrir les endroits les plus favorables à l'élevage du renne, serait souhaitable avant d'entreprendre toute action.

ÉLEVAGE EN LAPONIE

Les Lapons habitent les régions arctiques et subarctiques de Suède, Norvège, Finlande et Russie. Leur nombre total est d'environ 34 000. Le renne, qui a toujours été leur principale ressource, a façonné leur culture et leur langage. À l'origine, chasseurs, trappeurs et pêcheurs, les Lapons changèrent graduellement leurs habitudes en celles d'éleveurs nomades suivant leurs troupeaux dans ses déplacements. Puis vinrent les Finlandais qui occupèrent de plus en plus les parties nord de leur pays et se groupèrent en associations. Les Lapons suivirent ce mouvement et s'intégrèrent dans cette forme nouvelle d'exploitation.

Le nombre moyen de rennes dans chaque association se situe entre 5 000 et 7 000 animaux. Généralement, les associations situées dans le Grand Nord ont un plus petit nombre de rennes. Pour chaque association, la taille du troupeau est influencée par le nombre de rennes que la surface de lichen de l'association peut supporter. Ce nombre est basé sur les calculs du « Reindeer Herder's Association ». Le nombre de rennes de plus d'un an ne doit pas dépasser le nombre de têtes fixé.

Ainsi posé, l'élevage du renne donne des périodes de gros travail alternant avec des périodes pendant lesquelles les gardiens peuvent prendre leurs aises et s'occuper d'autres activités comme la chasse ou la pêche. Le cycle annuel de l'élevage du renne se décompose ainsi :

Hiver

La période de travail la plus dure pour les gardiens de troupeaux se situe à la fin de l'automne et au début de l'hiver, quand les premières neiges sont tombées. Avant le déplacement des rennes sur les pâturages d'hiver dans les forêts de conifères, les troupeaux sont rassemblés dans de vastes corrals. Les animaux de chaque propriétaire sont reconnus grâce à une marque faite dans l'oreille. Le grand troupeau est alors divisé en plus petits groupes afin de faciliter les déplacements. Les pâturages de lichen dans la forêt sont divisés en plusieurs sections et les troupeaux doivent être changés périodiquement de section. La migration vers les forêts de conifères se fait en novembre-décembre. Si la neige est douce et molle, les animaux peuvent rester à la même place pendant un temps assez long. Les gardiens ont alors très peu à faire, juste à surveiller le troupeau une fois par jour ou une fois tous les deux jours, afin d'éviter qu'il ne s'aventure trop loin de la section assignée pour le pâturage. La profondeur de la neige la plus désirable est d'environ 2 pieds. Si la neige n'est pas très profonde, le troupeau s'étend sur de larges surfaces. Si la neige est trop épaisse, les rennes ne peuvent pas atteindre les lichens et les mousses. La pire condition est lorsque la neige gèle. Le troupeau se répand alors et s'éparpille sur de très vastes surfaces et survit en mangeant le lichen des arbres. Les gardiens ne peuvent alors rien faire pour éviter l'éparpillement.

Le changement de pâture d'hiver pour celle de printemps se fait sans transition. Troupeaux et gardiens marchent pendant une huitaine de jours.

Printemps. Été

La plupart des veaux naissent vers le 20 mai. Les vallées où les premières herbes vertes apparaissent sont alors sous la neige. Après un hiver long et rigoureux, les rennes ont un besoin énorme de ces herbes.

À la mi-été, les moustiques aidant les gardiens, les rennes sont conduits au-delà de la ligne des arbres. De temps en temps, le troupeau est rassemblé dans un corral et les gardiens marquent les jeunes veaux de la marque de leur propriétaire. En août, les premières gelées de nuit apparaissent et les rennes commencent déjà à rejoindre leur pâturage d'automne. Ce déplacement se fait sans l'intervention de l'homme et les rennes ne sont plus surveillés jusqu'à fin septembre.

Automne

Juste avant la saison du rut, les rennes sont rassemblés et des animaux, principalement les mâles, sont choisis pour être abattus. Pendant toute la période du rut, les rennes sont libres. Puis, juste après, le grand remaniement d'automne commence. On divise le troupeau en groupes moins importants et les gardiens emmènent de nouveau leurs troupeaux sur les pâturages d'hiver.

Il y a 50 ans encore, les familles lapones suivaient les migrations du renne de beaucoup plus près. Les femelles étaient traites en été, le lait étant bu ou transformé en fromage. Les Lapons vivaient alors en complète autarcie. De nos jours, le renne est exploité presque uniquement comme animal de boucherie. L'élevage du renne s'adapte à l'âge moderne de l'industrialisation dans lequel l'argent est devenu le moyen d'échange. Les migrations des familles lapones ont presque complètement cessé ; seuls 10 % des Lapons sont encore nomades. Les familles se sont installées dans des villages dans les régions de pâturage. Avec l'organisation et la rationalisation de l'élevage, un nombre de plus en plus réduit de Lapons travaille avec le renne, l'industrialisation et l'organisation des villages leur permettant de trouver un autre travail.

ÉLEVAGE EN SIBÉRIE

L'élevage du renne en Sibérie est arrivé à un stade très avancé ; il est l'objet de recherches et d'études très approfondies. La surface totale des pâturages dans les régions nord est approximativement de 480 millions d'hectares, capables de supporter 4 500 000 rennes. Il y a actuellement 2 000 000 de rennes domestiques. Andreev [12] estimait, en 1963, qu'une augmentation de 2 500 000 rennes pourrait se réaliser en quatre ou cinq ans.

Depuis 1940, l'élevage du renne a été soumis au régime collectif dans les kolkozes ou sovkhozes. Il existe actuellement 1 150 stations dont quelques-unes ont plus de 12 000 rennes. Cependant, afin de réduire les coûts, la tendance générale serait d'arriver à 20 000 ou 30 000 têtes par ferme. Dans certains kolkhozes, on nourrit les rennes avec une farine d'os et de viande pendant la période hiver-printemps. La lutte contre les prédateurs comme les loups, les maladies et les insectes est très planifiée. Ainsi le repos, l'engraissement et la productivité des animaux sont augmentés. Le cycle annuel de l'élevage se pratique un peu comme dans les pays scandinaves. Cependant, grâce à une aide très efficace du gouvernement pour la lutte contre les maladies et les parasites, pour la sélection afin de créer une race, l'étude de la reproduction et des pâturages, la rationalisation et l'organisation du travail, l'élevage du renne domestique en Sibérie a atteint un niveau de production très élevé.

Pour envisager l'élevage du renne ou du caribou dans des régions où les habitants ne sont que chasseurs, trappeurs ou pêcheurs et où l'animal ne vit qu'à l'état sauvage, il est nécessaire d'étudier soigneusement à la fois l'animal et les facteurs écologiques, sociaux et économiques du pays.

Le caribou et le renne ne sont qu'un seul et même animal n'ayant que très peu de différences génétiques. Ils ont le même habitat et les mêmes habitudes. On connaît encore mal la physiologie de sa reproduction et de son alimentation. Le renne étant un animal migrateur se nourrissant presque exclusivement de lichen pendant l'hiver, il est primordial d'étudier cette flore, son abondance, sa répartition et sa régénération afin de délimiter les régions dans lesquelles l'élevage aurait le plus de chance de succès. Au premier abord, la péninsule de l'Ungava apparaît à cet égard favorable à l'élevage de renne.

L'Indien et l'Esquimau du Nord Québec étant chasseurs ou pêcheurs, il sera difficile de leur inculquer des notions d'élevage et de leur donner en même temps le sens du commerce. Un système d'élevage du renne et de conduite du troupeau reste à trouver, afin de ne pas modifier d'un seul coup le mode de vie de l'indigène qui risque alors de ne pas pouvoir s'adapter.

Enfin, des problèmes d'ordre économique se posent. Si l'élevage du renne est promis au succès, la production de viande et de fourrure dépassera les besoins locaux des indigènes. Il faudra alors trouver des débouchés pour cette production et il est important d'y penser avant. Le mode d'élevage ou la conduite du troupeau est une technique importante à définir dont dépendra le succès de l'élevage. La conduite du troupeau dépend largement de l'influence, du caractère et des habitudes des éleveurs. Elle peut prendre des formes variées, dont chacune doit être étudiée sérieusement afin d'adopter celle qui pourrait apporter la meilleure chance de succès. Il est possible d'envisager l'exploitation individuelle de petits troupeaux d'animaux semi-domestiqués ou pleinement domestiqués, exploités en association ou d'une manière tout à fait collective. Chaque forme d'élevage pose des problèmes particuliers :

1) Chaque famille d'Indiens ou d'Esquimaux pourrait avoir un troupeau de rennes semi-domestiques comportant quelques dizaines de têtes. Les animaux seraient élevés exclusivement sur les ressources naturelles de la toundra et de la taïga ; les petits troupeaux se déplaceraient de l'une à l'autre suivant la saison et les habitudes migratrices des animaux. Cette forme d'élevage ressemble à la forme transitoire par laquelle sont passés les Lapons. D'une vie sédentaire, les indigènes sont conduits à une vie de nomades et il semble improbable que les Indiens ou Esquimaux soient prêts à abandonner la vie sociale des villages.

2) Une autre forme serait la possession par chaque famille de petits troupeaux pleinement domestiqués, élevés intensivement comme n'importe quel autre animal domestique traditionnel. Cette forme d'élevage est certainement la plus complexe et soulève d'énormes difficultés. Elle nécessite de la part de l'éleveur des connaissances techniques approfondies que l'Indien et l'Esquimau ne possèdent pas. Le plus gros problème reste celui de l'alimentation. Si les animaux restent à la même place, il est nécessaire de les nourrir. Est-il possible de récolter des fourrages pendant l'été ? Y en aurait-il suffisamment ? La récolte de lichen comme fourrage se fait couramment chez les Scandinaves qui gardent une vache ou quelques chèvres. Il est possible de récolter 50 à 100 kg de lichen par jour et par personne lorsque cette récolte se fait à la main, ou 300 à 400 kg par jour à l'aide de quelques outils mécaniques. La récolte du lichen est une des causes des frictions entre les Lapons et les Scandinaves, les Lapons se plaignant de la réduction des pâturages. En effet, le renne en broutant laisse assez de thalles pour permettre la régénération du lichen. La récolte à la main ou mécanique enlève tout. Llano [8] cite le cas d'un fermier possédant 10 vaches, quelques chèvres et quelques moutons. Il utilise en moyenne 27 tonnes de lichen annuellement. Ceci nécessite une vingtaine d'hectares d'une surface bien couverte de lichen. Puisque ces plantes ont besoin de 30 ans pour se régénérer, le fermier doit exploiter 600 hectares de terrain. Il paraît donc difficile de nourrir un troupeau de rennes par la seule récolte de lichen.

3 et 4) Les deux autres formes d'élevage sont celles pratiquées en Laponie sous forme d'associations et en Sibérie sous forme collective dans les kolkhozes et les sovkhozes. Ces deux types d'élevage nécessitent la formation de grands troupeaux (5 000 à 6 000 têtes en Laponie, 10 000 à 13 000 en Sibérie). Pour mener à bien de tels troupeaux, les pâturages d'hiver et d'été sont rigoureusement structurés ; la protection sanitaire contre les parasites doit être efficace et la physiologie de l'animal bien connue. Ce genre d'élevage facilite les recherches zootechniques et l'amélioration du troupeau. Au point de vue humain, la vie sociale est renforcée puisque seuls quelques gardiens sont nécessaires. Cependant, les hommes qui ne sont pas occupés avec le renne doivent trouver un autre travail. L'exemple de la conduite des troupeaux en Laponie et en Sibérie décrit ici pourra fournir quelques indications à ce sujet.

* * *

Il est difficile de changer toute l'économie et les coutumes d'un pays. Les pays scandinaves y ont réussi mais cela s'est fait progressivement sur une très longue période. La Russie a atteint de très bons résultats grâce à une politique et à une aide très efficace du gouvernement. Les tentatives antérieures d'élevage en Alaska et au Canada ont montré la nécessité d'études et de recherches complémentaires si l'on veut éviter les échecs aussi bien sur le plan technique que sur les plans économique, sociologique et humain. ■

RÉFÉRENCES

[1] BANFIELD (A.W.F.), TENER (J.S.), 1958. A preliminary study of the Ungava caribou. *Journal of Mammalogy*. Vol. 39, No. 4 : 560-73.

1954. Preliminary investigation of the barren-ground caribou. Part I, Former and present distribution, migrations and status. *Wildlife Management Bulletin*. Series I, No. 10 A. 76 p.

1954. Preliminary investigation of the barren-ground caribou. Part II. Life history, ecology and utilization. *Wildlife Management Bulletin*. Series 1, No. 10 B. 112 p.

[2] BERGERUD (Arthur T.), 1967. Management of Labrador caribou. *Journal of Wildlife Management*. Vol. 31, No. 4 : 621-41.

[3] LAUFER (B.), 1917. The reindeer and its domestication. *Mem. An. Anthrop. Assoc.* Vol. 4, No. 2 : 91-147.

[4] MIROV (N.T.), 1945. Notes on the domestication of reindeer. *Am. Anthrop*. Vol. 47, No. 3 : 393-408.

[5] PORSILD (A.E.), 1951. Caribou in Greenland. *Arctic Circ*. Vol. 4, No. 4 : 56-8 (mimeo) Ottawa.

[6] BANFIELD (A.W.F.), 1956. The caribou crisis. *The Beaver*. Spring.

1961. A revision of the reindeer and caribou. Genus Rangifer. *National Museum of Canada Bulletin*. No 177, Biological Series, No. 66. 137 p.

[7] LLANO (George A.). Utilization of lichens in the Arctic and Subarctic. *Economic Botany* : 367-92.

Economic uses of lichens. *Economic Botany* : 15-45.

[8] HADWEN (Seymour), 1932. Geographical races of animals with special reference to reindeer. *Trans. Roy. Soc. Canada*. Series 3, Vol. 26, No. 5 : 237-56.

[9] KLEIN (David R.), 1968. The introduction, increase and crash of reindeer on St-Mathew Island. *Journal of Wildlife Management*. Vol. 32, No. 2 : 350-67.

[10] KREBS (Charles J.), 1961. Population dynamic of the Mackenzie Delta reindeer herd, 1938-1958. *Arctic*. Vol. 14, No. 2 : 91-100.

[11] ANDREEV (V.N.), 1963. Scientific and practical recommendations on the production of reindeer meat. *Problems of the North*. No. 6 : 243-6.

[12] JONES (R.D.), 1966. Raising caribou for an aleutian introduction. *Journal of Wildlife Management*. Vol. 30, No. 3 : 453-60.

[13] DEDOV (A.A.), 1933. Character of the natural feeding grounds of the Taymir region Arkt. Inst. SSSR. (Sov. Reindeer Ind.) 2 : 7-48.

[14] LOMEN (Carl J.), *In* « Utilization of lichens in the Arctic and Subarctic », LLANO (G.A.). *Economic Botany* : 371.

BIBLIOGRAPHIE

BRUEMMER (Fred), 1963. The Lapps. *Canadian Geographical Journal*. Vol. LXVII, No. 3.

CHERNYAVSKII (F.B.), 1968. Ecology of Bighorn sheep and their value as a game animal in the Koryak upland. *Problems of the North*. No. 11 : 155-67.

HARPER (Francis), 1955. The barren-ground caribou of Keewatin. University of Kansas. 164 p.

HELLE (Raif), 1966. An investigation of reindeer husbandry in Finland. *Acta Lapponica Fenniae*, No. 5. 65 p.

KELSALL (John P.), 1963. Barren-ground caribou and their management. *Canadian Aubudon Magazine*. Nov-Dec.

LAURANS (Raymond), PERO (R.), 1972. Étude des possibilités d'implantation de l'élevage dans les communautés esquimaudes du Nouveau-Québec. (Rapport en cours de publication).

LENTZ (C.P.), HART (J.S.), 1960. The effect of wind and moisture on heat loss through the fur of newborn caribou. *Canadian Journal of Zoology*. Vol. 38, No. 4 : 679-88.

MICHURIN (L.M.), 1967. Wild reindeer and the economy of the far North. *Problems of the North*. No. II : 139-47.

OSWALT (Wendell H.), 1961. Caribou eskimo without caribou. *The Beaver*. Spring : 12-7.

PATENBURG (V.), 1962. Lapland reindeer round up. *The Beaver*. Winter : 26-9.

PREOBRAZENSKII, 1959. *In* « Magadanskij Olenevod. L'éleveur de rennes de Magadan ». Tome 3.

PRUITT (N.O. Jr.), 1960. Behavior of the barren-ground caribou. *Biological papers of the University of Alaska*. No. 3. 44 p.

ROMANOV (A.A.), 1941. Fur bearing animals of the Lena – Khatanga Krai. Trudy N-Z. in-ta polyar nogo Zemledeliya, Znivot novodstva i Premyslogo Khoz-va. Vyp : 17.

RUONG (Israël), 1967. The Lapps in Sweden. Swedish Institute. Stockholm. Pettersons Bokindustri AB. 115 p.

SCOTTER (G.W.), 1966. The winter diet of barren-ground caribou in Northern Canada. *The Canadian Field Naturalist*. Vol. 81 : 33-9.

1964. Chemical composition of forage lichens from Northern Saskarchewan as related to use by barren-ground caribou. *Canadian Journal of Plant Science*. Vol. 45 : 246-50.

SDODNIKOV (V.M.), 1958. Wild reindeer of the Taymir Peninsula and the control of their exploitation. Problemy Severa. Nov 2. Moscow Izd. Vo. A.N. SSSR.

TENER (J.S.), 1960. The present status of the barren-ground caribou. *Canadian Geographical Journal*. Vol. LX, No. 3 : 99-105.

THOMSON (John W.), 1967. The lichen genus Cladonia in North America. University of Toronto Press. 172 p.

VOS (A. de), 1960. Behavior of Barren-Ground Caribou on their colving grounds. *Journal of Wildlife Management*. Vol. 24, No. 3 : 250-8.

ÉTUDE DES REVENUS ET DÉPENSES DE CONSOMMATION DES FAMILLES DU VILLAGE DE LA BAIE-AUX-FEUILLES (TASIUJAQ), NOUVEAU-QUÉBEC

par S. SABLE

*Sodeteg**

RÉSUMÉ. Au printemps 1970, une enquête sur les revenus et les dépenses de consommation des familles du village de Tasiujaq a été réalisée à la demande du Centre d'études arctiques. Cette étude constitue un document intéressant en tant qu'expression d'une « situation de référence » dans un village traditionnel.

Mots-clés : Fort Chimo • Tasiujaq • Baie-aux-Feuilles • Revenus • Dépenses de consommation • Conditions de vie • Comptoirs • Salaires • Rapports des activités traditionnelles.

ABSTRACT. **In spring 1970, was realized an inquiry ordered by the Centre d'études arctiques regarding incomes expenses of Tasiujaq families.** *This study presents a most interesting reference case of a traditionnal village.*

Key-words : *Fort Chimo • Tasiujaq • Baie-aux-Feuilles • Incomings • Purchase expenses • Living conditions • Trading posts • Wages • Traditionnal activities incomes.*

Maison de poupée. Igloo d'une petite fille à Igloolik, nord de la baie d'Hudson. Août 1960. Photo Jean Malaurie.

* Société d'ingénierie, Paris.

Au printemps 1970, a été réalisée, à la demande du Centre d'études arctiques, une enquête sur les revenus et les dépenses de consommation des familles du village de Tasiujaq. Cette approche, essentiellement économique, a été effectuée *in situ* et a concerné une période d'évaluation d'une année de septembre 1968 à septembre 1969, prenant en compte les relevés individuels des résidents, tenus par le seul comptoir existant. Le temps limité de recueil de l'information n'a pas permis de comptabiliser les dépenses et achats ayant pu être faits au cours de déplacements dans d'autres lieux comme Fort Chimo, ni ceux propres à l'autoconsommation ou aux contraintes socio-économiques du village et de la région.

Cette étude d'une centaine de pages, dont 75 tableaux, résumée ci-après, constitue un document intéressant, en tant qu'expression d'« *une situation de référence* ». Quelle a pu être l'évolution de ce village traditionnel au cours des vingt dernières années, celle du cadre institutionnel, des nouvelles motivations de dépenses et d'achats, du mode de vie, de l'interdépendance de ces régions à très faibles revenus ?

Une telle comparaison permettrait de mieux rendre compte des changements intervenus, de leur importance, qu'il s'agisse d'un constat de stagnation ou de l'appréciation de l'impact d'objectifs de développement aussi prioritaires que la diminution de la pauvreté, l'amélioration de la nutrition, la formation, la préservation d'un environnement fragile.

LE SITE

Le village de Tasiujaq compte 54 habitants répartis dans les sept maisons du village, à raison de 3 à 12 personnes par maison. Une étude généalogique succincte montre qu'en fait cette population est issue de 4 familles, dont l'une relativement importante. Elles comportent 11 lignées ; le nombre des maisonnées pourrait donc être augmenté d'autant plus que 6 jeunes gens sont en âge de se marier. La pyramide des âges révèle une population jeune, bien équilibrée, avec 50 % d'actifs (*Tableau 1*).

MÉTHODOLOGIE DE L'ENQUÊTE

Le village ne possède qu'un seul magasin ou comptoir installé par l'administration, géré et tenu par le chef de poste. Pendant l'année 1968, et jusqu'à octobre 1969, les comptes individuels des 13 acheteurs ont été établis pour chaque dépense et le cas échéant pour chacune des recettes telles que la vente des peaux, d'artisanat, de prestations de service. Ce sont ces différents comptes qui ont été analysés pour une période d'un an, de septembre 1968 à octobre 1969. Il ne s'agit que d'une partie des dépenses des intéressés qui s'approvisionnent aussi à Fort Chimo ou également par commandes postales. Il n'a pas été possible d'avoir des indications même sommaires pour évaluer l'importance de l'autoconsommation, le chef de poste actuel n'étant installé que depuis quelques semaines ; une étude plus fine aurait demandé un certain temps, dont il n'était pas possible de disposer, ou la mise en place auprès de chaque famille d'un système d'enquête. Les documents élaborés au cours de l'étude ont été transcrits en code mécanographique, comme suit :

Comparaison globale des revenus et des dépenses de consommation (*Tableau 2*)

D 1 Cumuls mensuels
D 2 Valeurs mensuelles

Ils ont été établis à partir des analyses suivantes :

– ***Étude des revenus***

Les revenus ventilés pour chaque mois, pour chaque individu et chaque maisonnée, peuvent provenir de l'un ou de la totalité des postes suivants :

- chasse, avec la vente de peaux au comptoir,
- pêche : vente de poissons ; salaire du pêcheur ; location de bateaux,
- artisanat : vente de sculptures,
- entretien bâtiment,
- salaire versé au titre d'aide au bâtiment,
- allocations diverses.

Ils sont repérés comme suit :

D 3 Cumul mensuel des revenus
D 4 Valeurs mensuelles des revenus
D 5 Revenus mensuels pour chaque maisonnée
D 6 Revenus mensuels pour l'ensemble des maisonnées

Chaque individu a été repéré par le procédé d'identification officiel (n° de disque). Les numéros soulignés indiquent les titulaires de comptes au magasin de poste.

– ***Les dépenses de consommation*** (*Tableau 3*)

Elles sont ventilées en cinq catégories :

- Habillement
- Chasse-Pêche-Équipements
- Carburants (essence, huile...)
- Articles ménagers
- Alimentation

La liste de ces différents articles (135) est jointe en annexe et donne des indications intéressantes sur la gamme des produits offerte aux habitants.

Les dépenses ont été repérées comme suit :

D 7 Cumul mensuel des dépenses
D 8 Valeurs mensuelles des dépenses
D 9 Dépenses mensuelles par maisonnée
D 10 Dépenses annuelles pour toutes les maisonnées

Un cas particulier : la famille K

L'analyse des revenus d'une famille ou maisonnée a été réalisée avec la prise en compte de chacun des actifs qui la composent, de ses activités, des revenus annexes comme les allocations, élément important de la consommation familiale. Cette analyse a été particulièrement approfondie pour la famille K, composée de 9 personnes dont 6 actifs, ces derniers d'âge moyen échelonné de 20 à 30 ans.

Pour l'ensemble de cette famille, le revenu annuel total a été de 6 200 dollars US, soit un revenu moyen mensuel de 515 dollars ou de 58 dollars *per capita*, ainsi répartis :

	En dollars	%
Chasse (vente de peaux au comptoir)	341	5,5
Pêche : vente de poissons	1 048	24,4
salaire de pêcheur	394	
location de bateau	66	
Artisanat (vente de sculptures)	162	2,6
Entretien bâtiment (activités régulières)	206	3,3
Salaires versés au titre de l'aide au bâtiment	4 039	65

TABLEAU 1

Population des familles du village par maisonnée

PYRAMIDE DES ÂGES					MAISONNÉES						
Âge	Masculin	Féminin	Totaux décades	Totaux classement	M1	M2	M3	M4	M5	M6	M7
80				1							
		O	1		839 O						
70											
65				27							
	Δ		1		*891* Δ						
60											
	Δ		1							*206* Δ	
50	Δ								*46* Δ		
						211 O					
		80	5		840 O					207 O	
	Δ								*841* Δ		
40	Δ	O				*893* Δ			51 O		
	Δ	O	7								*249* Δ 103 O
	Δ	O					*896* Δ		843 O		
		O							38 O		
30	Δ	O					626 O	*897* Δ			
	Δ		9						O	*208* Δ	
		OOO			*898* O	212 O					
	ΔΔ	O			*1 010* Δ	262 O				*267* Δ	
20	Δ		4						Δ	*314* Δ	
	Δ										
	Δ	O			1 058 O					349 Δ	
16		OO	3	14		O				O	
	Δ					Δ					
10	ΔΔ	O	11			O	Δ		Δ	Δ	O
	Δ	O			Δ	Δ	O		Δ		
	ΔΔΔ ΔΔ	O					Δ		Δ		
5		OO	12	12		O	O				O
		OO					O				
	Δ	O							O	Δ	
	Δ	OOOO			O	OΔ	Δ		OO		
0	26	28	54	54	8	11	7	3	12	9	4

TABLEAU 2

Tableau récapitulatif des activités rémunératrices des familles de la Baie-aux-Feuilles

Nom	Bobby C.	Tommy C.	K.	Moses M.	Willy C.	Johny C.	David E.	Total : 54 personnes	%
Nombre d'activités	3	7	9	4	8	11	12		
Maisonnée	M4	M3	M6	M7	M1	M2	M5		
Chasse	198,00	200,00	343,00	171,00	312,00	385,00	103,00	1 712,00	5
Pêche	646,00	870,00	1 514,00	563,00	1 063,00	1 382,00	1 229,00	7 269,00	21
Travailleur indépendant	62,00	103,00	162,00	59,00	86,00	174,00	120,00	765,00	2,5
Activités domestiques	386,00	736,00	206,00	256,00	1 576,00	1 017,00	946,00	5 123,00	14,5
Salarié Employé	1 770,00	2 228,00	4 039,00	1 531,00	1 290,00	1 183,00	3 254,00	15 925,00	45
Chèques Allocation	150,00	1 720,00	315,00	162,00	1 038,00	841,00	268,00	4 500,00	12
Total	3 200,00	5 870,00	6 200,00	2 790,00	5 400,00	5 600,00	5 823,00	35 000,00	100
Per capita	1 050,00	830,00	700,00	675,00	675,00	510,00	482,00	680,00	1,8
Total bâtiment exclu	1 430,00	3 642,00	2 200,00	1 259,00	4 110,00	3 727,00	2 569,00	19 200,00	100
Per capita bâtiment exclu	465,00	520,00	266,00	315,00	510,00	336,00	209,00	350,00	1,8
Pourcentage	9	16,5	17,5	8	15,5	16	16,5	100	
% bâtiment exclu	7,5	19	11,5	6,5	21	19	14	100	

Une analyse plus fine montre que la spécialisation des emplois n'existe pas, chacun des actifs pouvant être pêcheur, chasseur, salarié, selon les circonstances ; les revenus de la pêche sont relativement constants pour les 4 actifs pêcheurs mais bien différents lorsque ceux-ci chassent. Les revenus salariaux sont plus élevés pour le père et l'un des fils qui contribuent à eux deux pour 74 % dans la formation du revenu familial. Si l'on calcule ce que rapportent les activités traditionnelles – pêche, chasse, artisanat –, on obtient un revenu global de 1 551 dollars, soit 25 % des 6 200 dollars, en ne prenant en compte pour la pêche que la vente de poisson. Les activités locales n'ont donc pu fournir réellement que 25 % du revenu global, soit 130 dollars par mois ou 15 dollars *per capita*. 75 % du revenu provient donc d'une activité résultant d'une aide extérieure et dont la contre-partie réelle n'existe que sous la forme d'une redistribution.

La consommation de biens non durables, perçus par les transactions effectuées au comptoir par la famille, s'est élevée pour la même période à 3 729 dollars, soit en moyenne 311 dollars par mois ou 35 dollars par mois *per capita*, ainsi répartis :

	En dollars	%
Habillement	417	11,2
Chasse, pêche, équipements	447	12
Carburants	1 025	27,5
Articles ménagers	1 112	29,8
Alimentation	727	19,5

Chaque individu de la maisonnée K aura donc disposé d'un revenu net mensuel moyen de 23 dollars, mais avec des variations importantes, conséquences des activités saisonnières, occasionnelles et multiples des individus. Trois périodes peuvent être distinguées :

Septembre à mars

Gains élevés pour la maisonnée, issus des activités domestiques et salariales (350 dollars par mois en moyenne). Cette période de hauts revenus coïncide avec une faible consommation permettant la constitution d'une épargne de précaution d'environ 3 000 dollars. 63 % du revenu est gagné entre septembre et mars.

Avril à juillet

Faibles gains provenant de la chasse et d'activités domestiques épisodiques. L'épargne constituée financera la consommation avec des dépenses excédant les recettes d'environ 1 000 dollars, d'avril à août.

Août à septembre

Gains élevés dont la pêche fournit l'essentiel. En septembre, le cycle reprend avec un excès de ressources sur la consommation relayé par les revenus des activités domestiques, avec un excédent d'environ 2 000 $, se dégageant en fin de période et dont l'utilisation est mal connue (skidoo, ménager lourd, voyages hors région...).

Étude des revenus

D 4 MO : valeurs mensuelles des revenus pour l'ensemble des familles

R = 35 000 dollars (cumul annuel)

GRAPHIQUE 1

LES RÉSULTATS ET INTERPRÉTATIONS GLOBALES DE L'ENQUÊTE

Le revenu global annuel des 7 maisonnées de Tasiujaq a atteint, pendant la période septembre 1968 – septembre 1969, 35 000 $ se décomposant ainsi :

	En dollars	%
Chasse	1 750	5
Pêche	7 350	21
Artisanat	875	25
Entretien bâtiments	5 075	14,5
Salaires et allocations	16 000	45

Le revenu moyen annuel par habitant a été de 650 dollars, soit 54 dollars par mois. La consommation des 7 maisonnées, pour cette même période enregistrée au comptoir, a été de 14 412 dollars (47 % des revenus), se décomposant ainsi :

	En dollars	%
Habillement	440	10
Chasse-Pêche	440	10
Carburants	3 460	24
Articles ménagers et divers	4 035	28
Alimentation	4 035	28

Les dépenses moyennes par habitant ont été de 270 dollars leur laissant un revenu de 380 dollars (épargne de précaution). L'observation de la consommation tout au long de l'année permet de poser le principe d'un double comportement à court et moyen terme du consommateur.

TABLEAU 3

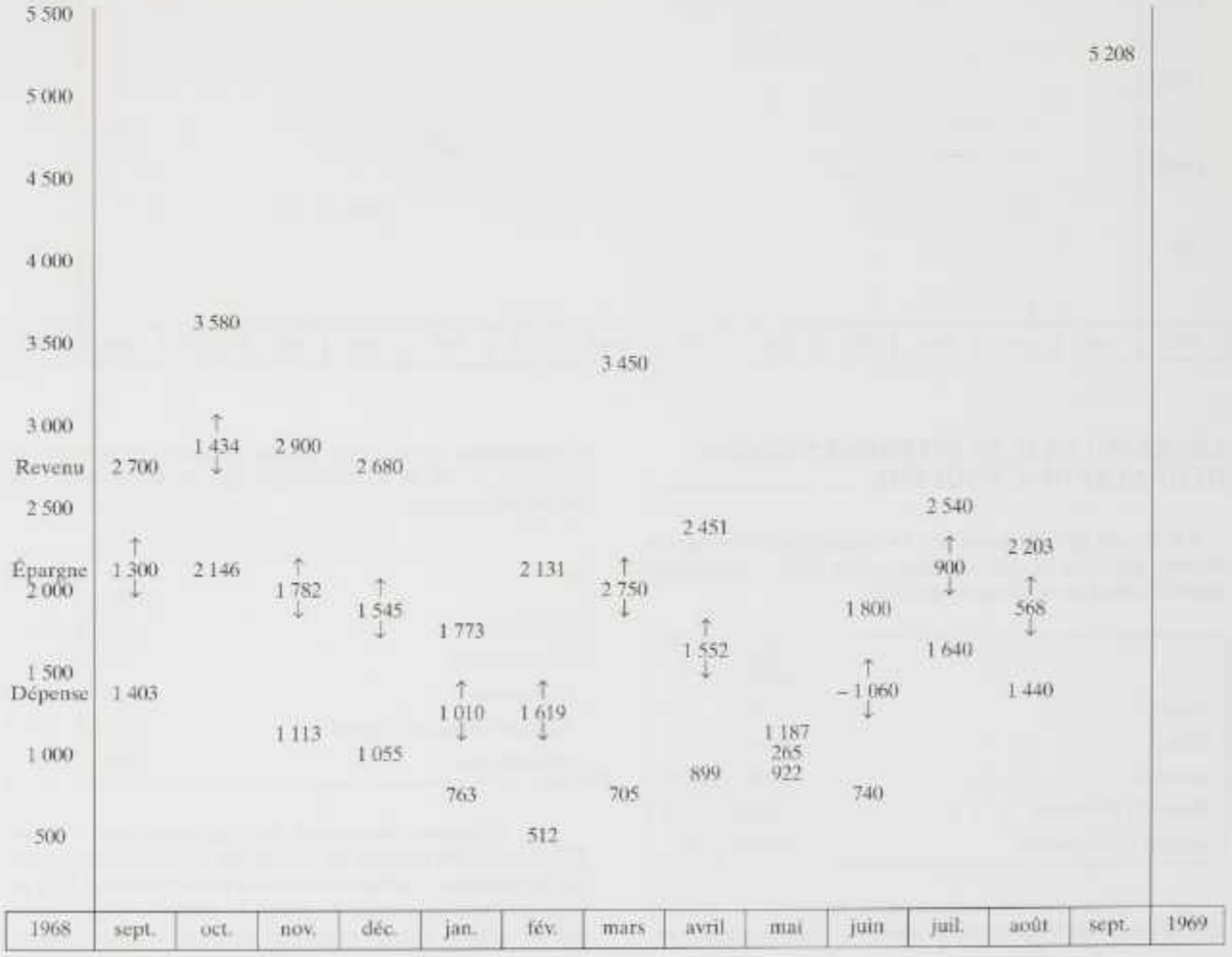
Tableau récapitulatif des consommations des familles de la Baie-aux-feuilles : D 9 MO (en dollars)

Nombre	9	8	12	11	3	7	4	Total : 54 personnes	%
Nom	K (M6)	Willy C (M1)	David E. (M5)	Johny C. (M3)	Bobby C. (M4)	Tommy C. (M3)	Moses M. (M7)		
Habillement (1)	407,49	235,19	228,42	209,73	122,25	103,33	73,15	1 379,56	9,62
Chasse-Pêche-Équipement (3)	457,86	215,89	138,13	183,00	122,18	103,55	155,84	1 376,45	9,60
Carburants (4)	990,87	318,25	504,75	241,75	599,25	435,95	428,00	30 518,82	24,30
Ménager divers (5)	1 108,93	756,59	544,25	496,19	390,50	369,15	391,03	4 056,58	28,20
Alimentation (2)	763,89	597,74	559,17	805,71	430,23	544,36	381,48	4 082,58	28,28
Total	3 729,04	2 123,66	1 974,72	1 936,38	1 664,41	1 556,34	1 429,50	14 414,05	100
Per capita	415	266	165	176	555	222	357	307	
%	25,80	14,77	13,70	13,33	11,54	10,90	9,95		100

GRAPHIQUE 2

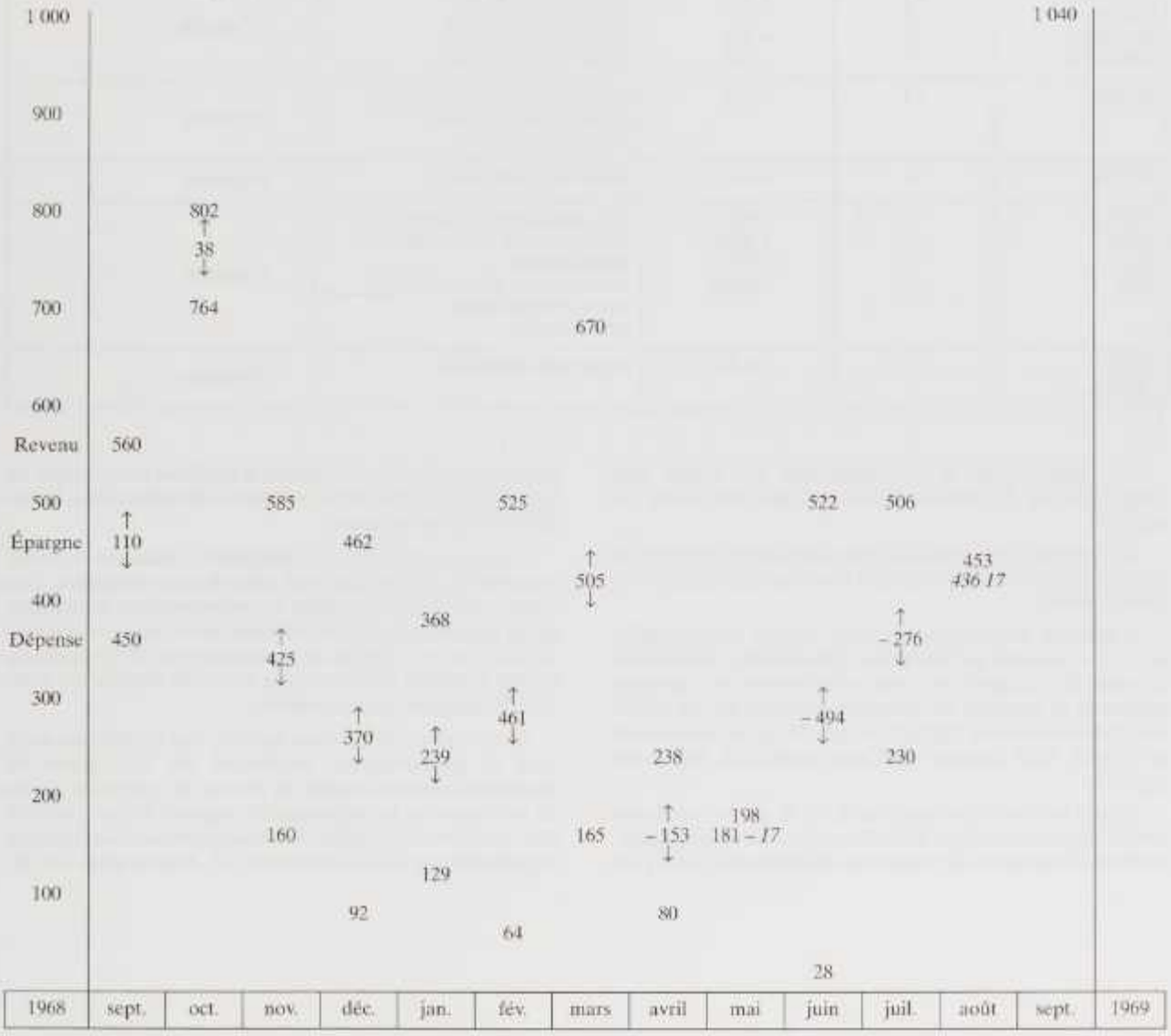
Comparaison globale des dépenses et des revenus

D 2 MO : Valeurs mensuelles pour l'ensemble des familles



GRAPHIQUE 3

État mensuel de l'épargne de la famille K – Comparaison des revenus et dépenses de consommation



a) 1er septembre – 1er octobre

La consommation suit la hausse du revenu, l'adaptation entre revenu et consommation se fait immédiatement.

b) 1er octobre – 1er janvier

La situation est identique mais inversée. Le revenu instable n'autorise pas une consommation d'habitude jouant dans le sens du maintien du niveau des dépenses en cas de régression même provisoire du revenu.

Aussi, la consommation, n'étant pas soutenue par un phénomène de désépargne à une réduction du revenu, correspond à une réduction plus que proportionnelle de la consommation jusqu'en janvier.

c) 1er janvier – 1er février

La consommation continue de baisser à l'inverse d'une reprise des activités rémunératrices. Ce décalage dans le temps est expliqué par le fait que l'attitude des consommateurs n'est pas déterminée par le revenu de la même période, mais par celui de la période antérieure.

d) 1er février – 1er mars

Reprise de la consommation avec la poursuite de l'augmentation du revenu, le phénomène est analogue à celui de la première période (septembre-octobre).

e) 1er mars – 1er mai

Pendant les 3 mois, la consommation augmente à l'inverse du revenu qui diminue. La baisse du revenu au-delà d'une certaine limite fait apparaître à la fin de cette période un excès de consommation sur le revenu, parce que les habitants utilisent alors les ressources financières constituées pendant la période précédente (à l'inverse de la première période), et comptent sur la campagne de pêche annonciatrice de nouveaux revenus.

	REVENUS (en %)	CONSOMMATION	VARIATIONS	
Septembre Octobre Novembre Décembre	+ 1 – 1 – 1 – 1	+ 1,06 – 2,5 – 0,39 – 0,87	même sens à la hausse même sens à la baisse même sens à la baisse même sens à la baisse	1re période
Janvier	+ 1	– 1,65	sens contraire décalage temps cause revenu antérieur adaptation retardée	2e période
Février	+ 1	+ 0,61	même sens adaptation	3e période
Mars Avril Mai Juin	– 1 – 1 – 1 + 1	– 0,82 + 0,049 + 43,6 – 0,030	sens contraire désépargne décalage cause revenu antérieur sens contraire sens contraire décalage temps cause revenus futurs sens contraire	4e période
Juillet Août	– 1	– 0,030	même sens adaptation	5e période

La variation de la consommation ne traduit pas l'influence de la variation des revenus antérieurs ou espérés.

La demande est insensible à la conjoncture présente et devient même, en mai-juin, une fonction décroissante du revenu actuel.

L'absence d'entreprise de cette société traditionnelle est à la source de son économie dépendante. Les faibles moyens de production sont générateurs de revenus aléatoires et fonction des éléments naturels. Ici, les activités traditionnelles ne rapportent que 25 % du revenu tout en tenant déjà compte de l'aide extérieure qui y est apportée.

Ce qui revient à dire que plus de 75 % des revenus sont artificiellement créés par allocations directes ou non, génératrices d'activités et de ressources épisodiques. Cette part importante d'assistance dénote la faiblesse économique de la région, incapable de se subvenir à elle-même dans le système qui lui est proposé.

L'insécurité des revenus irréguliers a pour conséquence importante d'empêcher tout plan de consommation. Des vues à court terme guident le consommateur à épargner après une période de forts revenus puis à dépenser en consommation au comptoir, après épuisement de ses stocks ou lorsqu'il prévoit lui-même une nouvelle période de revenus sur lesquels il peut compter.

Il n'y a pas d'affectation spéciale des prestations autre qu'à la thésaurisation. Autrement dit, une masse de manœuvre supplémentaire du revenu ne contribue pas en ce qui concerne les dépenses au magasin d'État à couvrir des variations saisonnières ni à s'engager dans des dépenses importantes ou à plus long terme. Cf. Annexe page 365. ■

NON-ALIMENTAIRE – VÊTEMENTS – CODE 1	
101	Bas
102	Gants (travail)
103	Bottes
104	Duffle-coat
105	Gilet
106	Tissus
107	Greenfield
108	Chemise
109	Chemise
110	Blue-jean
111	Blue-jean
112	Fil à coudre
113	Ruban
114	Soulier
115	Pré-botte

ALIMENTAIRE – CODE 2	
201	Blé
202	Farine
203*	Pâte magique-gâteau-pizza
204	Nouille-Boucle
205	Spaghetti-Catelli
206	Vermicelle
207*	Macaroni-Paris-Pâte
208	Riz
209	Riz minute
210	Biscuit Maruen
211	Biscuits Saltines
212	Pomme de terre
213*	Légumes (asperges, oignon, betterave)
214	Tomate
215*	Pois, maïs
216	Légumes mélangés
219*	Soupes
220	Soupes
221*	Fruits-Pêches Kontiki
222*	Fruits-Pêches Smarts
223	Ananas
224	Salade de fruits
225*	Poulet Chickennoodle
226*	Bœuf, ragoût, boulettes
227	Porc
229	Saucisses
230	Lard
231	Cordon bleu
232	Lait Crino
233*	Lait Bordens Quick
234	Lait Carnation
235	Fromage
236	Fromage
237	Beurre
238	Graisse
239	Huile
240	Sucre
241*	Miel, sirop d'érable
242	Confiture
243	Caramel
244	Chocolat
245	Moutarde
246	Sel
247	Ketchup
248	Poivre
249	Flocons d'avoine
250	Baby food
251	Purée de pommes
252	Sauce
253	Sauce (barbecue)
254	Jus de pamplemousse
255	Jus d'ananas
256	Jus d'orange

ALIMENTAIRE – CODE 2 *(Suite)*	
257	Jus de tomates
258	Thé
259	Café
260	Dog Food
261	Jus de pommes
262	Jello
263	Marinade
264	Poisson
265	Mélange Aunt Gemina
266	Kam
267	Crisko
268	Crevette

NON-ALIMENTAIRE – CHASSE – DIVERS – PÊCHE – CODE 3	
301	Cartouche LR
302*	Cartouche 222
303	Cartouche
304	Mono Filament
305	Perche
306	Moulinet Reel
307	Hook
308	Leurre
310	Piège
311	Canif
312	Batterie
313	Papier sablé
314	Clous
315	Épingles
316	Balai
317	Cuiller
318	Chaîne

NON-ALIMENTAIRE – ESSENCES – CODE 4	
401	Gazoline
402	Huile
403	Huile chauffage
404	Naphtaline

NON-ALIMENTAIRE – MÉNAGER DIVERS – CODE 5	
501	Dentifrice
502	Brosse à dent
503	Savon puz bleu
504	Savon lux
505	Papier Vogue
506*	Papier kleenex Toilette
507	Cigarette Players Rothmans
508	Cigarette Export
509*	Articles fumeurs – Mèche briquet, pierre à essence
510	Allumette
511	Allumette sesqui
513	Tabac
514	Suce
515	Sniff
516	Mir savon
517	Fil nylon
518	SOS
519	Baignoire
520	Lavette
521	Comet
522	Lacet
523*	Kayak
524	Aiguille à coudre
525*	Lunette soleil
526	Laine d'acier minérale
527	Spring Cloth
528	Cire
530	Air Freshner
531	Eau de Javel

ÉTUDE DES POSSIBILITÉS D'IMPLANTATION DE L'ÉLEVAGE DANS LES COMMUNAUTÉS INUIT DU NOUVEAU-QUÉBEC

par Raymond LAURANS

INRA, Institut national de Recherches agronomiques, Paris

RÉSUMÉ. Le gouvernement du Québec, préoccupé par les conditions de vie des communautés inuit du Nouveau-Québec, a demandé en 1968 au Comité franco-québécois de Recherches nordiques d'examiner les différentes possibilités de les améliorer, et en particulier celles de développer l'élevage du mouton. Dans cette étude, l'auteur en analyse les différents aspects et propose des solutions à adapter à la mentalité et aux modes de vie inuit.

Mots-clés : Élevage bœuf musqué, caribou, mouton • Communautés inuit du Nouveau-Québec • Ressources fourragères • Toundra • Centre de recherches géotechniques et agronomiques pour l'exploitation de la toundra.

ABSTRACT. **Essay on the possibilities of husbandry introduction in the Inuit communities of New Quebec.** *Quebec government, preoccupied by the living conditions of New Quebec Inuit communities, asked in 1968 the Comité franco-québécois de recherches nordiques, to examine different opportunities of improvement and particularly the development of sheep breeding. This study analyses the different points of view and proposes solutions fit to inuit mentality and way of life.*

Key-words : *Musk-ox, caribou, sheep breeding • New Quebec Inuit communities • Fodder resources • Toundra • Centre for geotechnical and agronomical for toundra development.*

D'après les informations recueillies auprès de la Direction générale du Nouveau-Québec, il y a environ 3 000 Inuit dans le nord du Nouveau-Québec dont les conditions d'existence ont été plus ou moins modifiées par la venue de la population blanche et par l'introduction d'activités liées pour la plupart à l'exploitation du sous-sol.

Après avoir abandonné progressivement ses activités traditionnelles de chasse et de pêche, motivée par la recherche de nourriture, une partie de cette population participe difficilement aux travaux entrepris par l'homme blanc, tandis que la majorité, encore inadaptée aux exigences de la civilisation mécanique, se trouve dans une situation de sous-emploi et ne subsiste que par l'aide matérielle procurée par les autorités québécoises.

L'introduction de l'élevage d'espèces animales adaptées au climat arctique a été envisagée comme l'un des moyens de fournir à la population esquimaude une activité et des ressources correspondant en partie à ses besoins. La présente étude porte sur les possibilités d'implantation de différentes espèces – bœuf musqué, renne – mais principalement sur le mouton en fonction des exigences particulières du milieu arctique, notamment des ressources fourragères disponibles ou à développer, sur la mise en œuvre de moyens adaptés à la mentalité esquimaude (pédagogie, formation, la création d'un centre de recherches...) de manière à pouvoir motiver une attitude positive de la part des communautés intéressées vis-à-vis des solutions proposées.

Possibilités d'élevage du mouton

Le Comité franco-québécois de Recherches nordiques consacre l'essentiel de son activité à l'étude de Nunavik en vue de la mise en valeur de ses richesses naturelles ; il a pensé qu'il convenait d'orienter d'abord ses investigations vers les productions animales.

Dans l'état de nos connaissances, l'accroissement des ressources végétales actuelles est difficile à réaliser en raison de la brièveté de la période de végétation, de la présence d'une assise de pergélisol, de la pauvreté du sol en éléments fertilisants.

En revanche, les productions animales terrestres ou aquatiques, bien que freinées également par la rudesse du milieu, sont plus prometteuses. Les Esquimaux, comme les Indiens, en tirent d'ailleurs la presque-totalité de leur subsistance. Il semble donc raisonnable de leur accorder la priorité dans le programme de travail du Comité.

Cependant, le faible développement annuel des animaux comme des végétaux dont ils se nourrissent, la lenteur du processus de régénération de la couverture végétale (il faut compter 6 à 15 ans en Finlande pour qu'un lichen brouté retrouve sa capacité alimentaire) imposent une diversification des productions afin que, autant que possible, les espèces animales envisagées ne soient pas tributaires des mêmes ressources alimentaires. Il est donc logique de penser que le mouton devrait trouver une place à côté des exploitants normaux de la toundra.

Quoique l'aide principale d'élevage de cet animal soit située dans une vaste zone sensiblement comprise dans les deux hémisphères, entre les 30° et 45° parallèles, on le rencontre bien au-delà. Parmi les points extrêmes de son habitat, sous les climats froids, on peut citer la Patagonie, les Îles Kerguelen, l'Islande, le Groenland, la Finlande, etc. Il redoute plus l'humidité et la chaleur que le froid dont il est efficacement protégé par une toison abondante et isolante.

Sous toutes les latitudes, le facteur limitant l'extension de son élevage est d'ordre alimentaire.

Conditions naturelles

Bien que traversée par le 58e parallèle, c'est-à-dire la latitude du nord de l'Écosse, du sud de la Norvège et de la Finlande, la partie méridionale de la baie d'Ungava est soumise au climat hémiarctique, tandis que la partie nord du Nunavik appartient à l'Arctique (limité selon Nordenskjold par l'isotherme de 10 °C du mois le plus chaud). Les rives de la baie James en revanche, situées en zone forestière, bénéficient d'un climat plus propice à l'élevage.

Pour Fort Chimo, Hamilton a relevé les données agrométéorologiques suivantes :

	1957	ANNÉE NORMALE
– dernière gelée à 28 °F	16 juin	?
Début de la période végétative – à partir de 42 °F – dernière gelée 32 °F – première gelée 32 °F	 17 juin 18 juin 27 septembre	 8 juin 25 juin 14 août
Fin période de végétation – (à partir 42 °F) – première gelée 29 °F	 18 septembre 27 septembre	 15 septembre ?
Durée de la période sans gelée détruisant la végétation	103 jours	?
Durée de la période d'activité de la végétation	93 jours	92 jours
Durée de la période sans gelée	101 jours	50 jours
Hauteur de pluie pendant la période de végétation active	11,41 pouces	11,6 pouces (280 mm)

Ces quelques chiffres confirment la faible durée de la période pendant laquelle les plantes annuelles doivent accomplir leur cycle végétatif.

La végétation des différentes zones visitées se présente d'une façon très différente selon la nature du sol et ses possibilités de réchauffement au printemps.

• *La toundra*, au relief irrégulier où la roche sous-jacente affleure fréquemment, est parsemée de très nombreuses étendues d'eau plus ou moins grandes ou de tourbières. La flore est pauvre, caractéristique des sols acides et humides. Elle ne peut offrir qu'une maigre nourriture mais occupe des millions d'hectares. À côté des petites graminées, la végétation arbustive est surtout formée de bouleaux de l'Arctique, de quelques saules et de mélèzes rabougris. On y trouve des mousses et sphaignes en abondance et enfin de larges plaques de mousse des caribous. Quelques échantillons, dont la plus grande partie de la tige émergeait au-dessus du sol gelé, ont été prélevés par – 12 °C, le 22.10.1969.

Ce prélèvement confirme que certaines parties de la toundra pourraient sans doute être pâturées l'hiver sur sol gelé, alors qu'elles seraient probablement moins accessibles l'été lorsque le sol est spongieux. Utiliser ces immenses étendues est un objectif tentant, peut-être irréalisable, qu'il ne faut cependant pas rejeter avant de l'avoir étudié soigneusement.

ESPÈCE BOTANIQUE	VALEUR ALIMENTAIRE POUR LE MOUTON
Poa pratensis	très bonne
Agropyrum	moyenne
Elymus canadensis	moyenne
Carex mucronata	faible
Calamagrostis épigeios	faible
Salix repens (ou *Caesia*)	faible

Les abords de la toundra portent des herbes moins abondantes, mais certaines sont consommables. La toundra est riche en mousse des caribous. Cette plante, pâturée sur place durant la mauvaise saison ou récoltée, doit constituer une ressource non négligeable.

• *Les banquettes alluviales* offrent des possibilités plus immédiates et plus faciles. Situées en bordure de rivières, elles occupent des surfaces très variables, de quelques dizaines d'hectares à quelques centaines comme au Nouveau-Fort Chimo. Leur sol, formé de sable et de galets, se draine facilement et se réchauffe rapidement au printemps. Il est relativement plat, facile à travailler lorsque les pierres ne sont pas trop nombreuses, et porte une végétation assez variée et riche en herbes pouvant être consommées par le bétail. Malheureusement, les légumineuses y sont rares, sinon absentes. Des relevés floristiques effectués par Nowasad, sur une centaine de kilomètres des rives de la rivière Koksoak, ont montré des sites contenant en plus ou moins grande abondance, *Elymus mollis*, *Agropyrum trachicaulum*, *Agropyrum latiglume*, *Trisetum spicatum*.

À Vieux-Fort Chimo, nous avons observé une belle végétation, cependant irrégulière en hauteur et densité. Elle était broutée avec appétit par les bœufs musqués. Si l'on évite le surpâturage, la flore et le rendement doivent s'améliorer. L'occupation du terrain par les hommes durant l'époque où ce village était habité, a favorisé la vigueur de la végétation et nous y avons observé une grande diversité d'espèces.

• Hamilton avait noté, en 1954, que le foin récolté autour des bâtiments était composé de plantes locales et d'espèces américaines introduites, en particulier : *Kentucky blue*, *Blue joint*, *Red fescue*, *Glaucous spear grass*, *American dune grass*, *Alpine holy grass*, *Tufted hair grass*. Il signalait qu'en bonne année une récolte est possible ; nous avons eu la même impression et pensons que la fauche, le pacage et même le simple pâturage devraient accroître nettement la production fourragère actuellement assez irrégulièrement répartie. Après un épierrage superficiel, de larges parties seraient fauchables mécaniquement. Enfin, le saule arctique bien accepté par le bœuf musqué est abondant et peut fournir un fourrage d'appoint au mouton.

Les ressources végétales du Nunavik sont donc loin d'être nulles. Elles peuvent nourrir des moutons pendant l'été et fournir du foin pour l'hiver. En raison de l'irrégularité de la densité de la végétation, de notre absence de connaissances sur sa valeur alimentaire et de son appétence pour le mouton, nous ne pouvons nous prononcer sur l'importance du chargement en bétail à l'hectare.

Enseignements des essais antérieurs d'élevage ovin au Nouveau-Québec

Notre impression favorable sur la possibilité d'élever des moutons dans la région de Fort Chimo est confirmée

par des essais réalisés par Hamilton sur un petit troupeau de race Suffolk, composé de cinq brebis et cinq agneaux introduits à Fort Chimo durant l'été 1955. Il est assez difficile de suivre l'évolution du troupeau à travers le rapport très succinct de l'auteur. Cependant il précise :

- Les animaux ont pâturé durant la première année au voisinage de Vieux-Fort Chimo. Sans avoir reçu de compléments alimentaires, trois agneaux ont été abattus à l'automne, ils étaient en bonne condition, puisque le poids vif du lot était de 276 livres et le poids mort de 135 livres ; soit respectivement un poids moyen de 92 et 45 livres.
- La viande de ces animaux fut consommée par les Inuit qui la trouvèrent très dure ; cela fut attribué à la consommation par les agneaux de mousse des caribous et de saule, alors que celle du caribou, tributaire de la même alimentation ne présente pas cet inconvénient. On peut seulement en déduire que les Inuit n'ont pas su préparer cette viande différente de celle qu'ils consomment habituellement et ne l'ont pas appréciée.
- Durant l'hiver suivant, le troupeau fut nourri avec du foin récolté à Fort Chimo. Le troupeau avait été réduit à trois brebis, à la suite des dégâts des chiens esquimaux, mais ces trois brebis donnèrent toutes des jumeaux. Nourris sur une aire de toundra à False-River, l'engraissement fut jugé aussi satisfaisant que l'année précédente ; la température s'étant abaissée à – 40 °F pendant la parturition, le froid fit périr trois nouveaux-nés.

De cet essai, malheureusement interrompu par les chiens qui finirent par tuer en 1957 les dernières brebis et les agneaux, on peut tirer les enseignements suivants :

- les agneaux ont trouvé durant la belle saison une pâture suffisamment abondante et nutritive pour arriver à l'automne en bonne condition, sans apport alimentaire extérieur ;
- le foin récolté sur place permit pendant l'hiver de nourrir les brebis, qui ont agnelé et élevé normalement leurs agneaux pendant l'été ;
- la fécondité des brebis s'est maintenue à un bon niveau pendant trois ans ;
- le saule arctique et la mousse de caribous sont consommés par le mouton ;
- il faut éviter l'agnelage durant les grands froids ;
- les quelques Esquimaux concernés ont peu apprécié la viande de mouton ;
- enfin, le principal obstacle à la réussite de l'élevage ovin a été constitué par les chiens.

Hamilton conclut à la parfaite adaptabilité du mouton aux conditions de vie qu'il rencontre à Fort Chimo, il attire l'attention sur la nécessité de disposer de réserves fourragères pour l'hiver. Il signale la difficulté à les constituer à partir de pâturages dont la densité de la végétation est irrégulière et les herbes parfois courtes et clairsemées.

Cette conclusion ne doit pas nous étonner car, partout dans le monde, l'élevage ovin extensif se heurte aux mêmes difficultés. Elles sont cependant plus faciles à résoudre dans les régions tempérées que dans l'Arctique.

Orientations possibles de l'élevage en fonction du milieu naturel

Notre impression confirmée par l'essai d'élevage à Fort Chimo permet de conclure que l'élevage du mouton est techniquement possible au Nunavik en associant les ressources végétales des banquettes alluviales à celles de la toundra proprement dite.

En utilisant uniquement les immenses espaces de la toundra, l'élevage ovin prendrait une autre dimension. Mais il faudrait pour cela que l'hiver, la couche de neige ne soit ni trop épaisse, ni trop dure, ou qu'elle soit discontinue. Même dans ce cas, l'exploitation devrait être réalisée par des troupeaux nomades, conduits par d'excellents bergers connaissant parfaitement le pays. Il est certain que l'élevage dans de telles conditions poserait de très sérieux problèmes.

Il est donc plus sage d'envisager actuellement seulement la première formule et d'orienter l'élevage vers la production de la viande en utilisant au maximum les banquettes alluviales. La méthode d'exploitation du troupeau doit être étudiée en fonction de ceux qui la mettront en œuvre et non adaptée à des éleveurs possédant des traditions et une longue expérience d'un élevage difficile. Le terrain disponible, comme le climat, ne permettent pas d'envisager la culture intensive de l'herbe sur une grande échelle pas plus que celle des céréales. On doit donc se tourner vers l'exploitation de la végétation naturelle par *l'élevage extensif*.

Les ressources végétales, même améliorées, étant insuffisantes pour pratiquer un engraissement des agneaux en bergerie, la période d'agnelage devra se rapprocher le plus possible de celle du début de la végétation, l'abattage des agneaux se situant à l'automne, avant la rentrée en bergerie. Une petite ration de concentré devrait être distribuée dans les deux mois précédant l'agnelage. Ce système demande d'ailleurs moins d'habileté et convient à des éleveurs peu avertis. L'effort principal doit porter sur la constitution de réserves alimentaires hivernales. La prudence conseille de fixer à 250 jours la période pendant laquelle le troupeau ne pourra pas pâturer, et à prévoir une ration quotidienne de 2 kg de foin, soit par animal, 500 kg par an et 10 tonnes pour un troupeau de 20 bêtes. Les zones de banquettes alluviales portant les herbes les plus longues et les plus fournies seront réservées à la fauche, tandis que la toundra voisine sera pâturée.

Durant la mauvaise saison, le troupeau, sous la garde d'un berger, devra exploiter la toundra le plus fréquemment possible. La mousse des caribous peut constituer un appoint important. Son ramassage et sa consommation en bergerie doivent faire l'objet d'études attentives. Il semble raisonnable de prévoir une bergerie pour chaque troupeau à raison de 1 m^2 par brebis. Avant la saison des foins, il conviendra de prévoir la fabrication de siccateurs de types divers et d'abris à claire-voie pour terminer le séchage du foin et son stockage durant l'hiver.

De bons résultats ayant été obtenus avec la race Suffolk, rustique, productive et facile à importer, il convient de la prendre comme témoin pour les futurs essais comparatifs que l'on pourra entreprendre avec des races exploitées dans les régions froides comme le Groenland, la Finlande ou la Patagonie. Deux options sont possibles : élevage en petites troupes ou élevage en grands troupeaux. Les méthodes et les difficultés sont très différentes.

L'élevage d'un petit effectif (10 à 30 mères) ne requiert pas de grandes connaissances zootechniques ; les problèmes posés à une échelle réduite sont faciles à résoudre, qu'il s'agisse de soins, de gardiennage, de nourriture hivernale, d'abris ou de clôtures. Les petits troupeaux sont la règle en Finlande, au Groenland. La réduction des

effectifs conduira au morcellement de l'espace rural, à l'appropriation de parcelles que l'exploitant du troupeau devra clôturer, épierrer, améliorer et ceci peut être un inconvénient dans une société où la terre appartient au village. Les grands troupeaux sont plus difficiles à exploiter car tous les problèmes revêtent une autre dimension. On peut envisager une exploitation collective, mais cela comporte des difficultés, notamment pour la constitution de réserves hivernales, le gardiennage, la direction, etc. La forme mixte existe dans certaines régions montagneuses d'Europe où les animaux continuent à appartenir aux particuliers qui les hébergent et les nourrissent l'hiver tandis qu'ils sont rassemblés pour le pâturage pendant l'été. Notons enfin que la création de troupeaux importants sous forme plus ou moins collective est plus facilement susceptible de recevoir l'aide de l'État et même d'intéresser des planificateurs généralement attirés par les réalisations de grande envergure. Nous ne connaissons pas assez la mentalité esquimaude pour affirmer qu'une formule est supérieure à l'autre.

Quelques réflexions sur les contraintes de l'élevage en milieu subarctique

Une ou plusieurs espèces ? Quels que puissent être les résultats (hypothétiques) de l'élevage du mouton dans le milieu particulier du Nunavik, il semblerait raisonnable d'étendre simultanément, cette expérience à d'autres catégories de ruminants. Il va sans dire que le choix devrait, en ce cas, porter sur des espèces qui, par leur nature, sont adaptées aux conditions écologiques du milieu arctique ou subarctique comme le bœuf musqué, le caribou...

Les possibilités fourragères de la toundra

Il nous paraît donc indispensable – et ceci concerne aussi bien l'élevage du bœuf musqué que celui du renne, du caribou ou du mouton – de procéder, avant toute introduction d'animaux, à un inventaire des ressources fourragères de la toundra, dans la région du Nunavik, en répertoriant, d'une part, les végétaux consommables sur place *aussi bien en saison tempérée qu'en saison froide* et, d'autre part, les emplacements de terrain qui pourraient éventuellement se prêter à la culture des fourrages.

Les observations recueillies par l'auteur en période tempérée nous engagent à penser qu'une partie des banquettes alluviales constituées le long des rivières, ainsi qu'une portion des plateaux préservés des inconvénients du dégel par leur sous-sol rocheux, pourraient probablement être utilisées pour la culture d'espèces fourragères adaptées au cycle de végétation très court qui prévaut sous ces climats.

Une première phase de l'opération consisterait donc en un inventaire, grâce à la photographie aérienne complétée par des reconnaissances au sol, des zones où l'élevage pourrait ultérieurement être implanté, de manière à déterminer quelles sont, dans l'état d'occupation actuel du terrain, les parties occupées par une végétation arbustive et les parties pouvant éventuellement être consacrées soit au pâturage, soit à la culture. En somme, toutes ces études préliminaires reviendraient à dresser un véritable « bilan fourrager » de la toundra grâce auquel il serait possible de prévoir le nombre d'unités fourragères disponibles par hectare de pâturage, ainsi que le nombre d'unités fourragères par hectare de culture et la charge possible en animaux.

Un plan d'occupation de la toundra

Une fois déterminé ce potentiel fourrager, il convient de définir un second paramètre, purement zootechnique, en évaluant les besoins fourragers des différentes catégories d'animaux retenues pour une expérience ultérieure d'élevage ; cette étude devra être menée dans des installations expérimentales adéquates. C'est seulement quand on aura précisé expérimentalement le nombre total d'unités fourragères qui permettent à un mouton, à un bœuf musqué ou à un caribou de croître et de se reproduire dans les conditions particulières du climat subarctique, que l'on pourra envisager raisonnablement d'établir un plan d'occupation du terrain susceptible d'être consacré à l'élevage en définissant les effectifs de cet élevage.

Cependant, nous ne pouvons nous borner à la connaissance de ces deux paramètres essentiels que sont, d'une part, les ressources fourragères brutes de la toundra et, d'autre part, les besoins fourragers de chaque espèce animale, pour préjuger de la dimension optima des troupeaux qu'il conviendrait d'implanter. D'autres facteurs entrent ici en jeu, qui sont à la fois d'ordre zootechnique et sociologique. Faut-il envisager de limiter les troupeaux à 5, 10 ou 20 têtes, ou faut-il au contraire constituer des troupeaux communautaires à l'échelle du village, placés sous la charge d'un responsable communal ? Les deux formules restent possibles, compte tenu des structures hiérarchiques existantes et du sens communautaire qui caractérise la population inuit.

Il appartient au sociologue de nous éclairer sur ce point et de juger, en dernier ressort, de la formule d'exploitation qui répondrait le mieux aux vœux des autochtones ainsi qu'aux exigences de leurs habitudes mentales.

Diversifier l'élevage pour diversifier du même coup la gamme de produits résultant de cet élevage, certes, mais dans la mesure où le premier objectif visé est de procurer à ces minorités une activité, des subsistances et des rémunérations supplémentaires. Il y a un aspect du problème que nous ne devrons à aucun moment perdre de vue : il faut que l'Inuit soit en mesure d'utiliser au mieux sa production, qu'il s'agisse de la viande des animaux, qu'il devra peut-être apprendre, dans certains cas, à préparer de telle manière qu'elle lui donne satisfaction, ou du lait de brebis, susceptible d'être transformé en fromages riches en matières grasses, ou encore des produits annexes, tels que la laine du bœuf musqué et du mouton, qu'il conviendra de traiter sur place, plutôt que de l'exporter à l'état brut, en organisant un réseau de petits ateliers de filage, de tissage et de confection.

Compte tenu de l'implantation actuelle de la population inuit qui, dans sa presque-totalité, est rassemblée le long de la région côtière, il nous semble raisonnable de prévoir le développement de l'élevage dans l'arrière-pays de cette zone. C'est seulement dans une étape ultérieure que l'on pourra éventuellement envisager d'étendre l'expérience aux zones situées en bordure des rivières qui constituent déjà, à l'heure actuelle, le moyen de communication le plus utilisé, et dont les rives consolidées par les banquettes alluviales peuvent à plus ou moins longue échéance, ainsi que nous l'avons suggéré ci-dessus, être utilisées pour la culture systématique d'espèces fourragères.

De la même manière, il serait illusoire d'espérer convertir la totalité de la population inuit, voire une importante fraction de celle-ci, à l'élevage. Tout nous porte à croire, au contraire, que l'adaptation des Inuit à une activité qui, selon toutes apparences, heurtera leurs habitudes mentales, provoquera chez ces hommes certaines réactions psychologiques auxquelles seule l'expérience nous permettra de fournir la juste réponse. Le chasseur possède des dons naturels d'observation, une science innée de la physiologie du comportement des animaux. Ces dons, l'Inuit les réunit manifestement au plus haut point. Ce chasseur de phoques, d'ours, voire de bœufs musqués dans les régions polaires, est un observateur né à qui une longue expérience a inculqué des notions très sûres sur les mœurs de l'animal qu'il traque. Il y a, en ce sens, dans le subconscient de l'Inuit, une aptitude toute particulière sur laquelle on peut fonder les plus grands espoirs et qui devrait tout naturellement le conduire à transposer l'intérêt qu'il a manifesté jusqu'ici pour le comportement de l'animal sauvage sur l'animal domestiqué. Reste un problème essentiel : le chasseur ne nourrit pas son gibier et c'est là ce qui le distingue fondamentalement de l'éleveur.

Il faudra donc enseigner aux Inuit à nourrir convenablement les animaux domestiques dont il aura la charge et à recourir, pour ce faire, à des aliments qui viendraient compléter, dans certains cas, ceux que le bœuf musqué, le renne, le caribou consomment spontanément dans la vie sauvage. Le potentiel fourrager de la toundra exclut d'emblée l'élevage en confinement, tel qu'il est pratiqué dans les régions du monde où la culture intensive de fourrages permet de nourrir presque exclusivement les animaux à l'étable, avec des aliments récoltés par l'homme.

Il serait vain d'espérer que le rendement à l'hectare des cultures éventuellement implantées, puisse représenter un nombre d'unités fourragères suffisant à l'entretien des troupeaux. Ce fourrage ne saurait donc constituer qu'un complément à une alimentation fournie, pour l'essentiel, par le pâturage extensif, sans compter que, dans l'état actuel des choses, les espèces sauvages ou semi-sauvages que nous avons retenues ne sont nullement adaptées à un élevage intensif. Mais, du même coup, on ne saurait concevoir un pâturage extensif, c'est-à-dire un pâturage sans clôture et sur de très vastes surfaces, sans assurer le gardiennage des troupeaux, gardiennage pour lequel l'Inuit devra nécessairement faire appel à des chiens convenablement dressés.

Dans son rapport sur l'élevage du mouton, l'auteur a fait allusion à juste titre aux ravages causés par les chiens inuit dans les troupeaux de Fort Chimo, ravages qui expliquent en grande partie la disparition des cheptels ovins que l'on a tenté jusqu'ici de constituer dans la région. Les Inuit seront-ils sensibles à un tel argument ? Pourront-ils se résoudre à abandonner ces compagnons auxquels les unit un réseau de liens infiniment subtils, tissés par une tradition plus que millénaire, pour apprendre à vivre avec des chiens dont le comportement et les activités leur sembleront si radicalement différents ? On le voit, il y a là un nouveau facteur psychologique qui ne nous paraît nullement négligeable et qu'il faudrait prendre en considération, lors de la mise en application d'un tel projet.

Comment rendre sensible une société d'autosubsistance à la notion de profit ? Telle est la question cruciale sur laquelle devrait désormais déboucher notre réflexion. C'est là, à notre sens, un aspect essentiel du problème, que les promoteurs ou les responsables de l'expérience ne devront en aucun cas perdre de vue s'ils ne veulent pas s'exposer à courir aux devants d'un échec certain. Pour parler net, il faut absolument que la rémunération de l'effort consenti par les Inuit dans le cadre de cet élevage soit, sinon supérieure, du moins comparable à celle que leur procurent leurs activités actuelles.

Or, il est évident que si une partie des produits de l'élevage sera directement utilisée, sous forme de viande, de lait ou de fromages, pour la consommation familiale, une portion importante de la production pourra être commercialisée, venant ainsi se substituer aux importations massives d'aliments pratiquées présentement dans ces régions, pour satisfaire aux besoins de la population blanche et d'une fraction de la population esquimaude elle-même. Pour préserver le profit de l'Inuit, par nature mauvais vendeur, nous ne saurions que trop insister sur la nécessité de mettre en place un système collectif de commercialisation, auquel les coopératives existantes pourraient déjà fournir un support, notamment en ce qui concerne la commercialisation des marchandises artisanales fabriquées à partir des produits annexes. On peut se demander s'il peut sans préparation devenir un éleveur, car le bénéfice qu'il en retirera sera léger. S'il obtient 20 agneaux d'un troupeau de 20 mères et que ceux-ci soient sacrifiés avant l'hivernage au poids vif de 35 kg, il disposera annuellement de 700 kg de poids vif. Ils auront demandé une année de soins quotidiens, alors que le même poids vif peut être obtenu par la capture d'un morse de taille moyenne ; elle demande des efforts moins soutenus et satisfait son goût pour la chasse. S'il vend ses agneaux au lieu de les consommer, la somme obtenue rémunérera ses efforts à un tarif ridiculement bas, comparé au prix à l'heure de travail payée à Fort Chimo ou par l'agent du Nord Québec.

Un rapide séjour dans le Nord Québec, l'observation du vêtement, l'existence du skidoo, de moteurs hors-bord, les achats constatés au magasin de la baie d'Hudson donnent l'impression que l'Inuit dispose de ressources financières supérieures à celles des paysans des régions pauvres en France et qu'il travaille moins. Peut-être traverse-t-il des périodes difficiles, mais il sait que le gouvernement lui assure les soins médicaux et une aide qui l'empêchera de mourir de faim. Dans ces conditions, l'attrait du gain suffirait difficilement à le transformer en éleveur.

Création d'un centre de recherches et de formation pour l'exploitation agro-pastorale de la toundra

La recherche simultanée de ces solutions et la préparation de leur mise en pratique nous paraissent justifier la création d'un centre de recherches pour l'exploitation de la toundra, qui comporterait une section de formation aux aspects techniques et économiques de l'élevage destinée aux représentants qualifiés de la population inuit. Une première méthode, sans doute la plus logique et la plus rationnelle, consisterait à réunir, dans un tel Centre – dont l'emplacement resterait à déterminer –, une équipe de techniciens et de chercheurs avertis qui entreprendraient d'étudier systématiquement l'ensemble des problèmes ci-dessus abordés, afin de définir les solutions techniques, économiques et humaines appropriées afin de les proposer aux populations inuit.

Le programme de ce Centre de Recherches porterait donc essentiellement :

1) Sur la mise en place d'une agronomie fourragère fondée sur une définition préalable des espèces utilisables et des méthodes de culture adéquates (choix des plantes, choix du terrain, essais de culture des espèces sélectionnées sur différentes parcelles, traitement des sols, fertilisation, lutte contre les herbes parasites, etc.).

2) Sur une étude approfondie de la physiologie du comportement des espèces animales adaptées au climat arctique (moutons, bœufs musqués, caribous), espèces qui, sur le plan de la biologie fondamentale, n'ont pratiquement jamais été étudiées jusqu'à présent dans les laboratoires de recherches zootechniques et dont il conviendrait d'analyser les paramètres, aussi bien au niveau de l'alimentation qu'à celui de la reproduction ou du comportement, en situation de domestication ou de semi-domestication.

3) Sur une définition de l'organisation sociale de cet élevage d'un point de vue technique (dimension des troupeaux, hébergement du cheptel pendant les périodes critiques, systèmes de pâturage, problèmes de gardiennage, etc.), et d'un point de vue économique (circuits de commercialisation des produits d'élevage).

4) Sur les moyens à mettre en œuvre pour lancer ce programme auprès des populations concernées et pour en assurer le suivi. ■

Cap Wales, le plus à l'ouest de l'Amérique du Nord, face au détroit de Béring et à la Sibérie, en octobre 1974. Au sommet, un poste de guet inuit face aux raids sibériens. Photo Jean Malaurie.

Réalisé en P.A.O. par STDI - Z.A. Route de Couterne - 53110 Lassay-les-Châteaux
Imprimé en France - JOUVE, 11, bd de Sébastopol, 75001 PARIS
N° 330512Z - Dépôt légal : Septembre 2003

Ce volume est exceptionnel. C'est le tome 20 de la revue *Inter-Nord* créée par Fernand Braudel et Jean Malaurie ; il représente avec 250 auteurs une encyclopédie polaire de 6000 pages. Bilingue, c'est la seule revue interdisciplinaire et internationale arctique française. Elle est placée sous l'égide du Centre National de la Recherche Scientifique, de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales et du Muséum National d'Histoire Naturelle, trois des plus hautes institutions scientifiques françaises. Son secrétariat est au Centre d'Études Arctiques ; la revue est dirigée par Jean Malaurie et un comité international.

Ce volume 20, œuvre de 34 spécialistes, est divisé en 9 sections : Sciences de la Terre et des Océans, Sciences historiques, Sciences de la Vie, Sciences Sociales, les activités des Instituts de recherche arctique à l'étranger, Muséologie, Géostratégie, biographies, et un cahier spécial consacré au territoire autonome du Nord-Est canadien, Ungava-Nunavik.

L'étude socio-économique sur le Nunavik retiendra particulièrement l'attention. Elle est l'œuvre de sept spécialistes qui ont participé à la Commission franco-québécoise sur l'étude de l'avenir des Inuit dans le Nord du Québec et qui avait été recommandée par les accords du Président de Gaulle et du Premier ministre du Québec, Donald Johnson. Cette étude pionnière, soutenue en 1968 et 1969 par celui qui devait devenir le sénateur Inuit Charlie Watt, a été enterrée en 1970 par l'administration concernée, en raison de son audace : elle recommandait l'autonomie pour ces peuples inuit dans le Nord du Québec. Les analyses socio-économiques surprendront le lecteur par les faits révélés : la sévérité du système néo-colonial en place : école, Églises, commerce.

Une iconographie remarquable et parfois inconnue fait aussi de cet ouvrage un classique. Les 19 premiers volumes, très demandés par les instituts de recherche et les spécialistes du monde entier, sont tous épuisés.

■

This is an exceptional publication, Volume 20 of the international journal « Inter-Nord ». Founded by Fernand Braudel and Jean Malaurie and bringing together 250 authors, « Inter-Nord » constitutes a 6000-page polar encyclopedia. Not only bilingual, it is the only interdisciplinary and international French arctic journal. It is published under the aegis of the Centre National de la Recherche Scientifique (National Center for Scientific Research), the École des Hautes Études en Sciences Sociales (Institute of higher education in the social sciences) and the Museum National d'Histoire Naturelle (National Museum of Natural History), three of the top French scientific institutions. The journal is directed by Jean Malaurie and an international committee, with a secretariat at the Centre d'Études Arctiques (Centre for Arctic Studies).

Volume 20, the work of 34 specialists, is divided into 9 sections : Earth and Ocean Sciences, Historical Sciences, Life Sciences, Social Sciences, the activities of foreign arctic research institutes, Museology, Geostrategy, biographies, and a special section devoted to Ungava-Nunavik, newly self-governing region of north-eastern Canada.

The socio-economic study on Nunavik is of particular interest. It was conducted by seven experts who participated in the French-Quebecois Commission on the future of the Inuit in Northern Quebec – itself a product of the agreements between French President de Gaulle and the Prime Minister of Quebec, Donald Johnson. This pioneering study, which has the support of Charlie Watt, who was to become Inuit Senator, was shelved for its audacity in 1970 by the relevant state department : it recommended self-determination for the Inuit people of Northern Quebec. Its socio-economic analyses will surprise the reader, their findings revealing the harshness of the neo-colonial system at work in school, churches and commerce.

Exceptional and often unknown iconographic materials further contribute to make this work a classic. The 19 previous volumes, very much in demand by research Institutes and specialists all over the world, are all out of print.

ISSN 0074-1035
ISBN CNRS ÉDITIONS
2-271-06090-7

9 782271 060907

100 €

ISBN ECONOMICA
2-7178-4695-6

9 782717 846959

INTER-NORD - 2003 - N° 20